This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

https://books.google.com

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

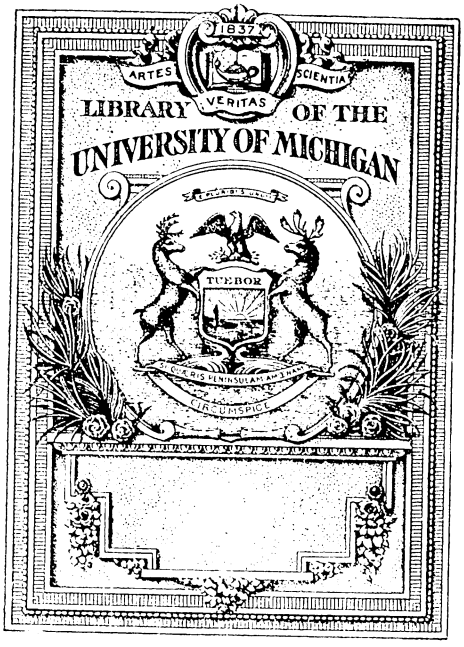
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

B 381130


1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE

Hosted by Google

Hosted by Google

REVUE

DE

BELGIQUE

Hosted by Google

TYPOGRAPHIE DE Mme WEISSENBRUCH
IMPRIMEUR DU ROI
RUE DU POINÇON, 45, A BRUXELLES

Hosted by Google

REVUE

DE

BELGIQUE

— ONZIÈME ANNÉE —

TOME XXXIII

BRUXELLES
Librairie C. MUQUARDT
MERZBACH & FALK, ÉDITEURS
RUE DE LA RÉGENCE, 45
MÊME MAISON A LEIPZIG

1879

Hosted by Google

Hosted by Google

LES LUTTES DU LIBRE EXAMEN ET DU DOGMATISME

AU MOYEN AGE.

> Il n'existe pas dans le monde un spectacle plus triste, plus solennel, que celui d'une vieille religion qui se meurt après avoir été pendant des siècles la consolation des hommes. DRAPER.

Pour les ignorants, le libéralisme est une doctrine nouvelle ; elle ne remonte pas au delà du XVIII[e] siècle, Voltaire l'a inventée. Jusque-là l'Église aurait joui d'une majestueuse quiétude que les Voltairiens sont venus troubler.

L'étude de l'histoire démontre l'erreur de cette affirmation ; elle prouve que le libre examen est aussi ancien que le dogmatisme ; toujours des penseurs puissants ou des partis passionnés ont combattu l'Église et maintenu dans le monde chrétien la liberté de l'esprit que l'antiquité nous a léguée comme le dépôt le plus précieux de l'humanité cherchant sa voie.

Le libéralisme politique, celui qui consiste à défendre le pouvoir civil menacé dans son indépendance, a commencé tard en Europe ; mais, si l'on donne au libéralisme sa signification la plus haute, si l'on y comprend toutes les doctrines hostiles aux empiétements de l'Église, tous les groupes dont les multiples nuances protégeaient la conscience et la liberté, l'horizon s'élargit et l'on assiste à la renaissance de ces fières conceptions qui inspiraient la civilisation de la Grèce et de Rome et furent le secret de leur splendeur !

383901

Hosted by Google

Le grand mouvement d'opposition à l'Église qui constitue le retour de l'humanité aux saines traditions de la civilisation a, dans le domaine de la morale comme dans le domaine de la raison, remué toutes les couches sociales. Nous pouvons y distinguer un double courant.

Les uns se révoltaient contre les absurdités de la théologie, et, par le seul effort de la raison, malgré l'état rudimentaire de la science, ils arrivèrent à une liberté intellectuelle qui n'a pas été dépassée de nos jours; ce fut dans le combat la part de la haute culture, la part des esprits d'élite que la puissance de la vérité subjugua; ils fondèrent un mouvement intellectuel aussi menaçant pour le dogmatisme que le mouvement moderne.

Les autres, dans la droiture et la naïveté de leur cœur, comprirent le néant de l'Église au regard de la morale; ils s'en isolèrent peu à peu, et à son luxe, à ses richesses, à son orgueil, à ses débauches, ils voulurent opposer leur propre vie. Ce fut la part du flot populaire, troublé parfois, toujours irrésistible, qui constitua le mouvement mystique et renversa plus d'une fois les digues opposées par la papauté.

C'est l'histoire de ce double courant que je voudrais retracer rapidement dans sa période la plus remarquable, c'est-à-dire pendant les cinq siècles qui vont de Charlemagne à Frédéric II de Hohenstaufen. La récente encyclique de Léon XIII sur la restauration de la philosophie de saint Thomas d'Aquin donne à de telles études de l'actualité. Il n'est pas inutile, en effet, de rappeler que les idées modernes ont, comme l'Église, des traditions lointaines et plusieurs fois séculaires, qu'elles ont leurs racines dans les entrailles mêmes de l'humanité, et qu'à cette légion d'âmes asservies dont Rome faisait, selon Bossuet, « des esclaves immuablement attachées aux décrets prononcés », nous pouvons opposer l'armée de ces frères du libre esprit dont l'indomptable ardeur a triomphé il y a longtemps du dogmatisme sacerdotal.

Hosted by Google

Le mouvement intellectuel [1].

Je ne parlerai pas des premiers siècles de l'Église, sinon je pourrais la suivre dans sa laborieuse formation, dans sa lutte contre les nobles aspirations de l'école d'Alexandrie et dans ses déchirements intérieurs, et montrer, par les innombrables sectes qui se disputaient le monopole de la foi, le néant de l'unité spirituelle dont elle se glorifie. Mais il est surtout intéressant de la considérer à l'une des époques les plus religieuses de l'histoire. Et quand on examine à ce point de vue le mouvement intellectuel qui commence à la fin du VIII^e^ siècle pour aboutir au rationalisme radical du XIII^e^, on est frappé de voir l'idée se réveiller si rapidement en Europe et d'assister pendant ce court espace de temps à trois renaissances de la pensée.

Trois fois le despotisme de l'orthodoxie semble couvrir l'Europe : la consécration de Charlemagne comme empereur romain dans l'église de Saint-Pierre, l'arrivée du millenium annoncé par les chiliastes comme la date de la fin du monde, le déchaînement de l'enthousiasme religieux des croisades, voilà au VIII^e^, au X^e^ et au XII^e^ siècle trois faits qui paraissent assurer le triomphe de l'Église. Mais chaque fois un souffle de libre pensée arrive des profondeurs de l'humanité pour maintenir le progrès, et chaque fois aussi, au IX^e^, au XI^e^, au XIII^e^ siècle, ce réveil est plus puissant et secoue plus fortement l'esprit humain.

Au IX^e^ siècle, ce ne sont encore que des lueurs isolées : il n'y a ni un parti, ni une école, ni un groupe : seuls quelques hommes supérieurs pensent d'une façon indépendante, mais sans chercher à communiquer leurs convictions ; les masses ne sortent pas de leur grossière ignorance.

Au XI^e^ siècle, les prédictions des millénaires sont définiti-

[1] H. Reuter, *Geschichte der Aufklärung im Mittelalter ;* Rousselot, *Études sur la Philosophie au moyen âge ;* Haureau, *De la Philosophie scolastique ;* F. von Raumer, *Geschichte des Hohenstaufen ;* Huillard Bréholles, *Vie et correspondance de Pierre de la Vigne ;* Ampère, *Histoire de la France avant le XII^e^ siècle ;* E. Renan, *Averroës et l'Averroïsme.*

Hosted by Google

vement démenties; le monde est bien vivant et tressaille d'aise; les hommes reviennent aux joies de la terre, aux longs espoirs, aux pensées d'avenir. Alors le rayonnement de la raison devient plus vif. Les questions relatives aux rapports de la science et de la foi tombent de la retraite des savants dans le domaine des méditations des esprits cultivés; elles sont publiquement discutées et le doute fait son apparition dans le monde chrétien.

Au XIII^e^ siècle enfin, l'échec des croisades a porté un coup mortel à la foi. Un mouvement général entraîne les esprits hors de l'Église. Les Averroïstes égalent en hardiesse les libres penseurs les plus avancés des temps modernes, et la cour de Frédéric II est, dans son esprit d'opposition, un foyer rationaliste aussi ardent que n'importe quelle secte anticatholique actuelle.

Pour bien apprécier les débuts du libre examen, il importe d'ailleurs de bien apprécier aussi le milieu qui le vit naître. Il ne faut pas oublier que si l'esprit conquit sa liberté, la forme resta longtemps absolument orthodoxe et que la méthode d'après laquelle on pensait était encore dogmatique, quand la pensée elle-même ne l'était déjà plus. Que l'on se représente la vie d'un homme éclairé du VIII^e^ siècle; le réseau de pratiques religieuses qui l'enlaçait, les lois qui l'obligeaient à faire baptiser ses enfants, à assister à la messe le dimanche, à subir de fréquents examens sur des articles de foi, et l'on comprendra mieux l'importance capitale des premiers efforts de la raison dans l'Europe catholique.

I

Ces premiers efforts, nous les trouvons dans les capitulaires de Charlemagne. A coup sûr, l'empire de Charlemagne était soumis à l'Église; l'empereur allait au nom de la croix renverser, chez les Saxons, l'idole d'Irminsul; mais dans ses propres États livrés à l'éclat sensuel, aux richesses orientales, aux superstitions d'un culte tombé dans l'idolâ-

Hosted by Google

trie ; au milieu de pratiques enfantines, de l'adoration de la Vierge, des saints et des reliques ; des pèlerinages, des processions, des ordalies et des miracles, il combattait cependant les tendances de son époque.

Et quand il fondait des écoles pour la grammaire et le calcul, quand il témoignait aux jeunes gens nobles son mépris pour l'ignorance, quand il s'écriait : « Il ne faut pas s'adonner seulement à la vie religieuse, mais s'appliquer à la science des lettres ; » quand il punissait le baptême des cloches, les exorcismes, les accusations de sorcellerie, la manie de piquer au hasard dans les psautiers pour y trouver des oracles ; quand il manifestait à Alcuin son incrédulité à l'égard des miracles, n'étaient-ce pas autant de germes d'où devait sortir plus tard le triomphe de la raison?

L'éclosion ne se fit pas attendre longtemps. Dès le IXe siècle, quatre penseurs illustres se dérobent à la discipline de fer qui pesait sur l'Europe ; et chose digne d'admiration, il y a parmi ces patriarches de l'indépendance intellectuelle deux prêtres. Claude, évêque de Turin, Angobard, archevêque de Lyon, attaquent l'Église dans son culte ; Gottschalk, le moine d'Orbaix, et Jean Scott Érigène, le favori de Charles le Chauve, attaquent le principe d'autorité lui-même !

Claude et Angobard sont révoltés par la matérialisation enfantine du christianisme ; leur conscience condamne un fétichisme absurde ; de tels hommes auraient encore un rôle à jouer de nos jours dans les Flandres ; ils seraient peut-être lapidés par les paysans, mais ils sauraient mettre à nu les vices du catholicisme extérieur. Ils combattaient le culte des reliques, l'invocation aux saints, l'influence du clergé. Ils ne trouvaient rien de religieux dans l'adoration des images ou même de la croix.

« Pourquoi, disait Claude de Turin, t'incliner et t'humi-
« lier devant de vaines images ? Pourquoi courber ton corps
« esclave devant d'ineptes simulacres et des figures d'argile ?
« Dieu t'a créé droit et, tandis que d'autres animaux sont
« penchés vers la terre, toi tu as seul une stature sublime et

Hosted by Google

« un visage dressé vers le ciel. Regarde de ce côté, c'est là « qu'il faut tourner les yeux. Cherche Dieu en haut. »

Claude proclamait ouvertement que la loi ne peut ni justifier auprès de Dieu, ni remettre les péchés, ni absoudre les pécheurs; il fallait arriver au salut par l'esprit, sans l'intermédiaire des créatures et en s'élevant directement à l'Être immuable. Angobard niait encore plus directement l'action des prêtres : il les accusait d'être des jongleurs et des fourbes ; de s'attribuer une puissance n'appartenant qu'à Dieu ; de faire croire frauduleusement à la foule qu'ils protégent les champs contre la grêle.

Il ne se contentait pas de nier l'intervention surnaturelle du clergé; il niait l'intervention surnaturelle de Dieu dans les événements humains, disant que le duel judiciaire n'était pas un mode de preuve ; qu'il faisait triompher la force et non pas la justice divine.

C'étaient là des principes bien hardis pour le temps, et ceux qui, en face d'une organisation aussi formidable que le sacerdoce, osaient les professer et contester l'utilité de ce vaste et splendide appareil méritent de ne point rester ensevelis dans l'oubli.

Gottschalk et Jean Scott Érigène les ont encore dépassés cependant; ceux-là n'ont ébranlé que le culte, ceux-ci s'en prennent à la foi.

Gottschalk restait religieux. Jean Scott ne l'était plus. Gottschalk ne se sépare de l'orthodoxie que sur un point ; mais il le fait au péril de sa vie, car le point est essentiel. Il soutient que les hommes sont bons ou mauvais dès leur naissance. C'était contraire au dogme du péché originel ; à quoi, dès lors, avait servi la Rédemption ? à quoi pouvait servir l'Église ?

Aussi Gottschalk fut-il fouetté en place publique et jeté dans un cachot à Hautvilliers.

L'Irlandais Jean Scott Érigène rompt d'une façon plus complète avec le catholicisme ; il répudie ouvertement l'orthodoxie ; il est, à cet égard, un libre penseur dans le sens moderne.

Hosted by Google

Au système des croyants il en oppose un autre qui n'a plus rien de commun avec la foi, et sans hésitation, il place l'autorité de la raison au-dessus de l'autorité dogmatique.

« Je ne suis pas tellement épouvanté de l'autorité, dit-il, « je ne redoute pas tellement la furie des esprits peu intel- « ligents, que j'hésite à proclamer les choses que démêle « avec clarté et démontre avec certitude la raison. »

Elles sont encore de lui ces mémorables paroles : « L'au- « torité est dérivée de la raison, nullement la raison de « l'autorité. Toute autorité qui n'est pas avouée par la raison « est sans valeur; la raison, au contraire, invinciblement « appuyée sur sa propre force, n'a besoin de la confirmation « d'aucune autorité. »

Aussi ne s'inquiète-t-il guère de l'autorité religieuse dans la solution des plus graves questions qu'il rencontre. Et en professant que « la vraie religion c'est la vraie philosophie », il absorbe la religion dans une philosophie qui n'en laisse plus rien subsister. Il affirme, en effet, le libre arbitre, il nie l'enfer et les peines perpétuelles, il se rapproche de la conception païenne de l'âme du monde en remplaçant le dogme de la création par la doctrine de l'émanation.

Pour lui, « la liberté est de l'essence de l'homme; or, ce qui est substantiel ne peut périr. Ainsi tenons-nous pour certain que tout péché est l'effet du libre arbitre, que toute peine nous est infligée pour avoir mal usé de notre liberté. » Voilà pour la responsabilité.

« Les hommes reviendront à leur principe qui est Dieu et la perfection. Le mal ne persistera dans aucune créature. L'humanité est solidaire. Il est impossible qu'une partie soit sauvée et une autre damnée. Le mal n'est rien de substantiel, il ne peut donc pas avoir de durée infinie. » Voilà pour l'éternité des peines.

« Le monde visible étant un monde vivant, émane d'un être primordial qui est Dieu. Dieu est la source de toutes choses et conserve tout; la vie de l'individu est une partie de l'âme universelle; elle émane de cette âme et y retour-

Hosted by Google

nera. » Ce retour à l'intelligence universelle, c'est ce qu'Erigène appelle « la Théosis ». Voilà pour la Divinité.

Il n'est pas étonnant que les livres de Jean Scott Érigène aient été livrés aux flammes. Dans un monde courbé sous l'inflexible règle romaine, l'apparition d'un homme aussi complétement dégagé des liens de la tradition est vraiment extraordinaire.

Ses efforts avec ceux des autres penseurs dont j'ai parlé restent des coups mortels portés à l'Église et une écrasante leçon pour ceux qui s'enorgueillissent du caractère inébranlable de la doctrine catholique.

Saint Augustin avait dit : Celui qui se met en dehors de l'Église s'élève contre Dieu même. Eh bien, majesté du clergé, ascendant d'une révélation divine, joug de l'orthodoxie, échafaudage péniblement dressé par des siècles de foi, tout cela est vain ; tout s'écroule, tout s'évanouit dans l'esprit de quelques hommes d'il y a dix siècles, dont la raison, comme le soleil qui se lève sur les brouillards du matin, déchire le voile étouffant de la théologie.

Les problèmes qui les ont passionnés sont ceux qui nous passionnent encore. Si Darwin a soulevé de nos jours de vives colères parce que le transformisme et la loi du progrès anéantissent la doctrine de la chute, du péché originel et de la rédemption, au IXe siècle les mêmes recherches ont provoqué les mêmes controverses. Des hommes du IXe siècle ont, avant les savants du XIXe, écarté les solutions traditionnelles; avant eux, ils ont, aux mystères de notre origine et de notre destinée, cherché une réponse dans les libres inspirations de leur conscience !

Saluons donc avec respect, dans ces prédécesseurs de nos illustrations modernes, l'éclatant témoignage de la permanence de la raison humaine. Certes, nous voyons maintenant mieux et plus loin qu'ils ne voyaient, notre méthode est plus sûre et plus simple, mais ces idées que nous défendons, la liberté de l'esprit, l'humanité perfectible que nous affirmons, ils les défendaient, ils les affirmaient aussi, et comme nous, ils luttaient contre le formalisme de l'Église pour l'idéal supérieur de l'humanité.

Hosted by Google

II

Les hommes dont je viens de parler n'ont pourtant pas laissé de traces de leur passage ; ce sont des types élevés d'une culture abstraite; ils ont éclairé les ténèbres de l'époque d'une lueur fugitive, mais leurs travaux restaient ignorés du vulgaire.

Ils vivaient dans l'isolement des savants et n'essayèrent point de retenir l'Église sur la pente de corruption où elle glissait pas à pas. Ils ne tentèrent d'empêcher ni la rudesse des mœurs, ni le développement inouï des miracles, ni la croyance populaire à la fin du monde, ni l'épanouissement d'un matérialisme religieux qui nous semblerait impossible si le règne de Pie IX ne venait de nous en fournir un nouvel et désolant exemple.

On l'a dit avec raison, le x^e^ siècle avait les pieds dans le sang : partout c'était l'anarchie féodale, la lutte entre seigneurs et la lutte contre l'étranger. En France, on se défendait contre les Normands, en Allemagne contre les Hongrois, en Italie contre les Arabes. Dans ce déchaînement de la force, il ne pouvait y avoir de place pour le culte de l'idée. Aussi la société du x^e^ siècle avait-elle un seul signe distinctif : le goût des plaisirs mondains et des sensations grossières.

Un clergé dissolu, des abbés établis dans les couvents avec leurs femmes, leurs enfants, leurs soldats et leurs chiens; des prêtres se glorifiant de ne pas savoir lire ; un archevêque de cinq ans et demi confirmé à Reims ; des papes qui, d'après le cardinal Baronius, devaient le trône de saint Pierre à leurs maîtresses; une Église ne s'occupant que de politique; une religion réduite à de puériles pratiques, voilà le résumé de la vie catholique au x^e^ siècle.

Mais à peine l'an mille est-il arrivé et la crainte du cataclysme est-elle dissipée, qu'un grand frémissement parcourt le monde comme la fermentation d'un renouveau. Et cette fois les masses prennent part au réveil.

Hosted by Google

Bientôt des écoles se fondent à Milan comme à Liége, à Parme comme à Brême, à Hildesheim comme à Reggio; les mœurs acquièrent de la distinction, le style de l'élégance, la pensée de la vigueur. En politique, la commune se dresse contre le despotisme féodal ; en architecture, l'ogive brise le plein cintre roman; en littérature, la poésie laïque et mondaine des troubadours secoue ses ailes d'or sur la poussière des écrits monastiques; en philosophie, la libre pensée continue à envahir le sanctuaire de la foi et à lui faire regretter ses jours d'orgueilleuse sérénité. La Transsubstantiation s'écroule devant la logique de Bérenger, la Trinité s'évanouit devant le nominalisme de Roscelin.

Ce sont là de bien vieux noms et de bien vieilles discussions ; ils méritent cependant d'être rappelés quand on étudie le lent et inexorable déclin du dogmatisme. Bérenger et Roscelin ne signifient plus rien pour nous ; ils remplissaient le XI^e^ siècle du bruit de leurs audaces. Des conciles s'assemblaient pour les vaincre, et, en somme, ce qui agitait le monde sous Grégoire VII, c'était, comme de nos jours, la lutte entre la vérité et le catholicisme.

Que disait, en effet, Bérenger, archidiacre de l'église Saint-Maurice, à Angers, c'est-à-dire ministre d'une religion qu'il bravait? Il admettait une autorité supérieure à la Bible : la vérité. Et pour lui, la vérité n'était pas le produit d'une tradition changeante, le décret de la majorité fictive d'un concile ; elle était immanente, d'origine divine, et révélée à la conscience par la plus haute faculté humaine, par la raison.

Cette vérité, il la proclame inébranlable. Elle ne varie pas suivant les caprices de la volonté divine, puisqu'elle est divine elle-même, c'est-à-dire durable et nécessaire; elle exclut ainsi les impossibilités et les miracles. Dans notre parlement belge, en 1879, lors de la récente discussion de la loi sur l'instruction primaire, quand nos députés catholiques dissertaient sur la morale, l'archidiacre Bérenger n'aurait eu qu'à se montrer pour les faire rentrer dans l'ombre et leur rappeler qu'il y a huit cents ans déjà un

Hosted by Google

dignitaire de l'Église opposait à leur morale étroite et arbitraire la vérité éternelle!

Si Bérenger, d'ailleurs, avait dû faire un discours à la Chambre, il y aurait soulevé de formidables orages : il niait la Transsubstantiation !

Il n'y a de réel que la substance et de substantiel que l'objet perçu par les sens, de sorte que le pain et le vin sont les seules réalités contenues dans le calice. Ce sont des emblèmes et des symboles, mais rien d'autre. Le mystère de l'Eucharistie n'existe pas.

Et voulant donner à sa pensée une forme populaire, Bérenger écrivait : « Quand le corps du Christ aurait été « aussi grand que cette tour dont nous contemplons la masse « immense, tant de peuples en ont déjà mangé que depuis « bien des années il n'en resterait plus rien. »

De pareils problèmes, ainsi discutés, donnaient à réfléchir. On apprenait que la présence réelle, bien loin d'être un mystère, n'était pas même une tradition du christianisme primitif, puisque tour à tour admise et repoussée, elle n'avait été formulée définitivement que par le moine Paschase Radbert.

Les esprits ne se contentaient plus de discuter la Transsubstantiation. Anselme de Canterbury se plaint des incrédules de son temps qui nient dès qu'ils ne peuvent expliquer. Le doute se propageait donc ; il faisait partie d'un système complet ; il atteignait la théologie au cœur et désormais, pour imposer des miracles incompréhensibles, il ne suffisait pas d'invoquer la volonté de Dieu. L'autorité religieuse et la raison n'étaient pas toujours d'accord, et l'aveugle soumission à l'Église ne passait plus pour le meilleur guide dans la vie.

C'est par le raisonnement aussi que Roscelin en arrive à nier la Trinité. Avec Roscelin, nous sommes en pleine scolastique ; celle-ci n'a pas l'habitude d'être invoquée de nos jours, car la méthode scolastique était informe ; et si le sol à labourer est resté le même, l'instrument s'est bien perfectionné. Tel qu'il était cependant, il a débarrassé le chemin

Hosted by Google

de beaucoup de broussailles théologiques, et nous ne devons pas oublier que, malgré leurs procédés d'argumentation un peu primitifs, les réalistes et les nominalistes avaient un but sérieux. Quand les sensualistes et les idéalistes de notre temps s'occupent de l'innéité des idées et du point de savoir si elles sont quelque chose par elles-mêmes ou si elles nous sont données par le monde extérieur, s'éloignent-ils considérablement des écoles du XI^e^ siècle qui examinaient si les idées sont des corps ou des abstractions?

Pour Roscelin, en enseignant l'unité de substance, en démontrant que Dieu ne peut être à la fois le Père, le Fils et le Saint-Esprit, mais qu'il n'est que Dieu; en ajoutant, d'autre part, qu'on le désigne sous trois noms à cause de la diversité de ses attributs, mais qu'il faut bien se garder d'établir en lui des distinctions de personnes, il renversait le dogme essentiel de la religion catholique et saint Anselme put l'accuser de nier le christianisme.

La clameur fut immense dans le clergé; deux conciles condamnèrent le téméraire; celui-ci, chassé de France, n'abandonna pas son opinion; il se rendit en Angleterre où il tonna, en outre, contre les mœurs du clergé.

Peut-être pourrait-on également compter Abélard, qui fait son apparition au XII^e^ siècle, dans cette pléiade d'esprits libres? Comme plus tard Anselme de Canterbury et Bernard de Chartres, Thomas d'Aquin et Pierre d'Ailly, il essaya de concilier le dogme et la raison; mais au moins n'a-t-il pas comme eux absolument sacrifié celle-ci; il a appliqué une méthode critique à toutes les grandes controverses religieuses du siècle; il a, dans le « *sic et non* » fait ressortir les contradictions des écritures saintes; il a, précurseur de Descartes, vanté l'utilité du doute comme méthode d'investigation; il a, avec une tolérance supérieure à son temps, demandé à combattre les hérésies par la persuasion; il a eu cette autre tolérance louable de comparer le païen Socrate à un martyr chrétien; il a donc, à son tour, déposé dans la conscience des germes d'indépendance.

Ces exemples suffisent d'ailleurs. Pendant que la papauté

Hosted by Google

s'emparait du gouvernement du monde, pendant que les monastères s'emparaient de la vie individuelle, la raison continuait à affirmer son droit dans le choc des opinions humaines; elle marchait vers des régions plus libres et plus sereines, et l'Église devenait chaque jour plus impuissante à refréner l'indomptable essor de la pensée, malgré les chaînes pesantes forgées pour l'asservir!

III

Mais voici venir avec le XII^e^ siècle une nouvelle époque de réaction; la politique de Grégoire VII a rendu à l'Église une influence énorme et rallumé l'enthousiasme religieux. La croisade est une guerre de dévotion qui secoue toutes les classes; seulement cette recrudescence de piété et d'autorité ne dura pas longtemps. Si les croisades avaient été une explosion du sentiment religieux, leur échec provoqua une explosion d'incrédulité. Nous arrivons au XIII^e^ siècle, c'est-à-dire à la renaissance la plus extraordinaire du moyen âge, et à l'époque qui, au point de vue intellectuel, a le plus de ressemblance avec la nôtre.

La transformation qui s'opéra est naturelle; les chrétiens avaient vécu jusqu'alors dans la naïve étroitesse d'esprit de ceux qui n'ont jamais franchi le seuil de leur demeure ; ils avaient cru quitter leurs foyers pour combattre des barbares, et ils arrivaient soudain au milieu des splendeurs d'une civilisation qui, pour n'être plus à son apogée, vivait encore de la gloire des Ommiades et possédait, dans les califats de Bagdad, du Caire et de Cordoue, des centres merveilleux de science et de richesses. Les croisés se croyaient les représentants de la vérité, les élus de Dieu, et ils tombaient au milieu d'hommes qui leur étaient supérieurs en toutes choses. Les Arabes les écrasaient, en effet, par le confort de la vie, la dignité de leur extérieur, la somme prodigieuse de leurs connaissances, l'éclat des mœurs et des arts; ils leur prouvaient leur suprématie par un argument plus décisif encore :

Hosted by Google

la force des armes. A cet égard, la défaite des chrétiens semblait la condamnation de leur foi et l'on raconte que le peuple commençait à accueillir par des huées les moines qui mendiaient pour les lieux saints. Le Golgotha avait perdu son prestige.

Il y eut donc à ce moment une véritable révolution intellectuelle. Ce que l'imprimerie a été pour le XVI^e^ siècle, ce que l'électricité et la vapeur ont été pour le nôtre, les croisades le furent pour le XIII^e^ siècle, et nous retrouvons ici la constance de la loi qui préside au développement de la civilisation et ramène régulièrement des idées semblables dans des milieux chaque fois plus propices.

Le XIX^e^ siècle a triomphé du dogmatisme, grâce au rapprochement des races et des croyances les plus diverses. Les comparaisons que ce contact provoque, l'étude des religions et de leurs origines, la critique de l'autorité traditionnelle, l'âpre et persistante analyse de la nature, la profondeur des recherches expérimentales, les discussions libres sur les questions les plus délicates, tout cela a fait de notre temps une sorte d'immense creuset où les croyances s'épurent, où les théologies s'effacent, et où la science, agrandissant le domaine des choses connues et reculant les limites des choses inconnaissables, a vivifié par cela même les sources de l'idéal.

Or, quelles sont les causes de l'affranchissement de l'esprit humain au XIII^e^ siècle ?

Il y a d'abord l'empire arabe. Avec ses poëtes, ses musiciens, ses savants, ses médecins, sa méthode expérimentale puisée dans l'étude d'Aristote, son observation pratique des phénomènes, ses découvertes astronomiques et chimiques, son activité scientifique incessante, sa grande philosophie naturaliste dont Averroës était le type le plus illustre, et qui concevait le monde comme un enchaînement de causes et d'effets réglés par des lois immuables, l'empire arabe formait un vivant contraste avec l'idolâtrie catholique, où tout était basé sur le miracle, où, semblables aux fétiches de l'Afrique centrale, les reliques des saints passaient pour guérir les

Hosted by Google

maladies. C'était là un premier élément d'affaiblissement pour l'Église.

Le judaïsme ensuite, avec sa haine du culte des images et des idées polythéistes, la tolérance et la largeur de vues de Maïmonide, un goût ardent pour les sciences médicales, constituait aussi un ferment hostile au dogme. Parmi les Juifs, les uns montraient une grande aptitude pour les langues, un talent sérieux d'écrivain ; ils traduisaient, commentaient, rassemblaient les livres et contribuaient à la circulation des idées. Les autres, par leur activité industrielle et leur grande fortune, aidaient à la circulation des richesses ; ils travaillaient à la fondation de la Hanse ; tous mettaient ainsi leur intelligence ou leur argent au service du progrès et des droits de la raison [1].

Enfin les chrétiens, éclairés eux-mêmes, excités par les travaux des Arabes et des Juifs, voulaient étudier la Grèce aux sources. Ils élevaient leur âme en acquérant la notion vague encore d'une civilisation qui avait, pendant des siècles, bercé la vie libre, harmonieuse et fière des Grecs dans un rêve d'éternelle beauté.

Et de tout cela, de l'enthousiasme scientifique des Arabes, du rationalisme religieux des Juifs, de l'idéalisme artistique des Hellénistes, de cette fusion des races, des religions, des mœurs et des opinions naquit une époque vraiment libre.

Comme aujourd'hui, on comparait les religions, on en discutait les dogmes fondamentaux ; on trouvait l'incrédulité la plus entière à côté de la superstition ; les troubadours et les minnesängers remplissaient le rôle de nos journalistes et attaquaient ouvertement l'Église et la papauté ; si l'on en croit le livre d'Herman Reuter, les Juifs avaient, dans le mouvement littéraire et économique, la place qu'ils ont actuellement dans la presse, les universités allemandes et la banque ; ils se maintenaient dans une sorte de doctrinarisme également éloigné du dogmatisme et de l'indifférence, mais en somme nuisible à la théologie chrétienne ; comme de nos jours, enfin, on cherchait la vérité non dans les inaccessibles

[1] Voir H. Reuter, *Geschichte der Aufklärung im Mittelalter*.

Hosted by Google

mystères de l'absolu, mais dans les réalités de la vie. Aussi cette époque toute frémissante du choc des idées produisit-elle un grand penseur, Roger Bacon, une cour absolument libérale, celle de Frédéric II de Hohenstaufen, et une doctrine, l'Averroïsme, qui était la libre pensée la plus radicale que le monde chrétien ait connue!

L'œuvre de Roger Bacon est la synthèse puissante des protestations élevées jusqu'alors contre l'Église.

Elle formule définitivement la méthode inductive qui est encore, au XIX^e^ siècle, l'instrument essentiel de la science.

C'est Roger Bacon qui, dans son livre « des œuvres secrètes de la nature et de l'art », démontre l'inanité de la magie et de toutes les choses surnaturelles ; en dehors de la nature et de l'humanité, il n'y a que fictions et mensonges.

C'est lui qui, dans l'*Opus majus*, lance un audacieux défi à l'ignorance, lui attribuant quatre causes : la coutume, la tradition, l'influence du vulgaire et de la fausse science, et lui trouvant quatre remèdes : la philologie, les mathématiques, l'optique, l'expérience.

En signalant l'autorité comme source de l'ignorance, il ne faisait pas exception pour la théologie ; quand il attaquait la tradition, il y comprenait la tradition de l'Église ; il donnait la suprématie de la pensée aux philosophes.

Jean Scott Érigène l'avait déjà dit, mais les vues de Roger Bacon étaient plus systématiques, plus profondes que celles de ses devanciers, et les coups qu'il portait à la foi étaient donc plus dangereux. S'il invoquait à son aide la science, il ne voulait pas étouffer l'idéal; son but était d'élever l'humanité dans la voie du bien, du beau et du vrai; il croyait au progrès indéfini. Il montrait la jeunesse arrivant sans cesse avec des forces nouvelles pour ajouter au labeur des aînés; il annonçait un âge futur où le peuple saurait une foule de choses ignorées de son temps; il disait : « Il viendra « une époque où notre postérité s'étonnera de ce que nous « ayons ignoré des choses si claires et si connues d'elle. »

L'Église jeta dans un cachot, à soixante-dix ans, le philosophe qui lui enlevait à jamais le monopole de la vérité,

Hosted by Google

mais après six cents ans, c'est encore auprès de ce vieux moine persécuté que nous pouvons retremper notre croyance dans la liberté de la raison et la perfectibilité du monde.

La cour de Frédéric II était, de son côté, une preuve éclatante du fait qu'un levain d'indépendance intellectuelle parcourait les classes sociales même les plus élevées.

L'on rencontre rarement dans les régions officielles modernes des tendances aussi anticléricales que celles que Frédéric et son ministre Pierre de Vinéis imprimèrent à leur entourage ; l'empereur ne se bornait pas à combattre le pape sur le terrain politique ; il mit son pouvoir au service de la renaissance de la pensée.

Il écrivait des livres, il faisait des expériences physiologiques; il rassemblait à Capoue, à Naples, des collections artistiques, commandait des statues, formait des bibliothèques, promulguait des lois pour assurer l'étude de la médecine, fondait des universités et des écoles, créait des bourses d'études, réunissait autour de lui, à Palerme, des savants et des artistes, instituant, en outre, des concours pour stimuler leur ardeur.

Il respectait, en public, l'étiquette et le culte, mais soutenu par cette petite cour vivante, cultivée, composée de chrétiens, de juifs et de mahométans; entraîné, au milieu de palais splendides, dans une existence luxueuse et tout étincelante des chauds reflets de l'Orient; entouré de danseurs, de chanteurs, de musiciens et de poëtes de toutes les races, de toutes les croyances, il avait organisé autour de lui un monde pour lequel le dogme n'existait pas, un foyer très-ardent de civilisation raffinée et de véritable tolérance ; les habitudes intellectuelles ne devaient pas, toute proportion gardée, différer beaucoup du courant d'opinions que nous offriront dans notre siècle Gœthe et ses disciples à la cour de Weimar. Dans tous les cas, il est certain que la cour de Frédéric II répudiait le sombre et factice mécanisme de l'Église, l'ascétisme, ses renoncements et ses laideurs, pour réhabiliter la terre et ses joies et pour glorifier les splendeurs et les réalités de la vie.

Hosted by Google

Enfin l'université de Paris entre à son tour dans le mouvement de rébellion de l'Europe contre l'orthodoxie; la rue de Fouarre était devenue au XIII^e^ siècle le centre des hautes études; on y accourait de tous côtés pour y prendre part au grand élan scientifique de l'époque; elle était aussi le foyer de l'Averroïsme, et l'histoire de l'Université au XIII^e^ siècle, c'est l'histoire de la lutte entre l'Averroïsme et l'Église de Rome.

Or, ce que l'Université défendait contre Rome à l'abri du nom d'Averroës, c'était la libre pensée poussée à ses conséquences extrêmes; avec elle nous arrivons au point culminant de la lutte entre l'esprit laïque et l'esprit religieux; il ne s'agit plus de cet Averroïsme scientifique, commentaire arabe de la philosophie d'Aristote; il ne s'agit plus de ce scepticisme de bon ton faisant triompher le libre examen jusque dans le monde des cours, mais d'une secte nouvelle et militante née directement des combats de la raison contre Rome.

Jusqu'alors les plus téméraires avaient toujours admis la coexistence de la science et de la foi; ils avaient simplement, en cas de conflit, réservé la suprématie de la science. Les Averroïstes de Paris n'admettaient plus ni coexistence, ni conflit; pour eux, la foi n'existait pas, il n'y avait de réel que la science et la vérité rationnelle. Ils ne discutaient plus la foi, ils la niaient. Et ils avaient transporté la lutte jusque dans la vie privée, opposant au célibat catholique la sainteté du mariage, à l'ascétisme monacal une vie ordonnée selon les lois établies.

Ils cherchaient à démontrer les erreurs et les impossibilités de la théologie; Dieu créant le monde du néant, l'apparition miraculeuse du premier homme, la notion d'une Providence intervenant dans les affaires humaines, la Résurrection étaient pour eux autant de fables qu'ils rejetaient bien loin. Haeckel, dans les conférences données à l'Université d'Iéna, sur l'histoire de la création naturelle, n'a pas plus de dédain que les Averroïstes pour ces principes fondamentaux de la doctrine chrétienne.

Hosted by Google

Ils ne se bornaient pas d'ailleurs, dans leurs attaques, à la foi chrétienne. La comparaison des religions avait jusqu'alors produit l'indifférence pour toutes les convictions; l'Averroïsme, lui, en était arrivé à condamner toutes les religions et, chose remarquable, malgré les efforts de Rome pour extirper cette tendance redoutable, malgré les condamnations prononcées en 1240, 1269, 1271, 1277, rien ne put la renverser; après trente-sept années de luttes, la doctrine universitaire était toujours debout et les censures épiscopales semblaient augmenter sa force de résistance.

La légende catholique des « Trois Imposteurs » montre l'intensité de l'opposition Averroïste. Le vulgaire attribuait à la plupart des penseurs suspects d'Averroïsme un blasphème consistant à avoir dit que Jésus, Moïse et Mahomet étaient trois imposteurs. Cette accusation fut lancée contre une foule d'hommes; elle n'épargna pas Frédéric II, elle resta définitivement attachée à la mémoire d'Averroës : elle se précisa même et il fut convenu qu'Averroës avait écrit un livre intitulé : « des Trois Imposteurs » pour démontrer l'erreur des trois religions alors pratiquées. Des tableaux orthodoxes d'Orcagna, de Traini, de Gaddi furent consacrés plus tard à stigmatiser l'adversaire impie des traditions révélées, et Averroës devint, comme Voltaire de notre temps, le type de l'ennemi de la religion, « le chien enragé aboyant contre le Christ ».

Quelle preuve plus convaincante de l'impuissance de l'Église à rien fonder dans le domaine intellectuel que les audaces de la pensée sous le règne de saint Louis! Et quel espoir pourrait-on caresser de ranimer dans notre siècle d'analyse la philosophie catholique, si à ces époques de foi profonde l'Église n'a pu ni étouffer aucune des révoltes humaines, ni empêcher des hommes d'il y a six cents ans d'aller dans le libre exercice de leur raison jusqu'aux témérités des Averroïstes?

Hosted by Google

Le mouvement mystique[1].

Dans cette rapide esquisse de l'affranchissement graduel de l'esprit humain au moyen âge, nous avons vu la raison, se redressant contre la fausse science, se débarrasser peu à peu des entraves théologiques. Mais, comme nous l'avons dit, l'Église eut à arrêter un autre courant encore. Parallèlement à la protestation de la raison contre la théologie, il y eut une protestation de la conscience contre l'Église; l'instinct primesautier des masses les souleva contre les vices de l'organisation catholique et provoqua contre celle-ci l'hostilité passionnée des mystiques.

Assurément le cœur et l'imagination dominèrent trop souvent les hérétiques au moyen âge, et les firent parfois tomber en des rêveries insensées. Mais, on ne doit pas l'oublier, leurs doctrines ne nous sont ordinairement connues que par les condamnations de l'orthodoxie, et même aux travers de ces accusations suspectes, on retrouve chez ces hommes ignorants et naïfs, à côté d'idées déraisonnables, des tendances dignes d'attention.

Les philosophes dont nous avons parlé, frappés des erreurs de la théologie, de l'impossibilité de concilier la vérité de la science et la vérité de la tradition, repoussèrent cette dernière; de même, les mystiques frappés de la dégradation effrayante des mœurs cléricales, ne furent pas longtemps à s'apercevoir de l'abîme qui séparait la vraie morale et la morale manifestée par la piété extérieure; ils répudièrent la vie externe et les symboles de l'Église.

La faiblesse de celle-ci comme régulatrice de la conduite des hommes éclate rapidement. Dès le VIII[e] siècle, des capi-

[1] H. Reuter, *Geschichte der Aufklärung im Mittelalter;* Schmid, *Mysticismus des Mittelalter;* Gieseler, *Kirchen Geschichte; Revue des Deux Mondes,* tomes 64 et 74; Brez, *Histoire des Vaudois;* Ullmann, *Reformatoren vor der Reformation;* Hahn, *Geschichte der Mittelalterlichen Ketzer.*

Hosted by Google

tulaires punissent les prêtres qui ont plusieurs femmes; le concile de Francfort de 794 témoigne déjà de la brutalité des mœurs catholiques : il prescrit aux membres du clergé d'étudier les canons de l'Église et leur interdit d'entrer dans les tavernes et de mutiler leurs moines.

C'est peu après que s'élève pour la première fois le long cri de réprobation qui pendant des siècles retentira contre les mœurs du clergé : des groupes isolés d'abord, des populations entières à leur suite, se détachent de l'Église déchue, rejettent l'autorité des papes et, lassés d'une religion souillée, cherchent à la remplacer par les vertus réelles de la vie.

Rien ne démontre mieux le vide de ce monde Romain en apparence si invulnérable, que l'indignation agissante, exaltée des masses répondant avec une telle persistance à l'immoralité cléricale.

Le développement de l'hérésie populaire au moyen âge parcourt également trois phases :

Pendant la première, des groupes se forment d'une façon sporadique; le mouvement se concentre un peu au hasard dans certaines villes; il est ensuite dirigé par des hommes marquants : Pierre de Bruys en France, le moine Henri en Suisse, Tanchelin à Anvers, Arnold de Brescia en Italie.

Pendant la seconde phase, les groupes s'étendent et le mouvement grandit. Les Cathares, pour employer le nom général, enlacent l'Europe de la Bulgarie à l'Espagne, de la mer du Nord à la Méditerranée; bientôt les Vaudois et les Albigeois, par leur allure militante et décidée, leur nombre croissant, leur fermeté héroïque, la tragique horreur de leur résistance, prennent au XII^e^ et au début du XIII^e^ siècle, un rôle prépondérant dans la lutte du peuple contre le culte établi. Rome les étouffe dans le sang et s'imagine avoir vaincu la révolte de la conscience.

Vaine illusion ! Elle reparaît plus intense, plus redoutable que jamais avant la fin du XIII^e^ siècle : c'est la troisième phase. Les disciples de l'Évangile Éternel, dans leur fougue révolutionnaire et mystique, menacent la société religieuse entière !

Hosted by Google

I

Les seules données que nous ayons sur les débuts du mouvement sont très-vagues : tout ce que l'on sait, c'est que dès 991 Gerbert, archevêque de Reims, attaquait le célibat et prêchait le mariage ; à Châlons, vers l'an 1000, un homme du peuple nommé Leuthard, se disant inspiré, proclamait publiquement son mépris pour les cérémonies du culte et l'imagerie catholique, et combattait l'autorité des saintes écritures. Mais la première fois que nous voyons un groupe former une secte et sortir réellement de l'Église établie, c'est à Orléans en 1022, à Arras en 1027, à Turin et à Goslar en 1030.

Les hérétiques de France, concentrés à Orléans, avaient à leur tête deux dignitaires de l'Église, Herbert et Lisoi, qui avaient su réunir autour d'eux des pauvres et des citoyens aisés, des ignorants et des clercs. Ce groupe, où l'élément ecclésiastique était ainsi représenté, admettait l'éternité de la matière et rejetait entièrement la liturgie et la doctrine de l'Église relatives à la divinité du Christ. Et donnant, dès le début, au mouvement le caractère qu'il garda pendant des siècles, plaçant la morale en dehors des dogmes, les membres de la secte niaient la nécessité des œuvres extérieures et de l'obéissance à l'autorité religieuse pour pratiquer la vertu. Ils repoussaient ouvertement les sacrements ; ils proclamaient l'impuissance du baptême à purifier du péché ; le caractère puéril de l'Eucharistie, l'inutilité de l'invocation aux martyrs et aux saints.

Les hérétiques des Pays-Bas concentrés à Arras avaient le même principe ; ils faisaient de la religion un sentiment intime qui, pour se manifester, n'avait besoin ni d'églises, ni de reliques, ni de croix, ni de chants, ni de messes. Ils répudiaient toute l'organisation ecclésiastique, disant qu'un clergé corrompu ne pouvait attribuer aux sacrements une valeur qu'ils ne possédaient pas ; il leur était indifférent d'être enterrés en terre bénite ou dans tout autre endroit ; l'enterre-

Hosted by Google

ment religieux leur semblait un moyen pour les prélats de se créer des revenus; leur conviction était que l'on arrivait au salut, non par la grâce divine, mais par une conduite honnête et une vie pure.

Les hérétiques de Turin enfin partageaient également ces idées; ils avaient de plus adopté la communauté des biens; ils pratiquaient l'ascétisme le plus exagéré; tous n'avaient pas, comme un de leurs chefs, Girard, répudié absolument la foi catholique, mais tous méconnaissaient l'autorité du pape et la valeur des sacrements.

Quel étonnant spectacle que tout cela! Voici, il y a mille ans, dans des coins perdus de l'Europe, des populations incultes, inconnues, humbles entre toutes! Aucun événement extraordinaire ne les surexcite; aucune passion violente ne les entraîne hors des routes ordinaires de l'existence; il n'y a ni grand frémissement parcourant le monde, ni grand cataclysme menaçant le siége de Saint-Pierre, et néanmoins elles sortent spontanément du giron de l'Église!

L'opinion de ces groupes populaires était d'ailleurs partagée aussi par certaines personnalités éminentes. Pierre de Bruys et son compagnon Henri de Lausanne possédaient dans le Languedoc une influence considérable qu'ils employaient à abaisser le culte; ils prêchaient le mépris de la tradition et des pères de l'Église; la réforme des mœurs du clergé; et pendant que Pierre de Bruys agitait le Midi, Tanchelin à Anvers acquérait un prestige prodigieux et soulevait le peuple flamand contre les prêtres. Entouré d'une armée de trois mille hommes, revêtu d'une majesté royale, bravant les foudres du Saint-Siége, accusant la ville des papes d'être un foyer de corruption, déclarant qu'une vie honnête sanctifie les choses, mais que les choses les plus saintes ne peuvent sanctifier la vie; prêchant que le pape, les archevêques et les prélats ne méritaient aucun respect, Tanchelin, malgré ses folies, incarna pendant un moment à Anvers la haine du bon sens et de la morale populaire contre toutes les laideurs qu'étalait l'orthodoxie romaine. En Italie enfin, Arnold de Brescia attaquait publiquement les moines et les évêques

Hosted by Google

et mettait en regard de leur vie dissolue, l'idéal évangélique, la charité, la pauvreté!

Que voulaient ces hommes condamnés par les conciles, persécutés par les clercs, frappés dans leurs biens et leur vie, livrés aux flammes? Réaliser dans la pratique l'affranchissement rêvé par les penseurs! Ils étaient antidogmatiques dans leurs actes journaliers comme ceux-ci l'étaient dans leurs conceptions théoriques.

Le nombre de partisans qui les entouraient indique avec quelle impatience les masses supportaient le joug détesté des papes. Il suffisait qu'un homme libre parût pour former autour de lui un noyau; le noyau attirait de nouveaux éléments, et l'hérésie se propageait.

II

Au-dessus de ces tentatives disséminées, un mouvement général, issu des mêmes tendances, mais plus caractéristique encore, se dessine et envahit, au XII^e^ siècle, l'Europe entière.

Ce mouvement, auquel on attribue ordinairement une origine orientale, en la cherchant au VII^e^ siècle dans la secte des Pauliciens, divise, au moment où nous sommes arrivés, la chrétienté en deux camps, les orthodoxes d'une part, les Cathares, c'est-à-dire les puritains, de l'autre. C'est la deuxième phase.

Pendant que les papes enflammaient le zèle religieux des croyants et les lançaient vers les régions mystérieuses où le Christ était mort pour eux, les Cathares accentuent la haine de la conscience populaire contre la constitution ecclésiastique et essayent de la détruire.

Leur doctrine est toujours encore le mépris de la religion extérieure. Vivant du travail de leurs mains, simples et austères de mœurs, modestes dans leur costume, très-réservés dans leurs allures, il leur avait suffi, à défaut d'instruction, d'un jugement droit pour déchirer le voile tendu devant leurs yeux par la Cour romaine.

Hosted by Google

Ils s'attaquaient à la fois au pape et au clergé dont ils contestaient la sainteté ; aux sacrements dont ils méconnaissaient la valeur; à la mise en scène catholique dont ils niaient le caractère religieux. On peut dire qu'à part le *consolamentum* ou imposition de l'Évangile Johannique sur la tête du néophite, ils ne conservaient rien du catholicisme. Toutes les somptuosités théâtrales qui de nos jours éblouissent les fidèles: l'encens pénétrant des sanctuaires, la lumière dorée des cierges, l'apparat des vêtements d'église, la profusion des images, des reliques, des croix couvrant les murs et les autels; la majesté des hymnes emplissant les voûtes des cathédrales, les processions, les pèlerinages, les adorations, les consécrations, toutes les marques d'idolâtrie enfin étaient par eux condamnées. Ils rejetaient les messes, les indulgences, l'extrême-onction, la communion. Ils n'admettaient pas l'utilité d'un temple de pierre pour adorer Dieu, puisque pour eux, Dieu était partout. Leur culte se réduisait à une bénédiction et à une lecture d'un texte de l'Évangile. Pour le reste ils disaient qu'au lieu de gaspiller l'argent en vaines cérémonies, il valait mieux l'employer à vêtir les pauvres; ils disaient encore que la meilleure façon de prier, c'était de bien agir et de bien penser. Les réunions de ces naïfs croyants du XII^e^ siècle n'auraient-elles pas pu être fréquentées par des protestants libéraux du XIX^e^?

Mais ce n'est pas tout. Un événement donne à la période dont nous nous occupons une place à part dans l'histoire, c'est l'extension des Vaudois dans le Piémont et le Dauphiné, et des Albigeois dans le Languedoc. Les Vaudois avaient grandi dans l'ombre, la tranquillité et le mystère dont les entouraient les Alpes. La solitude d'une nature sévère avait élevé leur âme ; la simplicité et la rudesse d'une vie patriarcale avaient trempé leur caractère. Enfants de la nature, protégés par la hauteur de leurs montagnes contre les corruptions et les ambitions mondaines, pleins de douceur et de confiance mutuelle, ils conservaient au milieu de leurs labeurs une droiture qui les détournait du cléricalisme. Leur désir, c'était le retour à la pauvreté apostolique ; ils voulaient

Hosted by Google

ramener la religion à la pureté d'autrefois. Leur grand poëme religieux, la « nobla Leyczon », est le manifeste d'hommes qui cherchent à se débarrasser de l'autorité extérieure de l'Église et ne reconnaissent pas le pouvoir des papes. Ils nient les traditions, les conciles ; ils accordent à tout laïque le droit de prédication, ils refusent à tout prêtre la puissance d'absolution. On a appelé l'hérésie vaudoise une jacquerie pacifique.

Les Albigeois, au contraire, c'était l'existence poétique et ardente sans cesse attisée par la flamme du beau ciel du Midi. Dans les couches inférieures comme dans les puissantes seigneuries féodales, on trouvait des élans de passion, des habitudes sociales, reflétant les souvenirs de l'antiquité ; c'était la conception d'une vie plus libre qui avait gardé quelque chose de l'imagination païenne. Dans le Languedoc subsistaient les traces du culte des forêts et des fontaines ; on y représentait des farces dramatiques pour divertir la populace ; aux jours de fêtes, des bouffons et des joueurs de flûte circulaient dans les campagnes ; aux funérailles, des pleureuses et des jeunes filles chantant des airs profanes accompagnaient le convoi funèbre ; les troubadours dans leurs tensons flétrissaient les prêtres, se moquaient de la papauté ; la chevalerie elle-même, avec son amour respectueux de la femme, protestait à sa manière contre le mariage religieux et féodal qui sacrifiait l'épouse à des intérêts généraux. Cette civilisation était donc bien dans son ensemble l'antithèse du catholicisme : les Albigeois y représentaient plus particulièrement l'hostilité militante.

Leur hérésie est la reproduction des attaques antérieures ; on dirait une vague plus haute que les autres et venant de ses ondes en furie frapper les flancs meurtris de l'Église. Il est certain que plus l'organisation de celle-ci devenait terrestre et poursuivait des buts temporels, plus la résistance devenait ardente et tenace. Dans ce sens on pourrait dire de ces sectes convaincues mais privées de science, ayant ce qu'il fallait pour combattre, non ce qu'il fallait pour créer, qu'elles ont cependant, malgré leurs erreurs, leurs rêveries,

Hosted by Google

leurs exagérations, été les dépositaires d'un haut idéalisme auquel les fictions du culte répugnaient profondément.

Elles répudiaient l'Église dans ses détails et dans son ensemble; le pouvoir surnaturel du sacerdoce, les messes, les pénitences, les jeûnes, l'absolution étaient pour elles autant de duperies imaginées par des charlatans.

Le mouvement vaudois émanait d'hommes humbles et pauvres ne cherchant ni le bruit ni la lutte; l'hérésie albigeoise soutenue par les hauts barons du Sud comme par les masses, représentait un peuple en insurrection contre l'Église. Les salles des banquets dans les châteaux du Languedoc servaient de lieu de réunion aux révoltés, pendant que les églises étaient profanées par des parodies et des représentations burlesques. Raymond de Toulouse envoyait son fou à la messe pour y réciter le *Dominus vobiscum;* on en était arrivé à une telle indignation contre le clergé, que les prêtres ne pouvaient plus se montrer en soutane dans les rues.

La force d'expansion du mécontentement fut même à un moment si considérable, que tout le sud de la France était hérétique; on ne trouvait plus un chrétien à Toulouse et la petite minorité de croyants restés fidèles à l'orthodoxie était regardée comme la vraie secte dissidente.

A cette formidable révolte, l'Église répondit par la sanglante orgie réactionnaire connue sous le nom de croisade albigeoise. Pendant des années, elle extermina par le fer et le feu, elle détruisit palais et chaumières, elle ravagea villes et campagnes, elle infligea la torture aux puissants et aux faibles; elle fit d'une contrée aimable, joyeuse et prospère un désert où planait un silence de mort.

Et quand, lassée de carnage, elle se recueillit enfin, elle n'avait en rien assuré son triomphe sur les âmes. Bien au contraire, sa faiblesse apparut à tous les yeux, avec une évidence lumineuse. Car cette fois, c'est au sein même de la hiérarchie catholique que l'esprit d'opposition va se manifester plus puissant que jamais!

Hosted by Google

III

La fin du XIII^e^ siècle nous offre la troisième phase du mouvement. Nous avons constaté combien au XIII^e^ siècle la fermentation était universelle et la renaissance hardie dans toutes les directions. C'est ainsi qu'aux côtés des disciples d'Averroës qui vont aux dernières limites de la réforme intellectuelle, paraissent « les disciples de l'Évangile éternel » qui vont aux dernières limites de la réforme morale et veulent à l'intérieur de l'Église accomplir la transformation dont les hérétiques poursuivent la réalisation au dehors.

Cette dernière réforme est sortie en effet de l'Église elle-même, elle est due aux tendances des ordres mendiants. Les dominicains et les franciscains avaient au milieu de la décadence des monastères acquis une grande influence. Les frères mineurs et les frères prêcheurs étaient répandus partout. Eux seuls, dans le relâchement général des mœurs cléricales, représentaient encore par leurs travaux l'activité de la pensée; eux seuls, en face de la morgue romaine, constituaient, par leurs relations constantes avec les classes inférieures de la société, la démocratie religieuse.

Les franciscains surtout étaient mieux placés que personne pour attaquer Rome sur ce terrain de la réforme morale, car l'exemple de saint François d'Assise était la critique écrasante des institutions établies. Le fondateur de l'ordre n'avait-il pas marché à travers le monde, prêchant le renoncement et les privations et mettant ses actes d'accord avec ses paroles? N'avait-il pas recommencé, aux yeux des masses séduites, cette existence faite tout entière de simplicité et de sacrifices qui rappelait les jours heureux du christianisme naissant?

Or la doctrine des franciscains était restée celle de leur fondateur; c'était le renoncement de tous les jours et de tous les instants; l'apostolat par l'exemple plus que par les discours; l'obligation de travailler de leurs mains pour pourvoir à leur subsistance.

Ils marchaient les yeux fixés sur un idéal impossible à

Hosted by Google

réaliser sur cette terre, mais ils apercevaient d'autant mieux les vices et les monstruosités de l'Église. Leur ordre, vivante antithèse, dans sa pauvreté ascétique, des ordres gorgés d'or qui couvraient le sol de l'Europe, était aussi bien vu du peuple que détesté des autorités.

Le clergé, effrayé de leurs progrès et de leur popularité, les combattait. Cette hostilité les enflamma d'une colère d'illuminés contre les riches et les puissants du catholicisme, et aux attaques de leurs ennemis ils répondirent en favorisant la proclamation de la doctrine de l'Évangile éternel.

Qu'était-ce que l'Évangile éternel? Une théologie nouvelle plus dangereuse pour la religion positive que les plus redoutables attaques de la libre pensée. Les uns l'attribuent à Joachim de Fiore, les autres à Jean de Parme. Ce qui est certain, c'est que, vers la fin du XIII^e^ siècle, les disciples de l'Évangile éternel formaient une école nombreuse et puissante qui voulait le renversement de l'Église. Des croyants mystiques comparaient l'abaissement de la religion catholique à la splendeur de l'idéal entrevu dans leurs rêves, et tout pénétrés de leurs aspirations lointaines, ils opposaient à l'Évangile orthodoxe un Évangile éternel qui devait réaliser l'âge d'or et faire disparaître les imperfections dont souffraient les âmes droites.

Les disciples de l'Évangile éternel demandaient donc le règne de l'Évangile éternel et par là ils ont, plus que tous les autres révoltés, ébranlé l'autorité de la foi dogmatique. En s'offrant en effet pour accomplir l'Évangile éternel, en montrant qu'au-dessus des institutions romaines il y avait une conception plus noble, plus élevée, plus complète des grands problèmes dont s'occupent les hommes, et qu'après treize siècles de luttes, l'Église n'avait pas su s'approcher de cette perfection, ils détrônaient l'Église; ils la rabaissaient au niveau ordinaire des choses terrestres et périssables.

Dans leur exaltation de sectaires, ils déclaraient même que les infidèles valaient mieux que cette Église; ils se déchaînaient avec une violence inouïe contre la papauté, affirmant

Hosted by Google

qu'elle n'avait aucun pouvoir et qu'au peuple seul appartenait l'autorité.

Un instant, en présence du succès obtenu par la prédication de ce nouvel état religieux qui devait devenir la loi définitive du monde, on put croire que l'orthodoxie était perdue! Ce n'était qu'une fausse alerte. Les rivalités des ordres mendiants paralysèrent les réformateurs et assurèrent le triomphe du clergé séculier. Des sectes nombreuses et bizarres continuaient néanmoins leur travail souterrain et maintenaient en Europe un sourd désir de réforme.

Parfaits et Stadings, Pastoureaux et Flagellants, Apostoliques et Fraticelles surgissaient de tous côtés, parcouraient les bords du Rhin, professaient l'inutilité de l'Église, attaquaient les prêtres, affirmaient que les hommes ne relèvent que de Dieu et témoignaient même par leurs plus grandes folies que l'apaisement n'était point fait au sujet de la légitimité du pouvoir de Rome en matière de morale.

La marche ascendante de l'esprit humain n'a dès lors plus subi d'interruption; elle nous fournit les solennelles étapes du XIV^e^ siècle avec Vicleff et Jean Huss, du XVI^e^ avec Luther, du XVIII^e^ avec la Révolution française. Mais je m'arrête à la fin du XIII^e^ siècle, à ce moment grandiose, où, minée de toutes parts, l'Église voit se réunir contre elle à la fois la raison et le cœur de l'humanité, et subit en même temps les rudes assauts des Averroïstes, défenseurs de la libre intelligence, et des franciscains, défenseurs de la morale pure.

Quel spectacle instructif que de voir, dès cette époque reculée, la pensée dégagée du joug de la servitude romaine, déployant ses ailes et prenant son vol vers les espaces! Quelle utile et solide tradition que cette succession de réformateurs des idées et des mœurs, philosophes célèbres, penseurs indépendants, paysans obscurs, brillants chevaliers d'Alby, moines farouches ou rêveurs extatiques!

Quel spectacle instructif, surtout quand on le rapproche de l'encyclique du 4 août dernier.

Thomas d'Aquin était parmi les orthodoxes de son temps : avec eux, il combattait pour la foi contre la liberté intellec-

Hosted by Google

tuelle ; avec eux, il essayait de refréner les impatiences de l'humanité frémissante et avide de lumière.

Il n'y est point parvenu, et tel est pourtant le déclin de l'Église que c'est à lui qu'elle retourne. Sa philosophie n'était pas admise au XIII^e^ siècle ; de fiers esprits la repoussaient comme l'erreur du passé et c'est vers elle comme vers un progrès que le catholicisme du XIX^e^ siècle tend ses mains suppliantes.

Cette suprême espérance est vaine : Thomas d'Aquin n'a pu maintenir le règne de la foi, quand la religion était un effort de conscience et faisait encore vibrer les fibres intimes des partis en lutte. Il ne peut la faire triompher, alors que, réduite à une pure routine, elle est devenue pour la majorité des fidèles une sorte d'action réflexe, et que la mêlée pour les choses de la civilisation s'agite au-dessus d'elle.

On ne remonte jamais le courant de l'histoire ; l'Église ultramontaine est entraînée par le torrent, et c'est le libéralisme seul qui, en protégeant l'idéal contre le dogme, l'esprit contre la lettre, sauvegarde l'avenir du monde.

ADOLPHE PRINS.

Hosted by Google

LETTRES D'ITALIE[1].

A MONSIEUR LE COMTE GOBLET D'ALVIELLA.

VIII

MON CHER AMI,

Nous consacrons une journée à visiter Ostie et Castel-Fusano. M. Letellier, directeur des tramways de Rome, nous accompagne. Journée de sirocco. Quoique nous soyons à la fin de décembre, il fait tiède comme au mois de mai. Une brume légère tamise les rayons du soleil et jette sur le paysage un voile bleuâtre. La route suit constamment le Tibre. On passe à côté de Saint-Paul hors les murs. La basilique est splendide à l'intérieur, mais extérieurement elle n'a aucun caractère : c'est un grand mur percé de fenêtres. L'entrée principale, du côté de la cour, n'est pas achevée. On y place d'immenses colonnes de granit monolithes. Elles sont magnifiques, mais elles n'y feront aucun effet et elles doivent coûter énormément. C'est de l'argent très-mal employé.

Plus loin, on traverse la campagne romaine. De ce côté, elle est très-ondulée. En hiver, elle est vaste comme une prairie d'Alexanda et de nombreux troupeaux de bœufs y paissent. Dans un de ces pâturages, aux bords de la route, gît le corps d'un cheval mort. Il a été écorché, et un vautour en arrache des lambeaux. Tout autour, nulle trace de l'homme. Dans cette solitude, le Tibre roule ses eaux limo-

[1] Suite. Voir les livraisons des 15 janvier, 15 février, 15 mars, 15 avril, 15 mai, 15 juin et 15 juillet 1879.

Hosted by Google

neuses. L'aspect est tragique. D'où vient qu'on ne tire partie ni de la chair ni des os? Plus loin, une autre carcasse presque réduite à l'état de squelette.

A mi-chemin de quelques maisons délabrées et presque en ruines sortent des femmes et des enfants. Les enfants mendient : la peau est jaune, les yeux brillants et cerclés de noir, le ventre ballonné. La fièvre les dévore. Parmi les femmes, les jeunes ont cette beauté maladive de la *malaria* d'Hébert; les traits sont très-fins. Les vieilles sont l'image de la décrépitude. Le visage n'est qu'un amas de rides. Quel fond de distinction et de finesse la race doit avoir pour conserver sa beauté malgré la maladie constante! Le sort de ces familles est affreux. Comment s'y résignent-elles? Le monde est si grand, et au delà des mers, dans de riants climats, tant de terres fertiles n'attendent que des bras pour enrichir ceux qui voudront s'y fixer.

En approchant de la mer, le *macchie* commence ; ce sont des bois entrecoupés de marais et d'étangs, un taillis d'aulnes et de saules entremêlés de vieux chênes rabougris. L'eau de ces mares est claire et parfois courante ; on s'étonne qu'elle émette des miasmes paludéens. Il en est de même dans les marais Pontins. L'eau des canaux et des fossés y est courante et transparente. Le *delta* du Tibre s'étale à notre droite ; c'est une plaine verte et noyée qui s'étend à perte de vue. Dans le lointain, au-dessus de la brume bleuâtre, se montre le clocher de Fiumicino.

Partis à neuf heures, nous sommes à Ostie vers midi. Point d'autre habitation qu'une vieille tour du moyen âge à mâchicoulis, noire et morne dans ce paysage mélancolique. Nous allons à pied voir les ruines de l'Ostie antique. Pour les déblayer, il a fallu creuser le limon, et la récente crue du Tibre y a de nouveau apporté une couche épaisse de boue. Le fleuve creuse la rive et engloutit les maisons et les murs de l'ancien quartier du port. Rien ne s'élève au-dessus du niveau du sol, sauf les ruines d'un temple dont il ne reste que les substructions. Tout cela n'est pas comparable à Pompéi, mais le paysage a un grand aspect. La mer est à

Hosted by Google

quatre kilomètres plus loin. Depuis dix-huit cents ans, les dépôts du fleuve, en comblant la baie, l'ont fait reculer à cette distance.

Une demi-heure de voiture nous transporte à Castel-Fusano. C'est une ferme et un pavillon de chasse qui appartiennent au prince Chigi. La pineta est merveilleuse. D'immenses pins parasols forment, à cinquante pieds au-dessus du sol, un plafond de verdure au-dessus d'un tapis de gazon ras et serré. Les fûts nus des arbres gigantesques ressemblent à des colonnades de portiques. Au delà de la pineta commence le maquis. Il est presque entièrement composé d'arbousiers. Leur fruit mûr en ce moment est rouge et grenu comme une fraise, et à côté, les petites fleurs blanches se détachent sur les feuilles fines et persistantes comme celles du myrte. L'aspect est charmant.

Nous nous dirigeons vers la mer dont on entend la voix profonde. Pour y arriver, il faut franchir une dune basse où poussent encore des tamaris rampants et tourmentés par le vent. La mer est calme et d'un vert d'aigue-marine. Cependant la houle pousse ses brisants sur le sable qu'ils couvrent de leur écume. Sur toute cette côte nulle habitation jusqu'à Porto d'Anzio. Entre la plaine du bassin de Rome et la ligne des dunes s'étend une lisière de bois et de maquis où abondent les sangliers et les bécasses.

Le sanglier à l'aigre-doux, *cignale all'agro dolce*, avec des graines de pin dans la sauce, est un plat exquis. Je ne sais pourquoi la chair des sangliers, coriace et presque rance chez nous, est ici succulente et tendre. Est-ce parce que le gland du chêne vert constitue une nourriture plus douce ?

A ceux qui aiment à voir un paysage et une végétation très-différents des nôtres et d'un beau caractère, je conseillerai une promenade dans la forêt de Castel Fusano, mais à l'époque où la malaria ne sévit pas. On est ici dans son foyer même. Ces arbres ont des formes architecturales.

Au retour, M. Letellier me parle des ouvriers italiens. Il en emploie beaucoup en ce moment pour construire le tramway de Tivoli. Ces ouvriers viennent des Abruzzes. Ils

Hosted by Google

vivent de rien et travaillent bien. Ils sont intelligents et dociles. Ils ne se nourrissent que de pain et ne boivent que de l'eau. Ils gagnent de 1 franc à 1 fr. 50 c. par jour. Ils veulent travailler même les dimanches et les jours de fête, afin d'avoir de quoi manger. Ils vivent littéralement au jour le jour. Ils demandent à être payés tous les soirs, afin de pouvoir acheter leur pain le lendemain. Ils sont vêtus de haillons et couchent à cinquante dans de grands abris en paille. C'est le comble du dénuement. Le climat est doux, le soleil du Midi active la végétation, la terre d'Italie est fertile, et ces hommes ne se refusent pas au plus dur travail. D'où vient une pareille misère?

Le lendemain, dîner chez Visconti-Venosta. Nous y rencontrons les députés Berti et Bonghi et le sénateur Alfieri, beau-père de Visconti. Bonghi est un des hommes éminents de la droite. Quoique né à Naples, il est blanc et blond comme un Hollandais. Il a une érudition universelle. En Égype, son Hérodote à la main, il nous faisait l'histoire des monuments, en contrôlant les assertions des auteurs grecs par les hiéroglyphes. Il a étudié le sanscrit pour remonter aux racines des langues modernes qu'il lit et qu'il parle couramment; il connaît à fond l'archéologie et les littératures anciennes, qu'il a enseignées, l'histoire de la philosophie et les sciences politiques. Son activité intellectuelle est prodigieuse. Il est le rédacteur en chef du journal *La Perseveranza*, et le collaborateur le plus fécond de la *Nuova Antologia*, dont il rédige la chronique politique. Professeur à l'université de Rome, il est très-assidu à la Chambre, où il parle dans toutes les questions principales. Il court sans cesse du midi au nord de la Péninsule pour prononcer des discours, présider des réunions littéraires ou électorales, organiser le parti modéré et réveiller l'ardeur de ses alliés. Chaque jour il dîne en ville et passe ses soirées dans les salons, où les princesses se disputent la faveur de ses entretiens. Toujours gai et souvent goguenard, il raconte une anecdote mieux que personne. Ses discours à la Chambre font bondir ses adversaires. Au ministère de l'instruction

Hosted by Google

publique, nul n'a montré plus de compétence et d'application au travail. A tous les degrés, il a introduit des réformes et des améliorations. Cependant, quelle que soit son influence à la Chambre, il n'est plus nommé par ses anciens électeurs. Le Midi auquel il appartient est tout entier acquis à la gauche. Il est aujourd'hui élu par un collége de la Vénétie, mais il se trouvera toujours quelque localité qui sera fière d'être représentée par un orateur aussi éminent.

Pendant le dîner il nous explique ce qu'est la Camorra à Naples; c'est tout simplement l'art d'arriver à ses fins par l'intimidation ou, pour mieux dire, l'organisation de l'intimidation et l'exploitation de la lâcheté humaine. Vous trouvez des camorristes partout, depuis les ruelles de Santa-Lucia jusque parfois dans les plus hautes positions administratives et politiques. L'intimidation se produit par la menace tantôt d'un coup de couteau, tantôt d'une dénonciation, tantôt d'une persécution prenant les formes les plus diverses. A Naples, vous montez en voiture; le camorriste est là qui prélève un sou sur le cocher. Celui-ci n'ose refuser, crainte que la camorra ne l'atteigne en lui faisant perdre ses pratiques ou en occasionnant quelque avarie à son cheval ou à la voiture. Dans chaque rue il se trouve des camorristes qui prélèvent la taxe de la peur sur les détaillants. Dans les hautes sphères de la politique, la camorra s'exerce par les influences. Si vous lui résistez, elle vous perd. Si vous vous mettez à son service, elle vous pousse au but que vous poursuivez. C'est de la camaraderie, mais violente et sans scrupule, qui ne recule devant aucun moyen. Un grand seigneur, syndic d'une ville du Midi, mais complétement ruiné par le jeu, trouve le moyen de bien vivre sans aucun revenu. Chaque jour il va faire un bon dîner dans le premier restaurant de l'endroit, et jamais on n'ose lui présenter l'addition. En échange, quand il se donne un banquet officiel, il le fait obtenir à ce restaurateur et il ne chicane pas sur les prix. On raconte des traits inouïs de ce personnage, qui est encore député et très-influent, très-redouté. Un banquet doit être offert à Leurs Majestés qui visitent sa ville; sous prétexte de

Hosted by Google

goûter les vins, il se refait sa provision et des meilleurs. Il se met à la tête d'une souscription pour les pauvres honteux : on n'entend plus parler du produit de la collecte. Il avait trouvé que le plus besogneux, c'était lui-même. On raconte ces traits et bien d'autres. Néanmoins le voilà à la Chambre, se rengorgeant, la poitrine bombée, la tête haute, l'air protecteur, craint, flatté, salué. Dans sa ville, c'est une puissance. Il menace de sa popularité le syndic qui l'a remplacé. Il a une énorme clientèle qui lui obéit. Il fera une émeute quand il voudra. On trouve en tout pays des gens de cette espèce, mais ils ne devraient pas tenir le haut du pavé.

Je cause avec le député Berti de l'avenir des partis en Italie. Comme je l'ai déjà dit, historien, homme d'État, orateur, ancien ministre, Berti est un des membres considérables de la droite. D'après lui, l'échec de son parti tient principalement à deux causes. D'abord, aux nouveaux impôts établis par Sella et Minghetti. Sans doute, ils ont bien fait, car ainsi ils ont sauvé l'honneur et le crédit du pays. Tout bon patriote leur doit de la reconnaissance, mais le peuple ne pardonne pas d'ordinaire à qui lui saigne la bourse. Il se venge par le vote. En second lieu, la droite ressemble un peu à l'ancien parti doctrinaire français. Il est plus libéral, mais il a des principes arrêtés, des idées réfléchies, une certaine raideur génevoise jointe à une certaine tenue à l'anglaise, des connaissances et de l'instruction, ce qui gêne ceux qui en ont moins. Sans être faits pour s'asseoir avec Guizot sur « le canapé de la doctrine », la tournure de leur esprit n'est pas de nature à plaire au grand nombre, ni surtout aux gens du Midi. Berti craint que son parti ne soit menacé dans l'avenir d'être écrasé entre le radicalisme et le cléricalisme. Le libéralisme conservateur est un juste milieu qui sera entamé à droite et à gauche par les deux extrêmes. La lutte des partis s'aigrissant sans cesse, ne laisse pas de place pour les nuances intermédiaires. Quand il ne restera en présence que le radicalisme et le cléricalisme, le choc peut conduire à des violences, à des révolutions même. Je crois l'Italie faite définitivement, dit-il; nous sommes dans l'ère où les

Hosted by Google

nationalités se constituent et il n'y en a point de plus marquée que la nationalité italienne. La papauté même victorieuse n'aurait nul intérêt à la démembrer, pour refaire un État ecclésiastique qui n'est plus viable. Mieux vaut dominer l'Italie unifiée que végéter dans une de ses provinces. Ce que je redoute plutôt, c'est une alternative de révolutions et de réactions, de despotisme et d'anarchie. Dieu nous préserve du sort du Mexique! Heureusement nous en sommes loin, et ceci n'est qu'un cauchemar qu'évoque parfois une mauvaise nuit.

Notre hôte Visconti-Venosta est certes le meilleur ministre des affaires étrangères qu'ait eu l'Italie. Il connaît à fond son Europe et il ne s'exagère pas le rôle qu'y doit jouer l'Italie. La constitution de l'unité italienne est, dit-il, un grand avantage pour notre continent tout entier. L'Italie divisée et asservie était une cause permanente de troubles et de discordes. Elle n'était qu'un foyer de révolution et un champ ouvert aux luttes d'influences et de conquêtes des voisins. Que de fois leurs armées s'y sont livré bataille! L'Italie unifiée sert de barrière et de tampon. Son intérêt suprême, évident, est la paix. Elle appréciera donc toujours les solutions qui peuvent en garantir la durée. On a prétendu que nous avions des vues sur l'Orient, que nous voulions prendre pied en Albanie. Rêve de cerveau brûlé! conquête insensée dont la géographie et l'ethnographie ne permettraient jamais l'assimilation et que nous perdrions tôt ou tard; en attendant, cause de dépenses et de faiblesse. Comme riverains de l'Adriatique, nous avons certes un intérêt dans la question, mais un seul — et il est aussi celui de l'Europe — c'est que la péninsule des Balkans ne tombe pas tout entière aux mains d'un puissant empire, dont le voisinage serait pour nous, dans certaines éventualités, un danger et en tout temps une source d'inquiétudes. Nous devons désirer évidemment le progrès économique de tous les pays transdanubiens, car ils constitueraient un marché pour les produits italiens. Mais le panslavisme ou ce qui y mène ne peut nous agréer.

Visconti-Venosta n'a rien d'un Italien; il a tout à fait

Hosted by Google

l'aspect d'un Écossais de grande race. La peau très-blanche, les cheveux et la barbe d'un blond ardent, le nez fin, les yeux bleus; très-froid, très-réservé, très-silencieux; ne parlant jamais que quand il y est forcé; à la Chambre, exprimant, en un langage élégant, des idées très-précises et très-claires; estimé, respecté par tous. Très-grand air; une mise d'une correction parfaite. Type de diplomate de haute distinction. La question sociale le préoccupe. Cette après-midi, nous dit-il, je faisais une promenade dans la campagne romaine. Un ouvrier travaillait au chemin; je lui demandai ce qu'il gagnait; il me répondit un franc; ce qu'il mangeait: du pain arrosé d'eau claire. Cela est dur. Depuis Rome jusqu'en Sicile, voilà donc à peu près ce qu'obtient un manœuvre. Ce n'est pas assez, même avec notre beau climat. Que de souffrances représente un salaire aussi insuffisant! Tous les partis devraient s'unir pour porter remède à cette situation. Il est vrai que le problème est bien compliqué. Les réformes économiques sont autrement difficiles que les réformes politiques.

Je cite ce fragment de conversation pour montrer que, comme je l'ai déjà dit, tous les hommes considérables se préoccupent en Italie de la question sociale. Contraste assez curieux : les Français, les Allemands et les Espagnols ont presque tous une pointe de chauvinisme; ils vantent tout ce qui tient à leur pays. Les Anglais, les Portugais et les Italiens éclairés, au contraire, sont plutôt disposés à voir chez eux tout en noir. Le patriotisme ne les aveugle pas. Ils constatent ce qui leur manque. C'est la source du progrès : *Initium sapientiae.*

Les Journaux. — A Rome, sur la place Colonna et dans le Corso, de six heures du matin à minuit, la voix aiguë des marchands de journaux crie : L'*Opinione*, *Fanfulla*, *Bersagliere*, *Diritto*, *Popolo Romano*, *Capitala-Italia*. La plupart de ces feuilles se vendent cinq centimes et tout le monde en achète. La vente au numéro est considérable. Il y a relativement peu d'abonnés. Même dans les cafés, comme le *Café de Rome*, on ne trouve point de journaux. A Milan, à Venise, à Gênes,

Hosted by Google

à Florence, à Naples, la vente des journaux se fait sur la place publique ; et même des localités peu importantes ont leur feuille locale. Il n'y a pas de timbre à payer, le papier et la composition ne sont pas chers ; la rédaction est souvent gratuite, et le journal est une source de revenus indirects, un instrument d'influence, un moyen de parvenir, parfois une arme de la Camorra. Plusieurs de ces journaux sont très-bien rédigés. L'*Opinione*, le *Perseveranza* et le *Diritto* traitent en articles de fonds très-nourris et très-sérieux les questions à l'ordre du jour. La *Gazetta d'Italia*, d'un format gigantesque, donne des extraits de tous les journaux italiens et étrangers. La *Fanfulla* tient à la fois de notre *Gazette*-Petrus et du *Charivari*. Elle traite les sujets les plus sérieux d'une façon rapide, humoristique ou comique, mais avec un grand bon sens et sans parti pris. Tout est dit en quelques mots ; mérite rare et très-apprécié, car on est souvent ici long et filandreux. L'italien est presque du français, sauf les désinences plus rapprochées du latin, et cependant le style, la façon d'écrire sont très-différents. On commence par de longs préliminaires, on remonte volontiers au déluge ; on expose les antécédents d'une question et on se perd dans les développements. Lisez un article d'un journal français : dès les premiers mots, vous savez ce dont il s'agit, et l'opinion de l'écrivain est nettement exprimée. Dans les journaux italiens, l'idée se dégage avec peine et reste flottante ; on dirait qu'un certain nuage germanique est venu voiler la précision de la pensée latine. Je remarque le même défaut dans beaucoup de livres et d'articles de revues.

En voici un exemple : Je viens de lire un très-curieux livre de Leone Carpi, intitulé l'*Italia vivente*. C'est un tableau des différentes classes sociales de l'Italie contemporaine. Il veut faire connaître la situation, les idées et les tendances de la noblesse actuelle, et il expose d'abord longuement les origines historiques de l'aristocratie en Italie. Pour nous montrer quelles sont les visées et l'influence du clergé, il remonte aux principes de tous les cultes et il fait une comparaison très-étendue entre le christianisme et le mahométisme. Très-inté-

Hosted by Google

ressant, mais *non erat hic locus*. Voici un livre de M. Eugenio Forni : l'*Internazionale e lo Stato*. Son but est de dire ce qu'est l'Internationale en Italie, mais il commence par un exposé de tous les systèmes de socialisme et cela prend les trois quarts du volume. Au fait ! au fait ! est-on toujours tenté de s'écrier. Il en est de même des discours : ils sont ordinairement trop longs, mais la langue italienne est si harmonieuse et on est si charmé par la musique, qu'on attend sans impatience que l'idée arrive. J'imagine qu'au collége on apprend l'art des amplifications. Il faudrait au contraire inculquer le laconisme. Je donnerais un prix à celui qui serait le plus bref. Il leur faudrait étudier Voltaire, ou chez eux Léopardi. Léopardi, quel vrai poëte et quel ennemi des chevilles et des longueurs !

Le style ici manque de trait. L'esprit, dans le sens de mots fins et piquants, est rare. La manière d'écrire est lâchée. On ne s'efforce pas de condenser la pensée et de la revêtir d'une forme saillante ou brillante. Peu d'effort de composition. On se laisse aller à la facilité naturelle. On écrit comme on parle, abondamment. On improvise.

Les trois principaux journaux du parti catholique sont *la Civilta cattolica*, organe des jésuites ; le plus répandu et le mieux fait ; il a plus de 15,000 abonnés, dit-on. L'*Osservatore romano* et la *Voca della Varita*, qui reçoit ses inspirations du Vatican. La polémique de ces feuilles est très-modérée, relativement aux nôtres. Elles se tiennent, en général, dans la sphère des principes.

C'est, du reste, un des caractères de la presse italienne de traiter souvent des questions générales. Ainsi, passant à Salerne, j'achète les deux journaux qui s'y publient ; ce sont de petites feuilles locales. Je trouve comme article de fonds dans l'un, une étude sur le socialisme contemporain, dans l'autre, un examen de la philosophie positiviste. Il y a ici bien plus « d'idéalité » que chez nous. On discute volontiers les questions abstraites. On voit les choses par leur côté élevé, théorique. Nous ne regardons, nous, qu'à l'application.

— L'éminent statisticien Bodio estime la valeur de la pro-

Hosted by Google

priété rurale en Italie à 30 milliards, celle des maisons à 9 milliards et la dette hypothécaire à 8 ou 9 milliards.

— A un dîner de diplomates et d'hommes d'État chez notre ministre Van Loo, Minghetti raconte quelques histoires siciliennes. Chaque année il va en Sicile pour visiter le domaine de Camporeale qui appartient à son beau-fils. On lui donne une escorte pour le protéger contre toute mésaventure, mais cette escorte le quitte quand il arrive aux limites du domaine. Comme il restait encore deux lieues à parcourir, il s'étonne qu'on laisse sa voiture continuer seule. « Vous n'avez rien à craindre, lui répond le commandant. Les brigands n'attaquent pas un propriétaire sur ses terres. Cela serait mal vu par les paysans dont ils ont besoin. »

La *Vendetta*, la *Coltellata* est encore très-pratiquée. Dans un voyage de Minghetti à Camporeale, le curé se présente à lui : « Je viens vous recommander, dit-il, un pauvre jeune homme qui a bien besoin de votre protection. » — « Et pourquoi? que veut-il? » — « Rien ; seulement il lui est arrivé un malheur : il a tué un homme. » — « Comment! vous me demandez ma protection pour un assassin, à moi, au ministre, qui suis chargé de le faire pendre! » — « Oh! Excellence, un si bon jeune homme. Si vous le voyiez, vous l'aimeriez tant ; voici précisément sa mère qui va vous en parler. » — « Je ne veux voir ni lui ni sa mère. » Mais il est trop tard. La mère entre, se jette aux genoux de Minghetti : « Un si bon jeune homme, doux comme un petit saint. Si vous vouliez le recevoir. » — « Mais jamais; sortez à l'instant. » La mère sort en effet, mais ramène son fils. Tous deux sont aux genoux de Minghetti qu'ils embrassent en pleurant. Que faire? Il les chasse, mais il croit bien avoir aperçu ce doux et bon assassin à la table du banquet qu'il offre d'ordinaire aux principaux tenanciers de Camporeale.

Une autre fois, on demande à Minghetti d'amener dans sa voiture un des fermiers qui n'ose sortir de chez lui parce qu'il est exposé à une *vendetta* qui ne l'épargnera pas. On a pendu trois rats morts devant sa porte. Un rat, premier avertissement. Deux rats, la menace est plus sérieuse. Trois rats, c'est

Hosted by Google

la mort sans rémission. Minghetti emmène l'homme à Palerme. Il apprend bientôt que celui qu'il a sauvé n'était pas l'innocent menacé, mais l'assassin que cherchaient les gendarmes. Je ne vous raconte, nous dit-il, que les histoires vraisemblables. Les invraisemblables, je les réserve pour la prochaine fois.

Il nous parle aussi du progrès économique de la Sicile. Il est très-réel et il n'est qu'à son début. On étend sans cesse le long des côtes les jardins à orangers. Les mandarines donnent des produits fabuleux. Un hectare rapporte 4,000 et 5,000 francs. Partout où il y a de l'eau, on peut en créer. Et le vin, que de richesses il donnera si on échappe au phyloxera ! Le marsala vaut le xérès et le meilleur revient, rendu à Paris ou à Bruxelles, à environ 1 franc la bouteille. Le syracuse n'est pas inférieur au malvoisie, et on peut en récolter sur presque tout le pourtour de l'Etna.

Ceci est très-vrai. L'Italie n'a pas su tirer parti de ses vignobles. Elle pourrait exporter autant de vin que l'Espagne. A Brindisi, j'en ai bu d'excellent. Il était contenu, comme à Pompéi, dans d'immenses amphores ouvertes où l'on puisait au moyen d'une spatule de la même forme que celles en usage dans les sacrifices des anciens. L'Italie a le soleil et le sol; il ne lui manque que les vignerons; il faut les former.

Un diplomate raconte un souvenir de La Haye : Je vais voir un de mes amis chambellan de la reine. Je trouve sur la table cinq volumes d'une reliure exquise, digne d'un ouvrage de choix. Je vois au dos : *Mémoires d'un Chambellan*, avec ses initiales. Comment lui dis-je, vous avez écrit des mémoires ; ce doit être très-intéressant. — « Sans doute et surtout très-instructif; voyez plutôt. » — J'ouvre un des volumes. Ils contenaient les menus de tous les dîners auxquels il avait assisté.

— Je trouve dans le cens italien de 1871 que le nombre des prêtres est de 100,515, et comme il y a environ 20,000 paroisses, chacune d'elles a 5 prêtres en moyenne. Mais en Italie les paroisses sont très-grandes et comprennent plu-

Hosted by Google

sieurs hameaux. Il y a 258 diocèses avec cathédrale et chapitre de chanoines.

Dans l'enseignement moyen rétribué par l'État, sur 1,443 professeurs, 320 appartiennent au clergé. Dans les écoles publiques et privées, sur 45,594 instituteurs, 8,927 font partie du clergé régulier ou séculier.

— Dîner chez le sénateur Alfieri, avec le comte Maffei et Cambrai-Digny, ancien ministre des finances. — Maffei était secrétaire du ministère des affaires étrangères sous Cairoli. Il a quitté cette place à l'arrivée de Depretis, et il est nommé ministre à Athènes. Il est jeune, beau, élégant et très-recherché partout. Il pense que dans la question grecque l'Italie doit appuyer franchement la France pour demander la rectification des frontières accordée à la Grèce par le traité de Berlin.

Deux raisons imposent cette attitude au gouvernement italien. D'abord, l'Italie s'est constituée sur le principe des nationalités. Elle doit donc, dans la mesure du possible, soutenir les peuples qui invoquent ce principe. En second lieu, l'Italie ne peut pas désirer que toute la péninsule des Balkans passe aux mains des Slaves. C'est ce qui arriverait si on sacrifiait l'élément hellénique. Ce serait d'ailleurs une iniquité et une source de troubles pour l'avenir.

L'honneur et le bonheur de l'Italie, c'est que partout son intérêt bien entendu lui commande de défendre la cause du progrès, de l'humanité et de la justice.

Le comte Cambrai-Digny est un Piémontais, son nom l'indique. Il a fait excellente figure au ministère. C'est un calculateur exact et froid des forces politiques en jeu dans son pays. Il croit aussi que l'influence du clergé grandira. Sans la question de Rome, dit-il, qui empêche la fusion avec le parti conservateur patriote, il faudrait déjà maintenant compter avec lui. Le haut clergé est tout dévoué au Vatican. Cependant tous les évêques ne seraient pas encore prêts à dépecer l'Italie.

Vous vous rappellerez qu'à Venise, après l'attentat de Passanante, le patriarche, au *Te Deum* à Saint-Marc, a prononcé

Hosted by Google

une allocution patriotique que la foule a applaudie, comme au théâtre.

L'influence du clergé n'est pas la même dans toutes les provinces. Dans le midi, les prêtres sont ignorants, superstitieux, grossiers, et par suite très-démocrates et même socialistes d'instinct. Ils sont peu favorables à l'unité, mais sans exaltation sentimentale. Ils ont de l'influence, mais d'homme à homme, et non comme pasteurs. Au centre, dans les Marches, en Toscane, dans l'Émilie, ils ont peu d'autorité. Dans tout le nord, au contraire, ils en ont beaucoup; mais là ils sont encore souvent bon patriotes et ils se heurteraient au dévouement sincère et profond à la maison de Savoie. Seulement il se forme partout des sociétés politiques cléricales. Ainsi le congrès régional catholique de la Ligurie a été inauguré récemment sous la présidence de l'archevêque de Gênes, qui, dans son discours, a fait ressortir l'importance de ces congrès régionaux que le pape approuve et désire voir se multiplier.

La constitution d'un parti catholique sérieusement représenté à la Chambre serait d'un bon effet pour notre vie parlementaire. Elle empêcherait les divisions incessantes du parti libéral et ainsi donnerait aux ministères plus d'autorité et plus de durée.

Le marquis Alfieri est resté fidèle aux idées de Gioberti et de Montalembert. Il est également dévoué à la liberté, à l'Italie et au catholicisme. Il rêve et il espère leur alliance. Au fond, d'après lui, ce n'est qu'un malentendu qui les sépare. Le christianisme n'a-t-il pas donné au monde l'égalité, la charité, la vraie liberté? La société peut-elle subsister sans religion? Rappelez-vous ce que dit Tocqueville à ce sujet. La liberté n'est possible qu'appuyée sur le sentiment religieux. Un peuple cesse-t-il de croire, il faut qu'il serve. Ce qui m'effraye pour l'avenir de l'Italie, ajoute-t-il, c'est la guerre sans relâche que l'on fait à la religion dans certaines classes. La franc-maçonnerie exerce une très-grande influence et elle est devenue absolument antireligieuse. Si vous arrachez du cœur des populations tout sentiment religieux, l'idée du devoir disparaîtra, la moralité sera profondément ébranlée.

Hosted by Google

Vous aurez les revendications violentes, l'agitation révolutionnaire, le désordre, et comme une société ne peut vivre dans l'anarchie, on arrivera à la compression, au despotisme.

J'admets pleinement, lui répondis-je, la vérité profonde de la remarque de Tocqueville, mais il faut prendre les institutions comme elles sont de par l'histoire, et non comme on rêve qu'elles doivent être. Si le catholicisme — qu'il ne faut pas confondre avec le christianisme — représentait la liberté, croyez-vous qu'il soulèverait contre lui cette opposition que vous déplorez? N'est-il pas étrange que dans tous les pays catholiques on s'arme contre la religion? Plus a été grande la puissance du catholicisme, plus on le combat. En Espagne, on a supprimé tous les couvents, pris tous les biens ecclésiastiques et même brûlé ou fusillé les moines. En Portugal, une loi d'exception interdit toute espèce d'association ou de corporation religieuse. Au Mexique, un prêtre n'ose plus sortir en soutane et le clergé vit d'aumônes. En France, en Belgique, on vote des lois pour enlever à l'Église toute ingérence dans l'enseignement officiel. En Italie, vous faites à tout moment des lois dans le même esprit. D'où cela vient-il? Est-ce de gaîté de cœur que ceux qui sont au pouvoir provoquent cette lutte périlleuse? Est-ce, comme le disent les journaux cléricaux, par une sorte de haine et de fanatisme antireligieux? Vous ne pouvez le croire. Si dans tous les pays catholiques la société civile croit devoir se défendre par des mesures plus ou moins violentes, n'est-ce pas parce que partout le clergé, au lieu de prêcher l'Évangile, poursuit une suprématie temporelle que notre époque ne peut plus supporter? En Russie, en Angleterre, on peut s'éloigner du culte établi, on ne le combat pas comme un ennemi. S'il en est autrement dans les pays catholiques, la faute n'en est-elle pas à ce rêve de domination que poursuit l'Église de Rome?

Le marquis Alfieri comme Jacini et tous les catholiques libéraux espère qu'un pape viendra opérer la réconciliation entre l'Église et la civilisation moderne, et ils ne sont pas éloignés de croire que ce pacificateur sera Léon XIII.

Emile de Laveleye.

Hosted by Google

UN PRÉDICATEUR EXCENTRIQUE

AU XVe SIÈCLE.

Qui, de nos jours, s'occupe de Raulin, le prédicateur fameux du xve siècle? Combien n'est-il pas même de lecteurs lettrés auxquels ce nom est absolument inconnu? Et pourtant Jehan Raulin est un type des plus originaux et fait à souhait pour donner une idée de l'esprit de son époque. Malheureusement il n'est pas permis au premier venu d'aborder l'étude de ses sermons, lesquels, bien qu'ayant été prononcés en langue vulgaire, comme ceux de Menot et de Maillard, ne nous ont été transmis qu'en latin, et quel latin encore! Un latin inférieur à celui des bréviaires, rempli d'ellipses, de gallicismes, d'abréviations, de contractions, d'apocopes, de signes spéciaux pour désigner certains cas, pour remplacer certaines terminaisons ; de simples initiales même exprimant tout un mot, et cela en caractères gothiques très-serrés l'un contre l'autre et formant des lignes si peu espacées qu'il est difficile de ne point s'y perdre.

Une longue préparation est donc nécessaire pour déchiffrer ce grimoire, mais lorsqu'on est parvenu à le lire couramment, on est largement payé de ses peines et l'on ne regrette point le temps que l'on y a passé. On conçoit alors qu'il n'y a rien de surprenant à ce que d'illustres écrivains du xvie et du

Hosted by Google

XVIIe siècle, notamment Rabelais et La Fontaine, aient puisé dans le sermonnaire de Raulin des facéties ou des idées que l'on ne supposerait assurément pas provenir d'une pareille source.

L'édition à laquelle je dois la connaissance de ce théologien excentrique appartient à la bibliothèque publique de Bruges et forme un petit in-quarto, classé sous le n° 1776.

Le titre, qui remplit une bonne partie de la première page, est ainsi conçu (je traduis textuellement) :

« Itinéraire du Paradis, du très-religieux Père, professeur parisien d'arts et d'écriture sainte, maître Jehan Raulin, colonne principale du très-célèbre ordre de Cluny, comprenant les sermons sur la Pénitence et ses parties, à savoir, la contrition, la confession, la satisfaction et l'oraison, œuvre certes par son mérite excellente et supérieure à toute louange, dirigeant par le droit chemin vers le paradis céleste pendant un voyage de trois jours.

« Auxquels ont été adjoints les sermons non moins recommandables du même vénérable Père sur le Mariage et sur le Veuvage.

« Est vendu à Paris, dans la rue Saint-Jacques, à l'enseigne du Lis d'or, par Jehan Petit.

« Avec privilége. »

Les sermons sur le Mariage et sur le Veuvage sont précédés de ces lignes :

« Sermons du même vénérable Père, notre maître Jehan Raulin, sur le Mariage et sur le Veuvage, auxquels par leur excellence et utilité toute louange est inférieure. Inaugurés sous un astre favorable. »

Le volume se termine par ces mots, imprimés en forme de triangle, selon l'usage du temps :

« Par cette fin sont clos les sermons sur le Mariage et sur le Veuvage, très-abondamment ornés de mérites de religion et de science, par Jehan Raulin, professeur parisien de théologie divine, perle très-précieuse de l'ordre sacré de Cluny. Imprimé à Paris par Berthold Rembolt, par l'œuvre et aux dépens de l'honnête homme Jehan Petit, libraire juré

Hosted by Google

de l'alme université de Paris. Année du Seigneur 1514, le 14 octobre. »

Et plus bas, en lignes de vers :

« Gloire à toi, Christ, auquel appartient le souverain pouvoir des choses,

« Auquel la mer, auquel la terre, auquel le ciel, auquel l'air aussi est soumis. »

***

Je n'ai pas l'intention — Dieu m'en garde ! — de donner ici une analyse complète et sermon par sermon de l'œuvre de Jehan Raulin. Mais il me semble que quelques citations, littéralement traduites, et qui suffiront à en faire connaître la nature, pourront offrir quelque intérêt au lecteur ami des curiosités littéraires.

***

Dans le douzième sermon sur la Pénitence, folio 33, au *recto*, je trouve le passage suivant qui peut servir de début :

« ... Mais le diable domine beaucoup de gens et les tient par la gorge pour qu'ils n'avouent pas (en confession).

« Il n'en était pas ainsi de certaine bonne femme, laquelle, tandis qu'elle confessait de lourds péchés, et les aggravait, et ne choisissait point ses termes, s'aperçut que son confesseur crachait ; et croyant qu'il crachait par horreur de ses péchés, elle lui dit : *Dominé*, dussiez-vous crever par le milieu avant que je me retire, je vous dirai tout, tout au long !

« Car le diable ne tenait pas celle-là par la gorge. »

***

Au quatorzième sermon, folio 40, *recto*, notre théologien examine si le pénitent est tenu de se confesser de nouveau lorsque le prêtre sommeille en entendant la confession :

« Et si quelqu'un demande encore si le pénitent est tenu de se confesser de rechef lorsque le prêtre dort ou sommeille

Hosted by Google

en entendant la confession, on répond que c'est ainsi que cela doit être compris. Car le prêtre ne l'a pas entendu, et dès lors il ne peut juger d'une chose qui lui est inconnue. C'est pour cela que les prêtres, quand ils confessent, doivent être éloignés du vin et des autres passions, afin qu'ils considèrent des âmes claires avec une âme claire. A défaut de quoi, une dérision se produit quelquefois contre le sacrement de la confession, comme cela se voit dans les lieux où les indulgences excitent au lucre, où des prêtres tels quels, inconnus, ignares et peut-être inhabiles, irréguliers ou excommuniés, exercent l'office de confesser en vue du lucre. Ainsi, dans un monastère fameux auquel, pour son édification, des indulgences avaient été données par le pape, un pénitent se présenta de nuit, en temps d'indulgences, devant un prêtre, commença sa confession sacramentelle et s'accusa d'avoir volé des oisons. Or, comme il voyait le prêtre dormir ou sommeiller, et que cela ne cessait pas quoiqu'il l'eût souvent réveillé, il s'en alla sans recevoir son adieu. Un autre succéda à celui-ci devant le dormeur et, en confessant ses péchés, il l'éveilla à son tour. Auquel le prêtre : Je comprends, je comprends. Tu t'es accusé d'avoir volé des oisons ; continue. — Il n'en est rien, dit le pénitent. Ce prêtre donc, au détriment du sacrement de la confession, avait révélé le secret d'autrui. Sur quoi il est à considérer qu'il faut choisir avec précaution le prêtre auquel on doit confier et révéler le secret de sa conscience. »

***

La fable que s'est appropriée La Fontaine sous le titre des *Animaux malades de la peste* se trouve également au quatorzième sermon (folio 40, *verso*). Raulin, abordant la question délicate du choix d'un confesseur, énumère les qualités que celui-ci doit posséder.

« 1° . . . . . .
« 2° . . . . . .
« 3° . . . . . .
« 4° Il faut que ce prêtre possède la science sinon émi-

Hosted by Google

nente, au moins compétente, laquelle est dite compétente, parce qu'elle est nécessaire à l'exécution de l'ordre ; comme le prêtre député à célébrer l'office divin est tenu de savoir assez de grammaire pour prononcer convenablement les mots et comprendre au moins littéralement ce que littéralement il lit. Et en tant que ministre des sacrements, il est tenu de savoir quelle est la matière due et la forme de tout sacrement qu'il dispense ; en tant que juge dans le for de la conscience, il est tenu de pouvoir distinguer entre lèpre et lèpre ; de telle sorte que premièrement il ait la science de discerner entre la gravité des péchés, à savoir quels sont moins graves, et quels plus. Et il doit les peser non pas au poids public, car les faits des grands, quoique pires, sont regardés comme nuls ou insignifiants, et ceux des personnes simples et ignorantes, comme très-considérables. Ainsi le Lion appela le Loup, le Renard et l'Ane au chapitre, afin qu'ils confessassent leurs péchés et qu'on leur infligeât des pénitences selon leurs fautes. Le Loup vint et se confessa ainsi, disant : — Moi, j'ai mal fait, car j'ai mangé un mouton qui ne m'appartenait pas ; mais j'ai agi en cela d'après les droits légitimes de mes pères qui en ont usé de la sorte dans tous les temps, comme mon père, mon grand-père, mon trisaïeul et mon quadrisaïeul, si bien que, de mémoire d'homme, les loups ont toujours mangé les moutons. Le Lion lui dit : Est-il bien vrai que tu suives cette loi et que les moutons aient été ainsi mangés de toute antiquité ? Le Loup ayant répondu affirmativement, il lui imposa, pour un si grand crime, de dire une fois le *Pater Noster*. Survint le Renard, et il confessa avoir mal agi, car il avait mangé des chapons et des poules qui n'étaient point à lui ; mais cependant, de tout temps (comme il est dit ci-dessus du Loup) il était maître de les manger. A cause de cela, etc. Semblablement le Renard fut absous pour un *Pater Noster*. L'Ane vint à son tour. Il s'accusa d'avoir commis trois péchés. Car premièrement il avait mangé du foin qui avait été abandonné fortuitement le long des chemins et sur les buissons par les chariots d'autrui. Le Lion lui dit : C'est un grand péché, ô Ane ! car tu as mangé

Hosted by Google

le bien d'autrui qui n'appartenait pas à ton maître. L'Ane en second lieu, se confessa d'avoir fienté dans un clos de moines. Le Lion lui dit : C'est un grand péché de souiller une terre sainte. Le troisième péché put à peine lui être arraché, et ce ne fut qu'en se lamentant et en gémissant que l'âne avoua avoir osé braire et chanter en même temps que les moines et mêlé sa mélodie à la leur. Le Lion répondit que c'était un péché très-grave, parce qu'il avait mis les moines en désaccord. Et ainsi l'Ane fut sévèrement flagellé pour de petits péchés, et le Renard et le Loup renvoyés avec absolution des plus grands. Le Lion et ses pareils ne pesèrent donc pas ces péchés au poids du sanctuaire, qui est : que celui qui a le plus péché et le plus démérité soit le plus puni. »

*
* *

Pour démontrer que la confession doit être discrète, c'est-à-dire qu'il faut confesser ses propres péchés et non ceux d'autrui, Raulin dit au même endroit (folios 40, *verso*, et 41, *recto*) :

« A un pénitent qui s'associait ses compagnons et ses voisins dans le péché, disant : Nous avons menti, nous avons forniqué, le prêtre demanda si ses voisins lui avaient donné leur procuration. — Chacun doit donc dire : C'est moi qui ai fait le péché, c'est moi qui accomplirai la pénitence. *Isaïe* XLVI. — C'est ainsi qu'un abbé visitant un de ses novices malade, lui demanda s'il avait besoin de quelque chose. Auquel le novice : J'ai froid, dit-il, car ma tunique n'est point fourrée, mais simple. Auquel l'abbé : Mon fils, tu ne dois pas dire : ma tunique, mais : notre tunique, puisque nous n'avons rien qui nous appartienne en propre et que tout nous est commun. Or, le lendemain, l'abbé étant retourné le voir lui demanda comment il avait passé la nuit. Auquel le novice : Mal, dit-il, car notre fièvre m'a tourmenté. Sur quoi l'abbé : Mon fils, tu ne dois pas dire : notre fièvre, mais : ma fièvre, parce qu'elle t'est propre, et que le couvent ne veut en avoir quel-

Hosted by Google

que part que ce soit en commun. Ainsi la fièvre de nos péchés nous est propre et non commune à nous et aux autres. »

*
* *

Contre ceux qui prétendent qu'il vaut mieux tout confesser en une seule fois que d'aller souvent à confesse (Sermon XVI, folio 44, *recto*) :

« Un confesseur judicieux modifia à cet égard les idées d'une certaine femme, par l'exemple suivant. Elle avait coutume de se confesser fréquemment et de retomber aussitôt. Alors elle jugea qu'il valait mieux attendre et confesser tout à la fois, et ainsi elle différa longtemps sa confession. Son confesseur l'ayant rencontrée et s'étant informé de son état, elle répondit : — Quant au corps, je me porte bien; pour ce qui est de l'âme, vous verrez cela au carême, car je l'ai ainsi résolu en moi-même. A laquelle le confesseur : Cherchez-moi deux pots et remplissez-les de boue. Puis, laissez la boue dans l'un pendant quelques jours et faites chaque jour laver l'autre et remplir de nouveau de boue. Cela ayant été fait, le confesseur dit : Jetez la boue de celui qui a été lavé chaque jour. Ce qu'elle fit facilement; mais de l'autre elle ne le put, parce que la boue s'était durcie, et il se brisait plutôt qu'il ne se nettoyait, tellement que la boue continua d'adhérer aux parois même après la fracture. — Ainsi en est-il, dit le confesseur, de ceux qui se confessent fréquemment, car facilement ils sont purifiés; — et de ceux qui se confessent rarement, car il arrive souvent qu'ils sont plus vite brisés par la mort que nettoyés, et la boue du péché adhérant aux parois, c'est-à-dire au corps et à l'âme, les conduit tous deux à la perdition. »

*
* *

Il n'est point d'humaniste qui ne sache que les grammairiens distinguent, dans la déclinaison, deux sortes de cas.

Hosted by Google

Ils appellent cas *direct* (*casus rectus*) le nominatif, parce qu'il ne subit pas d'inflexion; et par opposition, cas *obliques* (*casus obliqui*), le génitif, le datif, etc. Maître Raulin, qui se plaît visiblement aux rapprochements d'idées disparates, tire le parti suivant de ses connaissances grammaticales dans ce qu'il nomme lui-même la *déclinaison du diable :*

« ... Et comme la femme une fois séduite ne résiste plus dès lors à son amant et le suit facilement en tous lieux, ainsi l'homme vaincu par le diable, lorsqu'il tombe dans le péché et ne se hâte pas d'aller au remède, verse bientôt dans un autre et le diable fait *sa déclinaison par tous les cas*. Car *cas* dérive de *cadere* (tomber). D'où lorsqu'un jeune homme vient à Paris encore innocent, il est en *cas direct*, mais par la mauvaise société il tombe en *cas oblique*. Et premièrement dans le péché de luxure, quasi en *génitif;* puis, il consume l'argent dont il doit vivre en le *donnant* aux courtisanes, et ainsi il tombe en *datif* comme l'Enfant prodigue. Il tombe subséquemment en *accusatif* en *accusant* et en diffamant les gens de bien et en jalousant la renommee d'autrui, voulant que tous soient lépreux comme lui. Ensuite, en *appelant* et en attirant les autres dans le péché, il tombe en *vocatif*. Finalement il tombe en *ablatif,* car de tels deviennent ensuite larrons et voleurs. »

(Sermon XX, folio 56, *recto*.)

*
* *

Quelques lignes plus bas, il appuie d'un singulier exemple la nécessité de se convertir à temps :

« Chacun doit se hâter vers Dieu tandis qu'il le peut, afin d'éviter que, s'il ne l'a pas voulu le pouvant, il ne le puisse plus le voulant. — Un juif étant tombé dans des latrines le jour du sabbat, des chrétiens voulurent l'en retirer. Il s'y refusa parce que c'était samedi. Le lendemain, comme il criait et priait qu'on le retirât, les chrétiens refusèrent de lui venir en aide, parce que c'était dimanche. Il en est de même des pécheurs qui, ayant actuellement leur repos et leur sab-

Hosted by Google

bat, ne veulent pas être retirés des latrines du péché et qui à leur mort, lorsqu'ils le voudront, ne le pourront que difficilement. »

*
* *

Au vingt et unième sermon, folio 58, *verso*, le prédicateur, voulant prouver *que les lettrés fréquentent difficilement le sacrement de la confession*, s'exprime ainsi :

« ... Mais la plus grande dérision sera alors (au jour du jugement) de beaucoup de grands magisters et avocats qui ne veulent seulement pas étudier en cette science, ni fréquenter ces écoles, si ce n'est une fois l'an, lesquels ne sauront pas répondre, mais garderont le silence comme enserrés et mis à bout de réfutation, là où un simple religieux ou une faible femme répondra bien. C'est de ces sortes de gens que le Psalmiste dit : Celui qui habite dans les cieux rira d'eux. Augustin dit : Celui qui pense connaître la vérité se trompe, s'il vit encore méchamment. Les lieux planes sont mieux aperçus; ainsi les simples sont mieux confessés que les lettrés, et plus la peau est subtile, plus elle est difficile à écorcher. Ainsi les plus subtils en intelligence sont les plus rebelles à dépouiller le vieil homme par leurs actes, et la tête de l'animal est plus malaisément écorchée que les autres membres. De même, les lettrés travaillant de la tête laissent plus difficilement leur vieille peau dans la confession. Et comme l'anguille, à cause de sa peau glissante, peut à peine être tenue pour être écorchée, ainsi les clercs glissants et mobiles peuvent à peine être écorchés dans la confession. En figure de quoi, Moïse, lorsqu'il traitait des animaux immondes, désignant par là l'immondice des hommes, fut surtout diligent contre l'immondice des oiseaux. Car il compta plus d'oiseaux immondes que de poissons ou d'autres bêtes. *Deutéron.* XIV. Or, par l'immondice des oiseaux, il désigne l'immondice des littérateurs, et par celle des bêtes et des poissons, l'immondice des gens du commun. On voit donc par cela le péril de ceux qui craignent d'être réfutés

Hosted by Google

dans les écoles et ne craignent point d'agir contre les commandements de Dieu et ses préceptes. Bernard dit : Les clercs ont plus de honte de parler contre Donat[1] que contre Dieu ; Augustin : Le genre humain est curieux de connaître la vie d'autrui, mais il se soucie très-peu de corriger sa propre vie. Les fallaces du diable sont plus à redouter que les fallaces d'Aristote et le déshonneur sera plus grand si l'on est enserré par le diable que par les fallaces d'Aristote, fût-il conclu qu'on soit un âne. Car de ce qu'il est conclu qu'on est un âne, il n'y a rien de changé dans la chose, et l'on n'a pas pour cela de grandes oreilles. »

*
* *

Ce n'est pas seulement de ses ouailles que se préoccupe le zélé prédicateur, mais ses confrères eux-mêmes sont parfois les objets de ses leçons. Au vingt-quatrième sermon sur la Pénitence, folio 68, *verso*, il défend aux confesseurs de regarder leurs pénitentes dans le visage :

« ... Troisièmement, le confesseur peut péricliter en concupiscence. Comme lorsqu'il entend des femmes, surtout lorsqu'elles se confessent de péchés charnels. Car alors l'étoupe est contre le feu, et il y a grand péril qu'elle ne s'allume d'une façon quelconque. D'où, au quatrième des *Dialogues*, on lit qu'un certain curé nommé Ursinus, étant aux affres de la mort, s'écria au moment où une femme s'approchait de lui pour le consoler et lui venir en aide : Va-t-en, femme, enlève la paille, l'étincelle a encore de la force ! Pour éviter ce péril, le prêtre doit d'abord entendre la confession dans un lieu découvert de l'église, non dans un endroit caché... En second lieu, le confesseur ne doit nullement regarder la figure de la personne qui se confesse, surtout des femmes. Car il est dit (Habacuc, 1) : Leur face est un vent brûlant qui fait quelquefois, par sa chaleur nuisible,

[1] Donat (Ælius), célèbre grammairien, dont le Traité *De Barbarismo et octo partibus orationis* eut le plus grand cours dans les écoles anciennes. Ce fut l'un des premiers livres qui sortirent des presses de Guttemberg.

Hosted by Google

fébriciter ceux qui la considèrent. Aussi est-il dit : Il n'est pas permis de regarder ce qu'il n'est pas permis de convoiter : ne sois pas du nombre des prêtres qui regardèrent Suzanne se lavant. Car Suzanne se lave lorsqu'une femme manifeste ses péchés à un prêtre. Et la femme a une nature de Gorgone : ceux qui regardent sa tête sont changés en pierres, parce que ceux qui arrêtent leurs yeux sur la face d'une femme sont, comme les pierres, rendus impuissants d'eux-mêmes. »

*
* *

Au vingt-huitième sermon, folio 77, *verso*, je lis :

« ... D'où un prêtre rapportait l'histoire d'une femme qui, ayant toujours vécu dans les voluptés et les délices charnelles, réputait presque ne pécher en rien et avoir été exempte de tous genres de péchés. Or, quand elle eut confessé au prêtre nombre de péchés abominables, jamais elle ne voulut recevoir la pénitence qu'il lui imposait, disant qu'elle n'avait jamais eu l'habitude de jeûner, ou de supporter quelque peine corporelle. A la fin, le prêtre ayant pitié de la malheureuse, lui dit : N'y a-t-il pas quelque chose au monde dont tu puisses t'abstenir? Laquelle répondit : Je ne puis m'abstenir de vin ni de viande ; ni jeûner, prier, me lever matin ou travailler de mes mains. Cependant il y a une chose dont je puis facilement m'abstenir, car je hais à tel point les poireaux que jamais je n'en ai pu manger et je puis à peine en supporter la vue. A laquelle le prêtre : Cela me suffit : puisque je ne puis obtenir autre chose de toi, je t'enjoins donc de ne point manger de poireaux de ta vie. Ce que cette femme accepta avec joie. Comme elle retournait chez elle en passant par le marché où se vendaient des poireaux, elle fut tellement tentée et eut un tel désir d'en manger, qu'elle ne put en aucune façon s'en abstenir; aussi acheta-t-elle des poireaux et en mangea-t-elle avec grand appétit ; mais, aussitôt, revenant à elle et étant retournée au prêtre, elle dit : *Dominé*, je tiens pour certain que le diable

Hosted by Google

s'efforce de perdre mon âme. Car après que vous m'avez eu ordonné de m'abstenir de poireaux, il a mis en moi une si forte envie d'en manger, que je n'ai pu faire autrement. Or, maintenant je suis prête à me soumettre à n'importe quelle pénitence, sachant que si je ne combats pas courageusement, je ne pourrai échapper des mains du diable. Et ainsi ayant accepté sa pénitence, elle persévéra ensuite dans le bien. »

*
* *

Il arrive fréquemment à Raulin de tonner contre l'amour illégitime, dont il se plaît à montrer la fragilité. Ainsi, je lis dans le sixième sermon *sur le mariage*, folio 125, *recto :*

« ... Car aussi longtemps dure cet amour que le plaisir ou les richesses du malheureux concubinaire. Comme on le voit par cet écolier qui, au temps de ses études, avait tenu chez lui une femme avec laquelle il avait mangé son patrimoine. Il s'en retournait honnêtement vers les siens, couvert d'un bon manteau qu'il avait conservé, et cette femme qui, suivie d'une servante, s'était jointe à ses amis pour l'accompagner au départ, pleurait à chaudes larmes en le quittant. Mais aussitôt qu'il fut éloigné d'elle, elle se mit à rire et à danser. Les autres lui dirent : Comment se fait-il que vous, qui pleuriez si fort tout à l'heure en vous séparant de votre amant, vous riiez maintenant de la sorte? — N'allez pas croire, répondit-elle, que je pleurais à cause de son départ : c'était uniquement parce qu'il emporte avec lui un bon manteau que nous n'avons pas dépensé ensemble. »

*
* *

Si les jeunes filles veulent se conduire honnêtement avant le mariage, elles doivent porter le chapeau (*capellus*) des *sept* fleurs, ou des *sept* vertus que l'on appelle le chapeau de la bienheureuse Vierge Marie (folio 133, *recto*, sqq.).

« La première fleur de cette guirlande est le *lis* de virginité et de pureté...

Hosted by Google

« La seconde est la *violette* de mars qui est dite de pudeur, parce que, de même que la violette, vulgairement appelée violette de mars, penche la tête en bas, ainsi la jeune fille pudique doit marcher tête baissée et non le cou tendu.

« Le troisième est le *tournesol* (*solsequium*) de la diligence, car cette fleur, en langue française, tire son nom de *sollicitude* (?). C'est pourquoi la jeune fille doit être diligente et laborieuse, vaquant à sa quenouille et au travail de la laine.

« La quatrième est l'*œillet* de la modestie dans le geste et dans la démarche, car cette fleur doit être gardée en temps d'hiver à la maison et dans des pots. Ainsi il faut que la jeune fille reste tranquillement chez elle, au lieu de courir çà et là au dehors.

« La cinquième est la *giroflée* d'humilité parce que la giroflée, ouverte, se tourne vers le ciel, et, fermée, vers la terre.

« La sixième est la *rose blanche* de la discipline, laquelle est dite *blanche* parce qu'elle rend l'âme pure ; et elle est appelée *rose* parce que l'épine de l'austérité l'accompagne. Car la discipline porte en soi une certaine dureté, comme la rose, l'épine.

« La septième fleur est la *rose rouge* de la dévotion et de la piété, car c'est de cette fleur que l'on décore les autels. Il en est de même de la dévotion et de la piété des saintes filles, pour lesquelles l'Église prie en disant : *Intercede pro devoto femineo sexu.* »

*
* *

Les divisions de ce genre sont très-fréquentes dans les sermons de Raulin.

Il distingue, par exemple, au deuxième sermon sur le veuvage (folio 145, *verso*), *trois* sortes de veuves :

Les *veuves du diable*, c'est-à-dire celles qui, hors du mariage, se laissent aller à la luxure ;

Les *veuves du monde*, qui, tout en vivant honnêtement, comptent toutefois se remarier un jour ou l'autre.

Enfin les *veuves du Seigneur*, lesquelles, par grâce spéciale, se sont données entièrement à Dieu.

Hosted by Google

*
* *

Il n'est pas un lecteur de Rabelais qui n'ait présent à la mémoire le chapitre IX du livre III de Pantagruel, où « Panurge se conseille à Pantagruel, pour sçavoir s'il se doibt marier. »

— ... Mais dist Panurge, si vous congnoissiez que mon meilleur feust tel que ie suis demourer, sans entreprendre cas de nouvelleté, i'aimerois mieulx ne me marier point. *Point* doncques ne vous mariez, respondist Pantagruel. Voyre mais, dist Panurge, vouldriez-vous qu'ainsi seulet ie demourasse toute ma vie, sans compaignie coniugale? Vous sçavez qu'il est escript : *Veh soli.* L'homme seul n'ha iamais tel soulas qu'on veoid entre gens mariez. *Mariez* vous doncq, de par dieu, respondist Pantagruel. — L'entretien, comme on le sait, se poursuit sur le même ton, amenant à chaque réplique un : *Point doncques ne vous mariez*, ou un *Mariez-vous doncq.*

Plus loin, au chapitre XXVII du même livre III, frère Jean, également consulté par Panurge au sujet du mariage, l'engage à écouter ce que disent les cloches :

— Escoute l'oracle des cloches de Varenes : que disent-elles? Ie les entendz, respondist Panurge. Leur son est, par ma soif, plus fatidicque que des chauldrons de Iupiter en Dodone. Escoute : *Marie toy, marie toy : marie, marie. Si tu te maries, maries, maries, tresbien t'en trouveras veras, veras. Marie, marie.* — Effrayé toutefois par certaines craintes que lui inspire l'union conjugale, Panurge ne tarde pas à changer de gamme, car cette fois il entend : *Marie point, marie point, point, point, point, point. Si tu te maries, maries, maries point, point, point, point : tu t'en repentiras, tiras, tiras.*

Or, tout cela n'est autre chose que la mise en scène d'une anecdote racontée par Raulin en son troisième sermon sur le veuvage, folio 148, *verso.* Il n'y a que les personnages de changés.

Hosted by Google

Voici le passage :

« On rapporte qu'une certaine veuve alla un jour trouver son curé pour le consulter au sujet d'un nouveau mariage. Elle alléguait qu'elle était sans soutien et qu'elle avait un excellent serviteur, habile dans le métier de son mari. Le curé lui dit : *Eh bien, prenez-le.* Et contrairement elle objectait : Mais je cours le risque en le prenant de faire de mon serviteur mon maître. Le curé répliqua : *Eh bien, ne le prenez pas.* Mais elle : Comment ferai-je donc? Je ne puis soutenir la charge que soutenait mon mari, à moins que je n'en aie un autre. Alors le curé : *Eh bien, ayez celui-là.* — Mais s'il était mauvais et qu'il voulût dépenser et usurper mes biens? — *Ne le prenez donc pas.* Et ainsi le curé lui cédait toujours selon ses arguments. A la fin, voyant qu'elle voulait avoir cet homme et qu'elle se donnerait à lui, il lui conseilla d'écouter bien attentivement ce que les cloches de l'église lui diraient, et d'agir d'après leur conseil. Les cloches s'étant mises en branle, elle comprit qu'elles disaient selon sa volonté : *Prens ton varlet, prens ton varlet*[1]. L'ayant donc pris, son serviteur la battit de la bonne manière, et de maîtresse qu'elle était, elle devint servante. Elle ne manqua pas d'aller se plaindre au curé de son conseil, maudissant l'heure où elle y avait eu foi. Il lui répondit : Vous n'avez pas bien entendu ce que disent les cloches. Sur quoi il les fit sonner de nouveau, et elle comprit qu'elles disaient : *Ne le prens pas, ne le prens pas*[1]. Car la vexation lui avait donné l'intelligence. »

*
* *

Raulin a, du reste, les veuves en grande estime, et il menace des peines les plus sévères ceux qui chercheraient à leur faire du tort. Au quatrième sermon sur le veuvage, folio 151, *verso*, il raconte les deux anecdotes suivantes :

« Dans le diocèse de Mâcon, au temps du comte Guyard,

[1] En français dans l'original.

Hosted by Google

celui-ci avait un intendant de mauvaise foi, qui volait indifféremment ce qui appartenait aux hommes et aux églises. Or, comme il existait un différend entre le comte et l'évêque de Mâcon, un jour que ledit intendant ramenait à sa demeure le butin qu'il avait fait, une vache que l'on disait appartenir à une veuve, restait en arrière des autres. L'intendant dit alors au garçon qui les conduisait : *Touche la vache !* — Aussitôt il fut frappé par le jugement de Dieu d'un tel fléau qu'à partir de ce moment il perdit l'usage de la parole. Et lorsqu'il essayait de parler, il disait toujours : *Touche la vache !* Et cela était de notoriété dans tout le pays.

« Semblablement, dans le même diocèse, un prêtre apporta au synode une poule volée, laquelle avait été prise à une veuve. Or, lorsqu'il l'eut plumée, cuite et mangée et qu'il en eut mis les plumes de côté, frappé par le jugement divin, il vomissait des plumes qu'il n'avait pas mangées, confessant son péché devant tout le monde. Quant à savoir s'il en mourut ou non, le narrateur ne nous en dit rien. »

En voilà assez, ce me semble, pour donner une idée du « vénérable Père Jehan Raulin, colonne principale et perle très-précieuse de l'ordre de Cluny. » J'aurais pu évidemment multiplier ces citations, y joindre nombre de pensées détachées, telles que : « *La contrition est une commotion des mauvaises humeurs.* » — « *La confession est une médecine laxative par laquelle le cœur ayant été mis en mouvement, tous les péchés sont lâchés au dehors,* » etc., etc; mais rien n'est plus périlleux pour un écrivain que de dépasser le but, et je crois avoir atteint, dans les quelques pages qui précèdent, celui que je m'étais proposé.

FERDINAND GRAVRAND.

Hosted by Google

SOUVENIRS DE LA TYRANNIE DE ROSAS A BUENOS-AYRES[1].

LA PROMENADE NOCTURNE.

Selon son calcul, elle avait fait plus de trois lieues dans la plaine quand la lune disparut sous l'horizon. La nuit était toujours belle et, dans ces latitudes, mieux que le dit George Sand de Venise, les étoiles font « un semis de diamants qui éclairent aussi bien que la lune à Paris» .Malgré cela,et quoique Lita sût-se guider assez directement et comme par instinct vers l'estancia où elle avait passé ses premières années, elle sentit la nécessité de n'avancer qu'avec une certaine précaution. Quand il n'y a pas de lune, la nuit a beau être sereine, les objets ne se présentent pas moins sous un aspect vague et peu défini, qui empêche qu'on se rende compte de leur nature exacte. De simples broussailles se transforment en hommes armés, dans une imagination tenue en éveil par le silence et la solitude; un amas de terre prend les proportions d'une hauteur derrière laquelle pourra se cacher un ennemi; une *canada* ou carré des grands roseaux de pampas, présente les apparences d'une troupe serrée d'Indiens, les cheveux flottants au vent et dont on craint d'entendre éclater à chaque instant les cris rauques et sauvages. Ces illusions de la vue ne se dissipent que quand on arrive tout près des objets qui en sont cause; et Lita ne put pas toujours maîtriser son effroi à la vue des fantômes qui se dressaient tour à tour devant elle.

[1] Voir livraison du 15 août 1879.

Hosted by Google

De vrais dangers elle n'en avait à craindre que deux, puisque les Indiens et les bêtes fauves ne se rapprochaient plus de cette partie du pays, habitée depuis trop longtemps et d'où on les avait chassés depuis plus d'un siècle. Il n'y avait non plus aucun accident du terrain à redouter ; la plaine était unie, et il n'y avait là ni ravins escarpés, ni profondeurs cachées, ni même le moindre petit ruisseau à franchir. Mais, des deux dangers à craindre, l'un était les *biscacheros* ou terriers du lapin sauvage de la pampa. Ces terriers, travaillés en tous sens par les *biscachos*, qui en font des souterrains de grande étendue avec des issues nombreuses en directions différentes, sont redoutables au cavalier, en ce qu'il ne les voit pas et que les voûtes de leurs galeries souterraines, composées de terre sablonneuse ou de peu de consistance, s'effondrent facilement sous le pied du cheval. L'autre danger, et le plus sérieux, était la rencontre fortuite d'un gaucho mal intentionné. Aussi, à mesure que les heures s'avançaient, ce fut là que Lita commença à craindre. Car le gaucho se lève souvent avant le jour pour vaquer aux soins de ses immenses troupes de bétail. Quelquefois même il passe la nuit à les veiller et à les faire aller d'un *rodeo*[1] à l'autre, et il ne se repose alors qu'après le lever du soleil.

Pendant plus de deux heures cependant Lita put poursuivre son chemin sans encombre. Elle se trouvait rassurée sur la réussite de son entreprise et elle était heureuse par anticipation. Il ne lui restait maintenant que trois ou quatre lieues à faire ; elle n'avait plus peur d'une mauvaise rencontre, puisque les *rancheros*[2] de ces alentours se trouvaient être les voisins et amis des employés de son père. Si, par hasard, elle rencontrait un de ces paysans sur son chemin, elle n'aurait pas besoin de se faire connaître ; il suffirait de dire qu'elle se dirigeait vers l'estancia de Sanchez pour qu'on lui fît bon accueil et qu'on lui offrît de l'accompagner. Il allait bientôt faire jour et pour le moment l'obscurité était devenue complète.

[1] Pâturage.

[2] Ceux qui occupent des *ranchos* ou chaumières.

Hosted by Google

Le cheval de Lita, un bon petit alezan, fort et endurant, l'avait très-bien portée pendant sa longue course, mais il commençait à se ressentir de l'effort soutenu et Lita eut peur qu'il ne succombât enfin à la fatigue. Son allure devenait de plus en plus lourde ; vainement sa maîtresse ralentit-elle le pas, la pauvre bête n'en pouvait plus et elle bronchait à chaque instant.

Tout occupée à encourager le cheval, Lita allait au petit pas, dans l'espoir que le jour arrivant lui ferait voir une habitation quelconque où elle pourrait demander un cheval frais en échange du sien. Dans la grande obscurité qui précède toujours l'aurore, elle ne distinguait plus rien. Quelle ne fut pas sa surprise quand un homme à cheval s'arrêta tout court devant elle et allongeant la main sur son alezan, trop épuisé pour s'en effrayer, lui cria :

« Viva la confédéracion! Qui es-tu qui voyages ainsi la nuit? »

Un instant stupéfaite, Lita ne répondit pas.

« Qui es-tu, *niña*, pour te trouver à cheval à cette heure? »

Lita, rassemblant ses forces, chercha à voir qui l'interrogeait ; pour autant qu'elle put distinguer, elle vit devant elle deux gauchos à cheval ; se rappelant qu'il n'y avait pas motif de s'en effrayer, elle répondit avec assez de calme :

« Viva la confédéracion, señores! Je suis en route pour rejoindre mon père; il m'attend à l'estancia de Sanchez, près de la ville de Pilar.

— Comment! ton père te permet de chevaucher ainsi la nuit? Un drôle de père, il me semble! dit l'homme qui l'avait interpellée.

— Mais non, señor, c'est par un hasard que mon père m'a devancée, répondit vite Lita. Nous allons au nord, où il va devenir capataz chez un frère de l'illustre gouverneur, et il a cru me retrouver chez Sanchez, pendant qu'au contraire je me suis arrêtée un jour chez une *paisanita* de ma connaissance. C'est pour ne pas lui faire perdre plus de temps que je voyage ainsi la nuit.

Hosted by Google

— Tu ne vas pas trop vite toujours. On aurait dit que tu avais un rendez-vous ou que tu attendais ton amant, tu marchais si doucement. »

Lita se sentit rougir, mais elle comprit qu'il ne fallait pas brusquer ces gens; et elle répondit avec sang-froid :

« Cependant, c'est comme je vous l'ai dit. Je vous demanderai même un service; et un bon fédéral ne refuse pas cela à une compatriote, n'est-ce pas?

— Cela dépend, répliqua son interlocuteur. Quel est ce service?

— Celui de me diriger sur le rancho de Pedro Olmos; c'est un *compadre* de mon père et je pourrai lui demander un autre cheval, car le mien est fatigué et ne marche presque plus.

— Pedro Olmos? tu veux voir Pedro Olmos? Ce sera difficile! dit avec un rire grossier celui des deux hommes qui n'avait pas encore parlé.

— Comment, difficile? Je ne comprends pas, dit Lita, cherchant à voir de nouveau quels étaient ces deux hommes; mais dans l'obscurité du moment elle ne put se faire une idée de leur physionomie. Elle ne dut pas attendre longtemps pour en savoir quelque chose.

— Tu ne comprends pas, niña? Tu ne pourras le voir donc, parce que le *salvage unitario* qui s'appelait Pedro Almos est allé rejoindre ses chefs maudits aux enfers, répondit le gaucho.

— C'est vrai, ajouta l'autre avec un rire féroce, et encore, c'est nous qui lui avons donné son passeport. »

Lita eut de la peine à contenir un cri d'effroi. La certitude ainsi acquise qu'elle se trouvait au pouvoir de deux hommes pervers et brutaux n'était pas rassurante. Mais que faire? Il lui fallait, surtout, garder du sangfroid, et se tenir sur la défensive.

« Ah! il était donc unitaire? dit-elle; cela m'étonne, car mon père est bon fédéral, et il n'aime pas les unitaires; il a combattu à côté de *Su Excelencia* don Juan Manuel contre les Indiens; et c'est pour cela que la famille de l'illustre gouverneur nous protége.

Hosted by Google

— Elle vous protége donc? C'est bien ; nous viendrons te faire une visite chez Sanchez, dans la matinée. Cela te plaira-t-il?

— Je crois bien, et à mon père aussi. Soyez là de bonne heure, car nous devons continuer notre route vers le nord dans la journée, après que je me serai un peu reposée. »

Pendant que Lita parlait, le jour arriva subitement, sans aucun intervalle de crépuscule. Dans les vastes plaines de l'Amérique méridionale, cette apparition presque instantanée du jour est un des phénomènes qui attirent l'attention du voyageur habitué aux longs crépuscules de certaines latitudes.

Quelquefois, comme dans ce moment où Lita aurait voulu pouvoir se séparer des deux assassins sans se laisser trop bien voir, la belle aurore est indiscrète ; elle est toujours suivie de près par son souverain seigneur le soleil, et devant l'éclat de cette lumière-ci, rien ne reste caché.

Les deux *gauchos*, voyant devant eux cette jeune fille que le déguisement n'avait pas pu rendre laide, s'exclamèrent ensemble :

« Caramba ! est-elle gentille, la niña ! »

Lita ne put pas en dire autant d'eux. Elle vit deux hommes grands et forts, aux cheveux et aux yeux noirs. D'une saleté repoussante, leurs ponchos et leurs chapeaux de feutre montraient des taches et des trous partout ; chacun des deux était armé d'un sabre et de gros pistolets, outre le couteau énorme que portait tout campagnard.

L'horreur de la jeune fille fut au comble quand elle découvrit sur la main d'un de ces faquins, des taches de sang, à peine séchées.

S'apercevant de son dégoût, l'un d'eux lui dit aussitôt :

« Pour être fille d'un bon fédéral, *muger*, tu ne parais pas trop aimer la vue du sang. Cela te fait peur, donc?

— Non, non, je n'ai pas peur — de quoi aurais-je peur? répondit-elle avec un effort suprême pour contenir ses sentiments de répugnance.

— Allons, nous ferons un bout de chemin ensemble, et nous irons prendre un maté chez un de nos bons amis.

Hosted by Google

— Mais non, dit Lita, je dois me presser pour arriver; mon père sera inquiet si je tarde trop longtemps.

— Pour le moment, tu viendras avec nous, belle enfant, répondit le gaucho, clignant des yeux à son camarade. Nous verrons ce que tu es avant de te laisser partir.

— C'est cela, dit l'autre; il faut nous assurer qu'elle est aussi bonne fédérale qu'elle veut nous le faire croire.

— *Amigos!* je vous en prie, laissez-moi continuer mon chemin vers l'estancia Sanchez, dit Lita, s'efforçant de garder son calme, malgré toute l'angoisse qu'elle ressentait à l'idée de se voir enlever par de pareils bandits. Mon père saura vous prouver sa reconnaissance plus tard, et moi-même je serai bien aise de vous rendre service la première fois que nous nous retrouverons ensemble.

— Tu parles trop bien, *pichona*, mais il vaut toujours mieux prendre ce qu'on peut qu'attendre ce qu'on veut. Tu viendras avec nous, et nous te laisserons partir quand bon nous semblera. Entends-tu? »

Et le gaucho prit la bride du cheval de Lita. Celle-ci, ne voyant pas la possibilité de s'échapper, vu l'épuisement de son alezan, se résigna et ne dit rien.

Passant rapidement en revue dans sa pensée tout ce qu'elle pourrait faire, elle comprit bien qu'il fallait attendre un hasard quelconque dont elle pût tirer avantage, et qu'il valait mieux, en attendant, se soumettre à la dure nécessité d'accompagner les deux brigands, comme l'aurait fait une véritable fille de la campagne.

On avait repris la marche assez lentement, car le cheval de Lita n'allait plus qu'en trébuchant de fatigue à chaque pas. Cependant, au bout de quelques minutes de marche, on put voir, à peu de distance, une chaumière d'où sortirent, avec des aboiements bruyants, cinq ou six de ces gros chiens jaunâtres, au corps long, à la tête ronde, qui sont les hôtes habituels de toute habitation grande ou petite dans la pampa. Ils faisaient un vacarme insupportable, sautant sur les chevaux comme pour les mettre en morceaux, allant et venant de tous côtés, avec des aboiements de plus en plus perçants,

Hosted by Google

jusqu'à ce que plusieurs coups de cravache bien appliqués les réduisirent sinon à se taire, au moins à exhaler leur méfiance des étrangers dans des grognements sourds, qui permirent aux hommes enfin de s'entendre parler.

La cabane paraissait être vide, car personne ne répondit au premier appel des deux gauchos. Là-dessus ils élevèrent la voix en criant de toutes leurs forces deux ou trois fois « *Ave Maria purisima* » et bientôt on entendit crier du corral[1] qui se trouvait derrière la chaumière : « On vá venir! »

Le berger arriva. C'était un homme vieux déjà, et dont les cheveux grisonnants couronnaient un front large et un visage qui n'offrait rien de remarquable, si ce n'était une douceur de regard qui ne caractérise pas toujours l'habitant solitaire des pampas. Lita se réjouit en le reconnaissant pour un ancien *medianero*[2] irlandais de son père, qui eût fait fortune depuis des années s'il n'avait pas trop aimé le mauvais caña, ou eau-de-vie, qu'il se procurait à la ville voisine. Il était en négligé de *gaucho ;* ne portant pas de poncho, il laissait voir sa chemise blanche, ses *calzoncillos* de coton blanc, à longues franges, le foulard qui lui servait de cravate, et le *chiripa* de vicuña retenu par une large ceinture de cuir. Son air propret et respectable offrait un vif contraste avec la saleté et la mauvaise mine des deux *gauchos*. Lita crut s'apercevoir d'une nuance de dépit dans la réception qu'il fit aux deux camarades, nuance qu'il essaya de cacher sous des expressions franches et amicales.

« Holà, dit-il en arrivant, quel bon vent vous amène par ici, mes amis? Soyez les bienvenus, vous et la niña — est-ce votre fille à l'un ou à l'autre? je ne vous la connaissais pas, un si beau brin de fille! Mais descendez donc, descendez tous les trois — et je m'en vais vous servir un maté tout de suite.

— Nous acceptons, ami Don Tomas, nous acceptons avec plaisir; nous avons besoin de nous reposer un peu, dit un des *gauchos*.

[1] Parc aux chevaux et au bétail près des habitations.

[2] Berger qui reçoit la moitié des profits et de l'accroît de son troupeau.

Hosted by Google

— Et la niña doit en avoir joliment besoin aussi, dit l'autre, à en juger par sa monture, qui n'en peut plus. »

Lita avait sauté lestement à terre, pour empêcher ces hommes de lui aider à descendre; car elle n'aurait pas pu subir leur contact sans un dégoût difficile à cacher.

Pendant que les dignes camarades étaient occupés à desseller leurs chevaux et à les attacher au *potrero*, Lita s'approcha de Tomas et lui dit rapidement à l'oreille :

« Il faut que j'arrive chez Sanchez, et bientôt. As-tu un cheval frais? »

Étonné, Tomas la regarda sans pouvoir la reconnaître. Mais le nom de Sanchez lui suffit pour vouloir venir en aide à qui que ce fût des amis de cette famille; et il comprit par le ton de Lita, qu'elle se trouvait contre son gré en société de ces vilains brigands. Il répondit donc immédiatement et sans élever la voix :

« Oui, j'ai un bon cheval frais; tout à l'heure tu le trouveras derrière la cabane, sellé.

— Merci, mon brave ami, dit Lita tout doucement. » Et elle entra dans la chaumière, suivie bientôt par Tomas et les deux assassins.

V

La chambre unique de la cabane présentait l'aspect nu et peu agréable commun à toutes les petites habitations dans les pampas à cette époque. Des murs en *adobe*[1], un toit en chaume, des briques sous les pieds, n'étaient pas compensés par les meubles plus que modestes qui garnissaient la demeure, et qui se réduisaient à une table, deux chaises de bois, un coffre en bois rouge, un *catre*[2] et un brasero. Quelques planches rudement attachées aux murs et quelques gros clous soutenaient les ustensiles qui étaient absolument nécessaires au ménage du paysan, et les brides, les lassos, les lanières

[1] Terre.

[2] Lit pliant, recouvert en cuir.

Hosted by Google

et autres pièces indispensables à son métier de *medianero*.

Lita s'assit sur une des chaises, pendant que Tomas allumait le brasero pour faire chauffer de l'eau, et les deux gauchos se mirent à rouler des cigarettes. Elle suivait des yeux chaque mouvement des hommes, guettant une occasion de s'en aller sans éveiller leurs soupçons. Elle savait qu'il lui faudrait attendre un certain temps, et elle s'efforçait de paraître autant que possible calme et sans inquiétude.

Tomas, tout en entretenant le feu et en préparant le maté, allait et venait; il demanda des nouvelles aux deux compagnons.

« Des nouvelles? répondit le plus âgé des deux, il n'y a rien de bien neuf que je sache. Les unitaires donnent toujours du fil à retordre à Son Excellence, et la *Sociedad Popular* a toujours besoin de sabres bien aiguisés. Nous avons fait un peu de besogne pour elle cette nuit.

— Ah! dit Tomas, et comment cela?

— Tu ne verras plus l'un de tes voisins, ami Don Tomas! Nous l'avons bien arrangé pour qu'il n'aboie plus jamais, chien sauvage qu'il était!

— Tu pourras peut-être reprendre sa succession, ajouta son ami; Pedro Almos passait pour avoir le meilleur *puesto* de l'estancia Sanchez.

— Comment? quoi? s'écria Tomas épouvanté et laissant tomber de ses mains la gourde et la *bombilla*[1] qu'il tenait; vous ne voulez pas me dire que cet honnête Almos est mort?

— Honnête? Ce n'était qu'un *salvage unitario;* mort? je le crois bien, répondit le gaucho.

— Nous ne faisons pas les choses à moitié, ricana l'autre. »

Tomas, pâle et interdit, se baissa pour ramasser ses ustensiles par terre; en se relevant, il ne put pas entièrement cacher le dégoût et l'horreur que lui causait la mort cruelle et inattendue d'un ami. Il avait connu et aimé Pedro Almos depuis longtemps, et ne comprenait que trop bien quel sort

[1] Tube en argent par lequel on aspire le maté.

Hosted by Google

ce malheureux avait pu trouver aux mains des deux mashorqueros. Ceux-ci s'aperçurent de l'éclair d'indignation qui passa sur les traits de Tomas, et lui dirent avec leur air satanique :

« Ah, ah! cela ne te plaît pas, l'ami? Cependant, tu ne dois pas regretter la mort d'un de ces unitaires qui sont les ennemis du pays. Tu es par trop délicat, Don Tomas! tu devras t'affilier à la Sociedad Popular, et tu seras vite au courant de ce que doit faire un bon fédéral.

— Moi, m'affilier à la *Mashorca?* dit Tomas avec une nuance de fierté britannique dans le ton; non, non, je suis étranger, et je ne tiens pas à comprendre pourquoi on s'entretue dans le pays. Mais on n'aime pas à perdre ses vieux amis comme cela — tout d'un coup — et sans savoir pourquoi.

— Pourquoi? N'est-ce pas assez que d'être un abominable unitaire?

— Unitaire ou fédéré, répondit Tomas, je n'y comprends rien. Je ne vois qu'une chose, et c'est que les bons on les tue en les appelant unitaires; et que les vauriens, eux, ils tuent en se disant fédérés.

— Eh bien! et pourquoi pas? répondit l'autre; il faut bien que nous autres, les vauriens, comme tu nous appelles, nous ayons notre part de temps à autre.

— Et ce n'est pas souvent, ajouta son camarade, tournant l'œil sur Lita, que nous avons la chance de ce matin, eh, mon ami? Une belle fille, et rencontrée de bonne heure! Elle pourra choisir entre nous deux celui qu'elle préfère pour la soigner aujourd'hui.

— Et l'autre aura son tour demain! dit le digne compagnon.

— Cela te va-t-il, ma belle? continua-t-il, fixant les yeux sur Lita, avec un regard de satyre. »

Lita frémit d'horreur et d'épouvante sous le regard effronté du misérable. Se contenant à peine, mais comprenant la nécessité absolue pour elle de ne pas irriter ces assassins, elle dit doucement :

« Ah, señores! vous êtes trop bons pour vouloir m'em-

Hosted by Google

pêcher de rejoindre mon pauvre père, qui m'attend à chaque instant.

— Il attendra encore, et s'il s'impatiente, tant pis pour lui ! ricana l'un des scélérats ; nous ne sommes pas des sots pour te laisser partir sans payer l'impôt qu'une belle fille doit à de beaux garçons comme nous. »

De plus en plus effrayée par ces mots et par le regard lascif qui les accompagnait, Lita sentit son courage prêt à l'abandonner, quand Tomas, s'approchant d'elle avec le maté, lui dit à haute voix :

« Voilà un maté, niña, que je puis te garantir être fait de la meilleure *yerbà* de Paraguag, cela te rafraîchira. » Et il ajouta, d'une voix basse que les autres ne purent entendre : « Ne perds pas courage, je t'apprêterai le cheval tout à l'heure. »

Lita prit le maté sans parler ; Tomas roula une cigarette, qu'il se mit à fumer nonchalamment. Peu de temps après, il sortit de la cabane, en disant qu'il lui fallait jeter un regard sur le troupeau qui se trouvait dans le *corral*, et en priant la jeune fille de le remplacer pour servir le maté aux deux gauchos. Ce que Lita fit avec autant de bonne grâce qu'elle put mettre dans son rôle de petite campagnarde, et nonobstant la difficulté qu'elle avait à surmonter le sentiment de répulsion qu'elle éprouvait pour les deux scélérats.

Chacun de ceux-ci, en prenant la gourde de la petite main qui l'offrait, essaya de déposer un baiser sur cette main ; mais Lita était sur ses gardes, et la retira trop vite pour qu'on pût lui infliger cet affront. En effet, elle n'aurait pas pu le subir sans se trahir. Sa fierté de jeune fille pure et innocente, son orgueil légitime de femme bien née et bien élevée, étaient déjà trop froissés par le contact obligé avec des brutes de cette espèce. Elle se fût laissé tuer, elle se fût tuée elle-même, plutôt que de souffrir l'ombre d'une caresse de leur part. Ils grognèrent bien un peu de ce qu'ils appelaient sa pruderie déplacée, mais ils absorbèrent la boisson nationale sans faire entendre trop de leurs propos désagréables ou inconvenants.

Hosted by Google

Tomas rentra, et fit un signe de tête à Lita par lequel elle comprit qu'elle n'avait plus qu'à saisir une occasion favorable pour s'esquiver. En effet, il avait déjà sellé un bon petit cheval, et l'avait attaché à un *potrero* derrière la chaumière, et pour achever son œuvre, il s'appliqua à distraire l'attention de ses deux hôtes importuns, afin que la jeune fille pût s'échapper sans être aperçue. Les gauchos ne pourraient pas la suivre à pied, et il avait eu soin de détacher leurs chevaux et de les laisser courir au loin parmi les siens.

Lita s'adossa contre le chambranle de la porte ouverte, fixant ses yeux tantôt sur les hommes qu'elle redoutait, tantôt sur celui qui, sans la reconnaître, lui rendait un aussi grand service; et tantôt elle regardait vers la campagne. Au dehors, tout était tranquille; le soleil était déjà haut dans un ciel bleu et sans nuages; on n'entendait rien que les bêlements monotones du troupeau parqué dans le *corral*, ou l'aboiement d'un chien qui se croyait de garde. Lita se tenait prête; elle se disait, pour calmer les battements de son cœur agité, que le salut de son père, de son frère, de tous les siens, dépendait peut-être du sangfroid qu'elle saurait garder.

Tomas offrit un verre de *caña* à ses hôtes, qui acceptèrent de suite; et il leur proposa de faire une partie de *monte*, en attendant l'heure du déjeuner. Tout gaucho est né joueur, et nos deux brigands s'empressèrent d'approuver cette proposition, espérant sans doute pouvoir plus ou moins plumer le naïf Irlandais. Tomas chercha un vieux jeu de cartes espagnoles, toutes sales et crasseuses; les trois hommes prirent place autour de la table, la cigarette en bouche, les cartes en main, et bientôt ils furent absorbés dans les péripéties du jeu.

Lita, profitant d'un moment où, par suite d'une erreur de la part de Tomas, une discussion assez vive s'était engagée entre les joueurs, quitta sa place sans être aperçue, sortit de la chaumière, trouva le cheval, le détacha, sauta dessus avec une agilité extraordinaire, et, prenant la cravache que Tomas avait eu soin de laisser à sa portée, elle appliqua sur le flanc de la bête un coup qui la fit partir au galop, et l'emporta

Hosted by Google

vers l'ouest. En cinq minutes elle fut assez loin de la cabane de Tomas pour ne plus avoir peur d'être suivie par ses deux ennemis; et elle remercia Dieu du fond de son cœur de cette délivrance presque inespérée.

Le temps était superbe. La brise fraîche arrivait toujours de l'ouest, et semblait murmurer à l'oreille de Lita : « Tout est bien qui finit bien; » le soleil brillait majestueusement au ciel et paraissait rayonner de bienveillance pour la jeune fille qui s'en allait, toute gaie et joyeuse, assurer la tranquillité des êtres qui lui étaient chers. La plaine était tapissée de marguerites et de verveines agrestes dont le blanc et le rose mêlés à la verdure de l'herbe, formaient un dessin plus beau et plus harmonieux de couleurs que ne peuvent le produire les meilleures fabriques de Tournai. C'est que la nature est l'artiste par excellence; on ne peut l'imiter que de bien loin.

A mesure que son cheval franchissait la distance qui la séparait du bâtiment de l'estancia, Lita se sentait de plus en plus heureuse. Elle allait revoir son père bien-aimé, et elle pourrait retourner en ville sous sa protection. Après avoir détruit les papiers dangereux, elle aurait peut-être encore le temps de visiter les jardins, les allées, les petits bois, dans lesquels elle avait trouvé ses plaisirs d'enfance. Et le retour en ville! quel bonheur de pouvoir dire à sa sœur que le danger était conjuré, et que Florencio n'avait plus rien à craindre! La nature entière semblait partager sa joie; tout ce qui était autour d'elle se trouvait baigné dans la lumière du soleil; l'air était embaumé des mille parfums des fleurs et des champs au printemps ; un oiseau-mouche aux couleurs éclatantes, pareil à quelque bijou ailé, voltigeait par-ci par-là; les troupes de chevaux sauvages, qu'elle voyait de loin, bondissaient et folâtraient comme s'ils voulaient la réjouir par leurs gambades.

Le cheval qu'elle montait allait si bien qu'à peine pouvait-elle croire que les deux lieues étaient franchies quand elle aperçut de près le grand carré de peupliers qui encadrait la maison paternelle. Poussant encore un peu la bonne bête, au

Hosted by Google

bout de quelques minutes elle eut dépassé le fossé, le *corral;* et au milieu d'un vacarme incroyable où se mêlaient des aboiements de chiens, des chants de coqs, des cris de canards, des hennissements de chevaux et des acclamations de toute une foule de *peones*[1] accourus à sa rencontre, elle se jeta du cheval dans les bras de son père lui-même. Fort ébahi de se voir embrassé par cette *gauchita* qu'il ne reconnaissait pas le moins du monde, de prime-abord Don Francisco Sanchez essaya de s'en dégager, riant et s'écriant :

« Tu te trompes, jeune fille : pour qui me prends-tu?

— Mon père, mon père ! tu ne me reconnais donc pas? cria Lita, folle de joie, en se trouvant enfin avoir accompli son voyage périlleux.

— Comment? qu'est-ce que c'est? est-il possible? est-ce toi, ma Lita chérie?

— Oui, père, c'est moi. C'est ta Lita qui est venue t'avertir d'un danger qui presse. Ah! quel moment de bonheur!

— Je n'y comprends rien, dit le père. Comment as-tu pu arriver ici à cheval, et toute seule?

— Je te raconterai cela, mon père. Entrons et fais-moi donner à déjeuner, car je n'ai rien mangé depuis hier au soir, et j'ai voyagé toute la nuit.

— Viens donc, mon enfant. »

Don Francisco entra dans la maison avec sa fille, et, pendant qu'il donnait l'ordre de préparer le déjeuner, elle alla chercher, dans la chambre de Florencio, la cassette qui renfermait les papiers compromettants.

Elle se débarrassa alors un peu de la poussière du chemin ; et, la cassette en main, elle rejoignit son père dans la salle à manger, une grande pièce peu meublée, mais fraîche et agréable, et qui donnait sur une pelouse ombragée par des *paraisos,* des acacias et des figuiers. Lita raconta à Don Francisco tout ce qui était arrivé la veille; sa promenade nocturne, ses craintes et le danger qui l'avait menacée. Elle pria son père de briser la cassette et de brûler immédiatement les papiers qu'elle renfermait.

[1] Ouvriers, laboureurs, hommes de peine.

Hosted by Google

Don Francisco fit apporter un brasero avec du feu, et brisa, non sans peine, les serrures de la petite boîte. Prenant les papiers, sans même y regarder, il les jeta sur le feu, et ne parla à sa fille qu'après avoir vu se réduire en cendres inoffensives ces lettres et ces listes qui auraient pu devenir funestes aux unitaires en général, si elles étaient tombées dans les mains de Rosas.

Quand il n'en resta plus rien qu'un peu de poussière noire, Don Francisco se tourna vers sa fille, la prit dans ses bras, l'étreignit contre son cœur et, les larmes aux yeux, il lui dit d'une voix émue :

« Ma fille! ma chère enfant! tu as fait preuve d'un dévouement et d'un courage dont je ne croyais aucune femme capable. Que Dieu t'en récompense! Ta famille, tes parents, tes amis te doivent la vie; ton nom sera tenu en honneur dans le pays, dans des temps plus heureux que ceux d'aujourd'hui. Maintenant, parle, que veux-tu que je fasse? Veux-tu te reposer un jour ou deux ici? tu n'as qu'à parler : je ferai tout ce que tu voudras.

— Ah! mon bon père, n'as-tu pas toujours fait tout ce que j'ai voulu? N'es-tu pas le meilleur des pères! Quel bonheur pour moi, quel bonheur exquis d'avoir pu te montrer que je t'aime! Ne m'en parle jamais plus, car je suis récompensée bien au delà de ce que j'ai pu mériter, par la conscience de vous avoir rendu un service, à toi et à Florencio!

— Tu es admirable, ma Lita! Je ne puis te dire tout ce que je voudrais; tu me rends fier et heureux de t'avoir donné le jour!

— Non, non, père chéri! dit Lita avec l'accent d'une profonde affection, je n'ai fait que mon devoir, n'en parlons plus. Mais si tu veux absolument me faire plaisir, tu feras immédiatement atteler la grande *galera*, et nous repartirons pour la ville sans perdre une minute, nous faisant accompagner par autant de tes gens que possible. Il ne faut pas oublier que ce vilain Cuitiño a menacé de faire une descente à l'estancia.

— Tu as raison, mon enfant; de ce pas, je vais donner les

Hosted by Google

ordres ; tout sera prêt dans une demi-heure, car les chevaux sont déjà dans le *corral;* j'avais eu l'intention de partir ce matin pour la ville. En attendant, tu pourras te débarbouiller et quitter ton déguisement; tu trouveras bien ici quelques vêtements de ta défunte mère. »

Après avoir mangé un peu, Lita suivit le conseil de son père. Une des femmes qui faisaient le service de Don Francisco, lui aida à ôter son accoutrement de paysanne, et elle eut vite fait toilette à l'espagnole, et s'en retourna à la salle à manger.

En attendant que son père l'appelât pour repartir, elle se jeta dans une grande chaise à balançoire. Maintenant que sa mission était accomplie, la détente de toutes ses facultés la laissait sensible à la fatigue qu'elle avait endurée; épuisée, accablée, elle s'assoupit dans sa chaise, et Don Francisco en entrant la trouva endormie. Celui-ci la contempla un moment avec une admiration mêlée d'étonnement. Il aurait aimé la laisser dormir en paix, pour se remettre des fatigues de la nuit passée ; mais le temps pressait, et il ne voulait pas qu'elle fût exposée de nouveau à des émotions trop fortes, ce qui ne manquerait pas d'arriver si Cuitiño et sa bande descendaient à l'estancia avant le départ de Sanchez et de sa fille. Il la réveilla non sans peine, car son sommeil était profond, et elle le suivit hors de la maison pour se placer dans la *galera* qui les attendait à une centaine de pas des bâtiments.

La *galera* était une grande voiture en forme d'omnibus, montée sur de très-hautes roues et sans ressorts. Elle était lourde et incommode dans les longs voyages pour lesquels on s'en servait ; et cependant chaque *estanciero* en possédait une à l'époque de notre récit, et on ne connaissait pas d'autre genre de voiture pour l'usage des campagnes. On la faisait tirer par deux, trois ou plus de chevaux à la file, selon l'état de la plaine (de chemins tracés il n'y en avait pas) ; et comme les chevaux se fatiguaient vite et qu'on ne trouvait pas de relais, en route, une galera était forcément accompagnée par une *tropilla* de huit ou dix chevaux, conduits par une jument

Hosted by Google

dont la clochette, attachée au cou, se faisait continuellement entendre et empêchait la tropilla de se disperser au loin.

Lita était sur le point de mettre son pied sur le marche-pied, quand ses deux compagnons importuns du matin arrivèrent au grand galop.

Un instant elle trembla, et son père, voyant sa pâleur subite, comprit quels étaient ces hommes. Mais Lita se remit immédiatement, convaincue que les brigands ne pourraient pas la reconnaître, et aussi qu'on pourrait compter sur la fidélité de tous les gens de l'estancia.

En effet, voyant l'aspect sale et dégoûtant de ces hommes, les serviteurs de Don Francisco ne les invitèrent pas à descendre, comme l'aurait voulu l'habitude hospitalière du pays; ils se contentèrent de leur demander en quoi on pourrait leur être utile.

« Nous sommes à la recherche d'une jeune fille qui doit être arrivée ici il y a à peine deux heures, » répondit l'un des deux scélérats.

Le *capataz* de Sanchez répliqua :

« Il n'y a aucune jeune fille étrangère ici ; ainsi, les amis, vous avez fait fausse route.

— Nous allons voir cela, répondit l'autre avec insolence ; nous sommes de bons serviteurs de Son Excellence, Don Juan Manuel, et nous avons lieu de croire que cette fille n'est autre qu'une petite unitaire qui ne doit pas nous échapper. »

Don Francisco s'avança, suivi de quelques *peones*, et regardant les deux misérables d'un air hautain, il leur dit :

« Allez-vous-en, *picaros !* vous avez toutes les apparences d'assassins, et ce sont des gens qui n'ont pas leurs entrées chez moi.

— Señor, répondit le gaucho un peu confus, car l'aspect digne et le regard fier du vieillard lui imposaient un certain respect, je vous assure que nous sommes deux excellents fédérés, et nous ne faisons que ce qui nous est ordonné par nos chefs — et ce qui peut leur plaire.

— Cela m'est bien indifférent, que vous soyez sous les ordres d'un autre, ou que vous agissiez pour votre compte —

Hosted by Google

vous êtes toujours des *gauchos malos*[1] et vous n'entrerez pas à l'estancia. »

Si Don Francisco s'était trouvé seul, nos hommes auraient bien essayé de passer outre, mais le voyant entouré de peones qui regardaient de leur côté d'un air menaçant, ils comprirent qu'il faudrait céder devant la force supérieure, et qu'il serait inutile de provoquer une lutte qui ne pourrait que tourner mal pour eux. En s'apercevant enfin de la fuite de Lita pendant qu'ils faisaient leur partie avec Tomas, ils étaient devenus furieux; ils l'avaient cherchée longtemps aux alentours de la cabane, car Tomas jouait si bien l'ignorance et la surprise, qu'il ne leur vint pas l'idée de le soupçonner d'une complicité que rien n'accusait. Las enfin de leurs recherches inutiles, ils avaient rattrapé leurs chevaux, et tout en rageant contre celle qui venait de leur échapper, ils étaient venus la chercher à l'estancia. La fermeté de l'attitude qu'avait prise Don Francisco, appuyé par ses gens, les découragea ; ils rebroussèrent chemin, jurant et grommelant entre leurs dents, mais n'osant pas se montrer trop insolents à haute voix.

Sanchez et sa fille se mirent en route, accompagnés d'une dizaine d'hommes à cheval, et de la *tropilla* de chevaux de rechange. Leur cavalcade était assez imposante pour qu'ils n'eussent rien à craindre d'une rencontre soit avec Cuitiño et sa bande, soit avec d'autres maraudeurs mal intentionnés. Lita, accablée de ses fatigues et de ses émotions passées, ne put plus résister au besoin de sommeil qui l'envahissait; bientôt elle s'endormit, la tête reposant sur l'épaule de son père. Celui-ci, heureux de tenir à ses côtés sa fille en sûreté, mit tous ses soins à empêcher les cahotements de la réveiller.

Le seul incident de leur voyage vers la capitale ne fut pas de grande importance et n'appela pas beaucoup d'attention de la part de Don Francisco. Ils avaient déjà fait le quart du chemin, quand on avisa de loin une petite troupe d'hommes à cheval. Le *capataz* qui dirigeait la marche de la galera, arrêta les chevaux, et consulta avec son maître sur ce qu'il

[1] Paysans pervers, méchants.

Hosted by Google

conviendrait de faire, ou d'attendre les voyageurs, ou d'aller à leur rencontre. Sanchez préféra ne faire ni l'un ni l'autre — à quoi bon perdre du temps, soit à attendre l'arrivée de ces hommes, soit à parler avec eux? On était assez nombreux et assez bien armés pour n'avoir rien à craindre ; et on devait se presser afin d'atteindre la capitale avant une heure trop avancée de la nuit. Il ordonna donc de diriger la cavalcade un peu au sud dans la plaine, afin d'éviter la rencontre avec la bande qu'il supposait être celle de Cuitiño ; et en effet, il put voir de loin que ces gens, après avoir paru hésiter un moment en apercevant la cavalcade et la galera, mettaient au galop leurs chevaux en ligne droite vers l'estancia. Ayant la certitude qu'ils n'y trouveraient rien de compromettant pour qui que ce fût, grâce à l'héroïsme de sa chère fille, Don Francisco ne s'en occupa plus, et ordonna de continuer le voyage.

La nuit était déjà tombée quand la galera et son escorte arrivèrent sur la route sablonneuse qui menait de Palermo au pied de la petite hauteur dominée par l'église de la Recoleta. Arrivé là, on s'arrêta, et Sanchez donna l'ordre à ses gens de conduire les chevaux de rechange dans une écurie de louage qui n'était pas loin, de se chercher un gîte pour la nuit et de se tenir prêts le lendemain à ramener *tropilla* et *galera* à l'estancia. La galera, trop grande pour être remisée dans la cour de la maison de la calle Peru, serait dételée et pourrait rester la nuit dans la rue même ; on voyait cela assez souvent devant les portes des maisons. On se sépara donc, l'escorte prenant la route basse qui borde le grand fleuve, tandis que Don Francisco et sa fille dans la galera montaient la côte escarpée, afin d'arriver en ville en passant par la place de la Recoleta, les *Cinco Esquinas*, et la place du Retiro.

La ville était sombre et tranquille ; aucun mouvement dans les rues, sauf celui des *serenos* ou veilleurs de nuit ; aucun bruit, sauf les cris de ces mêmes veilleurs, qui renouvelaient à chaque heure les bénédictions et les imprécations consacrées dans leur formule de : « Vive la confédéra-

Hosted by Google

cion! Vive l'illustre sauveur et gouverneur Don Juan Manuel Rosas! Mort aux sauvages unitaires, horribles et immondes !» Ce cri cruel, suivi de la proclamation de l'heure et du temps qu'il faisait, retentissait à l'oreille des habitants de la ville et leur rappelait même

In the stolen marches of the night,

l'état abject de sujétion où ils étaient tenus par le despotisme de Rosas.

Le bruit que produisait la lourde galera s'avançant sur le pavé inégal de la calle Peru, réveilla un écho bruyant dans la ville silencieuse. Cependant aucune curiosité ne se laissait voir — portes et fenêtres restaient closes — et quand la grande voiture s'arrêta devant la porte de la maison d'Arenales, il fallait attendre longtemps avant que les coups réitérés que frappait le conducteur amenassent Miguel à ouvrir avec mille précautions et en demandant à savoir qui étaient ceux qui frappaient à cette heure avancée, car onze heures allaient sonner.

Il eut à peine entendu prononcer les noms de Don Francisco et de Doña Lita, qu'il ouvrit la porte à deux battants, et courut à la voiture aider ses maîtres à descendre, en s'écriant :

« Jesus Maria! quel bonheur! Ah, señor patron, venez vite rassurer misia Elena, qui devient malade à force d'attendre la señorita! »

VI

Don Francisco et Lita trouvèrent Elena, Amalia et la mère de celle-ci, réunies autour du canapé où Narciso Romero, pâle et faible, était étendu, enveloppé dans une grande robe de chambre.

Le visage défait, les yeux cernés, l'expression d'attente anxieuse sur les traits de Doña Elena, témoignaient de l'inquiétude mortelle dont elle avait souffert. En voyant entrer son père et sa sœur, un éclair de joie et de soulagement passa

Hosted by Google

sur sa figure ; se levant avec précipitation, elle alla se jeter dans leurs bras sans pouvoir proférer une parole, car l'émotion la suffoquait.

Après ce premier épanchement silencieux, elle s'écria :

« Ah ! mon père ! ah ! Lita ! combien j'ai souffert dans ces vingt-quatre heures ! Quelle attente cruelle ! Quelles angoisses ! Je me figurais à chaque instant de nouveaux malheurs ; il me semblait assister à l'écroulement de toutes nos espérances. Ne te voyant pas revenir plus tôt, Lita, ma sœur bien-aimée, je me reprochais d'avoir été la cause de ta mort en te permettant de t'engager dans une folle entreprise !

— Et tu vois, sœur chérie, que l'entreprise n'était pas si folle, puisqu'elle a réussi parfaitement, dit Lita gaiement et en embrassant tour à tour sa sœur, sa tante et sa cousine.

— Non, ce n'était pas une folie, dit Don Francisco ému ; grâce à l'héroïsme de cette chère enfant, tout est sauvé, Elena. Il n'y a rien à craindre, ni pour nous ni pour les amis, de la descente de Cuitiño et de sa bande à l'estancia, descente qui s'est déjà accomplie, si je ne me trompe pas.

— Ah ! dit Narciso de son canapé, si j'avais pu aller à votre place, Lita, vous n'auriez pas couru tant de dangers. Je frémis quand je pense à ce qui aurait pu vous arriver. Quel courage vous avez eu, quel courage, mon Dieu !

— Courage ? Don Narciso, mais non, répondit Lita, je n'en ai pas plus qu'une autre ; et quoique j'aime beaucoup les promenades à cheval, j'avoue qu'il me fallait un motif tout puissant pour que je fisse celle-là.

— Je le crois bien, dit sa cousine Amalia ; il faut nous raconter tout ce qui est arrivé pendant ta promenade. Chère Lita, tu es certainement l'héroïne de la famille, et la plus courageuse fille que j'aie jamais connue.

— Oui, Lita, dit sa tante avec une grave tendresse, nous te devons peut-être encore plus que tu ne crois. On ne peut s'imaginer ce qui aurait pu arriver si ces papiers fussent tombés entre les mains des *mashorqueros*. Tu as fait preuve d'un dévouement et d'un courage hors ligne, et ton nom ne

Hosted by Google

sera pas oublié si jamais on fait l'histoire de ces années si malheureuses pour notre pays.

— Ma Lita ! ma sœur admirable ! Je te dois, moi, plus que la vie, car je te dois la vie de mon Florencio, comme je dois à Narciso la vie de nos enfants. Que ferons-nous, que pourrons-nous faire pour prouver notre gratitude?

— Faire, Elena ? Je ne mérite rien que ce que tu m'as toujours donné : la tendre affection qui me rend heureuse, et qui m'a inspiré l'énergie de faire ce que tout le monde aurait voulu faire à ma place. Il ne faut plus en parler, ou je me verrai forcée d'aller me cacher, afin de me dérober à tant d'éloges trop flatteurs. »

Doña Elena insista alors pour que Lita leur racontât les péripéties de son voyage nocturne, et celle-ci se rendit de bonne grâce à la demande de sa sœur. Elle fit sa narration avec simplicité, n'exagérant aucun des périls qui l'avaient menacée, et se moquant un peu des craintes mal fondées qu'elle avait éprouvées dans les heures les plus ténébreuses de son excursion. On l'écouta en silence ; chacun de ses auditeurs admirait le sang-froid et le courage viril de cette charmante jeune fille, aussi bien devant les dangers réels qui auraient pu lui coûter l'honneur et la vie, qu'en face de ces chimères de l'imagination, ces craintes dans les ténèbres, qui prennent souvent des proportions terribles dans l'esprit qui n'a eu pour toute nourriture que les légendes religieuses et les vieilles ballades espagnoles.

Lita était arrivée dans son récit au point où, en quittant la cabane de Tomas, elle avait ressenti une heureuse réaction de ses transes antérieures, quand on frappa à la porte à coups redoublés. Pendant que Miguel allait ouvrir, Lita se tut et prêta, avec les autres, une attention inquiète au bruit qui arrivait du dehors.

Le piétinement d'un cheval sur les dalles de marbre du premier patio leur causa un moment d'alarmes. Serait-il possible que ce fût un nouvel émissaire du *Mashorca* ? Les yeux de tous se tournèrent vers la porte avec anxiété. Mais leur incertitude fut de courte durée.

Hosted by Google

Poussant la porte avec précipitation, Don Florencio parut sur le seuil, et fut accueilli avec des cris de joie et de bienvenue de la part de tout le monde. Étonné de tant d'émotion, Don Florencio, après avoir embrassé sa femme et salué affectueusement Don Francisco, Lita et les autres, demanda pourquoi on avait cette mine bouleversée, pourquoi Narciso se trouvait couché sur le canapé, et pourquoi surtout Elena pleurait, maintenant que ses pressentiments mélancoliques étaient démentis par le fait de l'heureux retour de son mari.

« Ah ! s'écria Doña Elena, malheureusement mes pressentiments se sont pleinement justifiés ; et si nous n'avons pas à déplorer une ruine complète pour nous et pour nos amis, c'est grâce au dévouement de notre Lita bien-aimée.

— Est-il possible ! et comment cela ? dit Don Florencio, de plus en plus étonné ; qu'est-ce qui a pu arriver dans les quarante heures de mon absence ?

— Beaucoup de choses, répondit son beau-père. Comme tu le vois, notre ami Don Narciso est grièvement blessé; d'autres amis le sont moins sévèrement, ta maison a été mise au pillage. Lita est venue toute seule, la nuit passée, me trouver à l'estancia, afin de me prévenir du péril qui menaçait la famille, et de détruire ce qui aurait pu devenir fatal à toi et à tes amis.

— Comment, Lita, voyager seule la nuit ! Vite, racontez-moi tout cela. Allons, dites-moi tout ce qui s'est passé. »

On s'assit autour du canapé de Narciso, et Amalia et Lita firent à tour de rôle le récit des alarmes de la nuit précédente, des procédés et des menaces barbares de Cuitiño, du courage à toute épreuve de Narciso et des blessures graves qui en étaient résultées, enfin de la conduite dévouée et admirable qu'avait tenue Lita dans des circonstances effrayantes où on aurait trouvé pardonnable dans une jeune fille l'abandon aux craintes naturelles à son âge et à son sexe.

Inutile de décrire les émotions et les sensations diverses que ressentait Florencio pendant cette narration. Tour à tour il pressait la main de son ami Narciso, embrassait Lita, et regardait Elena et son père, avec des larmes aux yeux à la

Hosted by Google

pensée du danger qui les avait menacés. Quand Amalia eut achevé son récit, en parlant des angoisses d'Elena pendant la triple absence de son père, de son mari, de sa sœur, Florencio s'écria :

« Ah ! quel bonheur pour nous, chère Elena, de posséder une sœur, un ami aussi dévoués, aussi héroïques ! Nous ne devons pas trop regretter la scène terrible d'hier au soir, puisque sans cela nous n'aurions jamais connu peut-être tous les trésors de ces deux cœurs d'or. Et tout est bien fini, j'en suis certain. Nous sommes convenus avec les amis de ne plus nous occuper de complots et de conspirations, mais d'attendre avec patience de meilleurs jours pour la patrie, en nous soumettant, au moins en apparence et pour le moment, à l'autorité du dictateur. Grâce à la disparition de ces papiers dangereux, il n'existe rien qui puisse nous compromettre, et la *Mashorca*, contente de nous avoir terrifiés, ne fera plus chez nous de descentes à l'improviste. Et maintenant, il faut que j'aille embrasser mes enfants, afin de m'assurer par moi-même qu'on ne les a ni enlevés ni blessés. »

Sa femme l'accompagna près des deux petits, après quoi on soupa aussi gaîment que possible, et non sans bien soigner Narciso sur son canapé. Celui-ci partagea la joie générale, et put même boire un peu de champagne à la santé de cette chère et courageuse Isabel Sanchez, dont on raconte la fameuse « promenade nocturne » encore aujourd'hui parmi ceux qui se rappellent les épreuves subies par la société Porteña sous la dictature de Juan Manuel Rosas.

Émily C. Fernau.

Hosted by Google

CHRONIQUE LITTÉRAIRE.

Notre Jubilé national, par Joseph Boniface; broch. in-12, Bruxelles, Office de publicité, 1879. — *La Loi Ferry et Neuf Années de république en France*, par Alphonse Dechamps; broch. in-8°, Bruxelles, Decq, 1879. — *Maison Escobar et C^ie^; le mercantilisme clérical à travers l'histoire*, par L. Lamborelle; in-12, Bruxelles, Office de publicité, 1879. — *Les Bilans et les Inventaires*, par Georges de Laveleye; broch. in-8°, Bruxelles, Guyot, 1879. — *Petite Histoire contemporaine de la Belgique*, par E.-J. Dardenne; in-18, Bruxelles, Muquardt, 1879. — Société libre d'Émulation de Liége, *Liber memorialis*, 1779-1879, par Renier Malherbe; in-8°, Liége, de Thier, 1879. — *La Principauté d'Achaie et de Morée*, 1204-1430, par Ch.-A. Beving; in-8°, Bruxelles, Muquardt, 1879. — *Le Capitaine Vampire*, nouvelle roumaine, par Marie Nizet; in-12, Paris, Ghio, 1879. — *Lady Fauvette*, par Marguerite Van de Wiele; in-12, Paris, Le Vasseur, 1879. — *Les Tristesses*, poésies, par Georges Rodenbach; in-12, Paris, Lemerre, 1879. — *Belgique*, par François Nizet; in-18, Bruxelles, Lhoest et Coppens, 1879. — *Chasses fantaisistes au pays wallon*, par Roland de Tomenlow; in-12, Bruxelles, Muquardt, 1879. — *Gustave III aux eaux de Spa*, par Albin Body; in-12, Bruxelles, Vanderauwera, 1879. — *L'homme de verre*, par Clément Lyon (Bibliothèque Gilon).

Voyons d'abord ce que les questions du jour ont inspiré à nos publicistes, et commençons par la nouvelle brochure de notre plus ancien, de notre plus persévérant lutteur, Joseph Boniface.

Sous la forme d'une épitre à M. Rolin-Jaequemyns, ministre de l'intérieur, Joseph Boniface nous entretient de la grande

Hosted by Google

préoccupation actuelle en Belgique, de *notre Jubilé national*, et annonce à ce propos un travail qui sera, dit-il, sa dernière œuvre. « Les précurseurs de la révolution, les héros et les martyrs, le Congrès national, le prince Léopold et les conséquences heureuses de la révolution, » telles sont les divisions de cet ouvrage.

L'élan patriotique auquel s'abandonne le publiciste libéral est certainement des mieux justifiés en présence des cinquante années de paix et de prospérité dont a joui la Belgique indépendante. Cependant il nous faut mettre l'auteur en garde contre le *chauvinisme*, qui serait chez nous une importation funeste. Nous lui ferons observer que d'autres peuples encore ont « un grand cœur », que d'autres ont l'amour de l'indépendance, et qu'il n'est nullement exact, au point de vue historique, qu'un « maître étranger n'ait pu tenir chez nous ». Ces exagérations rendent les meilleures causes ridicules.

Un publiciste qui porte un des plus grands noms du parti catholique, M. Alphonse Dechamps, apparaît une seconde fois dans l'arène avec une brochure intitulée : *La Loi Ferry et Neuf années de république en France*. Sa première œuvre, qui date de deux ans environ, s'occupait de *M. Thiers* et de *la république conservatrice*, et condamnait toute tentative de restauration monarchique. C'étaient les principes du catholicisme libéral, surgissant de nouveau au milieu même des violences de l'ultramontanisme. M. Alphonse Dechamps persiste dans cette manière de voir, et, précisément à ce point de vue, déplore la présentation de la loi Ferry, qui doit aliéner à la république les amis de la liberté. Comme si la liberté d'enseignement existait en France ! Comme s'il ne fallait pas toujours une autorisation d'enseigner, et comme si la loi atteignait autre chose que les congrégations *non autorisées !* Tous ces raisonnements sont parfaits pour la Belgique, mais il ne s'agit que de la France, et le critique fait de la théorie dans le vague.

La brochure de M. Alphonse Dechamps est bien écrite, bien raisonnée et même fort judicieuse dans l'ordre d'idées où se place l'auteur. Il dit la vérité très-nettement à tous les partis et signale dans la loi Ferry une réaction fatale contre les prétentions ultramontaines. Mais, en voyant clairement le danger où la gauche radicale peut mener la république, il n'aperçoit pas ou ne veut pas apercevoir l'autre « péril social » représenté par les jésuites.

M. Alphonse Dechamps n'a-t-il donc pas lu le discours de M. Bert ? N'a-t-il pas lu *les Provinciales?* Croit-il de bonne foi

Hosted by Google

que ce soient là des calomnies, ou même des exagérations? Mais les œuvres des Révérends Pères existent, et M. Alphonse Dechamps sait sans doute le latin. Est-ce que sous prétexte de liberté ou de tolérance on confie sa fortune à un malfaiteur? Est-ce qu'une loi quelconque, dans n'importe quel pays le plus libre du monde, tolère les associations ayant un but illicite? A notre avis, et à ce point de vue, les jésuites pourraient être supprimés même en Belgique. Mais M. Alphonse Dechamps passe fort adroitement à côté de ces questions-là, qui, nous le comprenons, l'embarrasseraient un peu.

En attendant, nous ferons la guerre aux jésuites en profitant de la liberté de la presse, plus précieuse encore que les autres. Voici M. L. Lamborelle, l'infatigable chercheur, qui ajoute un nouveau livre à la série de ses œuvres anticléricales. Cela n'est peut-être pas très-neuf pour les gens instruits, mais cela se lit fort aisément et fort agréablement par tout le monde, car la manière d'écrire de M. Lamborelle est surtout anecdotique. Ce dernier ouvrage est intitulé : *Maison Escobar et C*^{ie} et traite du mercantilisme clérical à toutes les époques de l'histoire. On devine combien la moisson est riche et comment, sans avoir l'air d'y mettre du sien, l'auteur nous fait passer en revue l'histoire de cet impudent commerce des choses prétendues saintes. Ce que M. Lamborelle a réuni de faits est incroyable, et tous faits authentiques, toutes citations d'auteurs parfaitement connus, la plupart simples et naïfs. Il n'y a là aucune érudition de seconde main. M. Lamborelle a rendu un nouveau service, et un service inappréciable, aux idées libérales.

Une autre question à l'ordre du jour, mais d'un tout autre caractère, a été traitée par M. Georges de Laveleye. Il s'agit des *Bilans* et des *Inventaires*. « De récentes circonstances, dit l'auteur, ont provoqué un mouvement de l'opinion publique qui s'est traduit par ce vœu unanime : « Il faut punir les faux bilans. » Mais ce vœu est destiné à rester stérile si l'on n'établit pas, au préalable, les conditions d'être d'un bilan... » C'est le but de l'opuscule, qui détermine fort clairement la distinction entre l'inventaire et le bilan du négociant, puis la différence entre le bilan du négociant et le bilan d'une société commerciale, et enfin tout ce que comporte le bilan. L'auteur, après cette démonstration, propose quelques variantes à certains articles de la loi du 18 mai 1873, ce qui suffirait pour prévenir tout abus. La brochure sera lue évidemment avec grand intérêt, car nos désastres financiers n'ont

Hosted by Google

nullement ralenti l'ardeur des actionnaires cherchant à gagner beaucoup d'argent en peu de temps.

L'achèvement du premier demi-siècle de notre existence nationale provoque déjà la publication d'une foule d'œuvres historiques et littéraires. Nous avons vu la brochure-programme de Joseph Boniface. Voici une *Petite Histoire populaire* par M. E.-J. Dardenne, professeur à l'école moyenne et à l'école normale d'Andenne. L'auteur s'est assez souvent contenté de mettre à contribution d'une manière intelligente les travaux de MM. Nothomb, Thonissen, Juste et Hymans, mais il a bien distribué son sujet, sans rien négliger d'essentiel, ce qui était fort difficile dans un opuscule de 180 pages. Le résumé est dans un bon esprit et sera fort utile à l'enseignement, car c'est ordinairement l'histoire contemporaine que l'on connaît le moins et qu'il importe le plus de connaître.

Un jubilé tout spécial a été célébré à Liége cette année même; il s'agissait du centième anniversaire de la fondation de la Société libre d'Émulation. On sait l'importance que cette société eut dans l'histoire de Liége et même dans l'histoire de Belgique : Ulysse Capitaine avait donné à cet égard, dans les annuaires de la société, de curieux et intéressants détails. Profitant de ces travaux et les complétant, M. Renier Malherbe a publié un *Liber memorialis*, qui embrasse tous les éléments d'activité de l'Émulation durant le siècle qui vient de s'écouler. Ce travail, toutefois, ne répond pas complétement à notre attente. L'historique proprement dit, qui forme le premier chapitre, est trop écourté; le catalogue de la bibliothèque, qui occupe une place énorme dans le volume, aurait pu être imprimé à part; enfin nous aurions voulu voir, comme couronnement, la relation de la fête qui a été donnée à l'occasion du centenaire. Une table des matières était indispensable aussi dans une œuvre de ce genre. M. Renier Malherbe aurait dû prendre pour modèle le *liber memorialis* que M. Alphonse Le Roy a consacré à l'université de Liége, tout en restant dans des proportions moins vastes. Une partie fort intéressante du travail de M. Malherbe est la nécrologie des Liégeois qui ont obtenu l'honneur de l'inscription dans la salle des séances publiques.

Ce n'est pas de l'histoire contemporaine que l'étude de M. Ch.-A. Beving sur *la Principauté d'Achaïe et de Morée,* de 1204 à 1430, mais l'attention qui se fixe sur cette partie de l'Orient et les complications politiques que le traité de Berlin a cru résoudre donnent à ce travail le plus vif attrait. Il a même un caractère national par

Hosted by Google

le rôle de Baudouin IX dans la conquête de Constantinople. Ce n'était pas une tâche aisée que de raconter les suites de cette conquête et le partage de l'ancienne Grèce entre les prétendus croisés qui ne furent que de véritables brigands. Il a fallu faire de grandes recherches, rendues inextricables par les singulières corruptions des noms de l'antiquité. Le chaos est incroyable, et le récit de M. Beving ne parvient pas toujours à le débrouiller. La lecture est parfois laborieuse, mais elle est fort attachante par l'intérêt que présente le sujet. C'est une des parties les moins connues de l'histoire du moyen âge, et il faut savoir gré à l'auteur de s'en être occupé.

Arrivons à la littérature proprement dite, représenté par plusieurs œuvres dignes d'attention.

Mlle Marie Nizet, qui s'est révélée il y a peu de temps par un recueil de poésies tout à fait remarquables, a publié un roman, une « nouvelle roumaine », comme elle l'appelle, intitulé : *le Capitaine Vampire*. Nous avons assez vivement loué le talent poétique de Mlle Nizet, pour nous permettre aujourd'hui de la traiter en grande personne et de lui dire nettement et franchement que son roman nous déplaît. D'abord, il faut qu'un roman ait été *vu* et *vécu*, ou bien l'auteur tombe dans la convention et l'arbitraire. Malgré toute l'habileté déployée par l'auteur, malgré toute son imagination et toutes ses connaissances acquises en ce qui concerne la Roumanie, ce qu'elle décrit ne se voit pas et ses personnages sont des automates. Et puis, qu'est-ce que ce fantastique que l'on dédaigne de nous expliquer? Est-ce naturel ou surnaturel? Est-ce une légende ou un conte d'Hoffmann? On n'en sait absolument rien et l'on ne devine rien non plus. Mais tous ces défauts étaient inévitables et Mlle Nizet eût dû le comprendre. La poésie s'élève à des hauteurs d'où elle peut parfaitement juger toutes choses humaines, et Mlle Nizet, en sa qualité de poëte, et de grand poëte, n'avait pas besoin d'aller en Roumanie pour se pénétrer d'une sorte de patriotisme roumain. Le roman, au contraire, surtout comme nous le considérons aujourd'hui, n'est que la vie réelle et même la vie intime, que l'on ne peut ni supposer à plaisir, ni modifier à sa fantaisie, ni transplanter en d'autres lieux.

Un autre roman, *Lady Fauvette*, d'une toute jeune fille aussi, Mlle Marguerite Van de Wiele, remplit infiniment mieux les conditions que nous venons de résumer, sans cependant être, à ce point de vue, irréprochable. On dirait une traduction de Dickens,

Hosted by Google

car ce sont les mœurs anglaises que l'auteur nous décrit, et l'on sent trop que c'est là une mise en scène étudiée dans les livres. Mais les sentiments sont ceux de tout le monde et il n'y a rien de conventionnel : cela a été vu et vécu. Il y a surtout une spontanéité, une vivacité d'allures, une expansion pleine de charme; tout cela un peu jeune, un peu inexpérimenté, mais extrêmement sympathique. C'est le cœur qui parle, et avec tant de sincérité que l'on se sent saisi, ému, attendri. Il nous a paru retrouver parfois l'accent de notre regrettée Caroline Gravière, et nous formulons là un bien grand éloge pour un simple début dans la carrière littéraire. M^lle^ Van de Wiele a devant elle un brillant avenir : nous suivrons ses progrès avec une vive sollicitude.

La poésie est loin d'être morte; elle gagne tous les jours, au contraire, en ampleur, en mouvement, en perfection de forme. Un charmant volume qui nous montre ces progrès vient encore de paraître : l'auteur est M. Georges Rodenbach et cela s'intitule *les Tristesses*. Nous croyions que l'élégie n'était plus de notre époque, et nous serions tentés de railler cette tentative de résurrection du premier romantisme, si le sentiment de M. Rodenbach ne nous paraissait pas si sincère et si certaines de ses pièces n'étaient pas empreintes d'une véritable inspiration poétique. Toutefois, il y a là une tendance que nous ne pouvons approuver, car elle nous ramènerait à la mélancolie égoïste et à la fausse religiosité de l'école de Chateaubriand.

Vingt-cinq sonnets réunis sous le titre de *Belgique* ont été publiés par M. François Nizet, et l'on comprend dès lors le talent précoce de sa fille, M^lle^ Marie Nizet : c'est une aptitude héréditaire. Nous avons cependant quelques réserves à faire sur cette *Belgique*. Le chauvinisme nous effraye, comme nous le disions tout à l'heure à propos de l'opuscule de Joseph Boniface. On peut prévoir déjà à quels débordements de ce genre nos écrivains vont se livrer à propos de nos cinquante années d'indépendance. Sachons être raisonnables et ne pas rééditer des clichés dont on abuse. Le lyrisme de M. François Nizet l'emporte déjà si loin que nous trouvons, au 13^me^ sonnet, cette exclamation évidemment risquée :

Qu'il est limpide et pur le ciel de ma patrie !

On ne croirait pas que cela a été écrit sérieusement et surtout cette année-ci.

Hosted by Google

Nous aurions voulu parfois nous occuper des poëtes belges qui n'écrivent que dans des revues ou des journaux : il y a là souvent de fort jolies choses et qui mériteraient d'être signalées tout autant que de gros volumes. Mais force nous est bien de nous borner. Une revue ne peut guère rendre compte de ce qui compose une autre revue, à moins d'y consacrer une rubrique spéciale ayant un intérêt bibliographique.

Parmi les œuvres littéraires nous avons encore les *Chasses fantaisistes au pays wallon*, par Roland de Tomenlow. Le nom est bizarre, mais l'anagramme est facile à deviner, car le livre porte au dos l'annonce de deux œuvres de M. le baron Arnold de Woelmont : *Ma Vie nomade aux Montagnes rocheuses*, dont nous nous sommes occupé, et *Souvenirs du Far-West*, qui va paraître prochainement.

M. Arnold de Woelmont écrit d'une manière fort spirituelle et fort piquante, toute de fantaisie et d'à-propos, mais qui trahit un peu, çà et là, la recherche du mot. Ces anecdotes de chasse sont fort amusantes et se lisent fort agréablement. On y trouve le goût des beautés pittoresques, l'esprit d'aventure, la verve et la vivacité que comporte le sujet; bref, tout ce qu'il faut dans un pareil livre. C'est surtout bien original.

Le séjour de *Gustave III aux eaux de Spa* a fourni à M. Albin Body l'occasion de réunir une foule de renseignements extrêmement curieux et peu connus sur le fameux roi de Suède. Tout contribue à donner de l'intérêt à ces détails qui, bien qu'intimes, se mêlent aux grands événements de l'époque. L'auteur a parfaitement caractérisé, au moral et au physique, dans sa vie de chaque jour et dans ses visées politiques, le personnage étrange, à la fois réformateur et despote, artiste et philosophe, qu'un assassinat imprévu empêcha de se mettre à la tête de la coalition contre la France. Les eaux de Spa jouent un rôle dans tout cela, et M. Albin Body n'a pas dû avoir recours aux digressions intempestives. Il a du reste groupé tous les faits très-ingénieusement et d'une façon fort attachante.

En lisant le titre de l'*Homme de verre*, par M. Clément Lyon, on suppose un roman, et il n'en est rien. C'est l'*Homme* DU *verre* que l'auteur a voulu dire, et l'on ne comprend pas cette faute de français qui, répétée des milliers de fois dans le volume, devient insupportable. L'ouvrage n'en est pas moins fort instructif. C'est l'industrie du verrier dans toutes ses manifestations et tous ses progrès, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours et chez tous les peu-

Hosted by Google

ples, qui fait le sujet du livre. M. Clément Lyon a rendu son exposé très-intéressant, mais en se préoccupant un peu trop de charmer par le style. Pour éviter l'aridité qui pouvait être l'écueil d'un travail de ce genre, il est tombé parfois dans une espèce de badinage, de jeu d'esprit qui n'est pas à sa place.

La Bibliothèque Gilon commence par ce livre la troisième série de sa collection qui compte déjà 21 volumes, et elle nous annonce une série de biographies nationales dues à la plume de M. Théodore Juste. Nous n'avons à lui souhaiter que la continuation de son succès.

Eugène Van Bemmel.

Hosted by Google

ESSAIS ET NOTICES.

LES NATIONALITÉS, PAR M. PI Y MARGALL.

M. Xavier de Ricard a fait paraître récemment une traduction à peu près complète d'un essai de philosophie politique dû à la plume d'un publiciste distingué, M. Pi y Margall, qui fut pendant trente-six jours le Président de la République espagnole de 1873.

Dans les premiers chapitres, l'auteur, après avoir exposé l'origine de la théorie moderne des nationalités, s'est attaché à en combattre les principes, actuellement invoqués par les « unitaires », et à démontrer les conséquences funestes qu'ils doivent entraîner. Il considère cette théorie comme erronée et funeste; elle est d'après lui destinée à armer les hommes les uns contre les autres et à livrer la civilisation européenne au plus formidable militarisme. Il démontre sans peine, par des faits historiques tout récents, que les revendications résultant de l'identité de langage, de frontières naturelles, de l'unité de race, sont chimériques et périlleuses, quand elles sont appuyées par la force des armées, et que toujours elles n'ont été que d'hypocrites prétextes à des guerres de conquête ou à des révolutions qui ont agité les peuples avant d'amener leur absorption. L'auteur conclut de ces faits que si l'unification est un recul et un attentat à l'autonomie des nations, l'union fédérale au contraire est un progrès vers la paix et la liberté universelle.

En tête du chapitre premier « des grands et des petits États », l'auteur fait une déclaration formelle : il n'est pas partisan, dit-il, des grandes nations et encore moins des nations unitaires. Il fonde son opinion sur les différentes manifestations de la vie des peuples depuis l'antiquité, et il s'efforce de prouver la supériorité des petites nations sur les grandes, en démontrant que celles-ci sont en général stationnaires, incapables de grandes choses, et

Hosted by Google

forment un obstacle au progrès et à la liberté; tandis que celles-là, au contraire, ont toujours donné l'impulsion, le mouvement, et favorisé la propagation des idées. C'est là une thèse très-flatteuse pour la Belgique.

Après avoir parcouru l'histoire des peuples dans l'antiquité et au moyen âge, l'auteur puise ses exemples dans la période contemporaine. Il examine l'état social et politique des différentes nations, et en conclut que les droits de l'humanité sont beaucoup plus respectés dans les petites que dans les grandes nations, dans les nations confédérées que dans les nations unitaires.

C'est à partir de 1848 que le principe des nationalités a exercé son influence sur l'Europe. Charles-Albert, roi de Sardaigne, voulut l'appliquer à l'Italie et Frédéric-Guillaume à l'Allemagne. Ces efforts échouèrent, mais plus tard la reconstitution des deux nations fut reprise et menée à bonne fin par le comte de Cavour en Italie et par le comte de Bismarck en Allemagne. Et maintenant, après beaucoup de sang versé, nous sommes en présence de faits accomplis.

Quand on parcourt l'histoire de l'Europe, on n'y voit qu'une série ininterrompue d'invasions et de conquêtes. Qu'avons-nous donc gagné, se demande l'auteur, à la formation de grands États, sinon de remplacer les petites guerres par de grandes et de créer des colosses qui menacent à chaque instant d'engloutir les peuples qui ont survécu?

La théorie de l'auteur est celle-ci : Les peuples ont un droit éternel de revendication contre les étrangers qui les dominent. Si les peuples renoncent à ce droit de libération, et cela arrive parfois, c'est que dominateurs et dominés, assimilables par l'identité de race, parviennent à se fondre. Ce fait ne se présente que si le gouvernement des dominateurs efface tout privilége pour le vainqueur et conserve autant que possible l'autonomie des peuples dominés. Alors la violence et les signes de domination disparaissent; les vaincus acceptent la situation de bon gré et une unité vivante s'établit.

Sans doute, l'unité du genre humain est l'idéal dernier, mais pour y arriver, formons d'abord les nations, et pour cela travaillons à constituer l'autonomie de tous les groupes qui la possédaient autrefois, en les laissant unis à leurs centres actuels, mais seulement pour la défense et la protection de leurs intérêts communs.

L'idée fédérative n'est pas un anachronisme. Son principe est de tous les temps, et surtout du nôtre. Loin d'être un dissolvant,

Hosted by Google

il donnerait à toutes les nations un nouvel élément de vie et de prospérité. Le pouvoir central, sauvegardé contre les disenssions intestines, délivré de toute intervention dans la vie intérieure des provinces et des communes, s'appliquerait plus facilement à servir les intérêts généraux ; les provinces, d'un autre côté, débarrassées de toute tutelle, vivant de leur propre vie, prendraient bientôt tout le développement dont elles sont capables.

Ce qu'il faut aujourd'hui, c'est dégager autant que possible tous les éléments constitutifs des nations. L'individu, la commune, la province, le peuple, chacun d'eux doit agir dans sa sphère, aussi librement que possible, sans compromettre l'intérêt général. On arrive ainsi, en développant par l'exercice tous les organes du même corps, à en faire un tout solide et bien constitué.

L'auteur termine la première partie de son ouvrage en démontrant la supériorité des petits États sur les grands. Dans ceux-là la force et la stabilité du gouvernement sont plus grandes, le contact des citoyens plus intime, les forces de la société mieux réparties. Mais ce point est sans importance dans le système de fédération, puisque la subdivision détruit tous les inconvénients des grandes agglomérations, et que chaque partie des différents groupes offre tous les avantages que l'on rencontre chez les petits peuples.

La seconde partie de l'ouvrage de M. Pi y Margall traite spécialement de la fédération. Il part de l'idée très-juste que les nations ont une double vie, l'une intérieure, l'autre extérieure, et que chacune d'elles doit être basée sur un principe essentiel, l'autonomie et la fédération. Le pacte fédéral est le système qui s'accommode le mieux à la nature et au but des sociétés politiques.

Dans la fédération, les provinces agissent avec une complète indépendance dans les manifestations de leur activité intérieure ; mais le pacte fédéral limite cette liberté quand l'intérêt général est en jeu, pour assurer d'une façon plus certaine à la fédération la paix, l'ordre et la prospérité. Le pouvoir central constitue le lien qui unit toutes les parties du groupe; par conséquent, il importe avant tout de bien déterminer les attributions de ce pouvoir, et de fixer avec précision l'étendue de son autorité.

L'auteur nous démontre d'abord que l'intérêt commun exige l'intervention du pouvoir central dans toutes les matières qui se rapportent au commerce extérieur et aux douanes, dans la législation maritime, dans la frappe et la fixation de la valeur des

Hosted by Google

monnaies, dans la détermination du type des poids et mesures, dans les chemins et canaux, postes et télégraphes. Le pouvoir central a encore la charge de maintenir l'ordre et la bonne entente entre les provinces fédérées, et de veiller à la sécurité de chacune d'elles. Il devra donc intervenir, même les armes à la main, chaque fois que des désordres se produisent et menacent la sûreté publique, à moins toutefois que l'autorité locale soit assez forte pour étouffer la révolte.

Il va de soi que c'est le pouvoir fédéral qui entretient les relations avec les autres Etats, fait les traités, nomme les agents diplomatiques, etc.

Pour exercer ces attributions, le pouvoir fédéral devra disposer d'une armée, d'une flotte, de tribunaux et de revenus indispensables pour faire face à ces services.

Sous le rapport de la juridiction, les tribunaux fédéraux n'auront à connaître que des cas affectant la constitution, les traités, les lois et les attributions générales de la confédération, et leur compétence ne s'étendra pas au delà des questions d'un intérêt commun. Pour l'organisation des forces militaires, il se présente une difficulté : trop nombreuses, elles peuvent être un danger pour l'autonomie des provinces ; mal entretenues, elles sont incapables de remplir leur mission. Comment éviter ces inconvénients? Le problème se complique encore par les tendances mêmes des forces qu'il s'agit d'organiser. Le pouvoir central est en général envahissant, les provinces défiantes. Devons-nous, pour empêcher les empiétements de l'autorité centrale, laisser les provinces organiser, comme bon leur semble, le service militaire? Ne nous faudra-t-il pas, au contraire, les désarmer complétement pour les maintenir dans l'ordre et le respect des lois? D'après l'auteur, il faut admettre un système semblable à celui qui existe aux États-Unis. La confédération américaine a sa flotte et son armée, et en même temps chacun des États qui la composent organise une force militaire dont elle dispose.

Pour les impôts à percevoir au profit du pouvoir central, un moyen très-simple se présente : la confédération divisera le montant de ses dépenses proportionnellement à la richesse des États, et laissera chacun d'eux lever à sa guise la quote-part qu'il doit payer. Ce mode offre le double avantage de ne pas mettre en contact le pouvoir central avec le contribuable, et d'éviter les frais d'administration, tout en laissant complétement libre l'action économique des provinces. Cependant l'auteur veut que la confédé-

Hosted by Google

ration soit plus indépendante des États, et ait ses revenus propres, sans puiser aux mêmes sources que les provinces, de crainte de les tarir. Elle se réservera certaines contributions provenant des services généraux qui lui appartiennent essentiellement : le revenu des postes et télégraphes, des chemins de fer, des douanes, de la frappe des monnaies, et en un mot de tous les monopoles qu'elle exerce. Telle est la règle générale. Par exception, elle pourra recourir aux provinces si ses revenus propres ne suffisent pas. Ceci est le système de l'empire germanique.

Jusqu'à présent, l'auteur nous a présenté le pouvoir fédéral comme une abstraction. Voyons maintenant sa constitution et les relations qui doivent exister entre les différents éléments qui le composent.

Toute confédération est représentative; elle a donc pour premier et principal organe une assemblée qui délibère. A côté de celle-ci doit fonctionner un pouvoir exécutif permanent, composé d'un petit nombre de magistrats ou personnifié dans un seul chef. En troisième lieu il y aura le pouvoir judiciaire. La difficulté n'est pas de créer ces pouvoirs, mais de les faire fonctionner avec indépendance et vigueur, sans qu'ils empiètent les uns sur les autres. Pour déterminer logiquement les attributions des trois pouvoirs, il ne faut jamais perdre de vue les fins de chacun d'eux et les nécessités qui leur donnent naissance.

Tenant compte de la double vie des confédérations, l'auteur est partisan d'une assemblée double. Cette dualité lui paraît aussi rationnelle dans les gouvernements fédératifs, qu'elle lui paraît absurde dans les nations unitaires. Les États confédérés seront représentés par le sénat, la nation par le congrès. Dans ce Sénat, chaque État n'aura qu'un représentant, ou s'il en a plusieurs, ceux-ci ne pourront tous ensemble exprimer qu'un vote unique. Ces assemblées doivent avoir mêmes pouvoirs, excepté cependant s'il s'agit d'accuser ou de juger le chef du pouvoir exécutif. Comme elles ne peuvent être juge et partie, à l'une appartiendra le rôle d'accusateur, à l'autre le rôle de juge. Pour tout le reste, elles doivent être sur le pied d'égalité.

Le chef du pouvoir exécutif sera-t-il nommé pour un temps limité ou à vie? Lorsque la fédération n'est pas une monarchie héréditaire, il convient que celui qui exécute soit en conformité de pensée avec le Parlement qui délibère. Son action ne peut être énergique sans cela ; par conséquent, comme le pouvoir législatif change avec l'opinion publique, il faudra non-seulement repousser

Hosted by Google

l'inamovibilité, mais encore abréger la durée de la présidence, et si un élément de tradition est nécessaire pour rattacher le présent au passé, et l'avenir au présent, ce n'est pas dans le pouvoir exécutif qu'il faut le chercher, mais bien dans quelque corps permanent. L'ordre judiciaire doit être indépendant, et pour cela il est nécessaire qu'il ait la même origine et la même base que les deux autres pouvoirs. Au peuple appartiendra donc l'élection des magistrats.

L'auteur termine son travail par quelques considérations générales. Il recommande, par exemple, de ne pas installer le gouvernement fédéral dans un État qui par son importance puisse lui forcer la main ou inspirer des craintes aux autres, et il cite l'exemple des États-Unis. Il fait remarquer que les lois fédérales sont supérieures aux lois des États, et doivent prévaloir sur celles-ci, mais qu'elles doivent être interprétées d'une façon restrictive, car en se confédérant, les États font le sacrifice de certains droits, et ce sacrifice ne va pas au delà des termes de la convention. Est-ce à dire que les constitutions fédérales ne sont susceptibles d'aucune réforme? non certes : chacune d'elles devra au contraire contenir une clause de révision, fixant les conditions qui rendent possibles les changements que l'on veut y faire.

Toutefois le pacte d'union est obligatoire et les États ne peuvent y renoncer, sauf d'un commun accord. Formé par un mutuel consentement, il lie toutes les parties, et chacune d'elles a le droit, en réclamant son exécution, de contraindre à le respecter celles qui voudraient méconnaître son existence et se soustraire aux obligations qu'il fait naître. A cet effet, l'emploi de la force est légitime.

A l'appui de ces théories, l'auteur cite des exemples nombreux tirés de l'histoire contemporaine, et met constamment en parallèle les institutions politiques qui régissent les quatre fédérations les plus importantes de notre époque : l'Allemagne, l'Autriche, les États-Unis et la Suisse. Il fait ressortir les différences qui existent entre elles et les défectuosités qu'elles présentent au point de vue des principes.

Le livre de M. Pi y Margall est une œuvre originale qui contient plus d'une remarque utile. Il est certain que l'on est trop disposé aujourd'hui à sacrifier la vie et l'autonomie des provinces au profit du pouvoir central et de la capitale. En Belgique même on n'échappe pas à ce fâcheux entraînement.

EUGÈNE HOUBOTTE.

Hosted by Google

GHILLEBERT DE LANNOY,

VOYAGEUR, DIPLOMATE ET MORALISTE DU XV^e SIÈCLE.

Qui plus va loing et mieulx set racompter
Les merveilles étranges qu'il a vues.
OCTAVIEN DE SAINT-GELAIS.

Comment pourroit princes bien gouverner?...
Le bien commun doit sur touz preferer.
EUSTACHE DESCHAMPS.

Ghillebert de Lannoy a raconté les « merveilles étranges » qu'il eut l'heur de voir dans ses voyages à travers l'Europe et dans ses missions et pèlerinages en Syrie et en Afrique ; il a blanchi sous le harnais de la diplomatie et, dans ses longues études des hommes et des choses, il s'est convaincu de l'excellence de cette vérité que rimait Eustache Deschamps et que Machiavel devait formuler ainsi : « Il n'y a pas de meilleure forteresse (pour le prince) que l'affection du peuple. »

M. Charles Potvin a recueilli les œuvres de Ghillebert de Lannoy et en a enrichi la bibliothèque des publications de l'Académie royale de Belgique. L'introduction de cet important travail m'épargne la peine de rassembler des détails biographiques, que M. Potvin a rédigés avec grand soin et que complètent des notes pleines de science et de critique sévère. Mais il m'a semblé que la physionomie de ce voyageur, diplomate infatigable mêlé à tous les événements de son époque, moraliste sérieux qui instruisit la jeunesse de Charles le Téméraire, comme il avait conseillé Philippe le Bon, méritait de fixer l'attention des lecteurs qui ne dédaignent pas le XV^e siècle, un des plus féconds et des plus tourmentés de l'histoire.

Hosted by Google

Ghillebert de Lannoy occupe une place distinguée dans le groupe des écrivains de son temps, les Chatellain, les Monstrelet, les Jacques de Saint-Remy, les Olivier de la Marche, les Molinet, les Jacques Duclercq. Homme d'action avant tout, il n'a pas les loisirs d'orner ses phrases d'allégories surchargées d'oripeaux métaphysiques, ni de délayer ses discours dans une érudition pédantesque; il écrit d'un style sobre, net, concis, sans recherche d'images, sans préoccupation de rhéteur. S'il fallait le comparer à quelqu'un, on pourrait, en le lisant, se souvenir de César, tant la forme est claire, le récit exact, la description précise et rapide. Ghillebert songeait moins à faire une œuvre littéraire qu'une œuvre utile, et la simplicité de sa rédaction, que les superstitions de l'époque émaillent par-ci par-là, donne à sa prose une saveur particulière. On devine l'homme actif que les événements poussent d'une extrémité de l'Europe à l'autre, de Lille à Jérusalem, de Bruxelles à Novgorod, de l'Écluse à Constantinople, et qui n'a pas le temps, au milieu des batailles où il se jette tête baissée et dans les nombreuses ambassades que le duc de Bourgogne lui confie, de ciseler ces gentillesses de langage que Guillaume de Lorris avait mises à la mode. Du reste, Ghillebert de Lannoy n'est point un lettré dans le vrai sens du mot ; son instruction, acquise par des lectures peu étendues, est médiocre, comme il le reconnaît lui-même : « Et jà soit ce qu'il ne soit pas clerc ni apprins de lettres, il a autant que vault, ou plus, car il est sage, prudent, de grant expérience et qui a moult vécu. » Ce qu'il sait, il l'apprit à l'école de la vie et, s'il se souvient par hasard de quelque grand personnage de l'antiquité ou du moyen âge, il le doit aux heures bien courtes passées dans « aulcuns livres des histoires rommaines ou aultres croniques des fais des anciens. »

L'art n'impressionne guère cet illustre aventurier qui, à l'âge de treize ans, guerroyait déjà dans l'île de Wight, à côté du comte de Saint-Pol. L'année suivante, il accourait à l'appel de son parent, le sire de Jeumont, qui présenta la bataille au seigneur de Lort; en 1401, il était de l'expédition

Hosted by Google

du comte de la Marche, depuis roi de Naples, et fit naufrage sur les côtes de Saint-Malo; en 1403, il suivait le sénéchal de Hainaut, Jean de Warchin, à Jérusalem. Il avait alors dix-sept ans! En vrai chevalier errant, il met son épée au service de toutes les causes : tantôt il accompagne les chevaliers de Fernand de Castille dans le royaume de Grenade, tantôt il reparaît dans les armées de Bourgogne et défend la cause de Jean de Bavière, évêque de Liége, à la fatale journée d'Othée. Il veut faire sa trouée dans le monde et, pour réaliser ses vœux d'ambition, il se multipliera dans les chevauchées, batailles et ambassades, et acceptera toutes les fonctions qu'on lui offre et toutes les missions dont on le charge. Rien ne l'arrête; les dangers ont pour lui d'irrésistibles attraits; il se sent attiré vers eux, et lorsqu'il les brave, ce ne sont pas seulement ses hauts rêves d'avenir, mais encore ses goûts chevaleresques qui le poussent dans les sanglantes mêlées. « Car de sa nature est réconfortée de tout ce qui peut advenir : rencontre de lances, bombarbe, canon, tourment de mer, dureté d'hyver, chaleur de soleil. Ni le grand nombre des ennemis, ni les villes, châteaux, enclos de murs, hautes tours, ne peuvent esbahir le chevalier, ni empêcher ses entreprises, ni garantir son ennemi, dès qu'il l'a provoqué; l'effusion du sang, de lui ni d'autre, ne l'étonne ni ne l'effraie; la mort lui semble petite peine à endurer pour acquérir honneur et bonne renommée! Qu'en dirais-je plus! Elle est comme invincible tant qu'elle a raison et justice en sa compagnie. »

Ce fut en 1413 que Ghillebert s'embarqua à l'Écluse, longea les côtes de la Hollande et celles du Danemark, passa le Catégat et mit pied à terre à Dantzig. Il obéissait à cette mode du temps qui entraînait les jeunes hommes de la chrétienté dans les rangs des chevaliers teutoniques, dont l'épée disputait la Poméranie aux *mécréans* de Pologne. Avant de monter à l'assaut de Massow, un de ses compagnons d'armes lui donna l'accolade de chevalerie.

Une révolution religieuse fit échouer l'expédition; Ghillebert, libre de pousser son cheval vers des régions peu connues, se décida à visiter la Russie. Vie d'aventures, où tout

Hosted by Google

est hasard et surprises ! Il se reposait dans les châteaux qui hérissaient les campagnes et dont les seigneurs l'accueillaient fraternellement : les uns, fidèles aux lois antiques de l'hospitalité, payaient les dépenses de l'étranger qui visitait le pays ; les autres, princes, évêques ou rois, lui faisaient grande chère et le comblaient de dons précieux au départ. Ces usages, dont le monde chimérique où retentissaient les coups d'épée de Lancelot enseignait les délicatesses, se rencontrent au seuil de toutes les sociétés. Ghillebert s'avançait hardiment à travers la Courlande, sûr d'un gîte à la fin de la journée. Des marais étalent leur surface glauque et les chevaux s'embourbent dans l'argile des routes défoncées ; d'immenses forêts font une nuit épaisse sur la terre boueuse. Ghillebert s'arrête à Riga, puis il pénètre dans la Livonie aux paysages désolés. Il atteint les frontières de l'Esthonie, criblée de villages emmuraillés, de châteaux dont les ruines s'écroulent dans le vent, et de sopki sous lesquels reposent les héros de la république. L'hiver commençait. A Narwa, Ghillebert attelle un traîneau. Les branches des sapins pliaient sous le poids des franges de glace accrochées, et le froid faisait éclater le tronc des arbres. Qu'importe ! il veut voir la Russie, il la verra. Six lieues le séparent de Neuschloss, il les franchit et, passant à travers lacs, forêts et rivières, il arrive à Novgorod, qui fut longtemps avec Kief et Smolensk la ville la plus importante du pays. C'est là, sans doute, qu'il apprit cette grande maxime que l'empereur Rurik pratiquait encore au XI^e^ siècle et que les citoyens de Novgorod n'avaient point oubliée : *Le prince règne, l'assemblée populaire gouverne.* Ghillebert se souviendra un jour de cette vérité dont l'Occident ne devait voir le triomphe que quatre cents ans plus tard. Rien n'échappe à l'intrépide voyageur, ni les institutions, ni les mœurs ; en homme d'État et en capitaine, il se rend compte des lois et des coutumes, de la configuration du sol, de sa nature, des distances et de la solidité des villes et châteaux ; tout cela rapidement, sans surcharge de détails inutiles, dans un récit qui dit juste ce qu'il faut pour instruire l'ignorant et pour éveiller la curiosité du sage.

Hosted by Google

Jean sans Peur a distingué Ghillebert de Lannoy dans la foule des jeunes chevaliers épris de gloire et l'a nommé son échanson; c'est un premier pas vers les hautes fonctions qui seront confiées à son courage et à sa prudence. Mais cette vie agitée ne laisse à son esprit aucun loisir pour s'éprendre des belles œuvres de la littérature, et dans les histoires anciennes et les chroniques qu'il feuillette entre deux campagnes, il ne cherche pas un art à étudier, mais de grands exemples à suivre et de vaillantes actions à imiter.

C'est ce qu'il dira à son fils dans un petit code de morale, les *Enseignements paternels*, dont le but est de faire un honnête homme et un chevalier sans reproche. Aimer Dieu et faire abstinence de corps, c'est-à-dire ne point trop hanter les femmes qui font délaisser bonnes et louables entreprises et ravissent honneur, terres et seigneuries. Il faut que la jeunesse s'exerce aux jeux de la guerre, comme lutte, maniement des armes, équitation, gymnastique, et qu'elle se prépare ainsi aux grands combats. Ghillebert ne veut pas que son fils languisse aux pieds des dames, dont la compagnie fait oublier les coups d'épée qui donnent gloire et renom. « Je ne dy point toutesfois, ne ce n'est point mon intencion de blasmer ceulx quy aulcunes fois se occupent entre elles par bonne et honneste manière, en temps convenable et de oyseuseté; car par elles et d'elles poent venir beaucop de bien, et y pèvent jeunes gens aprendre largement. Mais je conseille de point trop s'y amuser... » Nous sommes loin du siècle où s'épanouissait la fleur de chevalerie; on ne combattait alors que pour obtenir un sourire des belles, et la pensée de son amie donnait du courage aux plus timides et doublait la témérité des plus audacieux.

Fame si est de tèle nature
Qu'ele fet les coars hardis.

Le code d'amour est oublié dans les vieilles armoires des châteaux; aujourd'hui la société des dames amollit le cœur des hommes. « Main tendre tient mal espée et chief bien peigné porte mal le bachinet. » C'est ainsi que Ghillebert flagelle les muscadins de son temps. « Avec ce, te garde

Hosted by Google

d'estre trop cointe et d'estre trop excessif en tes habillemens... Je ne dy pas que tu ne te puisses bien habiller gentement selon ton estat et le temps ouquel les habillemens auront cours, et de très-bons drapz; mais laisse toute excessive cointise. C'est à faire aux dames et aux damoiselles d'estre trop cointement atournées, et ce leur est ordonné et souffert par très-bonne raison ancienne et de sages gens, pour suppléer aulcunement à la faulte de leur sexe. » Avec quel dédain Ghillebert traite ce sexe aimable dont les tendresses avaient adouci les rudes aïeux et exercé sur la civilisation une influence souveraine! La force moralisatrice des femmes est emportée dans cette tempête que la guerre de Cent Ans déchaîne sur la France, et le rôle qu'elles jouèrent sur la scène du monde semble oublié au moment où, — protestation suprême qui prouve à quelle puissance d'énergie peuvent s'élever ces êtres fragiles, — une jeune fille de Domremy, Jeanne d'Arc, chassait les Anglais d'Orléans et faisait sacrer Charles VII à Reims.

Les *Enseignements paternels*, tout en ne négligeant pas les préceptes qui instruisent la vie, s'attachent à développer dans le cœur ces habitudes morales dont parle Aristote, et qui rendent la vertu si facile. Des maximes abstraites sont peu comprises par la jeunesse, et la sanction pénale, que Dieu aurait créée pour corriger les vices, s'efface dans une philosophie brumeuse ou se rapetisse dans les minuties de la dévotion. La récompense du bien accompli attend sur la terre l'homme vertueux et la moralité est la condition du bonheur. Ghillebert, on le voit, fait de l'utilitarisme élémentaire, par boutade, inconsciemment. « Suis mes conseils, promet-il à son fils, et tu rencontreras demoiselle si riche, que toy et les tiens serez toujours abondants en richesses. — Si tu es vaillant preux, tu trouveras des hasards de fortune, comme la prise d'un noble chevalier dont tu recevras grosse rançon. » Cette éthique de l'intérêt trahit la morale bourgeoise, morale facile que les événements avaient faite toute d'égoïsme et d'intrigue, et qui allait s'incarner dans Louis XI. Les castes se mêlent, et quoique Ghillebert dédaigne la compagnie des roturiers

Hosted by Google

et en éloigne son fils, il ne parvient pas à s'isoler dans cette cohue où se coudoient marchands, légistes et seigneurs. — Recherche le commerce des grands, car « on tient de ceulz avec lesquelz on a communément hanté. » Ne fais pas de dépense excessive : « Trop mieulx vault, mon fils, avoir et garder ses deniers que de les emploier en choses superflues. » — On croirait entendre un brave mercier de la rue Saint-Jacques, catéchisant sa famille, si parfois Ghillebert de Lannoy n'adressait à son fils des recommandations où se révèle la générosité de la vieille chevalerie : « Et garde sur toutes riens, quelque chose que tu aies donné, que tu ne le reproches à ceulx qui tes dons auront receus. »

Mais à chaque page du livre on se sent dans un monde nouveau et l'on cherche en vain la loi galante que tout preux observait religieusement. « Quiconque désire ne pas être un volupteux, un efféminé ni un homme pervers, ne doit regarder comme des amours permis que ceux du mariage. » C'est ainsi que Musonius Rufus enseignait à la jeunesse romaine un des principaux articles de la morale universelle, modifié ainsi par la morale spéciale du code d'amour : « Le mariage n'est pas un obstacle à l'amour » *Causa conjugii non est ab amore excusatio*. Ghillebert s'éloigne de l'idéal chevaleresque et prêche la fidélité dans le mariage, ce qui est d'autant plus méritoire qu'il se maria trois fois. Du reste, il blâme toute débauche et condamne les nuits passées avec les évaporées qui avilissent leur corps et le vendent. Mais ici le moraliste des *Enseignements paternels* se relâche un peu et fait à l'abstinence de chair folle une concession de casuiste : « Au moins fay telz choses si secrètement que nulz n'en sache parler, et aussi adfin que tu puisses eschiver l'escandele, tant de toy comme d'aultruy coupable de ton péchié et il t'en sera mieulx et feras grandement ton honneur. » Le siècle glisse vers un règne fait de dissimulation, feintes et finesses, et les caractères les mieux trempés souffrent du mal d'hypocrisie, dont les progrès sont d'autant plus rapides qu'une dévotion plus étroite trouble davantage les consciences. Entendre la messe et dire chaque

Hosted by Google

jour les heures de la benoîte vierge et autres oraisons, voilà les devoirs essentiels du bon catholique. Mais le respect des principes chrétiens s'affaiblit peu à peu et le respect du culte est en pleine décadence. Les chanoines, pendant les offices, se promènent en causant dans les nefs ou dorment « la jambe estandue en haut, » dit Robert Menier; le prêcheur Olivier Maillard tonne contre la tolérance qui permet aux courtisanes de chercher des galants dans l'église; les femmes y étalent leurs parures immodestes et y découvrent des nudités provoquantes; marchands et bourgeois concluent des marchés à deux pas de l'autel : « Sces tu encore que te sera bien séant estre coy et simple à l'église, sans avoir grans ne petis consaulx ne aultres langaiges avec autrui, » recommande à son fils Ghillebert, que révoltent ces inconvenances sacriléges.

Le bon chevalier s'indigne des misères de son temps et quoique, en passant, nécessité lui fasse oublier franchise, il se souvient des devoirs de son rang et se hâte de conseiller au jeune homme d'éviter mensonge qui déshonore : « Chasse de toy, se il y est, ce très-dampné et mauldit vice d'estre menteur. » Il y a dans les *Enseignements paternels* toute une série de maximes sur la modération dans le discours. Le diplomate se révèle tout entier, attentif par intérêt, laconique par habitude, conteur aimable par occasion, discret par tempérament : « Mieulx vault oyr que estre oy. » C'est ainsi que Ghillebert apprit mille choses que l'agitation des camps ne lui permettait pas d'étudier dans les livres. Il aimait à s'instruire, quoique en ces temps, s'il faut en croire Brantôme, « les gentilshommes abhorroient les lettres ». Ghillebert avait enrichi son esprit dans la compagnie des gens qui avaient vu des contrées lointaines, et qui s'étaient couverts de gloire dans les batailles et dans la direction des affaires publiques. Il le rappelait à son fils. C'est au milieu des clercs, des courtois, des preux et des vaillants que la jeunesse doit passer les heures oisives. Malheur à celui qui n'évite pas les flatteurs et ne méprise point leurs conseils; compagnie stérile qui détrempe les caractères et corrompt les

Hosted by Google

mœurs ! Il faut que les premières moustaches se taisent pour être tolérées dans le groupe des hommes de renom ; nature n'a-t-elle pas ordonné que notre langue fût en trois prisons, les lèvres, les dents et le palais, voulant ainsi modérer nos paroles? Un diplomate était seul capable d'interpréter de la sorte la construction de nos organes vocaux et d'élever le silence à la hauteur d'une loi naturelle. Ghillebert de Lannoy aura bientôt l'occasion d'exercer ses facultés politiques et de contribuer à ce fameux pacte de Troyes qui liait la Bourgogne à l'Angleterre et semblait achever la dynastie des Valois.

Les Armagnacs et les Bourguignons se disputaient le gouvernement de la France sur laquelle régnait un pauvre fou, Charles VI. Les bonnes gens des campagnes, ruinés déjà par la guerre civile, fuyaient devant les bandes anglaises chaque jour plus hardies. Les plus vaillants chevaliers étaient tombés à Azincourt, et Ghillebert avait eu le bonheur inouï de n'être point massacré avec ses frères d'armes. Il en fut quitte pour une rançon de douze cents écus d'or. A son retour, le duc son maître le dédommagea en lui donnant la capitainerie du château de l'Écluse ; quelques mois plus tard, Philippe, comte de Charolais, lui confiait l'administration des affaires spirituelles de sa maison. C'était en 1416 ; pendant trois ans, Ghillebert chevaucha avec son jeune seigneur contre les Anglais. Mais une nouvelle terrible arrêta les Bourguignons : le 10 septembre 1419, Jean sans Peur avait été assassiné à Montereau et le dauphin lui-même était complice du crime ! Désormais la Bourgogne et l'Angleterre se réuniront dans une haine commune. Ghillebert comprenait fort bien « que la gloire et la félicité des François est icelle des Bourguignons et que la nation de deça vit et emprunte de la plénitude de l'autre, et par contraire, languit et mendie en son infélicité, » comme dit Georges Chastellain. Aussi le chevalier ne songeait point à faire tomber sa colère sur le beau royaume voisin ; ce qu'il voulait, c'était châtier ce dauphin de malheur qui couvrait de son autorité les meurtriers du vieux duc, et lui enlever la couronne pour la poser sur la tête de Henri V d'Angle-

Hosted by Google

terre. Dans son indignation, Ghillebert signa un pacte rédigé par la veuve et les trois filles de Jean sans Peur, et dans lequel il prenait le solennel engagement de poursuivre les coupables de Montereau. Dès lors, Ghillebert de Lannoy et son frère Hugues qui, au dire de Monstrelet, enleva un jour des mains de Philippe le Bon la plume qui s'apprêtait à signer un traité de paix avec le roi de Bourges, comme on appelait le dauphin, défendirent à outrance la politique anglo-bourguignonne. Le duc Philippe, raconte Chastellain, « naquit hayneux encontre le sang anglais, et ne vesquit oncques heure qu'il y eust amour vive. » Il fallait donc surveiller les hésitations du maître ; lorsque Hugues ne pouvait accompagner celui-ci, il confiait à Ghillebert le soin de ne pas abandonner le prince un instant et d'éloigner de lui tout conseil dangereux. Plus tard, lorsque le traité d'Arras ruinera les prétentions des Anglais que l'oriflamme de Jeanne d'Arc avait chassés devant elle, et qu'un différend surgira entre le duc et le dauphin Louis qui devait anéantir la Bourgogne de Charles le Téméraire, Ghillebert de Lannoy sera chargé de réconcilier les deux ennemis. Ce premier conflit entre les deux puissances, conflit qu'il avait deviné et qui en présageait de plus graves, semblait confirmer de vieilles appréhensions dont sa politique, depuis le pacte de Troyes, s'était inspirée sans doute : « Il peut sembler à correction qu'ils (les gens de France) aient étrange voulenté envers monseigneur le duc de Bourgogne, et que ores ou en temps avenir, s'ils voient leur point, lui porteront dommage ou du moins le tendront en doubte et souppechon, lui et ses pays. Pourquoy mondit seigneur se doit tenir tousjours prest et garny. »

En 1421, Ghillebert fut choisi pour accomplir une des missions les plus délicates de l'histoire diplomatique du siècle. Les croisades rencontraient encore des défenseurs enthousiastes : cent ans avant Ghillebert, Pétrarque chantait la gloire à laquelle étaient appelés les fidèles qui se précipitaient vers l'Orient ; Raymond Lulle consacrait sa vie et son génie à la cause sainte, Marinus Sanuto écrivait le

Hosted by Google

Liber secretorum fidelium crucis, où il étudiait avec soin le plan qu'il fallait suivre pour se rendre maître de Jérusalem. L'empire byzantin s'écroulait sous l'effort des Turcs, et Rome allait craindre, selon la forte parole de Gibbon, que Mahomet ne fît bientôt manger l'avoine à son cheval sur l'autel de Saint-Pierre. Déjà Manuel avait imploré le secours des chrétiens de l'Occident et promis, en revanche, de renoncer au schisme grec ; mais les princes, dit Georges Chastellain, sont si « nonchaillans en devoir, paresseux au fait de la chose publique, songneux en affection privée, pleins de vanité, pleins d'affections terriennes, pleins de desréglemens, pleins de vices et de povres conditions, et chaulx et boulans en leurs propres et privées querelles, par lesquelles menacent le monde et le font trembler, » qu' « ils laissent la querelle de leur créateur, l'expédition de la vraie foi sainte. » Tel était le sentiment populaire, que condamnaient cependant de graves esprits, goûtant peu les aventures, et qui rappelaient, comme le fit Raoul de Presles, le conseil de Saint-Augustin : « *Bella geramus ut pacem habeamus; esto ergo bellando pacifiens.* »

Le roi d'Angleterre, en son nom et au nom du roi de France, dont il était régent, ainsi que le duc de Bourgogne, « principal esmouveur » de l'entreprise, chargèrent Ghillebert de Lannoy d'explorer l'Orient au point de vue militaire, et de s'assurer au préalable de la soumission de Manuel à la suprématie du Saint-Siége. La mission exigeait une prudence extrême, une habileté consommée, un coup d'œil sûr, un courage à toute épreuve.

Ghillebert partit ; il fallait entraîner l'Europe qui subissait le prestige de la puissance anglo-bourguignonne. La Prusse et la Pologne jurèrent de prendre part à la croisade. Ce ne furent que dîners somptueux, fêtes galantes et joutes glorieuses ; les dons les plus riches, draps de soie, belles haquenées, couteaux tartares et fourrures de martres saluaient le départ de l'ambassadeur. Des escortes royales protégeaient Ghillebert contre les embuscades de la route. Le duc Witholt, souverain de Létau, lui apprit que la mort

Hosted by Google

du sultan Mahomet rendait impossible un voyage au delà du Danube ; Ghillebert résolut alors de longer les côtes de la mer Noire vers Kerson, et de fréter à Kaffa une felouque pour Constantinople. Le pays était infesté de brigands qui attaquèrent l'escorte de l'ambassadeur et le dépouillèrent ; une nuit, des loups poursuivirent les chevaux de la petite caravane, mais la fidélité intelligente d'un Tartare sauva le Bourguignon, son maître. Toujours sur le qui-vive, prêt à se défendre contre les hommes et contre les fauves, le chevalier s'avançait vers le Bosphore cimmérien. Bientôt il atteignit cette Taurique où les chrétiens avaient été tout-puissants et qu'avait perdue l'insolence du clergé qui, d'après Bergeron, entrait à cheval dans l'église.

Kaffa appartenait encore aux Génois, lorsque Ghillebert y fréta quatre galères vénitiennes pour traverser la mer Noire, dans la direction de Constantinople. Le vieil empereur Manuel avait associé son fils au gouvernement de l'empire ; l'ambassadeur d'Occident présenta aux deux princes les joyaux et les lettres de paix de France et d'Angleterre, puis il entretint les rois de l'union des deux Églises, dont les théologiens romains s'occupaient en ce moment avec les théologiens grecs. « Plutôt le turban des Turcs que la mitre du Pape, » disaient les Marc d'Ephèse et les Scholarius ; mais le galop des escadrons turcs, qui retentissait sous les murs de Byzance, épouvantait les chrétiens schismatiques, peu disposés à se battre. Ghillebert emporta des promesses formelles que les deux rois ne purent remplir à leur souhait. Dans toute cette partie du récit, l'ambassadeur ne trouve pas un mot pour caractériser Constantinople, cette capitale de la société polie, où se sont réfugiés les plus grands esprits de l'époque, et dont l'instruction est si parfaite, dont les mœurs ont une telle délicatesse et le luxe de si précieux raffinements, que l'Italie elle-même est inférieure à ce monde byzantin, qui réunit dans sa pensée la science austère de Rome à la poésie radieuse de la Grèce. Les rudes chevaliers du Nord ont l'esprit fermé aux splendeurs de la civilisation grecque, et Ghillebert est perdu dans cette foule où l'antiquité brille d'un

Hosted by Google

dernier éclat ; parlez à ce Bourguignon de guerres et de tournois, et son épée jaillira du fourreau. C'est ainsi qu'il fallut toute l'autorité de Manuel pour empêcher notre aventurier de se jeter dans la mêlée de deux princes turcs ; il ne sait quelle cause est la bonne : il y aura bataille, cela lui suffit. Le chevalier errant oubliait l'ambassadeur, mais le prince grec rappelle à celui-ci les devoirs de sa mission, et le congédie en lui donnant des reliques enchâssées dans une croix d'or, que couronnait une perle d'une valeur inestimable.

Le lendemain, les galères du chevalier glissaient sur l'Archipel, entre ces îles jetées comme des étapes entre la Grèce et l'Asie. Voici Ténédos que chantait Virgile, Lesbos où naquirent Sapho et Théophraste, l'amour et la raison ; Chio, où la Fable place l'école d'Homère ; Samos, qui vit naître Pythagore ; Cos, qui donna Hippocrate à la science et Apelle aux arts ; il passe à travers cette antiquité rayonnante, sans accorder un souvenir aux grands siècles de la Grèce ancienne. Il n'a qu'un but, qu'il poursuit sans relâche : ouvrir un chemin aux croisés, en étudiant la Syrie et l'Égypte, comme un capitaine étudie le champ de bataille où il va précipiter ses armées. Pour que le secret de son voyage ne puisse être deviné, il abandonne à Rhodes les gens de sa suite et ne prend avec lui que ses fidèles, Roy d'Arthois et Jehan de la Roe. Il est probable qu'il prépara à Candie une station où les nefs chrétiennes devaient se reposer avant de cingler vers l'Égypte, ou se réfugier en cas de défaite.

L'Egypte était, à mon avis, l'objectif de Ghillebert de Lannoy ; c'est là qu'il voulait frapper l'islamisme ; il croyait que la clef de l'Orient était dans cette vallée que fertilisait le Nil, vallée merveilleuse dans laquelle l'Occident plaçait les prodiges que l'imagination du moyen âge avait créés. Là-bas fleurissait le paradis terrestre, où le fleuve d'Isis prenait sa source ; là-bas étincelait le palais de cristal du prêtre Jean dont le royaume était peuplé des animaux fantastiques de la fable, la licorne, le phénix, le griffon et le rock ; le centaure y galopait dans des champs de roses, des hommes à têtes de chèvre, couchés sur des montagnes d'or,

Hosted by Google

contemplaient les luttes énormes des pygmées et des dragons, et sous l'arbre de vie, qui produisait le saint-chrême, la fontaine de Jouvence coulait. La poésie indiquait la route de l'Égypte aux croisés. « Là, dira plus tard Leibnitz à Louis XIV, vous assurerez l'éternelle domination de la France dans le Levant, vous réjouirez toute la chrétienté. » La pensée confuse de saint Louis fut un jour précisée par Bonaparte. Ghillebert de Lannoy, lui, s'inspirant de Marinus Sanuto, écrivait : « Egipte sy est plain païs et ouvert, et Surie sy est païs rusquilleux et plain de montaignes, et sont communément les Sarrasins de Surie, natifz du païs, meilleurs gens d'armes, plus vaillantz et plus habilles en fait de guerre et pour la déffense du païs que ne sont ceulz d'Egipte. » S'appuyer sur Rhodes, « dont estoit maistre ung seigneur chastellain, lequel me fit honneur, » sur Candie où il séjourna six semaines et « me firent le duc et les gentilshommes grant honneur et me envoyèrent plusieurs présens de vitailles, » puis attaquer l'Égypte par Damiette, Rosette et Alexandrie, tel était le plan de Ghillebert; c'était celui de Marinus Sanuto. Avec quel soin il détermine la distance d'une ville à l'autre, les positions stratégiques, l'importance des places fortes et leurs points faibles, la profondeur des fossés, des rivières et des fleuves, le caractère des populations, leurs mœurs et la résistance que les musulmans peuvent opposer aux armées chrétiennes! Rien n'est négligé dans ce rapport minutieux, ni les points où l'on peut rencontrer des citernes, ni les moyens de se procurer des vivres. Tout est vu, tout est prévu : on écrasera les sultans du Caire, puis on longera les côtes jusqu'à Bayrouth, pour que les nefs, maîtresses de ce golfe immense qui va d'Alep à Smyrne et de Jaffa à Alexandrie, et que commandent Candie et Rhodes, puissent ravitailler sans danger les soldats de la foi. Peut-être voulait-il, avant de marcher sur Jérusalem, s'emparer de Damas et s'assurer ainsi le transit de l'Orient. Quoi qu'il en soit, Ghillebert suivait les vieux errements; si l'Egypte avait été l'objectif du XIII^e^ siècle, il n'en était pas ainsi en 1400. La Syrie, il est vrai, appartenait encore aux mame-

Hosted by Google

louks, mais ceux-ci étaient menacés par les Turcs qui s'armaient dans l'Asie Mineure. C'est là qu'il fallait frapper la religion de Mahomet! La terreur que les descendants de Bajazet inspiraient aux sultans du Caire divisait les forces des infidèles, et une étude sérieuse de la politique de l'Asie occidentale et de l'Égypte aurait appris à Ghillebert que la nouvelle d'une défaite ottomane eût abattu les murailles de Sion, comme les murailles de Jéricho s'écroulèrent, selon la Bible, au son des trompettes de Josué. Après avoir vaincu les mamelouks d'Égypte et de Syrie, les croisés se seraient trouvés devant des ennemis bien plus redoutables, auxquels les revers d'El Mélek-èl-Achraf auraient à peine enlevé des forces; tandis qu'une victoire décisive, emportée sur les fils d'Ottman, réduisait à l'impuissance les mahométans depuis le mont Carmel jusqu'aux bouches du Nil. Mais, pour atteindre ce but, il fallait chercher Mahomet dans l'Asie Mineure, et Ghillebert n'y songea même pas. Lorsqu'il arriva à Kaffa, il désirait faire par terre le voyage à Jérusalem, débarquer à Sinople, où s'était embarqué le célèbre voyageur Guillaume de Rubruquis, et se diriger vers la Judée par la Paphlagonie, la Galatie et le Cappadoce ; il modifia son itinéraire « pour les longtains désers déshabitez de plusieurs nacions, de diverses langues et créances, » qui habitent ce pays. Cinquante ans plus tard, Ambroise Contarini allait s'aventurer dans cet empire où les Perses avaient jadis étalé leur faste ; les dangers que courut en 1473 l'ambassadeur de la République de Venise n'étaient pas de nature à faire reculer Ghillebert, si cet aventurier intrépide avait compris la situation politique de l'Asie et entrevu le seul plan qui pût réussir et sauver la chrétienté. Cependant, objectera-t-on, Ghillebert attachait une grande importance à la prise de Gallipoli, à l'entrée des Dardanelles ; il songeait donc à combattre les Turcs, puisque le siége de cette place était dirigé contre eux? Mais si telle avait été la pensée du chevalier, il n'eût pas hésité à étudier de près les ressources des Ottomans dans l'Asie Mineure, et à visiter celle-ci aussi minutieusement qu'il visita la Syrie et l'Égypte. Ce qu'il voulait, en

Hosted by Google

s'emparant de Gallipoli, la brèche par laquelle les soldats de Mahomet pénétraient dans l'empire de Byzance, c'était fermer cette route aux éternels ennemis des chrétiens et débarrasser ainsi l'Europe des invasions musulmanes.

Lorsque Henri V mourant entendit les sept psaumes de la pénitence, raconte Georges Chastellain, et « quand ce vint à *Benigne fac Domine,* où il y a *muri Hierusalem,* il dit tout haut qu'il avoit eu l'intention, après qu'il auroit mis le royaume de France en paix, d'aller conquerre Jerusalem, s'il eut été le plaisir de son Créateur de le laisser vivre son âge. » Mais le plan de l'expédition condamnait d'avance la croisade sainte à des malheurs irréparables, et la croix, qui devait flamboyer sur les murs de Sion, aurait été traînée dans la poussière d'un second Mansourah.

Le pieux Ghillebert n'avait pas oublié la dévotion pour la politique : il s'était armé du bourdon des pèlerins pour visiter Jérusalem. Ce fut en 1423 qu'il laissa derrière lui les montagnes de la Judée, au haut desquelles avaient gémi les prophètes et que la fille de Jephté avait immortalisées de ses larmes. Ghillebert abandonnait la Terre Sacrée pour la terre maudite : là-bas, au delà des mers qui portaient le serviteur d'Henri V et de Philippe le Bon, vers Venise, le tumulte de la guerre épouvantait les hommes. A peine Ghillebert de Lannoy est-il rentré à l'Écluse, que le duc de Bourgogne lui ordonne de se tenir prêt à empêcher le débarquement en Flandre et en Zélande du duc de Glocester et de la vaillante Jacqueline de Bavière. Le chevalier, élevé au grade de capitaine de Rotterdam, lance ses deux cents hommes dans la mêlée de Brouwershaven qui devait achever la victoire de Philippe. Quelques mois après, Ghillebert galopait vers l'Allemagne, que son maître voulait soulever contre les Hussites.

Dans les forêts de la Bohême, la réforme grondait et la voix de Ziska menaçait Rome, la Babylone ecclésiastique : « Bienheureux qui rendra à la grande prostituée le mal qu'elle a fait ! » Le pape sentait la tiare vaciller sur son front, la chrétienté frémissait sous ses mules, et pas un bruit

Hosted by Google

d'armures ne répondait à ses ordres. La politique devenait laïque ! Philippe le Bon répondit seul aux appels du pontife. « Combien qu'il ait de grands affaires, nul n'en doit aller devant la besongne de la foy. » Je cueille cette déclaration dans un des mémoires que Ghillebert adressait à son maître, à son retour d'Allemagne. Mais la pensée du duc était loin de Rome. A cette époque, les Anglais assiégeaient Orléans dont la chute les eût faits si redoutables, que l'Angleterre serait devenue, à son avis, un danger pour la Bourgogne. Une trêve enrayait la victoire des alliés d'outre-mer dont les succès inquiétaient nos provinces ; il était urgent qu'une autorité supérieure intervînt et imposât au duc de Belfort quelques mois de paix. Philippe s'adressa au pape et le supplia, avec toute l'habileté de sa diplomatie, de sommer le régent, dans l'intérêt de la foi devant lequel doivent s'incliner les intérêts humains, de diriger ses armes contre la Bohême, et de « le induire que, pour le bien de la cristienté, il s'i vuelle emploier en sa personne,... et d'un commun accord besongner. »

La victoire de Jeanne d'Arc sous les murs d'Orléans corrigea sans doute la piété belliqueuse du duc Philippe.

L'alliance anglo-bourguignonne se désagrégeait, quoique les efforts de Hugues et de Ghillebert tendissent à en resserrer les liens. Le duc, qui venait d'accepter la régence de France, était entré dans Paris que la lâcheté de Charles VII avait abandonné, malgré les supplications de Jeanne d'Arc. L'année suivante, Philippe le Bon épousait Isabelle de Portugal et, comme pour opposer sa puissance à celle des Anglais, il créait, pendant les solennités de ses noces, l'ordre de la Toison d'or, dont la renommée devait balancer celle de l'ordre de la Jarretière. Ghillebert fut un des premiers que le duc honora de cette distinction nouvelle.

En 1431, il était chargé d'une ambassade auprès du roi d'Écosse. L'homme politique se vêtira encore de la défroque du dévot. Dans sa jeunesse, les Anglais l'avaient fait prisonnier et il n'avait pu continuer pieusement son chemin jusqu'au trou de Saint-Patrice. Cette fois il accomplira ce

Hosted by Google

pèlerinage. Ghillebert se décide à prier sur le bord de cette bouche du Purgatoire, pour les âmes qui souffrent dans les flammes. Il traverse l'Angleterre, de Sandwich à Berwick, et pénètre en Écosse, à travers ces montagnes dont les échos répètent les légendes du saint Graal. Les souvenirs des vieux livres de chevalerie peuplent son voyage; ici il rappelle Lancelot du Lac rompant à coups d'épée les enchantements de la Douloureuse Garde, là il évoque Artus, à la cour duquel les preux de la Table-Ronde se racontaient leurs merveilleuses aventures, avant de lacer le heaume et de pousser leurs destriers vers de nouveaux prodiges. Mais il ne croit plus à ces miracles de prouesse des épopées bretonnes, et son récit nous révèle clairement que la légende est morte et que la parole est à l'histoire.

Ghillebert n'eut pas le temps de se reposer à son retour ; le duc Philippe l'envoya au concile de Bâle où se décidait la réconciliation de la Bourgogne et de la France. S'occupa-t-il de politique en Angleterre? quelle fut son attitude au concile, dans les préliminaires de paix? Autant de questions auxquelles ne répond aucun document. Toutefois il est permis de supposer que Ghillebert fut parmi les envoyés de Philippe le Bon, qui soutinrent devant l'assemblée, avec une violence extrême, le droit d'Henri V au titre de « roi de France et d'Angleterre », dont ce prince s'était paré dans une lettre adressée au concile. Cette querelle montre quelles étaient les dispositions des ambassadeurs de Bourgogne et confirme ce que j'ai dit plus haut de la politique anglaise des de Lannoy.

Le 28 juillet 1435, Ghillebert entrait à Arras avec le duc Philippe. La coalition anglo-bourguignonne était rompue. Le traité d'Arras fut le pacte du pardon, comme le traité de Troyes avait été celui de la vengeance; il rendait l'amitié de la Bourgogne à Charles VII. Il est difficile de préciser l'attitude de Ghillebert pendant les conférences qui précédèrent la signature de ce traité, qui ruinait les dernières espérances anglaises. La France allait renaître, mais cette résurrection était grosse de menaces et de Lannoy le devinait. La Bour-

Hosted by Google

gogne devait être prête à conjurer les dangers nouveaux qui surgissaient. Pour cela, il fallait gagner du temps, « dissimuler, se conduire par ambassades, lettres ou journées, » et travailler sans relâche à l'amélioration des finances, à l'administration des affaires publiques et aux alliances avec les princes et seigneurs voisins.

Ghillebert réunit ces considérations dans un mémoire qu'il présenta au duc en 1439. Les circonstances faisaient de l'aventurier un homme de gouvernement. L'édition de l'Académie a publié les écrits politiques de de Lannoy sous le titre de *l'Instruction d'un jeune prince*. La première partie, *les Travaux préliminaires*, s'adresse à Philippe le Bon; la seconde, qui est l'*Instruction*, fut adressée au jeune comte de Charolais, plus tard Charles le Téméraire. Ghillebert, dont les conseils n'ont pu sauver la Bourgogne de l'ambition française, consacrera les rares loisirs que lui font la guerre et la diplomatie à étudier la situation où le traité d'Arras place les provinces de Philippe, et à rechercher les moyens d'écarter le péril qui menace ses maîtres. Il s'efforcera de modifier le gouvernement du duc régnant et d'établir sur des bases rationnelles celui du prince qui va régner bientôt. — « Et veu la conduite du roy et de monseigneur le dolphin (Charles VII et le futur Louis XI), la disposition en quoy mondit seigneur est avec Angleterre et Allemaigne, après la grâce de Dieu, la vraie sëureté et deffense de mondit seigneur est en ses subgès. »

Les communes frémissaient sous le joug. Dinant s'agitait; Gand fourbissait ses armes, Gand si puissante qu'il fallait pour la combattre, au dire d'un contemporain, se préparer comme pour la conquête d'un royaume; le duc allait courir à Bruges révoltée les dangers les plus graves ; Liége brûlait de venger sur Philippe les martyrs d'Othée frappés par Jean sans Peur. L'émeute couvait et livrait Philippe le Bon sans défense aux prétentions de la politique française. « Il est d'une absolue nécessité, dira un jour Machiavel, qu'un prince possède l'amitié de son peuple, et s'il ne l'a pas, toute ressource lui manque dans l'adversité. »

Hosted by Google

Ce n'est pas au hasard que je cite Machiavel; Ghillebert, un siècle avant le publiciste italien, ne croit pas que la justice pour elle-même soit suffisamment efficace; dans ces temps de vénalité il lui paraît utile d'ajouter au motif abstrait du devoir le motif plus sensible de l'intérêt. Le prince sera donc vertueux par raison d'État. Notre chevalier ne met pas en doute le droit divin des rois; il estime cependant que ceux « qui n'ont autre correction sur eulx sinon la cremeur de Dieu et leurs propres consciences, » doivent donner à leurs peuples l'exemple de la vertu. Gilles de Rome avait affirmé déjà que l'âme des princes doit chercher sa félicité suprême au delà des plaisirs mondains, des richesses et de la gloire, dans la contemplation et la connaissance de la vérité. Mais ces bonnes mœurs, que Ghillebert recommande au comte de Charolais, sont aussi des « mœurs *prouffitables*, » et le brave Bourguignon ne manque pas d'insister là-dessus. La justice, qui rend les peuples heureux et fait aimer les rois, « poise, balance et départ toutes choses à un chascun ce qu'il doit avoir ou qu'il a desservi. Par son auctorité, vivent princes, royaumes, païs et gens de tous estas, en paix, ricesse, labeur et marchandise. » Mais aucune loi humaine ne peut imposer la justice au souverain; son autorité est absolue et nul ne peut la lui ravir, car elle lui a été donnée par Dieu. C'est ce qui faisait dire à saint Grégoire, évêque de Tours, parlant à Chilpéric : « Nous vous parlons, mais vous nous écoutez si vous voulez. Si vous ne voulez pas, qui vous condamnera, sinon celui qui a dit qu'il était la justice même? » — Les princes sont des dieux, chantent les Psaumes, et dans cette assemblée de dieux, Dieu a pris séance et, assis au milieu, il juge les dieux. — Cent ans avant Ghillebert, le *Defensor Pacis* de Marsile de Padoue prêchait la souveraineté du peuple; notre voyageur se souvenait sans doute du franciscain padouan et, dans sa pensée, la politique du moine du XIVe siècle rencontrait l'ancien droit public de Novgorod : « Le prince règne, l'assemblée populaire gouverne! » On sent frémir le *tiers* dans ses réflexions, encore indécises sur le droit, mais fixées sur le fait; l'*In-*

Hosted by Google

struction aperçoit derrière les rois et les seigneurs une cohue puissante avec laquelle il est prudent de transiger et qu'il importe de ne pas pousser à bout. Ghillebert est persuadé que le sujet est fait pour le prince et non le prince pour le sujet; mais la nécessité met une sourdine aux prétentions de l'arbitraire. Si Ghillebert conseille prudence, justice, continence et force, c'est moins pour le bien du peuple que pour le bien du roi. Ses idées ont des racines profondes dans le passé, et les événements qui modifient sa conduite n'altèrent point du tout ses convictions. Il croit à tout ce que l'esprit frondeur du XV^e^ siècle bat en brèche impitoyablement : supériorité des nobles, infériorité des vilains, droit divin des rois, autorité du sacerdoce. Mais il abandonne des lambeaux de tout cela aux exigences du temps; son intelligence des mouvements politiques et son cœur le conduisent à la justice par le chemin de l'intérêt bien entendu. Il ne comprit jamais la vérité du principe démocratique affirmé par Marsile de Padoue; ce furent les menaces des bonnes villes et des campagnes mécontentes et les embarras financiers du prince, qui confirmèrent à la raison de Ghillebert cette grande parole de l'Évangile : « Que celui qui veut être le plus grand soit le serviteur de tous les autres. »

Ghillebert se dévoua à la création d'un Grand Conseil, composé de sept ou huit prud'hommes de bonne vie, sages et pleins de vertus, clercs, chevaliers ou autres gens notables choisis dans toute la Bourgogne et dont la mission était d'éclairer le duc de leurs avis. « Car plus cler voient en justice et en toutes choses, plusieurs à droit esleuz, que ung seul en particulier. » Ghillebert se défend de porter atteinte au pouvoir absolu du maître, mais les circonstances commandent impérieusement au duc de se rapprocher de ses sujets et de ne plus s'isoler au milieu de ses pays. De Lannoy s'excuse humblement de désirer une institution dans laquelle les flatteurs découvrent un amoindrissement de la puissance souveraine. C'est pour acquérir la grâce de Dieu, bonne renommée et amour du peuple que Philippe le

Hosted by Google

Bon doit se mettre en peine de réorganiser l'administration de ses États. De pareils soucis assurent au prince l'amour de ses sujets et, loin d'altérer sa puissance, les concessions que fait le maître au serviteur raffermissent sa force et son autorité.

Les conseillers auront trente-six ans accomplis : « Quant l'on vient jusques à cest éage, on poeut clèrement veoir et avoir cognoissance du sens, gouvernement et conduite des hommes. » Que le prince les choisisse avec soin, car — celui qui envoie porter ses paroles par un fou, sera condamné par ses propres œuvres, disent les Proverbes. Que le duc leur interdise d'accepter dons ou profits; — le présent aveugle les yeux des sages et corrompt les paroles des justes, enseigne Moïse. Mais la rapacité des gens de justice est générale, les satires, les sermons, les ordonnances ne guérissent pas cette plaie qui ronge conseillers, juges et avocats et fait passer l'argent des justiciables dans les larges poches des justiciers. Trouver sept prud'hommes que le mal n'a pas atteints est chose si difficile, que Ghillebert ajoute prudemment : « Mon intencion n'est pas que je veuille de tous poins rebouter le conseil des convoiteux et rapineux et que princes ne s'en puissent faire servir, car il en est de ces conditions qui ont beau sens et cler entendement. » Concession malheureuse à la corruption du temps!

Les membres du Conseil parleront librement; le prince leur accorde ce droit, le bien public leur impose ce devoir. Qu'ils fassent connaître leur avis au duc, fût-ce « contre son affection et plaisir, à l'occasion de ce, il ne les aura en suspection, ymaginacion, ne male grâce. » Ils jureront de conseiller le souverain sans flatterie et en éloignant de leur pensée toute suggestion d'amitié, de haine ou d'intérêt; ils ne favoriseront point des prétentions nouvelles au détriment de droits acquis, et, s'ils ont une faveur à demander, ils la demanderont en plein Conseil, mais jamais au duc en particulier. Point de gages ou pensions des rois ou des seigneurs étrangers; le conseiller appartient au duc de Bourgogne et tout engagement avec un prince voisin serait trahison. Quant

Hosted by Google

au duc, il déclarera ne prendre aucune décision qu'il n'ait au préalable soumise à son Conseil, « pour après ce en disposer selon sa conscience et bon plaisir. » C'est déjà le droit de *veto* que les institutions modernes règleront plus tard par la sanction de l'appel au peuple.

La Bourgogne était obérée de dettes ; il fallait se procurer des ressources! Les vieux moyens sont usés et leur immoralité les condamne. Il est sage d'adoucir les tailles, aides et tonlieux et de ne plus jeter dans la circulation des monnaies affaiblies dont le titre tombe si bas que, pour un denier que gagne le prince, les sujets en perdent six et sept. Georges Chastellain avoue que le duc ne connaissait pas l'état de ses finances et que « de son amas ne voulut oncques riens voir ne argent manier, n'en sçavoir nombre. » Une indifférence si coupable, jointe au luxe excessif de la maison de Philippe, avait épuisé le trésor. Ghillebert conseille d'assurer les recettes en diminuant les dépenses ; ce faste éblouissant est contraire à l'intérêt et les Saintes Écritures le réprouvent : « Le roi ne multipliera point sans mesure ses chevaux et il ne ramènera point le peuple en Égypte pour enrichir les écuries royales ; car l'Éternel vous a dit : Vous ne retournerez jamais plus dans ce chemin-là. Il ne prendra point aussi plusieurs femmes, afin que son cœur ne se corrompe point, et ne s'amassera point d'argent ni beaucoup d'or. » La magnificence du duc, ses prodigalités, qu'alimentait le travail des communes flamandes, étonnaient l'Europe; la foule des chevaliers et des belles dames se pressait à ses banquets somptueux et à ses merveilleux tournois, auxquels Philippe le Bon assistait, entouré de ses dix-huit bâtards.

Le prince ne doit vivre que du sien, voilà le principe. Pour en arriver là, il faut dresser l'inventaire de ses ressources, abolir les charges inutiles, supprimer les dépenses exagérées, régler les budgets de sa maison. Cette conduite corrigerait en même temps les folies des grands seigneurs et soulagerait les gens des villes et des campagnes. Administrer avec les seuls produits de son domaine, telle est l'opinion de Ghillebert, défendue jadis par la bourgeoisie pari-

Hosted by Google

sienne, avec une si redoutable énergie, que les régents de Charles VI avaient dû s'y conformer. Or les communes flamandes s'entendaient à merveille avec les communes françaises, ainsi que le prouvent des lettres « très-mauvaises et séditieuses » échangées entre les bonnes villes de Courtrai et de Paris. L'état des finances aggravait encore la situation du duc au milieu de ses sujets bourguignons ; les bourgeois étaient las de payer toujours, et disaient que plus le duc touchait profits et revenus, « moins avoit de tresor et estoit tousjours en nécessité, quelques aides que ses subgès lui facent. » L'impôt a atteint son maximum de rendement, Ghillebert aura recours à l'emprunt, si le salut public l'exige un jour ! Mais on ne prête qu'aux honnêtes gens et aux gens solvables : il faut donc que les mœurs du prince soient parfaites et que la Bourgogne entière loue la sage administration du palais. Le duc possédera l'amour de ses sujets s'il visite souvent les provinces de ses États, s'informant aux notables des villes où il passe, si la conduite des officiers et conseillers est sans tache, et si les seigneurs ne s'arrogent pas des droits excessifs sur le pauvre peuple. Il respectera les franchises communales, écoutera religieusement les discussions du Grand Conseil, et s'appliquera à ce que justice règne partout. Il fera valoir ses domaines, et ne se lancera dans les aventures de guerre que du consentement de ses États. Quant aux dépenses inutiles, il ne se les permettra qu'après avoir assuré les services publics, comme œuvres de charité, entretien des soldats, forteresses et châteaux et paiement des gages. C'est ainsi que le prince gagnera la confiance de ses sujets et qu'au moment du danger, il trouvera toutes les bourses ouvertes et s'offrant à l'emprunt. « Et ne fait point à doubter, les choses bien remonstrées, pratiquées et mises à bonne exécusion, que mondit seigneur sera secouruz par ses subgès, tant de gens que de finances, tellement que, à l'aide de Dieu, il n'aura garde des malices et malvoellances de ses voisins, con grans qu'ils soient, mais en brief temps se trouvera en très-grant trésor et richesse, amé de ses subjets, doubté et crému de ses

Hosted by Google

ennemis. » Toute cette partie financière de l'*Instruction* était adressée à Philippe le Bon, que ruinaient la folie des pierres précieuses et des riches étoffes, le goût des chevaux harnachés d'or et d'argent, les oiseaux rares et ces fêtes dont les communes payaient les frais. Charles le Téméraire, nature large et libérale cependant et aimant à donner à double main, écouta les conseils de l'ambassadeur de son père et Georges Chastellain put dire de lui qu'il « prisoit et louoit avoir argent et de le garder pour le bien du plus grand fruit qui s'en peut traire en temps opportun. »

La turbulence du dauphin Louis inquiète la Bourgogne ; des levées d'argent sont indispensables pour faire face aux événements. Ghillebert, fidèle à l'ancien droit public des communes, devance Philippe de Comines qui se demandera s'il y a roi ni seigneur sur terre « qui eût pouvoir, outre son domaine, de mettre un denier sur ses subgects, sans octroy ou consentement de ceulx qui le doivent payer, sinon par tyrannie et violence. » Le duc Philippe, en nécessité d'avoir finances, réunira ses États et leur exposera franchement la situation du pays ; il leur dira quelles économies il a faites dans les dépenses de sa maison, et comment, à l'avenir, il gouvernera, en s'éclairant de l'opinion de tous ses sujets et des prud'hommes de son Conseil. Il s'adressera aux notables de l'Église, de la noblesse et des bonnes villes, avant de déclarer une guerre, « veu que ce n'est pas le bien de mondit seigneur seul, mais le bien de tous, grans, moyens et petis. » Il y a une communauté d'intérêt étroite entre le prince et le peuple ; Ghillebert, qui le comprend, s'applique à rapprocher le maître des serviteurs et à démontrer au souverain qu'en s'isolant de ses sujets, il perd ce point d'appui qu'il trouve en eux et sans lequel sa puissance n'est que chimère. « La vraie seurité et deffense de mondit seigneur est en ses subgès. »

A cette époque, Charles VII réformait l'organisation militaire de son royaume et créait ces armées permanentes que Thomas Basin, évêque de Lisieux, dénonçait comme de futurs instruments de despotisme. Une réforme était néces-

Hosted by Google

saire en Bourgogne et Ghillebert la réclame impérieusement; mais le chevalier ne sacrifiera pas la suprématie de ses frères d'armes, qu'a glorifiés l'accolade, à un système qui réduit à l'inaction les nobles milices féodales. Lorsque Ghillebert écrira l'*Instruction d'un jeune prince*, il parlera avec enthousiasme du glorieux état de chevalerie et il s'écriera que les chevaliers sont au prince ce que les bras sont au corps. C'est en eux que le duc doit placer sa confiance, car « ordre de chevalerie est si noble en soy que, s'il faloit eslire seigneur ou prince pour gouverner et maintenir une région, l'on ne le pourroit mieulx choisir ne eslire entre tous aultres que ou nombre des chevaliers. » Toutefois, à cette milice de grand nom et de haut courage, riche en capitaines instruits, il est utile de joindre les communautés des bonnes villes et du plat pays, bien ordonnées et obéissantes à la discipline, ainsi que gens d'armes dociles et braves. Cette foule de combattants s'appuiera sur une artillerie bien fournie et savamment dirigée. Mais il n'est permis au prince de rassembler ces légions et de les lancer dans les hasards des batailles, que si les États, princes du sang, gens d'Église, chevaliers et nobles hommes, sages et notables des cités, approuvent l'entreprise. « Les chemins par où l'on vient en guerre sont légiers à trouver et y est on tost venu, mais les voyes et yssues par où il en faut saillir en sont dangereuses et difficiles et souvent plus trenchans que rasor ne pointure d'esguille. » Ghillebert a vu, dans cette gigantesque épopée de cent ans qui désola la France, les grands seigneurs se faire chefs de bandits, la parole jurée violée après la victoire, les villes saccagées, le meurtre et le viol tolérés, des provinces entières s'écroulant dans de gigantesques incendies à la lueur desquels des mercenaires forcenés pillaient, saccageaient, tuaient; la terreur troublait les intelligences, corrompait les mœurs, enrayait l'activité du commerce et de l'industrie, et dans ce bouleversement des choses, les impôts arrachés de force affamaient la France. La guerre, s'écrie-t-il, est une cruelle « qui tout gaste et destruit. » Pour l'éviter, il n'est meilleur moyen

Hosted by Google

que de se gouverner par raison et justice, car « raison et justice nourrissent paix et concorde. » Mais si la guerre est inévitable et si les Etats consultés permettent de jeter le gant, chaque bataille fût-elle une défaite, tous les maux s'appesantissent-ils sur le pays, personne ne reprochera ces calamités au prince qui n'aura fait que suivre les conseils des trois ordres. Toutes les horreurs de la guerre passent devant ses yeux, il se souvient! et dans une apostrophe d'une admirable éloquence le chrétien inspire les paroles du soldat : « Hélas! mon souverain seigneur, or présuposons que, par force d'armes et de jugement d'espée, qui tousjours n'est pas droiturier, roy ou prince, par vaillance et conduite, puist venir au dessus de ses ennemis, quant tout sera alé et passé, ars, occis et tué, et que le jour vendra qu'il luy fauldra respondre devant la face de Nostre-Seigneur, qui tout scet et congnoist, de si grans cruaultez que de la mort de tant de chevaliers, escuiers, nobles hommes, gens d'église, povres laboureurs et aultres qui à l'occasion de ces cruels guerres ont esté occis piteusement, femmes violées, povres laboureurs, petis enfans mors de faim, eglises et monastères, villes et chasteaux démoliz, ars et abattus, et en tant de manières exactioné et fait fourvoier le poeuple que à paine bouche d'omme le sauroit recorder, certes ce ne sera pas petite chose d'en bien sçavoir respondre qui bien regarde les commandemens de Dieu. »

Le comte de Charolais n'écouta point le sage conseil de Ghillebert et, comme si la fortune des batailles donnait raison à ce Jean Cornwallis, dont le fils fut tué au siége de Meaux, et qui rengaîna son épée en disant que cette mort prouvait que guerre entre chrétiens était chose damnable, le châtiment attendait Charles le Téméraire à Nancy. Ghillebert connaissait l'humeur aventureuse du jeune prince et voulait alimenter dans de lointaines expéditions, utiles à la foi, les goûts chevaliers du maître qui allait tuer la Bourgogne sous lui. Notre ambassadeur n'avait pas oublié ses anciens projets de croisade. Philippe le Bon songeait toujours à précipiter l'Europe sur l'Asie. Ghillebert partit une

Hosted by Google

dernière fois, en 1446, pour Jérusalem. Il s'embarqua à Naples, après avoir accompli une mission auprès du roi d'Aragon qui tenait les champs à Présensano. Quelques jours après il débarquait à Candie dont il longea la côte septentrionale. Rhodes l'attendait; il s'y arrête et fait voile vers Chypre, cette île enchantée où les anciens adoraient Vénus et les Grâces, deux divinités auxquelles notre chevalier ne sacrifie guère. Il traverse Chypre, de Famegouste à Nicosie « devers le roi » que menacent les infidèles et que deux héros bourguignons sauveront un an plus tard. La felouque de Ghillebert jeta l'ancre à Jaffa, au bas de cette plaine qui descend des montagnes de la Judée vers lesquelles l'ambassadeur marchera jusqu'à Jérusalem. Quelle fut la pensée de ce voyage? C'est ce que l'absence de documents ne permet pas d'établir. En 1447, Geoffroy de Thoisy et Jean de Wavrin donnaient à l'Orient le spectacle de leurs prouesses : l'un sauvait Rhodes, l'autre gardait le détroit de Constantinople contre les Turcs; comme si tous deux devinaient le seul champ de bataille où les chrétiens pussent frapper un coup décisif et réduire les musulmans à l'impuissance, ils firent des prodiges d'héroïsme sur les côtes de la mer Noire, en Asie Mineure. Instinct d'aventurier que la raison de Ghillebert eût dû préciser. Mais l'envoyé de Bourgogne ne modifie point son itinéraire stratégique; il connaissait trop bien l'Égypte pour explorer de nouveau ce pays étudié jadis avec un soin minutieux; il ne s'arrête qu'à Candie, Rhodes et Chypre qu'il avait visitées dans sa jeunesse et que les Mamelouks et les Turcs inquiétaient chaque jour. Il est donc probable que le plan de 1446 fut celui de 1423. On sait que Philippe le Bon attendit l'an 1463 pour demander à ses chevaliers et à ses bourgeois de nouveaux croisés que la tempête, la famine, les maladies et les défections dispersèrent avant que la flotte eût quitté les rivages de l'Occident. Il était trop tard. Un grand bruit avait secoué l'Europe : c'était les murailles de Constantinople qui s'écroulaient sous les coups des béliers ottomans, dans la fumée des canons qui crachaient les boulets de pierre sur les défenseurs de Byzance. Dieu protégeait Mahomet!

Hosted by Google

Ghillebert pouvait mourir. Jérusalem était perdue et les Sarrasins triomphaient! La Bourgogne avait vécu : les communes se raidissaient contre le despotisme du Téméraire et les perfidies de Louis XI minaient lentement nos provinces épuisées. Ni les avertissements de la politique, ni les conseils de Ghillebert, des sages et des prud'hommes n'avaient guéri les folies du maître, qui léguait un triste héritage à son fils, le comte de Charolais, dont le caractère absolu et la nature fougueuse n'étaient guère propre à sauver une situation compromise déjà par la ruine du trésor, le mécontentement des sujets et une alliance absorbante.

Ghillebert s'indigna de l'aveuglement du vieux duc que la flatterie osait nommer « Philippe le Bon, » comme si ce prince n'avait pas empêché souvent, par mandement et lettres, l'exécution de bonne et droiturière justice. N'a-t-il pas guerroyé contre les chrétiens et communautés des bonnes villes, pour satisfaire convoitise, orgueil et vaine gloire; ne s'est-il pas jeté dans des entreprises dangereuses, sans recourir au Conseil des anciens et aux États? N'a-t-il pas accablé le pauvre peuple de grandes et somptueuses tailles, aides, tonlieux et mengeries? N'a-t-il pas falsifié les monnaies et payé les fantaisies royales de la ruine de ses sujets? N'a-t-il pas baillé des offices à des intrigants sans valeur, quand des serviteurs intelligents, dévoués et probes attendaient les récompenses méritées? Tout ce passé révoltait les dernières années de Ghillebert, aigries par les sombres prévisions de l'avenir. Le vieux diplomate apercevait l'abîme où tant de fautes avaient précipité la Bourgogne, où tant d'autres la précipitaient plus rapidement encore. Tout s'écroulait autour de lui, la Terre-Sainte, la Bourgogne et le catholicisme romain. Il avait consacré sa vie à arracher Jérusalem aux musulmans, et les musulmans avaient planté l'étendard du Prophète dans l'Europe chrétienne; toute son activité fut dirigée vers le salut des provinces que Philippe le Hardi et Jean sans Peur avaient faites si puissantes, et la dernière heure de tant de gloires était proche; il avait préparé la croisade contre les Hussistes, ces précurseurs de

Hosted by Google

Luther, et Luther allait ébranler bientôt la catholicité et compromettre l'existence de Rome l'Éternelle. Une évolution énorme s'accomplit, le moyen âge agonise !

Ghillebert mourut le 22 avril 1462. Il fut enterré à l'église de Saint-Maurice, et, sur sa tombe, on grava cette épitaphe : « Cy gist Noble Chevalier Messire Ghillebert de Lannoy, Seigneur de Willerval et de Tronchiennes, Frère et Compagnon de la Toison d'or, qui donna mille écus de quatre s. de gros, monnoye de Flandres, pour l'entretènement du service divin en ladite église, et trespassa anno 1462, le 22 d'Avril. » Voilà tout ! Ghillebert avait sacrifié sa santé et sa vie à la délivrance du saint sépulcre ; il défendit les droits de Rome contre le schisme grec, et le catholicisme contre l'hérésie de Jean Huss ; il fut mêlé à toute l'histoire diplomatique de son temps et inspira la création du Grand Conseil ; il écrivit les *Travaux préliminaires* qui eussent arrêté la chute de la Bourgogne si le duc Philippe les avait écoutés, et l'*Instruction d'un jeune prince*, qui l'eût sauvée si le duc Charles avait suivi les conseils que renfermait ce traité de morale politique, et, sur la tombe d'un pareil homme dont le dévouement servit la cause du pape, du prince et du peuple, les contemporains ne se souviennent que d'un épisode de sa vie : une fondation de messes ! Il fallut que quatre cents ans s'écoulassent, pour que l'histoire plus juste rendît à Ghillebert de Lannoy la place qu'il avait si bien gagnée au milieu des voyageurs, des diplomates et des moralistes célèbres du XV^e^ siècle [1].

ERNEST VAN ELEWYCK.

[1] M. Charles Potvin a rendu à Ghillebert le droit de paternité sur l'*Instruction du jeune prince*, droit que les bibliographes, depuis Galiot Dupré, en 1517, attribuaient à Georges Chastellain. Dans l'Introduction des œuvres, M. Potvin établit d'une façon péremptoire ce point nouveau acquis à la science dès à présent. Quant aux *Enseignements paternels*, il est démontré aujourd'hui que Ghillebert les écrivit pour son fils et non pour Charles le Téméraire, comme le suppose M. Kervyn de Lettenhove. Il est fâcheux que tant de rapports, notes, mémoires, avis, dus à la plume de Ghillebert, soient perdus. Mais le patient et minutieux travail de M. Potvin éclaircit bien des obscurités et comble bien des vides.

Hosted by Google

LA MANIE DU SEIGNEUR DE JOUVENCIÈRES.

A P.-J. STAHL

Ce petit conte est dédié en toute amitié.

C. L.

Il y a en politique, en sciences, en art des hommes qui ne vivent pas de la vie de leur temps et semblent immobilisés dans les idées des hommes qui les ont précédés. X.

I

Le baron Gonzague de Jouvencières était un maniaque d'une espèce particulière pour laquelle je ne trouve d'autre nom que celui d'archaïque. C'était un homme des anciens temps égaré au milieu des temps présents. Il avait pour manie, non-seulement de médire de la société au milieu de laquelle il vivait, mais de ne vouloir se soumettre à aucun de ses usages; et comme on ne saurait vivre sans une coutume, il avait trouvé bon de se conformer aux coutumes de ses pères.

Une pareille manie serait difficilement explicable chez un homme qui, comme le baron, ne manquait ni d'intelligence ni de raison, sans une certaine prédisposition de naissance et un genre d'éducation spécial.

Le baron avait, en effet, vécu jusqu'à l'âge de vingt ans dans la solitude d'un vieux château, sous la surveillance d'un précepteur, M. Desronceraies, homme savant dans les choses anciennes et qui se complaisait à ne parler que des mœurs d'autrefois.

Hosted by Google

Ce M. Desronceraies jugeait la vie moderne absolument indigne d'un galant homme ; il n'avait d'estime que pour les traditions chevaleresques, les combats de château à château, les expéditions lointaines, les manoirs montés sur le pied de guerre, les cortéges de palefrois et de haquenées. C'était l'enseignement qu'il donnait à son élève, et le père du baron, vieux gentillâtre podagre et goutteux, ne songeait pas à le contrarier. Bien au contraire, il avait fini par si bien s'intéresser aux leçons de Desronceraies qu'à table il ne parlait plus lui-même que de tournois et de grandes équipées. Rien n'était plus amusant que d'entendre ces belliqueuses paroles dans la bouche d'un homme si peu fait pour les mettre en pratique : le vieux baron, avec sa goutte et ses rhumatismes, la main tremblante et le corps plié en deux, faible d'ailleurs et pusillanime, eût suffi tout au plus à mener paître des moutons.

Il vivait dans l'isolement, voyant peu de monde, chassant rarement, occupé uniquement de mettre sa conscience en règle avec Dieu et ses fermiers en règle avec lui. Mais le vaillant M. Desronceraies avait du courage pour tous ceux (et ils étaient nombreux) qui, au château, n'en avaient pas.

Ici se place naturellement une anecdote qui montrera jusqu'où allait la vaillance de M. Desronceraies.

C'était un soir de décembre. Le précepteur était sorti comme à l'ordinaire, après le repas en commun, pour détendre, comme il disait, ses esprits fatigués. Régulièrement il faisait le tour du parc, gagnait la grille et descendait le chemin qui mène au village ; puis il rentrait au château. Jamais on ne l'avait vu demeurer dehors plus d'une heure.

Ce soir-là, l'heure s'écoula sans qu'on le vît revenir. Peut-être, par extraordinaire, était-il entré se chauffer au feu d'un paysan, car le froid était intense ; mais toute une heure se passa de nouveau, et M. Desronceraies ne paraissait pas.

Le baron donna l'ordre d'allumer des lanternes et de se mettre à sa recherche. Le parc fut battu, puis le bois et les environs. Peine inutile. Desronceraies était introuvable.

Quelqu'un parla alors de s'enquérir au village. On se mit en marche.

Hosted by Google

A peine avait-on fait vingt pas sur la route qu'on entendit des gémissements et des appels. Comme il faisait grand vent et que les cris au sortir de la bouche s'éparpillaient dans l'air, on ne put découvrir d'abord l'endroit d'où partait la voix.

A la fin pourtant, il parut évident qu'une créature humaine était perchée au sommet d'un des arbres qui bordaient la chaussée. Il y eut des échanges de questions et de réponses : c'était bien M. Desronceraies qui était dans les branches. Il criait en désespéré qu'il avait été suivi par un loup et que le loup ne pouvait être loin ; il invitait les assistants à battre les fourrés aux alentours, refusant de descendre tant que le loup ne serait pas mis hors d'état de le reconnaître.

Ce ne fut qu'après que la petite troupe eut exploré les environs sans avoir rencontré quoi que ce soit qui de près ou de loin ressemblât à un loup, que M. Desronceraies se détermina à se laisser glisser de son arbre. Il était blême de peur et tout son corps paraissait gelé. On l'emporta presque sans connaissance au château.

Cet événement fut le sujet de maints commentaires. Le précepteur, grossissant un peu le danger, raconta qu'il n'avait pas vu un loup, mais dix loups, ce qui causa une grande désolation au vieux baron, isolé au fond de son manoir, loin des secours. M. Desronceraies toutefois ne parvint jamais à reconquérir son prestige aux yeux des domestiques, bien persuadés, ceux-là, qu'il n'avait eu affaire qu'à des chimères.

Ce fut cet intrépide guerroyeur qui forma l'esprit du fils du baron, le jeune Gonzague de Jouvencières.

Pour son bonheur ou son malheur, Gonzague était loin de ressembler à son père. Non-seulement il n'était ni goutteux ni perclus, mais dix loups ne lui eussent pas fait peur. La semence des leçons de Desronceraies tomba donc dans un terrain bien préparé qui n'attendait que l'âge pour porter sa moisson.

Aux instincts indépendants s'ajouta bientôt l'effervescence d'une imagination constamment échauffée par le récit de mille exploits. Le précepteur dut même reconnaître que son

Hosted by Google

enseignement dépassait le but qu'il s'était proposé. Gonzague renchérissant sur lui, ne parlait plus que de parties périlleuses; il l'exhortait à partir ensemble pour les pays lointains, armés tous deux et montés sur des chevaux bardés de fer, ou bien, s'attaquant aux voisins, il s'offrait à exterminer tous ceux qui contrarieraient leurs projets.

L'ardeur du jeune homme gêna singulièrement le paisible M. Desronceraies. Il se demandait avec anxiété quel frein il pourrait opposer à ce débordement; mais sitôt qu'il cherchait à l'enrayer, Gonzague lui répondait avec ses propres arguments. De là des dissentiments. Gonzague finit par lui déclarer nettement qu'il le tenait pour un vieux fou, et la chasse, le cheval, les armes ne lui laissèrent bientôt plus un instant pour l'étude.

Il avait vingt-trois ans quand son père mourut.

Alors commença pour lui une vie nouvelle.

Il ne congédia pas le vieux Desronceraies; il en fit son régisseur. Incapable de s'occuper lui-même de ses biens, il lui en confia la gestion; et débarrassé par ce moyen des soucis vulgaires, il jouit à sa manière de sa liberté. Mais son activité ne se porta pas vers la solitude, comme on aurait pu le croire : il fit la connaissance de quelques gentilshommes du voisinage et se mit à organiser avec eux des parties de chasse et des promenades.

Ces jeunes gens, bien qu'aguerris eux-mêmes aux fatigues, étaient étonnés de rencontrer tant de vaillance chez un homme de leur âge; il se lançait, au galop de son cheval, des heures entières à travers bois et raillait ceux qui lui parlaient de répit. En chasse, il rêvait des carnages, battait les taillis du matin à la vesprée et ne rentrait au logis que bien avant dans la nuit, rompu, meurtri, trempé par les pluies. Rien ne l'arrêtait dans sa course, ni les champs ni les haies, ni les coutumes, ni les lois. Il mettait avant toute chose son bon plaisir et s'étonnait que tous les gentilshommes ne fissent pas comme lui. On avait beau lui représenter les dangers de pareilles escapades : il se moquait du garde champêtre et des gendarmes autant que des particuliers.

Hosted by Google

Il avait fini par devenir la terreur du village. Ses amis le délaissèrent, craignant d'être entraînés trop loin par cet enragé. Le résultat inévitable fut une accumulation de procès-verbaux et d'ordres à comparaître dressés à sa charge. Enfin, Desronceraies lui fit entendre raison, non sans de longues et patientes explications.

Le baron parut se calmer un peu pendant quelque temps. Il fit plus attention à la propriété des gens, et ses chevaux cessèrent de franchir la clôture des champs. Mais il maudit la société qui lui imposait de telles contraintes ; il la déclara injuste et stupide, et dès ce moment, renonçant à l'amitié, aux relations du voisinage, à tout ce monde qui, selon son expression, n'avait que du sang blanc dans les veines, il résolut de vivre dans le mépris du siècle.

Une manie n'est souvent que le résultat d'un détournement des activités de l'esprit. Qu'au lieu de succéder à un père riche dans la propriété de biens considérables, de voir plier les volontés devant ses caprices, de prendre l'habitude de la domination, d'être chez lui un maître absolu, le jeune baron Gonzague de Jouvencières eût été livré à lui-même, à ses œuvres, à ses aspirations et secondé par un enseignement raisonnable, il eût choisi en raison de sa turbulence une profession active ; peut-être fût-il devenu soldat ou marin ; peut-être eût-il voyagé. Dans tous les cas, il n'eût pas fini par être le singulier maniaque qui a fait l'étonnement des gens qui l'ont approché.

Je ne veux pas vous raconter sa vie : elle n'est ni compliquée ni fertile en sujets de récits. Le baron de Jouvencières n'eut jamais qu'une volonté : en faire à sa tête ; et comme il avait été nourri de la moëlle des choses démodées, comme d'autre part, il méprisait souverainement son époque, qu'on lui avait appris à ne pas comprendre, il avait pris petit à petit l'habitude de modeler son milieu sur sa fantaisie.

II

Pendant une de ses promenades à la ville, le baron avait remarqué à la fenêtre d'une maison de modeste apparence,

Hosted by Google

une jeune fille au visage affectueux et bon. Il s'en éprit et l'enleva.

Vous pourriez croire qu'il l'emporta bien loin, au fond de quelque retraite ignorée ; il se contenta de l'emmener dans son château, aussi ouvertement que s'il l'eût obtenue de son père.

L'enlèvement s'ébruita ; on parla de descente judiciaire. A la première rumeur, le baron arma sa maison, résolu à vendre chèrement sa vie si quelqu'un tentait de franchir le seuil de son domaine. Heureusement Desronceraies fut de bon conseil dans cette circonstance : il lui persuada de demander au père de la jeune fille une entrevue dans un lieu qui fut fixé.

Le père, digne bourgeois, se rendit au rendez-vous avec ses fils. Le baron y vint seul. Il leur parla, le chapeau sur la tête, et leur dit ses intentions. Ces intentions étaient les meilleures du monde, puisqu'il voulait épouser la jeune fille. Seulement, le baron ne pouvait rien faire comme les autres hommes ; pareil à celui qui pour se gratter le front emploierait ses orteils, il recherchait des moyens extraordinaires pour obtenir des résultats très-simples. Le père et les frères furent étonnés de le voir arriver si aisément au but de leurs désirs.

Son mariage avec la demoiselle, honnête et belle personne d'ailleurs, fut heureux autant qu'union peut l'être. Elle se prêta à tous ses caprices, lui obéit en toutes choses, et, au bout d'un an, lui donna une fille qu'on appela Hermine.

Dès les premiers mois de son mariage, un grand changement s'était opéré dans les habitudes du baron de Jouvencières. On ne le vit plus courir les bois des journées entières ni rentrer à la nuit, les vêtements déchirés, comme un homme qui a livré des combats. Il organisa sa maison, remonta ses écuries, se fit faire des lectures par le vieux Desronceraies et parut se complaire aux choses de l'intérieur.

Cependant les bonheurs domestiques ne devaient pas étouffer en lui les germes de l'éducation première ni détruire l'activité qu'il avait montrée jusqu'alors : elles devaient

Hosted by Google

seulement la diriger dans un autre sens, plus conforme au principe de la vie conjugale. C'est alors que naquit en lui cette manie à laquelle il se voua pour le restant de ses jours.

Le château de Jouvencières est situé à mi-colline au milieu des bois. Une route carrossable mène de la grille au village à travers lequel elle se poursuit, pour aller s'embrancher plus loin avec des chemins vicinaux. C'était un fier et noble manoir du vivant des vieux barons, mais le temps en avait emporté l'allure féodale. Les anciens créneaux avaient disparu, les fossés avaient été comblés, et le père du baron actuel avait achevé d'altérer la sévère physionomie primitive en substituant aux restes de la poterne un vulgaire grillage d'entrée couronné de fleurons dorés.

Jouvencières avait fini, au milieu de toutes ces déroutes, par ressembler à la plupart des châteaux modernes. Quant à l'enceinte de bois qui environnait antérieurement l'habitation, le père de Gonzague y avait fait ouvrir de larges allées, de manière que ces lieux sauvages n'étaient plus à présent qu'un beau parc régulièrement éclairci. Il y avait des terre-pleins gazonnés, des parcs de rhododendrons, des statues, des exèdres, et l'ensemble ne manquait pas d'une certaine solennité bourgeoise.

On se souvient encore dans la contrée de l'étonnement qui s'empara de tous les esprits, quand un beau matin, deux ans environ après le mariage du baron Gonzague, on vit s'abattre sur le château une armée de maçons. La grille fut démolie, les édifications récentes tombèrent sous la pioche, on détruisit les murs du parc, le petit perron à colonnes qui faisait l'admiration des gens du village s'abîma dans un nuage de poussière, et il ne resta bientôt plus que les deux ailes, garnies de tourelles, qui avaient conservé leur architecture.

A quoi songeait donc l'étrange baron ?

Sur l'emplacement de la grille se dressa une construction massive dont la hauteur dépassait les maisons les plus élevées du village, et cette construction se relia à de vastes murailles d'une épaisseur peu commune qui bientôt enfer-

Hosted by Google

mèrent tout le château dans leur enceinte. En même temps, les champs qui s'étendaient au dehors furent creusés à une grande profondeur tout autour des murailles : c'étaient les anciens fossés qu'on déblayait. Puis on réédifia les tourelles, le donjon qui regardait la plaine fut rebâti, l'ancienne galerie crénelée qui courait au sommet du manoir reprit sa place, et le château de Jouvencières présenta, au bout de quelques années, l'aspect d'une demeure féodale recomposée tant bien que mal. Un archéologue eût certainement trouvé à redire au mélange des styles : l'architecte, en effet, n'avait pu si bien séparer l'ancien du moderne que celui-ci ne reparût par places; mais, telle qu'elle était, cette restauration gardait une certaine vraisemblance au milieu de ses amalgames.

Le baron ne demandait rien de plus ; esprit pittoresque — car la manie archaïque se confondait en lui avec la manie pittoresque — il lui suffisait que le milieu dans lequel il vivait eût l'apparence de ses rêves, et il n'était ni assez versé dans la science du passé, ni assez logique dans ses désirs pour souhaiter une réalisation absolue.

L'intérieur, du reste, n'avait pas subi de moins importants changements que l'extérieur : c'est ainsi que le salon, vaste pièce du premier étage, dont le plafond avait gardé ses voussures, fut remplacé par une salle d'armes ; les meubles délicats qui l'ornaient prirent le chemin de la ville ou furent relégués dans les combles, et les murs se recouvrirent de panoplies. De distance en distance, des armures montées sur des piédestaux et debout, semblaient avoir gardé la forme des gens d'armes qui jadis remplissaient la salle de leur cliquetis de fer. Au fond de la pièce, entre deux fenêtres, un cavalier se tenait en selle, la lance au poing, sur un palefroi caparaçonné. A la place des larges fenêtres prenant la lumière par les belles glaces polies de l'industrie moderne, des espèces de meurtrières ne recevaient du dehors qu'un jour mesuré. Les escaliers de bois qui desservaient les étages disparurent pour des escaliers de pierre; les portes furent garnies de fer, avec des complications de serrureries et de verrous, et des meubles en chêne sculpté, massifs et sévères, succédèrent

Hosted by Google

aux crédences, aux guéridons, aux consoles, aux cabinets de laque, aux chiffonnières, aux divans que des femmes au goût raffiné avaient éparpillés à travers les appartements. Sur chacun de ces meubles nouveaux, les armoiries de la famille épanouissaient des reliefs orgueilleux.

Ces armoiries se rencontraient, du reste, du haut en bas du manoir, en dehors et en dedans : il n'était si mince objet qui ne les étalât avec ostentation. Le baron les avait fait graver aussi sur une splendide vaisselle de table, commandée tout exprès et fabriquée en argent sur les modèles du temps. C'était dans les bahuts un amoncellement de hanaps et de vidrecomes, de vieilles porcelaines et de vieux cristaux.

Les cuisines avaient été arrangées de manière à y pouvoir rôtir des bœufs entiers. Le baron aimait la grande chère : le château fut bientôt connu pour les quantités considérables de victuailles qui s'y consommaient. Les domestiques mangeaient à la même table que les maîtres, dans l'énorme salle à manger du rez-de-chaussée; mais, tandis que le baron, sa femme, sa fille et ses hôtes de considération étaient assis sur des chaises à haut dossier, ils se tenaient assis sur des escabeaux moins élevés. Au bas bout de la table s'asseyaient les gens de passage, des mendiants, des paysans, des tenanciers, des pèlerins; car, pour se conformer à la tradition et bien que la coutume de pèleriner se soit sensiblement modifiée, le baron Gonzague avait décidé que quiconque passerait devant le château aurait le droit d'y entrer, de se chauffer aux feux des cuisines et de s'asseoir à la table commune.

M. Desronceraies était au milieu de ces usages le plus heureux des hommes.

Le dimanche, le seigneur de Jouvencières et sa famille se rendaient à la chapelle, accompagnés de tous les serviteurs de la maison. Cette chapelle était attenante au domaine et le vicaire du village y venait chaque jour dominical dire la messe. Les villageois s'entassaient sur le seuil, tête découverte, tandis que le baron et ses gens se tenaient assis près de l'autel.

Hosted by Google

III

Le baron Gonzague était, à cette époque, un homme de haute taille, les épaules larges, les membres bien pris. Il portait toute sa barbe, et ses cheveux, bruns et bouclés du bas, tombaient sur ses épaules. Une expression de force et d'autorité régnait sur son visage. Il avait les traits réguliers, de belles dents, les joues en couleur, et l'ensemble de sa personne ne manquait ni de majesté ni de beauté. Un grand feutre mou le coiffait; il était vêtu du justaucorps et des hauts-de-chausses, avec des bas de soie noire sur lesquels retombaient des aiguillettes. Des manchettes blanches se retroussaient sur ses poignets et un vaste col uni, terminé par un liseré de dentelles, descendait sur sa poitrine. Il portait ordinairement à la promenade un petit manteau en drap noir sans ornements. C'était un costume élégant et grave, qui dessinait avantageusement ses formes vigoureuses et lui donnait l'apparence des seigneurs hollandais du temps de Frans Hals et de Mierevelt.

On ne peut nier qu'un tel costume ne fût légèrement en contradiction avec l'allure féodale du château ; mais le baron, en le choisissant de préférence à tout autre, avait obéi sans doute à des considérations de commodité. Il ne poussait pas, du reste, la rigueur jusqu'à vouloir que tout fût en rapport avec le cadre dans sa noble et austère demeure, et son amour du pittoresque s'était trouvé satisfait par un accoutrement qui conciliait à la fois son dédain des conventions du jour et sa fidélité aux pratiques surannées.

Dans cet ordre d'idées, il avait imposé à sa femme et aux femmes de sa maison, des vêtements à peu près semblables aux siens. La baronne portait de longues robes de velours au corsage échancré et tombant très-bas sur les reins, des gants à manchettes, à la promenade un large feutre à plumes, dans la maison un toquet posé sur le coin de la tête ; et une vaste fraise à trois rangs de tuyaux se rattachait à une guimpe qui lui recouvrait la gorge. La petite Hermine, de

Hosted by Google

son côté, était habillée de robes tombantes à devants plats, d'où sortait une collerette.

Six grands lévriers au poil lustré les suivaient partout, tournant autour des tables, sautant à leurs côtés ou roulés en boule au pied de leurs fauteuils. Il convient de dire que le tableau était charmant. Jamais on ne vit figure d'enfant mieux s'assortir au luisant azuré de l'empois, que celle de la blonde et pâle Hermine; ses joues, délicates et veinées comme la porcelaine du Japon, se nuançaient aux pommettes de teintes rosées qui en faisaient paraître la pâleur plus transparente. Quant à la baronne, à qui son mari avait, de son autorité privée, donné le nom de Godeberte, plus couleur du temps, bien qu'elle s'appelât Marie, rien n'allait mieux à sa haute taille, à la minceur de son buste, à ses longs cheveux blonds déroulés sur son dos et tombant en petites ondes de boucles, que les robes de velours, les cols tuyautés et le chapeau à larges bords.

Le baron avait exigé, au surplus, que toute sa maison s'habillât à l'exemple des siens. M. Desronceraies avait endossé un costume noir, haut-de-chausses et pourpoint, avec une infinité de petites aiguillettes qui produisaient à chaque pas un interminable carillon; mais, différent en cela de son maître et seigneur, il s'était coiffé d'un bonnet de docteur. Chacun des domestiques mâles portait un justaucorps et des culottes bouffantes, losangés de petites pièces bariolées qui leur donnaient assez l'aspect de comparses d'opéra comique. Et cet accoutrement se complétait par celui des suivantes et des filles de cuisine, robes de couleur foncée et courtes, à corsage ouvert sur de la guipure et noué par des lacets entre-croisés.

Au milieu de cette bigarrure se prélassaient six énormes gaillards, recrutés parmi les plus solides gars des environs; ceux-là maniaient des hallebardes et étaient préposés à la défense du manoir.

Il y avait à peu près dix ans que le pont-levis fonctionnait à l'entrée du terrible château et les travaux étaient loin d'être terminés. Chaque année amenait des restaurations

Hosted by Google

nouvelles, de nouveaux aménagements, et le seigneur de Jouvencières éprouvait autant de satisfaction à penser aux choses qu'il avait faites, qu'à celles qui lui restaient à faire. Il vivait véritablement de la vie de son manoir, sentant s'augmenter son bien-être avec ses reconstructions et ruminant sans cesse des projets pour mieux assouvir sa manie d'archaïsme. Ce n'est pas sans angoisse qu'il songeait par moments au terme des travaux ; mais il espérait bien pouvoir les poursuivre pendant longtemps encore.

Naturellement, il avait eu recours à un architecte ; il lui avait payé un traitement élevé et l'avait attaché à sa maison.

L'adroit artiste avait commencé par se construire dans le village un vaste pavillon, où il s'était installé ; puis, libre de toute préoccupation personnelle, il s'était mis à bouleverser le château. Malheureusement il mourut au bout de la dixième année.

Ce fut un grand coup pour le baron, qui vit en un instant tous ses rêves anéantis par la mort du seul homme capable de les réaliser. Un espoir lui restait : c'est que le fils de l'architecte, jeune homme de vingt-six ans, qui depuis longtemps travaillait avec son père, se chargeât de poursuivre la restauration.

IV

George Musin avait du talent et de la résolution ; il accepta d'être le continuateur de son père, et l'effet de cette direction nouvelle fut une recrudescence d'activité parmi les ouvriers. Sans cesse il les stimulait, et pour mieux les attacher à son œuvre, il augmenta leurs salaires. Le baron fut bientôt si charmé de son collaborateur, qu'il voulut l'avoir à toute heure du jour et de la nuit sous la main, et il l'obligea à se loger au château. Rien ne retenait dans son pavillon George Musin ; il était le seul enfant du vieil architecte, et il avait perdu très-jeune sa mère. Il entra donc sous le toit des seigneurs de Jouvencières.

Hosted by Google

M. Musin père, homme habile, avait eu moins en vue, en acceptant de travailler pour le baron Gonzague, l'honneur inséparable d'un grand travail d'art que l'attrait d'un gros bénéfice. Déjà avancé en âge, il s'était proposé de faire traîner les travaux en longueur, espérant bien, ce qui s'était vérifié, que ces travaux iraient jusqu'à la fin de sa vie et qu'il en resterait encore une part pour son fils, après lui. Il avait recruté une équipe de travailleurs, qu'il payait lui-même, et il les avait payés tout le temps des travaux le moins possible. Le baron lui avait laissé, du reste, le maniement de sommes considérables; maître absolu de la dépense et n'ayant à la justifier qu'auprès de Gonzague, qui se déclarait toujours content, il avait largement exploité cette situation exceptionnelle. Le château avait donc été pour lui, pendant les dix ans qu'il y avait travaillé, une source de gains perpétuellement accumulés. Aussi s'était-il enrichi, et cette fortune, grossie par son traitement annuel et par une économie qui touchait à l'avarice, avait fini par être de celles que les riches eux-mêmes envient.

Un tout autre mobile guida George dès qu'il fut en possession de la charge de son père. Il était à l'âge où germent les grandes idées, où les esprits élevés se sentent le plus de force pour les réaliser. Il voulut que la restauration de Jouvencières demeurât associée à son nom, dans la mémoire des hommes de la contrée. Loin de la considérer au point de vue mesquin de la spéculation, il n'y vit qu'une occasion de montrer ses talents. Il se livra à de sévères études, compulsa les documents, fouilla les archives, remua les bibliothèques, désireux non pas seulement de rendre le caractère d'une époque, mais encore de rappeler le plus possible l'aspect primitif de Jouvencières.

George poussa même la conscience jusqu'à revenir sur quelques anachronismes de son père; naturellement, il le fit avec une réserve extrême, craignant par des retouches trop nombreuses de mettre en question la compétence du vieil architecte.

Mais il ne se contenta pas d'apporter à l'œuvre une science

Hosted by Google

scrupuleuse et un zèle sans bornes : il surveilla de près la dépense et la restreignit sévèrement. Cela parut si nouveau au baron, habitué à ce qu'on lui demandât fréquemment de l'argent, qu'il ne put s'empêcher de lui en exprimer son étonnement. Une rougeur rapide envahit le front de George : c'était comme un vague reproche adressé à la mémoire de son père et comme le châtiment de tant de dilapidations. Dieu merci! l'esprit du baron était loin de pareilles idées : il se remit et lui donna une explication, la meilleure qu'il put trouver.

Les travaux du château avaient englouti à cette époque environ un million de francs; mais nul moins que le seigneur de Jouvencières ne connaissait la valeur de l'argent. Il le jugeait indigne des préoccupations d'un gentilhomme, et rien au monde ne l'eût déterminé à accumuler son avoir par une sage économie.

Un régisseur consciencieux aurait pu seul le faire changer d'avis : tout au moins l'aurait-il mis en garde contre une dépense en désaccord avec les revenus de ses terres. Malheureusement, le bon M. Desronceraies, à qui incombait le soin de régler la dépense, était l'homme le moins fait pour une pareille besogne. N'ayant jamais manié d'argent pour son compte et ayant vécu constamment dans une sorte de domesticité qui le dispensait de pourvoir à sa vie, il n'avait pas la moindre notion du doit et de l'avoir. Il se contentait donc d'inscrire, avec une régularité sujette à caution, les frais journaliers, sans examiner s'ils se balançaient avec les rentrées.

Dès les premières années, celles-ci avaient été insuffisantes à payer l'architecte : on avait eu recours au notaire, qui avait trouvé de l'argent sur hypothèques. D'année en année, le nombre de ces hypothèques avait grossi, si bien qu'au bout de dix ans, toutes les propriétés du baron de Jouvencières s'étaient trouvées grevées.

Ni M. Desronceraies, ni le baron ne s'étaient rendu compte de l'imminence du danger.

Incapable d'aucun calcul, M. Desronceraies ne se préoccu-

Hosted by Google

pait que de faire face aux dépenses présentes : sa
en matière de chiffres n'allait pas jusqu'à par
difficultés de l'avenir. Quant au baron, tout entie
rêves ambitieux, il se refusait même à jeter un coup d'œil sur les livres. M. Desronceraies lui demandait-il de l'argent, il se contentait de répondre : Faites-en. Il n'avait jamais su au juste à combien se montait sa fortune ; encore moins connaissait-il le chiffre exact de ses propriétés, et il était de ceux qui croient leurs richesses inépuisables.

Non-seulement il avait fallu constamment pourvoir aux frais des travaux, mais le train de la maison surchargeait terriblement de son côté le mémorandum de M. Desronceraies. Comme au premier jour, les écuries étaient remplies de chevaux : il y en avait dix pour la selle et un nombre pareil pour l'attelage. Une douzaine de carrosses occupaient les remises. Deux larges chambres servaient de sellerie et regorgeaient de harnais. Ajoutez à cela les équipages de chasse, soixante chiens au chenil, une hospitalité sans bornes, la grande chère, les repas en commun avec les domestiques qui mangeaient la nourriture des maîtres, vingt sujets, hommes et femmes : vous aurez un aperçu de ce qu'il en coûtait au seigneur de Jouvencières.

M. Desronceraies ne s'aperçut pas qu'une dépense pareille les menait droit à la ruine. Égoïste, quoique honnête homme dans le sens rigoureux du mot, peut-être se disait-il que la vie n'est pas éternelle, et que, lui parti, le baron s'en tirerait comme il pourrait. Il aimait au plus haut point ses aises, l'apparence de l'autorité et de la grandeur, les repas succulents, et le mouvement du château réalisait le rêve de toute sa vie. Oublieux du présent, si ce n'est pour la satisfaction de ses appétits et de sa vanité, il revivait, grâce à la manie de son maître, dans le milieu cher à ses études. Si ce milieu n'était pas tout à fait le monde bardé de fer qu'il avait souhaité d'abord, du moins lui donnait-il des joies plus réelles ; il était moins inhumain, et cette considération, jointe aux douceurs de l'existence, l'avait fait pactiser avec la restauration bâtarde imaginée par le baron.

Hosted by Google

On a pu voir par la scène des loups que M. Desronceraies n'était pas précisément un héros : il supportait donc avec résignation l'écart qui régnait entre son idéal et la réalité. Tout le jour plongé dans ses vieux livres, il n'en sortait que pour remplir à sa manière son journal de dépenses, et le soir, il faisait la lecture au châtelain, pendant de longues heures.

V

Ce n'était pas la chose la moins amusante que d'être reçu au château ; il fallait au préalable se munir d'une trompette ou de tout autre instrument, assez sonore pour appeler l'attention des gens du rempart. A défaut d'instrument, des poumons puissants étaient indispensables.

Dès que l'appel avait été entendu, la tête d'un des hommes d'armes apparaissait au sommet du mur crénelé qui formait l'enceinte du manoir. Il s'informait du nom, du but de la visite, puis sonnait de la trompe et le pont s'abaissait.

On entrait alors dans les cours, et les hommes d'armes, escortant l'arrivant jusqu'aux portes intérieures, à grand bruit cognaient le marteau. Aussitôt un petit guichet s'entrebâillait dans le chêne massif, et deux yeux rayés par le grillage dévisageaient l'intrus. Enfin, le battant roulait sur ses gonds.

Ces précautions, il faut bien le reconnaître, cadraient médiocrement avec le caractère peu belliqueux des gens qui franchissaient le pont et les causes généralement pacifiques de leur visite. C'étaient la plupart du temps des paysans, des mendiants, des touristes séduits par le renom d'hospitalité et d'originalité du châtelain, ou bien, plus prosaïquement encore, des fournisseurs, marchands de bestiaux et autres. Quelquefois un modeste char-à-bancs de campagne, traîné par des chevaux nourris au vert, déversait par delà les murs de clôture des familles de parents peu fortunés.

Autrement imposantes étaient la rentrée et la sortie du seigneur de Jouvencières. Il sortait rarement à pied, plus

Hosted by Google

rarement encore en voiture. Beau cavalier, il montait les chevaux les plus vigoureux de ses écuries. Droit en selle, le corps souple et tendu, il se pliait à tous les mouvements de sa monture, avec grâce et légèreté. Sa haute taille, son costume noir, ses grandes bottes en cuir jaune à revers, son chapeau à rebords lui donnaient une allure magnifique. Il regardait fièrement devant lui. Le plus souvent, il accompagnait à la promenade sa femme et sa fille, montées toutes deux sur de belles bêtes aux formes nerveuses, leurs longues amazones déroulant leurs plis au vent.

D'autres fois, elles faisaient leur promenade en voiture. Il galopait alors à la portière. C'étaient de massifs et superbes carrosses, suspendus sur ressorts et presque royaux à force d'ampleur et de dorures. La petite cavalcade passait le pont au trot des chevaux et s'éparpillait dans la verdure des champs. Autour d'elle bondissaient les six grands lévriers.

Un veilleur montait ensuite à la tour et, les yeux fixés sur la campagne, épiait la rentrée du seigneur.

De si loin qu'il voyait les chevaux, il donnait le signal d'abaisser le pont-levis. Ainsi les équipages du baron n'avaient pas besoin d'attendre et franchissaient au galop le pont, remplissant toute la cour de leur fracas.

Une chose manquait au bonheur du châtelain : il n'avait pas de nain. Les nains sont rares en ce temps, et l'on a cessé d'en fabriquer. Vainement il avait fait chercher en Espagne et en Angleterre où, dit-on, la tradition subsiste encore : il n'avait pu rien trouver. Un château sans nain lui paraissait aussi impossible qu'un fourreau sans épée : il l'eût offert à la baronne pour porter sa traîne ou l'eût colloqué dans la tour pour y faire le guet.

Le baron venait d'entamer une dernière négociation avec un habile homme, bateleur de profession, et il en attendait les résultats.

Hosted by Google

VI

Ceci se passait environ trois ans après l'entrée de George Musin au château.

A force de prévoyance et d'économie, le jeune intendant était parvenu à n'avoir besoin, pendant cet espace de temps, que d'une somme relativement peu considérable. Cette modification dans la dépense n'avait pas amélioré de beaucoup la situation financière du seigneur de Jouvencières, mais elle lui avait permis du moins de ne pas contracter de nouveaux engagements. Tout eût été pour le mieux sans l'accumulation des dépenses antérieures.

Le notaire malheureusement mettait une insistance chaque année plus vive à réclamer le paiement des rentes hypothécaires arriérées. Ces rentes avaient été payées pendant six ans : au delà de ce terme, il y avait eu suspension de paiement. Telle était l'incapacité de M. Desronceraies en matière d'argent, qu'il croyait avoir tout sauvé du moment que l'architecte ne lui demandait pas de fonds.

La chance voulut qu'il mourût dans cette douce illusion. Ayant pris un chaud-froid dans son cabinet de travail, il s'éteignit, regretté par son maître. Il eut des funérailles dignes d'un serviteur de grande maison et fut enterré non loin du caveau des Jouvencières.

Le baron avait surtout aimé Desronceraies, en raison des services qu'il lui attribuait. Lui vivant, il l'avait cru indispensable. Il le crut bien plus quand il fut mort.

Qui charger de la direction des affaires? A qui confier le trésor du manoir ?

Pour la première fois, le baron jeta les yeux sur la comptabilité du défunt. Mais il n'y comprit rien : les chiffres s'embrouillaient sur sa rétine, l'affolaient. Cependant les mémoires des fournisseurs continuaient de pleuvoir et quelques-uns étaient accompagnés de récriminations. Le baron paya tout, jusqu'au jour où il eut de l'argent. Lorsqu'il n'en eut plus, il prit sa tête dans ses mains et se mit à réfléchir.

Hosted by Google

Une planche de salut lui restait : George Musin. Il le fit appeler.

« Je pourrais, lui dit-il, confier mes affaires à l'un de mes notaires ; mais j'ai horreur de cette sorte de gens. Du vivant de mon brave Desronceraies, tout allait comme sur des roulettes ; maintenant qu'il n'est plus, je suis fort en peine. Un seul homme peut me tirer d'embarras, et cet homme, c'est vous, Musin. Vous êtes déjà de la maison ; personne, je le sais, n'est plus attaché que vous à mes intérêts ; en vous confiant la charge qu'occupait le pauvre défunt, je ne ferai que vous donner une marque nouvelle de mon estime. Dites-moi, George Musin, voulez-vous accepter? »

Le jeune architecte fut touché de la démarche du baron ; mais la tâche était lourde, et il n'était pas bien sûr de pouvoir mener de front la direction des travaux et la surveillance des intérêts de la maison. Il n'était pas de ces hommes qui acceptent légèrement une mission et il craignait que celle-ci ne trahît ses forces. Cependant, comme le baron insistait, il voulut lui prouver qu'il était digne de sa confiance, et il accepta.

Le baron de Jouvencières l'introduisit avec une certaine solennité dans le cabinet de l'ancien régisseur, et lui montrant les tables surchargées de livres, il lui dit que tout cela était à lui, dorénavant. En même temps, il lui remit les clefs des coffres où Desronceraies serrait l'argent.

VII

George Musin, ainsi installé dans son poste nouveau, voulut tout d'abord se rendre compte de la gestion de feu Desronceraies. Mais il n'eut pas plutôt ouvert les livres qu'une inquiétude mortelle s'empara de lui. Jamais il n'avait rêvé pareille incurie : les dépenses s'entassaient pêle-mêle avec les recettes, et les pages du livre n'offraient qu'un désastreux gâchis. Nulle trace d'ordre.

Il n'en pouvait douter : c'était la comptabilité d'un homme absolument inexpérimenté et qui laissait tout aller à vau-

Hosted by Google

l'eau. Devant une pareille découverte et bien qu'il se sentît un scrupule à remuer la mémoire du pauvre régisseur, il résolut de ne rien commencer avant d'avoir prévenu le baron.

Aux premiers mots, le seigneur de Jouvencières haussa les épaules :

« J'avais toujours pensé, lui dit-il, que ce bon diable de Desronceraies n'était pas très-fort ; mais, bah ! il n'est plus. Ce n'est pas le moment de récriminer. Passez donc l'éponge sur tout ce qui s'est fait de son temps et recommencez pour votre compte, mon cher George, sans vous soucier des erreurs anciennes. »

George sentit tout l'ennui d'une telle situation. Il eût voulu, comme le lui offrait le baron, ne plus reparler de la gestion de Desronceraies, mais c'était engager sa propre responsabilité. D'autre part, il redoutait que la vieille amitié du baron pour son ex-régisseur ne s'offusquât de sa persistance à mettre en lumière les torts de ce dernier.

La plus grande délicatesse pouvait seule le tirer de cette alternative fâcheuse. Il supplia M. de Jouvencières de rester auprès de lui tant que durerait le dépouillement des livres de Desronceraies.

Malheureusement, personne n'était plus fermé aux questions d'argent que le haut et puissant seigneur, et dès les premières explications, il s'endormit la tête dans les poings.

George Musin mit environ un mois à déchiffrer les comptes qu'il avait sous les yeux, cherchant, mais en vain, une clarté pour le guider dans leur dédale. Il partageait son temps entre cette occupation et la surveillance des travaux. Souvent l'aube, pénétrant par les fenêtres, le trouvait encore éveillé et travaillant à la flamme des bougies.

Un soir, tandis qu'il compulsait les fardes sans nombre entassées au fond des cartons, un petit paquet de lettres attachées ensemble par un cordon lui tomba sous la main.

Il l'ouvrit et fut assez surpris de découvrir une correspondance précieuse : c'était la correspondance de Desronceraies et du notaire.

A peine y eut-il jeté les yeux qu'il se sentit en présence de

Hosted by Google

la plus irrémissible des décadences. Il tenait dans les mains la preuve que non-seulement Desronceraies avait agi avec la légèreté la plus impardonnable, mais que rien, si ce n'est la vente de ses propriétés, ne pouvait sauver de la ruine le pauvre baron de Jouvencières.

Un instant, il eut la pensée de tout abandonner et de laisser aux hommes de loi le soin de débrouiller la situation. Mais il se souvint de son père, des biens qu'il lui avait laissés, et une voix secrète lui dit que Desronceraies n'était pas seul coupable.

Plusieurs fois, pendant le cours de ses pénibles recherches, il avait été effrayé du chiffre prodigieux qu'avait atteint la restauration sous la direction de son prédécesseur. Les livres, si obscurs pour tout le reste, étaient sur ce point d'une précision terrible; et une douleur immense petit à petit le gagna, d'autant plus grande qu'il avait toujours respecté son père. Eh bien! pouvait-il, lui, l'enrichi du baron, le détenteur illégal d'une fortune mal acquise, pouvait-il le laisser se débattre seul aux mains des hommes d'affaires? Sa conscience se souleva à cette supposition. Du reste, n'était-ce pas attirer l'attention du public sur l'indélicatesse paternelle que de livrer à des étrangers le secret des dangereux papiers? L'honneur de son nom l'obligeait à noyer cette honte dans l'oubli le plus profond.

D'autres pensées se mêlaient à celles-là, mais si intimes qu'il osait à peine se les avouer. Rien qu'à les sentir poindre dans son cerveau, un trouble inexprimable le remplissait; il se serait cru le plus méprisable des hommes s'il leur avait laissé un libre cours.

Désormais initié aux embarras pressants qui étreignaient le baron de Jouvencières, il lui restait une grave et douloureuse mission à accomplir : c'était de mettre son protecteur au courant des dangers de sa situation. Il le pria de lui accorder quelques instants, et seul avec lui dans son cabinet, d'une voix émue il lui apprit la vérité.

Le baron en ressentit tout d'abord un vif ennui, mais bientôt, reprenant son indifférence habituelle, il ordonna à

Hosted by Google

George de procéder à la vente de quelques-uns de ses biens, jusqu'à paiement intégral des sommes dues.

George Musin s'aperçut de suite que le seigneur de Jouvencières se faisait illusion sur l'étendue de ses propriétés. Résolu à frapper un grand coup pour l'arracher à son aveuglement, il lui ouvrit les yeux.

— Mais, lui dit-il, plus des trois quarts de vos biens y passeront !

— Eh bien ! répondit le baron, ne restera-t-il pas encore le quart restant ?

— Monsieur le baron, je ne dois rien vous cacher. Le jour où j'ai accepté la charge que vous m'avez confiée, je ne me suis pas dissimulé que j'allais assumer une responsabilité pesante : je la compromettrais à jamais et en même temps je manquerais à mes devoirs si je ne vous disais pas aujourd'hui que le revenu de ce quart restant dont vous parlez, suffirait à peine à l'entretien de vos écuries.

Le baron se leva d'un bond, en proie à un grand trouble.

— Moi ! c'est moi qui en suis là ? s'écria-t-il.

Puis se précipitant sur les livres :

— Voyons, montrez-moi, ajouta-t-il. Ce n'est pas possible. Non, vraiment, il n'est pas possible que je ne sois pas plus riche que cela !

De grosses gouttes de sueur ruisselaient le long de ses tempes ; ses mains tremblantes froissaient les feuillets.

George Musin assistait muet, navré, au spectacle de cette désolation.

Au bout de quelques instants, le pauvre seigneur rejeta les livres et d'une voix douloureuse :

— Ah ! s'écria-t-il, je ne comprends rien à ces choses, mais j'ai foi en vous, George. Dites-moi ce qu'il faut que je fasse, et sur l'honneur, je le ferai.

— Eh bien ! monsieur le baron, je ne vois que deux partis : ou bien restreindre le train du château de manière à payer, dans un terme plus ou moins rapproché, les arriérés, et du même coup cesser les travaux ; ou bien vous arranger avec le notaire pour la vente de vos biens jusqu'à concur-

Hosted by Google

rence du chiffre des paiements à effectuer. C'est à vous de choisir. Permettez-moi seulement de vous faire remarquer que, même dans le second cas, il sera urgent de diminuer les charges qui grèvent votre maison en éliminant rigoureusement toutes celles qui ne seraient pas indispensables.

Les deux partis étaient également durs pour le baron de Jouvencières.

A présent qu'il connaissait mieux l'état de sa fortune, il lui répugnait de la morceler par la vente de ses propriétés ; mais il ne lui répugnait pas moins de restreindre son train. Il s'était si bien habitué au commandement d'une grande maison, qu'il ne lui paraissait pas possible de vivre dans un état médiocre.

Cependant, il fallait prendre une détermination. Le baron passa une journée entière à réfléchir, enfermé dans la salle du château où étaient rangés les portraits de ses ancêtres ; peut-être espérait-il trouver, au milieu de ces augustes images, le calme nécessaire aux grandes résolutions. Pendant toute cette journée, il ne voulut voir ni sa femme ni sa fille, et de son cabinet qui était voisin de la salle, George Musin entendait le bruit de sa marche, sans trêve.

IX

Le soir venu, le baron le fit appeler.

— George, lui dit-il, j'ai mûrement réfléchi et ce sont mes ancêtres eux-mêmes qui m'ont dicté ma décision. La voici. Vous ferez au château toutes les économies qui vous sembleront nécessaires. Quant à mes biens, ils ne m'appartiennent pas ; ils sont aux miens, et je ne me reconnais pas le droit de les vendre.

George Musin, rendu maître de la maison par cette parole du baron, commença par renvoyer la presque totalité des hommes qui composaient l'équipe des travaux : il n'en garda qu'une dizaine qui furent tirés au sort, parmi les meilleurs. Il s'occupa ensuite de l'intérieur : il n'y eut plus à l'écurie

Hosted by Google

que six chevaux, et le chenil fut cédé au duc de C... qui justement se montait en équipages de chasse. En même temps les dépenses de la table étaient diminuées.

Le jeune architecte fut assez heureux pour réaliser, par ce moyen, une économie considérable qui lui permit en deux ans de payer une partie des rentes arriérées.

Cependant, l'ensemble des habitudes qui composaient la vie du manoir ne semblait pas avoir changé. Les « manants », paysans, mendiants, tenanciers et autres gens continuaient à s'asseoir chaque jour à la table du seigneur, avec les domestiques. Chaque jour, le baron sortait à cheval, avec sa femme et sa fille, et le pont-levis fonctionnait comme par le passé.

Il y eut si peu de changements en apparence que Gonzague de Jouvencières finit même par oublier les terribles transes par lesquelles il avait passé; ce ne fut plus pour lui qu'un souvenir funeste et quelque chose de semblable à un mauvais rêve dont l'effet se perdait de jour en jour un peu plus. Dans le fond, peut-être se disait-il que George Musin, son régisseur, avait noirci les couleurs et exagéré la situation : il ne lui en avait pas moins voué une sincère affection, digne d'un cœur de gentilhomme.

Ce que George ignorait, c'est que la domesticité du château avait accueilli avec hostilité ses réformes. Les valets de bouche aussi bien que les valets d'écurie étaient irrités de cette surveillance active qui ne leur permettait plus de bénéficier de l'incurie du maître. Desronceraies n'y regardait pas de si près, lui : tous les domestiques s'étaient enrichis de son temps; on en citait deux qui s'étaient acheté du bien et vivaient en rentiers. A présent, il était devenu presque impossible d'amasser. De là des inimitiés profondes qui, dès ce moment, conspirèrent à renverser le jeune intendant du poste élevé où l'avait porté la confiance du châtelain.

Depuis quatre ans environ, le personnel de Jouvencières s'était accru d'un hôte nouveau. Cet hôte était M^lle^ Lucie Malandrin, la gouvernante de la jeune baronne de Jouvencières. Le baron n'avait pas voulu entendre parler de pension

Hosted by Google

à la ville : il avait résolu que sa fille serait élevée au château même.

Mlle Lucie — c'était le nom qu'on lui donnait généralement — n'était pas aussi jeune que sa qualité de demoiselle pouvait le faire supposer. Le jour de son entrée au château, le calendrier avait ramené trente-cinq fois déjà l'anniversaire de sa naissance, bien qu'elle n'avouât que trente ans.

C'était une longue personne sèche, la bouche pincée, les mains rouges, hautaine et maniérée : elle parlait lentement, avec componction, les yeux baissés. Elle ne manquait pas de savoir, du reste, et elle avait, disait-on, formé de bonnes élèves. Cette dernière raison l'avait surtout fait choisir du baron.

Habituée aux égards, Mlle Lucie ne pouvait souffrir de rivalité autour d'elle. La moindre autorité dans la maison offusquait son goût de domination. Elle aimait commander aux domestiques.

Une telle personne ne pouvait demeurer insensible aux priviléges dont George Musin avait été investi ; elle le prit bientôt en aversion ; mais, prudente et rusée, elle évita de rien laisser paraître et attendit le moment favorable pour frapper.

Cette antipathie secrète n'avait pu toutefois échapper à l'œil inquisiteur des domestiques ; ils avaient vu en elle une auxiliaire et s'étaient bien promis de la faire servir à leurs machinations, le cas échéant.

Personne, du reste, au château ne s'était douté du motif véritable des réformes opérées par George Musin. On les attribuait uniquement à l'esprit de lucre, chacun lui prêtant sa propre envie et le jugeant avec sa propre bassesse. De leur côté, les gens du pays n'avaient pas songé un seul instant que ces mesures d'économie fussent commandées par des circonstances impérieuses ; tout au plus disait-on, en parlant du baron, que le diable se faisait ermite à mesure qu'il avançait en âge. Quant au notaire, payé de ses arriérés, il n'avait garde de s'enquérir s'il le devait au régime des économies.

Il est certain que l'architecte-régisseur jouissait au châ-

Hosted by Google

teau d'une autorité presque absolue. Il lui suffisait de ne rien demander au seigneur de Jouvencières pour que celui-ci le laissât maître de tout régler à sa fantaisie. Mais George Musin, bon de cœur autant que loyal, n'avait garde de faire peser sur ses subalternes les avantages que lui donnait son rang ; il ne s'en servait que pour le bien commun.

Logé au château dans un appartement somptueux, moins comme un mercenaire que comme un ami, il se rencontrait à chaque instant avec le baron et sa famille; et ces rencontres avaient fini par établir entre eux une sorte d'intimité. Sa place à table était auprès de la baronne. Souvent il accompagnait le baron à la promenade ou bien il caracolait à la portière du carrosse qui promenait les dames.

CAMILLE LEMONNIER.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

Hosted by Google

CHARLES DE COSTER.

I

Charles-Théodore-Henri De Coster eut pour parrain « Son Excellence Monseigneur Charles comte Mercy d'Argenteau, archevêque de Tyr, nonce apostolique, » qui le baptisa à Munich, le 26 août 1827, « en habit pontifical », et qui lui donna pour marraine Mme la marquise Henriette de la Tour Dupin, ambassadrice à Turin. Mort à Ixelles le 7 mai 1879, il y fut enterré le 9, par les soins de la Société la *Libre Pensée* dont il était membre depuis seize ans.

L'acte de naissance le fait naître à Munich, le 20 août 1827, de M. Aug. De Coster, « intendant de Son Excellence », et de son épouse Marie Cartreul. Sa mère avait plus de quarante ans; elle était d'une grande beauté. Le nouveau-né était superbe : « On croirait voir un enfant de quinze jours », écrit sa mère, le lendemain de son baptême.

Un premier portrait représente l'enfant, demi-nu, avec une chemise bordée de dentelles, un serin familier sur l'épaule, un jouet dans une main, de l'autre effeuillant des fleurs, assis dans le jardin du prince, sur un coussin de velours à torsades et à glands d'or. Les mères ont toujours mille raisons d'adorer leur fils; Mme De Coster en avait une de plus que les autres, à voir si beau, si aimé, si choyé, le fils spirituel de « Monseigneur », dont le nonce faisait faire le portrait avant qu'il pût marcher. Pouvait-elle prévoir qu'il

Hosted by Google

aurait à lutter contre les difficultés de la vie et celles de l'art, et songer au péril qu'il y avait pour lui à prendre des goûts de luxe, vivant dans un palais, au milieu des fleurs, sur des coussins de pourpre ?

Ce fut son second baptême, eût dit l'auteur d'*Ulenspiegel*. Un second baptême aristocratique.

A six ans de là, tout est changé. L'enfant entre dans un pensionnat à Etterbeek, où « il faudra faire la volonté d'un autre, dit-il, après avoir si longtemps fait la mienne ».

« J'étais alors faible, délicat ; je sortais à peine du lit sur lequel j'avais langui trois mois. Aussi je me mis à pleurer. Puis, comme je vis qu'on se moquait de moi, je renfonçai mes larmes et sentis la colère me monter à la tête. C'est une vilaine chose que la colère chez un enfant. Je donnai à celui qui m'avait frappé un coup de poing sur la poitrine, un coup d'ongle sur la figure... Je conquis ainsi l'estime des élèves et un *pensum* du maître[1]. »

Quand il sortira du pensionnat, ce sera pour entrer au collége Saint-Michel. On dit que sous l'influence de son père spirituel et des pères jésuites, l'enfant, qui préférait déjà les flâneries du rêve aux études exactes, pensa à la prêtrise. Cela dura peu ; à dix-sept ans, il était placé à la Société générale. La protection du comte d'Argenteau le menait encore, mais non plus *in auro et purpura*.

Milicien, sa mère put lui payer un substituant, qui déserta ; le jeune employé, après quelques jours passés au régiment, chez son colonel, pour « suppléer le déserteur », en profita pour déserter à son tour de la banque.

Le voilà donc faisant d'abord l'école buissonnière à Ostende, où il rejoint sa sœur ; puis la fugue est complète : il donne sa démission d'employé. La vocation littéraire l'emportait. Il entra à l'université de Bruxelles.

Il n'avait perdu à la banque aucun de ses loisirs. Il était beau, ses succès dans le monde le lui disaient assez pour qu'il le sût ; il se sentait artiste, sans qu'on eût besoin de le lui dire. Le 15 septembre 1847, il fondait avec quelques amis la *Société des Joyeux*. Ce qui réunit les jeunes gens,

[1] *Souvenirs de collége*, séance publique des JOYEUX, 4 décembre 1847.

Hosted by Google

c'est le plaisir. Pour ceux-ci, le plaisir devait concourir « au développement de l'intelligence » par « l'alliance de capacités diverses » et « en s'exerçant à écrire ». Le président, M. Ad. Bauffe, fixait ainsi du premier jour le but de ces amis.

Le discours de Ch. De Coster pour la séance d'ouverture est un coq-à-l'âne, farci de latin, adressé à ses « Frères », « au nom du père et du fils », etc. L'enfant spirituel du nonce débutait en parodiant le culte du collége Saint-Michel sur ce thème : *Bonum faro lætificat cor hominis.* Mais, presque à chaque séance hebdomadaire des premières années, il lit un essai de plus en plus sérieux. D'abord, après une parodie en vers d'une page de *Télémaque*, la prose y coule de source, puis les vers affluent, ensuite il s'essaye au théâtre; il ne reviendra à la fantaisie en prose qu'après avoir quitté la Société. (28 octobre 1853.)

Sa première lecture *: Un rêve chez un apothicaire*, laisse apparaître un éclair du style où il excellera. Le rêveur voit les fioles prendre vie pour l'assaillir. Et dans une petite boîte, dansaient des pilules, qui disaient :

« Viens, nous t'attendons, reçois-nous dans ton sein, nous nous entourerons de miel et tu ne t'apercevras de notre présence que lorsque nous te déchirerons les entrailles. »

Une autre lecture : *Mohammed*, sera si bien appréciée par le Cercle, qu'un vote demandera à l'auteur l'autorisation de présenter ce « conte oriental » à la *Revue de Belgique*, que publiait alors Ed. Wacken. On ne trouvera pas cette page dans cette revue; mais, quand paraîtra *la Revue trimestrielle* en 1854, les Joyeux n'auront pas besoin d'intervenir pour que ses premiers volumes contiennent des vers lus dans leurs réunions en 1849.

Le procès-verbal de la séance du jeudi 15 novembre 1848 relate simplement ce fait :

« MM. V. Lefèvre et L. Defaqz, ayant bien voulu honorer la séance de leur présence, ont donné lecture de quelques fragments de leur composition. »

De Coster avait apporté ce soir-là : *Quelques chiens*. Ce fut la dernière lecture de la soirée. « Hourrah pour la Société des

Hosted by Google

Joyeux, trois fois hourrah! » écrit-il le lendemain dans son journal. Ses vers ont eu « les honneurs de la soirée », on lui a « serré la main », on l'a « accablé de louanges ».

« — J'étais fou de bonheur, ma tête s'égarait, moi qui suis si peu habitué au succès! » M. Defaqz, en sortant, lui dit : « Vous êtes poëte! Continuez, vous ferez votre chemin. » Ces paroles éveillent en lui « des sentiments inconnus, des désirs de gloire, des aspirations à la célébrité ».

« Poëte! quel beau nom! L'aurais-je mérité!... Vanité! quel rêve n'enfantes-tu pas! Les réalises-tu toujours? Mais je travaillerai, et le travail mène loin; je travaillerai, je le jure. »

Ce n'était cependant pas l'admiration mutuelle qui régnait là. On y lisait des œuvres d'écrivains célèbres ou des essais d'amis étrangers au Cercle; on y ouvrait des concours de toute sorte, des expositions de tout genre, des soirées pour tous les goûts : burlesques, littéraires, musicales, dramatiques; on soupait et on donnait des sérénades; on faisait des excursions pour connaître le pays et on avait une bibliothèque pour ne pas ignorer sa littérature. Tout cela exigeait des débats, des rapports, des procès-verbaux, des comptes rendus, des récits. Il avait été décidé que les meilleurs morceaux prendraient place dans un *Journal* manuscrit, qui formerait, à côté des *Archives* où l'on garderait les autres, comme le livre d'honneur de ces essais littéraires. (Ce journal forme aujourd'hui cinq in-folio.) On se montrait sévère pour l'admission : à chaque procès-verbal, les mots : *ajourné*, *retiré*, *rejeté*, reviennent imperturbablement, impitoyablement. Deux rapporteurs, élus pour six mois, jugeaient les œuvres par écrit, et il fait beau voir avec quelle irrévérence ces amis se traitent. De Coster fut pendant deux ans et demi l'un de ces rapporteurs; mais le juge n'était pas plus ménagé que les autres : le ton une fois donné, on s'y mettait avec la conscience et l'entrain de cet âge. On épluche ses vers, on ne lui passe ni une dissonance, ni un manque de tact; même en le louant, on lui rappelle ses défauts : « Au contraire de la plupart des ouvrages de M. De Coster, on trouve ici du fond... »

Hosted by Google

Pas un de ses essais dramatiques ne servit aux représentations du Cercle, ne fut admis au *Journal*, ni aux *Archives*[1]. Presque tout le théâtre des Joyeux eut le même sort. C'est sur la scène qu'on s'exerce à cet art et non dans un cercle d'amis, si francs du collier qu'ils soient à la critique. Une seule pièce, très-originale : *les Ames en vacances*, obtint les honneurs du journal (30 décembre 1852); mais ce n'était pas du théâtre, c'était de la fantaisie.

Plus d'un écrivain sortit de ce Cercle. Mais, quelque profession qu'aient embrassée ses membres, ces exercices de style et de critique ont dû leur être utiles : il est bon dans toutes les circonstances de la vie de savoir tenir une plume et d'avoir appris à juger ses lectures. De tels plaisirs ont un autre résultat : J.-J. Rousseau signale, avec le travail, l'amitié comme un moyen de « donner le change » à l'imagination, à un âge où la passion tourne si vite au vice. L'amitié qu'on trouvait chez les Joyeux, en leur formant l'intelligence et le goût, pouvait aussi sauver leur jeunesse, en élevant leurs mœurs les plus folles au ton des choses littéraires.

II

C'était un homme et un écrivain qui se faisait inscrire à l'université de Bruxelles, dans la faculté des lettres, le 29 décembre 1851.

Plusieurs fois, dit-il, dans son journal intime, il a pensé à mourir — c'était comme un journal dans les traditions romantiques, — mais il a trouvé « un puissant remède dans la lecture de Béranger et d'Alphonse Karr », et « surtout dans le magnifique passage de M. Saint-Marc Girardin sur le suicide. » Cette page ne s'achève pas néanmoins sans une note bien différente : « A neuf heures, je suis allé chez Elle... Il faisait un temps à ne pas mettre un créancier à la porte. »

De Coster trouva à l'Université un nouveau Cercle d'amis qui devint bientôt le *Lothoclo* (1852). Van Bemmel y prit

[1] Je trouve notés : Une *Scène de comédie* — *Camille*, deux actes en vers — *Deux sœurs*, en prose — *Frantz*, drame, un acte en prose — *Une heure plus tard*, un acte en prose — *Un proverbe*.

Hosted by Google

d'abord une certaine place. De Coster parle avec émotion de ses débuts, dans une lettre intime à une jeune fille qu'il rêvait d'épouser :

« Il faut que je te fasse part d'un bonheur que j'ai eu hier. Tu as dû voir que Van Bemmel, mon meilleur ami, a donné hier un cours de littérature dramatique à l'Université. C'était extrêmement fort ; aussi a-t-il complétement réussi. J'avais si peur au commencement : tu sais qu'il n'y a rien de sévère comme l'amitié. Mais il a surpassé mon attente... Si tu n'étais pas souffrante, je serais le plus heureux des hommes. »

L'étudiant de vingt-quatre ans avait d'abord pensé « à tout ce qui constitue le fond des études que l'on fait pour devenir avocat. » (Journal.) Mais le droit et les arts sont incompatibles, lui écrit un ami, Félix Thyes, qui ne vise déjà plus pour lui qu'au doctorat ès-lettres. Quant à la carrière littéraire, il n'y fallait penser : « Avec des passions de millionnaire, on n'a que des moyens de chiffonnier, » écrivait De Coster à sa maîtresse. Il devait bientôt se contenter du grade de candidat ès-lettres. En s'y préparant péniblement, il pensait au professorat, au journalisme, au théâtre. Il avait fait un drame en vers, cinq grands actes : *Crescentius*. Van Bemmel y voyait un chef-d'œuvre ; Thyes « les éléments d'un beau succès ». Mais ses amis lui criaient avec Thyes : « Si tu n'avais pas échoué deux fois, si tu n'avais pas vingt-sept ans, je te dirais : fais jouer ta pièce... Mais pour Dieu ! passe d'abord ton examen. » Et De Coster jurait chaque jour à son amie, se jurait à lui même d'y réussir.

Il obtint enfin son diplôme, le 12 avril 1855.

Mais pour faire marcher de front les études avec des occupations étrangères : art, politique, amours, il faut cette puissance de volonté que donne seule une vocation qui n'hésite point. Si, au contraire, les aptitudes et les goûts de l'élève l'en détournent, autant que ses mœurs et son âge l'en distraient, comment pourraient-elles sérieusement aboutir ? De Coster ne donnait à l'Université ni son sang, ni son cerveau, ni sa plume. Il n'en sortit ni docteur, ni professeur, ni journaliste, ni dramaturge. Il en sortit plus artiste que jamais.

Hosted by Google

Ce qu'il y a peut-être de plus vrai dans les lettres d'amour, c'est ce qui n'est pas de l'amour. Quand De Coster, dans des lettres qu'elle seule devait voir, parle de ses amis et montre du dégoût pour tout ce qui n'est pas son art, on peut l'en croire.

« J'ai employé aujourd'hui à travailler une force qui, employée à une œuvre d'imagination, m'aurait fait faire des choses prodigieuses.

— Pourvu que la science ne tue pas l'art! Je n'ai pas une tête scientifique, moi!

— Et dire que j'endosserai un jour la peau de cet animal (le professeur)!

— Peut-être pourrai-je entrer dans un journal... Et cependant j'ai avant tout *l'ambition du beau*, et je ne ferai pas de ma plume un outil. »

Après les répugnances, voici les préférences tout en fleurs :

« Je ne t'aime pas autant quand je suis gai. Être mélancolique que je suis, ma gaieté, c'est de la folie ou de la bêtise. Toi, tu as la gaieté bonne...

— Quand je suis ainsi, tu es triste et tu as raison; mais les autres disent : Comme il est amusant!... Cette gaieté, c'est du champagne qui n'aurait que de la mousse; il y a des gens que cela fait éternuer.

— Comme tu étais belle aujourd'hui, tu avais une si fine expression d'heureuse mélancolie!

— Comme tes deux lettres sont bonnes, elles ont toutes deux cette teinte de tristesse délicieuse qui est tout l'amour...

— As-tu remarqué dans les beaux livres cette fine mélancolie, cette tristesse recherchée qui touche les fibres les plus secrètes du cœur... Tout l'art est là... »

Quand M. Em. Deschanel voudra donner des preuves que l'auteur des *Légendes flamandes* « possède à un très-haut degré le don du style », deux lignes qu'il citera : « N'est-ce point pitié de voir ainsi se perdre ès mort et déshonneur ces douces et claires fleurs de jeunesse? » seront empreintes de cette fine mélancolie qui n'est pas tout l'art, mais qui donne au style une de ses plus rares beautés : la grâce.

Voilà où allait l'esprit de l'étudiant.

Hosted by Google

Son cœur aussi était ailleurs qu'aux études.

Van Bemmel a raconté la vie si courte et publié des lettres et une Nouvelle d'un de leurs amis. Félix Thyes y apparaît comme une nature d'artiste, mûre avant le temps, franche, enthousiaste, sympathique. Les lettres de Thyes à De Coster les peignent tous les deux.

J'ai déjà parlé de cette jeune fille à qui De Coster, dans des lettres d'amour, parlait de tout : de son amitié pour Van Bemmel; puis, pour Dillens : « le premier homme de ceux que j'aie rencontré, et cachant sa faiblesse envers ses amis sous une apparence de rudesse » ; de ses études, de ses soirées au théâtre, de ses discussions de famille, de ses sujets littéraires : « J'ai trouvé une idée... je veux te la dire à toi, la première. » Un moment vint où la confiance fut telle entre eux, que la jeune fille n'avait pu cacher à son amant un malheur dont elle avait été victime, à l'âge où l'innocence est un si grand danger. Thyes écrit à De Coster :

« N'oublie pas que c'est une nature fière et généreuse, et que l'aveu qu'elle t'a fait est une puissante garantie pour l'avenir. N'oublie pas non plus que tu lui dois compte de la passion qui la domine. Réfléchis bien, Charles... Approfondis ce qui constitue la chute véritable de la femme et ce qui la relève... Je crois qu'en homme d'honneur, *tu dois l'épouser en oubliant tout* (c'est Thyes qui souligne) ou bien *renoncer à elle* ENTIÈREMENT. »

Il insiste en d'autres lettres pleines de conseils à l'écrivain, à l'étudiant, à l'homme aimé :

« Ne te plais pas dans ta douleur... Je te plains, mais je te blâme... Je blâme cette inconcevable, cette folle insouciance avec laquelle tu affrontes un danger sérieux, car cet amour, tel qu'il est, n'a pas d'issue, ni honorable, ni heureuse. »

Il écrit en même temps à elle, en s'excusant d'oser lui parler en ami, en « frère » ; il lui parle de son amant :

« Charles est un noble et bon caractère, une nature puissante, capable de comprendre et de faire toutes les belles et grandes choses. Ce qui lui manque... ce sont ces petites vertus bourgeoises dont à notre âge on fait peu de cas, et qui cependant sont quelquefois de fortes garanties de bon sens. Charles n'a pas de

Hosted by Google

règle, c'est-à-dire qu'il écoute trop la fantaisie pour certaines choses, l'impression du moment pour certaines autres ; il s'entend peu aux choses de la vie positive; presque toujours la fougue de son imagination l'emporte au delà des limites du réel ou du possible, et souvent alors il se crée des tourments dont il souffre beaucoup. Ce ne sont pas là des défauts pour un artiste : ce sont des qualités véritables, parce qu'elles accompagnent constamment de grandes facultés. Mais chez l'homme de sentiment et dans la vie du cœur, elles apportent la souffrance et une agitation continuelle... Cette tranquillité du cœur sans laquelle il n'y a point de bonheur véritable, c'est vous, Mademoiselle, vous seule qui pouvez la lui donner. »

« Charles est d'une nature trop indépendante et trop fière pour supporter un joug quelconque qui s'imposerait d'autorité, mais il subit avec bonheur toute influence qui ne s'inspire que du sentiment. Comment vous faire entendre que cette influence morale, qui doit se faire sentir dans chacun de ses actes, vous devez l'exercer sur lui, et que vous y parviendrez le plus sûrement *en lui cachant un peu à quel point vous subissez la sienne?* L'affection d'une personne aimée est quelque chose de si puissant et de si doux, et il vous aime tant! Vous possédez sans doute toutes les qualités. *Cultivez surtout celles qui lui manquent;* il les aimera en vous et pour vous. Que vous dirai-je encore, Mademoiselle, que vous n'ayez déjà deviné? Cette influence que je voudrais vous voir prendre sur lui, c'est celle qui fait éclore le génie et les grandes vertus. Ne soyez pas seulement pour Charles la femme adorée, soyez encore la muse qui inspire, l'ange qui conseille et fortifie. »

Quand les deux amants se séparent, ce jeune étudiant, estropié depuis l'âge de deux ans, condamné déjà à mourir, parle encore en moraliste à ce beau garçon, élevé chez un prince, grandi au milieu de caresses d'amour, gâté par toutes les femmes, à commencer par sa mère, et à qui il dit : « Tu te fâcheras si tu veux... tu es trop romanesque. » Mais la rupture ne pouvait durer entre cet amant passionné et la belle jeune fille dont il fait de si doux portraits :

« J'ai vu trois ans se passer sans que ta conduite ait changé un seul moment, sans que tu aies cessé de m'aimer avec une douceur que toi seule tu as. Quelque mauvais que j'aie été, tu ne m'as jamais dit une parole dure. Quand je te tourmentais, ce n'était pas une méchanceté qui sortait de ta bouche, c'était une plainte

Hosted by Google

bien douce, faite pour attendrir tout autre que l'être brutal que je suis quelquefois. — Ma chambre est si belle, si belle; ah! si j'étais riche, quel bijou j'en ferais. Un jour nous aurons aussi une chambre à nous deux... Ce sera comme un petit sanctuaire d'amour, de bonheur et de rêverie... Jusque-là, je ne serai heureux qu'à demi, et cependant je ne donnerais pas mon demi-bonheur pour toutes les joies des autres. »

Le premier succès littéraire de De Coster aura encore pour confidente celle à qui Thyes écrivait : Soyez sa muse.

« Pourquoi ne me dis-tu pas ce que tu penses de ma *légende?* L'aimes-tu? dis-le... Ne l'aimes-tu pas, dis-le encore... La légende a du succès partout. »

Lui-même a raconté comment il revint à elle :

« Tu sais ce qui est arrivé. Nous avons eu d'horribles moments, d'épouvantables scènes... Je t'ai quittée... Seul, j'ai souffert beaucoup... J'ai cherché un autre amour, je doutais plus encore des autres que de toi... J'ai jugé plus mal encore les hommes. Je les ai fuis et aimés davantage.

« Je me croyais fort affermi dans ma résolution de vivre seul, et chaque jour me rapprochait de toi. Mon voyage en Zélande, la première *fougue de travail* qui le suivit, tout cela m'empêcha de revenir à toi. Lorsque le train de plaisir partit d'Anvers à Flessinghe, il y avait sur le bateau deux amoureux assis derrière la cheminée, sur l'arrière, et enveloppés de châles et de manteaux. Le jeune homme ne regardait pas la jeune fille, la jeune fille ne regardait pas le jeune homme. Beaucoup riaient d'eux, je me fâchai contre ceux qui riaient. Le coup était porté : je revenais à toi! »

Tout cela, c'est de la jeunesse, la belle et folle jeunesse, mais aussi la jeunesse croyante, aimante, artiste. Est-il besoin de faire remarquer quel milieu loyal et enthousiaste l'Université libre offrait alors à ces étudiants, au sortir des Joyeux? Dans cette atmosphère plus littéraire et plus élevée, De Coster dut sentir croître et mûrir son talent de fantaisiste, malgré « l'influence crétinisante du grec approfondi et de la philosophie transcendante ». (Lettre à son amie.)

Hosted by Google

III

Parmi les moyens de s'amuser en s'exerçant au style et à la critique, les Joyeux avaient imaginé de publier des feuilles volantes, manuscrites, parfois illustrées, qu'ils appelaient bravement des journaux. Un cahier de papier et une plume, et un nouvel organe apparaissait dans le monde des Joyeux. Il n'en fallait pas même toujours autant : un de ces derniers journaux eut une rédaction « orale ». Ainsi parurent et disparurent, comme les roses et les chardons : le *Colibri*, le *Ho ho*, la *Cravache*, le *Messie*, etc. Ce dernier eut la vie dure; son premier numéro fut tiré, non : écrit, en mai 1851. En décembre 1854, il vivait encore. Son principal rédacteur, Noël Tisserand, ne tarda pas à passer à un vrai journal, que Rops illustrait : *Uylenspiegel*.

Le *Lothoclo* aussi avait essayé de publier des journaux : c'est le grand rêve de notre temps. Mais la *Esméralda* et la *Revue nouvelle* avaient été aussi fugitives que le *Ho ho* et le *Colibri*. Van Bemmel, qui était « l'âme de ce cercle[1] », devait bientôt publier une œuvre durable : la *Revue trimestrielle*, 1854. De Coster y débuta comme poëte ; mais sa fantaisie ne devait guère se sentir à l'aise dans ces gros volumes, où Veydt cependant se fit une si belle place. Deux ans après, paraissait un journal à sa guise, qui devait fournir sous son nom flamand une première et brillante carrière de huit années et puis devenir l'*Espiègle* sous la plume mordante de Delimal. De Coster fit ses vrais débuts de prosateur dans *Uylenspiegel*. Son premier article (17 février 1856), annonçant son genre favori, est intitulé : *Fantaisie*. C'est l'*Histoire d'un ami;* ce sera l'un des contes brabançons : les *Fantômes*[2]. Le second : les *Pèlerins d'Haeckendover*, contient une courte légende, écrite en vieux français. La troisième œuvre est

[1] *Types et silhouettes*, par L. Hymans.

[2] Un autre des *Contes brabançons : Supplique à la Comète*, parut aussi dans *Uylenspiegel*, 1er mars 1857, et un autre plus tard : les *Aventures du Coucou*, 4 décembre 1859.

Hosted by Google

une légende, toute en style archaïque : les *Frères de la bonne trogne*[1], et lorsque, le 4 janvier 1857, après une année de succès, Rops donna pour étrennes aux abonnés du journal le portrait de ses rédacteurs, De Coster y tenait en mains un livre annoncé : *les Légendes flamandes*[2].

Je ne m'arrêterai pas à ses poésies. Il en a réédité une, lue aux Joyeux, publiée dans la *Revue trimestrielle*, refaite pour les *Contes brabançons* où elle parut « alignée en prose ». Il aurait pu en faire un recueil qui en eût valu bien d'autres, mais qui ne vaudrait pas mieux. Peut-être serait-il utile de les réunir dans un manuscrit, destiné à une bibliothèque publique, où ses lettres aussi feraient bonne figure.

Son originalité, son succès est dans ses légendes.

Thyes, entre autres conseils, écrivait à De Coster : « Ne va pas au cabaret » ! Je serais bien surpris qu'il ne lui eût pas répondu : « Où veux-tu que j'aille observer les mœurs du peuple pour les peindre? » Un jour de carnaval, il va à Gand, avec Dillens et d'autres artistes. « Le soir venu, écrit-il à sa maîtresse, nous avons tenu conseil : — Qu'allons-nous faire? — Voir le peuple ! le peuple surtout ! La bourgeoisie est la même partout. Va pour le peuple! »

Je m'étonnerais fort aussi qu'en cherchant bien on ne trouvât pas un ami qui lui ait déconseillé de tant lire Rabelais, Montaigne, le roman du Renard, les *Contes drôlatiques* de Balzac. Sa réponse est dans le style de ses *légendes :* où donc l'aurait-il étudié ? « Le vieux langage français, dit-il, dans une conférence manuscrite, est le seul qui traduise bien le flamand. » C'étaient les mœurs flamandes qu'il voulait traduire : pour le faire en artiste, il voulut vivre à la fois dans la familiarité du peuple et dans l'intimité du seul langage qui pût rendre en français la naïveté goguenarde ou mélancolique du vieux Flamand.

[1] *Uylenspiegel*, 27 juillet 1856, etc., etc.; l'éditeur en fit une brochure à part. (Parent, 1857.)

[2] Outre les contes cités, De Coster publia dans *Uylenspiegel : Profils de bourgeois*, nos 1 et 2 (août 1857). — *Un village primitif*, 16 septembre 1860, — et à partir du mois d'octobre 1860, une série d'articles de fantaisie politique signés Karel.

Hosted by Google

Ici apparaît sa méthode. On l'a souvent comparé à un peintre, elle est tout artistique. Il procède par l'observation dans la vie ou dans les livres du temps, par le croquis, fait sur le vif, des moindres traits, par l'annotation même des mots sous la dictée des conversations ou des lectures; il ne ménage rien pour faire cette moisson d'esquisses : aucune dépense, aucune excursion dans les pays les moins hantés ou dans les bas-fonds les plus populaires; il veut accumuler des documents, s'assimiler les mœurs. Puis, ces matériaux rapprochés comme les pierres d'une mosaïque, classés comme les esquisses préparatoires d'un tableau, il n'en conserve que ce qu'il y trouve de vivant, d'original, de précieux. Vienne alors « la fougue du travail » et l'écrivain a une bonne journée.

« J'ai eu aujourd'hui une excellente, une précieuse journée; ma préface est finie et chaudement finie... Je me suis passionné pour elle; je l'ai fouillée sans autre distraction que celle de t'avoir vue — et une bonne distraction ; — je l'ai fouillée pendant quatre bonnes heures. Et en quatre heures, quand elles sont bonnes, j'abats la besogne d'une mauvaise, de deux mauvaises et tièdes semaines. Tu peux m'embrasser aujourd'hui... »

Ce travail, fouillé d'entrain, ne réussissait pas toujours du premier coup. Au premier retour de la verve, l'artiste grattait des parties de sa toile, reprenait le dessin, retrouvait le ton. Souvent il faisait copier son manuscrit pour y voir plus clair; sa sœur s'y prêtait avec intérêt. Mais l'épreuve imprimée était surtout décisive, comme la mise en cadre d'un tableau pour une exposition : c'est la dernière fois qu'on peut y retoucher! la passion le reprenait, il biffait sans pitié de longues scènes, taillait dans les chapitres, remaniait « chaudement » de longs passages, et ces pages, dix fois refaites peut-être, mais chaque fois de prime-saut, on les dirait nouvellement écloses. L'art des maîtres est là : faire difficilement des vers faciles, disait Voltaire.

Il y réussit d'abord dans les *Légendes flamandes*.

« J'aime ce monde étrange... j'aime l'espèce de folie qu'il faut pour créer dans ce genre. Je voudrais tant ne marcher sur les

Hosted by Google

traces de personne!... On peut aussi dans ce genre peindre de vrais caractères, de vrais hommes, avoir et montrer du bon sens. Je resterai crânement et fortement ce que je suis... (Lettre à son amie.)

Quelqu'un ayant dit que sa légende était extraite d'un vieux livre, il s'indigne avec la même ardeur qu'il vient de s'affirmer. Oubliait-il les Joyeux? Non. Mais ce temps lui semblait passé avec son apprentissage. C'est lui seul désormais qui se critiquera, sévèrement, sûrement pendant son travail. « Quand j'ai raison, je ne souffre pas qu'on me résiste, » devait-il écrire à un ami : Oct. Pirmez. Quoi qu'il en soit, il a voulu répondre, dit-il à son amie. Il a envoyé à ses collaborateurs le livre où est la légende :

« Elle y est en français et en mauvais latin; le français est *moderne* et la légende en elle-même est bête... J'ai cru pouvoir la traduire en français du moyen âge, y ajouter des épisodes et dessiner plus nettement les personnages. »

Veut-on vérifier sa manière, il suffit de comparer la vieille chanson d'*Halewyn* avec sa légende. Le moindre trait d'esprit ou de grâce est resté dans sa plume : il n'était pas homme à sacrifier ou à remâcher des perles. Le surplus, le fumier ramassé avec ces bijoux, a disparu. Mais l'auteur a revécu avec ses personnages, rempli les scènes, reconstruit le drame, animé la couleur, et l'ancienne chanson est devenue une légende, la vieille esquisse un tableau.

Les *Légendes flamandes* eurent un franc succès. L'édition belge n'avait d'autre parrain que Rops qui l'avait illustrée : c'était une condition de vente, préférable à l'abdication de l'art dans le roman. Un article, publié par M. Deschanel dans l'*Indépendance* (29 sept. 1857), parut à M. Hetzel contenir « les éléments d'une préface » et le livre fut présenté, par MM. Hetzel et Deschanel, au public français. Il eut deux éditions en Belgique.

De Coster n'ignorait pas cependant les difficultés de la carrière :

« Au peintre qui réussit un tableau, d'autres tableaux sont à

Hosted by Google

l'instant commandés. Je réussis quelques pièces de vers, quelque morceau de prose, rien ne me vient pour cela, et toujours je dois recommencer la même vie de luttes. » (Lettre à son amie.)

En mars 1856, avant le succès des *Légendes*, il avait refusé net un négoce qui pouvait « lui faire faire fortune ». En combien de temps et avec combien de difficultés? demande-t-il à son parrain, et il écrit à sa maîtresse : « Je ne veux pas finir ainsi ! »

Le succès des *Légendes* lui donna des moyens, non de fortune, mais d'études. M. Deschanel l'avait montré supérieur à Balzac pour le sentiment du vieux langage. On crut l'artiste archéologue. En 1860, il était nommé « employé de la commission royale chargée de la publication des lois anciennes », dont le bureau est annexé aux archives du royaume. C'était évidemment se tromper en prenant le romancier pour un historien et le fantaisiste pour un paléographe.

L'auteur des *Frères de la bonne trogne* s'était fait une seconde langue maternelle du vieux français et il savait « le flamand, dit-il, l'ancien, un peu mieux que le nouveau[1] ». Mais l'art de déchiffrer les paperasses et d'analyser des chartes ne lui allait pas à la cheville : il le traita, dit-on, avec un souverain mépris. Là encore, après quatre ans de lutte, il donna sa démission (1864). Sa mère dut en souffrir : son patrimoine était « bien un peu entamé à cause de moi », dit-il, mais quel joyeux deuil il dut porter des archives comme de la banque! Les rêves de mariage aussi avaient été enterrés, sans larmes : il lui restait deux maîtresses : une douce jeune fille et la fantaisie.

Il s'était cependant « employé » aux archives à étudier le XVI^e^ siècle, pour une œuvre d'artiste. En attendant, il avait publié *les Contes brabançons* (1861). Quelques peintres s'étaient joints à Rops pour les illustrer. Quand paraîtra la *Légende d'Ulenspiegel*, ils seront vingt.

[1] Lettre à M. le secrétaire de la commission de publication des anciennes lois (1860).

Hosted by Google

Les *Contes* sont écrits en français moderne : on l'attendait là. Mais en renonçant au « vieulx langaige », il n'avait pas abandonné les qualités qu'il lui devait. Il serait injuste aussi de dire qu'il ne réussit qu'à moderniser son style. Il y a là des fantaisies vives d'allures, où son genre s'applique à la satire ; puis deux romans, dont l'un, dans sa dernière partie, l'autre dans son ensemble, contiennent une manière singulièrement persuasive de peindre l'amour de ses personnages, en dehors des lieux communs, dans une vérité pittoresque. Ces amants-là vivent et s'aiment.

Dans une réponse manuscrite à une critique d'*Ulenspiegel* et dans une lettre au ministre, De Coster a donné l'énumération de ses autres œuvres écrites pendant « ces sept ans, remplis de fantaisies politiques dans *Uylenspiegel*, de critiques d'art (dans le *Précurseur*, etc.) et de poésies... » Il cite *Jeanne*, « un vaudeville en vers », publié par l'*Écho du Parlement* en 1865 ; il annonce la *Tour de Jef*, qui ne devait être imprimée que plus tard ; d'autres romans qui n'ont pas paru et ne paraîtront jamais, car avec le procédé de l'auteur, une édition posthume semble bien impossible ; ce sont *Mary et Jaek*, « 200 pages » — l'*Histoire d'un menuisier*, « 300 pages » — les *Légendes de la Campine ;* — enfin, il nomme un roman qui ne parut qu'après l'*Ulenspiegel : le Voyage de noces.*

« *Le voyage de noces* — comme il l'écrit à ses éditeurs — est le roman de deux jeunes amoureux mariés... Tout est scènes d'amour, tout est pris sur nature... Ce doux bonheur, ces bonnes folies, qui n'ont que le tort d'être légitimes, — je ne le dis pas... ce serait trop bête — sont traversés par la jalousie d'une mère avare... »

Après avoir relu ce livre, malgré ses tons brusques de pochade et ses reliefs forcés d'esquisse, je me disais : où a-t-on fait aussi vivement croire à l'amour de deux époux ? Cette lettre est venue me prouver que là était le but de l'auteur. Il avait assez senti la passion sous toutes ses faces pour y atteindre. Que de fois, dans ses lettres d'amour, n'avait-il pas rêvé de mener sa « douce vie d'amant au

Hosted by Google

milieu du mariage »? Il y a cent lettres sur ce ton, plus charmantes les unes que les autres. Tout le *Voyage de noces* est là, vécu d'avance, en secret. Et pourquoi — puisque nous les retrouvons encore, et avant qu'ils ne se séparent — ne nommerions-nous la confidente de l'artiste? Elle n'était pas sa première maîtresse, « ni la dernière, » comme dit Méphistophélès, de Marguerite. On serait loin de compte de le supposer. Mais leurs jeunes amours ont duré des années, vingt fois il est revenu à elle, elle lui fut fidèle; elle a souffert, elle a aimé, a été bien aimée, a mérité de cet enfant gâté, brusque, inégal, charmant, naïf et tourmenté, des éloges sentis, des confidences complètes. Tous les deux reposent sous la même terre aujourd'hui. Pourquoi notre petite histoire littéraire ne garderait-elle pas, discrètement, dans les papiers de De Coster, avec les souvenirs de Thyes, les lettres à Élisa?

IV

L'*Ulenspiegel* de De Coster était attendu comme une grande œuvre, avec la franchise des viriles amitiés. Il ne doit rien publier que de digne des *Légendes flamandes*, tel est le cri général. M. Hetzel lui renvoie un roman avec une lettre qu'il conserve en écrivant sur l'enveloppe : « lettre précieuse. » Le même conseil doit lui avoir été donné pour le *Voyage de noces*, et un ami d'université lui refuse pour le *Précurseur* la *Tour de Jef* qui ne paraîtra qu'après *Ulenspiegel* et après correction. (*Revue de Belgique : Caprice de femme*, octobre 1870.) Van Camp justifie son refus et ce sera la meilleure analyse de ce conte.

« Vous êtes resté un temps fort long sans rien offrir au public... Vos amis s'inquiètent, on les rassure par l'annonce d'un volume nouveau qui vaudra au moins ses aînés. Qu'il ait le même succès, votre réputation est faite... Maintenant vous m'offrez un manuscrit et vous me dites : Imprimez. Mais réfléchissez que l'importance de cette publication est énorme; elle peut compromettre celle d'*Ulenspiegel*.

Hosted by Google

« La nouvelle est-elle donc détestable? Pas du tout. Depuis la première page jusqu'au moment où Sanders entre dans la tour, c'est tout jeunesse, fraîcheur, amour...

« Dans la scène de la tour, il y a d'excellents passages, il y a aussi des rugosités qui jurent avec le ton général; on les pourrait effacer. Mais là n'est pas le défaut du morceau; le défaut, le voici : Le monologue est trop long, les nerfs tendus se fatiguent, le sentiment d'horreur faiblit, ou s'habitue à la situation atroce que vous décrivez, l'intérêt dramatique se perd.

« En outre, la scène sur la tour est en disproportion complète avec les autres parties de l'œuvre... Vous n'avez pas songé à l'harmonie, vous avez trouvé un incident très-émouvant et vous vous êtes dit : En ajoutant une jeune fille pour ouvrir la porte de ma nouvelle et pour la fermer, ce sera parfait. Votre Ida est une ravissante portière et elle ne se meut que dans un milieu sympathique; mais vous avez beau faire, c'est à elle que l'on s'intéresse et non à Sanders... » (8 nov. 1865.)

Les écrivains belges se traitent de la sorte en amis, c'est-à-dire en hommes.

L'œuvre, ainsi attendue, parut dix ans après les *Légendes flamandes* (31 déc. 1868). Elle suscita des enthousiasmes d'artistes et des sévérités de penseurs.

S'il est un livre où l'auteur ait mis toute sa fantaisie, tout son procédé, c'est bien *la Légende de Thyl Ulenspiegel*. Ses amis rédigeaient sous le nom du vaurien flamand un journal comique; lui, sous ce nom, voulut faire une œuvre sérieuse: « le roman du XVI^e^ siècle », dit-il, le poëme historique du génie de la Flandre, peut-on dire. Jamais il n'apporta autant de soin dans la composition d'une œuvre. Maître de la seule langue qui y convînt, il mit dix années à se rendre maître de son sujet, en se familiarisant à la fois avec le XVI^e^ siècle et avec l'esprit des Flandres, — revenant sans cesse des lectures de vieilles chroniques aux voyages dans les pays où s'était joué le drame des Gueux; faisant siennes les tabagies flamandes et les auberges zélandaises, autant que les chroniques de Van Meteren, lues jusqu'à dix fois, comme Jansénius avait fait pour saint Augustin; complétant l'ancien petit recueil de fabliaux qui porte le nom d'*Uylenspiegel* avec les feuilles peinturlurées représentant les aventures de

Hosted by Google

Lamme Goetzak : la bibliothèque bleue avec les imageries d'enfant ; consultant les musées et les bibliothèques, les cabarets de village et les foires des Pays d'en bas, et arrivant à vivre à la fois en plein XVI^e^ siècle et en plein « cœur de Flandre ».

M. Deschanel l'avait mis en garde contre les dangers du pastiche. De Coster avait prétendu parler, pour son compte, une langue à lui, « la seule forme qu'il eût trouvée pour rendre exactement ce qu'il sentait », dit-il. Rien ne le dissuadera de s'en servir encore pour son épopée en prose :

« La langue française du XVI^e^ siècle et du commencement du XVII^e^, dit-il dans une conférence manuscrite, était une riche palette où abondaient les termes populaires, rudes, grossiers parfois, mais vigoureux, pleins, sonores, *et rendant bien en langage la pensée de l'artiste.* Le peuple y tenait la première place, avec son rire caustique, sournois, profond, avec ses dictons et ses proverbes, qui pour la plupart étaient autant de vérités. Il y avait place dans cette langue, et pour les nobles pensées et pour le noble langage, et pour les sentiments naïfs et pour les sentiments délicats, comme pour la rudesse de certaines situations de la vie. Pleine d'inversions charmantes, cette langue superbe se prêtait à la traduction presque littérale de toutes les langues... »

De Coster ne voulut pas abandonner cette bonne palette d'artiste. Il déploya ses couleurs dans toute son originalité pleine de contrastes : la brusquerie et la délicatesse, les grosses gaîtés aux yeux ahuris et le rire « glacé de mélancolie[1] » ; les bonhomies heurtées et les duretés de manière ou de style, en rapport avec « la rudesse de certaines situations de la vie », puis, des naïvetés d'idée, des éclosions de sentiment, de ces belles façons de bien dire toute chose, qu'admirait Montaigne, et de ces grâces de fine mélancolie que De Coster adorait dans l'amour et dans l'art.

Tout ce que le procédé direct de longue cohabitation avec son sujet pouvait lui donner se trouve dans l'*Ulenspiegel.* C'est bien la forte langue, variée, aux brusqueries en relief et aux grâces délicates, qu'il a décrite. Ce sont bien les mœurs

[1] Étude manuscrite sur *Ulenspiegel.*

Hosted by Google

de la vieille Flandre, en des types terribles, grotesques ou charmants ; ses violences et ses jovialités, ses batailles et ses ripailles, ses hommes et ses bourreaux, ses vierges et ses filles folles, son esprit et son cœur.

Le premier livre, composé d'une série d'épisodes variés et croissants, forme un drame complet qui court au but, en suivant une large voie d'unité et d'intérêt, où se pose le sujet nettement. Le trivial héros se livre à ses farces jusqu'à ce que sa mère soit torturée, son père brûlé par l'Inquisition : trempe terrible d'un vaurien ! Alors il passe aux Gueux. « Les cendres de son père battent sur son cœur ! »

L'idée est simple, elle sert à placer naturellement en plein XVI^e^ siècle le protagoniste des fabliaux du XIV^e^ ; elle donne à l'œuvre l'unité.

Les quatre livres suivants rendent les tiraillements, le saccadé, « le débraillé à Jean Steen[1] » d'une révolution populaire et des allures d'un espion qui la sert. L'auteur y prodigue la peinture de ces mœurs qu'il a étudiées jusqu'à l'identification. Les escarmouches et les reconnaissances de Thyl et de Lamme, recrutant des soldats, déjouant des complots, fondant des balles, portant des messages, mettant à mort des traîtres, protégeant l'impression des bibles et la fuite des suspects, y alternent avec des scènes de mangeailles pantagruéliques, de buveries qui rendent « des bruits de cataracte » et de « joyeusetez » obscènes. L'écueil du sujet était là ; l'auteur, qui avait quitté son amie et n'adressait pas encore ses lettres d'amour dans un château, semble s'y jeter à corps perdu, comme Thyl dans « la cotte » d'une servante d'auberge. Qu'il n'ait pas reculé devant la crudité de ces mœurs tant que son héros n'était que le type qui les représentait, rien de mieux ; que le vaurien, devenu Gueux, ait gardé ses habitudes comme un déguisement, bien encore. Mais un masque n'est pas un caractère à ce point, et l'auteur se complaît réellement trop dans ce rôle d'emprunt. Ce n'est pas sans danger qu'on applique à de telles

[1] Étude manuscrite sur *Ulenspiegel*.

Hosted by Google

peintures le procédé d'assimilation personnelle. Un jury le lui a durement reproché.

Au quatrième livre, l'unité du premier se fait désirer; on voudrait voir ce chaos artistique aboutir, comme l'œuvre a commencé, à la grande unité d'un lumineux dénouement. L'idée que l'auteur a imaginée pour donner à son œuvre la trame de l'idéal : « l'énigme des Sept », n'atteint pas pour cela à une clarté suffisante, et son moyen d'interpréter l'histoire, vrai pour le peuple, reste discutable pour les souverains. L'auteur avoue lui-même avoir « un peu chargé la physionomie de Philippe II[1] », et l'aveu eût pu porter sur Charles-Quint. Ici apparaît encore le danger du procédé. Un fait que l'on voit au jour le jour n'est vu qu'à demi, car il manque à l'observateur ses conséquences qui ne se montrent qu'après et qui seules l'expliquent; il manque la perspective qui met dans leur lumière et à leur place les choses et les hommes. A force de vivre avec le XVI^e^ siècle, De Coster en arriva à ne voir, avec les yeux des pamphlétaires du temps, dans Charles-Quint « qu'un goinfre » et dans son fils « qu'un boule-dogue hypocrite, *Linkeroog*, comme disent les Flamands[2] ».

N'insistons pas trop pourtant, car cette manière est incontestablement supérieure à toutes les autres pour le roman historique, et ce livre, signalé par plusieurs journaux de Paris comme une épopée en prose, paraît encore en Belgique « résumer toutes les énergies et toutes les tendresses de la patrie flamande. » (Camille Lemonnier.) Caroline Gravière, en s'accusant de ne pas l'avoir lu plus tôt, a dit : « Quoiqu'il soit écrit en français, en le lisant, on se trouve en pleine Flandre. » Notre amie a raison. Sauf des objections que l'auteur eût levées en quelques mois de travail pour une édition nouvelle, depuis Jordaens, le Reinart de Vos, Rubens et Froissart, aucune page d'écrivain ou d'artiste n'a paru plus palpitante du génie flamand.

[1] Lettre manuscrite à M. Camille Picqué.
[2] *Ibid.*

Hosted by Google

Karski, pour peindre l'auteur d'un mot, écrivait : « Bien rugi, Flamand ! »

V

« Cela n'est pas de vente », écrivait Rops à De Coster en lui rappelant que ces sortes d'œuvres d'art « ne s'adressent qu'aux gens de goût ». *Ulenspiegel* n'enrichit pas son auteur. Malgré de nombreux subsides du gouvernement, ces dix années de travail ne trouvèrent aucune rémunération sérieuse. Le succès dura cependant. « On le lit tout haut dans les brasseries (dans le *Candide*). D'ici à quinze jours on ne m'appellera plus De Coster, mais *Ulenspiegel* », écrit-il de Paris à sa sœur. En 1877 le *Figaro* empruntait encore une page à la légende-épopée. Mais comme il l'avait dit, bien jeune, à sa maîtresse : « il avait toujours à recommencer la même vie de luttes » et cette fois il connaissait les exigences du monde : « Tout en ayant beaucoup travaillé par passion et par goût, il n'y a pas trois ans, écrit-il en 1870, que j'ai compris l'épouvantable valeur de l'argent et la nécessité d'un travail qui, suffisamment rétribué, donne à l'homme la liberté et la joie avec l'aisance. » (Lettre à sa sœur.)

Un cours d'histoire à l'institut Rachez ne suffisait pas. Le secrétariat du Dr Moeremans, pour sa revue médicale, s'y ajoute, bientôt abandonné pour un séjour à Paris. Des leçons dans un pensionnat de demoiselles sont trop dangereuses pour être durables. Quand le gouvernement créa l'école de guerre, De Coster y entra pour enseigner la littérature française et l'histoire générale : rien que cela ! (1869) il n'y resta que comme professeur de littérature à l'École de guerre et répétiteur du même cours à l'École militaire (1872). « Le poëte », selon les expressions du général Liagre parlant sur sa tombe, fut « enchaîné à une besogne ingrate, contraire à sa nature. »

Ici la lutte devient cruelle, car la position de professeur donne prise à ses créanciers. Lorsqu'en 1848, un ancien

Hosted by Google

professeur de rhétorique, « le père Defaqz », lui avait dit : Vous êtes poëte ! un court colloque s'était engagé dans l'escalier des Joyeux : « Vous n'avez pas besoin de votre plume pour vivre ? — Grâce à Dieu ! non. » Le jeune homme, ayant son patrimoine paternel, la petite fortune de sa mère et attendant l'héritage de sa tante, se croyait à l'abri du besoin. Mais cette série de démissions, données à la fortune, cette existence d'artiste et d'homme du monde exigeaient d'autres ressources, et les promesses de gloire, depuis M. Deschanel jusqu'au *Constitutionnel* de 1870 qui comparait *Ulenspiegel* au *Faust* de Gœthe, n'étaient pas faites pour lui ôter le goût de vivre selon son rang, ni la confiance d'emprunter. Quand il se réveilla de son rêve, il dut se mettre à la rame et ce n'est plus pour la gloire, c'est à ses créanciers qu'il jure de travailler. Deux fois au moins, Paris l'attire, il s'y fourvoie. Ni le cercle du *Candide,* ni des succès « de brasseries » ne peuvent suffire à Ulenspiegel. Il y « mourrait de faim ».— « On y étouffe sans liberté. » Il serait difficile d'énumérer tous les projets qui passent alors de l'esprit du poëte dans la plume du solliciteur. C'est l'*Excellente Cronycke van Vlaenderen* qu'il offre de traduire dans le vieux français qu'il adore ; mais un fort subside serait nécessaire ; — ce sont des conférences, sur un sujet favori du moins : le rire dans l'art ; puis, comme elles doivent varier, son ami le seizième siècle l'y aidera, non sans alarmer parfois le public des cercles. L'été cependant revient chaque année : saison morte pour les conférences, vivante pour les excursions ; il a la pratique des voyages et des illustrations de livres, et Dillens vit encore. Le *Tour du Monde* accepte un voyage en Zélande, qui est achevé ; un voyage en Hollande, commencé seulement [1]. A voir tout ce que De Coster a recueilli pour ces articles, on reconnaît son procédé d'études directes. Mais de tels travaux coûtent cher et que de fois, devant un monument, un tableau et surtout une scène

[1] *Le Tour du Monde*, 1874, t. XXVIII, livraisons 712-716, et t. XXXVI, 928-930.

Hosted by Google

de mœurs, l'artiste dut-il oublier ses échéances ! Va donc pour d'autres projets ! Voici une histoire populaire des institutions de la Flandre, à écrire dans son style pittoresque. Voici un concours dramatique : il se souvient de son *chef-d'œuvre* de l'Université, le retouche, se trouve aux prises avec un caractère de femme qui doit être mieux expliqué ou transformé, remet l'œuvre à la refonte, la gâte, échoue. Mais déjà une occasion meilleure s'est offerte : un jeune officier a sollicité sa collaboration pour une légende. Une légende, c'est son genre et sa passion. Il accepte. « On se met bien à quatre et plus pour faire une épingle. » Il était resté maître sur ce terrain, et son collaborateur put faire connaissance avec cette méthode, à la fois critique et primesautière, qui biffe des chapitres et refait de verve chaque page. *Le Mariage de Toulet*, imprimé de son vivant, ne parut qu'après sa mort.

Rien de tout cela ne pouvait le tirer d'embarras. Il avait compris trop tard « l'épouvantable valeur de l'argent ». Le travail, à qui peut manquer la vie, n'est pas matière à hypothèque, mais la vie au moins peut s'escompter. Une assurance lui procurera une forte somme qui payera ses dettes... après sa mort. Quant au reste, pour peu qu'un prix littéraire ou le succès d'un livre vienne s'ajouter à ses prélèvements de chaque mois sur son traitement, il sera libre.

Autre ressource : on avait voulu souvent le marier ; sa sœur, ses amis, et même quelque jeune intéressée, naïvement éprise d'un homme « qui aurait pu être son père » et dont la figure mâle et régulière, d'un bistre uniforme, les épaules bien découplées, annonçaient trente-cinq ans lorsqu'il en avait près de cinquante. Plus d'une aventure vint lui rappeler sa jeunesse, à un âge où les aventures prennent vite les apparences d'une faute. Au moindre reproche, resté naïf il s'indigne ; peut-être n'a-t-il pas été prudent, mais n'est-il pas homme d'honneur ! Un de ces projets, et des plus honorables, eut un commencement d'exécution ; au dernier moment, il recula : « Je l'aurais prise sans dot ; elle en avait une que je n'ai pas voulu croquer... pour ne pas me conduire comme un coquin. » (Lettre à sa sœur.)

Hosted by Google

Après le gouvernement, viennent les amis. Il les trouva au poste des bons offices comme des bons conseils, au risque de les lasser parfois. Le jour où il mourut était un de ces cruels jours d'échéance; la veille, en rentrant chez lui, il trouva une lettre qui lui annonçait que la somme serait faite à temps : « Vous me sauverez, » écrit-il aussitôt. Douze heures après, il était mort; on n'avait pu lui sauver que les inquiétudes des heures dernières.

On trouva près du cadavre une pauvresse qui faisait sa chambre chaque matin et qui avait soigné son agonie. Elle avait la face couverte d'ulcères, qu'il voulait guérir, visible image de ses propres plaies intérieures, sans guérison.

Vais-je tirer une moralité de cette vie d'artiste? « Ce serait trop bête », dirait l'auteur du *Voyage de Noces*. Que le lecteur ne s'y méprenne pas pourtant : je n'ai pas songé à l'apitoyer sur un écrivain qui, dans les circonstances les plus douloureuses, disait à sa sœur : « Je sentais que j'arriverais... les événements m'ont donné raison ! » Né chez un prince du culte, De Coster put atteindre à l'émancipation de l'esprit; né artiste, avec « l'ambition du beau », il fut artiste et ne créa que le beau de son choix : ces choses ne se payent pas trop cher et ne font point crédit. Il passa des enivrements d'une belle jeunesse à une fière originalité d'écrivain, et, si épouvantable qu'il ait trouvé un jour la valeur de l'argent, il ne se vendit ni à l'église de son parrain, ni à un journal de son parti, ni à un avenir d'archiviste ou de négociant, ni à une femme éprise, ni à une « littérature facile ». Peut-être n'a-t-il pas produit tout ce qu'il aurait pu; je l'ai vu, bien malade, sourire à l'idée de donner à *Ulenspiegel* un pendant, à placer dans les révolutions de Brabant et de France. Mais il mourut avec la confiance de laisser une œuvre. On l'a quelquefois comparé à Leys, moins pour son archaïsme que pour son coloris. Mais j'entends bien : Leys a laissé un grand nom, une grande fortune et cent « chefs-d'œuvre ». S'il y a quelqu'un en Belgique pour regretter que nos écrivains ne meurent ni millionnaires, ni barons, qu'il médite un tout petit problème que les économistes et les philosophes, gens

Hosted by Google

naïfs, formulent bien simplement : « La société est intéressée la première à ce que chaque homme suive sa vocation naturelle, sans trop de perte de temps ni de forces, et, dans cette voie, produise le plus possible pour les denrées de nécessité, ce qui est abondance, — le mieux possible pour les choses de l'esprit, ce qui est art et gloire. » Problème banal, on le voit, et qu'avec un peu de bonne volonté, on réaliserait en quelque chose comme un siècle ! Les écrivains qui l'ont résolu pour eux à force d'indiscipline ont pu souffrir bravement dans la vie, ils peuvent attendre fièrement dans la tombe.

CH. POTVIN.

Hosted by Google

POÉSIES.

L'ÉCOLIÈRE.

A Madame Marie N.

I

Je la voyais toujours passer sous ma fenêtre,

Douce apparition! Le lis qui vient de naître,
Droit, pur, étincelant de suave blancheur,
Certe eût manqué de grâce et perdu sa fraîcheur
Auprès de cette enfant vibrante de jeunesse,
Ivre du bonheur d'être ainsi qu'une faunesse
Courant au flanc du Pinde et riant des abois
D'un molosse à sa suite égaré dans le bois.

Elle pouvait avoir quinze ans. Elle était grande
Et semblait au passant dire : Dieu vous le rende!
Quand on la regardait d'un regard probe et bon,
Ce regard lui vînt-il d'un rustre ou d'un barbon;
Heureuse qu'elle était, dans son âme ingénue,
De lire sur le front de tous sa bienvenue!

Elle allait à l'école, une fleur à la main,
Rasant, sans s'écarter jamais du droit chemin,
Un de ces longs murs blancs que le gamin charbonne.
Pour escorte elle avait une petite bonne
Avec un grand chien noir qui s'encourait devant.

Svelte, elle dévalait comme une plume au vent.

Hosted by Google

Son heure était venue, heure unique et fugace,
Où la femme paraît sous l'enfant qui s'efface.
Double rayonnement! Sa jeune puberté
Gardait de l'âge clos la robuste gaîté
Et le propos fantasque aiguisé de malice;
Tel un bouton de rose, entr'ouvrant son calice
Et près de resplendir superbe de couleur,
Montre encor le bouton tout en montrant la fleur.

Elle avait le teint mat, les yeux d'un éclat rare,
Et Pradier seul aurait pu, fouillant le carrare
De son ciseau païen, rendre fidèlement
Une bouche aussi pure, un front aussi charmant.
La revoir était presque une bonne fortune,
Mais on se demandait : est-elle blonde ou brune?
L'œil hésitait parfois! car ses cheveux châtains
Se lustraient au soleil de reflets incertains,
Si bien que, suivant l'heure, elle paraissait blonde
Comme Vénus sortant du glauque sein de l'onde,
Ou brune, alors pareille à l'auguste Junon.

II

Pourtant je n'ai jamais voulu savoir son nom
Et j'ai fermé mon cœur à la belle écolière,
Me souvenant de toi, pauvre illustre Molière,
Et de ce qu'il en coûte, au déclin de l'été,
Pour rêver de printemps, d'amour et de beauté.

Oui, malheur à qui porte alors un nom de femme
Enfoui trop avant dans le secret de l'âme!
Ainsi t'en advint-il et tu fus, Poquelin,
Martyr du grand amour dont ton cœur était plein.
Comme au long d'une haie on cueille une églantine,
Tu rencontras un jour une vierge enfantine,
Vierge à l'esprit charmeur, au regard triomphant,
En qui la jeune fille allait primer l'enfant.
Son sourire t'émut comme un parfum de rose,
Vers elle tu penchas ton noble front morose

Hosted by Google

Et te pris à l'aimer, ne démêlant pas bien
Ce que ton cœur avait à demander au sien.
Mais, dans ce vague élan de loyale tendresse,
Couvait un fol amour dont tu goûtas l'ivresse;
Et, trop faible, en dépit de ta gloire et de l'art,
Tu succombas vaincu par Armande Béjart.
Tu lui tendis ta main, tu la mis dans ta vie;
O triste aveuglement de ton âme asservie!
Car tu n'eus pas plutôt emporté ton trésor
Qu'ainsi qu'un vieil avare en peine de son or,
Tu vécus de soupçons, de tourments et de transes,
Te forgeant mille maux avec des apparences.
Et, dans l'âpre sentier que creusait ta douleur,
Croyant à chaque pas rencontrer un voleur.
Armande, elle, était jeune et s'ignorait encore;
Mais toi, grave et pensif, auprès de cette aurore,
Comme Pithon soudain tu te sentis bien vieux
Et frémis d'un bonheur entouré d'envieux.
Tu ne t'appartins plus. L'atroce jalousie
Corrompit de son fiel ta coupe d'ambroisie,
Et, loin de détourner tes lèvres du poison,
Tu t'en gorgeas, Molière, à perdre la raison.
Tu languis inquiet, ombrageux, misérable,
Ton amour étant grand et sa plaie incurable.

Ah! tu l'avais voulu! Comment oser unir
Au présent soucieux le riant avenir
Et le savoir amer à la douce espérance
S'élançant radieuse et belle d'ignorance?
Toute jeunesse appelle une jeunesse à soi;
C'est de notre univers l'harmonie et la loi.
On n'accoupla jamais la blanche tourterelle
Et le hibou songeur au creux d'une tourelle,
Le palmier ne peut vivre aux champs glacés du Nord,
La fleur, aimant le jour, vers le soleil se tord
Et, prisonnier, l'oiseau veut rompre sa volière.

C'est pourquoi j'oubliai la charmante écolière.

ANATOLE HARZÉ.

Hosted by Google

AUTOMNE.

Déjà dans nos jardins tout jaunit, tout se fane :
La plante a fait son œuvre et l'arbre a porté fruit ;
Mais le soleil encore embellit le platane
Dont la feuille s'envole avec un léger bruit.

Qu'ils sont doux ces rayons ! Qu'elle est belle la terre
Sous ce nouvel aspect !... Ce n'est plus de l'été
Le parterre élégant ; c'est la parure austère
De la nature aux jours de sa fécondité.

Ainsi de l'âge mûr : moins de charmes fragiles,
Moins de fleurs, moins de chants, de soleil et d'amour,
Mais combien de bonté dans ses forces viriles,
Dans sa calme sagesse acquise jour à jour !

C'est le fruit du labeur, le fruit de la souffrance,
Le fruit de nos combats, le fruit de nos regrets ;
Il est fait de pardon, de pitié, d'indulgence,
Car il est notre automne et ses derniers reflets.

Aimons donc, aimons bien, ceux qui de leur tendresse
Consolent nos douleurs, et vont bientôt partir :
Ils touchent à l'hiver, ce temps de la vieillesse,
Mais, comme un saint trésor, gardons leur souvenir.

FRANÇOISE LE ROY.

14 octobre 1877.

Hosted by Google

QUATRAINS.

Toi, qui braves les lois, mes uniques entraves,
Licence, tu fais peur et tes crimes sont grands;
Je suis la Liberté, j'affranchis les esclaves,
Et tu prépares, toi, des trônes aux tyrans!

—

Ah! l'homme est toujours l'homme, il dresse une statue
Au conquérant épris du glaive et du canon;
Il chante les exploits de celui qui le tue
Et de ses bienfaiteurs il ignore le nom!

—

N'appelons pas esprit ces pointes, ces fusées,
Ces bourdes au gros sel, ces jeux de mots usés;
Non, l'esprit véritable, en ses formes aisées,
C'est le bon sens aux traits finement aiguisés.

—

Glaive insolent, forgé sur la meilleure enclume,
Des mains des potentats je te ferai tomber;
— Qui donc ainsi me brave, au lieu de se courber?
— Moi, qu'emporte le vent et qu'on nomme la plume!

—

Artisan, ton labeur est pénible sans doute,
Mais tu tiens deux trésors.: la force et la santé,
De joyeuses chansons folâtrent sur ta route
Et dans ton sommeil pur brille un rêve enchanté!

—

Hosted by Google

Vilain mulet, avance! Allons, marcheras-tu?
— Eh! répond l'animal, j'ai suivi ta carrière,
Je suis de ton école, ô vieux maître têtu,
Dont les doctrines sont d'un bon siècle en arrière.

—

La Force dit au Droit : Ma colère bouillonne,
C'est trop longtemps te plaindre, à mes dépens jaser ;
Cesse tes beaux discours, sinon je te bâillonne,
Sous mon puissant genou je songe à t'écraser!

—

Désormais, dit le Droit, il n'est rien que je craigne
De ton cruel pouvoir, de ton joug oppresseur:
Le monde qui s'éclaire annonce enfin mon règne
Et je vaincrai la Force un jour par la douceur.

—

La rivière coulait paisible entre ses bords
Dont l'un offrait aux yeux de charmants paysages
Et l'autre des rochers aux dangereux abords...
Dans le monde sans bruit ainsi passent les sages.

—

O Nature, en ton sein que d'images tu portes
Pour répondre à notre âme, à nos goûts, nos désirs :
A la rose qui croît l'enfant joint ses plaisirs
Et le vieillard regarde ému les feuilles mortes.

—

Pour saluer durable à son heure prochaine
Le vrai progrès, il faut un sage et lent progrès:
A brusquement la tendre on peut rompre la chaîne,
Et les chaînons épars, rassemblez-les après!

—

Ce n'est pas sans franchir d'obstacles ni d'abîmes,
Que le génie atteint son but voisin des cieux;
Mais de l'Art élevé quand il touche les cimes,
Quel splendide horizon se déroule à ses yeux!

—

Dans ces trains se croisant la vie a son image;
L'un roule ardent express, l'autre doit ralentir :
L'espace aux jeunes gens qui viennent de partir!
Les vieillards vont toucher au terme du voyage.

—

Hosted by Google

Comment as-tu choisi pour symbole, ô Minerve,
Déesse de lumière, un ténébreux hibou ?
St tu n'as point voulu — cela dit sous réserve —
Figurer le savant retiré dans son trou.

—

D'une machine en feu que la vapeur s'échappe
Ou tout saute en éclats, terrible explosion !
Les pouvoirs oppresseurs qui n'ont point la soupape,
Renferment dans leurs flancs la Révolution !

—

C'est petit à petit que l'oiseau fait son nid
Et les minces ruisseaux font les grandes rivières :
L'épargne aux mains du maître, écoliers, écolières,
Vous couvre d'habits neufs, de livres vous munit !

—

Les anciens hauts barons d'Angleterre et de France
N'avaient qu'un écu seul pour leurs mille vertus ;
Mais les petits barons de la haute finance
Sans les vertus peut-être... ont des millions d'écus !

—

La ruse fait tomber la force au traquenard :
Je suis le roi Lion, je règne et je gouverne,
Je suis maître absolu, je suis tout ! — Baliverne !
Et moi je ne suis rien? dit tout bas le renard.

—

Envers ce noir Zoïle il faut être indulgents,
De la part qu'il nous fait soyons heureux, en somme :
Amis, être attaqués par un malhonnête homme
C'est être défendus par les honnêtes gens !

—

Il est un bonheur pur auquel mon cœur se livre,
C'est d'avoir un ami sage, instruit, parlant bien,
Qu'à mon gré je consulte en intime entretien...
Et chacun peut avoir cet ami, c'est le livre !

—

Le mot *donner* devrait dans tous les cœurs s'inscrire :
Riches, donnez de l'or aux pauvres, vos pareils,
Hommes forts, votre appui ; femmes, votre sourire,
Savants, votre génie, et sages, vos conseils !

HIPPOLYTE LAROCHE.

Hosted by Google

UN RAYON SUR LA NEIGE.

Il faisait triste, il faisait sombre,
Il faisait froid, car il gelait;
La neige sur des toits sans nombre
Épaisse et terne s'étalait...
Quand tout à coup, charmant la vue,
Un rayon d'or vint resplendir
Sur la terre qui morne et nue
N'avait plus rien pour réjouir.

Ainsi, pour les glaces de l'âge,
Il est un rayon de bonheur
Qui sur les rides du visage
Réfléchit sa douce chaleur.
C'est le babil, c'est la caresse,
C'est le sourire des enfants,
Faisant oublier la vieillesse
Par les têtes à cheveux blancs.

Doux chérubins de l'existence,
Entourez de vos petits bras
L'aïeule dont votre présence
Ranime encor les derniers pas.
C'est elle qui fut la première
A vous bercer sur ses genoux,
Et qui vient remplacer la mère
Lorsqu'elle manque à l'un de nous.

1878. FRANÇOISE LE ROY.

Hosted by Google

ESSAIS ET NOTICES.

NOS ANCÊTRES A LA FIN DU XIVe SIÈCLE, A PROPOS DU LIVRE DE M. VANDERKINDERE.

M. Vanderkindere, professeur d'histoire à l'université de Bruxelles, vient de publier un ouvrage sur le siècle des Artevelde. L'auteur a divisé son livre en plusieurs chapitres, formant chacun une étude séparée d'un des grands *organismes* de cette époque : formation et organisation politique, militaire, commerciale et industrielle de la commune, organisation du travail, rapports du patron et de l'ouvrier, question des salaires, idées, mœurs, littérature et beaux-arts, tel est le vaste tableau qui se déroule devant le lecteur. Le style de l'ouvrage est clair, net, précis, il est approprié au sujet. L'érudition de l'auteur est profonde, les sources où il a puisé, et qu'il indique, forment une bibliographie importante de l'époque qu'il a traitée.

La lecture du livre offre un grand intérêt; toutefois, son dernier chapitre traitant des mœurs et des idées de ce temps nous laisse une grande déception. Nous avions vécu avec cette idée que le XIVe siècle est non-seulement le siècle héroïque de notre histoire, mais qu'il est aussi le précurseur, le préparateur des deux grands siècles qui l'ont suivi. L'impression que la lecture de ce chapitre nous a laissée ne correspond nullement à cette idée.

L'auteur, en décrivant l'origine de la commune, nous peint l'homme libre créant le noyau; le serf, l'affranchi, le colon et l'esclave se groupant autour de lui, s'associant, se donnant des lois et les défendant envers et contre tous avec un courage et une énergie indomptables : *Mens sana in corpore sano*. Puis, quand il a conquis non-seulement sa liberté, mais aussi l'aisance et la richesse, il nous le montre, avec un grand luxe de citations, à tous les degrés de l'échelle sociale, se vautrant dans la débauche la plus dégradante,

Hosted by Google

y gaspillant et y perdant sa dignité morale. Pour compléter ce tableau et le rendre tout à fait saisissant, l'auteur nous assure que les miniatures de ce temps représentent cette race de communiers si fière, si forte, si intelligente au commencement du siècle, devenue hâve, flétrie, à l'allure vieillotte, en pleine dégénérescence; ainsi finit le livre. Voici d'ailleurs le portrait physique qu'il en trace :

« Les miniatures du temps frappent, dit-il, par la maigreur de « tous les membres : la poitrine est peu développée, le ventre « prédomine. Les jambes sont sèches et fluettes, et l'on a constaté « que les jambières dans les armures du XIVe au XVIe siècle sont « trop étroites pour des hommes bien constitués de notre époque; « le mollet indique la supériorité musculaire des races actuelles.

« Pareillement, les figures sont fatiguées, vieillottes, ridées de « bonne heure. Dans le Brabant, le type qui domine se distingue « par le front haut et bombé, le nez assez fort, le menton arrondi « et séparé nettement du visage. La tournure est généralement « peu gracieuse, on retrouve, sans chercher beaucoup, les magots « de Teniers, le corps trapu, l'expression vulgaire, la bouche « grande, les traits grossiers. » L'auteur ne sait pas s'il en est de même en Flandre. Le *Rymbybel* de Maerlant lui montre des figures plus élancées.

Si tout cela est rigoureusement vrai, il faut admettre qu'au mépris de toutes les lois de la descendance, cet homme, dégradé, avili, aurait procréé les générations les mieux faites physiquement et les mieux équilibrées intellectuellement dont notre histoire fasse mention. Il est impossible que cette longue lignée de grands hommes du XVe et du XVIe siècle, que tous ces grands artistes, ces savants, ces écrivains, ces hommes politiques, ces grands capitaines, que tous ceux-là soient sortis d'une source aussi viciée. Si cette proposition était vraie, il eût fallu à la nature plusieurs siècles d'efforts pour réparer de si profondes altérations.

Voilà ce que dit la raison : voyons ce que nous enseignent les faits.

L'auteur croit voir dans quelques miniatures de la fin du XIVe siècle une reproduction exacte de l'homme de ce temps. Son raisonnement semble être celui-ci : Le peintre flamand a été de tout temps réaliste ou naturaliste, comme on dit aujourd'hui. De tout temps il a rendu avec une scrupuleuse exactitude ce qu'il a vu; détails d'architecture, ornements, costumes sont fidèlement reproduits dans ces miniatures : donc, l'homme qu'il y peint est bien le type de la race de ce temps. Voilà l'erreur.

Hosted by Google

L'histoire nous dit qu'immédiatement après l'établissement du christianisme surgirent de nombreuses hérésies. On disputa beaucoup sur la nature du Christ, les uns soutenaient qu'elle était divine, d'autres qu'elle était humaine ; Arius prétendait, lui, qu'elle était analogue. L'Église, après avoir triomphé de toutes ces hérésies et fixé définitivement le dogme sur ce point, détermina aussi les caractères extérieurs que devait affecter dans sa forme la représentation de la divinité. Jusque-là on l'avait représentée sous une forme symbolique, comme on peut le voir dans les catacombes de Rome. Tantôt sous la figure de la colombe apportant le rameau de paix, tantôt sous celle de l'agneau versant son sang dans un calice, le plus souvent sous celle du bon Pasteur.

Maintenant on allait représenter le Christ sous sa forme personnelle. Les artistes grecs du Bas-Empire reçurent l'initiation de ces formes directement par les Pères, et, comme l'homme est fait à l'image de Dieu, ils les firent passer bientôt du domaine religieux dans le domaine profane. De là ces attitudes stéréotypées, de là ces expressions des visages, vagues et indéterminées, de l'art byzantin. Lorsque les artistes du Nord voulurent s'initier à cet art, ils exagérèrent naturellement, dans leur inexpérience, les défauts de leurs maîtres sans pouvoir s'assimiler leurs qualités. Ils peignirent donc un homme générique, impersonnel, et dans l'incapacité où ils se trouvèrent de lui imprimer un mouvement juste ou de lui faire exprimer un sentiment vrai, ils recoururent le plus souvent à l'artifice d'une banderolle sortant de la bouche ou flottant autour de la tête. Sur cette banderolle ils inscrivirent ce que cette figure était censée représenter. Cela dura ainsi jusqu'à Van Eyck et même un peu après lui. C'est cet homme de génie qui, le premier dans le Nord, tout en conservant les formes traditionnelles dans les sujets religieux, rompit avec ces formes dans les sujets profanes et peignit l'individu tel qu'il était, avec sa complexion, son caractère et son sentiment particulier. Cette réforme a une telle importance qu'elle équivaut, dans l'histoire de l'art moderne, à la réforme apportée plus tard dans les sciences et dans la philosophie par Galilée, Bacon et Descartes, puisque, comme celle-ci, elle brise les formules imposées et qu'elle ouvre un champ infini à la libre recherche, sans autre guides désormais que l'expérience, l'observation, le sentiment et la raison.

Si donc notre auteur, au lieu d'emprunter son exemple aux premiers bégaiements de l'art, avait porté son attention sur les œu-

Hosted by Google

vres de ce grand maître, il aurait vu au Musée de Bruxelles, dans l'*Adoration des Mages*, les descendants directs des hommes de l'époque qu'il a traitée. Il aurait constaté qu'ils étaient robustes, plutôt grands que petits, bien en chair, rien d'émiacé, ni de scrofuleux, ni de vieillot ne se montrant sur leur visage. Il les aurait vus tels que nous sommes, les uns gros, les autres nerveux ; il en aurait vu des bruns, des blonds, des gris, tous d'âge et de complexion différents. S'il eût choisi ses exemples aux sources authentiques, il eût pu s'assurer à Gand, à Saint-Bavon, dans le chef-d'œuvre du maître, que la race auquel Van Eyck empruntait ses modèles n'avait pas dégénéré, qu'elle était au contraire pleine de force, de vie et de vigueur.

Si, poursuivant cette expérience, il avait voulu voir les produits de cette race à deux ou trois générations de distance, il eût pu se rendre à Bruges, et là il eût vu la *Châsse de sainte Ursule*, peinte par cet autre grand maître, Memling. A côté de la sainte, représentée dans la forme traditionnelle, se trouvent les onze mille vierges, adorables de formes gracieuses, resplendissantes de santé et de vie. On y voit aussi les archers qui s'apprêtent à les occire, pleins de force et d'entrain. Cela étant, il n'eût pas emprunté à Taine et à Renan les passages qu'il cite, il eût également supprimé le portrait fantaisiste de notre ascendant à la fin du XIV^e^ siècle, ou bien il lui eût restitué son véritable caractère, et le livre y aurait gagné en sérieux et en vérité.

Voyons maintenant l'autre procédé mis en œuvre pour dépeindre les mœurs et les idées de ce temps. L'auteur suit pas à pas les écrivains moralistes qui, voyant les princes importer chez nous les mœurs dissolues de la cour de France, les nobles imiter les princes et perdre le sens moral au point d'obliger leurs femmes à payer des legs institués en faveur de leurs bâtards; qui, voyant une grande partie du peuple et même une partie de la bourgeoisie dépenser sans compter ce qu'ils avaient gagné dans un temps de grande prospérité, passer leur temps à boire, à manger et à chanter des chansons ordurières, crient à l'abomination de la désolation ; c'est dans l'ordre et c'est bien fait. Mais que notre auteur, tout en croyant à quelque exagération de la part de ces écrivains, généralise néanmoins et mette ces excès sur le compte de la société entière, voilà qui est incompréhensible, voilà qui déconcerte la raison.

Je suppose qu'un professeur d'histoire de l'avenir veuille écrire une étude sur les mœurs et les idées des Belges de la fin du

Hosted by Google

XIXe siècle. Trouvant la collection du *Courrier de Bruxelles*, pourra-t-il conclure que l'*engueulement* fait le fond de notre littérature? S'il découvre dans quelque rendu-compte judiciaire la statistique des divorces, des infanticides, pourra-t-il en déduire un relâchement général des liens de la famille? S'il découvre dans les mêmes rendus-comptes les procès financiers où figurent les noms de l'aristocratie et de la haute bourgeoisie, pourra-t-il diré que les hautes classes avaient perdu le sentiment de l'honneur et de la probité? Les mémoires de notre temps lui montrent le peuple se livrant, certains jours, à des saturnales, à la brutalité, à l'ivrognerie la plus abjecte; s'il trouve un recueil de chansons obscènes, peut-il en conclure à la dissolution des mœurs? Assurément non! L'auteur en procédant ainsi fera peut-être œuvre de polémiste, non œuvre de philosophe et d'historien.

La vérité est qu'il existait encore dans ce temps-là des grands qui avaient trop de pouvoirs, trop de richesses et pas assez de responsabilité; qu'en dessous d'eux, se trouvait une partie du peuple vivant au jour le jour, sans prévoyance, sans esprit d'ordre ni d'économie. Mais ce qui est vrai aussi, c'est qu'entre ces deux extrêmes se plaçait cette classe moyenne, sortie de la partie saine du peuple, qui avait arraché aux princes, tantôt par la force, tantôt par l'argent, et lambeau par lambeau, les libertés politiques et sociales dont maintenant elle jouissait; qu'elle avait établi le droit écrit, créé l'industrie; qu'elle en avait répandu par le commerce les produits dans toutes les contrées de l'Europe et du Levant; qu'elle avait ainsi accumulé de grandes richesses. Ce qui est encore vrai, c'est que ce qu'elle avait fait dans le domaine matériel, ses fils allaient l'accomplir dans le domaine intellectuel; que les uns s'adonnèrent à la culture des arts, que les autres furent envoyés par leurs pères dans les universités de l'Europe, qu'au contact des peuples étrangers leurs idées s'élargirent, s'agrandirent, et que, par un travail soutenu, persévérant, ces esprits d'élite parvinrent à fixer pour quelque temps, dans notre petit coin de terre, un des centres de la civilisation.

L'Angleterre était encore une nation exclusivement agricole. Son industrie, sa suprématie sur les mers n'étaient pas encore constituées. La France était en voie de formation; son activité intérieure était absorbée par la lutte de la royauté contre les grands. Le peuple n'existait pas encore politiquement, il n'exerçait qu'une influence très-restreinte sur les destinées de la nation. L'Allemagne, sauf quelques villes libres, était entièrement

Hosted by Google

féodale. Après les luttes au sujet des investitures, elle préludait au grand schisme qui devait éclater dans les siècles suivants. Au milieu de ces trois grandes nations en gestation du monde moderne se trouvait placé un petit pays qui, à la faveur de circonstances spéciales, les avait devancées toutes trois dans la grande industrie, dans le commerce, dans l'accumulation de grandes richesses et surtout dans l'art. C'étaient les hommes de cette portion du peuple, ces vrais créateurs de ce magnifique mouvement, dont il eût été intéressant d'étudier les mœurs ; c'était leur esprit qu'il fallait évoquer pour les interroger sur le secret de cette supériorité. Et si, après cela, on les eût trouvés beaux ou laids, forts ou faibles physiquement, qu'importe, leur œuvre subsiste, elle n'en reste pas moins une des créations les plus étonnantes du génie humain.

Le livre manque donc de proportions; il contient des observations erronées et des lacunes regrettables. Mais, malgré ce manque d'équilibre, nous le répétons, nous savons gré à l'auteur de l'avoir écrit, l'étude, même incomplète, de nos annales étant absolument nécessaire à la compréhension des choses de notre temps. Et puis, qui sait? son exemple sera peut-être suivi. Beaucoup de matériaux ont déjà été réunis par le labeur incessant de nos savants et des savants étrangers ; toute une bibliothèque a été publiée, elle attend maintenant des hommes de bonne volonté capables d'élever leur esprit dans les régions sereines et qui, de là, à l'exemple des grands maîtres modernes, dégagés des préoccupations de tous les systèmes philosophiques et sociaux en cours du jour, classeront ces matériaux, assigneront à chacun sa véritable place, leur restitueront leur vrai caractère et leur valeur relative. Notre histoire mérite que l'on s'occupe d'elle à d'autres titres encore, car depuis son commencement jusqu'à la fin du XVI^e^ siècle, elle pénètre très-avant dans tous les grands problèmes de la civilisation moderne.

JOSEPH GÉRARD.

Hosted by Google

LES LIBRES PENSEURS

ET LES

ORTHODOXES ANGLAIS AU XVIII[E] SIÈCLE.

Il en est des courants des opinions humaines comme des vagues que l'on voit se former au loin, s'enfler peu à peu, soulever leur croupe, s'abattre sur les rochers de la plage, puis se retirer, décroître et se fondre insensiblement dans la masse informe de l'élément liquide. Systèmes de philosophie, conceptions métaphysiques, théories politiques ou théologiques, tout se renouvelle de siècle en siècle; mais de même que par son action incessante, l'Océan a déterminé les contours et l'aspect de la côte, de même les théories, les systèmes, qui se sont comme évanouis après une période de prépondérance, ont laissé après eux des traces de leur passage qui échappent au regard distrait ou superficiel de la foule, mais que recherche et que s'efforce de discerner l'œil plus tenace et plus exercé du penseur et de l'historien.

Le XVIII[e] siècle naissant a vu monter sur la scène du monde des lettres anglaises toute une pléiade de polémistes qui, sous les noms de libres penseurs et de déistes qu'ils se sont donnés et sous celui d'infidèles (*infidels*) que leur ont donné leurs adversaires, ont marché, le plus souvent en se dissimulant et par des chemins couverts, à l'assaut non-seulement de l'orthodoxie anglicane, mais encore du christianisme révélé ; lorsque Voltaire, sorti de la Bastille, débarqua

Hosted by Google

à Londres en 1726, la bataille était engagée en plein. Cette atmosphère de combat devait plaire à l'humeur agressive du futur auteur du *Dictionnaire philosophique;* aussi s'écriait-il : « La raison est libre ici et ne connaît point de contrainte. » Et cependant un demi-siècle s'était à peine écoulé que Burke pouvait dire avec non moins de vérité : « Que sont devenus les libres penseurs? Qui donc les connaît, qui donc les lit encore? »

Ce sont les péripéties de cette lutte que je me propose de retracer aujourd'hui en prenant pour guide dans la mêlée l'excellent livre que M. Leslie Stephen a publié il y a deux ans. C'est un tableau complet de l'évolution de la pensée anglaise au siècle dernier, telle qu'elle s'est manifestée dans le vaste domaine de la théologie, de la philosophie, de l'éthique et des lettres, tableau tracé d'une main hardie et ferme que dirige un esprit vigoureux, doué d'une critique sûre et incisive, parfois un peu amère [1].

I

J'ai ici même [2] rapidement analysé les enseignements de Hales et de Chillingworth, qui, ministres de l'Église anglicane, avaient, à la veille de la tourmente révolutionnaire de 1640, essayé de réagir contre le sacerdotalisme à outrance du primat Laud et de son parti.

Un peu plus tard, un autre groupe, connu sous le nom de *latitudinaires* ou de *platoniciens de Cambridge* (Whichcote, Cudworth, Smith, More en sont les représentants les plus distingués), appartenant par ses origines à cette Université et au parti presbytérien, s'imposa la tâche de lutter contre l'étroitesse et le dogmatisme de celui-ci; mais leur tempérament contemplatif les plongea dans l'étude des problèmes métaphysiques et moraux et ils se constituèrent les champions du spiritualisme chrétien contre

[1] *History of the English Thought in the Eighteenth Century*, by Leslie Stephen, 2 vol. Smith, Elder and C°, London.

[2] Voir la *Revue de Belgique* du 15 mai 1877.

Hosted by Google

les théories matérialistes de Hobbes. Leurs prédécesseurs avaient écrit au point de vue de la politique ecclésiastique, ceux-ci furent avant tout des philosophes et se laissèrent entraîner dans les régions vertigineuses qu'a affectionnées, dans les premiers siècles de notre ère, l'école néo-platonicienne d'Alexandrie. Inférieurs à Hobbes, à Hales et à Chillingworth comme écrivains, ils ont aussi un sens critique moins sûr et moins fin; vivant dans une profonde réclusion académique, ils sont demeurés en dehors du mouvement de leur temps et encombrent leurs pages d'un pesant appareil d'érudition indigeste et pédantesque. Cependant, ils ont rendu à leur patrie l'indéniable service d'élargir l'horizon de ses théologiens, et après la révolution de 1688, il se trouva tout un groupe de prêtres éclairés et tolérants, aptes à être appelés aux plus hautes dignités de la hiérarchie anglicane, qui rivalisèrent de déférence pour les droits de la raison humaine. « Rien, dit énergiquement l'archevêque Tillotson, rien de ce qui contredit ouvertement les principes de la religion naturelle ne doit être admis comme une révélation de Dieu. Aucun argument ne pourra établir qu'une doctrine est de source divine, s'il n'est plus clair et plus puissant que les objections qu'on lui oppose. »

Le clergé anglican ne tarda pas à se séparer en deux groupes bien distincts : le clergé inférieur, pauvre, d'humeur réactionnaire, mais ne possédant d'autre influence que celle qui résultait de sa force d'inertie, et le haut clergé, opulent et bien assis, enclin, par sa situation sociale et ses attaches politiques, à prêter l'oreille aux réclamations du monde laïque. L'Église avait d'ailleurs perdu de son prestige depuis qu'on avait vu la plupart de ses membres, après s'être signalés, pendant le règne des derniers Stuarts, par leur zèle inconsidéré pour le dogme du droit divin de leur royauté, faire leur paix avec l'usurpateur appelé au trône par la révolution de 1688, grâce à une distinction subtile et découverte au moment opportun entre le roi de fait et le roi de droit. D'autres causes, qui n'étaient plus spéciales à l'Angleterre, contribuèrent encore à battre en brèche le rempart des

Hosted by Google

croyances traditionnelles. Les découvertes astronomiques avaient largement étendu le domaine des connaissances cosmographiques; la terre avait cessé d'être le centre de l'univers, elle avait même cessé d'être le centre du système planétaire, auquel elle appartient, et celui-ci était descendu au rang d'une simple unité parmi les myriades de systèmes répandus dans les espaces infinis.

Locke, théoricien du juste milieu, surgit à point nommé pour devenir à la fois le maître du rationalisme religieux et du rationalisme libre-penseur. Esprit libéral et religieux, il fut choqué par les discordances et les querelles des commentateurs de la Bible et résolut de faire table rase de cet amas de commentaires et de la relire dans le texte. Le fruit de sa lecture fut le traité sur le *Caractère raisonnable du christianisme tel qu'il est exposé dans l'Écriture*, opuscule d'environ cent cinquante pages, bourré de citations bibliques, qui ne contribuent pas à lui donner une forme facile. La conclusion de Locke, c'est que Jésus-Christ n'a exigé que la foi en sa mission divine, qu'il ne la réclame que des hommes qui en ont eu connaissance, et que sa religion, débarrassée des subtilités qu'y ont introduites les scoliastes, est à la portée des simples et des illettrés. A l'objection qui se fonde sur la possibilité du salut pour les ignorants de bonne foi et sur l'inutilité de la révélation, qui en est la conséquence logique, Locke répond par une affirmation qui servira d'assise à toute la littérature orthodoxe anglaise, affirmation qu'on peut résumer ainsi : « La partie pensante de l'humanité a pu, sans le secours de la révélation, découvrir le Dieu suprême, unique et invisible ; mais sans lui, la partie inculte de l'humanité n'eût pu s'élancer vers de telles hauteurs. La partie pensante de l'humanité a pu accueillir la révélation, parce qu'elle ne renferme rien de contraire à la raison. » C'était accorder au christianisme appuyé sur la révélation une valeur d'utilité comme code moral ; c'était déclarer que ce code moral n'a droit à notre respect que parce que notre raison a pu le ratifier, c'était investir cette dernière d'une juridiction souveraine et inaliénable.

Hosted by Google

Ce corollaire de l'affirmation de Locke ne paraît pas avoir ému ses contemporains, car son contradicteur le plus acharné, le Dr Edwards, lui reprocha surtout d'avoir négligé certains aspects du dogme de la rédemption, de prouver par là ses prédilections pour les doctrines de Socinius [1] et de frayer ainsi la voie à l'athéisme. Il n'était pas sans danger d'être suspect d'athéisme, et dans ses *Lettres sur la tolérance*, Locke lui-même n'avait pas hésité à refuser le bénéfice de celle-ci aux catholiques romains et aux athées ; aussi eut-il hâte de se laver des imputations du docteur. Celles-ci ne tardèrent pas à être oubliées, et lorsque Leland publia, cinquante ans plus tard, son *Tableau des principaux auteurs déistes anglais*, bien loin de faire de Locke un des leurs, il lui prodigua des éloges pour avoir réfuté d'avance les attaques dont la révélation allait devenir l'objet. Locke n'est ni le seul philosophe, ni le seul théologien qui n'ait pas prévu les conséquences extrêmes qu'une logique rigoureuse devait déduire des doctrines qu'il avait professées ; il le prouva bien quand Toland mit au jour, en 1696, son *Christianisme non mystérieux*, et s'avisa de se proclamer le disciple de l'auteur de l'*Essai sur l'entendement humain*.

Locke, Anglais jusqu'à la moelle par son respect du décorum et des convenances, ne devait avoir, par caractère, que peu de goût pour cet enfant perdu de la polémique. Irlandais de naissance, d'origine douteuse, — on a prétendu qu'il était le bâtard d'un prêtre catholique, — Toland se convertit au protestantisme à l'âge de seize ans, ce qui lui valut la protection de quelques riches dissidents, qui payèrent les frais de ses études à Glasgow, à Edimbourg et à Leyde. Son existence vagabonde lui fit connaître toutes les faces de la bonne et de la mauvaise fortune ; tantôt il disparaît dans les bas-fonds de misère abjecte où grouillait toute la tribu des déshérités de la littérature, tantôt nous le retrouvons reçu aux cours de Hanovre et de Berlin, admis à l'honneur de s'entretenir avec la reine de Prusse et de lui

[1] Socinius n'admettait pas la divinité de Jésus-Christ.

Hosted by Google

dédier ses *Lettres à Serena*, Serena n'étant autre que Sa Majesté elle-même. Il revient en Angleterre, écrit, probablement moyennant finance, des brochures politiques, et remplit pour le secrétaire d'État Harley, un de ses patrons, les fonctions peu enviables d'espion ou, comme il préfère les appeler, de « moniteur particulier et de pourvoyeur de renseignements généraux », et finit par mourir à Londres en 1722, âgé de cinquante-deux ans.

Toland n'était pas un homme ordinaire; un des premiers il songea à la lumière que l'étude approfondie et comparée des textes des livres sacrés, en d'autres termes, l'exégèse biblique, pourrait jeter sur les problèmes qui agitaient son époque. Il avait lu Spinoza, chose rare de son temps, et des extraits de son *Pantheisticon*, composition mi-burlesque, mi-sérieuse, qu'il ne tira qu'à un petit nombre d'exemplaires signés d'un pseudonyme et qu'il n'eut garde de livrer à la publicité, permettent d'affirmer que les doctrines panthéistes sont les seules qui aient obtenu son assentiment intime. La fin de l'épitaphe latine, fort peu modeste, qu'il se composa pendant sa dernière maladie, ne laisse planer aucun doute sur ce point [1].

A première vue, on ne s'explique pas aisément le trouble où le *Christianisme non mystérieux* jeta tout le camp orthodoxe. Établir avec Locke que le christianisme est raisonnable ou exposer, comme Toland dans le sous-titre de son Traité, qu'il n'y a dans l'Évangile rien de contraire ni de supérieur à la raison, c'est tout un; encore avait-il eu la précaution d'abriter son livre sous le couvert d'une épigraphe empruntée à l'archevêque Tillotson et déclarant que s'élever contre la raison, c'est avouer son erreur. Il est vrai que, dans sa préface, Toland raille ceux qui battent monnaie au moyen de leur théologie, mais des insinuations de ce genre se rencontrent fréquemment chez les contemporains. Il est plus probable que mis en éveil par un passage de cette même préface, où il se plaint de la triste condition où sont réduits les

[1] Ipse vero æternum est resurrecturus
At idem futurus Tolandus nunquam.

Hosted by Google

hommes qui, s'écartant des croyances reçues, sont contraints de garder un silence perpétuel ou de n'exprimer leur sentiment que sous le voile d'un paradoxe, les défenseurs attitrés de la foi anglicane s'imaginèrent, non sans raison, que Toland en pensait plus long qu'il n'osait le dire. Son affirmation, que la certitude ne peut s'acquérir que par une démonstration, que la connaissance n'est que la perception de l'accord ou du désaccord de nos idées, que celles-ci doivent être claires pour être susceptibles d'être comparées, condition qu'il ajoute à la définition de la connaissance qu'il a prise à Locke, sa définition du mystère, mot par lequel il désigne les choses qui sont hors de la portée de la raison, suivie d'une étude sur l'introduction des mystères païens dans le christianisme, la persistance avec laquelle il répète que le christianisme primitif était pur de tout alliage mystérieux, tout cela ne pouvait manquer de paraître un terrain bien glissant et bien dangereux à traverser. L'inconséquence avec laquelle il ajoutait qu'une chose n'était pas mystérieuse, par cela seul que nous n'avons pas d'idée adéquate de ses attributs ou de son essence, et la confusion sans doute voulue qui en résultait, n'étaient pas faites pour rassurer les esprits timorés, et plus d'un révérend docteur put se dire avec les souris du bon La Fontaine :

Ce bloc enfariné ne me dit rien qui vaille.

On le lui fit bien voir ; le grand jury du comté de Middlesex demanda des poursuites contre le livre et contre l'auteur, et lorsque Toland, poussé par sa vanité immodérée, eut la malencontreuse inspiration d'aller faire étalage de ses opinions aux tables d'hôte et dans les cafés de Dublin, il mit le feu à un tel incendie que, pour me servir des termes du Dr South, célèbre prédicateur de l'époque, le Parlement irlandais fit décamper ce chrétien mahométan et, sans le secours de fagots, rendit le séjour du royaume trop brûlant pour lui. On voulait bien offrir l'hospitalité à la raison, mais à la condition qu'elle serait de l'avis de ses hôtes ou que, personne décente, elle prendrait au moins la précaution de

Hosted by Google

dissimuler ses écarts sous l'épais manteau de la phraséologie scolastique consacrée.

Je ne citerai qu'en passant les autres écrits théologiques de Toland, tels que ses *Raisons qui militent en faveur de la naturalisation des Juifs*, son *Titus Livius a superstitione vindicatus*, ses *Origines Judaicae*, ses *Lettres contre le Papisme*, son *Nazarenus*, où il soutient que les Ebionites ou chrétiens judaïsants du premier siècle furent les seuls véritables chrétiens, et je le quitte pour parler de Tindal, dont Pope a accouplé le nom au sien dans sa *Duneiad : Toland and Tindal, prompt at priests to jeer* [1], et que Voltaire appelle le plus intrépide soutien de la religion naturelle et l'un des plus savants historiens anglais.

La vie de ces deux hommes fameux il y a cent et cinquante ans, n'offre que peu de points de ressemblance. Malgré sa fécondité et son érudition, qu'il convient de ne pas dédaigner, Toland ne fut qu'un enfant perdu de la littérature, ce que les bons bourgeois de nos jours appelleraient un vil pamphlétaire. La carrière de Tindal fut loin d'être aussi accidentée et s'écoula à l'ombre vénérable d'un des colléges de l'université d'Oxford. Le seul incident qu'elle offre et qu'il faut bien citer par respect pour la vérité, c'est que dans sa jeunesse Tindal passa au papisme, au moment où la religion, bannie par les lois anglaises, était devenue l'objet de toutes les faveurs du catholique Jacques II, et qu'il revint au protestantisme dès que les affaires du dernier Stuart couronné commencèrent à prendre une fâcheuse tournure. Inutile d'ajouter que ses ennemis commirent souvent l'indiscrétion d'insister sur ce malencontreux épisode et que Tindal assura tout naturellement qu'il n'avait cédé à aucune considération intéressée. Sans chercher à plaisir le tapage, comme Toland, il écrivit plusieurs ouvrages où il attaquait la puissance ecclésiastique et l'anglicanisme, et qui, pour parler comme leur auteur, étaient appelés à faire perdre la tête au clergé ; mais celui qui eut le plus de retentissement

[1] Toland et Tindal, prompts à railler les prêtres.

Hosted by Google

est le *Christianisme aussi ancien que la création*, qu'il ne livra à l'impression qu'en 1730, alors qu'il était un vieillard plus que septuagénaire. Comme dans le traité de Toland, le sous-titre de l'ouvrage indique un continuateur du *Christianisme raisonnable* de Locke, puisqu'il s'annonce comme devant prouver que l'Évangile n'est autre chose qu'une publication nouvelle de la loi naturelle ; comme pour Toland, nous nous trouvons en présence d'un disciple qui a poussé les déductions des doctrines du maître jusqu'à leur limite extrême. Le ton de Tindal est même en général bien plus hostile à l'endroit de la révélation que celui de l'aventureux correspondant de la reine de Prusse.

Le livre est écrit sous forme de dialogues entre A, l'interlocuteur libre-penseur, et B, l'interlocuteur orthodoxe, et divisé en chapitres, dont le premier nous donne la substance de la doctrine de Tindal et des raisonnements sur lesquels il l'appuie. La religion naturelle, dit-il, est la révélation interne, la religion révélée la révélation externe de la volonté immuable d'un Être toujours et infiniment grand et sage. Elles ne diffèrent que par leur mode de communication, et doivent être identiques, puisqu'elles émanent d'une même Divinité, parfaite, qui n'a pu communiquer aux hommes dès l'aube des temps qu'une religion également parfaite. Une religion parfaite n'étant susceptible ni d'altération, ni d'addition, ni de diminution, qu'a donc pu ajouter la révélation à cette religion absolument parfaite, universelle et immuable? En outre, si Dieu a donné une loi aux hommes, il a dû leur donner les moyens de la connaître ; sinon il eût défait lui-même son propre ouvrage, car une loi cesse d'être loi si elle n'est pas intelligible. Il s'ensuit que la révélation chrétienne était superflue, quoique Tindal n'ose pas s'exprimer aussi crûment et préfère donner une autre forme à sa pensée en disant que le nom du christianisme est de date récente, mais que le christianisme lui-même est aussi ancien que la nature humaine. Le moyen que Dieu a donné aux hommes de connaître sa loi réside dans l'usage des facultés, qui les distinguent des animaux. La raison doit donc

Hosted by Google

seule juger de ce qu'il convient que nous fassions : la raison est seule juge de ce qui est raisonnable, de même que l'œil est seul juge de ce qui est visible.

Mais à quel signe la raison distinguera-t-elle ce que Dieu nous permet de ce qu'il nous défend? « Dieu, répond Tindal dans son second chapitre, Dieu, qui gouverne toutes choses suivant leur nature, n'exige qu'une seule chose de ses créatures raisonnables : c'est qu'elles se conduisent conformément à leur nature. Quiconque règle donc ses appétits naturels de manière à assurer l'exercice de sa raison, la santé de son corps et le plaisir de ses sens, pris et considérés dans leur ensemble — car tel est le secret de notre bonheur, — est certain de ne jamais offenser son Créateur. » Dieu n'exige rien pour lui-même, ni la foi, ni le culte que nous lui rendons. C'est parce qu'ils se sont écartés des notions sur la nature de Dieu que leur dicte la raison, que les hommes sont devenus les victimes de la superstition et des maux innombrables que la religion a engendrés. Ceux qui agrandissent le rôle de la révélation affaiblissent la religion de la raison et de la nature, et atteignent ainsi la religion chrétienne elle-même, car il ne peut y avoir à la fois pour le gouvernement des actions humaines deux règles de conduite indépendantes l'une de l'autre.

Tel est, présenté dans la sécheresse de sa forme de déduction mathématique, le contenu de ce livre. Le lecteur français ne sera pas en peine de découvrir le mobile des éloges que Voltaire prodigue à Tindal : Tindal est en fait son précurseur. Cette religion naturelle que Voltaire prêchera avec infiniment plus d'éloquence, c'est dans le traité du docteur d'Oxford qu'il l'a, je ne dirai pas découverte, mais qu'il l'a trouvée exposée avec une clarté et une logique qui devaient avoir un irrésistible attrait pour un esprit aussi éminemment français que le sien. Si nous examinons plus en détail les pages de Tindal, nous verrons encore mieux combien y a puisé le futur patriarche de Ferney ; le chapitre XIII, par exemple, est comme l'arsenal d'où il a extrait la matière de ses intarissables plaisanteries sur l'ânesse de Balaam, sur

Hosted by Google

la lutte de Jacob avec l'ange, sur la chute d'Adam, sur Ève et le serpent, sur David, sur Salomon, sur les inconséquences et les infirmités morales que la Bible attribue à la Divinité, sarcasmes que ce maître iconoclaste jettera à pleines mains à la tête des orthodoxies décontenancées. Nous y trouvons le même mépris profond pour le peuple juif et la même admiration, en somme assez ignorante, pour les Chinois et pour leur philosophe Confucius. Voltaire n'a fait qu'adopter le fameux brahmane, qui se croira damné si, au moment de la mort, il ne tient en main une queue de vache: c'est Tindal qui en est le père. Lorsqu'il s'agit des dogmes que toutes les sectes protestantes avaient conservés, Tindal se montre plus réservé; dans ce cas, il procède par allusion et pas n'est besoin de chercher bien loin pour savoir quelle croyance il entend persifler lorsqu'il se demande comment les païens pouvaient s'imaginer que le dieu Jupiter avait pour messager le dieu Mercure et que les deux dieux Jupiter et Mercure n'étaient qu'un seul dieu? Voltaire, écrivant dans un pays et pour un monde plus hostile à la religion établie, n'est pas forcé d'avoir recours à ces artifices transparents.

D'ailleurs, le chef des déistes français n'a pas caché les emprunts qu'il a faits aux déistes anglais et les cite à tout propos. Nous connaissons par lui, au moins de nom, en dehors de Toland et de Tindal, les Chubb, les Collins, les Woolston, les Bolingbroke. Il serait long, et peut-être ne serions-nous pas payés de nos peines, de les étudier de près; quelques lignes pour chacun d'eux suffiront à les caractériser. Chubb passa ses jours à vendre de la chandelle dans une ville de province et à écrire des traités théologiques où il n'admet du christianisme que son enseignement moral : il ne connaissait d'autre langue que l'anglais et appartient à cette variété d'Anglais qui, comme Thomas Payne et Cobbett, avec peu ou point de culture d'esprit, se sont fait remarquer dans les branches les plus abstraites de la littérature, par leur hardiesse à aborder de front les problèmes les plus complexes, par leur logique plus rigoureuse que

Hosted by Google

raffinée, et par une franchise de langage qui tend à dégénérer en brutalité. Collins, au contraire, était un homme de fortune et d'éducation. Il s'est surtout attaqué aux prophéties, et dans son *Discours sur la Libre Pensée* il s'est attaché à prouver que les penseurs les plus illustres et les plus vertueux, Socrate, Platon, Epicure, Aristote, Varron, Cicéron, les deux Caton, Sénèque, Salomon, les prophètes juifs, Josèphe, Origène, Bacon et Hobbes, ont tous été des libres penseurs. Il montre encore que les Pères de l'Église sont loin d'être unanimes sur les mêmes points, soutient que la liberté de penser a invariablement été fatale à l'imposture et demande, quoique d'une manière moins nette, que le surnaturel soit désormais banni de la religion. Il y avait du courage à imprimer, il y a cent et cinquante ans, ce qui nous semble aujourd'hui des lieux communs, car, après la publication de son *Discours*, Collins fut contraint de s'expatrier et alla s'établir en Hollande. Quant à Bolingbroke, que Voltaire prise tout particulièrement — en homme avisé, Voltaire a toujours prisé tout particulièrement les gens de qualité, — il n'est à tout prendre qu'un élégant aventurier politique, doublé d'un publiciste rhéteur et superficiel; encore eut-il peur de publier de son vivant ceux de ses écrits qui sont le plus hostiles au christianisme et, pour répéter le mot énergique de Johnson, qui détestait et les Écossais et les libres penseurs, « légua-t-il quelques écus à un gueux d'Écossais pour décharger ce tromblon après sa mort. » Nous ne trouvons dans son livre que les derniers accents d'une cause qui se meurt. Le déisme proprement dit expirait pour ne renaître que vers la fin du siècle dans l'*Age de raison* de Payne, le conventionnel anglais, auteur du traité des *Droits de l'homme*, et pour n'être adopté après sa résurrection que par un groupe de démocrates et de républicains que mit un instant en vue le contre-coup de la Révolution, qui venait d'éclater en France. Il passa des salons dans les clubs et fut dès lors tenu dans une quarantaine rigoureuse par les classes riches et influentes, comme tout ce qui était entaché de ce qu'elles appelaient les « idées françaises ».

Hosted by Google

II

Dans l'intervalle, l'orthodoxie allait se mesurer contre la critique historique naissante et contre le scepticisme pur et simple représenté par Hume. Un jour que celui-ci se trouvait en société, la veuve de Mallet, l'écrivain écossais que Bolingbroke avait chargé d'éditer ses œuvres posthumes, l'aborda en lui disant : « Monsieur, permettez-moi de me présenter moi-même ; il convient que des déistes comme nous fassent connaissance ensemble. » — « Pardon, madame, répondit Hume, je ne suis pas déiste et je ne désire pas être connu comme tel. » Cette réponse lui fut sans doute dictée par la réserve de son caractère et par son aversion pour tout ce qui pouvait sembler un vain étalage d'opinions hétérodoxes, car sa critique hardie pénètre bien plus avant que celle des Toland et des Tindal, et non content d'investir la citadelle de l'orthodoxie, il sape le terrain de la religion naturelle, que ceux-ci avaient constamment respectée.

Cependant le scepticisme de Hume ne doit pas être confondu avec la négation pure et simple, et Philon, le sceptique qu'il met en scène dans ses *Dialogues sur la religion naturelle,* ne répond pas comme le Méphistophélès de Gœthe interrogé par Faust : « Je suis celui qui nie[1] ; » son scepticisme est celui d'un homme au regard perçant, découvrant d'un coup d'œil le défaut des raisonnements qu'il examine et prenant un certain plaisir à acculer ses interlocuteurs, philosophes ou théologiens, dans quelque dilemme périlleux ; si son humeur est indiscrète, elle n'a rien d'agressif, et son tempérament indolent et froid le préserve de toute acrimonie, de même que son entière bonne foi ne lui permet jamais de dénaturer les arguments de ses contradicteurs. Quoique son œuvre touche par tous les côtés au sujet qui nous occupe, il ne peut être question d'embrasser dans son ensemble la tâche que s'est assignée le plus brillant libre penseur anglais du XVIII^e^ siècle, et nous

[1] *Ich bin der Geist der Stets verneint.*

Hosted by Google

restreindrons le champ de nos investigations à son *Histoire naturelle de la Religion*, à ses essais sur les *Miracles*, sur le *Suicide*, sur la *Vie future* et sur la *Providence*, et à ses *Dialogues sur la religion naturelle*, dont il confia la publication posthume à son ami Adam Smith, l'auteur de l'*Essai sur la richesse des nations*.

Pour commencer par les miracles, qui ont de tout temps joué un grand rôle dans l'apologétique chrétienne, Hume fait remarquer que le degré de créance que nous pouvons leur accorder ne dépend pas uniquement de la valeur des témoignages qui nous les ont rapportés, mais doit encore être évalué proportionnellement aux preuves qu'ils nous fournissent et au critérium de notre propre expérience. Or, comme d'après l'expérience universelle les lois naturelles sont immuables, un miracle, qui est une transgression d'une loi naturelle due à une volition spéciale de la Divinité, ne peut être admis que si le témoignage, sur lequel il se base, est tel que la fausseté de ce témoignage serait encore plus miraculeuse que le fait qu'il s'efforce d'établir. Partant de ce principe, aucun miracle n'est digne de foi, car aucun n'est attesté par un nombre suffisant d'hommes, d'une science, d'une éducation et d'un bon sens tels qu'ils aient été eux-mêmes assurés contre toute erreur involontaire, d'une intégrité qui les ait élevés au-dessus de tout soupçon et d'une position sociale assez haute pour leur faire sentir avec force le discrédit où devait les jeter la fausseté démontrée de leurs affirmations. D'autre part, l'humanité a un goût prononcé pour le merveilleux et, du moment que la passion religieuse s'en mêle, l'esprit de critique s'efface volontairement et le croyant s'enorgueillit de lui imposer le silence. « Ces mensonges renommés, continue Hume, n'ont pris naissance qu'au sein de populations ignorantes, et comme toutes les religions ont fait étalage de miracles accomplis en leur faveur, nous nous trouvons en présence de miracles discordants, se contre-disant l'un l'autre et ne laissant debout que le verdict de l'expérience, qui affirme que les lois de la nature sont immuables et que leur application n'a jamais été interrompue. »

Hosted by Google

Dans son *Histoire naturelle de la religion*, Hume s'attache à prouver que le polythéisme, et non le monothéisme, a été la religion primitive de l'humanité. L'auteur qui, de nos jours, entendrait établir cette théorie aurait recours à la méthode historique; il fouillerait les annales des nations qui ont existé dans la plus haute antiquité, et nous mènerait, à la suite des voyageurs, au milieu des peuplades encore plongées dans la barbarie. Bien que n'admettant d'autre source de la connaissance que l'expérience, Hume, fidèle aux tendances de son époque, préfère les voies du raisonnement pur à l'accumulation patiente des faits. Il débute, il est vrai, par rappeler qu'il y a dix-huit cents ans le monde était païen et que toutes les tribus sauvages d'Asie, d'Amérique et d'Afrique sont encore idolâtres; mais il se contente d'une simple affirmation et s'empresse de prouver, non pas qu'il en est ainsi, mais qu'il doit en être ainsi. En effet, l'homme civilisé ne s'est élevé à la conception d'un Dieu unique que par la contemplation de l'ordre qui règne dans l'univers, tandis qu'un animal barbare et nécessiteux, tel qu'est l'homme à l'origine première de la société, n'a pas le loisir d'admirer l'ordre qui règne dans la nature et qui demeure inaperçu pour lui. Il est frappé, au contraire, par le désordre, par l'apparence de lutte qui se manifeste autour de lui; il voit les tempêtes détruire l'œuvre des rayons du soleil, il voit l'ardeur du soleil anéantir l'œuvre féconde des pluies, il voit la peste frapper sa tribu, sa famille, ses enfants; mû par la contradiction qu'implique la variété des phénomènes, qui s'imposent à ses méditations, ballotté entre ses craintes et ses espérances, il divinise chacun des agents mystérieux qui dans son imagination dirigent les événements particuliers, dont il est le témoin ou la victime, et particularise en quelque sorte ses perceptions vagues et flottantes du rôle de la Divinité. Même chez les nations modernes, le monothéisme n'a pas pour fondement dans les classes peu éclairées l'admiration inspirée par l'harmonie universelle : une mort subite, une calamité publique sont les seuls événements où elles reconnaissent l'action de la Providence.

Hosted by Google

Aussi introduisent-elles sans cesse dans leur culte les pratiques de la plus grossière superstition et les voit-on peupler le séjour qu'elles assignent à la Divinité, de médiateurs, espèce de demi-dieux, plus accessibles à leur intelligence inculte : en fait, ces classes retournent au polythéisme.

Les détails que je viens de donner sont indispensables pour montrer dans quelles dispositions d'esprit et par quelle méthode ces problèmes ont été abordés par le penseur le plus éminent de l'époque ; ces dispositions se manifestent encore plus nettement dans le parallèle que Hume établit entre le polythéisme et le monothéisme. Le premier, dit-il, est tolérant, le second est intolérant de sa nature ; car là seulement où plusieurs divinités sont honorées, l'hommage rendu à l'une d'elles n'a rien d'humiliant ni d'outrageant pour les autres. Les Juifs, les Mages, les Mahométans sont intolérants ; la tolérance ne règne chez les nations chrétiennes que par la volonté énergique du pouvoir civil.

Les dieux du polythéisme ne sont guère supérieurs aux hommes, qui peuvent, sans impiété, prétendre à rivaliser de vertus avec eux ; le Dieu unique pèse de tout le poids de son immensité sur l'homme qu'il refoule dans l'ascétisme ; en proie à une sombre terreur, sentant sa raison défaillir, ce dernier se prosterne dans la poussière et accepte les dogmes les plus mystérieux et les plus absurdes. La croyance la plus pure mène donc aux pratiques les plus odieuses ; loin d'élever l'homme, elle l'écrase. Ce n'est pas impunément, on s'en aperçoit en lisant ces pages, que Hume est né dans la patrie de Knox, dans la citadelle du calvinisme le plus étroit et le plus intolérant ; de toutes les sectes chrétiennes, celle du dictateur de Genève devait le plus répugner à son esprit perspicace et sceptique.

Jusqu'ici Hume, s'il s'attache à peindre les maux qui découlent, d'après lui, des religions qui prédominaient autour de lui, n'exprime aucune opinion qui s'écarte des croyances admises à la fois par le christianisme et par le rationalisme déiste ; mais il pousse plus loin sa critique et, dans son essai sur l'*Immortalité de l'âme*, tout en ne rejetant pas *à priori*

Hosted by Google

l'immatérialité et, par suite, l'immortalité de la substance de l'âme, il rejette l'immortalité de l'âme considérée au point de vue personnel et individuel. Ce n'est pas encore tout : dans ses *Dialogues sur la religion naturelle*, il s'en prend, sinon à l'existence de la Divinité, au moins aux principaux arguments par lesquels ses contemporains croyaient pouvoir l'établir.

Trois interlocuteurs sont en présence : Philon, le Sceptique, Cléanthe, qui fait surtout usage de l'argument cosmologique, c'est-à-dire de celui qui se base sur l'ordre qui règne dans l'univers, et Demea, qui préfère l'argument ontologique et invoque la nécessité d'une cause première, portant en elle-même sa raison d'être, et qui en déduit l'existence nécessaire de Dieu, tout en proclamant notre ignorance de son essence. Philon ne s'attarde pas à discuter avec Demea, dont le système est incompatible avec la philosophie purement sensualiste du XVIII^e^ siècle, en général, et de Hume, en particulier. Le système défendu par Cléanthe était, au contraire, très-accrédité dans les rangs du clergé libéral de l'époque ; aussi Hume, qui est toujours un adversaire courtois, l'est-il encore plus que de coutume, quoique la plus grande partie des Dialogues soit réservée, je ne dirai pas à combattre la position occupée par Cléanthe, mais à en signaler les points vulnérables.

Sans nous perdre dans des détails que ne comporte pas la nature de ce travail, il convient cependant d'indiquer, à la suite de M. Stephen, les lignes principales du débat. « Le monde, dit expressément Cléanthe, n'est qu'une grande machine subdivisée en un nombre infini de machines moindres, qui sont elles-mêmes susceptibles de subdivisions à un degré qui dépasse ce que les sens humains peuvent suivre et expliquer. » L'adaptation des moyens aux buts à atteindre rappelle exactement les productions de l'intelligence humaine et nous sommes justifiés à en inférer que l'auteur de la nature est semblable à l'intelligence humaine, quoique doué de facultés plus vastes, en rapport avec la grandeur de l'œuvre qu'il a accomplie : cet organisateur suprême sera, en d'autres termes, un Être infiniment raisonnable.

Hosted by Google

« Mais, répond le Sceptique, pourquoi choisir un principe si infime, si faible, si borné que la raison des êtres qui peuplent cette planète? Par quel privilége particulier cette agitation légère du cerveau, que nous appelons la pensée, doit-elle être choisie comme modèle de l'univers? » Il y a d'autres principes — l'instinct, la génération, la végétation — qui agissent autour de nous et qui pourraient devenir l'objet d'un choix analogue. Pourquoi ne pas dire : « Le monde ressemble à un animal, donc il est un animal, donc il est le résultat de la génération? »

Le vulgaire affirme que l'Univers prouve l'existence de Dieu comme une maison prouve l'existence d'un architecte : Dieu devient un être existant dans le temps et dans l'espace, opérant sur une matière extérieure à lui-même. — Mais toute cause est proportionnelle à l'effet qu'elle produit; d'un effet fini nous ne pouvons inférer qu'une cause finie, et d'un effet imparfait qu'une cause imparfaite.

Le monde est imparfait, donc ce point de départ nous conduit à un Dieu imparfait et n'ayant qu'une puissance finie. Bien plus, il ne nous permet pas de croire à l'unité de Dieu, car un grand nombre d'hommes s'accordent pour construire une maison ou un vaisseau : pourquoi plusieurs divinités ne se seraient-elles pas accordées pour construire le monde? L'anthropomorphisme de Cléanthe, pris à la lettre, nous reconduit droit au polythéisme.

Philon devient encore plus pressant et demande à Cléanthe où il découvre le guide moral suprême de l'univers.

« Pourquoi le mal existe-t-il dans ce monde? Ce n'est pas « le hasard qui l'y a mis. Il n'est pas sans être l'effet de quel- « que cause : serait-ce par la volonté de Dieu? Mais Dieu « est parfaitement bon. N'existe-t-il que malgré la volonté de « Dieu? Mais Dieu est tout-puissant. Rien, dit le sceptique « en terminant, ne peut ébranler la solidité de ce raisonne- « ment si clair, si concis, si concluant, à moins d'affirmer « que ces sujets dépassent toute capacité humaine et que tous « nos critériums de vérité et d'erreur ne leur sont pas appli- « cables. » Bref, le spectacle de l'univers nous suggère l'exis-

Hosted by Google

tence « d'une nature aveugle imprégnée d'un grand principe vivifiant, tirant de son sein indifférent et impassible le flot de ses fils meurtris et avortés. » Il est vrai qu'un peu plus loin Hume mitige ce que cette pensée a d'absolu et de désolant en reconnaissant que ce premier principe semble avoir quelque ressemblance avec l'intelligence humaine.

Cet exposé très-sommaire suffit à montrer le chemin parcouru en Angleterre depuis Locke jusqu'à Hume. Simple historien, je n'ai pas à apprécier les doctrines; je me contente de signaler leurs traits caractéristiques et de suivre les modifications principales qu'ont subies les idées dans leur marche à travers les années, m'astreignant à ne parler que des auteurs, d'ailleurs nombreux, qui, par la forme simple et claire dont ils ont revêtu leur pensée, se sont mis au niveau, je ne dirai pas de la masse, mais de ceux de leurs contemporains qui avaient le goût et le loisir de suivre les discussions qui s'agitaient autour d'eux. Le moment est venu de se poser la question : « Quelle influence directe et immédiate Toland, Tindal, Collins, Hume ont-ils exercée? Ont-ils dirigé l'opinion publique ou du moins l'opinion de la majorité de leurs concitoyens? » La réponse à cette question est négative ; pendant la première moitié du XVIII^e^ siècle, leurs opinions n'ont été professées que par des groupes, je dirais volontiers des coteries littéraires ou religieuses ou dans certaines sphères aristocratiques, où l'accueil qu'on leur faisait était un peu affaire de mode et d'affectation; mais en dehors de ce mode assez étroitement limité, elles ont été rejetées par la presque totalité de la nation. Le gentilhomme campagnard dans ses terres, le bourgeois dans les cités, le commerçant derrière son comptoir n'ont pas prêté l'oreille à la prédication de la religion naturelle telle qu'elle était présentée dans les écrits que nous venons d'analyser; quant au scepticisme universel et incisif de Hume, il fut en quelque sorte ignoré. Nous possédons l'aveu qu'il en fait dans son autobiographie : son *Traité de la nature humaine* tomba mort-né de la presse et, lorsqu'il fut refondu sous un nouveau titre, il n'en demeura pas moins complétement négligé. Ce n'est qu'après la publication de son

Hosted by Google

Histoire d'Angleterre, et grâce aux clameurs qu'elle fit pousser par tous les partis, que la notoriété de l'historien rejaillit sur les œuvres du philosophe.

La tempête que soulevèrent les chapitres de l'*Histoire de la décadence de l'Empire romain*, où Gibbon applique sa vaste érudition à raconter d'un ton persifleur le développement du christianisme au point de vue de son analyse impitoyablement sceptique, montre combien cet écrivain plus d'à moitié francisé était devenu étranger aux passions de ses compatriotes. Lui-même ne peut s'empêcher d'en marquer sa surprise; il ne pensait pas, avouait-il, qu'ils fussent aussi attachés au nom seul du christianisme. Nous nous expliquerons mieux les causes de ce sentiment universellement répandu, quand nous aurons acquis une connaissance même superficielle de l'apologétique anglaise à cette époque.

III

Les apologistes anglais se sont, au XVIII^e^ siècle, à peu près exclusivement recrutés dans les rangs de l'Église établie. Les dissidents relevés, sinon directement, au moins indirectement, des incapacités légales les plus oppressives que la restauration des Stuarts avait fait peser sur eux, s'accommodaient d'une existence tranquille et laborieuse; appartenant à la bourgeoisie commerçante, le métier des armes n'avait pas d'attraits pour eux et, s'ils aspiraient aux honneurs de la magistrature et du clergé, ils n'éprouvaient guère de répugnance à rentrer dans le giron d'une Église dont les hauts dignitaires étaient animés d'un esprit conciliant, qui, à la vérité, ne se rencontrait plus au même degré dans les rangs du clergé inférieur et du clergé rural en particulier. Celui-ci se composait d'anciens boursiers aux universités, auxquels celles-ci avaient, d'une main parcimonieuse, distribué quelques rudiments de science en échange des services d'une véritable domesticité, et de malheureux vicaires (*curates*), qui, moyennant un salaire souvent infime, s'acquittaient des devoirs du sacerdoce en lieu et place des ministres bien

Hosted by Google

apparentés ou bien épaulés qui, cumulant deux ou trois bénéfices, ne résidaient que peu ou point au milieu de leur troupeau. Ces pauvres hères s'affaissaient sous le poids du dénûment, au niveau intellectuel des laboureurs et des paysans, dont rien ne les distinguait dans les conditions matérielles de l'existence, et les plus ambitieux n'aspiraient qu'à la faveur d'être admis à faire leur cour au *Squire* voisin et à partager ses plaisirs grossiers et bruyants. Ils n'avaient ni la culture d'esprit, ni l'indépendance nécessaires pour prendre une part sérieuse à la défense des doctrines qu'ils avaient mission de propager.

Ce soin se trouva tout entier confié à ce que j'appellerai la classe dirigeante du clergé, les uns cadets de famille, les autres protégés de quelque Mécène généreux, tous reçus dans la société la plus polie, vivant dans le monde et puisant dans ce commerce de la largeur de vue, parfois même une certaine souplesse et un certain scepticisme pratique, qui, peut-être à leur insu, amollissaient la rigidité de leur orthodoxie. Sans aller aussi loin que les marquis et les petits abbés de la Régence, le siècle ne se piquait pas d'une morale austère et avait pris pour mot d'ordre l'aversion de ce que Shaftesbury, dans ses *Characteristies*, avait désigné sous le nom d'*enthousiasme*. Shaftesbury avait encore contribué à mettre l'optimisme à la mode, et cette doctrine ne pouvait manquer d'être du goût d'une société ecclésiastique mondaine et bien dotée, dont les membres, prêts à glisser sur les points épineux de leur *Credo,* ne demandaient pas mieux que d'imiter sir Robert Walpole et de prendre comme lui pour devise la phrase latine : *Quieta non movere*, que l'habile et prudent ministre avait adoptée comme règle de conduite.

Cette aversion pour les problèmes irritants n'était malheureusement que trop souvent étendue aux maladroits qui les soulevaient, et pendant longtemps, pour parler comme M. Stephens, l'incrédulité ouverte demeura, avec la poudre et les dentelles, l'apanage exclusif des gens de qualité. C'est ainsi que Berkeley, l'évêque de Cloyne et le métaphysicien

Hosted by Google

bien connu, va jusqu'à s'écrier dans les colonnes du journal *le Gardien*, que si jamais un homme a mérité qu'on lui refuse le bénéfice de l'eau et de l'air, c'est Collins, l'auteur du *Discours sur la Libre Pensée*, dont j'ai eu l'occasion de parler, et que l'irréligion est la marque distinctive des laquais et des garçons de taverne. Les articles de Berkeley dans *le Gardien* datent de 1713, paraissaient sans signatures et pouvaient n'avoir d'autre notoriété que celle qui s'attache à la publicité éphémère d'un journal. Mais il trouva des imitateurs, et, en 1738, nous voyons Warburton, qui n'était pas encore évêque, mais qui le devint plus tard, donner un libre cours à sa brutalité dans de doctes et volumineux in-folio. Il traite Descartes de visionnaire et Leibnitz de charlatan, il appelle Spinoza un infâme; jusque dans la table des matières de son traité de la *Légation divine de Moïse*, il proclame qu'il va justifier les prophéties des interprétations absurdes des rabbins et venger les Juifs des faussetés et des calomnies du poëte Voltaire.

Hume et son *Histoire naturelle de la religion* ne pouvaient manquer de fouetter sa bile; voici quelques aménités qu'il lui décoche dans ses *Remarques* sur cet ouvrage : « Notre philosophe et sa bande de colporteurs... Notre auteur, qui va dans ses courses philosophiques de la fourberie à la sottise... Sa vanité, sa perversité et son amour du paradoxe le font divaguer... C'est le dernier effort de ce misérable, qui défend son sot dogmatisme par un scepticisme plus sot encore. »

La seule excuse du révérend écrivain, c'est qu'il ne réservait pas ses invectives aux incrédules et que sa crosse ou plutôt son gourdin épiscopal tombait dru comme grêle sur tous les audacieux, sans en excepter les membres de son Église, qui, en philosophie, en théologie ou en littérature, se permettaient d'ouvrir un avis différent du sien. Il avait, suivant l'expression d'une de ses victimes, dressé son trône de critique sur un tas de pierres, afin d'avoir toujours à la main un pavé à jeter à la tête de ses contradicteurs.

Warburton est le dernier représentant d'une race disparue,

Hosted by Google

celle de ces savants en *us* bourrés d'une érudition confuse et mal digérée, qui, dans leurs controverses, employaient volontiers le vocabulaire des Halles; petit clerc d'un avoué de campagne, il avait su s'élever, par son travail opiniâtre, au siége épiscopal de Glocester. Son livre de la *Légation divine de Moïse*, dirigé contre les déistes, est d'une invention au moins originale. Il part du principe que tout législateur habile, établissant une religion et une législation civile, agit en vue d'un résultat déterminé. Ce postulat admis, il se fait fort d'établir :

1° Qu'il est indispensable au bien-être de la société d'inculquer la doctrine d'un état futur de récompense ou de châtiment;

2° Que l'humanité entière, et les nations les plus policées de l'antiquité en particulier, sont d'accord pour considérer cette théorie comme étant indispensable, et

3° Que cette doctrine ne se trouve pas dans l'enseignement mosaïque.

Ergo, la société juive, qui a pourtant vécu des siècles, a été l'objet d'une faveur spéciale de Dieu. Warburton employa six volumes à développer ce raisonnement ; il est vrai que la ligne droite n'est pas le chemin qu'il préfère et qu'il dévie souvent de sa route pour entamer de longues digressions, tantôt sur les hiéroglyphes égyptiens, puis sur l'iconographie mexicaine, un peu plus loin sur les mystères d'Eleusis; le tout sans préjudice des coups de massue et des injures qu'il distribue avec profusion de tous les côtés. Ajoutons que sa modestie ne paraît pas avoir été excessive et qu'il s'est attribué parfois l'honneur de découvertes qui ne lui appartenaient pas, ce qui fit dire à Gibbon que la théorie des mystères païens, adoptée par Le Clere dès 1687, fut inventée par Warburton en 1738. Ajoutons encore que tout arrogant et tout présomptueux qu'il était, il ne fut jamais bigot et qu'à la question : « Qu'est-ce que l'orthodoxie? » qu'on lui adressa un jour, il répondit sans ambages : « L'orthodoxie, ce sont mes opinions à moi; l'hétérodoxie, ce sont celles des autres. » Cette définition a du piquant dans la bouche d'un évêque.

Hosted by Google

Tout évêque qu'il devint, Warburton n'est au demeurant qu'un irrégulier de l'apologétique, qui céda à la fantaisie de s'affubler d'une lourde armure composée de pièces hétéroclites et disparates; malgré toute l'érudition qu'il déploya dans la défense de sa thèse, c'est la bizarrerie, pour ne pas dire l'excentricité de cette dernière, qui en fait tout le mérite.

Si nous quittons ces incursions imprévues et dirigées au hasard pour observer ce qui se passait dans le camp des champions réguliers du christianisme révélé, nous remarquerons qu'ils ont recours à une tout autre tactique. La question des miracles fut une de celles qui furent le plus ardemment controversées, et cependant c'est une question semée de piéges pour l'orthodoxie protestante, qui rejette tous les miracles postérieurs aux premiers siècles de notre ère, sans être parvenue à déterminer l'époque exacte où les miracles ont cessé et où les faits qu'on nous représente comme tels sont pour elle basés sur des témoignages tronqués, dénaturés et présentés sous un faux jour par l'imposture sacerdotale ou par la superstition humaine. Les docteurs de l'Église anglicane étaient bien d'accord pour déclarer qu'il y avait eu des miracles tant que ceux-ci avaient été nécessaires au développement et à l'affermissement de la religion chrétienne, mais, tandis que les plus modérés se contentaient de ne pas dépasser le premier et le deuxième siècle, les plus exigeants parvenaient à en découvrir d'authentiques jusque sous le règne des successeurs de Constantin et même de Théodose. Aussi l'émoi fut-il extrême lorsqu'un docteur en théologie, Conyers Middleton, bibliothécaire de l'université de Cambridge, rejeta résolûment tous les miracles postérieurs aux temps apostoliques et ne craignit pas d'attaquer et le caractère et la véracité des Pères de l'Église primitive, sur les témoignages desquels ils avaient été acceptés. Middleton est un des ancêtres de la critique historique sérieuse appliquée à l'histoire ecclésiastique, et sous ce rapport, il est le digne précurseur de Gibbon. Les répliques ne lui firent pas défaut, et cependant, circonstance qu'il con-

Hosted by Google

vient de noter, ses ouvrages ne l'empêchèrent pas d'occuper une cure jusqu'au moment de sa mort, qui survint en 1760. C'est qu'en effet, alors comme aujourd'hui, la distance qui sépare le protestantisme même orthodoxe de la libre pensée avouée n'est rien à côté de l'abîme infranchissable qui s'ouvre entre celle-ci et le catholicisme romain. La passion peut envenimer les débats, la polémique se hausser au diapason le plus aigu, les combattants n'en ont pas moins une filiation commune; placés sur une même pente, la guerre qu'ils se font est une guerre civile, où les avant-postes se retournent par intervalles pour tirer sur les retardataires, qui ferment la marche de l'armée. Cette communauté d'origine s'exprime ouvertement dans le titre du traité de l'*Analogie entre la religion naturelle et la religion révélée avec les lois et le cours de la nature*, de Joseph Butler, évêque de Durham.

Butler est resté un des classiques anglais à cause même, comme le remarque très-finement M. Stephen, des imperfections de son style. Sa simplicité et sa bonne foi percent dans chaque ligne; il ne songe pas à user des artifices de l'écrivain qui s'efforce de dissimuler les passages où il sent que sa pensée doute ou hésite; il confesse, au contraire, ses indécisions, et la conscience qu'il met dans ses aveux n'inspire que plus d'estime et ne confère que plus d'autorité à sa parole. Il ne cherche que la vérité — elle fut l'objet de toute ma vie, put-il écrire en toute sincérité à Clarke — et si cet amour du vrai le rapproche de Hume, il lui est bien supérieur par la profondeur et l'élévation du sentiment moral. Ses contemporains se plaisaient à faire étalage d'un optimisme superficiel; lui n'hésite pas à reconnaître que sa raison se trouble en méditant sur l'existence du mal en ce monde; il se garde de fermer les yeux et de la nier. Son invincible bonne foi éclate jusque dans l'énonciation du postulat, qui sert de base à sa doctrine : l'existence de Dieu. Tandis que ses frères en théologie affirmaient hautement que l'observation prouve l'existence de Dieu, Butler se contente de dire qu'elle ne l'établit ni ne la dément, et ce fait lui

Hosted by Google

suffit. De même pour l'existence de l'âme : « Les observations expérimentales, avoue-t-il, ne peuvent pas établir cette doctrine, mais elles concordent avec elle, » et ici encore il se déclare satisfait. Le Dieu de la nature étant admis, il se propose de prouver qu'il est le même que le Dieu révélé. Si on lui oppose celles des doctrines du christianisme qui sont en contradiction avec la bonté et la justice divines, il répond par l'argument topique, quand il est dirigé contre les déistes, que plus d'un fait naturel peut donner lieu à la même objection et que cependant leur Dieu est l'auteur de la Nature. Il ne nie pas les obstacles auxquels il se heurte, mais il poursuit son chemin avec courage et persévérance et, comme Kant plus tard, finit par découvrir le port de salut dans la notion du devoir, qui est gravée dans le cœur des hommes : le Dieu de Butler, comme l'affirme avec raison M. Stephen, c'est la conscience humaine déifiée. Sa vie ne dément pas ses principes, et entouré d'une génération d'ecclésiastiques mondains, ambitieux, non de grandes choses, mais de plantureux bénéfices, il attendit avec un désintéressement mêlé de dédain que la fortune vînt à lui, et demeura jusqu'au bout le penseur vivant loin de la foule, coulant des jours calmes et tranquilles à l'ombre des arbres de son jardin, où il se plaisait à promener ses méditations solitaires.

Paley, qui vécut pendant la seconde moitié du siècle, est avec Butler le théologien de l'époque que les vicissitudes du temps ont le plus épargné : aujourd'hui encore, ses livres sont mis entre les mains des étudiants dans les universités anglaises. Il n'offre cependant que fort peu de points de ressemblance avec Butler. Esprit mathématique, doué d'une vision nette des objets qu'il perçoit, mais n'embrassant qu'un horizon resserré, il a poussé jusqu'à ses dernières limites l'argumentation des causes finales et dans sa *Théologie naturelle*, partant du principe qu'une montre suppose un horloger et prenant, comme il le déclare expressément lui-même, l'anatomie pour point d'appui, il suit dans leurs moindres particularités tous les détails de la structure intime, non-seulement de l'homme, mais des insectes et des végétaux, montre

Hosted by Google

les organes s'adaptant parfaitement les uns aux autres et aux fonctions qu'ils accomplissent, le tout dans un langage si lucide et si coulant que, quelles que soient les opinions religieuses du lecteur, il ne ferme le livre qu'à regret et le quitte, sinon converti, au moins avec la mémoire enrichie d'une infinité de notions d'histoire naturelle qui lui seraient probablement demeurées étrangères. Dans le cours de sa carrière triomphale, Paley est subitement arrêté par un doute : « Si les organes d'une plante ou d'un animal, se demande-t-il, au lieu d'avoir été formés en vue du travail qu'ils accomplissent, étaient le produit et le résultat de ce travail? » C'est, en d'autres termes, la théorie qui, de nos jours, a fait tant de bruit sous le nom de transformisme, qui se dresse devant le docteur, sans toutefois l'effrayer outre mesure. Il répond d'abord, ce qui est exact, que cette théorie ne tend pas absolument à détruire la croyance en un Dieu ordonnateur suprême du monde ; elle fait table rase de l'argumentation qui se prévaut des causes finales, mais son rayon d'action ne s'étend pas au delà. Il se refuse avec raison à l'appeler une théorie athée et se contente de faire remarquer qu'elle n'est qu'une hypothèse, une conjecture que l'expérience n'a pu encore vérifier. Toutefois il eût pu ajouter que cette objection était applicable à l'usage excessif qu'il avait fait lui-même du système de la finalité. Le Dieu de Paley manque de grandeur; c'est un mécanicien très-habile, qui sait combiner et agencer les rouages les plus infimes; mais son habileté même a quelque chose de mesquin et fait songer à la plaisanterie de Coleridge rapportée dans ses *Propos de table*, disant que le tabac à priser est peut-être la cause finale du nez humain.

Dans un autre ouvrage, les *Témoignages du christianisme*, Paley s'attache à prouver contre Hume que, parmi les premiers chrétiens, des hommes dignes de foi ont souffert le martyre pour attester la vérité des miracles dont ils avaient été les témoins.

Butler et Paley sont les deux champions les plus distingués de l'apologétique anglaise au XVIII^e^ siècle, — car

Hosted by Google

l'évêque Berkeley, qui prit également les armes pour défendre la même cause, s'est plutôt signalé comme métaphysicien que comme théologien — et des deux, c'est Paley qui est surtout ce que les Anglais appellent un homme représentatif du milieu où il vécut. Ses allures tempérées, son amour du juste milieu, l'absence complète en lui de ce qu'on a appelé l'ivresse du divin, son éloignement égal pour l'irréligion déclarée et pour la superstition faisaient et font encore de lui l'interprète naturel d'une bourgeoisie laborieuse, aisée, n'aimant pas à se perdre dans les régions de la spéculation transcendante, mais estimant qu'il est prudent de conserver la croyance en une vie future d'expiation ou de récompense destinée à suppléer ce que l'action répressive des lois terrestres peut avoir d'insuffisant.

Si des polémistes nous passons aux sermonnaires — et dans tous les temps les sermonnaires ont été les porte-voix des idées religieuses et morales ayant cours autour d'eux, — qu'y trouvons-nous? Ou bien de froides démonstrations de l'existence de Dieu ou bien des conseils d'une moralité un peu banale, exprimés dans une langue le plus souvent simple, quelquefois emphatique, toujours claire et précise, mais jamais d'élan, jamais de feu, jamais de ces mouvements d'inspiration passionnée, qui saisissent et transportent l'auditeur le plus apathique et le plus indifférent. « Il y a dix chances contre une, s'écrie Sherlock, l'un des prédicateurs les plus célèbres du temps, que vous ne gagnerez rien à suivre les avis du monde. Par contre, vous n'avez rien ou peu à perdre à suivre ceux de la religion. »

Les sermons de Blair eurent un grand succès, puisque leur publication lui valut plus de trente mille francs de droits d'auteur (1,300 liv. st.). Quelles exhortations adresse-t-il à la jeunesse? « Nous ne vous demandons pas, lui dit-il, de renoncer à vos plaisirs, mais d'en jouir avec sécurité; nous voulons vous assurer leur possession et leur durée. » Jésus-Christ, ajoute-t-il ailleurs, nous sert d'exemple. Il ne s'est laissé aller ni à des austérités contre nature, ni à des singularités affectées; les vertus qu'il a prêchées sont les vertus

Hosted by Google

de la vie ordinaire. » En prononçant ces paroles, Blair semble avoir négligé de parti pris certains récits des Évangiles; mais ce n'est pas l'objet qui nous occupe, et il me suffit de donner une idée de l'enseignement qui descendait du haut de la chaire chrétienne.

Les fidèles n'étaient pas plus exigeants que leurs pasteurs, et le héros d'un roman de Miss Austen, un jeune ministre à principes, annonce comme une chose toute naturelle qu'il continuera à résider chez son père et qu'il ira tous les dimanches à cheval à son église, de façon « à être *clergyman* tous les huit jours pendant quelques heures ».

Cette morale prosaïque et empreinte d'égoïsme, s'adressant à la tête plutôt qu'au cœur, était ce qu'il fallait à une classe moyenne que ne tourmentait pas la soif de l'idéal et qui prisait par dessus tout les avantages solides du confort et de la respectabilité; elle n'éloignait pas des chaires à prêcher les populations inertes des campagnes, mais elle demeurait sans effet sur la masse des misérables qui grouillaient déjà alors dans les bas-fonds des centres industriels : on s'en aperçut à l'action qu'exerça sur celles-ci l'éloquence brûlante d'illuminés comme Wesley et Whitefield, les fondateurs et les apôtres du méthodisme.

Ce serait toutefois s'abuser étrangement que de croire que cette bourgeoisie hostile au fanatisme qui aurait troublé le cours de son existence bien réglée, eût la moindre velléité de rompre avec son culte traditionnel pour passer par la pente du déisme rationaliste à l'indifférence et au scepticisme, qui règnent dans la plupart des pays catholiques. Il y a deux espèces de scepticisme : le scepticisme vantard et bruyant de l'ignorance et le scepticisme raffiné et poli des esprits calmes et réfléchis, qui se plaisent, sans trop prendre parti, à peser dans la balance délicate de leur critique les opinions qui prévalent autour d'eux. Le premier choque la réserve et la dignité britanniques, le second, dont Hume fut la personnification vivante, est dans tous les pays du monde au-dessus de la portée des foules et répugne tout particulièrement aux instincts d'un peuple fortement charpenté, adonné à l'action

Hosted by Google

et enclin à respecter les pouvoirs établis. Quant au déisme rationaliste, on voulait bien lui accorder droit de cité, à la condition qu'il ne se présentât pas dans le costume de la vérité sortant de son puits, mais que, par égard pour les convenances, il prît la précaution de s'envelopper d'un ample vêtement orthodoxe ; à la rigueur, on voulait bien tolérer quelques railleries à l'endroit du métier des prêtres (*priestcraft*), mais il était sévèrement interdit d'attaquer ouvertement les fondements de la religion dominante. Tout à l'heure l'éloquence sacrée nous a servi à reconnaître l'aversion générale que soulevait le fanatisme ; la littérature nous servira, à son tour, de mesure pour exprimer l'attachement du peuple anglais à la religion que lui avaient transmise ses ancêtres. Je ne m'arrêterai pas à Richardson, le pieux auteur de *Sir Charles Grandison* et de *Clarisse Harlowe;* mais feuilletons le *Robinson Crusoé*, de Defoe, et nous y trouverons des éjaculations dévotes, qui ne dépareraient pas un manuel d'édification. Le romancier Fielding — à qui Byron décernera le titre d'Homère de la prose comique — bafoue volontiers les Tartuffes d'outre-Manche, mais il s'arrête avec amour au portrait du vicaire *Adams*, type accompli du pasteur protestant de campagne, pauvre, modeste et instruit, et ne ménage pas l'expression de son antipathie pour le menu fretin des rationalistes et des philosophes vulgaires. Inutile de citer le *Vicaire de Wakefield* de Goldsmith ; dans son *Village abandonné*, nous trouvons encore un pasteur affable et bienveillant, hospitalier jusqu'à la prodigalité, ne sachant rien refuser à la misère feinte ou réelle qu'il fait asseoir à sa table et à son foyer.

Les plus spirituels et les plus populaires des essayistes, Addison et Steele, ne s'en prennent dans aucune circonstance à l'Église d'Angleterre ; ils combattent « l'enthousiasme religieux », jamais la religion reconnue. Leurs successeurs et leurs imitateurs les suivent dans cette voie et les y dépassent : le *Connaisseur*, proposant de former les équipages de la flotte de toutes les bouches inutiles, énumère pêle-mêle les duellistes, les joueurs, les chasseurs de dots et les libre penseurs, et

Hosted by Google

l'*Aventurier* insère de pieuses études sur l'influence de l'impiété sur les mœurs. Enfin Johnson jette les bases de sa grande réputation dans son *Flâneur* (*theRambler*) et dans son *Oisif* (*the Idler*), et il faut avouer que, malgré leur dénomination mondaine, ces personnages affectionnent des allures prêcheuses qui nous seraient insupportables aujourd'hui. Si nous passons des prosateurs aux poëtes, le même spectacle nous frappera; il suffira de rappeler le succès des *Nuits* de Young, sermon interminable et monotone, où les lieux communs de la morale et les dogmes de la foi chrétienne sont délayés, à grand renfort d'antithèses, en plus de dix mille vers pompeux et moroses. Notons encore que le sceptique Gibbon lui-même avoue dans son autobiographie qu'il a souvent songé à composer un Dialogue des Morts, dans lequel Lucien, Erasme et Voltaire s'entretiendraient du danger qu'il y a à exposer une superstition ancienne au mépris de la « multitude aveugle et fanatique ».

De ces exemples, qu'il serait facile de multiplier, il résulte que, par circonspection chez les uns, par déférence sincère chez les autres, le peuple anglais se montrait décidé à ne pas laisser porter une main sacrilége sur l'arche sainte du culte établi; tout ce qu'il exigeait de ses ministres, c'était de maintenir le pacte conclu entre le christianisme et le rationalisme tel qu'il semble ressortir du livre de Locke, par lequel j'ai commencé cette rapide revue.

Le déisme philosophique séparé du christianisme révélé demeura le monopole de quelques cercles littéraires, de même que l'incrédulité ouverte demeura l'apanage exclusif de quelques grands seigneurs, à qui leur position permettait ce luxe et ce privilége. Ce furent des météores éphémères traversant l'atmosphère britannique sans laisser après eux de traces sensibles de leur passage. L'Église anglicane, qui avait poussé ses racines jusque dans le cœur du pays, qui était nationale avant tout et qui, déjà alors comme aujourd'hui, était la plus libérale des Églises issues du christianisme, s'était chargée de désarmer d'avance ses adversaires en acceptant, du moins en fait, un compromis entre la foi

Hosted by Google

ancienne et les idées nouvelles. Sa situation politique était aussi tout autre qu'en France, où l'Église romaine s'était avilie en conférant la pourpre à des hommes de mœurs infâmes, où elle avait prostitué son autorité morale en se constituant le palladium de tous les abus et en se dressant comme un rempart inexpugnable en face de tous ceux qui aspiraient à une réforme politique et civile devenue indispensable ; Voltaire eut beau jeu d'y ruiner son crédit et de cribler de traits acérés l'impassible protectrice de tant d'abus. En Angleterre, au contraire, où l'on ne commença à songer à des réformes, d'ailleurs bien moins urgentes et bien moins profondes, que vers l'époque de la guerre d'Amérique, et où ces réformes ne commencèrent à passionner la nation qu'après la chute de Napoléon, les tendances généralement conservatrices de l'Église établie ne lui firent, au siècle dernier, aucun tort dans l'opinion publique.

De nos jours, nous assistons à un réveil du scepticisme de Hume sous le nom d'*Agnosticisme*, que la chaire et la presse anglaises ont vulgarisé; mais, quels que soient le talent et le zèle de ses défenseurs, recrutés surtout dans le monde scientifique, je doute que cette doctrine soit destinée à se répandre au delà des sphères où elle est née.

On peut dire qu'il n'existe pour ainsi dire aucun Anglais qui n'appartienne pas à un culte ayant pignon sur rue; les théistes eux-mêmes se constituent en congrégations, et sous ce rapport, notre siècle agité n'a rien changé à l'état de choses que lui a légué un siècle de somnolence.

E. Castelot.

Hosted by Google

LETTRES D'ITALIE[1].

A MONSIEUR LE COMTE GOBLET D'ALVIELLA.

MON CHER AMI,

JANVIER 1879. — Nous partons pour Albano. J'y vais passer quelques jours pour étudier tous les documents qu'on m'a remis. Nous sommes seuls à l'hôtel de la Poste. En hiver personne ne vient ici. Cependant, même en cette saison, le paysage est bien beau. De la terrasse de notre appartement, nous avons la vue de la mer qui est éloignée de quatre lieues; on la dirait tout près. Albano est situé sur les premiers relèvements des monts Latins. On voit au premier plan les collines toutes couvertes d'oliviers; à droite, les pins et les gigantesques chênes verts de la villa Doria. Plus loin, une colline que couronnent les ruines du château fort des Savelli. Puis commence la grande plaine romaine d'un vert pâle, ourlée d'une ligne d'un vert plus foncé : ce sont les maquis de la côte. Enfin, à l'horizon, la mer qui, à de certaines heures, brille comme un miroir d'argent. On y voit passer les navires. Quand le soleil couchant s'y plonge, l'argent se change en or étincelant ou en pourpre orangé.

[1] *Suite.* Voir les livraisons des 15 janvier, 15 février, 15 mars, 15 avril, 15 mai, 15 juin, 15 juillet et 15 septembre 1879.

Hosted by Google

Les promenades dans les bois qui entourent le lac sont charmantes. Les grands châtaigniers et les chênes ont conservé leurs feuilles jaunies. La terre est toute vérte. La fougère aquiline, les scolopendres et les cyclamens avec leurs feuilles tachetées forment un vrai tapis. Déjà par-ci, par là, on peut cueillir des fleurs d'anémones, des scillas d'un bleu éclatant, et même des cyclamens rosées. Les jaunes chatons du coudrier jettent leur pollen. Le smylax, comme un lierre étrange, suspend aux branches du taillis ses tiges volubiles garnies de feuilles aux pointes acérées. La végétation se réveille. C'est comme le premier printemps du mois de mars chez nous.

La merveille d'Albano, ce sont ses deux allées de chênes verts, l'une dominant le lac, la *Galeria di soprà;* l'autre, conduisant à Castel-Gandolfo, la *Galeria di sotto.* Ces chênes verts sont gigantesques. Leurs troncs noueux, leurs racines qui se tordent, leurs branches qui s'enchevêtrent sont couverts de loupes et de verrues toutes vertes de mousse. Leurs petites feuilles dures, qui ne tombent pas l'hiver, luisent au soleil. Les arcades de verdure se penchent au-dessus du lac dont les eaux, d'un bleu sombre, miroitent à cent mètres au dessous.

Le palais de Castel-Gandolfo, où les papes faisaient leur villégiature d'été, est un immense bâtiment sombre, mal entretenu : c'est comme un grand couvent adossé à une église. A distance, les profils ont de la grandeur, mais de près ce monument de l'orgueil des pontifes n'inspire que tristesse et ennui. On arrive au palais en traversant une rue sale, formée de maisons délabrées. Les femmes mendient et des gamins en haillons nous jettent des injures et des pierres.

Comment l'influence civilisatrice de la papauté, dont les catholiques parlent tant, ne s'est-elle pas exercée ici? La misère et la sauvagerie des habitants n'est-elle pas le résultat de cette pompe vaine et de toutes ces pierres accumulées? Les papes, le doux Pie IX, par exemple, et les cardinaux qui ont chaque été occupé ce palais, n'ont-ils donc jamais été froissés de cette dégradation qui grouillait sous leurs

Hosted by Google

fenêtres? Ou bien les prélats dans la pourpre et le travailleur en haillons leur ont-ils paru d'ordre providentiel?

Même contraste à Genzano, au bord du lac de Nemi. Le duc Sforza-Cesarini y a un superbe palais très-bien entretenu, chose rare. Le parc est un Eden. Il descend en pentes rapides toutes couvertes des plus beaux arbres, jusqu'aux rives du lac, l'antique miroir de Diane. A côté du palais, on passe sous une arcade de marbre et on pénètre dans une ruelle; elle est sombre, gluante, affreuse : un égout. Cela s'appelle le Corso! Quelques masures en ruines remplies d'immondices sont de vrais cloaques. A côté, dans des constructions immondes, vivent des êtres humains. Des pourceaux y prendraient la lèpre. De cet amas de choses horribles sort une odeur repoussante. Le duc Sforza, que j'ai rencontré à la *Rassegna*, est un jeune homme élégant, député au Parlement, bon patriote, qui consacre de l'argent à son parc qu'il aime, à des chevaux, à des chiens. Il a autour de son palais une immense propriété dont les bâtiments sont en bon état. Comment souffre-t-il ces puanteurs et ces horreurs sous ses fenêtres, qu'il ne peut ouvrir sans que les émanations y pénètrent? Avec quelques milliers de francs, il pourrait ou raser ces bicoques ou en faire de bonnes habitations pour ceux qui les occupent. Il semble qu'on n'ait pas ici, comme dans le Nord, la passion de faire régner autour de soi l'ordre et la propreté.

Les Orsini viennent d'acheter la bourgade de Nemi. Ils déblayent un peu les immondices. Mais il faut dire que rien n'est plus pittoresque que ces amas de vieilles maisons groupées autour d'un château fort, sur les pentes abruptes des cratères. Rocca di Papa, sous ce rapport, est merveilleux.

Nous montons au Monte-Cavo. C'est le point le plus élevé des montagnes du Latium. On retrouve encore, sous les taillis, la voie triomphale en blocs de basalte par laquelle les généraux se rendaient au temple qui dominait toute la contrée. Un couvent a été construit avec ses ruines. De cette hauteur la vue est incomparable. A l'est, la chaîne des Apennins couverte de neige; au nord, la campagne et Rome

Hosted by Google

avec ses dômes et ses palais au bord du Tibre. A nos pieds, les cratères des anciens volcans, le lac d'Albano, le lac de Nemi et cette cuve verte qu'on appelle le camp d'Annibal. A l'ouest et au sud, la mer d'un bleu intense, où se dessine en bleu cendré le promontoire du monte Circello et les îles de Ponza.

Marino, près d'Albano, est renommé pour son vin. Le bourg est bâti au bord d'un ravin creusé dans le tuf volcanique où coule un ruisseau. On s'en est servi pour faire un grand lavoir. Toutes les femmes s'y réunissent pour laver le linge. Quoique les costumes manquent, c'est un tableau tout fait! Les propriétaires des campagnes environnantes, les Colonna, sont tenus de donner chaque année aux habitants, gratuitement, une étendue d'une cinquantaine d'hectares pour planter leurs oignons. C'est une compensation pour les usurpations anciennes. Les *latifundia* se divisent tout le pays. La petite propriété n'existe pas. De là la misère.

— Au moment où j'écris ceci, je lis dans un journal de Mexico, le *Monitor republicano*, le télégramme que voici : *Movimiento en Presas a favor de Negrete. Sofocado. Muertos los cabecillas. Non hay novidad.* Peut-on mieux peindre l'anarchie à l'état chronique? « L'insurrection étouffée. Les chefs tués. Rien de neuf. » Ce dernier trait est admirable.

— Dans nos promenades, nous rencontrons encore souvent des moines. Ils demandent l'aumône sans vergogne et donnent ainsi un mauvais exemple qui n'est que trop suivi. Presque tous les gens que l'on rencontre, même des ouvriers travaillant dans des carrières, mendient. Les moines n'ont pas été supprimés ici avec violence et avec haine comme en Espagne ou en Portugal, parce qu'ils n'ont pas exercé une aussi intolérable tyrannie. Lors de la dernière suppression des couvents en Espagne, il y a une trentaine d'années, le peuple s'est livré à des atrocités. Dans certaines villes, après avoir mis le feu aux bâtiments, on empêchait les moines d'en sortir à coups de fusil. Tous étaient ou brûlés vifs ou fusillés.

En Portugal, je n'ai pas rencontré un seul religieux ni une seule religieuse. L'interdiction était absolue. Je me rappelle

Hosted by Google

un épisode qui m'a été rapporté à Lisbonne. Des sœurs françaises étaient venues s'y fixer sous la protection de l'ambassade de France, pour donner des soins aux malades de leur nationalité. Bientôt elles ouvrirent une école où elles attirèrent des jeunes filles du voisinage, donc portugaises ; on leur fit observer que cela était interdit par la loi. Elles n'en tinrent nul compte. Nouvelles observations plus pressantes. Résistance non moins persistante, encouragée par le ministre de France. Le gouvernement portugais voulut en finir. La police transporta très-poliment ces dames à bord d'un bateau en partance pour le Havre. Napoléon III se fâcha, pour complaire au parti clérical qui réclamait une éclatante réparation de l'insulte faite au drapeau de la France. Notes et contre-notes. Quelques frégates même furent envoyées dans le Tage. Le Portugal offrit des excuses, mais les sœurs ne revinrent pas.

La situation du Portugal est unique en Europe. Non-seulement on ne voit pas l'ombre d'un moine noir ou blanc, mais pas même de prêtres, semble-t-il, parce qu'ils ne portent pas de soutane. Les curés de campagne sont très-pauvres. Ils vivent maigrement, souvent de la table d'une bonne âme tendre. Aucun esprit de propagande ou de domination ne les anime. Ils sont indifférents en matière de religion comme leurs ouailles. Ils sont même libéraux à l'occasion. Quand je visitai le Portugal, le parti libéral était au pouvoir et le président du conseil était un prélat, l'évêque de Viseu. Je le vois encore à la Chambre des députés, répondant à une interpellation, en redingote, la main dans la poche, l'air goguenard, l'œil brillant, le teint chaud et débordant de vie. Quand il s'était rendu au concile pour voter l'Immaculée Conception, il s'était fait accompagner de deux nièces jeunes et jolies. C'était sans doute pour mieux approfondir la question en s'éclairant de leurs lumières. On trouva à Rome que c'était apporter trop de soins et de scrupules ; mais il ne céda pas. Pourquoi donner gain de cause aux mauvaises langues? D'où vient que le Portugal soit le seul pays catholique où il n'y ait pas de parti clérical? Est-ce parce que le catholicisme

Hosted by Google

y est mort? Curieux chapitre de « *l'indifférence en matière de religion.* »

— Quand nous nous promenons dans les campagnes et dans les bois, aux environs d'Albano, nous ne rencontrons presque personne, et les gens que nous voyons, hommes et femmes, sont mal vêtus, en haillons souvent. Ils ont l'air triste et sombre. On n'entend jamais rire ou chanter. Le dimanche nulle fête : pas de musiques, ni de danses, pas même de promenades. Les hommes arpentent les rues, la veste sur l'épaule, ou boivent dans les cafés et dans les débits de vin. Les femmes sont assises sur le pas de la porte. Les enfants mêmes ne jouent pas. Toute la population habite les bourgs et les villages. Point de petites fermes répandues dans les champs. Les familles s'entassent dans des maisons délabrées, puantes, souvent à moitié ruinées. Les intérieurs sont noircis par la fumée ; les meubles et les ustensiles grossiers, sales, sans nulle valeur. Ce n'est qu'à Albano qu'on trouve un peu d'aisance, et elle y est apportée par la villégiature des Romains aisés.

Quand on pense à l'Italie, on croit voir, en rêve, sous le ciel bleu, à l'ombre des pampres, de beaux jeunes couples danser au son des tambourins. Hélas ! on ne danse plus que sur commande et pour l'argent des étrangers. Où est le temps où les jeunes filles, la tunique entr'ouverte, bondissaient joyeuses, le thyrse à la main, au bruit rhythmé des crotales? La jeunesse de l'humanité et la jeunesse de la nature n'existent plus que dans les marbres des bas-reliefs antiques. Le costume des femmes de la campagne romaine que, depuis Léopold Robert, tout artiste a peint ou dessiné, ne se retrouve aujourd'hui que sur les marches de la Trinità di Monte, porté par les modèles. Le jupon et la jaquette d'indienne le remplacent.

O coton ! je te maudis au nom de l'art et au nom de l'hygiène ! Tu es récolté dans les larmes et dans la douleur, par le nègre d'Amérique, par le fellah d'Egypte ou par le paria de l'Inde. Tu es filé et tissé dans ces immenses manufactures où l'être humain, la femme, l'enfant, ne sont que les acces-

Hosted by Google

soires de la machine dont le bruit les assourdit et dont l'infatigable activité les dévore. Partout tu as remplacé les costumes nationaux, si variés, si pittoresques, si bien adaptés aux nécessités du climat, ces bonnes étoffes de laine, aux vives couleurs, tissées, les soirs d'hiver, au coin du foyer, qu'égayaient les récits de la veillée ou les chants populaires. Partout, de Russie en Espagne, d'Écosse en Sicile, la même cotonnade violette, triste et pauvre. Au mois d'octobre, j'ai vu à Moscou les femmes grelotter sous ces nippes qu'elles recouvraient de vieilles nattes trouées. En Andalousie, je n'ai plus aperçu de basquines ni de jupons ondoyants sur les hanches. Les Slaves du Danube et de la Save ont encore conservé, avec leurs antiques institutions familiales, le costume des aïeux, et j'ai admiré à Sissek et à Carlstadt des chemises de femmes dont le corsage et les manches brodées étaient des merveilles; mais elles valaient plus de cent francs. Bientôt on leur apportera, avec la civilisation, les chemises à vingt sous.

— Ici dans les maisons on entend beaucoup de cris et de disputes. Marchands et chalands se querellent. Les mères tempêtent contre leurs enfants ; mari et femme se disent souvent des gros mots, et il n'est pas rare que les coups suivent. Ce sont des habitudes anciennes, semble-t-il. On les retrouve encore dans Molière. Les injures y pleuvent et la menace du bâton est un compliment habituel.

— Les chevaux sont ordinairement petits et laids. Ils ont parfois du poids, mais pas de tournure. La croupe s'abaisse ; le ventre est trop gros. L'animal a été mal nourri. On organise des chasses et des courses et on veut à tout prix introduire le cheval anglais. Ne vaudrait-il pas mieux améliorer les races indigènes par la sélection? Le cheval anglais est une bête essentiellement aristocratique et exigeante, qui ne convient pas aux conditions actuelles du pays.

— Je note le prix de certaines denrées à Rome. La meilleure viande sans os coûte 2 fr. 10 c. le kilo; la qualité ordinaire, 1 fr. 65 c. ; les côtelettes de porc, 1 fr. 80 c.; l'huile d'olive fine, 1 fr. 50 c. le litre; pommes de terre cuites au détail,

Hosted by Google

15 centimes le kilo; pain gris, 45 centimes le kilo; vin, 40 centimes le litre; riz, 60 centimes le kilo; pâtes, 90 centimes; une bécasse, 2 francs; un bon poulet, 1 fr. 50 c.; un âne, 60 à 70 francs; un mulet, 100 à 200 francs; un cheval, 300 à 400 francs. La journée de l'ouvrier rural à Albano, 1 fr. 30 c.

— Je suis étonné que les petits cultivateurs, si misérables et si mal nourris, ne s'occupent pas, partout en Italie, de l'élève du lapin. Ils pourraient s'en faire, non les 3,000 livres de rente légendaires, mais un supplément à leur maigre salaire ou à leur plus maigre ordinaire.

Les enfants de nos paysans, en Flandre, élèvent tous quelques nichées de lapins, et Ostende en expédie à Londres pour des millions; les peaux restent dans le pays pour la fabrication du feutre. Cela se ferait mieux encore ici, d'abord parce qu'il y a plus de terrains où l'on peut librement couper les plantes spontanées, et ensuite parce que la végétation est toujours active, même en hiver.

Je recommande à mes amis les agronomes italiens l'étude de « la question du lapin dans ses rapports avec l'alimentation des classes inférieures ! »

Ne pourrait-on pas aussi cultiver davantage la luzerne, le sainfoin ainsi que le navet ou le rutabaga en seconde récolte? On pourrait ainsi augmenter notablement le gros bétail entretenu à l'étable, et par suite recueillir plus d'engrais et mieux fumer la terre. Le cultivateur italien n'est point du tout paresseux, comme on se le figure à l'étranger. Il travaille dur et ne s'épargne pas; mais je doute qu'il tire du sol tout ce qu'il pourrait en obtenir avec des cultures plus variées et des méthodes plus scientifiques. La routine domine absolument dans ces campagnes où nulle lumière ne pénétrait.

C'est par le maître d'école qu'il faudrait faire connaître des procédés de culture plus perfectionnés, et à cet effet les élèves des écoles normales devraient recevoir des notions d'agriculture simples et pratiques. Le moindre progrès agricole donnerait un produit équivalent à la moitié du budget.

— En 1471, le pape Sixte V, permit aux pauvres de cultiver

Hosted by Google

les terrains laissés en friche par leurs propriétaires. Dans différents pays, et à différentes époques, on trouve des règlements semblables.

Ils s'appuient sur cette idée, très-juste à mon avis, que la propriété a été établie pour le bien commun et que le droit exclusif cesse quand il ne répond plus au but qui l'a fait naître. La propriété existe, sans doute, pour garantir le libre développement de l'individu, mais dans la mesure où elle ne nuit pas au bien général.

Les Romains eux-mêmes, les inventeurs du domaine quiritaire, si dur et si absolu, y ont reconnu cette limite. Ils ont défini la propriété, le *dominium*, le droit d'user et d'abuser de sa chose : *Jus utendi et abutendi re sua*, pour autant que le permet la raison du droit *quatenus juris ratio patitur*. Il vous plaît de laisser votre terre en friche. Libre à vous, dit Sixte V, mais il ne faut pas que l'alimentation publique en souffre. Les pauvres auront le droit de cultiver en votre place et de se procurer, par leur travail, de quoi vivre là où vous les auriez laissés mourir de faim.

— Un trait particulier des campagnes italiennes, c'est le cochon familier. Quand le cultivateur va aux champs, un jeune porc, tout guilleret, le suit en trottinant sur ses talons comme un chien. Tandis que son maître travaille, il cherche sa nourriture aux alentours, et le soir il revient au logis. On comprend ici le compagnon de saint Antoine. On a dans les fermes, beaucoup moins souvent que chez nous, des chiens de garde. Je n'ai vu dans aucun pays aussi peu de chiens qu'en Italie. C'est de l'économie bien entendue. Mieux vaut le porc, qui rapporte, que le chien, qui coûte.

— D'Albano à Naples, la voie ferrée évite les marais pontins. Quel contraste entre l'aspect des campagnes au nord et au sud de Frosinone, entre les États de l'Église et le royaume de Naples ! Au nord, point d'habitations au milieu des champs. Toute la population est concentrée dans les bourgs, d'où elle descend pour travailler la terre. Aussi, la culture se fait sans fumier. Ces grandes plaines nues sont parfois cultivées à la bêche. Nous voyons de longues files d'hommes et de femmes,

Hosted by Google

sous la surveillance d'un directeur à cheval, retourner le sol avec leur bêche triangulaire. On dirait des nègres sous le fouet du *Feitor*. Pas d'arbres. Les sombres maisons des bourgades sont accrochées sur les pentes abruptes des rochers arides. Les montagnes au dessus sont ravinées, écorchées. L'homme a gâté la nature. Combien le salaire doit être réduit pour qu'il soit plus économique de faire de la grande culture de céréales à la bêche plutôt qu'à la charrue! La terre ainsi traitée n'offre aucune variété ni aux regards ni à l'alimentation. Le pays est triste et celui qui l'habite malheureux.

Après Frosinone on se croirait en Toscane, sauf que les maisons sont moins bonnes. Elles sont également éparpillées au milieu des champs. Dans ceux-ci sont plantés des arbres en ligne, et la vigne y suspend ses festons. A mesure qu'on approche de Naples, le travail agricole est mieux entendu. On voit des cultures dérobées, beaucoup de lupins déjà grands, qu'on enterre comme fumure, et des navets pour le bétail. La végétation est en pleine activité, et cependant nous sommes en janvier.

Comme les paysans pourraient facilement améliorer leur alimentation, s'ils avaient près de leur demeure un petit potager, où avec l'engrais de la maison, maintenant perdu, ils obtiendraient toute espèce de légumes, pois : haricots, salades, lentilles.

Le capital manque, dit-on, et l'on fait de beaux projets pour organiser le crédit agricole. Non, ce qui fait défaut, c'est l'instruction ou de bonnes traditions. Le capital vient de la nature. Il suffit donc de diriger les forces naturelles de façon qu'elles donnent un surplus qui sera transformé en bétail, en outil, en fumier. Tout cela on le créera sur place, quand on saura comment il faut s'y prendre. Mais que peuvent faire des malheureux qui logent dans un taudis, sur des rochers pelés, et qui doivent faire une lieue pour cultiver une terre appartenant à d'autres.

Quand ils sont sans cesse exposés aux attaques et aux rapines, les hommes se cantonnent sur les points les moins

Hosted by Google

accessibles, derrière des murailles. Lorsque plus tard la sécurité règne, ils descendent dans la campagne et s'y établissent, au milieu de leurs cultures. Mais l'habitude prise persiste longtemps.

Les familles de cultivateurs, en occupant le sol, se sont distribuées de deux façons différentes. Ou elles se sont groupées en villages, ou bien elles se sont disséminées dans les campagnes.

Nous trouvons les deux types bien marqués en Belgique.

En Flandre, toutes les fermes sont situées au milieu des champs qui en dépendent. En Ardennes elles sont réunies dans l'agglomération, sauf quelques grandes fermes d'origine récente ou fondées par des abbayes.

L'exploitation par village (*Dorfwirthschaft*) est de beaucoup la plus répandue. On la trouve dans une grande partie de l'Allemagne, de la France, de l'Espagne, de l'Italie et presque partout en Hongrie, en Roumanie, en Turquie et en Russie. En Angleterre domine le système des fermes éparpillées. Celui-ci est évidemment le plus favorable à la bonne culture, mais primitivement l'autre système existait seul, pour deux motifs : d'abord, pour la facilité de la défense ; en second lieu, parce que tout le territoire de la commune était traité comme un ensemble et soumis tout entier à une même rotation. Récemment, en visitant l'Eifel, j'y ai trouvé des types parfaits de cet ancien ordre de choses, notamment à Manderscheid. Un tiers du territoire était en seigle, d'un seul tenant sans interruption, un second tiers en avoine, un troisième tiers en racines et fourrages. L'assolement triennal est obligatoire pour tous.

Plus anciennement encore tout le territoire de la commune était périodiquement repartagé entre les familles, et les parts égales tirées au sort. Cela se fait encore en Russie et à Java, en Suisse également, pour les *Allmends*, et dans nos Ardennes pour les bruyères à essarter. On ne peut, dans ce cas, construire des fermes au milieu des champs.

La cohabitation des cultivateurs en village est aussi plus agréable et plus favorable à la sociabilité. Les relations entre

Hosted by Google

voisins sont plus fréquentes. On se prête mieux assistance et on se voit plus souvent. Il n'est donc pas facile de passer au système des fermes dispersées.

L'Italie, n'ayant ni houille ni fer, n'est pas destinée à devenir un pays industriel, et je l'en félicite. C'est donc à l'agriculture qu'elle doit demander un accroissement de richesse, que la nature tient à sa disposition.

Si toute l'Italie était cultivée comme la Lombardie, la Toscane ou les environs de Naples, elle aurait quarante millions d'habitants vivant dans l'aisance. Que faut-il pour cela? Rien qu'une bonne direction donnée au travail. Quand l'Italien travaille pour lui-même, nul n'est plus laborieux, plus sobre, plus économe. Diffusion de la propriété et de l'instruction, voilà le salut.

Castellamare. — Hôtel Quisisana. — Je suis ici dans un véritable paradis. L'hôtel domine la ville de Castellamare. On y arrive par une route en zigzag, sous un berceau de vieux chênes yeuses aux formes étranges. A travers leurs feuilles luisantes, d'un vert foncé, le ciel paraît plus bleu et leurs ombres tracent, sur le gravier jaune, des dessins mouvants d'un gris cendré. Au-dessus du jardin rempli d'orangers, de citronniers et de mandariniers, deux gigantesques pins parasols étendent leurs ombelles ouvertes en éventail. Partout des fleurs ravissantes. Les cobéas couvrent les balustrades de leurs clochettes violettes; des salvias, d'un rouge ardent, se mêlent aux marguerites en arbres. Les violettes embaument l'air. Nulle part on ne voit mieux le Vésuve. Il s'élève en pente douce au-dessus du golfe. Le haut de la montagne est tout noir et elle vomit un énorme panache de fumée blanche, que le vent emporte à quatre ou cinq lieues du cratère, en *cumuli* si épais, qu'ils paraissent solidifiés. Le soir, de ma fenêtre je vois la bouche du volcan toute rouge de la réverbération de la lave en fusion. Immédiatement derrière l'hôtel, la montagne s'élève en pentes rapides, toutes couvertes de châtaigniers. On peut y faire des courses ravissantes. Au-dessous de nous, dans le port, on charge les voiliers qui vont apporter les oranges de Sorente à New-

Hosted by Google

York. Dans l'arsenal, on aperçoit la coque noire et gigantesque de l'*Italia*, l'immense cuirassé en construction, dont s'enorgueillit la marine italienne.

Je trouve ici une cuisine exquise. Une ferme et un potager sont annexés à l'hôtel, et ainsi on a du beurre et des légumes d'une fraîcheur parfaite. Nulle part je n'ai eu une nourriture aussi naturelle et aussi soignée en même temps. Mon estomac fatigué, qui s'y est remis, s'en souvient avec reconnaissance. J'ai ratifié le nom de la maison : *Qui si sana* « Ici on guérit, » et je la recommande à tous.

— Nous visitons Pompéi à plusieurs reprises. Je ne m'en lasse pas, et quoique je la revoie pour la troisième fois, mon impression est plus vive qu'il y a trente ans.

Que la vie antique était différente de la nôtre ! Elle était bien équilibrée et, par conséquent, joyeuse. Comme tout est gai dans cette ville charmante! Les marbres et les stucs se détachent sur le ciel éclatant. Des arabesques aux vives couleurs ornent tous les murs, et des peintures représentent les amours des dieux. Nulle trace de mélancolie. Jusqu'aux bas-reliefs des tombeaux nous montrent des chasses pleines d'entrain, des tritons amoureux enlaçant des néréides, ou les danses des fêtes de Bacchus. A-t-on voulu symboliser ainsi la vie persistante et l'éternelle jeunesse?

L'existence était simple, même chez les riches : voyez comme les chambres à coucher sont petites. Il y a à peine place pour un lit. C'est que le costume était peu compliqué : une tunique pour l'homme comme pour la femme, et au dessus un manteau ou une chlamyde de laine blanche. Ces sybarites étaient vêtus comme nos moines. Pas de changements de mode. Peu d'armoires et de meubles pour serrer les effets. La salle à manger est grande, parce qu'on s'y couche pour causer plus à l'aise; mais la cuisine est petite : quelques fourneaux à peine, parce que l'ordinaire n'est pas surchargé. Rappelez-vous le menu d'Horace. En somme, sauf les monstres dont Trimalchion est le type, l'homme antique a peu de besoins et partant peu de soucis. Il lui est facile de dire : *Omnia mecum porto.* Le tonneau de poterie

Hosted by Google

de Diogène est presque aussi grand qu'un cabinet pompéien.

Et comme l'éducation était admirablement comprise! Les anciens se gardaient bien de se crever les yeux et de s'appauvrir le sang jusqu'à l'anémie pour apprendre des langues mortes. Fortifier le corps, assouplir les muscles était pour eux la grande affaire. Ils y consacraient plusieurs heures par jour : bains, gymnastiques, courses, jeux athlétiques, et toujours le plein air; jamais d'appartements renfermés et sans soleil où l'on s'étiole, comme maintenant. Dans toute la maison antique, même dans la chambre à coucher, le soleil et l'air pénètrent librement. On s'instruisait par des entretiens, en se promenant sous les portiques. La mort même était sans tristesse. Nous, nous multiplions et varions sans cesse nos besoins. Nous devons ainsi multiplier à proportion les moyens d'y pourvoir, et dans cette incessante poursuite de la richesse, nous devenons incapables de jouir de ce qu'elle peut nous procurer : *Et propter vitam vitae perdere causas.*

A quoi bon l'opulence, à quoi bon les hauts emplois, à quoi bon les honneurs, si le corps est souffrant? La santé est la chose essentielle; nous faisons tout pour la regagner quand nous l'avons perdue, mais rien pour la conserver.

N'est-il pas très-étrange que ceux qui nous vantent sans cesse les Grecs et les Romains nous imposent un plan d'éducation qui est complétement l'opposé de ce que faisaient les anciens?

A Pompéi, on n'a pas encore découvert de quartier pauvre semblable à ceux où s'entassent les parias de nos cités actuelles. C'est que les esclaves étaient logés par leurs maîtres et dans leurs maisons, comme nous faisons pour nos animaux domestiques. L'esclavage empêchait le paupérisme. Il était le fondement de la société. Le gros travail exécuté par des êtres à formes humaines, mais sans droits et considérés comme des bêtes de somme; l'homme libre, sans soucis vulgaires, s'occupant du développement de ses facultés et du gouvernement de l'État, voilà l'idée que l'on se faisait de l'ordre rationnel. Le christianisme, en apportant au monde la notion de la perfection et celle de l'é alité, a répandu la semence de

Hosted by Google

nos inquiétudes et de nos révolutions. Mais c'est là sa grandeur. La soif de la justice, la poursuite de l'idéal nous tourmentent. Nous traversons une période de transition. Nous sommes en marche vers ce royaume de Dieu, annoncé par l'Évangile, où les derniers seront les premiers. Les joies faciles de la bête heureuse et satisfaite ne nous suffisent plus, comme au temps du paganisme, et l'iniquité qui existe encore au fond des relations sociales ne laisse en repos ni ceux qui en souffrent, ni ceux qui en profitent. Ce n'est pas un habitant de Pompéi qui aurait dit avec Musset :

> Au fond des vains plaisirs que j'appelle à mon aide,
> J'éprouve un tel dégoût, que je me sens mourir.

Les populations des environs de Naples sont encore les plus heureuses et les plus gaies de l'Italie. Le climat est si doux, la terre est si fertile ! Même dans les demeures pauvres, à la campagne, règne quelque propreté. Le lit en fer, avec une belle couverture blanche, est très-soigné. On entend parfois rire et chanter. Cependant le peuple se plaint. Il regrette les « oignons d'Égypte » du temps des Bourbons. Les vivres ont doublé ou triplé, et le salaire n'a pas augmenté en proportion. Les moyens de s'employer ne se sont surtout pas suffisamment muliplié. Il faudrait plus d'initiative, plus de génie d'entreprise chez ceux qui détiennent le capital.

O vous qui gouvernez l'Italie, ayez pitié du pauvre peuple ! N'augmentez pas les impôts et diminuez les dépenses. L'attentat de Passanante est un avertissement. On entrevoit dans les réponses de son interrogatoire ce qui se passe dans le cerveau de ceux qu'irrite la gêne dont souffrent les classes inférieures. « Si j'ai frappé le roi Humbert, dit Passanante, c'est parce qu'il est né d'un père qui s'enrichissait par l'impôt sur la mouture. Je hais, ajoute-t-il, les tyrans et les misères qu'ils créent. Le Christ, avec sa barque et avec sa doctrine, sauvera le monde ; mais nous, nous devons combattre avec les armes et la révolution. »

Hosted by Google

Le Parlement vote sans cesse de nouveaux millions pour des fortifications, pour des bateaux cuirassés, pour des uniformes, pour des fusils, pour des palais et des arcs de triomphe. Il ne voit pas qu'il prépare le terrain des révolutions politiques et sociales.

Quand on songe que tout cet édifice si coûteux, censément érigé pour maintenir l'ordre, n'a d'autre effet que de créer la misère de ceux qui travaillent, peut-on s'étonner que dans leurs cerveaux troublés surgisse l'idée de détruire la machine qui les écrase?

ÉMILE DE LAVELEYE.

Hosted by Google

L'ART ET L'ÉGLISE.

QUENTIN METSYS.

Le musée royal de Bruxelles possède la plus belle et la plus riche des collections de tableaux gothiques. Elle vient de recevoir pour couronnement le triptyque de Quentin Metsys, payé deux cent mille francs par le gouvernement à la fabrique de l'église Saint-Pierre, à Louvain.

C'est un ministère composé d'antechrists, à en croire les invectives quotidiennes de la presse ultramontaine, qui achète, et c'est l'administration d'une cathédrale qui vend à ce prix une *Sainte Famille*.

N'est-ce pas étrange? Voici l'explication en un mot. L'Église n'aime pas l'art et jamais elle ne l'a moins aimé qu'à l'heure présente.

Paradoxe, dira-t-on. Vous oubliez les immortels chefs-d'œuvre de l'art gothique, de la renaissance, de l'époque moderne, que la Bible, l'Évangile, la vie des saints et les légendes ont inspirés. Sans l'Église, y aurait-il seulement un art moderne?

Retorquons l'argument et demandons s'il y aurait sans l'art une religion catholique?

L'art hiératique est le tuteur des cultes naissants. Il devient plus tard le bâton de vieillesse des cultes en décadence. Mais laissons là une antithèse que l'on pourrait taxer de spécieuse. Ce qu'il importe, c'est de distinguer entre la Bible et l'Évangile, d'une part, qui ont dicté des pages

Hosted by Google

sublimes, et, d'autre part, l'Église catholique qui peut d'autant moins en revendiquer la maternité, que de tout temps elle a proscrit la lecture de la Bible et de l'Évangile.

Pour frapper l'esprit des masses, il faut des symboles, des emblèmes, des images sensibles ; ainsi en agissait la Grèce, où le paganisme se confondait avec l'art. Le beau fut le culte même. De là l'épanouissement incomparable de l'art hellénique. L'Église hérita du procédé de propagande. Mais elle fit de l'art son serviteur. Les primitifs n'eurent pas d'autre condition, ce qui les condamna à l'immobilisme. Du moment que l'artiste s'émancipa de la reproduction des formes traditionnelles, qu'il repoussa le byzantisme, un divorce s'accomplit. L'Église ne conserva plus qu'un auxiliaire. Il y eut désormais deux pouvoirs. L'Église en eut une conscience si nette, que parmi les vierges, les saints et les statues qu'elle déclara miraculeux et entoura de pratiques idolâtres, on chercherait vainement une œuvre d'art. En Italie comme en Belgique, en France, en Allemagne, la thaumaturgie ne s'avisa jamais de se servir d'un objet qui eut un véritable caractère artistique. Quand elle fit descendre du ciel au sortir de la terre quelque emblème réputé sacré, toujours et partout ce fut une ébauche grossière et informe. Il n'y a pas de témoignage plus irrécusable du scepticisme ou de l'hostilité catholique en matière d'art.

Objectera-t-on les Jules II, les Léon X, les Alexandre VI, grands protecteurs des arts et des lettres? Ces papes les aimèrent malgré la tiare, et non point parce qu'ils la portaient. Aussi Jérôme Savonarole, le dominicain ascète, les qualifia-t-il de païens. Le bûcher lui ferma la bouche. Si les jésuites avaient été omnipotents déjà à cette époque, qui sait, ils auraient flambé tout Mécène mitré. Pour preuve, la revanche qu'ils prirent sur la renaissance et sa glorification de l'hellénisme. L'art jésuite n'en est, en effet, que la parodie et la dérision. A la beauté de la ligne, à sa pureté il substitue le maniérisme, l'enflure, la boursouflure, l'exagération grotesque. Il rejette la simplicité. Il égare la notion du naïf, ce grand charmeur dans l'art. Il prodigue la

Hosted by Google

richesse, signe du mauvais goût des parvenus. Il amalgame les écoles dans un éclectisme subtil jusqu'au raffinement et dont les produits hybrides trouvèrent leur apogée dans le rococo et leur châtiment dans le pompadour. Partout la courbe. Elle violente le peintre, l'architecte, le statuaire, comme l'écrivain. Il fallut le formidable ouragan de 93 pour balayer ce régime du faux, ce parasitisme corrompu et corrupteur. Cette tempête ramena l'art dans la voie initiale de la ligne grecque.

Les jésuites cependant ne se tiennent pas encore pour battus. Visitez les cathédrales et les églises réputées les merveilles de l'art gothique, vous les trouverez déshonorées par une profusion d'ornementations criardes, par des autels baroques, par des statues qui font l'effet d'intrus, par des saints parés comme Vitzliputzli ou d'autres idoles mexicaines, couvertes d'or et de pierreries.

Ils ont leur plan. Ils savent pourquoi ils se reprennent à gâter le goût par la réhabilitation de leur pacotille artistique. Ils redoutent l'art vrai et sincère, car il relève les cœurs, il éclaire les esprits, il exalte sainement l'âme. Ils n'ont pas oublié que, même à l'époque où l'art n'existait qu'à l'ombre des églises et dans l'enceinte des monastères, ce furent les artistes eux-mêmes qui donnèrent le signal de l'insurrection contre la servitude cléricale et allèrent les premiers à la sape, en ouvrant le chemin au pamphlet. Les constructeurs de ces tours et de ces dômes où la foi semble tenter l'escalade du ciel, ceux de ces opulentes abbayes, de leurs admirables réfectoires aux voûtes ogivales, raillèrent partout les travers et les vices du prêtre et du moine dans la taille des gargouilles et des culs-de-lampe, de telle sorte qu'on ne pouvait y toucher sans mutiler l'édifice.

Ceci démontre que l'architecte et le sculpteur peuvent être sceptiques, rationalistes ou libres-penseurs, sans perdre le sentiment poétique de la religion et l'entente des grandes conceptions théogoniques, sans cesser de comprendre l'attrait du mysticisme et de le traduire avec l'émotion communicative qui convainc le croyant et trouble l'incrédule.

Hosted by Google

Le cas des peintres est le même. Vers 1820, Frédéric de Schadow, qui fut directeur de l'Académie royale des beaux-arts de Dusseldorf, appartenait à la colonie allemande dont Cornelius fut le porte-drapeau et qui, à Rome, prétendit ressusciter les primitifs. A une date plus rapprochée, le préraphaélisme anglais offrit quelque analogie avec ce mouvement germanique. Or, pendant son séjour en Italie, de Schadow tomba entre les mains de moines qui lui persuadèrent qu'il ne serait touché de la grâce artistique que s'il abjurait le protestantisme pour entrer dans le giron de l'Église. « Les cieux, lui disait-on, ne s'entr'ouvriront à vos yeux que par un effet limité de volonté. C'est au contact seulement de l'eau lustrale qu'ils se dévoileront à la lumière de la foi, avec leurs splendeurs divines, et vos œuvres en seront le rayonnement. » Habilement catéchisé, de Schadow céda. Il abjura. Peu après sa conversion, il partit pour Berlin. Lors de son passage à Munich, il vit une madone qui le frappa vivement par l'expression de transfiguration virginale. On croirait un Fiesolé, dit-il, et je ne partirai pas avant d'avoir serré la main du peintre. Qui est-il? — C'est un jeune juif, répondit son cicérone. — De Schadow en fit une maladie.

S'il ne faut pas de piété pour faire de la peinture pieuse, pourquoi donc les primitifs n'en firent-ils pas d'autre? Ce n'est pas un phénomène sans cause, mais l'effet inévitable de la situation sociale. Au moyen âge, les églises et les couvents, les confréries et les princes alimentaient presque exclusivement le travail artistique. Les sujets étaient commandés, et comme la théocratie dominait la société entière, il n'y eut pas même jusqu'aux portraits qui ne reçurent une empreinte et une destination religieuses. L'habitude d'orner d'œuvres d'art les demeures privées existait à peine, et les portraits furent, à chaque instant, suspendus dans les chapelles à côté d'autres objets votifs de toute espèce.

Quentin Metsys fut un des premiers qui s'affranchit du patronage ecclésiastique, pour s'essayer aux tableaux de genre. Celui des *Deux Avares*, aujourd'hui au château de

Hosted by Google

Windsor, est un des plus célèbres. La galerie de Vienne possède de lui une *Lucrèce*, attribuée à tort à Lucas Cranach. On cite encore les *Amants*.

C'est cependant dans la peinture religieuse qu'il brilla le plus.

On ne lui connaît pas de maître. Vit-il l'Italie comme tant d'autres Flamands? On l'ignore. L'historiographe Van Mander n'en parle nulle part. On sait qu'issu de famille de forgerons, forgeron lui-même (comme Benvenuto Cellini fut orfévre), témoin sa fontaine d'Anvers, monument de grâce et de délicate habileté, Metsys troqua le marteau contre la brosse. L'amour lui inspira cette vocation nouvelle et, au lieu de lui mettre un bandeau sur les yeux, le désaveugla. *Con nubialis amor ex mulcibre fecit Apellem.* Quentin Metsys se fraya, en effet, une voie distincte de celle de Van Eyck et de ses élèves. Il est un précurseur de la renaissance.

Les gothiques purs, dans leurs compositions, visent à donner des synthèses du monde. Les acteurs de leurs scènes sont sinon noyés dans l'ensemble, tout au moins refoulés au second plan. Ils font partie du tout au même titre et avec la même valeur que les arbres, les montagnes, l'architecture, les armures, les mille accessoires que les gothiques aiment à grouper dans leurs entassements et qu'ils rendent avec la même sollicitude méticuleuse, que l'homme. Là où ils sont forcés de rester à l'intérieur des maisons ou des temples, ils s'ingénient à ouvrir au moins une fenêtre pour montrer un bout de ciel, un coin de paysage, et faire pénétrer une traînée de soleil.

Quentin Metsys innova. Il donna aux figures humaines des proportions de grandeur naturelle. C'est sur elles qu'il concentra toute l'attention, le paysage ne lui servant que de fond. Il fut ainsi amené nécessairement à individualiser, à accentuer l'expression, en étudiant la forme, la ligne, les traits, en un mot, à peindre l'homme. De là, rupture avec la tradition des types convenus.

Le scalpel d'André Vésale commence à peine à interroger le cadavre pour surprendre dans la mort les secrets de la vie;

Hosted by Google

l'anatomie pittoresque n'est pas encore née : Metsys y supplée par la sensibilité physionomique. Il abandonne la passivité des attitudes compassées; l'action des figures s'accuse; la raideur des draperies se brise en plis heurtés; la couleur se nuance. L'artiste ne connaît pas, mais il pressent déjà les lois de la perspective et en dissimule par intuition l'ignorance, grâce à son talent de coloriste qui lui fait rencontrer à point nommé la dégradation des teintes. Peintre et dessinateur ne relevant que de lui-même et ne recevant de l'Italie que le contre-coup lointain de l'influence captivante qui retient tant d'autres Flamands sur cette terre classique, il a la gamme chromatique lumineuse, grise et claire. Il ne procède, dirait-on, que par frottis. Pas d'empâtements. La touche ne s'aperçoit guère. Il n'est pas hanté, comme Van Orley dans les *Epreuves de Job* par exemple, des souvenirs de Michel-Ange, de la tonalité violente et des tapageuses sonorités de l'école vénitienne. Sa palette n'a rien de métallique. Elle est printanière, à la fois vigoureuse et tendre. C'est un Flamand pur sang, sans alliage. Devant ses toiles, quand on analyse le charme qui vous pénètre lentement, on finit par reconnaître qu'il est dû à une qualité alors plus rare encore que de nos jours : Quentin Metsys fait de l'*art personnel*.

Comparez sa *Sainte Famille* de Bruxelles, cette composition si variée, ce faire ému, aux autres œuvres de la collection gothique; la différence est saisissante.

La simplicité de l'ordonnance est déjà une invention géniale.

La Vierge vêtue d'une tunique blanche aux reflets bleuissants, ses longs cheveux pendants, l'enfant Jésus sur les genoux, occupe avec sainte Anne le centre du triptyque. Sur l'avant-plan, à droite, est assise une femme entre deux enfants qu'elle amuse avec des fleurs; à gauche, une autre femme enseigne à lire à quatre enfants. Dans le fond, des espèces d'arcades romanes qui laissent entrevoir, baignés d'une buée bleuâtre, les lointains montagneux.

Quatre hommes contemplent ces groupes familiaux. Ils

Hosted by Google

ont la physionomie vivante. L'impression de cette scène radieuse de paix s'y reflète de différentes manières. Ils ont été sans aucun doute peints d'après nature.

Pour les femmes, le peintre n'a évidemment pas rencontré la même facilité ; il a dû se passer de modèle, on ne s'en aperçoit que trop. Le temps et les retouches ont maltraité précisément les têtes féminines au point que le nez, la bouche et les yeux paraissent avoir subi le frottement de la pierre-ponce ; elles ne portent aucun trait individuel. Tout au plus y a-t-il exception, sur la face du volet droit, pour la femme agenouillée auprès de sainte Anne mourante, assistée de sa fille Marie et recevant la bénédiction du Christ. Cette femme, d'un âge mûr déjà, pourrait avoir été peinte d'après nature. L'épisode entier est compris au surplus et rendu d'une façon presque moderne. Les personnages, les blancs du lit et des draperies se détachent sur un fond rouge. C'est très-beau. On glisse sur l'anachronisme d'un mobilier flamand en pleine Judée. L'autre volet tient plus du gothique. Les montagnes du fond du tableau central s'y continuent ; saint Joachim apprend d'un ange la naissance de l'enfant. Admirons la ferveur de l'expression.

Hommes, femmes et enfants sont vêtus du même costume : une simple tunique, variée de couleurs mais aux tons rompus.

Au revers des volets mieux conservés et moins retouchés, l'aspect n'est plus le même. Celui de droite surtout est d'une couleur splendide. Sainte Anne, accompagnée de Joachim, présente un coffret à un prêtre en habits sacerdotaux couverts d'or et de broderies. A celui de gauche, Joachim est repoussé du temple à cause de la stérilité de son union. Ici Quentin Metsys s'est représenté lui-même. La posetro is quarts dénonce un portrait fait à l'aide du miroir.

Le triptyque est une œuvre étonnante. La conjecture la plus plausible, c'est que le maître a connu l'école de Cologne autant que l'école italienne. En recherchant toutefois parmi ses contemporains celui dont il se rapproche le plus, je nommerai le Pérugin. Il a comme lui une sérénité et une dou-

Hosted by Google

ceur infinies. La sobriété des ombres et la diffusion de la lumière, il les doit en partie à la disposition des figures. Il les met toutes sur le premier ou le second plan, au lieu de les distribuer en quelque sorte en amphithéâtre, selon le mode des frères Van Eyck et des autres orthodoxes.

Sous quelle inspiration, se détachant de ses pairs et devançant son époque, a-t-il deviné la révolution artistique de la renaissance? Il y a là une énigme qui a piqué la curiosité, non-seulement des hommes du métier, mais du public qui s'est pressé devant la nouvelle acquisition du musée et l'a goûtée plus qu'on ne pouvait l'espérer.

En général, les primitifs ne s'apprécient qu'au prix d'une longue initiation. Nombre d'artistes passent dans les salles gothiques sans s'arrêter. Les œuvres les plus marquantes leur disent peu. A d'autres mieux avisés et plus attentifs, il faut des années avant qu'ils comprennent. Un cas analogue est celui des parchemins et des tablettes du moyen âge, où les épopées et les tableaux des trouvères, leurs strophes lyriques et leurs romans de chevalerie ont été consignés. Ce sont comme autant de lettres closes pour le profane. Le paléographe et le philosophe seuls les déchiffrent aisément et ils y découvrent les filons d'or de la poésie la plus primesautière. Continuant la comparaison, on pourrait dire que si l'étude de la vieille langue et de ses chefs-d'œuvre peu cultivés donne au style des écrivains une saveur succulente, de même l'artiste de nos jours puise un agrément particulier dans le commerce familier avec les gothiques.

Sincères et naïfs dans la conception, et en outre praticiens savants, ces maîtres sont d'éternels exemples. Ils montrent quels obstacles le vrai talent parvient à vaincre, quand il a la vocation et la volonté de faire grand. Il n'a pas besoin d'être croyant. Quentin Metsys l'était-il? C'est à démontrer. Je serais tenté de croire qu'il l'était à l'instar de ces tailleurs de pierres à l'humeur frondeuse dont j'ai parlé. S'il avait été confit en dévotion, il eût versé dans l'ornière et suivi les sentiers battus de la tradition. L'idée ne lui fût pas venue de peindre le monde profane, comme il le fit dans les *Avares* et les *Amants*.

Hosted by Google

L'artiste doit saisir et posséder son sujet, mais il ne doit pas nécessairement s'identifier avec lui. C'est un danger. Aristophane, dans ses *Fêtes de Cérès et de Proserpine*, où il vitupère les audaces novatrices d'Euripide, lui fait exposer plaisamment sous le masque du poète Agathon la thèse de l'identification.

« Mon costume, dit Agathon, est en harmonie avec mes pensées; un poète doit adopter le caractère de ses personnages. Ainsi, met-il en scène des femmes, il faut que sa personne en contracte toutes les manières. »

« Alors, réplique son contradicteur Mnésiloque, faisant allusion au fait qu'Euripide, dans sa tragédie de *Phèdre*, représente cette princesse comme passionnée de chasse et de chevaux, alors tu chevauches quand tu composes Phèdre. »

Agathon n'est pas désarçonné par l'allusion. Il reprend : « Si ces héros sont des hommes, tout dans le poète sera viril. Ce que nous ne tenons pas de la nature, c'est par l'imitation qu'il faut le conquérir. »

Du Bartas, le poète-diplomate du XVI^e^ siècle, poussait cette théorie jusqu'à l'extrême. Gabriel Naudé, dans ses *Coups d'Etat*, raconte de lui cette anecdote : « L'on dit en France que du Bartas, auparavant que de faire cette belle description du cheval, où il a si bien rencontré, s'enfermait quelquefois dans sa chambre, et, se mettant à quatre pattes, soufflait, hennissait, gambadait, tirait des ruades, allait l'amble, le trot, le galop, à courbette, et tâchait par toutes sortes de moyens à bien contrefaire le cheval. »

Un Allemand qui, lyrique de premier ordre, joignit à la poésie germanique la plus pénétrante et la plus suave une veine sémitique aristophanesque des plus abondantes, fournit un autre exemple des plus topiques de la faculté d'abstraction poétique sans laquelle l'art se rétrécit.

Henri Heine, on l'a nommé, sceptique s'il en fut, a décrit dans une pièce de vers intitulée la *Paix*, une vision d'une incomparable magnificence. Plongé dans une espèce de somnolence près du gouvernail d'un navire, il voit la figure du Christ planer, puis marcher, gigantesque, sur la terre

Hosted by Google

et les mers. La tête dans les nues, le Christ étend les mains et bénit l'univers. A la place du cœur, il a le soleil, rouge, flamboyant; le soleil verse des flots de lumière douce, de grâce infinie et de bonté ineffable sur les hommes vêtus d'habits de fête, fraternellement réconciliés, heureux, entonnant le hosanna, des rameaux de palmier à la main! L'âge d'or chrétien n'a jamais été dépeint en rimes plus éloquentes.

Quand Heine a plongé dans son extase le lecteur, l'associant à son exaltation religieuse, il l'arrête court et dit avec un ricanement méphistophélique : « Quel parti eût tiré de ce poëme le *Hofrath* (conseiller de cour) un tel, ce parasite hypocrite, s'il lui était donné d'écrire de pareils vers, et de les réciter, en embrassant et en serrant les genoux de sa haute et noble protectrice? »

Cette chute du sublime à la moquerie terre à terre froisse. C'est un des contrastes affectionnés de Heine. Elle démontre que l'inspiration du poète peut être absolument objective et qu'il peut s'assimiler des sentiments qui ne sont pas les siens. C'est pourquoi aussi un peintre, par cela même qu'il est catholique croyant, n'est pas apte à interpréter avec plus de vérité et de succès un sujet religieux qu'un autre qui n'a de foi qu'en son art. Je n'hésite même pas à soutenir que ce dernier y a plus d'aptitude.

Pour émouvoir, faut-il être ému? La question, qui est vieille, a été tranchée dans le sens négatif, au point de vue de l'émotion théâtrale, par Talma, l'acteur qui a gardé le mieux la possession de lui-même, tout en poussant au sommet chez les autres les fièvres de l'âme.

Malgré le lien intime des arts entre eux, il est inutile d'emprunter à la scène des témoignages et des précédents. Il suffit de citer le cas de Charles de Groux, esquissé par moi, il y a quelques années. Conservateur en politique et sentimentalement religieux, de Groux a fait les tableaux les plus révolutionnairement socialistes. C'est parce que ce n'était pas voulu et que de Groux reflèta, à son insu, les préoccupations modernes, que son œuvre a tant agi sur le

Hosted by Google

spectateur. Socialiste convaincu, sectaire militant, il aurait peut-être peint la misère et les souffrances populaires sous un aspect plus pathétiquement tragique, mais le public aurait senti l'intention, et l'effet eût raté.

L'inconscience artistique, c'est-à-dire cette impulsion que l'artiste subit du milieu ambiant, de l'air qu'il respire, de la lumière qui l'éclaire, des mille circonstances futiles en apparence qui affectent son œil, sa fantaisie ou son imagination, constitue le côté privilégié de l'art. Celui qui en a le don est né artiste.

Les études les plus profondes, les mieux dirigées, les connaissances les plus variées de la technique et de l'exécution forment la science et la pratique, mais elles ne créent pas plus l'art que les règles de la prosodie ne font la poésie.

De même ce ne sont point les ressorts et les fantômes de la ferveur catholique qui ont ouvert et divulgué à Quentin Metsys l'idéal sublime de ses peintures religieuses.

Si l'Église était persuadée du contraire, elle l'eût depuis longtemps canonisé.

MAX SULZBERGER.

Hosted by Google

LA RÉUNION DES ÉPOUX DIVORCÉS.

> Les époux qui divorcent pour quelque cause que ce soit, ne pourront plus se réunir. (CODE CIVIL, Art. 295.)

I

La question du divorce est à l'ordre du jour en France, et, sans passionner l'opinion à l'égal de la nouvelle loi sur l'enseignement supérieur, elle attire sérieusement l'attention publique. Aboli en 1816, presque sans discussion, par cette fameuse *Chambre introuvable* qui s'était conféré la mission de restaurer le catholicisme en France et qui y commença la ruine de la Légitimité, le divorce n'en est pas moins resté un besoin et un droit. On avait bien pu effacer d'un trait de plume cent dix-sept articles, tout un titre du Code civil, mais on n'avait pas eu la puissance de supprimer du même coup les douleurs morales dont le divorce est le remède et pour lesquelles la séparation de corps n'est pas même un palliatif. Aussi voyons-nous, immédiatement après la révolution de 1830, le divorce adopté quatre fois avec persistance par la Chambre des députés ; et si la Chambre des pairs le rejette quatre fois avec obstination, si l'Assemblée constituante de 1848 et le deuxième Empire, occupés ailleurs, ne semblent pas y songer, le divorce n'en continue pas moins à gagner du terrain dans les convictions, et le voilà aujourd'hui, grâce à l'initiative d'un homme dont on peut bien ne pas partager toutes les idées sur *la religion, la propriété et la famille*, mais dont on ne peut méconnaître l'honnêteté, l'intelligence, le cœur, le voilà pris en considération et sur le point d'être discuté par la Chambre des députés. Le

Hosted by Google

choix du rapporteur, le nombre considérable d'esprits éminents de tous les partis qui se rallient peu à peu au projet, la prodigieuse activité de l'auteur de la proposition, véritable apôtre qui multiplie les épîtres, les articles de journaux et les conférences pour ramener les indécis, enfin le mouvement général de l'opinion publique, tout fait espérer que cette fois on touche au succès. Le Sénat renouvelé de la République française, libéral et conservateur à la fois, ne résistera pas au courant de morale et de raison qui s'affirme avec puissance et fera œuvre de libéralisme et de conservation.

Si la France se tournait vers la Belgique, comme le lui a conseillé M. Naquet, l'auteur du nouveau projet, il est évident qu'il ne pourrait plus y avoir d'hésitation ni chez les conservateurs libéraux, ni même chez les catholiques. Préservée par sa situation politique, et plus encore par son tempérament, des excès réactionnaires où la Congrégation avait jeté la France en 1816, la Belgique a gardé le titre VI du Code civil et maintenu le divorce ; eh bien ! ni la moralité publique, ni la religion n'en ont souffert, M. Naquet le démontra irrésistiblement, preuves en main : « Je me suis « demandé, dit-il dans son discours du 27 mai dernier, si on « divorce plus dans les pays qui possèdent le divorce, qu'on « ne se sépare dans les pays qui ne le possèdent pas ; et... « j'ai pris comme terme de comparaison un peuple qui est « aussi semblable au peuple français qu'il est possible de « l'être, le peuple belge.

« Voici ce que j'ai trouvé : en Belgique, c'est le titre VI « du Code civil qui règne ; il y a, par conséquent, facultativement le divorce ou la séparation de corps. J'ai additionné les divorces et les séparations de corps pour en « faire un total que j'ai appelé : « dissolutions de mariage ; » « puis j'ai pris les séparations de corps en France.

« Savez-vous, messieurs, à quoi je suis arrivé ! En France, « il y a une séparation sur 152 mariages et une séparation « par 14,324 habitants. En Belgique, il y a un divorce ou « une séparation par 235 mariages, et un divorce ou une

Hosted by Google

« séparation par 32,557 habitants. C'est-à-dire qu'il y a à « peu près moitié moins de divorces et de séparations réunis « en Belgique qu'il n'y a de séparations en France.

« Je ne voudrais pas affirmer que le divorce fût la cause « de ce moins grand nombre de dissolutions de mariages en « Belgique; je le crois cependant au fond; mais à coup sûr, « ce que j'ai le droit d'affirmer, c'est que le divorce n'a pas « corrompu les mœurs dans ce pays, puisqu'on y compte « moins de séparations et de divorces réunis que de séparations en France.

« Je suis allé plus loin dans mes recherches statistiques, « et pour qu'on ne m'opposât pas la différence de caractère « des populations, j'ai pris le département du Nord et la « province de Flandre orientale qui confine au département « du Nord. J'ai trouvé que dans la province de la Flandre « orientale il y a un divorce ou séparation par 691 mariages, « tandis que dans le département du Nord, il y a une séparation par 197 mariages. »

C'est aussi la Belgique, « cette nation profondément catholique, beaucoup plus catholique encore que la France », que M. Naquet met en avant pour prouver « par un fait « que *le divorce civil, légal*, n'est nullement en contradiction avec le catholicisme ». Quiconque a vécu en Belgique sait que le clergé belge a gardé dans cette délicate question une prudence qu'il ne montre malheureusement pas dans d'autres. Evidemment il n'a jamais pu et ne pourra jamais accepter le principe du divorce au point de vue religieux, et personne dans le parti libéral n'a songé un seul instant à lui demander une pareille concession; mais sans quitter le terrain de la stricte orthodoxie, ni se mettre en contradiction avec la loi civile, le clergé belge a pu, jusqu'à un certain point, considérer le divorce comme une sorte de séparation de corps, et il est resté dans son droit constitutionnel comme dans son devoir religieux, en ne donnant pas ses bénédictions aux époux divorcés qui convolaient à de nouvelles noces. Bien certainement si *la loi civile* du divorce eût été condamnée d'une façon absolue par le catholicisme,

Hosted by Google

le clergé belge ne se fût pas fait faute de réclamer avec la persévérance et de lutter avec l'énergie que nous lui connaissons, et le parti catholique, arrivé au pouvoir, en eût demandé l'abrogation. Il n'en a rien été : le clergé a gardé le silence, et les catholiques parlementaires, maîtres du gouvernement, n'ont jamais eu la moindre velléité d'imiter l'acte de vandalisme législatif, accompli par la Chambre introuvable et M. de Bonald.

Mais si la loi du divorce n'est contraire ni à la morale ni à la religion, s'il est heureux qu'elle ait été maintenue en Belgique, cela ne veut pas dire qu'elle soit parfaite en tous points et que le titre VI du Code civil qui la renferme ne doive pas subir quelques améliorations. Depuis 1803, bien des expériences se sont faites et beaucoup de progrès se sont réalisés ; en matière civile et au point de vue pénal, la jurisprudence s'est adoucie et, comme d'autres lois, le divorce nous apparaît entouré de duretés inutiles. Il y a donc lieu d'en humaniser certaines dispositions qui rappellent un peu trop l'époque où elles ont été promulguées.

C'est précisément une de ces dispositions rigoureuses, celle qui interdit la réunion des époux divorcés, dont nous demandons l'adoucissement dans une certaine mesure. Encouragé par l'adhésion de la Commission française du Divorce, nous venons aujourd'hui soumettre nos idées à la Belgique ; ce n'est peut-être pas inopportun à l'heure où, sous la direction d'un maître illustre, elle élabore la révision de son Code civil.

II

L'idée qui fait du mariage une institution indissoluble est une idée théocratique. La société laïque doit respecter l'idée de Dieu et la liberté des religions ; mais elle ne peut donner à aucune autorité, en dehors d'elle-même, le pouvoir de lier et de délier civilement les citoyens qui la composent ; comme toutes les institutions sociales, le mariage est un contrat que la société a le droit de former et de dissoudre.

Quand le mariage ne répond plus aux conditions d'ordre,

Hosted by Google

de moralité et de protection pour lesquelles il a été contracté, la société agit légitimement si elle constate que le mariage a cessé d'être, et si elle en prononce la dissolution. Aucun pouvoir ne peut être admis à empêcher cette constatation, la déclaration du divorce est donc un droit social.

Ces principes incontestables étant posés, il y a lieu de rechercher s'il est bon, s'il est utile, s'il est nécessaire de donner au divorce une sorte d'indissolubilité que la loi n'accorde pas au mariage.

Il est incontestable aussi que le mariage est l'institution fondamentale de la famille ; les plus grands interprètes du droit civil le reconnaissent tout comme ceux du droit ecclésiastique. « De tous les contrats, dit Treilhard, il n'en est pas « un seul dans lequel on doive le plus désirer l'intention et « le vœu de la perpétuité[1]. »

En est-il ainsi du divorce ? « *Le divorce en lui-même*, ré- « pond le même jurisconsulte, *ne peut pas être un bien ; c'est « le remède d'un mal*[2]. L'action en divorce, dit-il quelques « jours après[3], *est un remède à un grand mal, mais n'est « qu'un remède* et un remède qu'on ne saurait appliquer avec « trop de réserve. »

Les autorités ecclésiastiques ne l'entendent pas autrement ; dans son *Répertoire universel et raisonné de jurisprudence*, *Merlin* constate avec beaucoup de sens que la loi de Moïse, l'Évangile, les Docteurs du Talmud et les Pères de l'Église sont d'accord à considérer le mariage comme le principe de la famille et le divorce comme une concession faite à la faiblesse humaine.

S'il en est ainsi, la loi doit tendre : d'une part, à maintenir fermement les liens du mariage et, s'il est possible, à en assurer la perpétuité ; d'autre part, à multiplier les obstacles pour le divorce et surtout à n'en admettre l'irrévocabilité que si les circonstances l'exigent absolument.

Que la loi cherche à maintenir le mariage et à entraver le

[1] Discours, 19 ventôse an XI.
[2] *Id*, *id.*
[3] *Id.*, 23 ventôse an XI.

Hosted by Google

divorce, on ne peut le méconnaître; elle entrave même la séparation de corps. Il est des cas où le divorce par consentement mutuel ne peut pas encore ou ne peut plus être autorisé [1]; il est un cas enfin où, autorisé par le tribunal dans toutes les conditions de la loi, le divorce ne peut plus être prononcé par l'officier de l'état civil. On comprend donc que la loi, quoique favorable au mariage, se résigne à le dissoudre; mais il est incompréhensible, il est contradictoire que, défavorable au principe même du divorce, elle admette que les époux divorcés pour quelque cause que ce soit, ne puissent plus se réunir.

Treilhard énumère les motifs qui ont fait prendre une aussi grave, une aussi radicale décision; ils sont de deux ordres. Au point de vue social, la loi ne veut pas que la perspective d'une réunion possible rende les actions en divorce trop nombreuses de la part des époux, et les déclarations trop faciles de la part des magistrats. Dans l'intérêt matériel et moral des familles, la loi redoute que le divorce ne soit un moyen pour des époux avides d'obtenir de nouvelles conventions et de plus grands avantages; elle craint surtout que la vie commune ayant été démontrée impossible, la réunion ne soit un jour un scandale.

Certes, ce sont là de bien sérieuses raisons; mais sont-elles assez puissantes pour empêcher absolument la restauration du mariage si désirable à tous les points de vue? Si la perspective d'une réunion peut pousser les époux à intenter trop légèrement des actions en divorce, n'est-ce pas faire injure aux magistrats de les croire capables d'oublier leur devoir et de négliger l'application scrupuleuse des lois? Si des calculs avides se forment, ne suffit-il pas, pour les déjouer, que la loi stipule, dans le cas d'une réunion des époux, le rétablissement intégral des conventions mêmes du mariage?

Quant au scandale qui résulterait d'une réunion après que la vie commune aurait été démontrée impossible, rien n'est moins évident. Il se produirait si la cause grave, adultère ou autre, qui a amené le divorce, subsistait toujours; mais dans

[1] Art. 275, 276, 277 et 278.

Hosted by Google

ce cas, la réunion ne serait évidemment pas demandée. La cause du divorce ne subsistant plus, au contraire, pourquoi le divorce ne pourrait-il pas avoir servi d'épreuve? Pourquoi les époux ne pourraient-ils pas s'être corrigés et pardonnés? Pourquoi la loi serait-elle plus irréconciliable que les intéressés et prononcerait-elle, non pas seulement contre eux, mais contre toute la famille, une peine irréparable? Loin que la réunion des époux puisse être un scandale dans ces conditions, elle serait un soulagement pour la famille et pour la conscience publique; c'est au contraire, s'il y avait des enfants, victimes innocentes, le maintien forcé du divorce qui prendrait un caractère immoral et odieux.

III

Ainsi l'intérêt réel de la société ne s'oppose pas à la réunion des époux, au moins dans certaines conditions; l'intérêt de la famille et celui de la morale n'admettent pas l'irrévocabilité du divorce; ajoutons que la conscience religieuse s'y refuse également. Certes, l'État moderne est et doit rester laïque, c'est là sa force et sa grandeur; c'est par là qu'il s'élève impartialement au-dessus de toutes les dissidences, qu'il maintient la paix et l'unité en obligeant indistinctement tous les citoyens à préférer ses lois, non pas à leurs dogmes, mais à leurs pratiques cérémonielles. Mais il n'est pas de l'intérêt bien entendu de l'État, alors surtout que ses prérogatives essentielles n'ont rien à redouter d'une concession, d'entrer en lutte avec les religions et de jeter le trouble dans les consciences. Il y aurait un conflit d'influences qui éclaterait dans le secret des âmes, conflit que l'État a intérêt à apaiser plus encore que les religions, car si, dans la vie extérieure, il a le droit et le pouvoir de se faire obéir, il ne peut rien contre les révoltes intimes devant lesquelles son droit disparaît et sa force expire.

Dans la question spéciale du divorce, les auteurs du Code civil, inspirés par une idée élevée, ont cherché cette conciliation nécessaire; ils ont maintenu la séparation de corps

Hosted by Google

« pour ceux dont la croyance religieuse repousserait le di-
« vorce. La question du divorce, dit Treilhard, doit être dis-
« cutée abstraction faite de toute idée religieuse et elle doit
« cependant être décidée de manière à ne gêner aucune
« conscience, à n'enchaîner aucune liberté. Il serait injuste
« de forcer le citoyen dont la conscience repousse le divorce
« à user de ce remède; il ne le serait pas moins d'en refuser
« l'usage quand il serait compatible avec la croyance de
« l'époux qui le sollicite[1]. »

C'est pour les catholiques que cette mesure a été prise; c'est parce que leurs dogmes considèrent le mariage comme de droit divin et déclarent que « l'homme ne peut pas séparer ceux « que Dieu a unis, que la loi civile, en permettant le divorce, « a laissé subsister l'usage de la séparation de corps. » La loi a donc agi avec sagesse en n'obligeant pas les catholiques à divorcer; mais, comme elle s'arrête trop tôt dans ses concessions, comme elle ne donne pas aux consciences religieuses qu'elle veut ménager une satisfaction suffisante, le conflit qu'elle désirait éviter se produit inévitablement. Lorsque des catholiques qui ont divorcé veulent un jour se réunir, la loi civile les déclare irrévocablement étrangers; leur conscience, au contraire, les rétablit dans leur union comme au premier jour. Quels que soient les résultats de la lutte, la loi civile a tout à y perdre : ou bien on se révolte ouvertement, ou bien on se soumet à elle, mais en la maudissant.

Ce qui est vrai des catholiques, dans cette grave et délicate question, est vrai de tout le monde; pour tout le monde, la conscience, la morale, la famille ont les mêmes lois, et l'opinion publique elle-même, si légère ordinairement, est profondément juste dans le cas qui nous occupe; comme la conscience et la morale, l'opinion publique n'admet pas que deux époux divorcés, quels qu'ils soient, catholiques ou non, que ne sépare plus une cause grave, ne puissent jamais se réunir; elle n'admet pas que si ces deux époux se réunissent malgré la loi, leur réunion ne soit qu'une cohabitation irré-

[1] Discours du 19 ventôse an XI.

Hosted by Google

gulière, qu'un concubinat ; elle n'admet pas enfin, en pareil cas, que leurs enfants ne puissent être ni légitimes, ni légitimés.

Ces suppositions sont des faits qui se sont produits dans bien des pays à divorce. Après un moment de passion ou d'égarement, après des années de séparation, des époux divorcés se sont retrouvés et mieux connus; ils se sont rappelé les liens sacrés qui les avaient attachés ; ils se sont réunis, et ils vivraient en concubinat ! Avouons que si les prétentions ultra-cléricales taxent odieusement de cette sorte le mariage civil que la religion n'a pas sanctionné, il est aussi injuste, aussi immoral, aussi odieux de taxer de la même manière la réunion de deux époux divorcés qui se réconcilient et qui, dans la souveraineté de leur conscience morale, rétablissent dans son intégrité sainte le mariage autrefois contracté par eux, devant la société civile et devant Dieu.

IV

Si donc il est utile que la loi civile n'entre pas en lutte avec la religion, s'il est bon que « la question du divorce « soit décidée de manière à ne gêner aucune conscience et à « n'enchaîner aucune liberté », il y a lieu de modifier l'article 295 qui interdit aux époux divorcés toute possibilité de réunion. Le principe de la réunion étant admis, il y aurait à en déterminer les conditions. Ici on ne peut que se trouver d'accord avec les auteurs du Code civil, dans leur sage pensée de garantir le mariage contre toute atteinte. Le mariage serait bientôt dégradé, ainsi que le dit avec vérité, mais non sans une certaine originalité, le tribun Savoie-Rollin, « si, « placé comme un jeu au milieu des passions humaines, « elles pouvaient le quitter et le reprendre au gré de leurs « saillies[1]. » C'est évidemment ce qu'il ne faut pas permettre. Avant de *quitter* le mariage, les époux sont obligés par la loi de passer par toute une série de sages mesures

[1] Discours du 19 ventôse an XI.

Hosted by Google

protectrices; pour *reprendre* le mariage, pour révoquer le divorce, la loi devrait décréter des formalités analogues. Les mêmes délais devraient s'écouler, les mêmes autorités, les mêmes influences être appelées par le magistrat à intervenir avec lui; comme dans le cas d'une erreur d'état civil à réparer, il serait nécessaire, pour revenir sur cette erreur morale, que de longues et nombreuses enquêtes pussent démontrer qu'il y a eu passion, égarement, mais aucune cause sérieuse et grave; qu'en principe le mariage n'a pas cessé d'exister, que par conséquent il peut, en fait, être restauré. C'est après la réunion des époux divorcés que le mot de Savoie-Rollin serait surtout vrai, mais en en renversant les termes : « Le mariage serait bientôt dégradé si on pouvait « le reprendre et le quitter encore » au gré de tous les caprices. Aussi, dans l'intérêt de la morale et pour la stabilité de la famille, la loi aurait-elle raison de stipuler, comme dans le cas des articles 275, 276, 277 et 278, que les époux, réunis après un premier divorce, ne pourront pas divorcer à nouveau par consentement mutuel. Toute garantie contre le caprice et la légèreté serait ainsi donnée à la famille et à la société.

Mais si nous admettons la possibilité de la réunion des époux divorcés, cela ne veut pas dire que la loi doive l'autoriser, quelle que soit la cause pour laquelle le divorce ait été prononcé; il est en effet des circonstances où cette réunion paraît devoir être empêchée en principe; il est aussi des circonstances où, par suite de faits postérieurs, elle doit être interdite absolument.

Ainsi l'adultère est une cause trop grave pour qu'il n'en résulte pas une impossibilité radicale de réunion. Il est évident que si le divorce a été admis en justice pour ce motif, s'il y a eu plainte, procès, scandale, la réunion ne doit pas pouvoir s'opérer. Le mariage est bien définitivement brisé devant la société, devant la conscience et devant la religion. L'Évangile, d'accord avec le Pentateuque, admet la répudiation pour cause d'adultère (*Mathieu* V et XIX, et *Marc* X). La loi civile ne reviendrait donc pas sur un divorce qu'elle aurait prononcé pour une cause aussi grave.

Hosted by Google

Ainsi encore, un nouveau mariage devrait avoir également pour conséquence de rendre le premier divorce à jamais irrévocable. Les époux, déjà divorcés, sont redevenus libres soit par la mort de leurs seconds conjoints, soit par un divorce répété. Mais il n'est pas admissible qu'ils puissent user de leur liberté reconquise pour se réunir. Les intérêts de la famille et ceux de la société pourraient être profondément troublés par des compétitions inextricables. Quant à la conscience, elle se révolte à la seule pensée d'une réunion accomplie après de telles péripéties. C'est ici que l'homme et la femme, le père et la mère seraient également avilis. En interdisant la réunion des époux divorcés qui n'ont pas contracté un nouveau mariage, la loi civile, nous l'avons vu, s'est mise en contradiction avec le catholicisme ; en interdisant, au contraire, la réunion des époux divorcés qui auraient contracté un nouveau mariage, la loi civile aurait de son côté les consciences religieuses elles-mêmes. Ainsi que le dit énergiquement le Pentateuque, avec lequel l'Évangile s'accorde d'une façon remarquable, il y aurait là « une souil-« lure pour la terre et une abomination devant Dieu ».

V

En somme, tout en maintenant le divorce, il faut en effacer le caractère afflictif et, avec les grands jurisconsultes, le considérer simplement comme le remède d'un mal inévitable et comme une concession à la faiblesse humaine ; il faut, de plus, l'empêcher de devenir pour les intéressés un jeu ou un calcul et pour l'institution du mariage et pour la famille une cause de fatales atteintes.

Que, d'une part, la loi n'interdise donc pas la réunion des époux divorcés pour *quelque cause que ce soit ;* qu'elle accorde, au contraire, cette réunion, à moins que, depuis le divorce, l'un ou l'autre des époux ait contracté un nouveau mariage.

Que, d'autre part, la loi décide que la réunion n'aura lieu qu'après une instruction judiciaire, des enquêtes et un juge-

Hosted by Google

ment, et qu'elle rétablira sans changement les stipulations anciennes du mariage.

Que la loi stipule enfin que les époux, après réunion, ne seront plus admis à divorcer par consentement mutuel.

Ainsi modifié, adouci, le divorce ne froissera aucune conscience et ne troublera aucun intérêt. La société laïque, en faisant une concession importante, n'aura pourtant concédé aucun de ses droits essentiels. C'est ce qu'a pensé, nous l'avons dit, la Commission française du Divorce[1], qu'on ne peut pas soupçonner de vouloir sacrifier les droits de l'État. Composée en grande majorité des libéraux de toutes les nuances, elle s'est préoccupée non-seulement du côté social, mais encore du côté religieux, du côté catholique de la question. Il est digne de la Belgique, si largement ouverte à tous les progrès, digne enfin du parti libéral d'entrer à propos du divorce dans une voie semblable à celle où on est décidé à se maintenir au sujet de l'enseignement primaire. Comme l'a dit M. Naquet, avec raison : « Nous devons tenir « le plus grand compte des scrupules religieux, toutes les « fois que nous le pouvons, sans porter atteinte au grand « principe de la sécularisation de l'État[1]. »

E. Aristide Astruc.

[1] Voici ce que nous a écrit M. Naquet : « La Commission du Divorce « a accepté votre amendement; elle a admis que, art. 295 : Les époux « divorcés pour quelque motif que ce soit, ne pourront plus se réunir si, « depuis leur divorce l'un ou l'autre a contracté un nouveau mariage, « quelle qu'ait été la cause de la dissolution.

« Les époux divorcés ne pourront pas divorcer à nouveau, à moins que « ce ne soit pour cause d'adultère, de condamnation criminelle de l'un des « époux ou d'attentat par l'un des époux à la vie de l'autre. »

Hosted by Google

LES MÉTAMORPHOSES DU SIRE DE VAUBAN-GHLIN.

LÉGENDE.

I

La tante Prudence releva ses lunettes, compta : « — Une, deux, trois ! » les mailles de son tricot, sourit, d'un indéfinissable sourire où rayonnait je ne sais quel air d'importance vaniteuse, je ne sais quoi de mystérieux, de grave, de tout à fait en dehors de l'ordinaire.

— Un vieux château au bord de l'Ourthe, commença-t-elle en se carrant dans son fauteuil à ramages, des fenêtres en ogives...

— Tante Prudence, je t'en prie, une oubliette, je les adore !

— Un donjon, tante Prudence, veux-tu ?

— Et un pont-levis, ça fait bien.

— Je vous jure qu'il y avait de tout cela, repartit finement la vieille fille, de tout cela, et bien autre chose encore, comme vous allez voir ; seulement, je vous prie de ne plus m'interrompre, ou il me serait impossible de continuer. Puis, reprenant son histoire : — Donc, c'était un vieux château seigneurial perché, comme un nid d'aigles, tout au haut d'un rocher inaccessible ; à droite et à gauche, des bois de sapins sombres, des montagnes qui se perdent bien loin dans les nuages ; au bas, la vallée, des prairies, l'Ourthe toute limpide et riante, bruyante comme une cascade, avec

Hosted by Google

cette transparence bleue, ces scintillements, ces bruissements fous des rivières qui coulent sur du granit : l'emplacement est superbe, le château avait très-grand air. Au temps dont je vous parle (vers la fin du xv^e^ siècle, sous le règne de Louis le Juste), il était habité par un vieux seigneur fort avare, riche et célibataire, nommé Raoul de Vauban-Ghlin. L'histoire assure que le père de M. de Vauban-Ghlin s'étant ruiné complétement, était mort presque pauvre, en tous cas, dans une situation de fortune très-précaire, ne laissant à son fils que le seul patrimoine de sa mère (une demoiselle des Andelys). A père prodigue, fils avare; le dicton populaire eut raison encore une fois : M. de Vauban-Ghlin, le fils, fut aussi économe que M. de Vauban-Ghlin, le père, avait été dépensier. Il s'établit tout seul dans son château et y vécut très-retiré ; à peine descendait-il le dimanche, pour entendre la messe à l'église de Ghlin... On s'émut de cette réclusion obstinée, on parla de sorcellerie, de magie, du diable et de ses valets qui, disait-on, à la nuit faisaient le sabbat dans les grandes chambres sombres, là-haut sur la montagne; mais cette fable tomba d'elle-même ; le chevalier était avare... seulement avare... d'une avarice sordide. Il voulait reconstituer la fortune de ses pères : à cet effet, il pressura ses vassaux, fit abattre les grands bois de sapins qui entouraient son domaine... se montra d'une sévérité intraitable vis-à-vis des petits fermiers de la vallée : il se fit haïr et craindre. On alla jusqu'à l'accuser d'avoir, durant une famine qui désola le pays, accaparé, puis vendu à prix d'or tout le blé de la précédente moisson; à ce métier, il eut bientôt reconquis le patrimoine si écorné par les folies de son père. Il amassait. Quelques braconniers assuraient tout bas l'avoir vu, maint soir d'hiver, seul dans la tourelle droite de son vieux château, après avoir éteint sa lampe, compter, à la lueur rouge du foyer, des tas de pièces d'or qu'il empilait l'une sur l'autre, puis cachait tout au fond d'un placard adroitement dissimulé dans la muraille.

Le château de Vauban-Ghlin avait je ne sais quelle

Hosted by Google

sombre réputation dans toute la contrée ; les bonnes femmes se signaient en passant devant sa lourde porte toujours fermée... Quantité d'herbes parasites croissaient à l'aventure entre les pierres rousses de ses tourelles décrépites, de larges taches de moisissures jaunes marbraient les ardoises disjointes et fendillées des toits ; les girouettes, qui tournaient de-ci de-là par mouvements brusques, désordonnés, avec un petit grincement criard de ferraille rouillée, indiquaient chacune un vent différent... De longues traînées de lierre noir tombaient des murs, échevelées et hagardes ; on eût dit du feuillage pétrifié ; les fenêtres aux vitres brisées étalaient mélancoliquement les fils ténus des toiles d'araignées qui leur servaient de rideaux, tentures ornementales peu coûteuses dont s'arrangeait bien l'avarice du maître de ce logis.

Dans le jardin, les arbres non taillés et grandis démesurément projetaient au hasard leurs branches feuillues d'un air de gaucherie effarée ; les ronces envahissaient tout... ce manoir délabré et croulant donnait froid : c'était désolé comme une ruine, lugubre, sinistre et mystérieux comme un rendez-vous de fantômes ; au reste, jamais un chant d'oiseau, pas un bruit d'ailes, pas un rire... cela sentait l'abandon, l'incurie, la poussière !

Le maître de la maison se faisait vieux, il vivait toujours seul.

On raconte — et telle est la légende — qu'une nuit de décembre, le chevalier lisait au coin du feu... Comme minuit sonnait, le spectre de messire Jean de Vauban-Ghlin, dit le Preux, son arrière-grand-père, lui apparut tout à coup. Messire Jean le Preux avait été un noble et vaillant guerrier dans son temps : sous le règne de Louis VI, il fut un des rares seigneurs qui s'allièrent au roi pour combattre l'autorité seigneuriale menaçante.

— Raoul de Vauban-Ghlin, s'écria-t-il de cette voix sourde et caverneuse particulière aux revenants, vas-tu laisser éteindre le nom de tes pères ? Marie-toi donc !

— Les temps sont durs, Messire, repartit bravement

Hosted by Google

le chevalier sans s'émouvoir outre mesure, les femmes, dépensières, coquettes, difficiles à vivre; les enfants!... Sainte Vierge! ne m'en parlez pas, de petits diables pleurnicheurs et grognons qui coûtent les yeux de la tête et ne sont bons qu'à vous causer peines et tracasseries. Me marier! ma foi, je n'y ai jamais songé... Au reste, j'ai passé l'âge : à soixante-deux ans, on ne se marie guère ; et puis, tout bien considéré, je crois, ne vous déplaise, que voilà un état qui ne me conviendrait nullement. Soyez assuré, Messire, que j'ai regret de ne pouvoir vous obliger en cette affaire; mais là, franchement, je n'ai pas la plus petite envie de prendre femme.

Le spectre ne parut pas tenir compte de ce que lui disait Vauban-Ghlin. Quand on a soulevé la pierre d'une tombe, tout exprès pour venir combattre une idée, on ne s'avoue pas vaincu dès les premières passes. Il s'assit devant le feu et, déroulant une longue liste d'écriture sur parchemin, il énuméra l'une après l'autre les diverses qualités de toutes les héritières, filles ou veuves, des environs.

Le chevalier hochait la tête :

— Peuh! s'écria-t-il, quand messire Jean eut achevé sa lecture, aucune de ces dames ne sera châtelaine de Vauban-Ghlin! Puis, ouvrant l'armoire mystérieuse et montrant à l'esprit les piles d'or qui y étaient amoncelées : — Là est le bonheur, ajouta-t-il.

— Bah! tu changeras d'idée, mon fils, c'est moi qui te le dis.

Cette phrase se perdit dans un long ricanement ; la petite fenêtre de l'aile droite fut ouverte brusquement, un courant d'air froid éteignit la lampe... La bûche mourait dans l'âtre; le chevalier de Vauban-Ghlin s'empressa de battre le briquet... Quand il eut fait de la lumière, il chercha en vain son visiteur nocturne, l'esprit avait disparu.

— Me marier! ma foi non! murmura le chevalier en reprenant sa lecture ; le nom de Vauban-Ghlin périra, c'est un malheur, mais, je jure bien...

— Ne jure pas! interrompit une voix moqueuse derrière les rideaux.

Hosted by Google

II

Quelques mois plus tard, il arriva que le seigneur de Vauban-Ghlin, chassant le petit gibier dans ses landes, s'égara et fut fort en peine de regagner son manoir. C'était en mai, par une matinée éblouissante de soleil ; le chevalier traversait une prairie, il maugréait contre la chaleur, le soleil et sa maladresse quand, en s'approchant d'un grand saule au bord de l'eau, il ouït vaguement la mélodie douce d'une voix jeune, presque enfantine, qui chantait une vieille ballade langoureuse :

Il n'est pas besoin qu'on vous die
Combien je la trouvais jolie,
C'était ma mie !
O ! gué !
C'était ma mie !...

disait la romance, et le vent répétait au loin :

C'était ma mie !...

— Ma fine ! la jolie voix, murmura le vieux ladre qui était bien un peu mélomane à ses heures (un goût héréditaire dans la famille), et la jolie fille ! ajouta-t-il presque aussitôt en découvrant, assise au pied du grand saule, une toute jeune fille qui tressait des couronnes de marguerites, tandis qu'une chèvre blanche broutait l'herbe à ses côtés.

L'enfant pouvait avoir seize ans, elle était blonde, toute mignonne et gracieuse, fraîche comme une rose en mai, sous les larges bords de son chapeau de campagne.

Il n'est pas besoin qu'on vous die !...

La romance s'arrêta brusquement, la jeune fille s'était levée et, avec mille précautions, n'avançant un doigt qu'après avoir bien étudié le mouvement... par petits gestes menus tout craintifs et peureux, elle essaya de détacher une églantine rouge égarée dans un des hauts buissons, vrais fouillis de ronces et d'épines qui barraient la prairie. Raoul de Vauban-Ghlin, suffisamment galant de son naturel, s'empressa et, au risque de s'égratigner un peu, cueillit la

Hosted by Google

rose qui ouvrait à demi ses cinq pétales d'un petit air de braverie mutine, comme si elle eût défié quiconque de l'atteindre si haut.

— Elle vous attendait, belle demoiselle, le soleil l'a fait éclore tout exprès pour vous, ce matin, et, quoi qu'elle fasse, la voilà vassale de votre caprice dès maintenant, dit-il en tendant la rose à l'enfant. Celle-ci, prise de je ne sais quelle terreur irréfléchie, regarda le chevalier bien en face, poussa un petit cri d'oiseau effaré et appela vivement :

— Elly, Elly !...

Sa chèvre accourut.

— Venons-nous-en !

Ce fut le dernier mot que M. de Vauban-Ghlin entendit ; la jeune fille et sa petite compagne disparaissaient au loin dans le soleil... La pauvre rose sauvage avait glissé jusqu'à la rivière et s'en allait lentement à la dérive ainsi qu'un esquif minuscule égaré, que l'eau portait au hasard.

— Par la sambleu ! voilà une petite fille bien farouche, murmura le chevalier assez désappointé, parlez-moi des femmes ! A ce moment, ses yeux se portèrent machinalement sur la rivière transparente qui refléta fidèlement son long et maigre personnage, sa barbe inculte, grisonnante, ses cheveux mal taillés :

— Vauban-Ghlin, tu lui as fait peur ! dit-il tout marri en montrant le poing à son image. Et il se mit en devoir de regagner sa vieille taupinière.

Cette nuit-là, le seigneur de Vauban-Ghlin fit un rêve étrange : il voyait son château brillant, illuminé, en fête, comme au bon temps de la jeunesse du feu chevalier... il y avait bal, on dansait, les longues salles froides résonnaient du bruit des pas et des rires ; dans les antichambres, ce n'étaient que valets et pages vêtus de drap d'argent, l'orchestre jetait des flots de mélodie... des dames en habit d'apparat se miraient souriantes, dans les antiques glaces de Venise à biseaux, tandis que de brillants cavaliers papillonnaient gaiement autour d'elles, le vieux manoir resplendissait aux lumières, étincelant dans sa bordure d'arbres som-

Hosted by Google

bres et, chose fabuleuse, c'était lui, Raoul de Vauban-Ghlin, qui en faisait les honneurs avec une jeune femme qui rappelait vaguement la petite fille qui lui était apparue le matin : c'étaient les mêmes cheveux flottants, la même expression mutine...

Raoul de Vauban-Ghlin, conduisait fièrement son épouse à travers les salons luxueux du château de ses pères, quand une voix boudeuse appelait tout à coup :

« Elly, Elly, venons-nous-en ! »

Tout redevenait silence et ténèbres... les lumières s'éteignaient une à une, et, de tout ce grand fracas, de tout ce bruit de fête, il ne restait que cendres et décombres : la vision s'était dissipée.

— Laisseras-tu s'éteindre le nom de tes pères? répétait la voix sépulcrale de messire Jean le Preux d'un ton lamentable.

Le lendemain et les jours suivants, le chevalier dirigea sa chasse au petit gibier du côté de la prairie ; il fit cela machinalement, presque malgré lui, sans y penser ; on eût dit qu'une puissance supérieure le ramenait par là sans que sa volonté y fût pour rien... si bien qu'une bonne femme, l'ayant rencontré au bord de la rivière à trois reprises différentes, assura, de la meilleure foi du monde, que le seigneur de Vauban-Ghlin « chassait *le gibier d'eau*, bien sûr !... »

Eh ! non, le chevalier ne pensait plus à la chasse, il était envahi par je ne sais quelle sensation délicieuse qui le transfigurait du tout au tout; ce n'était plus le même Vauban-Ghlin taciturne et morose, égoïste comme un vieux hibou : jugez qu'il s'était fait raser par le barbier, portait du linge blanc, riait à l'occasion tout comme un autre, était moins sévère pour ses tenanciers et moins dur avec ses serviteurs. Depuis la nuit où il avait vu son château reconstruit par quelque être mystérieux, fée, lutin, farfadet ou génie... artisan du rêve, à coup sur, il lui arrivait de se représenter la châtelaine choisie pour habiter ce palais si merveilleusement orné... Et alors, la tête rieuse de la jeune fille qu'il avait rencontrée lui apparaissait tout naturellement, blonde

Hosted by Google

et fraîche, perdue sous les larges bords de son chapeau de paille qui mettait une douce ombre sur ses joues veloutées... vague, confuse, insaisissable comme tout ce que l'imagination crée, mais radieuse toujours. Qu'elle se montrât mutine et boudeuse, les lèvres pincées d'un air de dédain, hautaine comme une infante, montée sur sa haquenée blanche, droite et raide, sa cravache à la main, chevauchant lentement, à petits pas... ou, tout simplement, fillette naïve, tressant des couronnes au bord de l'eau, les yeux baissés, des fleurs dans les cheveux, et chantant quelque vieille berceuse d'une voix dolente et enfantine, cette vision le charmait et il se laissait aller au ravissement doux qui l'envahissait, ne cherchant pas à réagir contre la sensation étrange qui s'emparait de lui et le conduisait à son gré dans le domaine des songes.

— N'était l'âge, je jurerais que notre seigneur est amoureux, dit mystérieusement la vieille gouvernante, un matin, en descendant aux cuisines; il a endossé tout à l'heure l'habit incarnadin de défunt M. le chevalier qui, à la vérité, ne s'en parait qu'aux grands jours.

Certes, Raoul de Vauban-Ghlin se serait mis furieusement en colère si on lui eût dit qu'il était amoureux ; ce qui n'empêche que tous les jours il partait pour la chasse et aboutissait invariablement à la prairie, puis rentrait désappointé et le carnier vide, à la nuit; la jeune fille et la chèvre restaient invisibles... On eût été presque tenté de croire qu'en disant : « Elly, Elly, venons-nous en ! » l'enfant conviait sa chèvre à un voyage au bout du monde.

Enfin, le jour de l'Ascension, vers midi, et comme les cloches sonnaient à toute volée dans les villages environnants, le chevalier aperçut les cheveux blonds de son inconnue qui flottaient au vent; la jeune fille trottinait toute seule dans les rues de Ghlin; le chevalier la suivit... elle entra à l'église, il y entra aussi. Durant la messe, elle fut pensive et recueillie; l'office terminé, elle quitta l'église. Sous le porche, il lui offrit l'eau bénite; elle ne parut pas le reconnaître... Enfin, sur la place de Ghlin, le chevalier s'enhardit jusqu'à présenter son bras à la jeune fille.

Hosted by Google

— Daignez, belle dame, me permettre de vous accompagner, dit-il de sa voix la plus respectueuse.

Comme à leur première rencontre, elle le regarda fixement de ses doux yeux de velours sombre, puis partit d'un grand éclat de rire et appela :

— « Elly, Elly... venons-nous-en ! » La chèvre bondit sans qu'on pût savoir au juste d'où elle arrivait, ni dans quel fourré impénétrable elle s'était tenue cachée jusqu'à ce moment... Le chevalier resta tout penaud, tandis que la mignonne regagnait sa montagne.

— Mon pauvre Vauban-Ghlin, elle se moque de toi ! murmura-t-il enfin, décontenancé par ce rire qui résonnait encore, ironique et mélodieux, à ses oreilles.

III

Rentré chez lui, il eut un accès de désespoir terrible.

— Ma fortune, pour un visage présentable ! Je veux lui plaire ! répétait-il en sanglotant.

— Je te prends au mot, repartit une voix mystérieuse ; donne la moitié de ton or aux pauvres, et je te fais jeune et beau.

— C'est dit, esprit bienfaisant : je possède quatre millions en belles livres tournois, j'en donne la moitié et tu me transformes.

Notre sire de Vauban-Ghlin était un avare très-roué ; maintes fois il avait engagé sa parole de chevalier pour des promesses qu'il s'était bien gardé de remplir ; aussi jura-t-il à messire Jean tout ce que celui-ci exigea (il lui en coûtait peu), avec la résolution bien arrêtée de ne se dépouiller que jusqu'à un certain point et dans des proportions raisonnables ; il fit faire des distributions d'or un peu partout, très-bruyamment, avec ostentation, exagéra sa prodigalité de façon à éblouir tout le monde, et donna, en somme, fort peu de chose... Durant sept jours pleins, un crieur public annonça aux populations que le seigneur de Vauban-Ghlin, voulant être en odeur de sainteté près du

Hosted by Google

bon Dieu, se dépouillait d'une partie de sa fortune au profit des indigents. On s'y laissa prendre, et ceux qui ne reçurent rien s'imaginèrent que leurs voisins plus heureux avaient eu la préférence. Bref, on loua fort (par crainte ou par reconnaissance) un seigneur si compatissant au pauvre monde et il n'en fallut pas davantage pour que l'historien du temps décerna à cet avare fieffé le surnom de Magnifique.

La métamorphose s'était faite.

Vauban-Ghlin avait vingt-cinq ans, les cheveux brillants, la jambe fine, et c'était certes un fort joli seigneur, suffisamment bien tourné pour plaire à une duchesse. Dès l'aube, il endossa un superbe habit amaranthe à parements de brocard, quitta son vieux château et descendit gaillardement jusqu'à la vallée; il se sentait léger de cœur et d'esprit, plein d'illusions, tout lui souriait.

— Par ma foi, elle sera bien difficile si elle ne te trouve pas de son goût! s'écria-t-il en se mirant avec complaisance dans la petite rivière où il s'était vu si laid quinze jours auparavant.

Et de fait, c'était un mignon seigneur : aisé dans ses mouvements, bien pris dans sa taille... coiffé au fer, serré dans son justaucorps de soie, l'épée au côté, l'œil brillant, le feutre à plumes feu légèrement incliné sur l'oreille... un air de grande maison, ma foi! hardi comme un preux et brillant comme un muguet de cour.

— La transformation vaut son prix, se répétait-il, avec un sourire quelque peu ironique, en lissant ses fines moustaches; bien malin celui qui te jouera, Vauban-Ghlin!

Et il marchait toujours, droit devant lui, augurant, non sans raison, que la belle devait avoir un gîte, et qu'autant valait la trouver chez elle, afin de juger de la parenté.

Il gagna un bois de mélèzes, tout au fond duquel il découvrit un toit rouge et une cheminée qui fumait.

— Je crois que nous approchons, se dit-il, et il fut pris d'un tremblement et d'une grande émotion, ce brillant seigneur. Une petite maison blanche se détachait riante sur le fond sombre des arbres où le soleil faisait à grand'peine sa trouée;

Hosted by Google

le chevalier avança encore de quelques pas et se trouva devant une fenêtre du rez-de-chaussée ouverte, ce qui lui permit de découvrir tout l'intérieur de la chambre.

Il vit une scène charmante, toute de joie simple et de bonheur tranquille : dans un fauteuil de chêne, un vieillard était étendu et semblait suivre avec grand intérêt la lecture que lui faisait une jeune fille blonde assise sur un tabouret bas, à ses côtés.

Vauban-Ghlin eut un mouvement de joie en reconnaissant la dame de ses pensées.

— Grand-père, il est deux heures, dit-elle bientôt, comme le soleil jetait ses longs rayons d'or par la chambre, l'heure du travail, ajouta-t-elle en souriant, et, fermant son livre, elle prit un ouvrage de tapisserie et se mit à broder, tout en chantant à mi-voix.

— Ma Blanche chérie ! disait le vieillard en contemplant avec amour les doux yeux gais de sa petite-fille.

L'air entrait tiède et pur par la fenêtre ouverte, un mince rayon de soleil se glissait timidement sous la verdure...Pas un souffle de vent, un tout petit bruit d'ailes et de feuilles froissées au dehors... l'écho lointain, comme perdu d'un cor de chasse qui sonnait vaillamment l'hallali ; l'âcre odeur des sapins, mêlée au parfum doux d'un seringat en fleurs... mille petits bruits presque imperceptibles, assourdis et vagues, qui, se confondant, montaient lentement de la terre en une harmonie confuse, murmurée... tandis que la voix de Blanche s'élevait suave dans le silence :

Il n'est pas besoin qu'on vous die
Combien je la trouvais jolie,
C'était ma mie !
O ! gué !
C'était ma mie...

— Belle demoiselle, dit à ce moment Vauban-Ghlin en se montrant, permettez à un chasseur harassé de se reposer un instant chez vous.

— Bien volontiers, seigneur, répondit la jeune fille en faisant la révérence et devenant toute rose.

Hosted by Google

— Eh! on ne craint pas et on ne rit plus, murmura le chevalier à part lui, et il entra.

— Soyez le bienvenu chez un pauvre gentillâtre de campagne, disait le grand vieillard d'un air de dignité affable en se levant et tendant la main au chevalier.

— Il est juste, seigneur, que vous sachiez à qui vous avez affaire, répondit celui-ci, et que c'est un galant homme que vous recevez chez vous : je me nomme Raoul de Vauban-Ghlin.

— Raoul de Vauban-Ghlin! s'exclama le maître de la maison en fronçant les sourcils et retirant vivement la main qu'il tendait à son hôte, j'ai toujours considéré celui qui porte ce nom comme un prévaricateur et un ladre, indigne du titre de gentilhomme et de la considération des honnêtes gens...

— Il faut que vous fassiez erreur, grand-père, interrompit Blanche d'un petit ton de reproche et en secouant la tête. Monsieur ne peut être celui que vous pensez ; le chevalier de Vauban-Ghlin était un vieillard, je l'ai rencontré maintes fois, et il m'a fait peur, tant il était laid, noir, mal soigné, tant il avait l'air dur et cruel... on le huait dans les rues. Un homme qui avait vendu son âme au diable dès longtemps d'ailleurs!

— Ciel! combien j'ai eu raison de faire peau neuve, se disait le chevalier, ma personne n'est guère en honneur ici! Mademoiselle a raison, seigneur, ajouta-t-il à voix haute, le vieux chevalier de Vauban-Ghlin est mort il y a un mois ; je suis son filleul et son seul parent du reste : j'ai hérité de ses biens et de son titre, mais n'ayez crainte, je suis un honnête homme dont on peut serrer la main sans arrière-pensée et qui songe à faire noble usage d'une fortune que le hasard lui sert, sans qu'il ait rien fait pour mériter pareille faveur. Paix à l'âme du chevalier Raoul de Vauban-Ghlin, Dieu le reçoive en sa miséricorde! Son héritier tentera de relever un nom qu'il ne sut pas porter assez haut... Et, d'un grand air de dignité, son feutre à la main, les cheveux rejetés en arrière, fier et grave, il salua lentement et fit mine de gagner la porte.

Hosted by Google

— Bien parlé, messire Raoul! ceci est d'un galant homme, s'écria le vieillard en retenant son visiteur... je ne souffrirai pas que vous quittiez ainsi ma maison. Il y a eu confusion de personne : je méprisais votre parent sans le connaître par la très-vilaine réputation qu'il s'est acquise dans le pays : cela ne veut pas dire qu'il en soit de même pour tous ceux de sa race. Soyez le bienvenu chez moi et croyez que je souhaite ardemment qu'un jour, grâce à vous, le nom de tant de gentilshommes et vaillants guerriers, avili par un homme indigne de le porter, se trouve relevé et reprenne fière et bonne place dans la haute noblesse ardennaise.

Blanche mettait des fruits, du pâté froid, du pain et du vin sur la grande table de chêne noir. Le chevalier s'assit entre le père et la fille et il mangea quelques bouchées.

Plus tard, la jeune fille lut encore un vieux conte de chevalerie où il était question d'un noble baron qui s'était laissé mourir de faim par avarice, alors que ses coffres regorgeaient d'or.

— Il en est toujours ainsi des avaricieux, murmura le vieillard en manière de conclusion.

— La peste soit de l'or, ça rend fou! ajouta Raoul de Vauban-Ghlin, et il haussa les épaules d'un air dédaigneux.

Si Blanche voulait m'aimer! songeait-il en contemplant les beaux cheveux d'or de la jeune fille.

Il fut charmant pour elle, plein d'attentions et de prévenances, ce qui ne parut pas être désagréable... Quant au vieux grand-père, notre roué sire fit si bien qu'il eut conquis toutes ses sympathies au bout d'une heure.

— Dieu soit loué! il se pourrait fort bien que je réussisse, se disait-il en rentrant chez lui.

Il renouvela ses visites, fit sa cour, très-galamment, en grand seigneur ; puis, un soir qu'il se trouvait seul avec la jeune fille dans la salle de la petite maison :

— Blanche, savez-vous que je vous aime? lui demanda-t-il d'une voix basse et tremblante.

Elle retira vivement sa main qu'il serrait entre les siennes.

— Ne revenez plus, promettez-moi de ne plus revenir, plus jamais ; jurez-moi cela, chevalier, je vous en prie.

Hosted by Google

— Alors, vous ne voulez pas être châtelaine de Vauban-Ghlin et ma dame bien-aimée ?

— Non.

Et, de sa voix claire, elle appela sa chèvre :

— « Elly, Elly!.. venons-nous-en. »

Cette nuit-là, le chevalier, fou de douleur, mordait ses draps, en proie à un désespoir sans nom.

— Ce qui me reste d'or, pour qu'elle m'aime ! s'écria-t-il enfin.

— Convenu, chevalier, elle t'aimera.

Elle l'aima, elle l'aima assez pour devenir sa femme et le suivre à Vauban-Ghlin.

Le matin des fiançailles, chacun fut bien surpris de voir le vieux château de Vauban-Ghlin reconstruit, paré, fier et droit de la base au sommet, fouillé et sculpté sur toutes les faces... Cela s'était fait en une nuit, sans ouvrier ni architecte ; personne n'avait rien vu, cette métamorphose s'était opérée très-mystérieusement par quelque enchanteur.

On cria au miracle et les bonnes âmes innocentes qui avaient cru à la conversion du sire de Vauban-Ghlin, jurèrent qu'un homme aussi charitable méritait bien une telle faveur du ciel ou des fées.

Le chevalier convia toute la haute noblesse ardennaise à ses noces qui furent splendides ; il y déploya un faste princier... La petite châtelaine, adorable dans sa robe de mariée, gagna tous les cœurs par sa grâce naïve.

Le soir, comme ils se trouvaient seuls dans le grand salon d'apparat :

— Je t'aime, mon seigneur, disait Blanche en se serrant contre son époux.

— Et moi, je t'adore, mon doux ange.

Il n'est pas besoin qu'on vous die
Combien je la trouvais jolie..

lui répétait-il tout bas à l'oreille, et le vent redisait en sourdine :

Il n'est pas besoin qu'on vous die !...

Tout à coup, un grand éclair traversa la salle, le tonnerre

Hosted by Google

gronda au loin, puis, un craquement sinistre, comme si le manoir oscillait sur sa base de granit, et une voix s'éleva vibrante :

— Chevalier Raoul de Vauban-Ghlin, tu as été félon à l'honneur ; tu as volé les pauvres a qui tu n'as donné que le quart de ton immense fortune, tu as menti ! que la volonté de Dieu soit faite !

L'orage grondait... de grands éclairs éblouissants sillonnaient le ciel. La petite châtelaine s'était évanouie ; elle était là, toute blanche dans ses cheveux d'or, étendue sur un grand fauteuil de velours cramoisi ; le chevalier, redevenu depuis deux minutes le vieux Raoul de Vauban-Ghlin, embrassait follement les pauvres petites mains glacées.

Enfin, l'enfant revint à elle, elle ouvrit les yeux et poussa un grand cri en voyant cet inconnu à ses pieds.

— Raoul, je veux Raoul ! s'écria-t-elle.

— Je suis ici, ma mie, me voilà.

— Vous ! Elle éclata de rire, puis, lentement, comme dans un rêve :

— Elly, Elly ! venons-nous-en !

Ses yeux se fermèrent à jamais... elle était morte.

L'orage grondait toujours, se rapprochant, la foudre tomba, brisant le château dont il ne resta que miettes ; tout fut détruit, sauf la petite tourelle de l'aile droite qui existe encore aujourd'hui, fière et bravant l'intempérie des saisons.

Après l'orage, le chevalier Raoul de Vauban-Ghlin se retrouva seul vivant ; seul, il échappa au désastre. Il vécut encore plusieurs années, aveugle et misérable, ce fut son châtiment.

Les gars de Ghlin et des environs assurent que si l'on faisait des fouilles dans la tourelle de l'aile droite, on découvrirait certainement, sous les ronces et les décombres, le trésor du vieux chevalier... C'est bien possible ! mais personne n'ose ; la vieille tour est perchée là tout en haut dans les nuages, et puis, elle est hantée, c'est positif.

La tante Prudence fit un grand signe de croix, rassembla ses aiguilles à tricoter : l'histoire et le bas étaient finis.

MARGUERITE VAN DE WIELE.

Hosted by Google

LE SOCIALISME DANS LE BORINAGE.

I

Toute disette de travail, toute crise économique entraînant misère et révolte, est accompagnée de perturbations sociales dont on ne peut deviner la durée ni l'intensité, mais dont les signes précurseurs, visibles longtemps avant que la tempête se déchaîne, méritent d'être observés et signalés. La foule, ne les ayant pas sous les yeux, nie l'orage jusqu'au moment où le tonnerre gronde, et court risque d'être frappée par la foudre, qu'elle aurait pu détourner si elle avait eu moins d'imprévoyance ou d'impéritie.

Il n'est certes point dans notre pensée que notre pays soit sur le point de servir de théâtre à des luttes sanglantes et terribles, ni que le Borinage, en particulier, aille se transformer demain en un vaste champ de bataille. Mais nous avons vu maintes fois les populations de cette partie du pays, poussées par la misère et la détresse, surexcitées en même temps par d'indignes exploitants de l'ignorance, se porter à des excès toujours profondément regrettables et inutiles, très-souvent réprimés au prix du sang de malheureux égarés, que nous devions alors plutôt plaindre que blâmer.

Habitant le Borinage, en contact chaque jour avec les ouvriers houilleurs, nous avons cru qu'il serait bon de dire ici comment, depuis peu, on excite le travailleur borain, quelles idées on lui inculque, quelles aspirations on est parvenu à lui faire partager, comment enfin de soi-disant socialistes l'aveuglent et l'entraînent. Puis nous avons brièvement exposé la manière de vivre, les habitudes du houilleur, et

Hosted by Google

enfin nous avons montré les efforts que l'on a tentés pour relever le niveau de cette classe ouvrière, la sollicitude ou plutôt l'indifférence des capitalistes envers les prolétaires.

II

Pour le moment, nous n'avons pas à combattre des socialistes, c'est-à-dire des hommes s'appliquant à étudier le problème social, recherchant les moyens d'améliorer la situation de la classe ouvrière, s'ingéniant à relever son niveau moral et intellectuel et à l'amener par là au bien-être et à la prospérité; ce ne sont ni des Saint-Simoniens, ni des partisans de Fourier, ni des disciples de Louis Blanc; ce ne sont pas des socialistes, ce sont des membres de l'Internationale. Ceux-là travaillaient à réformer l'humanité, tout en prêchant la paix par-dessus toutes choses; ceux-ci n'aspirent qu'à bouleverser l'ordre établi, et pour purifier la société, ils n'ont que trois moyens : les coups de fusil, l'effusion du sang, la fumée du pétrole.

L'Internationale pénétra dans le Borinage en 1867 et 1868. Les ouvriers gagnaient peu, la vie était difficile, le travail peu rémunérateur. Alors apparurent des gens qui semblaient tout dévoués à la classe ouvrière. Ils prêchaient l'affranchissement du travailleur, ils prônaient l'Internationale comme une sorte de panacée universelle contre la misère et contre son cortége de maux sans nombre. Aussi les houilleurs affluèrent-ils aux lieux de réunion, et les *compagnons* se firent-ils inscrire en grand nombre. Que leur prêchait-on? la lutte. Que leur demandait-on? la révolte. Quels en furent les résultats? Des charges de cavalerie à Seraing, des coups de fusil à Frameries et à l'Épine.

En 1870 et 1871, l'Internationale fut occupée en France. Puis vinrent les années de prospérité industrielle, dans lesquelles l'Internationale disparut complétement du Borinage. Elle avait du reste perdu à Paris ses principaux chefs, ce qui explique son inactivité pendant les dernières années.

Mais la crise actuelle, en se prolongeant au delà de toute

Hosted by Google

attente, a plongé dans une détresse extrême nos ouvriers houilleurs, gâtés par une hausse subite des salaires, et habitués depuis 1873 à dépenser sans compter.

L'Internationale sait que le proverbe : Ventre affamé n'a pas d'oreilles, n'est pas toujours vrai. Quand le ventre ne peut se rassasier, il écoute, au contraire, avidement ceux qui lui indiquent le moyen de se remplir. L'Internationale a donc jugé que le moment était éminemment propice pour surexciter de nouveau les ouvriers, et, de nouveau, elle vient organiser des meetings où l'on divague sur l'ordre social, où l'on prêche la révolution, où l'on reçoit l'argent des ouvriers pour la caisse de résistance, et auxquels on arrive après de longues promenades à travers les villages, tambour en tête et drapeau rouge déployé.

III

Pour savoir ce qui se dit dans toutes ces réunions, il faudrait pouvoir y assister. Or, MM. les membres de l'Internationale ne le permettent guère à ceux qu'ils ne connaissent pas comme bons et sincères compagnons. C'est ainsi que M. le bourgmestre d'Hornu, ayant voulu se rendre compte par lui-même de l'effet de ces discours sur ses administrés, a reçu de la *Voix de l'ouvrier* les quelques lignes que voici : « La conférence a été honorée de la présence d'un individu qu'on dit bourgmestre d'Hornu. Dans les autres communes boraines, ce ne sont pas les bourgmestres qui vont moucharder. Quand la république existera, il aura ma protection pour être nommé garde champêtre à Hornu, gendarme à Menin ou mouchard à Bruxelles, à son choix. [1] » On voit que si les *compagnons* prêchent la vérité, ils ne tiennent pas à la prêcher à tout le monde.

Je viens de citer la *Voix de l'ouvrier*. C'est l'organe des socialistes borains, petit journal hebdomadaire édité à Bruxelles, qui rend compte des progrès de l'œuvre dans notre

[1] Extrait de la *Voix de l'ouvrier*, n° 18. 31 août 1879.

Hosted by Google

contrée. Nous emprunterons à ses *Lettres boraines* l'exposé des aspirations du parti qui s'intitule socialiste, l'énoncé de son programme, si programme il y a.

Disons d'abord qu'il ne veut point se ranger sous la bannière d'un des deux partis qui divisent actuellement le pays. « Nous ne voulons être les amis ni des cléricaux, ni des libéraux. » Voilà sa profession de foi politique.

Avant tout, les *compagnons* sont révolutionnaires. « Oui, messieurs les bourgeois, égoïstes, qui vous renfermez dans votre heureuse famille, sans tendre l'oreille aux plaintes de ceux qui pleurent et se lamentent à votre porte, oui, nous sommes des révolutionnaires ! Oui, messieurs les bourgeois, égoïstes et méprisables, qui vous calfeutrez le soir dans votre bonheur et fermez avec soin les volets de vos fenêtres, afin de dérober aux affamés qui rôdent autour de votre maison, le spectacle de l'abondance sur votre table, oui, nous sommes des révolutionnaires.

« Nous voulons la rénovation sociale, et nous combattrons pour elle aussi longtemps que l'on vous verra jouir de tous les bonheurs de la vie, de ces bonheurs que vous n'avez pas mérités; aussi longtemps que nous entendrons dans la nuit les sanglots de ceux qui meurent de faim, et aussi longtemps que nous sentirons dans notre poitrine notre cœur se serrer de douleur et de rage au spectacle des misères que vous avez créées. Nous combattrons jusque-là, ou jusqu'à ce que la mort nous aura donné le repos gagné dans nos combats [1]. »

On le voit, les *compagnons* sont prêts à se lever pour écraser la bourgeoisie. Mais il ne suffit pas de dire « nous voulons abattre ce qui existe », il faut encore dire ce que l'on va substituer à l'ordre de choses actuel. Or, que veulent-ils? Laissons-leur la réponse : « Ce que le socialisme veut, c'est non-seulement une augmentation temporaire des salaires, effectuée par des grèves et de grands sacrifices, mais la remise aux ouvriers des instruments de leur travail, ainsi que des matières premières qu'ils façonnent par leurs outils,

[1] *Voix de l'ouvrier*, n° 13. 27 juillet 1879.

Hosted by Google

afin qu'ils puissent recevoir dans son entier le produit de leur labeur sans en remettre une grosse partie, comme aujourd'hui, aux capitalistes et aux patrons, parasites qui, ne produisant pas du tout, consommant beaucoup, doivent se nourrir aux dépens de ceux qui produisent tout sans consommer guère [1]. »

Le programme des agitateurs actuels est donc la confiscation, à leur profit, du capital, accompagnée d'une réminiscence de l'*organisation du travail* de Louis Blanc. C'est l'organisation d'une société où, afin d'arriver à l'égalité des salaires, on devra établir un tarif pour évaluer au même taux le travail de l'ouvrier horloger et de l'ouvrier des carrières; où le fainéant jouira autant que l'homme courageux; où l'homme intelligent ne recevra pas plus que l'imbécile.

Plus n'est besoin de construire ni routes, ni canaux, ni chemins de fer; on consommera sur place ce que l'on produira. Quelle heureuse société! Comme elle serait avide de progresser!

Non content de formuler un si beau programme, l'orateur-compagnon entreprend aussi d'expliquer la crise que traversent les charbonnages et qu'il attribue à la surproduction inintelligente, aux stocks de charbon entassés dans les magasins. Ce que je ne puis guère comprendre, c'est comment il peut affirmer que c'est l'ouvrier qui subit une perte quand le patron emmagasine le charbon. Car l'ouvrier a reçu le prix de ce charbon, tandis que le patron a dû faire les avances de ce paiement et ne reçoit rien en retour. Si le charbon s'est amassé, c'est qu'on n'a pas trouvé à le vendre; donc, dit-il, il ne fallait pas le tirer. Soit, mais alors il aurait fallu renvoyer les ouvriers, et que seraient-ils devenus? L'ouvrier, actuellement, souffre du peu de demande de charbon, en comparaison de l'offre, et le stock emmagasiné n'a pour effet que de retarder pour lui le moment de la souffrance.

L'écrivain borain va plus loin encore, il prétend que le bénéfice des sociétés augmente dans les années de crise.

[1] *Voix de l'ouvrier*, n° 15. 10 août 1879.

Hosted by Google

« Souvent même, les patrons dont l'avarice, la cupidité et la rapacité ne m'étonneront jamais, profitent d'une baisse dans le prix de la houille pour diminuer, dans une proportion plus forte, les salaires de leurs esclaves. De là un bénéfice, infâme, il est vrai, bénéfice obtenu par les assassins sur leurs victimes, il est toujours vrai, mais bénéfice tout de même. Un exemple? La Société du Levant du Flénu a dû diminuer de 1 fr. 21 c. à la tonne le prix de son charbon, l'année dernière, mais le prix de la main-d'œuvre a baissé, la même année, de 1 fr. 24 c. De là un bénéfice de 3 centimes à la tonne de charbon en plus, sur les dividendes de l'année précédente [1]. »

Il est probable et même certain que le directeur de cette société devrait se livrer à des calculs compliqués pour arriver à trouver cet écart entre le prix de vente et le salaire payé à la tonne, écart déterminé avec certitude, en francs et centimes, par l'orateur-compagnon. Dans tous les cas, les actionnaires du Levant du Flénu doivent, devant cette affirmation, souhaiter de voir la crise s'accentuer encore, puisqu'elle est si rémunératrice pour eux.

Nous pouvons hausser les épaules devant ces inventions, débitées et écrites avec un aplomb incroyable; mais l'on ne saurait imaginer l'effet désastreux qu'elles produisent sur l'ouvrier. Il y croit (on ne lui prouve pas le contraire). Sa haine contre les patrons augmente encore, la discipline s'en ressent dans les travaux, et les rapports entre les ouvriers et leurs supérieurs, loin de s'améliorer, vont en s'aigrissant chaque jour davantage.

Nous venons de citer presque entièrement une lettre boraine, de la *Voix de l'ouvrier* : nous l'avons choisie entre toutes, parce qu'elle renferme la synthèse des utopies qu'on développe dans tous les meetings, dans toutes les réunions socialistes. On commence par faire miroiter la hausse des salaires, puis on établit le but poursuivi par les socialistes, qui est de remettre les charbonnages aux charbonniers, et

[1] *Voix de l'ouvrier*, n° 15. 10 août 1879.

Hosted by Google

enfin on termine par quelque mensonge propre à exciter les ouvriers contre les patrons. A mesure que le nombre des adhérents augmente, il faut que le ton de la *Voix de l'ouvrier* devienne plus violent, plus agressif. Voyez comment débute la lettre boraine du 14 septembre 1879 : « Oui, toute cette racaille de gérants, d'ingénieurs, d'employés et toute la vermine d'actionnaires qui les pousse à notre écrasement, feront tout ce qui leur sera possible pour détruire le parti socialiste borain. Ils auront beau faire, les imbéciles. »

L'écrivain, mis en verve, continue sur ce ton ; il menace un porion, qu'il désigne par ses initiales ; il le qualifie de garde-chiourme, boule-dogue enragé, etc. ; puis il s'adresse aux directeurs : « Songez que si vous êtes impitoyables, nous le serons aussi quand nous serons plus forts que vous, et ce sera bientôt. L'abîme appelle l'abîme, le sang a toujours appelé le sang. » Enfin, il termine en s'adressant à un docteur de Frameries, pour lequel il n'a d'autre considération que celle qu'on a habituellement pour « les infectes canailles ».

Par ces quelques extraits, on peut juger les orateurs-compagnons. Voilà les sauveurs de la classe ouvrière boraine, voilà les orateurs goûtés par un public qu'ils passionnent avec leurs fausses et véhémentes accusations. Voilà les hommes en qui les Borains ont foi. Pourquoi? Parce que personne ne leur démontre que l'application de ces doctrines serait, pour eux, une vraie calamité ; parce que l'ouvrier borain est malheureux ; parce que l'ouvrier est ignorant ; parce qu'enfin on ne s'est jamais occupé de la classe ouvrière.

IV

C'est un spectacle navrant de passer au milieu d'un groupe de maisons d'ouvriers, petites et pauvres habitations adossées les unes aux autres et toutes semblablement disposées : au rez-de-chaussée, deux chambres ; au dessus, le grenier. C'est dans la première chambre que se tient la famille : la mère en haillons, la figure noircie, les cheveux

Hosted by Google

en désordre, surveille une soupe claire composée de quelques légumes, nageant dans une marmite enfumée pendue au-dessus du foyer ouvert. Sur ses bras elle tient un enfant de quelques mois, dont le petit visage jaune reflète la misère profonde du ménage. Sur le pavement sale se traîne un autre enfant âgé de deux ans peut-être, à peine vêtu, couvert d'une chemise déchirée et noire, et des lambeaux d'une petite robe graisseuse qui a perdu toute couleur. Pendant deux ou trois ans encore il passera la journée à pétrir la boue du ruisseau ou à se rouler sur les tas de fumier avec d'autres enfants du même âge. Puis, on le lavera une fois par jour pour aller à l'école, où il restera jusqu'à douze ans. A cet âge, il descendra dans la houillère ; il ira ouvrir une porte, porter des lampes ou charger des pierres dans les chariots de la mine. Si c'est une fille, elle partira le matin avec une tranche de pain, pour aller péniblement ramasser les quelques morceaux de charbon *cliqués* sur le terril avec les pierres ; puis, on l'enverra à la ville, courbée sous le fardeau, pieds-nus et à demi nue ; elle devra vaguer de porte en porte, implorant la pitié des habitants, priant qu'ils lui achètent ce charbon qu'elle a ramassé morceau par morceau au milieu de la fumée, des vapeurs sulfureuses du terril. Plus âgée, elle ira aussi travailler au fond ; puis, elle aura un enfant et elle entrera en ménage, pauvre et misérable comme sa mère le fut.

Le père va de grand matin au travail ; il en sort pour entrer au cabaret, où il va boire sa tasse de café, c'est l'habitude dans le Borinage ; mais malheureusement il fait précéder cette tasse de plusieurs petits verres d'alcool allongé, sorte de vitriol dilué, que l'on nomme encore genièvre. Quand il rentre chez lui, la mère verse la soupe qui est mesurée à chacun ; puis, le souper fini, le père et la mère se couchent sur un grabat disposé dans un coin de la seconde chambre, et les enfants se fourrent pêle-mêle sur un sac rempli de paille qui occupe l'autre coin. Voilà la vie que la plupart des familles d'ouvriers mènent actuellement dans le Borinage.

Hosted by Google

Lorsque l'industrie était plus active, lorsque les temps étaient plus prospères, les houilleurs recevaient plus d'argent, mais ils n'en étaient pas plus riches. La famille entière se rendait à la ville, on achetait les vêtements les plus beaux et les plus chers, on mangeait bien, on buvait beaucoup et toute la paye disparaissait ainsi rapidement. De l'avenir on ne s'inquiétait guère. Aussi la famille est-elle restée pauvre et les enfants le demeureront-ils comme leurs parents, parce que cette famille, comme tout le Borinage, est rongée par trois grands maux, les trois grandes sources du paupérisme : l'ivrognerie, le surcroît de famille et l'ignorance.

Les brasseurs sont nombreux et puissants dans le Borinage. Dans chaque village ils possèdent chacun plusieurs maisons, quelquefois même plusieurs centaines, de sorte que plus d'un dixième des petites maisons du Borinage appartient à des fabricants de bière. Ceux-ci les louent à des ouvriers, sous condition qu'ils y vendent la bière du propriétaire ; le bénéfice du locataire est ainsi en rapport avec la vente du produit fabriqué par le propriétaire. On conçoit, dès lors, que l'ouvrier cabaretier s'efforce d'amener chez lui le plus de confrères possible et de leur faire ingurgiter le plus de boisson qu'ils peuvent ; s'il est trop timide, s'il ne vend pas autant de tonneaux qu'on a stipulé, il voit son loyer augmenter, il doit changer de demeure, ce qui est toujours pénible et coûteux.

Ajoutez à cela que l'ivresse passe généralement pour un état très-agréable et très-amusant, que malheureusement l'exemple de l'intempérance part trop souvent des classes aisées, et vous concevrez facilement que la majeure partie du salaire des ouvriers passe de la main du payeur dans le comptoir des cabaretiers.

Dès lors, comment l'ouvrier pourrait-il élever une famille de huit, dix et douze enfants ? comment pourrait-il même leur donner le nécessaire ? Il ne peut sortir de là qu'une génération affamée et malingre, qui devra lutter constamment pour échapper aux griffes de la misère.

Puis, outre la misère, l'ivrognerie amène encore la

Hosted by Google

débauche, les injures, les batailles dans le ménage, qui n'est plus alors pour les enfants qu'une école de vices dégradants.

Aussi est-ce un devoir impérieux pour les classes intelligentes de corriger chez les classes inférieures tous ces instincts qui ravalent l'homme au niveau de la brute, et pour y arriver il n'y a qu'un moyen : répandre l'instruction, d'où découle le respect des autres et de soi-même.

Or, qu'a-t-on fait dans le Borinage pour favoriser l'instruction? Presque rien. La réponse est triste mais vraie; je pourrais citer des communes de plus de 4,000 âmes où ce n'est que forcé pour ainsi dire par la nouvelle loi qu'on a bâti des écoles. J'en pourrais citer d'autres où jusqu'ici toute l'instruction était confiée à des religieuses et à des petits-frères desquels on n'a jamais réclamé de diplôme. Puis, où sont les charbonnages, où sont les établissements ayant fondé des écoles ? Aussi voyez la conséquence de cette indifférence coupable au dernier chef : si l'on compare notre province avec les autres provinces du royaume, elle arrive, quoique renfermant de nombreux éléments intelligents, en dernière ligne, avec 32,44 illettrés sur 100 habitants, alors que la province de Liége, qui compte tout autant d'établissements industriels, n'en possède que 19,91 p. c. [1].

Jusqu'ici nous n'avons encore rien cité à l'actif des patrons; nous voulons cependant dire quelques mots de la caisse de prévoyance, exposer rapidement le but de cette institution et son effet sur les ouvriers.

« Les caisses de prévoyance ont pour objet d'accorder, dans les conditions et dans les limites à déterminer par leurs statuts, des pensions et secours : 1° aux ouvriers employés à l'exploitation des mines, des minières, des carrières et des usines admises dans l'association; 2° aux veuves de ces ouvriers et à leurs familles. » Tel est le but des caisses de prévoyance, d'après le texte même de la loi du 28 mars 1868.

Voici maintenant comment se forme l'encaisse de la

[1] *Patria Belgica*, t. III, p. 369.

Hosted by Google

Société de prévoyance du couchant de Mons, outre les subsides de l'État et de la province : « Tout établissement affilié verse chaque trimestre, à la caisse commune de prévoyance, une somme provenant, pour une moitié, d'une retenue faite aux ouvriers sur leurs salaires et, pour l'autre moitié, de la contribution des exploitants [1]. »

Les ouvriers versent donc une moitié de l'encaisse et les exploitants l'autre moitié, d'où il semblerait équitable que le conseil d'administration fût composé mi-partie d'exploitants, mi-partie d'ouvriers. Or l'article 8 des statuts s'exprime ainsi : « Art. 8. Une commission de *douze* membres gère la caisse commune de prévoyance. — Le gouverneur de la province et l'ingénieur en chef directeur des mines, ou un ingénieur délégué par lui, sont de droit membres de la commission. Le gouverneur en est le président. — *Dix membres, dont six choisis parmi les propriétaires, administrateurs ou directeurs d'exploitations et quatre parmi les maîtres-ouvriers, sont élus par l'association des exploitants.* »

Voilà donc des ouvriers qui possèdent la moitié de l'encaisse d'une société et qui ne peuvent s'immiscer dans l'administration financière de cette somme qu'on a retenue sur leurs salaires ! Il y a douze administrateurs pour gérer la caisse, et il n'y en a que quatre, un tiers, qui soient des maîtres-ouvriers. Au moins sont-ils nommés par les ouvriers eux-mêmes ? Non, ils sont élus par l'Association des exploitants ! N'est-ce pas un déni de justice ? N'est-ce pas inspirer volontairement aux ouvriers la défiance à l'égard des décisions du conseil ? Qu'aurait-on à craindre si les ouvriers étaient appelés à élire eux-mêmes leurs représentants, qui seraient en nombre égal avec les représentants des charbonnages ? Qu'ils nomment des incapables ? Mais ces incapables seraient vite convaincus eux-mêmes de leur ignorance et ils cèderaient rapidement la place à d'autres plus intelligents. De la sorte on ne verrait plus les ouvriers accuser les exploitants de donner à certaines personnes des pensions qu'ils

[1] Art. 5 des statuts de la Caisse de prévoyance établie en faveur des ouvriers mineurs du couchant de Mons.

Hosted by Google

refusent à d'autres tout aussi méritantes : ce n'est pas en leur montrant l'article 8 des statuts qu'on peut leur répondre victorieusement, au contraire.

Aussi cette institution de prévoyance, issue d'une pensée généreuse et humanitaire, est-elle devenue une arme de plus dans les mains de ceux qui veulent aujourd'hui saper ce qui existe.

V

Nous avons d'abord exposé les menées des soi-disant socialistes dans le Borinage; puis nous avons montré quelles populations ces agitateurs travaillent et surexcitent; enfin nous avons dit ce que l'on fait, ou plutôt ce que l'on ne fait pas, pour relever le niveau moral de ces populations boraines, pour instruire ces malheureux ignorants. Qu'en résulte-t-il? C'est que les ouvriers ont foi en ces orateurs qui viennent leur prouver qu'ils ont tout à gagner par une révolution; c'est que la plupart d'entre eux sont persuadés que cette révolution va éclater et que le grand partage des propriétés va se faire; c'est que leur disposition au travail diminue et que leur productivité décroît; c'est que leur indiscipline augmente, que de nouvelles exigences naissent à chaque instant, que leur haine pour tout ce qui s'appelle porion, ingénieur, directeur, patron, bourgeois, s'accroît encore de jour en jour. Aussi pensons-nous que la situation est pleine de périls. Et qu'on ne croie pas que nous soyons de ces trembleurs, de ces Joseph Prudhommes qui se sentent défaillir en apercevant le drapeau rouge. Si le drapeau rouge était la bannière de ceux qui luttent pour le progrès, pour le bien-être de la classe ouvrière, pour le triomphe de la science et de l'instruction, seuls moyens d'anéantir le paupérisme, on nous verrait rangé sous le drapeau rouge. Mais jusqu'ici ce drapeau n'a abrité que des utopistes ou des ambitieux : on a vu cent fois les premiers ne pouvoir rien produire, on a vu en 1871 à Paris ce dont les autres sont capables. Nous parlons donc de danger parce que nous sommes convaincu que cet

Hosted by Google

antagonisme entre les ouvriers et les patrons ne peut aboutir qu'à de déplorables résultats; parce que, d'une part, nous voyons des ouvriers profondément ignorants, aigris par une longue misère, excités chaque jour par des déclamations et des écrits révolutionnaires, — et d'autre part, des patrons insouciants, des écrivains convaincus d'avoir rempli leur mission quand ils ont dit et répété : Nos braves, nos courageuses, nos libérales populations boraines, — enfin un clergé qui trouble encore l'eau déjà tant remuée, au total une indifférence coupable de tous les hommes qui pourraient porter remède à cet état de choses.

On s'écrie qu'il n'y a rien à faire de ce peuple rude, grossier, à demi civilisé. Mais cette population, c'est nous qui l'avons laissée devenir ce qu'elle est, et c'est à nous qu'il appartient de la modifier. Il est temps, grand temps de songer à la situation de la classe ouvrière boraine. Comprenons que si dans quelque temps elle n'est pas avec nous, elle sera contre nous, et pour l'avoir avec nous il faut la polir et la civiliser. Comment? En favorisant l'instruction, en montrant quel prix on y attache, en engageant les ouvriers à fréquenter les écoles d'adultes, en récompensant ceux qui s'y distinguent. — En allant dans des réunions populaires prêcher la science et la vérité dans chaque village. — En fondant (il est à peine croyable que cela ne se soit pas encore fait) des sociétés coopératives de consommation, où l'ouvrier pourrait se procurer toutes les denrées nécessaires à la vie, où il recevrait, pour le poids qu'il demande, des marchandises de bonne qualité. Le résultat serait de permettre aux houilleurs de vivre beaucoup mieux et à meilleur compte.

Puis il faudrait inculquer aux femmes le sentiment de la propreté qui leur manque généralement : un ménage propre est déjà à demi un ménage heureux.

Enfin on devrait s'attaquer à la boisson et s'efforcer de déconsidérer l'ivrognerie, que l'on semble admettre jusqu'ici comme un vice agréable.

Ah ! la lutte contre les boutiquiers, contre les brasseurs, contre la routine et le mauvais vouloir sera rude. On aura

Hosted by Google

même à lutter contre les ouvriers qui, en voyant que l'on s'occupe d'eux, se montreront ou défiants et soupçonneux, ou exigeants et indisciplinés. Mais de tels obstacles ne doivent pas faire reculer dans une bonne œuvre. C'est une croisade à entreprendre; l'avenir de la patrie le veut, le sentiment d'humanité l'exige. C'est un devoir, c'est une obligation pour nous d'entamer cette lutte dont les résultats doivent être si féconds pour tous, non-seulement pour les ouvriers, mais encore pour les patrons qui, eux, doivent toujours méditer cette parole de Reybaud : « Les maîtres ne comprennent pas assez combien la moralisation de leurs ouvriers est à la fois une bonne œuvre et un bon calcul [1]. »

J. Scloneux.

[1] J. Reybaud. *Études sur les réformateurs ou socialistes modernes*, t. I, p. 213.

Hosted by Google

LA MANIE DU SEIGNEUR DE JOUVENCIÈRES[1].

X

La baronne Godeberte était la meilleure et la plus douce des femmes : soumise à tous les caprices de son époux, elle l'admirait encore plus qu'elle l'aimait. La distance des classes ne s'était jamais effacée complétement de son esprit; on eût dit qu'elle se revoyait petite bourgeoise de province, telle qu'elle était avant le jour où tombèrent sur elle les yeux du puissant seigneur; et un peu d'humilité se mêlait à sa tendresse. Aussi la voyait-on souvent silencieuse en présence du baron. Pour lui, incapable de passion, mais sensible et bon, il la comblait d'égards et ne lui parlait jamais qu'avec une courtoisie chevaleresque.

Cependant Godeberte n'était pas heureuse. Emprisonnée vivante dans un château sombre que n'animait pas la vie du dehors, sa joie était d'échapper par la promenade aux murs où son cœur se serrait; dehors elle pouvait respirer, sentir l'air libre dans ses cheveux, penser, rêver.

Nul ne sait si quelquefois, dans les longues nuits d'hiver, l'image d'une vie plus humaine avec un compagnon moins rude, ne vint pas bercer sa pensée. Mais elle était chaste et fidèle; son rêve, si jamais elle en eut un, demeura enfoui dans son sein.

[1] *Suite.* — Voir la livraison du 15 octobre 1870.

Hosted by Google

Le seul plaisir auquel elle se livrât avec un peu d'abandon était de s'entretenir avec George Musin. Elle se sentait rapprochée de lui par l'égalité des conditions; il était issu d'une souche à peu près pareille à la sienne; il n'avait pas l'orgueil souverain d'un grand seigneur; et c'étaient autant de raisons pour qu'elle détendît avec lui son esprit soumis à une perpétuelle contrainte.

Elle n'avait pu approcher, du reste, cette intelligente et noble nature sans éprouver l'impression captivante que produit sur le cœur l'image de ce qui est honnête et bon; et son instinct l'avait avertie que George était de ces amis qui demeurent à travers toutes les fortunes.

La magnificence de la sienne ne l'avait pas éblouie au point de méconnaître la possibilité des retours qu'entraîne souvent l'étalage de l'opulence; elle avait gardé, au milieu des splendeurs de sa vie nouvelle, quelque chose de la prudence de la maison paternelle, et ce n'était pas sans tourments qu'elle songeait parfois à l'excessive dépense qui se faisait autour d'elle.

Non pas qu'elle eût rien senti transpirer des anxiétés de son maître, lors de l'explication que l'examen des livres avait amenée entre George et lui, ni que le baron lui en eût parlé: Gonzague de Jouvencières avait une de ces fiertés revêches qui ne se confient à personne, pas même à la compagne de tous les jours. Mais avec cette intuition admirable qui est le privilége des femmes, elle avait compris que le fondement de la fortune du baron était moins solide qu'il le faisait paraître.

La réduction du train du château avait achevé de lui ouvrir les yeux. Elle n'eut garde d'en parler à son époux; mais elle en parla à cet ami plus rapproché d'elle, vers lequel elle se sentait portée par l'élan d'une confiance sans bornes.

George évita d'abord de lui dire la vérité entière; il tâcha de la rassurer, mais ces précautions augmentèrent les appréhensions de la baronne.

Enfin, vaincu par sa persistance, il finit par lui avouer la situation.

Hosted by Google

Mme de Jouvencières ne versa pas une larme ni ne se lamenta. Plus attachée à ce coup à son mari et à ses devoirs, elle résolut de contribuer de son côté à la réduction de la dépense sans que le baron pût s'en apercevoir. C'est ainsi qu'elle restreignit sa toilette et celle de sa fille; elle diminua les largesses qu'elle avait coutume de faire aux gens sur l'ordre de son seigneur; et petit à petit s'intéressant au service de la maison, elle y amena des réformes prévoyantes qui augmentèrent les revenus.

Dès ce moment, l'irritation des domestiques s'accrut contre l'homme qu'ils accusaient de zèle intéressé, et rapportant à ses conseils la parcimonie de la baronne, ils en vinrent à chercher l'occasion de lui nuire dans l'esprit du châtelain.

XI

C'était à la promenade ordinairement ou dans ses appartements que la baronne s'entretenait avec George.

Quelquefois il était question de l'avenir entre eux; elle s'en inquiétait, non pour elle, mais pour sa chère Hermine, vouée à la solitude et au désenchantement. Elle aurait bientôt dix-huit ans; à cet âge, une jeune fille est presque une femme, et la baronne Godeberte redoutait pour Hermine les conséquences de la manie du baron.

George souffrait de la voir ainsi affligée. Il lui disait d'espérer, promettant de tout faire pour ramener la prospérité ancienne. La fortune assurée, Hermine ne trouverait-elle pas toujours un époux digne d'elle?

— Ce n'est pas d'argent qu'il s'agit, lui répondait la baronne. Qu'importe le titre que lui apporterait un homme et les domaines qu'elle échangerait pour ce titre! Mais, dans cette condition incertaine, ni assez riche pour espérer une haute condition, ni assez pauvre pour se consoler dans une condition moyenne, placée, du reste, sous la main d'un père qui ne pense pas à son avenir, pourra-t-elle seulement espérer sortir du triste veuvage qu'elle aura connu jeune

Hosted by Google

fille? Le baron ne veut admettre personne au château : elle n'a ni amies ni relations; bientôt la solitude pèsera de tout son poids sur son cœur affectueux et tendre.

George emportait de ces entretiens un grand trouble.

C'est en vain qu'il s'efforçait de se le dissimuler; il aimait Hermine. Ardent et sensible, il n'avait pu la voir se mêler familièrement à sa vie sans être touché de sa grâce et de sa beauté. Il l'avait aimée d'abord comme une sœur; mais le temps avait changé l'enfant en jeune fille, et petit à petit elle était devenue l'atmosphère où s'alimentait et se dilatait son cœur. A présent elle était le souffle subtil, la vie latente et profonde, le frémissement secret qui se confondaient à son être. Comme une vapeur de printemps dans les clartés de l'aube, elle flottait devant son esprit, changeant les fatigues en délectations, les sacrifices en joies, les devoirs en consolations et mêlant à tout la lumière de ses yeux et l'ondoiement de sa démarche. Vainement il tâchait de la bannir de sa pensée; elle y revenait sans cesse, et il l'entourait d'une adoration muette, de toutes ses aspirations d'homme chaste, s'ouvrant pour la première fois à la songerie de la femme.

Hermine, il est vrai, était belle comme le jour; elle avait gardé de son enfance la peau blanche et brillante sous laquelle s'aperçoit, au fond d'une transparence nacrée, le réseau pâle des veines; sa bouche avait la forme d'un cœur de rose et ses yeux étaient d'un bleu doux, lumineux comme l'azur des ciels septentrionaux. Une moiteur légère perlait dans ses regards et les faisait ressembler à la goutte d'eau étincelant au soleil. Des cheveux d'or pâle encadraient son front dans leurs touffes bouclées. Elle était grande et mince, et son cou se balançait sous l'ovale charmant de son visage, comme la tige qui supporte une fleur. C'était, en effet, la fleur délicate d'une jeunesse épanouie à l'ombre. L'isolement avait passé sur elle sans altérer sa gaîté; elle était restée l'enfant rieuse des premiers jours, et une mutinerie adorable se mêlait sur ses traits à la douceur de son âme.

Le baron avait pour elle une grande tendresse. Sa volonté,

Hosted by Google

qui n'eût plié devant aucun despotisme, se pliait aux caprices de cette enfant. Toute petite, il se roulait avec elle sur les tapis, la faisait sauter dans ses bras, la portait de longues heures sur ses épaules, épiant son rire argentin.

Le jour de sa naissance cependant avait été moins un sujet de réjouissance que de regret. Gonzague de Jouvencières espérait un fils et une fille lui arrivait. Toutes ses espérances échouèrent devant ce berceau couvert de dentelles où se balançait la frêle Hermine. Mais qui peut résister à la grâce d'un petit enfant tendant ses bras et bégayant les premières paroles? Les sourires vinrent bientôt la consoler des rigueurs qui avaient entouré sa venue au monde. Le jour où de ses bras ronds elle fit une chaîne au cou de son père, l'orgueilleux seigneur sentit se fondre le dernier levain de rancune.

Elle grandit au milieu des caresses, ne connaissant de la vie que son père et sa mère, leurs baisers, leur empressement à lui complaire en tous points. Mais ces longues gâteries ne diminuèrent point en elle, comme il arrive, l'humilité et la soumission. Elle accepta la gouvernante qu'on lui donna quand elle eut quinze ans comme on accepte une amie plus âgée; et en toute chose elle était obéissante.

Malheureusement M^lle^ Lucie, on ne lui donnait pas d'autre nom, personne savante et maniérée, ne pouvait souffrir l'enjouement autour d'elle; et toujours réprimandait en Hermine « son défaut de gravité. » L'élève en conçut une antipathie vague, sa bonté naturelle s'en émut et elle voulut réagir; mais le temps ne fit que les séparer davantage.

M^lle^ Lucie avait pris l'habitude de l'accompagner partout; c'est à peine si elle la laissait seule avec ses parents et Hermine vit sa liberté diminuer avec cette surveillance. Cependant, comme elle n'avait rien à cacher, elle n'en éprouvait pas d'ennui. Sa vie était un livre aux pages blanches, ouvert à tout le monde et sans mystères.

Tout autre que M^lle^ Lucie en eût, du moins, jugé ainsi; mais, despotique et jalouse de son autorité, elle trouva bientôt à blâmer les innocentes relations que l'habitude avait établies entre Hermine et George Musin.

Hosted by Google

Elle avait observé qu'ils ne se rencontraient jamais pour la première fois le matin sans se tendre la main et se demander des nouvelles de leur santé. Parfois, Hermine plaisantait avec George et il lui répondait sur le même ton. Il lui offrait la main pour descendre de voiture ou l'aidait à se mettre en selle. Les distinctions dans les mots qui font sentir l'inégalité des conditions avaient même cessé d'exister pour eux. Ainsi s'était établie une sorte de familiarité qui porta ombrage à la gouvernante.

Elle fit remarquer à son élève qu'il était peu convenable de s'entretenir avec un serviteur de choses qui n'intéressaient pas le service, M. George Musin n'étant dans le fait qu'un homme payé par le baron en vue d'une fonction déterminée. Après tout, elle n'était plus une petite fille et elle devait bien comprendre que ces sortes de relations ne pouvaient que la compromettre, etc., etc.

Hermine fut tellement étonnée de ce langage, qu'elle ne répondit pas d'abord. On ne lui avait pas appris à considérer George Musin comme un serviteur, et M^lle^ Lucie, en appelant de ce nom son ami et l'ami de la maison, irritait la droiture de ses sentiments. Quant à la possibilité de se compromettre en s'entretenant avec lui, comme elle avait l'habitude de le faire, il eût fallu commencer par lui expliquer en quoi une jeune fille peut se compromettre en parlant à un jeune homme; et M^lle^ Lucie avait omis cette précaution. Le résultat de ces réflexions fut qu'Hermine éclata de rire tout à coup, à la pensée que sa gouvernante pourrait bien être un peu folle.

M^lle^ Lucie fut outrée de cette gaîté. Elle alla trouver la baronne et lui rapporta le discours qu'elle avait tenu à la jeune fille.

La baronne lui répondit qu'évidemment Hermine avait eu le tort grave de rire, mais que George Musin ne devait en aucune manière être considéré comme un serviteur au château.

Cette réponse, qui donnait carte blanche à son élève, augmenta l'aversion de M^lle^ Lucie pour l'architecte.

Hosted by Google

XII

Hermine et George s'étaient connus très-jeunes. C'était la distraction de l'héritière de Jouvencières, à l'âge de cinq ans, de courir dans les cours à la poursuite de ce grand garçon, plus âgé qu'elle de quelques années, et de se faire poursuivre par lui. Ils avaient joué aux mêmes jeux ; leur plaisirs avaient été un instant communs : George était, en effet, le seul enfant qu'on reçût au château.

De là, une amitié qui chez le jeune homme s'était changée en un sentiment plus profond. Hermine, elle, continuait à voir en George son compagnon de jeux, son plus ancien ami, et de même qu'il la nommait Hermine, elle lui donnait son petit nom, sans que le baron y eût jamais trouvé à redire. Mais les paroles de la gouvernante firent germer en elle des curiosités. Elle s'étonna qu'un jeune homme et une jeune fille pussent mal faire en se rencontrant, et elle voulut savoir pourquoi.

Comme George l'abordait le lendemain dans les escaliers, au moment où elle était seule, elle lui dit en riant :

— George, vous allez me trouver peut-être indiscrète, mais j'ai une question à vous faire. Quel mal croyez-vous que nous puissions faire en nous causant comme nous le faisons à cette heure ?

Le jeune homme était si éloigné de penser à cette question, qu'il laissa paraître le plus grand trouble. Il ne put que balbutier quelques mots.

C'en était assez pour impressionner un cœur sensible comme l'était celui d'Hermine. Très-troublée de son côté, elle eut vaguement conscience qu'il y avait autre chose dans la vie que l'amitié fraternelle, et en même temps elle pensait à son père et à sa mère.

Avec sa candeur ordinaire, elle pria M^lle^ Lucie de la mettre au courant de ce point obscur de la vie. La gouvernante, prenant son rôle au sérieux, se mit à lui parler de la sainteté du mariage. Elle n'eut garde, cela va de soi, d'insister sur

Hosted by Google

l'inclination des âmes l'une pour l'autre; en retour, elle appuya sur le sentiment des convenances qui, d'après elle, devait imprescriptiblement déterminer les alliances.

Mari et femme! C'était là le principal pour Hermine! C'était le nom que se donnaient entre eux ses parents! Toute femme pouvait devenir la femme d'un mari! Tout homme pouvait devenir le mari d'une femme! Elle n'avait pas besoin d'en savoir davantage.

S'étant fait ce petit raisonnement, elle se mit à la recherche de George Musin.

— George, lui dit-elle, je ne sais pas si ce que je vous ai demandé hier est raisonnable ou ne l'est pas. J'étais hier une bien petite fille. Aujourd'hui, je sais tout, M^lle^ Lucie m'a dit qu'un jeune homme et une jeune fille ne pouvaient se donner la main et causer ensemble que du jour où ils étaient mariés, parce qu'alors ils devenaient mari et femme. Or — suivez bien mon raisonnement — s'il suffit d'être mari et femme pour qu'une chose qui est mal soit bien... Enfin, je ne sais pas, moi, mais il me semble que nous devons commencer par nous marier, alors.

George saisit ses mains et les porta à son cœur, avec un geste de passion si spontané, que la jeune fille fut entraînée dans ce mouvement jusque sur sa poitrine.

Ce fut comme un éclair pour Hermine : ses yeux, un instant étonnés, se voilèrent sous ses cils, et tandis qu'elle retirait doucement la main, inquiète et confuse, une rougeur délicate comme le sang d'un fruit envahissait ses joues.

— Pardon ! pardon ! murmura le jeune homme.

Elle n'en entendit pas davantage et se sauva par l'escalier. Il vit encore un instant flotter, au détour des rampes, les mousselines de sa robe.

XIII

Il suffit d'une seconde dans la vie d'une jeune fille pour que le monde de ses idées et de ses sensations change d'axe et qu'elle tremble de penser même tout bas à ce qu'elle pou-

Hosted by Google

vait dire tout haut la veille. Un regard, une parole, un geste ont secrètement révélé l'inconnu à son esprit ; et cet inconnu, c'est qu'elle est femme. Les portes d'ivoire de l'ignorance sont renversées ; à la place se dresse sur un escabeau d'or le rêve de la réalité.

Hermine emporta de son entretien si singulièrement coupé avec George Musin, une inexprimable confusion. La veille, elle s'en serait peut-être ouverte à sa mère ou à sa gouvernante ; à présent, elle voulut en garder seule le secret.

Elle ne put rencontrer son ami les jours suivants, sans rougir aussitôt ; de son côté, le pauvre George s'empourprait jusqu'aux oreilles, et tous deux demeuraient à se saluer, avec une gêne qu'ils n'avaient connue ni l'un ni l'autre jusqu'alors.

Cette contrainte s'effaça graduellement, du moins dans l'abord ; mais il en resta toujours quelque chose dans leurs entretiens, et l'ancienne franchise en fut un peu diminuée. Ils mirent de part et d'autre plus de réserve dans leurs paroles, surveillèrent leurs gestes, mesurèrent les témoignages de leur amitié, s'efforçant de se rassurer mutuellement.

Hermine cessa dès ce moment de questionner sa gouvernante. Une pudeur contraignait son cœur à se régler sur lui-même ; peut-être craignait-elle que la réponse de la vieille fille ne blessât mortellement une de ses chères illusions. C'était une âme délicate, comme l'était sa mère, mais en qui se retrouvait par moments l'énergie du baron.

XIV

Le baron ne voyageait jamais qu'à cheval ou en carrosse, suivi de ses bagages et de ses domestiques, et gagnait dans cet équipage, par étapes, le lieu où il se proposait d'arriver. Les chemins de fer lui semblaient une invention diabolique, bonne au plus pour les transports des bestiaux : un gentilhomme, à son gré, ne devait point s'y compromettre. Le temps, comme l'or, lui paraissait inépuisable ; il croyait en avoir toujours assez à son service, et en route, il n'était pas pressé d'arriver.

Hosted by Google

C'était à la mi-octobre, ordinairement, que les berlines de campagne étaient tirées des remises, les harnais à grelots sortis de leurs housses, et les domestiques requis pour accompagner le maître du manoir.

Chaque année le seigneur de Jouvencières se rendait à un pavillon de chasse qu'il avait dans les Ardennes. Tout autour s'étendaient des bois immenses, remplis de chevreuils, de sangliers et de loups. Six à huit voitures escortaient généralement le baron, les unes occupées par les attirails de chasse, les équipements, les munitions et les bagages; les autres, occupées par les gens de la suite. Quand la baronne était de la partie, on ajoutait les voitures de gala. Cela formait un cortége presque pompeux, et le signal donné, il franchissait le pont, au son des trompes qu'embouchaient pour la circonstance les estafiers demeurés gardiens du château.

A son arrivée au pavillon de chasse, le baron trouvait tout préparé, la table servie, les équipages en bon ordre, les appartements rafraîchis et les traqueurs sur pied. Quelques chasseurs du voisinage, châtelains farouches de la ravine et du roc, étaient aussitôt conviés et de grands carnages commençaient. Ces parties duraient généralement deux mois, au bout desquels le baron reprenait possession de son domaine.

Sauf ces retours d'humeur guerroyeuse, la vie du baron était aussi monotone que celle du moindre châtelain en villégiature. Il se levait de grand matin, réveillait lui-même les domestiques en sonnant du cor, faisait seller un de ses chevaux et battait le bois, son fusil en travers de ses épaules, ses chiens trottant à ses talons. Comme il n'emportait pas le gibier qu'il tuait, des villageois le suivaient à distance, d'une mine humble et lui demandaient la permission de le ramasser.

A neuf heures, il était rentré : c'était l'heure du premier repas. Puis la promenade, la lecture, la visite aux travaux partageaient son temps jusqu'au moment du dîner. La salle était déjà remplie de monde quand il apparaissait : tous les convives se levaient à son arrivée; il saluait de la main, s'asseyait entre sa femme et sa fille, et faisait signe au vicaire

Hosted by Google

du village, qui dînait tous les jours au château et servait de chapelain, de réciter le bénédicité. Après le dîner, en été, le baron allait s'asseoir sur un banc de pierre dans la cour et s'amusait à tirer les corneilles; en hiver, il jouait aux échecs avec la baronne ou George. L'imprévu n'était guère possible au milieu d'une existence ainsi réglée : aussi les jours se suivaient-ils, semblables entre eux.

Cependant une préoccupation depuis quelque temps se faisait jour à travers son universelle insouciance : il pensait à marier sa fille. La baronne, il faut le dire, fut pour quelque chose dans cette recrudescence de paternité : avec sa finesse de femme, elle guetta l'occasion de glisser sur le tapis la question des épousailles, se gardant d'insister trop, de peur de paraître méconnaître l'autorité souveraine du maître; mais par des à-propos habiles, elle réveillait l'idée dans son esprit, le contraignit à y attacher sa pensée.

Elle réussit à un point qu'elle n'avait pas prévu. Le baron, en effet, se mit bientôt à entasser projets sur projets : il lui fallait un gendre docile, de grand nom, qu'il pût assujettir à sa manie; les jeunes époux habiteraient, non loin des tourelles paternelles, une vaste résidence qu'il leur ferait construire, avec poivrières, pont-levis et l'accompagnement; il y aurait, le jour du mariage, des joutes, des carrousels, de grands combats. Toutes ces choses s'offraient à son imagination, parées des couleurs de la fantaisie, avec une telle abondance qu'il pouvait à peine s'y reconnaître.

Malheureusement les alentours de Jouvencières n'étaient pas riches en gibier de mariage; le poil de celui qui s'y rencontrait fut trouvé par le baron de si médiocre importance, qu'il commença par biffer de sa liste tous les seigneurs à marier des châteaux voisins. Qu'aurait-il fait de ces muguets, de ces beaux-fils, de ces écervelés? Il prit alors un grand parti : c'était de marier sa fille à l'un des aventureux et farouches seigneurs qu'il conviait chaque automne à ses chasses des Ardennes. Là du moins germait encore de la graine de preux.

Quand Hermine connut la résolution de son père, elle

Hosted by Google

n'en montra ni surprise ni chagrin. Elle s'étonna seulement qu'on allât lui chercher si loin un époux, alors qu'on en avait un sous la main; et tout bas elle pensait à George Musin. Mais puisque son père en jugeait autrement et qu'il paraissait nécessaire que son mari ne fût pas George, elle était toute prête à prendre celui qu'on lui choisirait. Cependant elle mit une condition, c'est qu'elle continuerait à habiter le château de Jouvencières, ne pouvant se faire à l'idée de quitter son unique compagnon. La pauvre enfant ne comprenait pas grand'chose au mariage.

Il n'en pouvait être de même de sa mère. Elle connaissait assez l'humeur affectueuse et douce d'Hermine pour appréhender que l'espèce de mari rêvée par le baron ne répondît pas à ses goûts. Son tact maternel lui eût fait rechercher de préférence, pour ce cœur aimant, un époux sans ostentation, simple comme elle. Mais elle n'osa pas laisser paraître ses craintes : elle se contenta de prier Dieu, afin qu'il tînt compte de ses vœux secrets, plutôt que des hautaines ambitions de son seigneur.

XV

De grands préparatifs eurent lieu dès ce moment au château. On fit venir des étoffes brillantes, de riches parures, des atours pompeux, et les femmes de service se mirent à la besogne activement. La même ardeur régnait dans les cours et les écuries : jamais départ n'avait été entouré, au manoir des Jouvencières, de pareille magnificence.

Enfin, le jour arriva.

Dix voitures vinrent se ranger dans la cour, attelées de chevaux superbement enharnachés. Les cuivres, les bouffettes, les mors scintillaient aux clartés douces d'un soleil de septembre. C'était à l'entour des équipages un va-et-vient de valets courant dans tous les sens, et un large bruit de voix se mêlait au piaffement des chevaux. Des domestiques tenaient en brides les montures de la baronne et d'Hermine.

Au moment où le baron se mit en selle, donnant ainsi le

Hosted by Google

signal du départ, George Musin vint prendre congé des deux dames. Leurs mains gantées passèrent à travers la portière et se tendirent vers la sienne. Sa figure portait la trace d'une douloureuse agitation; il leur souhaita bon voyage d'une voix émue dont il ne put maîtriser le tremblement. C'est qu'en partant, Hermine emportait avec elle la joie de ses yeux, l'ivresse de son cœur, et comme une partie de sa vie même. N'allait-elle pas briser en outre, et pour jamais, les ailes de son rêve? Le baron lui avait tout dit, ses espérances, ses désirs, le but du voyage. Il la voyait déjà mariée: quand elle rentrerait au château, son père l'aurait promise à un autre homme, et l'accord serait scellé. Ces tristes pensées tourbillonnaient sur les adieux.

Comme si une sympathie irrésistible se fût alors établie entre son cœur et celui d'Hermine, la jeune baronne porta tout à coup son mouchoir à ses yeux, et de grosses larmes coulèrent le long de ses joues. Une de ces larmes glissa même sur la main de George, brillante comme une perle. Il tint sa main immobile, de peur de la laisser se perdre à terre, et quand le cortége eut passé le pont, au bruit des aboiements, des hennissements, du grincement des roues, étalant sur les feuillées acajou son ruban moiré de couleurs vives, il but avidement cette rosée tombée de ses yeux.

Trois mois se passèrent.

George connut les sourdes révoltes de l'esprit, les défaillances du cœur, les rêveries pleines de trouble. Le travail ni l'étude ne parvenait à maîtriser sa pensée rebelle, et le calme sembla perdu pour lui à jamais.

Un matin que son esprit avait pris le chemin du pavillon, cherchant à percer les ombres lointaines, une rumeur éclata dans la cour du château. Il alla à la haute croisée tréflée et vit descendre de cheval un des hommes du baron. Le cœur battant, il se précipita à travers les escaliers. Allait-elle revenir?

Le courrier lui apprit qu'il avait pris les devants, que son maître le suivait et que le lendemain le baron et sa famille seraient rendus au château.

Hosted by Google

Avec quel battement de cœur il entendit s'abaisser le pont-levis et s'avancer les chevaux. La main sur sa poitrine pour en calmer le tumulte et livré à toutes les angoisses d'une tendresse que va frapper un coup mortel, il alla au devant des voitures. Une tête blonde et deux yeux brillants de joie l'enveloppèrent comme la lumière des étoiles. D'un bond Hermine fut à terre, et la main dans sa main, lui dit ces seuls mots :

— George... ah ! George !

Elle est bien livrée au plaisir de revoir un être affectionné, la jeune fille qui sait que sa gouvernante est derrière elle, prête à la gourmander, et n'obéit pourtant qu'à la chaude impulsion de son cœur. Mlle Lucie en fut, cette fois-là encore, pour la contraction de sa bouche et pour la sévérité de son regard, laide grimace qui la plissa comme une nèfle de l'an dernier.

Deux mots le mirent au courant ; il la retrouvait libre, car cette chasse au mari, mêlée à tant d'autres, n'avait abouti qu'à rendre le baron un peu plus mécontent des choses et des hommes de son temps. Le seul gendre qu'il eût agréé avait soixante-cinq ans, et s'était tué dans une traque.

Pourtant, des jeunes gens, des hommes faits, d'autres d'une maturité voisine du déclin, séduits par les grâces de la jeune baronne, s'étaient présentés. Toute cette galerie de chasseurs glabres ou velus avait inutilement défilé devant les beaux yeux d'Hermine. Les airs vainqueurs non plus que les humbles adorations ne l'avaient touchée, et les cors de chasse avaient en vain ronflé sous ses fenêtres, la nuit.

Un chroniqueur eût trouvé dans le récit de ces trois mois passés au fond des bois la matière d'une très-intéressante gazette. Il eût raconté les dîners homériques, l'abondance des nourritures, la noblesse et le nombre des convives ; il eût raconté surtout les chasses avec leurs péripéties, leurs dangers, leur entrain, la vaillance d'Hermine la blonde, relançant le cerf comme si le sang des brunes eût coulé dans ses veines ; puis la haute mine du baron, sa verdeur, ses exploits ; il n'eût pas oublié le chœur des soupirants, dans la coulisse

Hosted by Google

Le pire, c'est que tout ce train endetta d'une façon terrible le baron. Il avait semé l'or et l'argent, à poignées; son faste s'était déployé de toutes les manières, dans le plaisir, l'aumône, la table; il avait racheté à un marquis les huit plus beaux chevaux de ses écuries; il avait reformé des équipages de chasse. Le revenu d'une année avait été dépensé en hallalis et en festins : à peu près autant restait à payer.

Il arriva dans le mois un tel chiffre de créances, que George désespéra. Par surcroît, un propriétaire des environs, qui avait pris une rente sur une des propriétés du baron, se mit à réclamer le paiement de cette rente, intérêts et capital : c'était une très-grosse somme. Il menaçait de faire procéder à la vente, si l'argent ne lui était pas payé dans un délai rapproché. La colère de cet homme, devenu intraitable, provenait d'une légèreté du baron. Étant à la poursuite d'un gibier, à travers champs, il avait franchi la haie du parc de son créancier, et sans plus de gêne, s'était mis à pourchasser la bête dans les allées. Le propriétaire du parc étant intervenu, fit valoir ses droits; mais le baron le chargea, lui et ses domestiques, jurant de tourner son arme contre le premier qui porterait la main sur lui. Intimidé par cette attitude, le voisin se promit de tirer vengeance du baron, en se montrant impitoyable pour le paiement des arriérés qui lui étaient dus.

Cette sotte querelle mit George Musin dans le plus grand embarras. C'est à peine si, en anticipant sur les rentrées ultérieures, il parvenait à payer les dépenses du pavillon, et voilà qu'il lui fallait pourvoir au règlement d'une somme au moins triple de celle à laquelle il n'était pas même en mesure de parer entièrement! Le baron, à qui il communiqua ses anxiétés, montra, comme c'était son habitude, la plus complète indifférence; il s'offrit cependant à vendre les équipages récemment achetés et l'écurie qu'il avait reprise du marquis.

Mais il ne fallait rien moins, cette fois, qu'une mesure radicale pour faire face à la situation : ou une vente géné-

Hosted by Google

rale des biens ou la réduction la plus large des dépenses qui grevaient le train de la maison ; et George retardait toujours le moment d'en parler au baron, sachant combien l'alternative lui serait douloureuse et redoutant par dessus toute chose de porter atteinte à la sérénité de cet homme si confiant en lui-même.

Quelques excentricités nouvelles rendirent enfin l'explication indispensable.

XVI

Elle eut lieu : l'abattement du seigneur de Jouvencières fut très-grand. Il ne pouvait se faire à l'idée de quitter ses chevaux, ses sujets, ses habitudes de faste ; et incapable de prendre une détermination par lui-même, il supplia George de la prendre pour lui.

On congédia la moitié des domestiques ; on vendit l'écurie ; il n'y eut plus que deux chevaux pour le service des voitures et un troisième que montait le baron. En même temps, les hommes d'armes étaient envoyés aux champs : le mancheron de la charrue remplaça dans leurs mains la hampe des hallebardes. Et un silence s'étendit sur les cours.

Ce fut un coup pour le pauvre seigneur. En moins d'un mois, sa barbe avait grisonné ; de nombreux fils blancs se mêlèrent à sa chevelure et des rides apparurent sur sa figure plissée par une mélancolie que rien ne pouvait chasser. Il ne sortait plus, passait de longues heures enfermé dans la salle des portraits, semblait avoir honte de se montrer, même à ses serviteurs. L'irréparable décadence qui avait frappé autour de lui sa maison s'étendit jusqu'à sa personne. Il avait vieilli de dix ans. Des infirmités, que la verdeur avait atténuées jusqu'alors, ajoutèrent encore à cette décrépitude.

En voyant ainsi tomber le compagnon de sa vie, la baronne fut prise d'une tristesse infinie. C'est en vain qu'elle s'efforçait de le consoler : les paroles tendres n'avaient

Hosted by Google

point de prise sur son esprit. Sa fille elle-même, la gentille Hermine, lui était à charge par moments, et il se défendait de ses caresses comme d'une joie à laquelle il ne se sentait plus de droits. La pauvreté ne rend pas meilleur : ceux qui l'ont dit connaissent mal la nature humaine; la pauvreté, au contraire, en séchant les sources de la vie, rétrécit l'homme et l'incline à l'injustice. Le baron ne devait pas éviter la loi commune.

Sur ces entrefaites la sourde conspiration tramée par les domestiques contre George Musin éclata.

Les dernières réformes avaient mis le comble à leur inimitié; après avoir osé congédier une partie d'entre eux, peut-être rêvait-il de congédier ceux qui restaient; menacés, ils résolurent de le perdre.

Les armes des gens de cette condition sont rarement la franchise et la bonne foi : n'ayant, du reste, que des griefs imaginaires et nulles preuves, ils recoururent à l'intrigue. Le changement qui s'était opéré dans le baron devint le prétexte de leurs machinations. C'est à la rapacité du régisseur que ce changement devait être attribué ; il était l'unique cause du malheur qui les accablait tous; tandis qu'il s'enrichissait le château s'appauvrissait. Ils avaient disposé sur cette base leur plan de bataille et M^lle^ Lucie fut chargée d'ouvrir le feu.

Elle s'en chargea d'autant plus volontiers que son antipathie pour George Musin avait fini par se changer en une réelle aversion. L'autorité qu'il exerçait ne la laissait pas bien sûre de sa place et elle se sentait vaciller dans sa main. Autant de raisons pour frapper un grand coup. Si ce coup la frappait elle-même, du moins l'entraînerait-elle dans sa chute.

Elle commença par inspirer à la baronne de sérieuses inquiétudes sur l'état de son époux; elle le représenta atteint d'une maladie incurable à laquelle s'ouvriraient bientôt les portes du tombeau; elle le représenta surtout victime de la fièvre de changements qui, depuis quelque temps, bouleversait le château. Le baron, disait-elle, ne pouvait

Hosted by Google

impunément s'arracher à certaines habitudes qui faisaient partie de sa vie ; les lui enlever était un moyen sûr d'accélérer sa dernière heure.

Godeberte ne reconnaissait que trop bien la justesse de ces observations ; mais George lui avait expliqué l'indispensable nécessité des économies ; elle-même l'y avait encouragé et dans leur commune impuissance, elle versait des larmes abondantes.

Ce n'est pas ainsi que l'entendait la gouvernante. Profitant d'un jour où la tristesse de la baronne s'était encore accrue, elle lui prit la main, avec l'apparence d'une vive commisération, et feignant de ne pouvoir maîtriser l'élan de son cœur :

— Ah ! lui dit-elle, il serait pourtant si facile de rendre au baron la santé et la joie ! Il suffirait pour cela d'écarter de lui l'homme qui a pris un empire si grand sur son esprit, qui le domine et le fait agir à son gré.

— M. Musin ?

— Lui-même, madame, et je ne suis pas la seule à le penser ni à le dire. Questionnez vos domestiques : vous les entendrez se prononcer là-dessus d'une seule voix. C'est lui, vous diront-ils, qui tient dans ses mains la vie de M. le baron. Ah ! croyez-moi, madame, croyez-en une amitié qui se prouve par cet aveu même ; cet homme a de coupables desseins !

La baronne secoua la tête : elle ne pouvait admettre que George Musin trompât sa confiance. Ne connaissait-elle pas son dévouement, son affection, sa vie toute de travail et d'abnégation ?

— Puisse Dieu vous éclairer, madame, reprit la gouvernante, afin que vous ne soyez pas vous-même la complice innocente d'un crime ! M. Musin n'a pas inutilement soumis le château à toute sorte d'exactions ; ce n'est pas pour rien qu'il a arraché le pain de la bouche des pauvres domestiques, assujetti son maître à sa puissance, étendu sur vous-même, madame, son autorité mal déguisée par son hypocrisie. Le maître ! lui seul l'est ici ; il l'est non-seulement de votre volonté, mais de votre fortune. Cet argent qui n'est plus au château,

Hosted by Google

qui n'a passé nulle part, où serait-il si ce n'est dans ses mains? Personne n'ignore qu'il a des propriétés importantes et que ces propriétés vont croissant; vos sujets vous diront, en outre, qu'il ne se passe de mois qu'il ne fasse partir du château de grosses sommes d'argent. Je veux être franche jusqu'au bout : cet homme, qui convoite votre fortune et qui lentement l'attire à lui, convoite aussi le plus cher de vos trésors, Mlle Hermine.

Un coup de foudre n'eût pas frappé plus mortellement la baronne. Livrée depuis longtemps à la tristesse et disposée à voir les choses sous leur plus mauvais côté, elle sentit s'enfoncer en elle les paroles acérées de la gouvernante comme autant de pointes qui lui déchiraient le cœur. Elle ne put croire tout d'un coup à tant de perversité, mais son esprit ébranlé s'y pliait insensiblement. Elle pensa au passé, à la longueur des privations, à l'inflexibilité de l'épargne, et elle se demanda comment un régime si sévère avait eu pour effet de précipiter plus avant le château sur la pente des désastres. Raisonner dans le malheur, c'est être dupe de la circonstance et des tristes fantômes qu'elle engendre. Les appréhensions de la baronne l'emportèrent sur l'estime qu'elle avait vouée à George Musin. Elle se retira dans son oratoire, en proie à toutes les agitations d'une âme qui sent décroître sa foi dans les hommes, et pria Dieu de lui donner la force et la clairvoyance.

Il n'avait pas été aussi facile d'ébranler l'esprit d'Hermine. A toutes les suggestions de la gouvernante, elle avait répondu par la défense émue de l'homme qu'on attaquait; et quand sa mère en pleurs lui fit part des révélations qui l'avaient bouleversée, elle l'attira doucement vers elle et lui dit, avec l'accent d'un tendre reproche :

— Toi aussi, maman?

Mais ce cri même ne put rien sur la baronne; le doute s'était enfoncé en elle comme une dent meurtrière.

Elle prit le parti de se confier à son mari.

Gonzague de Jouvencières ne voulut rien entendre d'abord. Sa vieille loyauté de gentilhomme s'indignait à l'idée de soupçonner un serviteur, presque un ami.

Hosted by Google

— Et lors même qu'il en serait ainsi, s'écria-t-il, lors même que cet homme me tromperait, j'aime mieux n'en rien savoir. Un Jouvencières ne doit point paraître douter de l'honnêteté de ceux qui le servent.

La gouvernante avait prévu la révolte de cette âme fière. Tandis que la baronne portait un premier coup, un vieux valet de chambre, qui chaque jour présidait au lever et au coucher du baron, était chargé de l'entamer plus profondément.

Tout en l'habillant et en lui frisant la barbe, il trouva le moyen de le plaindre.

— Monsieur le baron a du chagrin, c'est facile à voir. Il y a encore de nouveaux cheveux blancs sur la tête de monsieur le baron. Monsieur le baron n'est pourtant pas d'âge à avoir des cheveux blancs.

Il soupirait.

— Ah! si c'était moi, je sais bien ce que je ferais?

— Et que ferais-tu, Pierre?

— Je commencerais par mettre à la porte ce M. Musin, qui n'est bon qu'à manger votre argent et à tondre la laine sur le dos de vos sujets, monsieur le baron. Voilà ce que je ferais. On ne vous verrait plus alors obligé de vivre comme le dernier des notaires de la province. Les chevaux reviendraient à l'écurie; la table serait ouverte à tout le monde, comme autrefois; on ne dirait plus que vous êtes le jouet d'un méchant petit régisseur...

— Assez, Pierre! assez!

Pierre, interrompu, recommençait le lendemain.

— Il serait pourtant si simple, monsieur le baron, de savoir au juste à quoi vous en tenir : ce serait d'examiner les livres de M. Musin.

Pierre avait raison : c'est dans ses livres que George Musin trouverait sa défense ou sa condamnation; le baron n'y avait pas songé; et tout doucement il s'accommoda de cette idée. Puis, le malheur le rendant injuste, il en vint à souhaiter d'avoir été trompé; victime de la fraude de son régisseur, il était moins pauvre qu'il ne l'avait cru.

Hosted by Google

Une difficulté se présentait : à qui s'en remettre de l'examen des livres? Comment contrôler la gestion de George? Lui-même se sentait incapable d'une telle besogne.

XVII

Un soir, après dîner, le baron de Jouvencières était assis, selon la coutume, sur un des bancs de pierre de la cour, ayant à ses côtés sa femme et sa fille.

Hermine paraissait agitée : une rougeur légère passait par moments sur la pâleur de ses joues, et sa gorge aux délicats contours se soulevait. La baronne, de son côté, semblait inquiète ; elle regardait devant elle, sans voir. Quelque chose, à coup sûr, se préparait, car le baron lui-même, plus préoccupé qu'il ne voulait le montrer, venait de manquer deux corneilles, coup sur coup.

George sortit en ce moment du château et se dirigea vers le banc ; le baron Gonzague venait de le faire appeler.

— George, lui dit-il, j'attends de vous un service important. Lors de mon dernier voyage, j'ai constaté que les dépendances de mon pavillon des Ardennes étaient dans un état de délabrement voisin de la ruine. Vous en jugerez par vos yeux et vous y ferez faire les réparations nécessaires. Je désire que vous vous mettiez en route dès demain.

George s'inclina.

— Mais, reprit le baron, comme il est indispensable que quelqu'un vous supplée ici, vous voudrez bien mettre, dès ce soir, à ma disposition, vos comptes de gestion. J'aurai l'occasion de les étudier un peu, en votre absence, et en même temps de me familiariser avec des affaires auxquelles je suis resté très-ignorant.

George se troubla visiblement.

— Vous me permettrez au moins de vous mettre au courant? balbutia-t-il.

— Ce n'est pas nécessaire, mon cher George, lui répondit le baron. Je tâcherai d'en sortir moi-même.

George eût voulu insister ; mais la réponse de M. de Jouvencières ne le lui permettait pas. Il prit congé de la

Hosted by Google

famille, avec une préoccupation qui ne lui était pas habituelle. L'altération de ses manières et de son visage n'avait échappé à aucune des trois personnes présentes.

— A qui me fier désormais? fit le baron tristement.

Et comme pour répondre à cette question, la baronne Godeberte laissa tomber sa main dans la sienne. Mais une voix s'éleva pour défendre l'honneur du jeune homme : ce fut celle d'Hermine :

— Mon père, attendez au moins, avant de le juger, que vous ayez la preuve de sa trahison sous les yeux.

Hélas! elle paraissait si évidente, que dès le premier coup d'œil jeté sur les livres, l'homme d'affaires, investi par le baron de la mission de les contrôler, se mit à plisser ses yeux de l'air d'un homme qui prévoit des révélations singulières. La réalité dépassait même son attente, car, au bout de quelques heures de travail, il donna des signes d'étonnement tellement significatifs, qu'ils eussent paru, chez un homme moins sérieux, la marque d'un dérangement d'esprit.

— Eh bien? demanda le baron.

— Excusez-moi, répondit l'homme d'affaires; mais je ne puis encore rien vous dire. Je suis, il est vrai, sur une trace. Seulement cela nous conduirait à de si surprenantes conjectures, que vraiment je n'ose m'aventurer qu'en parfaite connaissance de cause.

Hermine entendit ces paroles et son cœur en fut déchiré. Les larmes aux yeux, inquiète et défaillante, elle attendit l'arrêt inexorable. Au contraire, une vague espérance perçait dans les regards du seigneur de Jouvencières; peut-être allait-il retrouver cette fortune qu'il croyait perdue à jamais; et résignée, la baronne attendait, partagée entre son affection pour son époux et un reste d'amitié pour George.

Le soir venu, l'homme d'affaires s'exprima en ces termes :

— Je n'ai pas à vous cacher, monsieur le baron, qu'il m'est donné pour la première fois d'assister à un spectacle aussi extraordinaire. Il ne m'appartient pas d'apprécier la conduite de votre régisseur. Vous m'avez demandé de

Hosted by Google

contrôler sa gestion, et je l'ai fait. Seulement je demande qu'il me soit permis de qualifier d'un seul mot l'acte posé par ce jeune homme (ce doit être un jeune homme) : ce mot est celui d'extraordinaire que je viens d'employer. Il n'implique, comme vous le remarquerez, ni éloge ni blâme : je n'ai pas le droit, en effet, de contrôler le mobile qui l'a fait agir. En disant que la conduite de votre régisseur est extraordinaire, je me tiens dans les strictes limites de ma compétence, et vous-même, mesdames, monsieur le baron, rendrez justice à ma modération. Or...

En ce moment l'attention, déjà fortement éveillée par la solennité du début, devint si vive qu'on eût entendu voler une mouche.

— Or...

Et, pour donner à son auditoire le temps de se recueillir, le petit homme se moucha à plusieurs reprises, toussant, crachant, plongeant sa figure dans les plis de son vaste foulard.

— Or — et je vous prie de me suivre avec tout l'intérêt que comporte un sujet aussi grave, — les livres révèlent un fait, fait inattendu, bizarre, inouï même, mais patent, inéluctable, clair comme la lumière du soleil. Et ce fait, monsieur le baron, je vais vous le dire en un mot : c'est que vous êtes redevable à votre régisseur de la somme de trois cent soixante et quinze mille six cent quatre-vingt-quinze francs et vingt-trois centimes.

Le petit homme releva ses lunettes sur son front, mit ses coudes sur la table et regarda l'effet de sa phrase.

Le baron de Jouvencières avait bondi sur sa chaise; la baronne, surprise au plus haut point, avait tendu les mains, et Hermine, très rouge, souriante, avait posé les siennes sur son cœur.

— Pardon, monsieur, fit le baron...

— C'est à moi à vous demander pardon, monsieur le baron, interrompit l'homme d'affaires, pour avoir fait un peu tarder le résultat de mon travail ; mais le cas était si capital, si en dehors des habitudes, si particulier, en un mot, que ma pru-

Hosted by Google

dence ne pourra que témoigner de l'intérêt que je porte à vos affaires. Il me reste à vous donner quelques explications. Les voici.

« Monsieur votre régisseur marquait dans ses livres certaines sommes qui ne figuraient pas aux totaux, soit dans les dépenses, soit dans les recettes : la répétition de ces sommes toujours plus ou moins importantes et accompagnées de la mention « pour mémoire » ou simplement des initiales G. M., qui se rapportent aux initiales de son nom, cette répétition, dis-je, avait frappé au premier aspect mon attention. Évidemment, un mystère se cachait derrière ces irrégularités. Mais quel mystère? Longtemps je flottai dans le doute, ne sachant à quel parti m'arrêter, lorsque, au verso d'une page de mémorandum, je trouvai un compte parfaitement en règle où se balançaient justement, par doit et avoir, les fameuses sommes qui m'avaient si fort intrigué. Or, cette feuille, monsieur le baron, portait la suscription suivante : « Relevé des dépenses faites par moi, George Musin, pour le compte de M. de Jouvencières. » Désormais, j'étais fixé. De quoi il appert — et je me trouve forcé de remettre sous vos yeux le chiffre — que M. votre régisseur a déboursé pour vous la somme de...

— Je sais, dit le baron avec raideur.

— Tout serait donc pour le mieux, monsieur le baron, reprit l'homme d'affaires, si à cette somme ne s'ajoutait la somme de soixante et dix mille francs, légalement due pour les honoraires de M. Musin et dont les livres ne font mention nulle part.

On comprend les sentiments qui se partageaient le cœur du baron : l'orgueil froissé, car son serviteur lui avait servi de bienfaiteur; la honte, car non-seulement il l'avait méconnu, mais il l'avait soupçonné; un mélange indéfinissable d'affection renaissante et de gratitude lui faisaient désirer et redouter de revoir George Musin. Il s'expliquait à présent l'altération de ses traits, la veille de son départ : c'est qu'il voulait garder son bienfait caché et qu'il le voyait sur le point d'être découvert.

Hosted by Google

XVIII

La conspiration organisée par les domestiques, sous le patronage de la gouvernante, eut donc un dénouement absolument différent de celui auquel on s'était attendu.

La probité de George Musin en sortait éclatante, avec une auréole de générosité chevaleresque qui devait frapper particulièrement l'esprit du baron.

La baronne Godeberte ne pouvait se pardonner non plus d'avoir cédé aux misérables suggestions de M^lle^ Lucie, et elle se demandait quelle espèce de réparation elle offrirait à l'homme dont l'honneur avait été outragé.

Le baron de Jouvencières commença par réunir ses domestiques dans la salle des portraits :

— Un autre, leur dit-il, vous reprocherait d'avoir attenté à la réputation d'un honnête homme; mais je sais trop bien votre dévouement à ma personne pour douter de la sincérité de vos intentions. Vous avez craint uniquement que l'homme auquel je fais allusion n'eût abusé de l'autorité qu'il avait dans les mains. D'autre part, l'honneur d'un homme comme lui est de trop haut au-dessus des soupçons pour que des hommes d'une condition et d'un mérite inférieurs puissent y porter atteinte. C'est pourquoi je ne vous adresse pas de reproches, mais des remercîments. Je vous remercie d'avoir attiré mon attention sur l'abnégation la plus rare, sur la vertu la plus haute, sur le plus admirable dévouement. J'entends que désormais vous obéissiez à l'homme dont j'évite de prononcer le nom, comme à votre maître véritable.

George Musin revint au bout de quinze jours. La première personne qu'il vit venir à lui fut Hermine; elle lui montra sur son visage une peinture si expressive des sentiments qui remplissaient son cœur, qu'il s'écria :

— Hermine, je suis le plus heureux des hommes, puisque je vois à votre sourire que vos parents m'ont pardonné.

Elle mit sa main dans la sienne et ne répondit pas; mais ses joues s'empourprèrent, et tous deux seraient restés ainsi

Hosted by Google

bien longtemps si le baron de Jouvencières n'avait paru brusquement. Il fit un pas vers George, le sourcil froncé, comme s'il craignait de laisser voir une émotion trop vive. Elle l'emporta sur sa volonté :

— Dans mes bras, mon cher et fidèle George, s'écria-t-il, et pardonnez-moi d'avoir un instant douté de vous.

— C'est à moi qu'il faut pardonner, lui répondit le jeune homme, à moi qui n'ai pu mieux vous laisser jouir de vos biens, à moi qui ai troublé si souvent de ma plainte le cours tranquille de votre vie, à moi qui vous dois tout et qui n'ai pas eu le courage de vous offrir ouvertement une fortune qui est la vôtre, puisque celui qui me l'a léguée la doit à votre munificence.

— Ce sont de nobles paroles, fit en souriant le baron, mais je ne puis les accepter qu'à une condition, et cette condition...

Il regarda George et sa fille; puis, leur prenant les mains et les joignant dans les siennes :

— Sois mon fils, George : nul mieux que toi n'a mérité ce nom.

A l'heure qu'il est, le baron Gonzague est très-vieux : une magnifique barbe blanche tombe en ondulant sur sa poitrine; et sa joie est de voir se jouer autour de lui deux jolis enfants aux longs cheveux frisés, dans lesquels il retrouve les traits de sa fille. Grâce à son gendre, l'ancien train s'est en partie reformé autour de lui; il aura du moins la consolation de mourir, armé de toutes pièces, à l'ombre de ses rêves, comme un chevalier des anciens temps.

CAMILLE LEMONNIER.

1874-79.

Hosted by Google

CHRONIQUE LITTÉRAIRE.

Histoire de la gravure dans l'école de Rubens, par Henri Hymans; in-8°, Bruxelles, Olivier, 1879. — Annales de l'Institut archéologique du Luxembourg, 25e fascicule, in-8°, Arlon, Brück, 1879. — *Causerie numismatique*, par Ch. Maus; in-8°, Bruxelles, Gobbaerts, 1879. — *Les Pittoresques*, par Georges Eekhoud; in-12, Paris, librairie des Bibliophiles; Bruxelles, Muquardt, 1879. — *Les rêveries d'un stagiaire*, par Antonin Claude; in-12, Paris, Vuillemot, 1879. — *Belgique*, par François Nizet, 2e et 3e séries. — *L'épopée du canon*, par Henri Nizet; in-18, Bruxelles, imprimerie de l'Économie financière, 1879. — Annuaire du Caveau verviétois, première année, in-12, Verviers, Nautet-Hans, 1879. — *En attendant Bébé*, par J. Chalon (Bibliothèque Gilon). — *Le Pince-nez*, par Karl Grün (Bibliothèque Gilon). — *Nos luttes contre l'intolérance et le despotisme au XVIe siècle*, par J. Künziger (bibliothèque Gilon.) — *Joseph II*, par Théodore Juste (Bibliothèque Gilon). — *A quelque chose malheur est bon*, par Emile Leclercq (Bibliothèque Gilon). — *Nouvelles du pays belge*, par Jed; in-12, Bruxelles, Office de publicité, 1879. — *Excursion à Gand et à Blankenberghe de la Société ouvrière de Liége*, par Violette; in-12, Liége, Vaillant-Carmaune, 1879. — *Niger et Bénué*, voyage dans l'Afrique centrale, par Adolphe Burdo; in-12, Paris, Plon, 1880. — *Paradoxe sur l'avocat*, par Edouard Picard; in-8°, Bruxelles, Larcier, 1879.

M. Henri Hymans vient de publier une édition de luxe de son ouvrage couronné par l'Académie : l'*Histoire de la gravure dans l'école de Rubens*. Conservateur des estampes à la Bibliothèque royale de Belgique et professeur d'esthétique à l'Académie des beaux-arts d'Anvers, M. Hymans ne pouvait que nous donner une œuvre éminemment intéressante, pleine à la fois d'érudition et de goût. L'attente a été dépassée. Les recherches sont prodigieuses et la mise en œuvre de ces nombreux documents est faite avec une sagacité des plus remarquables.

La tâche était hérissée de difficultés de plus d'un genre. Il s'agissait de bien distinguer les contre-façons contre lesquelles les peintres n'étaient guère protégés, et il fallait d'autre part déterminer la part de Rubens lui-même dans les gravures faites sous ses yeux. A un point de vue plus élevé, il appartenait à l'auteur de replacer l'art de la gravure au rang qui lui revient légitimement parmi les beaux-arts, car trop souvent on a considéré ces reproductions comme le produit d'un art tout secondaire. N'avons-nous pas entendu prétendre de nos jours que la photographie détrônait la gravure?

M. Henri Hymans, qui est un artiste en même temps qu'un écrivain, a su donner à son sujet tous les développements qu'il comporte. L'Académie peut s'estimer heureuse de couronner de semblables travaux, car ce n'est pas la valeur des récompenses qu'elle y attache qui soit de nature à les faire entreprendre.

Nous avons eu la curiosité de rechercher les rapports que le concours a provoqués dans la classe des beaux-arts de l'Académie, et nous ne pouvons résister au désir d'égayer un peu nos lecteurs en citant ici l'appréciation faite par le premier commissaire, M. Adolphe Siret. C'est d'un style tout à fait à part, difficile à qualifier : nous n'avons souligné que quelques mots vers la fin, mais tout pourrait l'être.

Hosted by Google

« Une étude approfondie relevée par un rare bonheur d'expres-
« sions justes et catégoriques puisées dans le langage ordinaire
« et non dans cet arsenal de mots nouveaux et colorés à l'excès
« dont la littérature moderne d'art s'est... appauvrie, un senti-
« ment exquis de l'importance de la ligne dans l'art du graveur
« et les finesses d'appréciation qu'il en tire ainsi que les consé-
« quences qu'il en obtient non-seulement au point de vue du
« résultat, mais encore comme expression intime de la vie et de
« la pensée du maître, une très-grande logique artistique, dois-
« je dire, qui consiste à considérer esthétiquement l'œuvre peinte
« et l'œuvre de la reproduction de façon à démontrer les ressour-
« ces de celle-là et leur explosion dans celle-ci, enfin un *tact*
« éprouvé qui *promène* sa *pierre de touche* avec *aplomb* sur tous
« les *produits notoires* du siècle de Rubens, *tel* est en résumé la
« caractéristique de l'écrivain *à qui nous avons affaire.* »

Que dire de cette pierre de touche promenée par un tact, promenée avec aplomb sur les produits notoires d'un siècle? Et quelle élégance dans ce dernier membre de phrase : *l'écrivain à qui nous avons affaire!* Il y a sans doute une faute d'impression dans *tel est la caractéristique*, mais elle ne fait pas honneur à M. Hayez, *imprimeur de l'Académie;* ce titre impose des devoirs rigoureux.

Nos nombreuses sociétés d'archéologie se laissent un peu aller au sommeil. Il est vrai que la veine s'épuise et que nous commençons à connaître notre pays. Voici cependant l'Institut archéologique du Luxembourg qui reprend une nouvelle vie sous la présidence de M. Hourt et grâce à l'activité de son secrétaire, M. Tandel, que l'on est toujours sûr de voir à la tête des œuvres utiles. Mais aussi combien de richesses inexplorées renferme encore cette province! Que de trésors restent à découvrir aussi bien dans le sol que dans les archives! Le 25e fascicule qui vient de paraître contient deux travaux importants : une *Histoire de La Roche*, par M. de Leuze, curé de Scy, et la suite des *Comtes de Chiny*, de M. H. Goffinet. L'Institut s'est mis en rapport avec tous les instituteurs de la province, et leurs travaux sur les communes seront révisés de manière que, chaque année, la description d'un arrondissement pourra être publiée. De tels efforts méritent des encouragements efficaces. Il est à désirer surtout que l'on fournisse enfin à la société un local où elle puisse installer son musée.

Nous aurions voulu voir dans le fascicule dont nous nous occupons la charmante *Causerie numismatique* faite dernièrement par M. Ch. Maus en sa qualité de vice-président de la Société royale de numismatique. Il est en effet question des antiquités de Vieux Virton et d'un tisserand archéologue, nommé Jean-François Louis, qui s'était voué à des recherches locales éminemment intéressantes. M. Ch. Maus est un vrai causeur, très-fin, très-ingénieux, qui mêle à de précieux souvenirs une science réelle et sérieuse.

Le goût des choses littéraires semble se répandre et augmenter. Nous avons sous les yeux toute une série d'ouvrages appartenant

Hosted by Google

à la littérature proprement dite. Parmi ces ouvrages il y a plusieurs recueils de poésies d'une incontestable valeur. Cela ne s'adresse peut-être pas au grand public, mais les gens délicats y trouveront de véritables jouissances.

Les Pittoresques, de M. Georges Eekhoud, sont la troisième publication d'un jeune poète qui promettait beaucoup à ses débuts et qui est bientôt devenu un maître. C'est de la vraie poésie, et la forme est excellente, pleine, abondante, sonore. L'imagination est satisfaite autant que l'oreille, et plus d'un morceau révèle un sentiment profond. Nous ne ferons pas un choix, car ce choix peut dépendre du goût individuel, mais nous avouons nos préférences pour *la Vengeance de Phanor* et pour le petit poème intitulé : *la Guigne*.

Les Rêveries d'un stagiaire, par Antonin Claude, dénotent un poète bien maître de son style et un talent très-fin. La « Préface d'un livre imaginaire » fait penser à Alfred de Musset, et ne lui semble guère inférieur quelquefois; la « Page d'amour », qui renferme bien des « pages », nous fait assister aux manifestations successives d'un pur sentiment tout intime, décrites avec un sens exquis des nuances, avec une délicatesse que les âmes d'élite seules comprendront. Enfin, la *Désespérance de Faust*, traduite de la première scène de la tragédie de Gœthe, a la grande allure de l'original. M. Antonin Claude, puisque tel est le nom qu'il lui plaît de se donner, doit être placé parmi nos meilleurs poètes.

Nous ne citerons pas les recueils de poésie dont nous n'avons pas de bien à dire. Si notre chronique paraît trop bienveillante à beaucoup de personnes, c'est que nous avons soin d'éliminer préalablement beaucoup d'ouvrages dont nous ne voulons pas encourager les auteurs.

Mais nous n'aurons garde d'oublier les deux séries de sonnets que M. François Nizet a fait paraître sous le titre de *Belgique*, et qui sont dédiées, l'une à la ville de Gand, l'autre à la ville de Tournai. Nous ne ferons point de comparaison entre M. François Nizet et sa fille M^lle^ Marie Nizet; nous nous contenterons de rappeler que l'on naît poète, et que par conséquent il n'est pas étonnant que le talent se retrouve dans une même famille. *L'Épopée du canon*, qui vient de paraître également, sous la signature de M. Henri Nizet, le prouve surabondamment. Nous ne connaîtrions pas les noms, que nous n'hésiterions pas à distinguer dans ces œuvres des branches issues de la même souche. C'est la même entente du vers moderne, de son harmonie particulière, de sa marche ferme et aisée et surtout de son horreur pour les banalités.

La recrudescence littéraire que nous signalions tout à l'heure s'affirme par la création d'une nouvelle société à Verviers sous le nom de *Caveau verviétois* et par la publication de son premier annuaire. Le recueil se compose de 35 pièces de vers, de 13 morceaux en prose et de 12 pièces de vers en wallon. C'est une ample moisson et elle témoigne d'une activité, d'une ardeur, qui font bien augurer de l'avenir de la société. Honneur au président, M. Karl Grün, et aux membres fondateurs qui ont pris cette

Hosted by Google

excellente initiative! Si tout n'est pas également bon, et on le conçoit sans peine, l'ensemble est extrêmement varié et se lit avec intérêt à cause de cette variété même.

La préface de l'Annuaire nous apprend que « chaque travail présenté, prose ou vers, est remis, après lecture, à un membre de la Société, qui est chargé d'en faire la critique écrite pour la séance suivante. » C'est là une mesure qui doit être féconde en heureux résultats, si la critique est sérieuse, sévère, faite sans camaraderie, et même avec une tendance à accentuer le blâme plus que la louange. Sinon, on dégénère en coterie et l'on finit par constituer une société d'adoration mutuelle.

Verviers avait déjà ses Sociétés populaires qui ont donné l'exemple à plus d'une institution du même genre, et c'est de Verviers aussi que nous vient la Bibliothèque Gilon, si bien faite, par le prix modique de ses volumes, pour encourager et répandre le goût de la lecture.

Depuis notre dernière chronique, cinq ouvrages de cette collection ont paru.

En attendant Bébé, de M. J. Chalon, est le roman d'un jeune homme et d'une jeune femme mariés depuis peu, et qui, attendant un peu longtemps le bébé qui doit cimenter leur union ou lui donner un autre caractère, s'abandonnent, l'un au libertinage, l'autre à la dévotion. C'est bien observé, bien compris et d'une touche très-délicate ; c'est aussi très-lestement écrit. La nouvelle qui termine le volume, *l'Auberge du Süsten*, est un joli récit, tourné d'une façon agréable et piquante.

Le Pince-nez, de M. Karl Grün, fait malheureusement penser un peu trop au *Lorgnon* de Mme de Girardin, mais l'auteur a eu moins pour but d'écrire un conte que de jeter des idées. On comprendra combien la donnée s'y prête, quand on saura que le pince-nez en question permet de voir l'avenir. Il n'est pas difficile de constater que M. Karl Grün est un partisan décidé et convaincu de tous les progrès.

M. Künziger, que les lecteurs de la *Revue de Belgique* connaissent sous le pseudonyme de Durand, et qui vient de remporter une médaille d'or à l'Académie pour son *Essai historique sur la propagande des encyclopédistes français en Belgique*, a résumé pour la Bibliothèque Gilon la triste histoire de la révolution des Pays-Bas en prenant pour titre : *Nos luttes contre l'intolérance et le despotisme au* XVIe *siècle.*

Ce livre de M. Künziger est un excellent ouvrage d'histoire ; le récit est complet, les vues sont hautes, les jugements sont sévères, comme ils devaient l'être, sans être entachés par l'animosité ou la passion. Malheureusement toute cette histoire est encore pour nous trop vivante, trop liée à nos luttes actuelles, et il est bien difficile de se soustraire aux influences qui s'exercent autour de soi. M. Künziger s'est maintenu autant qu'il l'a pu au point de vue de l'historien, c'est-à-dire du philosophe.

Pour réunir tant d'événements en une centaine de pages, l'éditeur a dû prendre un texte fort compact qui rend la lecture

Hosted by Google

pénible et qui influe peut-être sur l'effet que produit l'ouvrage même. Il nous a semblé que l'auteur avait trop entassé les faits, et que par suite il avait un peu négligé le côté pittoresque. Il ne suffit pas de s'adresser à la raison : l'imagination réclame sa part. Que de scènes dramatiques, émouvantes présente cette « lutte contre l'intolérance ! » Sans faire du roman historique on pouvait au moins s'y arrêter quelque peu. Le banquet de l'hôtel Culembourg, le supplice des comtes d'Egmont et de Hornes sont simplement indiqués.

M. Théodore Juste a commencé la série de ses portraits historiques par celui de *Joseph II*, et c'est, malgré la brièveté de l'ouvrage, l'une des bonnes productions du fécond historien. Profitant habilement de la correspondance de Joseph II, il le met pour ainsi dire en scène et nous fait assister au développement de ses pensées exprimées par lui-même. Cela est très-vivant, et le héros nous paraît d'autant plus sympathique, car on se trouve en présence d'un réformateur convaincu, plein des meilleures intentions. Ce sont ces convictions et cette confiance dans son œuvre qui font ensuite de Joseph II un despote : M. Juste a parfaitement expliqué à ce propos la révolution brabançonne, sans la justifier, de même qu'il n'a pas essayé non plus de justifier complétement Joseph II. En somme, excellent ouvrage que tout le monde lira avec fruit, et qui, sans toucher à notre situation politique actuelle, fera naître bien des réflexions fécondes.

Le dernier volume publié par la Bibliothèque Gilon est un roman de M. Emile Leclercq, intitulé : *A quelque chose malheur est bon.* La donnée est assez commune et les péripéties diverses qui ne font que retarder le récit sans y rien ajouter, n'ont guère d'originalité non plus. Mais l'intérêt, et un intérêt fort vif, se trouve dans les sentiments et dans les opinions des personnages. Pour les sentiments, il y a des scènes vraiment attendrissantes, et quant aux opinions, la situation actuelle des esprits, étudiée dans ses conséquences au village, donne au roman une vie des plus réelles.

Ce n'est pas l'originalité qui manque aux *Nouvelles du pays belge,* de M. Jed; nous serions tenté de reprocher à l'auteur d'en avoir trop, ou pour mieux dire de trop y viser. L'esprit qu'on veut avoir gâte celui qu'on a, et M. Jed en a assez pour ne pas s'égarer dans des recherches subtiles d'aventures compliquées et de tournures insolites. Le récit est souvent si décousu qu'on a peine à s'y reconnaître. En un mot, cela manque de simplicité. Bien des détails sont charmants, bien des observations piquantes, mais on sent trop le causeur aimable attendant l'approbation de ses auditeurs. Avec la moitié de la peine que s'est donnée M. Jed pour écrire ces nouvelles, ou plutôt en se contentant de ses propres qualités, de ses qualités naturelles, il eût fait une œuvre très-délicate, tantôt franchement plaisante et tantôt profondément attendrie.

Deux relations de voyages, aussi différentes que possible l'une de l'autre, appellent notre attention par des motifs également tout différents. L'une est l'*excursion à Gand et à Blankenberghe*

Hosted by Google

de la Société ouvrière Grétry de Liége, l'autre... un *voyage dans l'Afrique centrale.*

L'*excursion,* fort bien racontée par Violette, n'a pas pour but de nous faire connaître Gand et Blankenberghe, mais l'organisation de ces sociétés ouvrières, si chaleureusement recommandées par M. Laurent, et les heureux effets de ces promenades scolaires qui remplacent, pour ainsi dire, toute une éducation. Que de choses utiles on apprend ainsi à ces pauvres déshérités de la fortune, en leur inspirant le goût de ce qui est bon et de ce qui est beau! L'enseignement devient une fête. Une femme de cœur comme Violette devait en être frappée, et elle nous en parle en termes émus.

M. Adolphe Burdo nous transporte dans l'Afrique centrale. Il a parcouru les bords du Niger et du Bénué, et son voyage d'exploration se complique de mille aventures intéressantes, de descriptions très-bien observées, de détails de mœurs pris sur le vif. Notre hardi compatriote a passé huit mois dans ces contrées. Il était parti de Bordeaux le 5 avril 1878 et il rentrait en Belgique le 17 décembre, se félicitant de n'avoir eu, comme il nous l'apprend, « ni fièvre, ni aucune de ces affections qui déjà ont coûté la vie à tant d'autres voyageurs. » Il avait échappé également à des dangers de plusieurs espèces qu'il nous raconte avec une simplicité et une sincérité extrêmement attachantes. Indépendamment du haut intérêt que possède le sujet même, cette relation de voyage est un modèle pour ce genre littéraire. Il n'y a là ni vanité d'auteur, ni charlatanisme de voyageur. Quoique toujours lui-même en scène, il ne *pose* pas, et c'est un bien grand mérite, eu égard aux circonstances difficiles d'une telle expédition.

Nous ne pouvons mieux terminer cette chronique que par une des œuvres les plus littéraires que nous ayons eu à apprécier depuis longtemps. Il s'agit du *Paradoxe sur l'avocat*, de M. Edmond Picard. Pour ceux qui ont le goût bon, c'est un mets des plus délicats. Quel dommage qu'on ne nous en serve pas de temps à autre de cette qualité ! M. Edmond Picard est certainement l'écrivain le plus fin, le plus ingénieux que nous connaissions autour de nous, et cette finesse, loin de tomber jamais dans la subtilité, ne semble chez lui qu'une façon d'aiguiser le bon sens. Analyser ce morceau serait lui ôter sa saveur et son bouquet. Nous nous bornons à le recommander aux avocats, tant vieux que jeunes, qui ne pourront manquer d'y trouver de quoi se fortifier contre les difficultés de leur carrière, et même un antidote contre d'inévitables découragements.

Nous ne nous sommes occupé que de ce qui concerne la littérature proprement dite, et nous ne sommes pas au bout de notre tâche, mais force nous est de remettre à la prochaine livraison la question cléricale, la question militaire et les œuvres pour l'enseignement.

EUGÈNE VAN BEMMEL.

Hosted by Google

LA POLITIQUE DE LÉON XIII

ET

L'ÉCHANGE DE VUES.

Timeo Danaos et dona ferentes.

On raconte qu'un des principaux représentants du système absolutiste dans l'Europe contemporaine, le prince de Metternich, à la nouvelle des réformes poursuivies par Pie IX pendant les premiers mois de son règne, s'écria avec un désespoir comique : « Avoir vécu pour voir un pape libéralisant ! » Il devait bientôt reconnaître que ses idées gouvernementales n'avaient rien à craindre de ce côté et que, si un pape nouvellement élu peut, même de bonne foi, se plier à des concessions libérales, il ne tarde pas à être ressaisi par l'engrenage des dogmes et des traditions catholiques. On oublie trop que l'hostilité aux droits de la raison est non-seulement la condition naturelle, mais encore nécessaire de l'Église romaine. Sa doctrine religieuse repose en effet sur ce qu'elle qualifie elle-même d'insondables mystères. Tandis que les autres religions tâchent de se réconcilier avec les progrès de la science moderne, elle se déclare au-dessus de la raison et se fait gloire de son absurdité. C'est même là ce qui fait la force de son unité et la logique de son orthodoxie. Qu'elle consente à introduire le levier du libre examen dans l'échafaudage dogmatique fondé sur la révélation et couronné par l'infaillibilité du pape : tout l'édifice s'écroulera comme un château de

Hosted by Google

cartes. L'Église libéralisant ne serait plus l'Église; c'est pour l'avoir compris que les Jésuites ont obtenu dans son gouvernement une part aussi prépondérante.

Toutefois, il y a les masses qui ont contracté des besoins sociaux plus ou moins en contradiction avec certains préceptes de la discipline catholique; il y a les gouvernements qui ne se soucient pas de voir l'Église intervenir dans leurs relations avec leurs sujets. Ces considérations, à vrai dire, restent sans influence sur la fraction enthousiaste et militante du catholicisme, qui va droit devant elle dans les sphères de la théorie, sans se soucier des intérêts qu'elle froisse, ni des hostilités qu'elle soulève. Mais il reste dans l'Église certains esprits qui, moins confiants dans le secours de leur Providence ou plus accessibles aux calculs de la prudence humaine, comprennent la nécessité de compter avec ce qu'ils appellent les malheurs du temps. Sans renoncer à poursuivre un idéal qu'ils ne peuvent renier sans abdication, ils trouvent inutile de compliquer les difficultés de leur propagande par des provocations intempestives à l'égard de gouvernements qu'ils n'ont pas encore la force de dompter et dont ils pourraient peut-être, par quelques concessions de forme, obtenir la neutralité, sinon la bienveillance et la protection. C'est à un esprit de cette trempe, — bien plus dangereux pour la cause des idées modernes, — qu'est récemment échu le siége de saint Pierre. L'échange de vues que vient de publier le gouvernement belge[1] nous montre à l'œuvre la nouvelle politique de la Rome papale, qui, à l'antique adage de la Rome païenne : *Divide ut impera*, semble avoir substitué la devise non moins habile : *Endormir pour régner*.

Qui donc nous rendra ce bon, ce franc, ce loquace Pie IX, qui, lui du moins, avait le fanatisme et la superbe de l'emploi? Avec quel art il cultivait le calembour et l'excommunication ! Avec quelle naïveté il aspirait l'odeur de l'encens que les ultramontains des cinq parties du monde faisaient

[1] Correspondance diplomatique échangée entre le gouvernement belge et le Saint-Siége (*Documents parlementaires*. Annexe à la séance du 18 novembre 1879).

Hosted by Google

monter jusqu'à sa vice-divinité! Avec quelle redondance il anathématisait dans ses brefs et ses allocutions les tièdes, les timides, les prudents, chez qui il ne s'attendait guère, hélas! à rencontrer son successeur! Ses attaques incessantes contre les catholiques libéraux ont contribué, peut-être plus que tous les efforts des libres penseurs, à mûrir la crise religieuse en Europe et à amener le retour de notre parti au pouvoir. La seule annonce de la sécularisation de notre enseignement primaire l'eût fait sauter sur sa foudre, et, loin d'envoyer à nos évêques des conseils de modération, il n'eût pas manqué de joindre à leurs pastorales une de ces bonnes petites allocutions à l'emporte-pièce qui faisaient les délices des ultramontains. Cette excommunication supplémentaire n'eût pas fait perdre un élève de plus à nos écoles communales, car, après les violences de l'épiscopat, il n'y avait plus rien à faire sous ce rapport, et elle nous eût du moins épargné tous les embarras que la « question du Vatican » recèle dans ses flancs pour notre majorité libérale.

I

Quand Pie IX mourut, il avait trouvé moyen de se brouiller avec la Russie, l'Allemagne et la Suisse. Il était en froid avec l'Autriche et la France, pour ne rien dire de ses démêlés avec les États du nouveau monde, et il n'y avait pas jusqu'à la catholique administration de M. Malou qui ne lui gardât rancune de ses procédés. On ne doit pas cependant s'imaginer que les gouvernements — et surtout les gouvernements modernes, qui ont bien d'autres soucis — se lancent de gaieté de cœur dans le guêpier des querelles religieuses. Bien au contraire, ils ne demandent qu'à rester en paix avec l'Église, et, aujourd'hui encore, la plupart d'entre eux, vivant au jour le jour, seraient tout disposés à chercher en elle un point d'appui pour leur mission de conservation sociale, sans s'inquiéter du but final que poursuit sa propagande théocratique, si seulement elle s'abstenait de leur faire une opposition immédiate. C'est là ce qu'a admirablement

Hosted by Google

compris Léon XIII, esprit souple et délié, joignant la finesse de l'Italien à l'habileté du diplomate et à l'onctuosité du prélat.

On se rappelle qu'un de ses premiers actes, au lieu d'une déclaration de guerre à la société moderne, fut une Encyclique dirigée avec grand fracas contre les menées du socialisme. Il ne pouvait faire une avance plus directe et plus habile aux classes conservatrices et dirigeantes, dans tous les pays où le socialisme venait de prendre une extension redoutable. En réalité, l'Église romaine, qui a tant de points communs avec certaines écoles du socialisme autoritaire, ferait aussi bon ménage avec le parti socialiste qu'avec tout autre groupe révolutionnaire ou réactionnaire, dès qu'elle y trouverait son intérêt, et ce n'est pas ici le lieu de rappeler les tentatives de rapprochement qui ont été signalées en mainte occasion entre les adeptes de ce qu'on a nommé les deux Internationales. Mais, pour le moment, il y a évidemment plus d'avantages à exploiter les terreurs de la bourgeoisie que les appétits des masses. De là une manifestation qui avait à la fois pour but de marquer, sans bruit, une complète volte-face dans la politique du Vatican et de rappeler indirectement à des adversaires de la veille la valeur de l'alliance qu'on leur offrait.

Peu après, le cardinal Nina, qui avait remplacé le cardinal Franchi à la secrétairerie d'État, envoyait aux nonces une circulaire confidentielle dont nous trouvons le texte dans le recueil du gouvernement belge. « Le Saint-Père, y disait-on[1], « désire remédier aux maux dont souffre l'Eglise ; il est « convaincu que la plupart doivent être attribués non à des « inimitiés décidées et irréconciliables, mais proviennent « d'idées fausses et de préjugés. — Le vœu du Pape est de « vivre en paix avec toutes les puissances, et Sa Sainteté, « loin de vouloir se séparer du mouvement et de la vie civile « des Etats et des nations, désire leur apporter le contingent

[1] Dépêche 8. Le chargé d'affaires de Belgique au Ministre des affaires étrangères.

Hosted by Google

« des trésors de l'Église et de la force des peuples catholiques « intimement liée à la puissante organisation du Saint- « Siége. »

La circulaire trace ensuite la ligne de conduite que les nonces auront à garder pour seconder les intentions de la papauté. « Afin d'arriver à ce but, ils doivent veiller à ce « que, dès qu'une difficulté surgit entre le pouvoir religieux « et le pouvoir civil, ni l'un ni l'autre ne se fasse justice lui- « même, mais recourre au Saint-Siége, lequel veut non- « seulement éviter les malentendus, mais encore peut les « empêcher plus facilement lorsqu'il en a connaissance à « temps (c'est-à-dire avant que la publicité n'en ait altéré le « fond et envenimé les termes) et se trouve plus en mesure, « au moyen de son impartiale action, de sauvegarder la « convenance et la dignité des parties intéressées. Car on ne « peut nier que la majeure partie des conflits qui ont éclaté « dans notre siècle entre le Saint-Siége et les puissances « doit être attribuée au fait que la presse périodique s'en est « emparée avant qu'ils ne fussent portés sur le seul terrain « où on aurait pu les étouffer dans leur germe, celui des « rapports diplomatiques qui unissent le chef de l'Église « aux princes et aux chefs des gouvernements civils. »

On ne pourrait imaginer des paroles plus conciliantes dans la forme. Elles contrastent singulièrement avec le langage clair et hautain de Pie IX, anathémisant dans le Syllabus quiconque soutient que « le pontife romain peut et doit « se réconcilier et se mettre d'accord avec le progrès, avec le « libéralisme et avec la civilisation moderne ». Toutefois elles n'en laissent pas moins percer la prétention non-seulement de placer l'autorité ecclésiastique et le pouvoir civil sur un pied d'égalité, mais encore de confier à la papauté le rôle d'arbitre suprême dans les contestations qui pourraient surgir entre l'Église et l'État. Aussi ni le prince Gortchakoff, ni le prince de Bismarck ne s'y sont-ils laissé prendre jusqu'ici, quelle que fût l'ardeur de leur conflit avec les partis révolutionnaires. Nous n'avons pas ouï dire que le Vatican eût renoué ses négociations avec la Russie et l'on sait que

Hosted by Google

toutes les entrevues de Kissingen n'ont pas encore amené à Canossa le chancelier allemand. Quant à la Suisse, la paix religieuse ne s'est rétablie que dans le Jura, et encore après que le Vatican eut fermé les yeux sur l'introduction du système électoral dans la nomination des curés désormais choisis par leurs paroissiens.

En Belgique, le principe de la séparation entre l'Église et l'État ne permet pas de songer un seul instant à la combinaison mise en avant par le cardinal Nina pour prévenir par l'intervention de la curie romaine les conflits du clergé et du pouvoir civil. C'est ce que notre Envoyé près du Vatican ne manqua de lui faire observer en réponse à ses premières ouvertures. « C'est possible, répliqua Son Eminence, mais « seulement pour le cas où l'échange d'idées eût dû être « officiel et public, ce que je n'admets pas et ce que je « n'aurais pas désiré tant en vue du bien de l'Etat que de « celui de l'Église ; par ce procédé on aurait évité, au moins « en grande partie, les polémiques ardentes des deux côtés [1]. » Nous comprenons que l'honorable Secrétaire d'État ait quelque peu regimbé devant la publicité que notre gouvernement voulait donner à l'échange de vues, car ce langage, relevé du reste par M. Frère-Orban dans sa dépêche du 10 juillet 1879, n'est guère de nature à calmer les défiances et les appréhensions d'un peuple libre à l'égard de ce bloc enfariné qu'on nomme notre mission au Vatican. Il révèle par trop clairement pourquoi le Saint-Siége tient non-seulement à vivre en paix, mais encore à conserver des relations officielles avec le gouvernement belge.

Ce n'est pas assurément par pure affection pour la personne de notre Envoyé, que Sa Sainteté l'a retenu, en quelque sorte, par les basques de son habit diplomatique, lorsqu'il vint lui faire pressentir son rappel définitif. Si, pour le conserver au Vatican, elle a déconseillé aux catholiques d'attaquer notre pacte fondamental, blâmé leur projet de s'abstenir aux fêtes nationales de 1880, désavoué

[1] Dépêche 43.

Hosted by Google

les excès des évêques dans leur campagne contre la loi sur l'instruction primaire, enfin subi sans broncher, et même avec des compliments pour le style, un exposé de nos droits et de nos griefs qui fait honneur à la plume de l'honorable M. Frère-Orban, mais que Pie IX eût traité d'impie et de blasphématoire au premier chef, — croit-on que ce soit pour les beaux yeux d'une Constitution dont Léon XIII, d'accord avec les ultramontains, déclare lui-même réprouver une bonne partie, — ou encore en vue de nous fournir une arme électorale pour la lutte que nous engagerons avec le parti catholique aux élections prochaines? Il est clair que Léon XIII a dû voir dans le maintien de notre légation un grand avantage pour la cause de l'Église. Or, il ne peut s'agir ici d'un avantage purement spirituel, puisque les questions spirituelles se traitent directement, par voie hiérarchique, entre le Pape et l'épiscopat, sans que le pouvoir civil ait rien à y voir, ni la diplomatie à s'en mêler. L'article 16 de la Constitution offre à cet égard des garanties formelles. Dès lors, le seul avantage que le Saint-Siége puisse retirer de rapports officiels avec notre gouvernement réside dans les concessions qu'il peut nous arracher sur le terrain politique partout où notre législation se trouve en désaccord avec les doctrines ou les visées de l'Église. Favoriser, par l'entremise de notre légation, des transactions entre l'Église et l'État dans toutes les questions mixtes, — enseignement, bienfaisance, propriété des cimetières, organisation des fabriques d'église, etc., — c'est-à-dire un objet directement contraire au programme le plus élémentaire du parti libéral, comme à la notion traditionnelle de l'indépendance du pouvoir civil consacré par notre Constitution — telle est donc l'unique raison d'être que le Souverain Pontife assigne au maintien de ses relations diplomatiques avec les chefs du Gouvernement belge

Hosted by Google

II

Ce but apparaît surtout clairement dans les dépêches qui ont trait à la nouvelle loi sur l'enseignement primaire :

« Le Saint-Siége, dit le cardinal Nina à notre chargé d'affaires dans les premiers jours de février 1879 — peu après le dépôt du projet de loi, — offre aux pouvoirs constitués « l'entière force de son influence. Léon XIII, depuis le commencement de son règne, consacre tous ses efforts dans ce « but, et certes le gouvernement royal ne refuse pas de le « reconnaître. Maintenant cette influence ne peut être efficace si l'Église se voit privée des moyens pratiques de « l'exercer, *et le cas pourrait se présenter en Belgique, dans « l'hypothèse où le projet de loi sur l'enseignement public « récemment présenté aux Chambres serait, tel qu'il se trouve, « approuvé et sanctionné...* Le Saint-Siége pourra prêter au « gouvernement royal le concours de son autorité morale, « pleinement et sans restrictions, *pourvu que celui-ci corresponde « à une telle action* en exigeant de tous le respect dû « à la religion de l'immense majorité des Belges et à laquelle « malheureusement les adversaires des catholiques n'épargnent ni excès de langage, ni violence de procédés[1]. »

Cependant, les violences des évêques, non moins que l'attitude de la droite qui s'abstint de présenter aucun amendement, avaient favorisé le vote de la loi à peu près dans les termes primitifs du projet. Comme M. Frère-Orban était devenu plus pressant pour obtenir l'intervention du Saint-Siége près des évêques : « Pour permettre au Saint-Siége d'exercer « cette action pacificatrice, — rapporte notre envoyé au Vatican, dans sa lettre du 24 juin, — le secrétaire d'État « de Sa Sainteté compte sur le concours du gouvernement « qui seconderait utilement, dit Son Éminence, les intentions du Saint-Siége *en tenant compte du sentiment des « catholiques dans l'application de la loi.* » M. Frère-Orban

[1] Dépêche 24.

Hosted by Google

s'étant laissé aller à dire dans une dépêche antérieure que, si des amendements avaient été présentés dans le but d'améliorer le système de la loi « *sans en atteindre les principes fondamentaux* », le gouvernement et la majorité auraient pu accepter « toute modification de nature à satisfaire un intérêt légitime », le cardinal Nina en profite pour faire entendre à notre chargé d'affaires, le 28 juin, « que — en présence « des déclarations que le gouvernement aurait admis dans « le projet de loi sur l'instruction primaire *des modifications* « *de nature à satisfaire les désirs des catholiques*, — tout con- « flit eût pu être évité, si le Saint-Siége avait eu connais- « sance *à temps* des dispositions de la nouvelle législation et « *si surtout il avait été appelé à donner confidentiellement* « *son avis.* » — « J'espère, dit-il encore quelques jours plus « tard à l'adresse de M. Frère-Orban, que, s'il survient une « question pouvant donner lieu à de nouveaux différends « entre le pouvoir civil et le clergé, Son Excellence s'adres- « serait avec confiance au Saint-Siége, afin d'en prévenir « les résultats fâcheux. Je ne doute pas que si cette précau- « tion avait été prise pour la loi d'enseignement, le gouver- « nement du roi, d'accord avec le Saint-Siége, eût pu, *avec* « *quelques modifications préalables*, éviter l'agitation et le « trouble des esprits[1]. »

En vain M. Frère-Orban, dans sa dépêche du 20 juillet, fait-il observer que ce procédé serait peu en harmonie avec les principes de la souveraineté nationale, et qu'à moins de reconnaître un état de subordination, il devrait être suivi par le clergé comme par le pouvoir civil : « Les bulles du Souverain Pontife, ajoute-t-il, en tant qu'elles pourraient affecter la politique intérieure de l'État, les mandements des évêques devraient aussi être préalablement communiquées au pouvoir civil. Je ne pense pas que ce système serait accepté par le clergé, et toute autre considération à part, cela seul le ferait repousser par l'autre partie. » — Le cardinal Nina saisit avec empressement cette suggestion dont il ne veut pas voir

[1] Dépêche 46.

Hosted by Google

l'ironie : « Le cardinal m'a dit, — écrit M. le baron d'Anethan le 21 juillet — que, bien qu'en thèse générale le Saint-Siége « ne pût faire connaître préalablement ses actes, il pouvait « affirmer qu'il y avait des cas où le Saint-Siége se servirait « de ce moyen. Ce serait, disait-il, particulièrement *lorsqu'il* « *s'agirait de la coopération des deux pouvoirs* pour l'exécution « des décisions prises ou à prendre, par chacun d'eux, dans « un même pays. » Le 27 juillet, à la suite des nouvelles dénonciations que M. Frère-Orban lui envoie sur l'attitude de l'épiscopat, le secrétaire d'État fait une dernière tentative pour arracher au gouvernement belge un engagement indirect, une assurance indéterminée, qui soit un premier pas dans la voie d'une transaction. « Le cardinal, rapporte notre « Envoyé, désirerait que le gouvernement trouvât moyen de « donner quelques *assurances indirectes de nature à tran-* « *quilliser la conscience des catholiques*, et par là même faci- « liter à l'épiscopat d'entrer dans la voie sur laquelle la « haute intelligence du Souverain Pontife cherche à porter « les esprits excités des fidèles. »

Cette fois encore il en est pour ses frais. Cependant, dans la fameuse dépêche du 8 octobre, le ministre de Belgique, près le Saint-Siége, rapporte une affirmation du cardinal secrétaire d'État, sur laquelle nous appelons toute l'attention du public, car on y rencontre une équivoque que nous ne croyons pas avoir été signalée jusqu'à présent. « Sous le « rapport de la doctrine, m'a dit Son Eminence, la lettre des « prélats belges est parfaitement correcte ; mais les conclu- « sions tirées de principes justes peuvent être conduites « d'une manière inopportune, et parfois aussi poussées trop « loin, il me paraît que c'est le cas ici. Son Eminence ne « peut, du reste, que manifester ses regrets, car le Saint- « Père a fait tout ce qui dépendait de lui en recommandant « à plusieurs reprises le calme, la prudence et la modération. « — *Le cardinal eût désiré une autre solution qui se serait* « *produite, j'en ai la conviction*, m'a dit Son Eminence, *si* « *les conseils du pape avaient été suivis*. Du reste, a ajouté

Hosted by Google

« le cardinal Nina, les évêques ont agi dans la limite de « leur droit strict et sous leur propre responsabilité. »

On a surtout cherché dans cette déclaration un désaveu des évêques. Le désaveu y est, clair, formel, indiscutable, malgré toutes les défaites de la presse épiscopale. Mais le membre de phrase que nous avons souligné signifie-t-il simplement que, dans la conviction du cardinal Nina, si les conseils de calme, de prudence et de modération avaient été suivis par les évêques, les évêques auraient été plus calmes, plus prudents et plus modérés? Rapproché des passages que nous avons cités plus haut, ne signifierait-il pas plutôt que, dans la conviction du cardinal, si ces conseils avaient été suivis dès le début par les évêques, une autre solution se serait produite *entre l'Église et le pouvoir civil* sur la question de l'enseignement primaire?

C'est-à-dire que les négociations avec la curie romaine nous auraient valu, non pas une solution qui répondît aux « désirs des catholiques », car c'eût été la négation même de la loi, mais une série d'amendements, d'atténuations, tels que le rétablissement de l'enseignement religieux parmi les matières obligatoires du programme, l'introduction d'un cours de religion dans les écoles normales, l'admission aux fonctions d'instituteurs des élèves formés dans les écoles normales de l'épiscopat, etc. Le langage de M. Frère lui-même semble autoriser cette conclusion, lorsque, dans sa dépêche du 21 juin 1879, il parle d'amendements que le gouvernement eût acceptés pour autant qu'ils n'eussent pas porté atteinte aux principes fondamentaux de la loi. Or, si c'est là ce que nous aurait apporté, sans l'obstination de l'épiscopat et de la droite parlementaire, un échange de vues avec Rome sous un ministère dont on peut regretter certaines tergiversations, mais dont personne ne peut contester les intentions sincèrement libérales, — que ne devrions-nous pas attendre de notre légation au Vatican le jour où le pouvoir tomberait aux mains d'une majorité moins résolue et d'un gouvernement plus tiède?

Hosted by Google

III

Léon XIII ne s'y trompe pas, et pour calculer tous les avantages de la politique qu'il a adoptée à notre égard, il n'a eu qu'à faire appel aux souvenirs de sa propre carrière diplomatique. Il était nonce à Bruxelles dans les derniers jours du cabinet unioniste présidé par M. Nothomb. En vain M. Nothomb avait fait au clergé, dans l'enseignement primaire, toutes les concessions que consacre la loi de 1842. En vain il avait assuré aux élèves sortis des écoles normales instituées par l'épiscopat les deux tiers des places vacantes dans le corps enseignant et placé les deux écoles normales de l'État sous la direction d'un prêtre désigné par l'autorité épiscopale; en vain il avait ajourné l'ouverture des cours normaux annexés aux écoles primaires supérieures et conformé ses nominations de professeurs dans l'enseignement moyen aux recommandations du clergé. Les évêques réclamaient encore une augmentation de subsides pour leurs écoles normales, la limitation des élèves que pourraient recevoir les écoles normales de l'État, enfin des garanties et une part d'intervention dans la nomination des instituteurs. « Cette part et ces garanties, déclaraient-ils dans une lettre « collective à M. Nothomb en date du 23 novembre 1844, ne « peuvent résulter que d'un règlement fixe et précis de votre « administration, d'après lequel on ne procédera à aucune « nomination, ni dans les écoles primaires supérieures, ni « dans toute autre institution où nous sommes appelés à « prêter notre concours sans que nous ayons été préalable- « ment entendus, soit directement, soit indirectement dans « la personne de nos inspecteurs... Si cette part n'est pas « écrite dans la loi, nous ne sommes que plus en droit de « l'attendre de la loyauté du gouvernement qui a réclamé « notre concours et qui savait qu'il était à ce prix. » Par une circulaire aux curés sur la loi de 1842, ils avaient déjà émis la prétention de donner à l'ensemble de l'enseignement primaire une physionomie confessionnelle et catholique, bien

Hosted by Google

que la loi, dans la pensée de son auteur, dût borner l'action du clergé à la partie religieuse et morale de l'enseignement. M. Nothomb, ayant résisté à ces obsessions, se vit désormais attaqué dans les Chambres par les catholiques aussi bien que les libéraux et, entre ces deux feux, sa majorité unioniste se désagrégea rapidement pour recevoir le coup de grâce aux élections du 10 juin 1845.

Le nonce Pecci se rendit alors chez le président du cabinet[1] et, sans s'arrêter un seul instant à l'irrégularité de cette intervention dans les affaires intérieures du pays, lui offrit, moyennant certaines concessions, l'alliance du parti catholique, qui, malgré les récents succès des libéraux, gardait la majorité dans les Chambres. M. Nothomb était libéral et honnête homme; il donna sa démission et quitta pour toujours la carrière parlementaire. Mais, s'il eût accepté, que serait-il arrivé? Ce qui arriva huit mois plus tard, lorsque, après une dernière tentative de ministère mixte, sous la présidence de M. Van de Weyer, M. de Theux prit les rênes de l'administration : Un règlement général des écoles primaires en date du 15 août 1846 donna purement et simplement force de loi à la circulaire des évêques aux curés. « Ainsi fut fixé, dès le début, le double caractère de la loi de 1842 — dit la note annexée par M. Frère-Orban à la dépêche du 10 octobre 1879, pour être mise sous les yeux de Sa Sainteté, comme si l'ancien nonce Pecci ne savait pas à quoi s'en tenir à cet égard. — En principe, l'école était confessionnelle, admettait tous les enfants sans distinction de croyance religieuse et ne relevait que de l'autorité civile par l'intermédiaire de laquelle seulement le clergé pouvait y exercer son influence ; en réalité, grâce aux efforts persistants du clergé et à la condescendance des autorités publiques, elle tendait à devenir confessionnelle, appropriait son enseignement aux croyances du catholicisme exclusivement, et les prêtres de cette religion y exerçaient une autorité directe de tous les moments. »

[1] Th. Juste. *Le baron Nothomb.* Bruxelles, Muquardt, 1874. p. 117.

Hosted by Google

C'est à de pareils résultats que doit forcément aboutir toute transaction sur le terrain politique avec les prétentions de l'Église romaine et, pour une fois que, grâce à une révélation historique, nous surprenons l'immixtion de la curie dans nos affaires intérieures, que d'interventions analogues dont la trace nous échappe et dont cependant les conséquences sont suffisamment visibles dans notre histoire parlementaire !

Encore, si des ministres catholiques, voire unionistes, avaient seuls accepté l'appui intéressé de la curie romaine pour acheter par des concessions antilibérales le désarmement de l'épiscopat. Mais des cabinets libéraux ont eux-mêmes donné, sous ce rapport, l'exemple de déplorables faiblesses. La loi de 1850, sur l'enseignement moyen, avait admis l'instruction religieuse parmi les matières obligatoires du programme; mais elle avait soustrait le reste de l'enseignement, ainsi que la nomination des professeurs, à toute intervention du clergé. De là fureur de l'épiscopat, qui dénonça la loi dans ses mandements à l'indignation des catholiques, et intervention de Pie IX, qui, loin d'agir avec la prudence de Léon XIII, jeta hardiment « du combustible sur le feu » par une allocution prononcée contre la loi en plein consistoire. M. H. de Brouckère, qui représentait alors la Belgique près du Vatican, s'était inutilement entremis pour prévenir cette explosion : ni le pape, ni le ministère n'avaient rien voulu rabattre de leurs prétentions[1]. Mais bientôt au ministère de 1847 succéda une administration d'un libéralisme plus incolore, le cabinet Piercot, et cette fois l'entente se fit, — toujours aux dépens de nos principes. Il fut convenu que les communes resteraient libres d'assurer, par des conventions spéciales, le concours du clergé à leurs athénées et à leurs écoles moyennes. Le type de ces arrangements fut la célèbre convention d'Anvers, qui accordait au clergé dans l'instruction moyenne à peu près tous les droits qu'il tenait de la loi de 1842 dans l'enseignement primaire.

[1] Thonissen. *La Belgique sous le règne de Léopold Ier*. Louvain, 1861, t. 3, p. 258, note 2.

Hosted by Google

Suivant M. Frère-Orban, cet acte allait même au delà : « Il consacre, disait-il, dans la séance du 14 février 1854, la prétention si longtemps combattue par nos grandes villes d'obtenir pour le clergé une part d'intervention dans la nomination des professeurs, ce qu'on avait refusé même de consigner dans un règlement pour l'exécution de la loi sur l'enseignement primaire. » Sept membres de la gauche seulement eurent le courage de suivre M. Frère-Orban dans l'opposition qu'il faisait à ses successeurs du ministère, et 86 voix ratifièrent, à la demande de M. Piercot, ce nouveau fruit de nos pourparlers avec l'Église. Sans doute, c'était à une époque de réaction générale; mais les mauvais jours peuvent revenir, et alors ceux qui font mine de nous aider aujourd'hui en prêchant à leurs subordonnés « le calme, la prudence et la modération », pourraient bien nous faire payer cher le prétendu service qu'ils nous auront rendu [1].

IV

Nous venons de voir les inconvénients, voire les périls, que renferme pour le parti libéral le maintien de nos relations diplomatiques avec le Vatican. Voyons un peu quels en sont les avantages. Nous pouvons, sous ce rapport, accepter hardiment le débat sur le récent échange de vues qui renferme le maximum des concessions imposables à un pape.

En ce qui concerne les attaques contre notre pacte fondamental, Sa Sainteté a déclaré de la façon la plus formelle qu'elle ne peut ni les louer, ni les encourager. D'après le

[1] En 1855, M. de Decker, ministre de l'intérieur dans le cabinet catholique du vicomte Vilain XIIII, se vit violemment attaqué par les évêques pour n'avoir pas destitué M. Laurent et d'autres professeurs désagréables au clergé. Les évêques fulminèrent contre l'enseignement public à tous les degrés des mandements qui trouvèrent de l'écho jusque sur les bancs de la majorité. M. Vilain XIIII s'adressa alors à Rome pour obtenir que le pape modérât la fougue épiscopale. Que se passa-t-il dans cet échange de vues? Nous l'ignorons; mais les évêques cessèrent leur opposition, et le gouvernement, de son côté, présenta le projet de loi sur les établissements de bienfaisance, qui était une tentative déguisée pour rétablir la mainmorte et qui devait faire tomber le ministère sous le poids de l'indignation publique.

Hosted by Google

cardinal Nina, le Saint-Père a même envoyé à son représentant de Bruxelles « l'ordre de faire savoir aux évê- « ques et à tous les catholiques belges qui l'entretiendraient « sur ce sujet, que le Saint-Père ne peut en aucune façon « approuver que l'on attaque la Constitution, ni même que, « dans les circonstances actuelles, on en demande une modi- « fication de quelque nature qu'elle soit, et cela par la raison « que la Constitution, si elle contient des articles non con- « formes à la doctrine de l'Église, n'en renferme pas moins « des avantages auxquels le Saint-Siége attache un très- « grand prix. »

Parlant en personne aux journalistes belges venus à Rome le 3 mars 1879, Léon XIII leur aurait dit également, suivant la relation de notre ministre à Rome : « La situation « du catholicisme en Belgique, après une expérience d'un « demi-siècle, démontre que dans l'état actuel de la société « moderne, le système de liberté établi dans ce pays est le « plus favorable à l'Église. Les catholiques doivent donc « non-seulement s'abstenir d'attaquer cette Constitution, « mais encore la défendre. »

Pour comprendre l'importance de ces déclarations, il faut les rapprocher des anathèmes prononcés par Pie IX contre toutes les libertés modernes en général, et notamment du bref où il condamne même ceux qui se bornent à « les favo- « riser et les défendre comme nécessaires à la condition « présente des choses et à la marche du progrès ». Les paroles de Léon XIII sont donc un désaveu formel et complet de l'attitude prise en Belgique par la presse ultramontaine, et nous comprenons qu'au premier abord on soit tenté de considérer comme un succès important pour le pays la disparition d'un parti qui rêvait le renversement de nos institutions. Mais, lorsqu'on songe au petit nombre de ses adhérents en dehors du clergé et à son impuissance de jamais tenter la réalisation de ses utopies, sans être immédiatement balayé par le flot de l'opinion publique, on est presque tenté de regretter ce groupe d'hallucinés qui jouait le rôle de l'ilote ivre pour dégoûter nos concitoyens du cléricalisme. Au

Hosted by Google

point de vue libéral, nous pouvons certainement attribuer à ses déclamations une bonne part du revirement qui nous a rendu le pouvoir en juin 1878, et nous ne devons aucune reconnaissance à Léon XIII, pour des protestations qui, commandées par l'intérêt de l'Église, font exclusivement les affaires du *Journal de Bruxelles* et de la droite modérée, comme ceux-ci se sont du reste empressés de le constater, à la première connaissance des déclarations papales.

Un autre avantage qu'on a attribué à l'échange de vues, c'est le désaveu infligé par le pape au projet qu'avait conçu l'épiscopat de s'abstenir aux fêtes de 1880. Le clergé voulait prendre le deuil en cette occasion. Il revêtira ses habits de fête. Nous en sommes bien aise. Mais, ainsi que le fait remarquer M. Frère-Orban dans une de ses dépêches, si ces messieurs avaient persisté dans leur projet, ils auraient été les seuls à en pâtir. Il eût été même assez piquant de voir le parti catholique affirmer ses divisions par la présence des uns et l'absence des autres aux solennités du cinquantième anniversaire de notre indépendance. Mais ce n'est pas nous qui en aurions été embarrassés.

Reste le blâme indirect que le pape a infligé aux actes des évêques dans leur campagne contre la loi du 1er juillet 1879. Toutes les subtilités de l'épiscopat ne feront pas que ce désaveu ne puisse être utilisé dans un double but : rassurer la conscience des familles terrorisées par les violences du clergé et combattre aux prochaines élections les candidats d'un parti inféodé à la politique de l'épiscopat. Mais croire que les évêques désarmeront devant les « conseils » du Saint-Siége, c'est se bercer d'illusions. Ils nieront que le pape les ait désavoués, et les brebis « que n'a pas encore infectées le virus libéral », pour parler comme Pie IX, ajouteront certes plus de foi à leur démenti qu'à toutes les affirmations de M. Frère-Orban et de la presse libérale. Le cardinal Nina a du reste déclaré lui-même, au nom du Saint-Père—dans la conversation qui clôt de sa part l'échange de vues — que « les évêques ont agi dans la limite de leur « droit strict et sous leur propre responsabilité. »

Hosted by Google

Ainsi rien ne sera changé, sauf que, pour dessiller les yeux du pays, nous n'aurons plus à faire valoir d'attaques directes contre la Constitution. Le clergé daignera honorer de sa présence, si on lui fait la part belle, le cinquantième anniversaire d'une Constitutiou où, au point de vue doctrinal, il verra toujours le malheur des temps; dans l'intervalle, il continuera à excommunier individuellement tous ceux que peut affecter le refus des sacrements, à transformer la chaire de vérité en tribune d'injures et de calomnies, à négliger enfin tous les devoirs du sacerdoce pour l'emploi plus utile de courtier électoral au profit des candidats patronnés par l'épiscopat.

D'après le cardinal Nina, « Sa Sainteté ne peut ni blâmer « ni désavouer les principes sur lesquels les évêques se « basent; elle peut seulement engager l'épiscopat belge à « n'appliquer qu'avec une extrême réserve les instructions « contenues dans la lettre collective du 1er septembre. » — Le beau billet que nous donne là Son Éminence! Des esprits naïfs ont pu croire que l'épiscopat allait profiter de la porte entr'ouverte avec tant de ménagements pour effectuer une retraite honorable. On voit ce qu'il faut en rabattre par la récente lettre du cardinal-archevêque de Malines sur *le prétendu désaccord avec le Saint-Siège au sujet de la loi de* 1879. Après avoir nié l'existence de ce désaccord, en des termes que l'*Étoile* appelle un acte de rébellion contre le Saint-Siége, loin d'annoncer que le clergé se montrera plus large à l'avenir en étendant le nombre des « cas exceptionnels où l'on peut tolérer que des instituteurs catholiques gardent leurs fonctions dans les écoles catholiques », il ajoute: « Les exceptions « dont nous parlons, il est impossible de le nier de bonne « foi, seront rares et passagères en Belgique, sous le régime « de la loi préparée dans les Loges et votée par les Chambres « à une très-faible majorité. Et pourquoi ces cas exception- « nels sont-ils rares et passagers? Parce que la loi est faite « pour être observée, parce qu'elle établit elle-même les « moyens d'empêcher que les nouvelles écoles d'indifféren- « tisme ne redeviennent jamais des écoles confessionnelles,

Hosted by Google

« comme elles le sont devenues dans certaines provinces de « Hollande où la population est catholique. »

V

La voix populaire, qui ne s'arrête pas aux finesses de la diplomatie, mais qui, dans son gros bon sens, a souvent de ces mots où se peignent les situations, a appliqué dès le début à l'attitude du Souverain Pontife, ce dilemme que justifie de plus en plus l'attitude du clergé : Complice ou impuissant! Nous ne pouvons croire Léon XIII complice de violences qui vont à l'encontre du but révélé dans toute cette correspondance. Mais nous le croyons profondément impuissant, non pas tant vis-à-vis des hommes que vis-à-vis des faits, non pas tant devant des subordonnés qu'il peut traiter comme il a traité l'évêque de Tournai, que devant des doctrines dont il ne peut renier les applications sans renier ses prédécesseurs et, par suite, sans se renier lui-même. Les papes, quels que soient leurs sentiments intimes, sont désormais les prisonniers de leur infaillibilité. Voilà le vrai cachot du Vatican.

Du reste, comme tactique, les évêques ont peut-être eu raison contre le Pape. Léon XIII, qui voit les choses de haut, les voit aussi de loin. Vivant parmi les populations italiennes, devenues sceptiques pour avoir vu la papauté de trop près, il a un peu oublié l'énorme ascendant que le clergé exerce sur une partie des populations belges, et sa politique de modération n'eût certes pas donné aux écoles cléricales l'effrayant développement que leur ont valu les violences de l'épiscopat.

Mais, dussent même nos évêques, maintenant que le tour est joué, prêter l'oreille aux avis modérateurs du Saint-Siége, nous estimerions encore qu'il y a, pour le parti libéral, plus à perdre qu'à gagner dans le maintien de notre légation au Vatican. La politique unioniste, mixte, neutre, que M. P. Devaux dénonçait déjà comme un anachronisme dans la *Revue nationale* de 1839, et qui sombra définitivement avec le cabinet

Hosted by Google

Van de Weyer, en 1846, peut s'accommoder d'une institution qui a pour unique but de ménager des compromis entre le pouvoir civil et l'autorité ecclésiastique. Mais la politique libérale, la politique que nous avons fait triompher au mois de juin 1878 et que le ministère actuel représente au pouvoir, a précisément pour objet d'en finir avec ces transactions qui ont si longtemps entravé le développement rationnel de nos institutions. Et qu'on ne s'y trompe pas. Ce que nous dénonçons ici, ce ne sont pas les transactions entre les divers éléments du parti libéral : c'est seulement au prix de concessions réciproques que nous pouvons maintenir l'union de notre parti, et ces concessions s'imposent en tant qu'elles ont pour résultat d'avancer la réalisation de notre programme. Mais ce dont nous ne voulons à aucun prix, ce sont les transactions avec l'ennemi commun, et voilà pourquoi nous repoussons, à Rome comme à Bruxelles, tout ce qui est de nature à favoriser des compromis politiques avec l'Église romaine. Le ministère affirme qu'il ne peut être question de compromis, ni même de négociations avec la Papauté; qu'il s'agit simplement de maintenir près du Saint-Père une mission de courtoisie, voire une mission de reconnaissance. Nous l'admettons bien en ce qui concerne nos ministres d'aujourd'hui, mais qui peut répondre de nos ministres de demain? Or, gouverner, c'est prévoir; Léon XIII vient de nous en donner une nouvelle preuve par une politique qui se base tout entière sur l'imprévoyance des gouvernements et des peuples.

GOBLET D'ALVIELLA.

Hosted by Google

LETTRES D'ITALIE[1].

A MONSIEUR LE COMTE GOBLET D'ALVIELLA.

MON CHER AMI,

CASTELLAMARE. — Grâce aux recommandations du maire de Castellamare, M. Scherillo, et du sous-préfet, comte Gabardi, on nous fait visiter dans tous ses détails l'arsenal et le colossal cuirassé qui y est en construction, l'*Italia*. L'*Italia* est plus grand que le fameux *Duilio*, dont on a tant parlé. Il portera des canons de cent et peut-être de cent vingt tonnes. Le navire est si immense, que pour les moindres manœuvres, il faudra l'emploi de la vapeur, et pour transmettre des ordres, le télégraphe électrique. Il coûtera vingt-quatre millions, et le *Lépante* autant; le *Duilio* et le *Dandolo* vingt-deux millions. Ces quatre navires, tout armés et équipés, reviendront donc à cent millions. Je n'hésite pas à dire que c'est insensé. On ne peut réprimer un sentiment d'indignation quand on voit la misère de la population rurale. Je crois, en outre, que des bâtiments du type de l'*Italia* ne rendront aucun service. Ils sont destinés à visiter le fond de la mer à la première rencontre. La tourelle pour les canons et la chambre des machines sont les seules

[1] Voir les livraisons des 15 janvier, 15 février, 15 mars, 15 avril, 15 mai, 15 juin, 15 juillet, 15 septembre et 15 novembre 1879.

Hosted by Google

parties vraiment invulnérables. Toute la coque du bâtiment est en tôle mince, de deux ou trois centimètres au plus. Elle est double, il est vrai, et l'intervalle sera rempli de charbons. En outre, le bâtiment est divisé en un grand nombre de compartiments étanches, de sorte qu'il peut être atteint et transpercé par les boulets sans couler. Mais supposons deux ou trois de ces compartiments percés,— et tout boulet y pénétrera; aussitôt l'eau y entre, le bâtiment perd nécessairement une partie de sa vitesse et de sa « maniabilité » et, dès lors, il est perdu. Un navire-bélier, petit mais rapide, le coulera sans peine. C'est ainsi qu'à Lissa, Tegethof a coulé les cuirassés italiens avec ses navires de bois. Ces colossales constructions sont la proie désignée des bateaux-torpilles et des bateaux-espadons.

L'Italie possède douze cuirassés; mais il n'y en a jamais que quatre ou cinq qui sont en état de prendre la mer, et presque aucun ne fait de croisière effective. On donne aux officiers de marine une excellente instruction théorique, mais la pratique leur fait défaut. On ne voit guère le pavillon italien sur les mers lointaines. Tout l'argent disponible est consacré à construire des cuirassés gigantesques que nul ne saura manier. On prépare soigneusement les éléments d'un nouveau et colossal Lissa.

Ce n'est pas ainsi que font les États-Unis qui, eux, pourtant, ne manquent pas d'argent, puisque tous les ans ils remboursent trois cents ou quatre cents millions de leur dette. Ils gardent leurs anciens navires qu'ils envoient sur toutes les mers, et ainsi ils forment de bons marins, ce qui est la chose essentielle. Les innovations sont si fréquentes maintenant, qu'un bâtiment à peine achevé devient une nonvaleur. On estime que l'Angleterre possède en tout trois navires sérieux.

L'Italie a voulu avoir des cuirassés plus puissants que ceux des autres États, mais elle ne forme pas les hommes qui devront les manœuvrer. On gaspille les millions pour exécuter les idées souvent chimériques des ministres qui se succèdent.

Hosted by Google

A quoi bon d'ailleurs toute cette flotte de cuirassés? Ce n'est point par mer que la France ou l'Autriche envahiront jamais l'Italie. L'ère des débarquements est passée, pour deux raisons. D'abord, les armées sont trop nombreuses et ensuite, grâce aux chemins de fer et aux télégraphes, on peut amener aussitôt des forces supérieures au point où l'ennemi débarque. Croit-on qu'en 1854, les Anglais et les Français auraient pu se maintenir en Crimée, si la Russie avait eu des chemins de fer? En 1870, la France dominait complétement la mer : à quoi cela lui a-t-il servi? C'est là ce qui fait aujourd'hui la faiblesse de l'Angleterre. Que sont les trente mille hommes qu'elle peut jeter sur l'une ou l'autre côte? Pas même un corps d'armée et la Russie en a vingt, l'Allemagne seize et la France ou l'Autriche tout autant.

Pauvres cultivateurs italiens! Que de misères, que de souffrances, que de larmes et aussi que de vices et de crimes représentent ces cent millions que coûteront ces quatre cuirassés! Colossale et coupable folie!

— Je m'entretiens avec l'officier qui nous guide de la marine marchande de l'Italie. Depuis quelques années, elle souffre cruellement. Naguère encore on construisait cent mille tonnes de navires par an. En 1877, on est tombé à quarante-trois mille, en 1878 à trente-trois mille et en ce moment les chantiers de la Ligurie sont déserts. Le tonnage total a diminué de dix mille tonnes en 1877 et de quarante mille en 1878. Le député Boselli et le professeur d'économie politique de Gênes, Virgilio, en ont indiqué les raisons. Les frets ont diminué considérablement, de 15, 20 et 30 p. c. Pourquoi? D'abord, parce que la crise générale de l'industrie a réduit la quantité des marchandises à transporter : cause transitoire. En second lieu, à cause de la concurrence des navires à vapeur. Les bâtiments italiens sont en bois, à voile et de petit tonnage. Le bon marché du fer et du charbon permet de construire à bas prix d'énormes bâtiments très-longs et très-rapides de 2,000 à 3,000 tonneaux. L'équipage n'augmente pas à proportion du tonnage, et comme le bateau à vapeur fait trois ou quatre voyages pen-

Hosted by Google

dant que le voilier en fait un, le capital et le personnel donnent un effet utile triple ou quadruple; d'où économie énorme. Avec les nouvelles chaudières on use trois fois moins de charbon. Au lieu de trois kilogrammes par heure et par cheval, il n'en faut plus qu'un. Il résulte de là que les vapeurs tendent à remplacer les voiliers. C'est une révolution inévitable.

En 1873, le tonnage général du monde était estimé à 14 1/2 millions de tonnes à voile et à 3 1/2 millions de tonnes à vapeur. En 1879, on compte 14,300,000 tonnes à voile et 6,000,000 tonnes à vapeur. Celles-ci ont donc presque doublé. Que peut faire la marine italienne? Acheter des vapeurs en fer en Angleterre. Pour le matériel, le bon marché du fer et du charbon donne aux Anglais un avantage décidé; mais, sur des navires construits en Angleterre, les Italiens peuvent naviguer à meilleur marché, parce que les matelots sont plus sobres et les officiers moins rétribués. Si, par les droits protecteurs, on forçait les armateurs à faire construire les navires en fer en Italie, le prix de revient serait trop élevé et la concurrence impossible, à cause de l'intérêt et de l'amortissement d'un capital beaucoup plus grand.

— Nous causons de la *Pellagra* avec l'ingénieur Franchiotti logé à notre hôtel. C'est une maladie affreuse qui règne parmi les ouvriers agricoles de la Lombardie. Elle commence par des douleurs à l'épine dorsale. La vue et l'ouïe s'affaiblissent, le corps est agité par un tremblement convulsif. La maladie lentement progresse et aboutit à la folie, à l'hébêtement et enfin à la mort. Elle est héréditaire comme la lèpre et le crétinisme. Le nombre des « pellagreux » augmente régulièrement. En 1830, en Lombardie, on en comptait 20,000, en 1856, 38,000 et aujourd'hui presque deux fois autant. La cause de ce fléau est parfaitement connue. Il n'atteint que les gens de la campagne qui mangent exclusivement de la polenta de maïs. C'est, paraît-il, une erreur de croire que c'est la farine humide ou avariée qui produit la pellagra. Elle règne dans les régions les plus

Hosted by Google

sèches où le maïs est parfaitement conservé. Il faut en conclure que c'est l'usage *exclusif* du maïs qui en est la cause.

Les ouvriers agricoles qui ne sont pas attachés à une ferme, les *disobligati*, obtiennent un salaire de 1 franc à 1 fr. 20 c. par jour. Ils sont donc dans la misère, quoiqu'ils travaillent de douze à quatorze heures par jour. Leurs habitations sont humides, sombres, malsaines : elles engendrent la fièvre et l'appauvrissement du sang. L'introduction de la pomme de terre et du maïs, qu'on serait tenté de bénir, puisqu'elles livrent un très-grand produit, a été, en dernier résultat, un malheur pour l'ouvrier. Il peut maintenant se nourrir d'aliments meilleur marché, mais de qualité très-inférieure. Le salaire tendant à atteindre le minimum de ce qui est nécessaire pour subsister, l'ouvrier est réduit à la pomme de terre et au maïs, comme il l'est en Asie, au riz. Autrefois, il mangeait plus de pain et de viande, et était plus robuste. J'attribue à l'abus de la pomme de terre le lymphatisme et les maladies de poitrine si communes en Hollande. Dans ces climats humides et froids il faut une nourriture animale.

La commission d'enquête, au sujet de la pellagra, dit très-bien : « La cause de cette maladie est l'extrême misère, de sorte que sous la question médicale nous trouvons la question sociale. » Quel serait le remède? Évidemment une meilleure répartition de la propriété. C'est en Lombardie qu'on regrette surtout la disparition des communaux et de l'*Allmend*. Comme le sort de ces pauvres cultivateurs serait différent si, comme en Suisse, chaque famille avait droit à la jouissance gratuite d'un demi-hectare de terre arable, d'un pâturage pour entretenir une vache et de bois pour le chauffage et les constructions ! Oh ! économistes, quand vous avez prêché partout la vente des communaux, vous n'avez songé qu'à accroître la production ; vous avez oublié que la question de la répartition importe bien plus au bien-être de ce peuple.

— Nous comptons visiter Salerne et Pestum. Arrivés à la gare, le train est parti. Cinq ou six voitures se précipitent sur nous. Les cochers crient à tue-tête : *Andiamo colla vet-*

Hosted by Google

tura. — *Quindici franchi.* — *Dodici.* — *Dieci-Otto.* L'un s'empare de notre malle, un autre de notre sac, un troisième nous entraîne de force. C'est un combat en règle. La course est longue et le prix paraît dérisoire. J'hésite. Les habiles gens nous laisseront à moitié chemin, mais leur plan était mieux conçu. A tout hasard j'en veux faire l'essai. Je choisis la meilleure calèche au prix fixé de dix francs. Nos coursiers ressemblent aux chevaux morts dont parle Alexandre Dumas dans le *Corricolo*. L'un est un grand blanc, un vrai squelette, les jambes arquées, blessées, complétement sur les boulets; le second est un petit sarde qui ne va qu'au galop. Je m'attends à les voir tomber à chaque instant et cependant ils nous conduisent d'une haleine jusqu'à Salerne. Nous traversons ces riches villages de la plaine pompéienne, la Cava, si pittoresque avec ses ponts suspendus sur les ravins, le chemin de fer au sommet d'un rocher et la vue du golfe dans le fond.

A Salerne, très-curieuse cathédrale avec le tombeau de Hildebrand. On a fait une belle promenade le long de la mer, mais les vagues démolissent déjà le mur d'eau qui la soutient et on ne le répare pas. C'est trop souvent le cas ici. On se ruine pour bâtir, et il ne reste rien pour entretenir; souvent on ne peut achever. La ville s'est endettée pour construire un gigantesque théâtre. Notre cocher propose de nous conduire le lendemain à Pestum. — Impossible, lui dis-je, vos chevaux sont à bout. — Laissez faire, Excellence, je vous y mènerai en trois heures. C'était là son idée, en faisant la course de Salerne pour un prix si minime. J'accepte, ne fût-ce que pour voir ce miracle. Nous logeons à l'hôtel d'Angleterre, dont la salle à manger et la cuisine se trouvent au dernier étage, sous les combles. Du balcon, vue sur le golfe baigné des molles clartés de la lune, avec les noirs sommets du Sant'Angelo, qui, à droite, se découpe sur le ciel clair et étoilé. Les vagues se brisent sur les ruines du mur d'eau démoli, comme sur des écueils, et projettent des gerbes d'écume blanche jusqu'à la hauteur du second étage.

Le lendemain matin à Battipaglia, station du chemin de

Hosted by Google

fer qui se dirige vers les Calabres, nous trouvons notre calèche avec nos chevaux morts. Ils ont cheminé une partie de la nuit. Nous partons à 9 heures et à midi nous sommes à Pestum : ils ont fait leurs 30 kilomètres d'une trotte. Le fouet et la parole les excitent sans cesse. Car, si on les met au pas, ils s'arrêtent, et pour les remettre en mouvement il faut que le jeune fils du cocher qui nous sert de valet de pied, les tire par la bride, tandis que le père frappe à tour de bras. Une fois partis, ils vont toujours. Quand ils seront rentrés à Salerne ce soir ils auront fait leurs 100 kilomètres.

Depuis que je suis venu ici, le pays est bien changé. La route est bonne. Un pont sur le Sélé, le Silarus des anciens, remplace le bac qu'on passait avec peine autrefois. Pendant deux à trois lieues, on voit des fermes et des champs régulièrement cultivés. Les grandes pâtures marécageuses, où errent les buffles, ont beaucoup diminué. La charrue les rogne chaque année.

A droite, au milieu d'un massif de sapins, s'élève une solide habitation badigeonnée en rose. C'est un pavillon de chasse du roi. Victor-Emmanuel y venait traquer le sanglier. Sur la route on rencontre des gendarmes à cheval et beaucoup de charrettes ; on ne se croirait pas dans le domaine des brigands. On prétend que les carabiniers les ont décidément fait disparaître. Les progrès de la culture montrent clairement ce que produit ici la sécurité. A Pestum même, on aperçoit une petite caserne où cinq gendarmes jouent au bouchon. C'est bon signe.

Les temples, surtout celui de Neptune, sont, à mon avis, les plus beaux monuments de l'Italie. Il n'y a que les temples du Nil qui m'aient fait plus d'impression. Au lieu d'être déshonorés par l'entourage de constructions vulgaires, ils s'élèvent seuls dans la solitude. Ils sont intacts : il n'y manque que les toits qui, étant en bois, ont disparu. Ils ont été respectés par le moyen âge. Jamais ils n'ont été transformés en maisons, en église ou en château fort. C'est une rare exception. Après que la ville eut été ruinée par les Sarrasins au IX^e^ siècle, elle ne s'est plus relevée. Les habitants se sont réfugiés sur les hau-

Hosted by Google

teurs de Capaccio, et la malaria a fait le désert. On peut ainsi goûter sans mélange la beauté austère de l'architecture grecque. Entre les colonnes du plus beau ton jaunâtre, toutes dorées par le soleil, s'étend la ligne d'un bleu intense de la mer. Ces colonnes sont doriques et cannelées, sans soubassement ; elles sont gigantesques et soutiennent un entablement d'une puissance admirable, et, aux deux extrémités, les lourds frontons surbaissés. Elles s'amincissent en courbe vers le haut où s'étalent les chapiteaux en forme de champignon. Les marches pour monter aux portiques y sont encore toutes. Elles ne sont pas enterrées sous la terre et les débris accumulés, comme le sont ordinairement les édifices anciens situés dans les villes.

D'où vient que ces monuments me paraissent si beaux ? Est-ce un préjugé? Peut-être. Je ne le crois pas cependant. Tout d'abord ils donnent l'idée d'une stabilité permanente et d'une durée éternelle. Des dés de marbre superposés forment les colonnes, et l'entablement se compose de pierres énormes, qui vont du milieu d'un chapiteau à l'autre ; cela est solide comme une œuvre de la nature. Aussi, depuis plus de deux mille ans, rien n'a bougé. Ces constructions sans toiture résistent aux intempéries des saisons et aux tremblements de terre. Abandonnez ainsi, sans réparation, un de nos monuments modernes, dans un siècle qu'en restera-t-il ? Voyez nos églises gothiques : elles sont un défi aux lois de l'équilibre. Elles ne se tiennent debout que grâce aux tirants de fer, aux contreforts, aux arcs-boutants. Rappelez-vous la cathédrale de Cologne par exemple : on dirait que l'édifice est encore soutenu par ses échafaudages. Il est vrai que cela sert de prétexte à toute espèce de charmants motifs d'architecture. Dans le temple grec, au contraire, absence complète d'ornements. Rien ne parle aux sens, rien ne « saute aux yeux ». La beauté résulte de l'harmonie des proportions ; elle est donc tout idéale et mathématique. Elle est basée, comme la beauté du Kosmos dans le système de Pythagore, sur la loi des nombres et sur le rapport des formes géométriques.

Le charme délicat de la sobriété, voilà ce qu'ont admira-

Hosted by Google

blement compris les Grecs. L'esprit attique consiste précisément dans cette finesse du style. Le trait est indiqué, non lourdement souligné. La clarté, le mot juste. Rien de trop *ne quid nimis*. Le Parthénon est plus riche que le temple de Neptune, cependant les statues du fronton, les chevaux des métopes, dans l'entablement, et la fameuse frise au haut du mur du portique n'empêchent pas l'impression d'une extrême simplicité. Des murs unis de marbre blanc et de grandes lignes se profilant sur l'horizon, voilà ce que le regard aperçoit d'abord. Les bas-reliefs n'apparaissent que quand on examine de plus près. La profusion d'ornements des pagodes de l'Inde ou de la renaissance flamande frappent et étonnent, mais c'est d'un autre ordre et inférieur. C'est la déclamation, l'emphase, l'exagération de l'homme charnel, débordant de vie grossière. L'art grec, c'est l'exquise distinction des divinités de l'Olympe. Les grands architectes italiens du XVI^e^ siècle et quelques-uns de ceux de la France actuelle ont compris et atteint ce charme suprême de la simplicité et de la sobriété. En Belgique aujourd'hui, on abuse de l'ornement, on ne sait pas sacrifier les parties accessoires pour faire ressortir les principales. Ainsi, dans nos maisons de style classique, il faudrait que les fenêtres du second fussent très simples, afin de donner du relief à celles du premier.

Je voudrais qu'on plaçât dans nos athénées, dans nos universités, dans nos écoles normales, partout où l'on parle de l'antiquité, de grandes photographies représentant les chefs-d'œuvre de la statuaire et de l'architecture de la Grèce. On se pénétrerait de la beauté de l'art ancien par les yeux, au lieu d'y arriver péniblement — si on y arrive — par le laborieux effort d'une version à coups de dictionnaire. Introduisons « les leçons de choses » même dans l'enseignement des humanités, comme on l'a fait si parfaitement dans l'École modèle de Bruxelles.

— Connaissez-vous une route plus ravissante que celle de Salerne à Amalfi? Elle suit constamment le bord de la mer, mais tantot elle est à pic, au sommet des rochers, tantôt elle descend dans une gorge où s'est niché un village

Hosted by Google

de pêcheurs et de fabricants de macaroni. Partout où on a pu construire des gradins et amener un filet d'eau, des jardins de citronniers font luire leurs beaux fruits d'or au milieu du vert éclatant du feuillage : *im dunklen Laub die gold Oranjen glühen*. Des châteaux forts, au moyen âge, ont été bâtis sur les points les plus escarpés, pour défendre le pays contre les descentes des pirates barbaresques. Au delà du golfe, où dort la mer bleue, apparaissent les blanches constructions de Salerne et la silhouette presque effacée des temples de Pestum. La route de Castellamare est bien belle aussi et on y a la vue du Vésuve et de Naples. Mais celle-ci est plus sauvage et plus « africaine » ; on est ici en plein midi et protégé contre le vent du nord. C'est un autre climat. Ravello et son château moresque habité par un Anglais qui en a fait un paradis, tout cela aussi est incomparable. D'Amalfi une barque nous conduit en cinq heures à Capri.

Capri. — Je ne connais pas en Europe de site plus extraordinaire et plus charmant. Cette île n'est qu'un immense rocher calcaire dont les parois inaccessibles plongent partout à pic dans la mer, sauf en deux endroits où le terrain s'abaisse et descend en pentes douces vers le rivage. Ces plages étroites forment la *marina grande* et la *piccola marina*, où les barques viennent s'échouer. La *piccola marina* qui regarde la pleine mer est abandonnée : on n'y aborde que quand du côté de Naples le vent, soufflant de l'est, pousse sur les galets des vagues trop fortes. La partie méridionale de l'île se relève en quatre sommets que couronnent des ruines. La pointe extrême vers le sud est le fameux Saut de Tibère. Des substructions romaines d'une villa y ont été déblayées. De là, en se penchant sur le bord du rocher, on aperçoit à une profondeur vertigineuse la mer transparente. C'est de cette pointe de rocher que Tibère faisait, dit-on, sauter ses victimes. Vers le nord, l'île forme un plateau très élevé, à pic de tous les côtés, et où on ne montait autrefois que par un escalier de 500 marches; c'est Anacapri. Maintenant on a construit une route qui s'élève en zigzags d'abord, et puis en écharpe du côté de la mer. La vue y est magnifique ; mais que l'ancien escalier était plus pittoresque!

Hosted by Google

Au haut du Monte Solaro, le sommet le plus élevé de l'île, se dressent des ruines qu'on appelle le château de Barberousse. Naturellement on rencontre de tous côtés des restes de murs romains qu'on rattache d'une ou d'autre façon à Tibère. *Timberio*, on n'entend que ce nom. Les deux pointes de rocher qui dominent la petite ville de Capri, à l'est et à l'ouest, sont aussi couronnées de ruines de forts qui semblent dater du XIII^e^ siècle.

Le climat est délicieux ; l'été, les chaleurs sont tempérées par la brise de mer, et l'hiver, il ne fait presque jamais froid. La race est très-belle, très-fine et très-robuste. Sauf sur les côtes de l'Istrie, à Capo d'Istria, nulle part je n'ai vu autant de jolies femmes. C'est une des particularités de l'île. Aussi les artistes y viennent en grand nombre. Comme elles sont, dit-on, aussi sages que belles, il arrive souvent que les peintres épousent leur modèle. Plusieurs Anglais se sont ainsi établis ici. Récemment le prince Carraciolo, qui s'occupait de peinture, a aussi épousé une Capriote, et il s'est fait bâtir une ravissante habitation, la villa Hortensia. Vous rappelez-vous le dramatique épisode qui se rattache à son nom?

En 1798, quand les Bourbons furent chassés de Naples par Championnet, l'amiral Carraciolo se prononça pour la révolution. Mais bientôt les Français furent obligés de se replier vers le nord, et les Bourbons revinrent sur la flotte anglaise. Malgré la capitulation, il y eut des exécutions en masse. Le vieil amiral fut pendu à la vergue du navire de Nelson et son corps jeté à l'eau. Deux jours après, au moment où le roi et la reine Caroline, invités à dîner par Nelson, allaient aborder son vaisseau, le corps de Carraciolo reparut à la surface, et le roi jeta un cri d'horreur. Le fait est authentique. Le corps fut enterré dans une église de Santa-Lucia.

Nous sommes logés à l'hôtel Pagano, le rendez-vous habituel des artistes. Un immense palmier domine tout le jardin, où le vent fait pleuvoir les oranges mûres. Toutes les portes des chambres sont ornées d'esquisses à l'huile, souvent d'une inspiration très-heureuse. Hammon et Sain y ont peint des figures de jeunes filles qui ne seraient pas déplacées dans un

Hosted by Google

bas-relief antique. Sur les panneaux du salon on a fait le portrait d'Hammon et de son chien. Un album renferme les charges des artistes et de leurs faits et gestes. C'est très-réussi et très-amusant. On vit ici à très-bon marché. Nous payons 5 francs par jour, tout compris, et nous avons trois repas excellents, avec du vin de Capri — qui est justement renommé — à discrétion.

Que de ravissantes promenades nous faisons, toujours avec cette incomparable vue sur Naples, sur le Vésuve et sur la côte de Sorrente, et à l'avant-plan la mer, dont les teintes varient avec l'heure du jour et l'aspect du ciel! On est ici complètement séparé du reste du monde, car si le vent se lève et empêche les visites de la grotte d'azur, le bateau à vapeur de Naples n'arrive pas. Le scirocco a soufflé en tempête, et nous sommes prisonniers dans l'île. On voudrait vivre ici, « oubliant, oublié, » loin des soucis de notre existence dévorante, passer les heures à regarder les flots bleus, et revenir ainsi à la vie « élémentaire » des temps primitifs. C'est ici qu'il faudrait lire les idylles de Théocrite. « Laisse la mer azurée se briser contre le rivage. Là croissent le laurier et le cyprès, le lierre noirâtre et une vigne chargée des raisins les plus doux. » Je voudrais, sur les flancs en pente de ces montagnes, la bêche à la main, me faire un jardin, planter des palmiers, des araucarias, des dracenas, toutes les plantes rares et belles que comporte la douceur du climat. Nous, hommes d'étude, nous devrions ainsi consacrer certaines heures du jour au travail manuel. Un secret instinct nous pousse à tirer de la nature de quoi satisfaire à nos besoins; nous avons des bras, n'est-ce pas pour fournir à la bouche ce dont elle a besoin? La division du travail fait que d'autres labourent pour nous, tandis que nous pensons et cherchons pour eux. Mais ce partage des occupations est poussé trop loin et la nature, dont nous violons les lois, se venge en nous frappant de surexcitation cérébrale et d'anémie : *over-working of the brain*. C'est le mal dont il faut se garer.

Toute l'île est merveilleusement cultivée partout où le

Hosted by Google

rocher n'est pas à nu. Sur les pentes on a construit des gradins de pierres sèches; derrière ces gradins on a accumulé la terre végétale, et sur ces terrasses superposées on a planté des oliviers et des vignes, sous lesquels on cultive du blé et du lupin. Pas un pouce de terrain n'est perdu. Là même où manque la terre, on a mis des figuiers et des cactus qui s'accrochent dans les fentes du rocher. Ces cactus ont les formes les plus étranges; sur leur tronc ligneux se dressent en tous sens d'énormes raquettes. Il y pousse un fruit rosé, d'une saveur douce et fade, la figue d'Inde, couverte de poils acérés comme les plus fines aiguilles, qui se fixent dans la peau. Dans les jardins croissent des orangers et surtout des citronniers qui exigent moins d'arrosements. A Anacapri il y a des bois d'oliviers magnifiques. Les maisons sont bien entretenues et soigneusement blanchies. Le mobilier est suffisant. Chose rare, les gens ont l'air heureux. Cependant ces belles jeunes filles, qui semblent détachées d'un vase antique, exécutent les plus durs travaux. Près de notre hôtel on bâtit une maison. Les pierres sont apportées à la « marine » dans des barques, et une file non interrompue de petites filles et de femmes montent, pieds nus, l'escalier qui va de la plage à la bourgade, chacune portant un ou deux moellons sur la tête; mais elles rient en passant, et ce travail paraît un plaisir. La race est si belle parce que l'élégance native du sang italien n'est pas gâtée par la misère, comme sur le continent.

Je ne connais pas de plus frappante leçon d'économie politique que Capri. D'où viennent la perfection de la culture et l'aisance de la population? Certainement pas de la fertilité du sol qui n'est qu'un rocher stérile. Avant d'obtenir des produits il faut pour ainsi dire créer le sol. C'est la petite propriété qui a opéré ce prodige. Arthur Joung, ce partisan des grands domaines, frappé d'admiration à la vue des résultats obtenus par les petits cultivateurs de la Catalogne, s'écrie : Donnez à un propriétaire un roc nu et il le transformera en jardin. Rien n'est plus vrai. Je le vois ici sous mes yeux. En allant visiter l'*arco naturale*, cette magnifique arcade de rochers à

Hosted by Google

travers laquelle on aperçoit la mer irrisée, je passe par un jardin d'oliviers de création récente. L'homme qui l'exploite m'explique comment il l'agrandit chaque année. Sur la pente rapide, en ramassant les pierres, il construit un mur transversal, puis, de toutes parts, dans les creux des rochers, il ramasse, à la hotte, le peu de terre végétale que la décomposition du calcaire y a formé. Dans ce terrain ainsi créé à la sueur de son front, il plante la vigne, l'olivier et sème un peu de froment. Il paye une redevance minime et fixe, à la commune, à qui appartiennent les espaces vagues. Il ne recule devant aucun sacrifice, parce qu'il sait qu'il jouira pleinement de toutes les améliorations qu'il aura faites. S'il avait fallu payer les journées employées à faire ces terrasses, le produit n'apporterait au capital qu'un intérêt illusoire ; mais le propriétaire jouit de sa création. Voilà sa rémunération.

Supposons que Capri appartienne à un riche seigneur : il résiderait à Naples, et c'est là qu'il consommerait tout le produit net de l'île. Les habitants, au lieu de garder pour eux leur vin et leur huile, ce qui fait leur aisance, devraient tout vendre pour payer la rente. Ils seraient dans la misère comme leurs frères du continent. Dans les îles de la Manche, Jersey et Guernsey, ceux qui cultivent la terre sont bien plus heureux que la population agricole des comtés anglais. La terre leur appartient. Ils consomment les fruits de la terre, au lieu de les livrer à un lord résidant en Angleterre.

Les directeurs de la *Rassegna settimanale*, MM. Sidney Sonnino et Leopoldo Franchetti, ont bien montré les causes de la misère qui afflige les campagnes italiennes. C'est la grande propriété, l'absentéisme et la façon dont s'exécutent les travaux agricoles. Le mal est à son comble dans le centre de l'Italie méridionale et de la Sicile. Les grands propriétaires résident dans les villes. Comment songeraient-ils à aller habiter ces grandes plaines pelées, nues comme la main, ou ces montagnes désolées, sans arbres, écorchées, ravinées par les pluies et infestées par les brigands. Tout leur ferait défaut, l'ombre, la fraîcheur, la société et même la sécurité. Ils n'y trouveraient pas de quoi vivre. Ils louent leurs terres

Hosted by Google

à un « fermier » qui ne réside pas non plus. Celui-ci fait faire les travaux par les ouvriers qui vivent accumulés dans de tristes bourgades et qui ont des distances énormes à franchir pour se rendre à l'ouvrage.

Personne n'habitant la campagne, nul ne pense à la fertiliser ou à l'embellir. On en tire ce qu'on peut sans rien restituer. C'est de la *Raubkultur*, comme a dit si énergiquement Liebig, de la culture de pirate qui appauvrit et ruine la terre. Les ouvriers agricoles ne sont pas régulièrement occupés. A l'époque du labourage, des semailles et de la moisson, ils sont accablés; le reste du temps, ils n'ont presque rien à faire. D'où oisiveté et misère.

La situation agricole dans l'Italie méridionale ressemble à celle de l'Irlande avec ses *middle-men*, mais elle est bien pire. Le propriétaire italien, moins riche que le lord anglais, presse plus à fond la vis de la rente. C'est l'idéal du *rack-rent*. Les petits fermiers en Irlande ont au moins leurschamps de pommes de terre autour de leur habitation. Ici les ouvriers agricoles, entassés dans les maisons sordides des bourgades, n'ont sous leurs yeux que des pierres qui suintent et des immondices qui empestent. Comme la misérable culture qu'on pratique exige peu de main-d'œuvre, l'offre des bras est toujours en excès, et le salaire se réduit à ce qui est strictement nécessaire pour ne pas mourir de faim, et encore!

Le gouvernement italien, en mettant la main sur les biens ecclésiastiques, a eu l'occasion de créer partout une foule de petits propriétaires. Mais le but principal était de faire le plus d'argent possible. On a donc vendu au plus offrant par grands lots. Les gens aisés ont seuls pu acheter. Les riches se sont enrichis, car ils ont obtenu les biens ecclésiastiques à très bas prix. Les pauvres, n'ayant rien, sont restés misérables.

En Sicile on a essayé d'un système qui semblait plus favorable à la classe rurale. On a cédé la jouissance en bail emphytéotique. L'État avait à sa disposition 232,000 hectares, c'est-à-dire environ le dixième de la surface productive de l'île. Cette étendue provenant de

Hosted by Google

6,137 fonds différents a été partagée en 20,300 lots. Chaque lot était en moyenne de 10 hectares. Quand l'opération a été terminée et qu'on a examiné tous les chiffres, on a vu que cette colossale mutation avait créé en tout 1,942 nouveaux propriétaires. Dans les adjudications les riches ont tout accaparé, parfois à force d'écus, plus souvent par intimidation et *camorra*.

Aujourd'hui quel remède? Celui que j'ai indiqué en parlant de la pellagra. Le seul que j'entrevoie serait de reconstituer, au moyen d'un impôt spécial sur les successions, un territoire communal, une *Allmend* comme en Suisse, où chaque famille obtiendrait la jouissance viagère d'une parcelle suffisante pour y récolter des légumes. L'ouvrier agricole ou sa femme y travaillerait à ses moments perdus et y transporterait les engrais et les immondices qui empuantent maintenant les maisons et les rues. Les seigneurs devraient se faire un point d'honneur et un devoir patriotique d'améliorer leurs terres, d'y créer des bois, des parcs, d'y bâtir, non des palais, mais des maisons de plaisance, simples et confortables, entourées de bonnes demeures d'ouvriers, de façon à embellir le pays et de le rendre habitable.

Quand je parcours les plaines de l'Italie centrale, si vides, si tristes et si fertiles pourtant, je pense souvent aux campagnes de la Suisse. Quel contraste! Vous rappelez-vous, par exemple, les environs de Listhal, près de Bâle? Le cultivateur habite un vaste chalet, où chacun a sa chambre garnie de bons meubles. Aux fenêtres, des géraniums, des œillets, des fuchsias. Tout autour, des provisions de bois et de foin. Devant, un jardinet où les légumes se mêlent aux fleurs. Puis le verger, où, sous l'ombre des arbres fruitiers, paissent les vaches laitières. Plus loin, les champs où le travail, varié et par suite incessant, récolte quatre ou cinq produits différents. Sur la colline, la forêt de hêtres et de sapins, qui fournit le chauffage et le bois de construction. Tous les chemins macadamisés, tous les ruisseaux barrés pour les arrosages. Ni ornières, ni mauvaises herbes. La nature domestiquée et parée de façon à satisfaire les besoins de l'homme

Hosted by Google

en charmant ses regards, le rêve de la vie rurale réalisé sous la forme la plus charmante, voilà ce qu'a fait la propriété démocratique. Des plaines nues, désolées, où le cultivateur meurt de faim sous le plus beau climat et sur le sol le plus fertile, voilà le résultat des *Latifundia*. O économistes partisans de la grande propriété, visitez l'intérieur de la Basilicate ou de la Sicile, vous verrez le degré de misère où elle réduit le sol et la population.

— Il faut faire le tour de Capri en barque. On pénètre d'abord dans la grotte bleue. Une merveille : naviguer, nager dans l'intérieur d'un saphir. On visite ensuite les grottes verte, rouge et blanche, des cavernes profondes, creusées par les vagues et éclairées par la lumière oblique qui traverse l'eau transparente ; on passe sous des arcades, puis entre les *Faraglioni*, deux rochers aigus qui s'élèvent du sein de la mer. Les parois à pic qui forment partout le contour de l'île sont étrangement découpées et la couleur en est forte et chaude. En beaucoup d'endroits, la roche est formée d'un carbonate de chaux, de texture saccharine, dont les strates sont transparentes et alternativement jaunes, aventurines et d'un blanc laiteux, comme l'albâtre oriental ; on voudrait remplir sa malle d'échantillons. Cette roche ne présente pas des surfaces lisses comme les calcaires de l'Oberland, par exemple. L'effritement y creuse partout des fissures, des trous, des anfractuosités qui arrêtent la lumière ou projettent des ombres. La photographie rend cela admirablement.

— Le scirocco soulève les vagues qui viennent du large se briser sur les écueils de la *piccola marina*. Entre les pierres, dans l'eau transparente, nous cherchons des animaux marins. Nous n'en trouvons pas comme sur nos plages. Pas même des algues. Très-peu de mouettes ou d'autres oiseaux marins. On dirait que cette mer est trop claire, trop pure pour nourrir des plantes ou des êtres vivants. Je suis aussi étonné de la rareté du poisson. A l'hôtel ici et à Castellamare on nous en sert tous les jours. Mais ce sont toujours de petits rougets, des murènes aux aiguilles verdâtres

Hosted by Google

ou de très-petites soles. On ne voit pas ici, sur le marché, cette variété de gros poissons qui abondent chez nous. Mon éminent collègue et ami Van Beneden, qui est à Ischia, confirme cette observation.

— Jadis les femmes de Capri avaient un joli costume qu'ont peint les artistes. Maintenant, les voilà jusqu'au cou dans la cotonnade violette. Quand je suis venu ici, il y a vingt ans, elles portaient encore extérieurement le corset aux couleurs vives, qui soutenait la chemise bouffante. Depuis lors, les prêtres se sont émus de cette indécence et ils ont imposé un vêtement qui couvre le haut du corps. Comme partout, c'est une laide jaquette en coton qui remplace le gracieux costume d'autrefois.

— Adieu Capri, la plus charmante des îles ; je te quitte à regret. Ici du moins j'ai pu jouir des beautés de la nature sans être attristé par la vue de la misère et des souffrances humaines. Nous profitons d'une grande barque qui va chercher de la farine à Torre del Greco et qui nous déposera à Castellamare. La mer est lourde. Le ciel est sans nuages, mais voilé d'une brume cendrée. Sur l'eau flottent des pierres ponces blanchâtres que la tempête récente a arrachées aux cendres volcaniques d'Ischia.

Le Vésuve envoie jusque bien au delà de Naples son panache de fumée. Le Scirocco souffle toujours, mais sans violence.

En traversant la place de Castellamare, je note les affiches d'une représentation de foire à la porte d'une baraque. Les voici :

Si rappresenta la 61ª *parte di Orlando intitolato :*

L'arrivo di Rinaldo e Isoliere alle bocche della Senna, ossia l'indorato Carro di Galerana, Clarice e la gran lotta sostenuto da Rinaldo.

Orlando furioso et Antiforte di Barrosia.

Ainsi l'Arioste sert encore de nourriture intellectuelle au petit peuple, aux matelots et aux ouvriers du port.

Les cloches sonnent à toute volée. Dans les églises, on met aux saints et à la Vierge leurs plus beaux habits et on revêt les colonnes d'une gaîne de coton rouge. C'est demain dimanche.

Hosted by Google

Les fêtes du culte catholique sont presque l'unique distraction des peuples du Midi. Elles occupent l'imagination et charment les yeux. Elles remplacent les fêtes du paganisme. C'est grâce à elles que le peuple reste attaché au catholicisme. La foi n'est plus ce qu'elle était jadis. On commence à se moquer des superstitions anciennes, mais on ne renonce pas à l'excitation des fêtes religieuses. On est incrédule, mais on pare l'autel du saint de la paroisse.

— A notre retour de Capri, je m'arrête encore quelques jours dans notre éden de Castellamare pour prendre connaissance des livres que je reçois de tous les côtés. Le ministre de l'agriculture, Maiorana Calatabiano, a bien voulu m'envoyer les rapports officiels sur les cultures en Italie et sur l'amélioration de la campagne romaine, ainsi qu'un atlas agricole très-intéressant. Une carte spéciale de l'Italie est consacrée à chaque produit, et d'après l'intensité de la couleur, on voit quelle étendue proportionnelle il occupe dans chaque province. Il manque à cet atlas des planches indiquant les altitudes, la nature des terrains, la constitution géologique, la densité de la population et la répartition des animaux domestiques. Ceci a été fait en Prusse. Je voudrais qu'en Belgique on publiât un atlas du même genre. Comme base, nous avons l'excellente carte de nos régions agricoles par M. le professeur Malaise et la carte géologique de mon collègue Dewalque.

Je reçois de M. G. Coluccci, préfet à Catanzaro en Calabre, un ouvrage très-intéressant en deux gros volumes. Ce sont les rapports des envoyés de la République de Gênes à Londres sur la guerre de l'Indépendance des États-Unis, avec une préface très-étendue qui donne d'une façon complète l'histoire des treize colonies anglaises. Ce n'est point partout que les préfets occupent leurs loisirs à publier des livres comme celui-ci, qui est un vrai monument historique. Sauf l'Allemagne, il n'est pas de pays où l'on travaille autant qu'en Italie. Pour m'en tenir à ma partie, il paraît trois ou quatre fois plus de livres d'économie politique ici qu'en Angleterre ou en France. C'est un effet de la décentra-

Hosted by Google

lisation de la vie intellectuelle qui est entretenue dans toutes les provinces, par les vingt universités qui y sont fixées. En France, il n'y a guère que Paris, centre très-lumineux, mais unique. En Italie, de Turin à Palerme, il y a trente ou quarante villes où l'on s'occupe de science. Aussi n'y a-t-il pas une question importante qui ne soit traitée à fond.

— Les impôts qui pèsent sur la propriété foncière sont si lourds en Italie, parce que la commune et la province abusent des centimes additionnels. La loi défend que ceux-ci dépassent les cent pour cent du principal, mais la loi est violée dans plus de 5,000 communes. En 1871, les additionnels au profit de la province et de la commune montaient à 128 millions; aujourd'hui ils s'élèvent à 172 millions, dépassant de 13 p. c. le principal de l'impôt foncier. C'est écrasant et effrayant. Aussi il arrive souvent que le propriétaire se laisse exproprier pour ne pas payer l'impôt : chose effrayante. En sept ans, de 1873 à 1878, 35,074 immeubles ont été ainsi abandonnés à l'État, 20,077 dans l'île de Sardaigne et 6,392 en Sicile. Les communes veulent avoir leurs théâtres, leurs boulevards, leurs larges rues, leurs statues, leurs fêtes. Elles dépensent et s'endettent. Le crédit et les emprunts sont pour elles un vrai fléau. Les dettes des provinces de 56 millions ont monté à 90 millions en 1877, et les dettes des communes approchent de 800 millions.

En Toscane, la dette communale s'élève à 100 francs par habitant; à Florence, à 800 francs; à Naples, à 300 francs; dans la plupart des grandes villes à 200 francs. Si cela continue, on aboutira à la banqueroute universelle.

Le crédit que nous apprenons à bénir, comme une fée bienfaisante qui multiplie les biens de l'humanité, est devenu pour ces populations un fléau pire que la peste et la famine au moyen âge, car celles-ci étaient passagères et l'autre est permanent. C'est l'abus du crédit qui a ruiné la Turquie, l'Égypte, l'Italie, l'Autriche, la Russie, tous les pays dont les moyens de production ne sont pas en rapport avec les dépenses exagérées faites par ceux qui les gouvernent. Le crédit est l'agent de « paupérisation » le plus actif qui soit en

Hosted by Google

œuvre aujourd'hui. Il crée des classes entières de rentiers qui vivent dans l'oisiveté et, pour les payer, l'impôt arrache aux malheureux cultivateurs le fruit de leur travail. Ajoutez les commissions et les primes, au moment où les emprunts se concluent. C'est en Égypte qu'on peut le mieux étudier ce lamentable phénomène. L'exploitation, ou, pour mieux dire, l'écorchement des fellahs, est organisée par une commission anglo-française et pratiquée avec une dureté impitoyable. C'est un des spectacles les plus odieux que présente notre globe, en proie à tant d'iniquités. L'esclavage des noirs était la félicité en comparaison, car on épargnait le nègre, qui représentait un capital. Mais le fellah, qu'il meure de faim ou sous le bâton, qu'importe aux porteurs de la dette égyptienne. Quels profits ont-ils tirés de tous ces millions gaspillés par le Khédive? Les ouvriers agricoles en Italie ne sont guère moins malheureux que les fellahs. Le crédit, les emprunts affligent aujourd'hui les populations bien plus durement que le servage jadis. Prenons garde au jour où elles le sauront.

Émile de Laveleye.

Hosted by Google

LES ORIGINES DU SACERDOCE CATHOLIQUE.

Le pontife de Rome et ses maîtres, les jésuites, ont déclaré la guerre une lutte sans merci à nos institutions civiles! Ses évêques et ses prêtres, payés par le gouvernement belge, donc des fonctionnaires belges, se mettent en révolte ouverte contre une loi votée par nos Chambres et sanctionnée par le roi; ces évêques et ces prêtres jettent l'interdit sur nos écoles *sans Dieu;* ils menacent de l'excommunication majeure nos instituteurs, des fonctionnaires belges; ils dénoncent au mépris et à la haine les parents qui osent résister à leurs ordres; ils refusent de recevoir à la communion les enfants qui fréquentent nos écoles communales!

Et quelle est la justification de tant d'audace et de violence? C'est que ces évêques et ces prêtres prétendent être d'institution divine, se déclarent les oints du Seigneur, se disent les représentants de Dieu sur la terre!

Pour répondre à des prétentions aussi contraires à la raison de notre siècle, nous n'avons qu'à faire tomber le masque sous lequel les évêques et les prêtres ont caché, pendant des siècles et jusqu'à nos jours, le mensonge de leur origine et l'énormité de leur usurpation. Pour réduire à néant leurs manœuvres scandaleuses, nous n'avons qu'à faire l'histoire vraie de leur origine; car le jour où la masse connaîtra cette histoire, les évêques et les prêtres auront cessé d'être un danger pour nos libertés et nos institutions civiles.

C'est cette histoire que je résume dans les lignes qui suivent.

Hosted by Google

I

Le commencement du christianisme a été des plus modeste.

Après la mort de Jésus, ses disciples, parmi lesquels les apôtres, s'étaient mis prudemment à l'abri en Galilée; mais, la première peur passée, ils s'étaient aperçus que là leur action serait nulle, et le retour à Jérusalem fut décidé par les principaux de la secte.

Ils étaient à peu près cent vingt à Jérusalem. D'après les *Actes des Apôtres*, tout ce monde vivait en commun, n'avait qu'un cœur et qu'une âme. Personne ne possédait rien qui lui fût propre. Chaque nouveau prosélyte vendait son bien et faisait don du prix à la société. Les chefs faisaient la distribution de l'avoir commun d'après les besoins de chacun. Ils habitaient un seul quartier, prenaient leurs repas ensemble, priaient ensemble pendant de longues heures.

Pendant le jour, les disciples se réunissaient sous les portiques du temple. Le peuple faisait peu d'attention à eux, il y avait tant de ces écoles et de ces sectes, et ceux-ci passaient pour de pauvres fous; ils observaient d'ailleurs scrupuleusement les pratiques de la loi juive. C'étaient des Juifs, sauf leur croyance « que le Messie était déjà venu et que Jésus était ce Messie ».

Dans leur repas, les agapes, les chefs de la table des frères rompaient le pain et bénissaient la coupe, comme un symbole d'union en Jésus et surtout comme signe d'égalité et de fraternité de tous les membres de la petite communauté. Cet usage, d'abord journalier, fut limité ensuite au jour de repos et se retrouve aujourd'hui dans la Messe et l'Eucharistie.

Les apôtres choisis par Jésus étaient les principaux de la communauté. Pour remplacer Judas, le traître, on choisit, par le sort, Matthias; mais après on ne nomma plus d'apôtres, cette espèce d'aristocratie n'existant que par et pour les rapports intimes avec le Maître.

Si cette communauté n'avait pas encore de théocratie, le pouvoir de l'Église réunie, qu'on appela plus tard *Ecclesia*,

Hosted by Google

était immense. Elle excommuniait déjà, elle décrétait même la mort. On livrait de plus le délinquant ou le relaps à Satan, disposant ainsi de la vie présente et future, mais il faut avouer qu'on devait se mettre en garde contre la délation et la trahison.

Cette communauté n'avait aucune théologie spéculative, suivant les idées juives, elle ne croyait pas même à l'immortalité de l'âme, elle ne croyait qu'à la résurrection du corps en chair et en os. On administrait le baptême de Jean-Baptiste, au nom de Jésus, à tous ceux qui entraient dans la secte.

Le baptême des apôtres n'est donc qu'une initiation des prosélytes, il n'est pas encore le moyen de laver la tache *du péché originel*, et ce n'est que lorsque saint Augustin inventa son atroce doctrine, que le baptême fut conféré aux enfants pour les arracher à l'enfer, qu'ils avaient encouru par la faute d'Adam et d'Ève!

Peu à peu, la communauté augmentait, et comme alors les apôtres ne suffisaient plus à la répartition du bien commun, on nomma sept hommes sages et considérés pour présider à ces fonctions. Les « sept » devinrent les *diacres* de l'Église primitive, qui s'adjoignait encore, sous le nom de « sœurs », des *diaconesses*, surtout pour porter des secours au dehors.

Cette *Église de Jérusalem* ou *des apôtres*, comme on l'appelle, ne s'adressait qu'aux Juifs et à leurs prosélites, car « le Messie n'était venu que pour le peuple de Jéhova ». Elle aurait donc circonscrit l'œuvre de Jésus, elle aurait créé une secte obscure du Judaïsme, mais elle n'aurait pu convertir et conquérir le monde, car on aurait dû se faire Juif pour pouvoir devenir chrétien. Paul le comprit, et il prêcha aux juifs et aux payens un Dieu unique et universel, et si c'est Jésus qui a fondé le christianisme, c'est Paul qui l'a répandu, l'a fait vivre et en a fait une Église. C'est pour ne pas laisser à Paul seul ce mérite que le catholicisme a trouvé le mensonge qui fait de Pierre le compagnon de Paul, qui les fait mourir ensemble à Rome, et qui fait du pape « le successeur de saint Pierre ».

Les Églises de Paul étaient fondées sur le modèle de celles

Hosted by Google

de Jérusalem ; comme elles, elles n'avaient ni cérémonies, ni dogmes, ni hiérarchie, Tous les membres des deux Églises étaient égaux entre eux, sauf la supériorité qu'on accordait aux apôtres. Chacun était libre de prêcher, de remplir les petites fonctions de l'Église; toutefois, pour faciliter et assurer le service, déjà l'Église de Jérusalem et toutes celles de Paul élurent leurs Anciens et leurs surveillants, les *presbyteri* et les *episcopi*, qui furent préparés à leur mission par l'imposition des mains des apôtres ou de Paul d'abord, de leurs collègues déjà en fonction ensuite; après quoi, l'acclamation de tous les fidèles complétait la cérémonie.

Ces mots désignant la même chose et la même fonction, *presbyteri* et *episcopi* étaient égaux entre eux, ils n'avaient aucun privilége, aucune supériorité sur les fidèles, ils n'étaient que les mandataires de la communauté. Quand le nombre des fidèles augmentait et que chacun d'eux ne pouvait plus s'occuper spécialement des besoins du culte, l'importance des episcopi et presbyteri dut nécessairement augmenter aussi; quand alors les diverses Églises devinrent de plus en plus puissantes, l'ambition et l'égoïsme durent remplacer la simplicité et le désintéressement de l'Église primitive, et bientôt les episcopi imposèrent leur pouvoir absolu à l'Église tout entière.

Essayons d'expliquer cette immense usurpation.

Au commencement, les diverses Églises étaient indépendantes les unes des autres; chacune de ces Églises différait de l'autre par la doctrine de ses fondateurs, par ses traditions locales et par les idées qu'elle se faisait de l'histoire et de l'enseignement de Jésus d'après celui des cinquante et quelques Évangiles, existant alors, qu'elle avait adopté. Il ne pouvait donc pas y avoir de lien commun entre toutes ces Églises de différentes provinces ou nationalités; par contre, de bonne heure, il s'était établi des rapports plus ou moins intimes entre les Églises d'une même province, et cela par des raisons qu'il sera facile de démontrer.

Les premières Églises avaient été fondées dans les grandes villes, où les fondateurs, tels que Paul et d'autres, avaient

Hosted by Google

trouvé réunis, surtout dans les synagogues juives, tous les éléments de succès. De ces grandes villes, le christianisme s'était répandu dans les petites villes et dans les campagnes, et il est naturel que les Églises qui y furent créées par l'influence et le concours des episcopi et des presbyteri des grandes villes, dussent accorder à ceux-ci une certaine importance. De plus, tous ces petits episcopi et presbyteri avaient un besoin continuel de leurs confrères plus importants et plus puissants, soit pour décider entre leurs différends, soit pour se défendre, surtout pendant les persécutions, contre les violences et les vexations des autorités payennes. Donc, déjà au IIe siècle, il s'était formé de petits diocèses, accordant une certaine supériorité aux episcopi des grandes villes, qui étaient devenus leurs défenseurs et leurs protecteurs.

Comment ces episcopi sont-ils parvenus à prendre le pas sur leurs anciens égaux, les presbyteri? On ne le sait pas, mais il est facile de comprendre que dans les temps de création et de lutte, tous les fidèles devaient se grouper autour d'un seul, qui pouvaient défendre leurs intérêts auprès des gouverneurs de provinces ou autres puissants du pouvoir civil. Les episcopi avaient réclamé ce rôle, ils l'avaient rempli avec énergie et ensemble, et pendant toute la lutte pour l'établissement du christianisme, ils n'avaient cessé d'étendre leur autorité, de sorte que déjà à la fin du IIe siècle, ils exerçaient un pouvoir incontesté sur tous les membres des églises de leurs provinces.

Au même temps déjà, les episcopi se réunissent en *synodes* ou *conciles provinciaux*, pour discuter sur les intérêts, sur la discipline, sur les propositions et les institutions des Églises. Ils y parlent et agissent comme délégués de leurs communautés; toutefois les presbyteri et les principaux personnages des Églises y ont encore voix délibérative. Mais quand les episcopi sont devenus de plus en plus riches et influents, ils ne veulent plus être les serviteurs de leurs Églises, ils veulent en être les maîtres. Alors ils commencent à réclamer le pouvoir absolu sur l'Église entière, car ils se disent les succes-

Hosted by Google

seurs des apôtres, les presbyteri ne sont que les successeurs des disciples de Jésus, et les apôtres ont légué aux episcopi seuls toute leur autorité par l'imposition de leurs mains : donc, par les apôtres, ils sont unis à Jésus-Christ qui avait dit : « Paissez mes brebis. »

Par conséquent, c'est au nom de Dieu lui-même qu'ils s'arrogent tous les droits de la communauté, qu'ils réclament la supériorité sur tous les fidèles, qu'ils imposent leurs volontés sans contrôle, car de ce Jésus si sublime et si humain des Évangiles, le fils d'un charpentier, ils feront bientôt — par la traduction en langue grecque du mot *Messie* en celui de *Christus* — Jésus-Christ, le fils de Dieu et, par conséquent, ils deviennent les représentants de Dieu sur la terre.

Ces prétentions ne sont pas isolées, le catholicisme n'a pas même le mérite de les avoir inventées, car elles existaient longtemps avant lui, elles sont communes à toutes les théocraties de tous les temps. Plusieurs milliers d'années avant le catholicisme, les Brahmanes décrètent comme un commandement divin : « Tout ce que le monde renferme est une propriété brahmane... les autres hommes ne vivent que par leur faveur. » — « Les Brahmanes instruits ou ignorants sont les divinités de la terre, » et, allant plus loin, ils font dire à Brahma lui-même : « Qui donc n'endurerait pas les Brahmanes, quand moi-même je porte sur mes aigrettes la poussière pure de leurs pieds! »

Les prêtres de Manès, de Zoroastre, de Moïse, les Lévites, dont Samuel est la personnification la plus complète, les pontifes romains, les califes de Bagdad, l'empereur de Chine, tous ne sont pas moins explicites, tous sont les représentants d'une divinité quelconque, tous réclament la vénération et le respect dus aux représentants de Dieu sur la terre!

Maintenant les évêques des différentes provinces établissent des relations nombreuses entre eux. Ils s'annoncent leur nomination, ils correspondent ensemble, ils se communiquent les décisions des conciles provinciaux, ils se mettent en garde contre les frères récalcitrants ou dangereux, ils se dénoncent ceux qu'ils ont excommuniés, ils se concertent sur

Hosted by Google

les mesures qu'il convient de prendre, sur les questions qu'il importe de décider dans l'intérêt de l'Église unique et de leur grandeur commune. Maintenant, les fidèles, les presbyteri et les diacres, perdent de plus en plus de leur importance; ils n'assistent plus aux conciles provinciaux que comme secrétaires ou comme assistants des episcopi; ils ne peuvent plus aller porter la parole du Christ en dehors du diocèse, sans avoir une espèce de passe-port pour l'évêque de la province où ils veulent se rendre.

Pour agir avec plus d'ensemble, les évêques conviennent de reconnaître la supériorité des évêques des grandes métropoles, qui deviennent les *métropolitains*. Ces métropolitains n'exercent plus le pouvoir sur une seule, mais sur un plus ou moins grand nombre de provinces, suivant l'importance de la métropole en matière administrative. Ils confirment et sacrent les évêques élus; ils jugent les appels de leurs décisions, et les accusations intentées contre eux; ils convoquent les conciles provinciaux et les président. Un peu plus tard furent nommés les *patriarches* d'Antioche, de Jérusalem (au moins de nom, son siége étant à Césarée), d'Alexandrie et de Constantinople, qui exerçaient sur les métropolitains les mêmes pouvoirs que ceux-ci exerçaient sur les évêques.

Mais, si le pouvoir des évêques était d'origine divine, ceux-ci se gardèrent bien d'accorder la même origine aux patriarches et aux métropolitains, devenus plus tard les *archevêques* : ils connaissaient trop bien la valeur de cette institution par les résultats qu'ils en obtenaient auprès du commun des mortels. C'était bon pour le peuple, mais cela aurait été gênant et dangereux pour les évêques; aussi les métropolitains étaient-ils d'institution ecclésiastique.

Les presbyteri avaient d'abord formé le conseil permanent des episcopi ou évêques; leur consentement avait été nécessaire à la décision de ceux-ci; mais maintenant ils deviennent les subordonnés des évêques, ils n'ont plus d'autre action que celle que ceux-ci veulent bien leur accorder. Par contre, les diacres sont en dessous des presbyteri; en dessous des diacres il y a les sous-diacres, et en dessous de ceux-ci les

Hosted by Google

acolytes, les exorcistes, les lecteurs et jusqu'aux portiers; car les évêques ont besoin de comparses de toute espèce pour leurs cérémonies payennes, leurs processions, leurs excommunications, etc.

Maintenant il ne reste plus grand'chose à faire aux évêques pour être les maîtres absolus, et quand les empereurs Constantin et Théodose déclarent que le christianisme est la religion d'État, et que le dernier rend obligatoire, en 392, le culte *catholique* ou *universel* pour tous les sujets de son immense empire, les évêques des villes rejettent de leur rang les évêques des campagnes, les chorévêques; ils leur défendent d'ordonner les presbyteri et les diacres, même les prêtres d'un rang inférieur. — Toutes les communautés des environs sont réunies à leur diocèse et administrées par des presbytres et diacres désignés par l'évêque, alors que les églises, rendues nécessaires dans les villes par cette immense quantité de catholiques convertis par autorité des empereurs, deviennent des *parochies*, administrées par des parochiens, des plébans ou autres subordonnés des évêques. Et les évêques sont les maîtres de toutes ces « paroisses »; ils ont leur église à eux, la cathédrale; mais ils ne s'occupent plus des petits services du culte, ils n'ont que la haute surveillance : ils prononcent les punitions et les amendes, ils lancent l'excommunication, ils fabriquent les saintes huiles et appellent le Saint-Esprit par l'imposition de leurs mains. Ils cèdent tout le reste aux parochiens et autres prêtres, et ne se conservent que le droit de la *confirmation*, tel que cela se pratique encore de nos jours.

Maintenant, ce n'est plus le christianisme dont les fidèles avaient suivi volontairement les préceptes, c'est le catholicisme qui est devenu obligatoire pour tout le monde. Les presbytres et toute la kyrielle des prêtres ne sont plus libres de quitter leur diocèse et de chercher un autre maître, ils appartiennent au clergé, ils en portent la marque indélébile, la « tonsure »; ils sont devenus les esclaves et les instruments de leur évêque. Pour le peuple, c'est pire encore, il n'a plus de choix, il doit accepter tous les ordres de ces saints directeurs

Hosted by Google

spirituels, il doit aller aux offices, il doit communier, se faire marier ou enterrer, il doit faire baptiser ses enfants, sous peine d'excommunication et de mort.

L'évêque doit résider dans son diocèse, on ne lui permet plus que d'aller rarement à la cour des empereurs ou autres puissants, car les plus habiles ont trop abusé de l'influence qu'ils ont pu s'y créer; mais cette défense faite dans un intérêt commun est si facile à éluder, et il y a des évêques si ambitieux! Aussi les cours continuent-elles à être le théâtre de leurs intrigues et de leurs scandales.

Chaque année, l'évêque doit faire un voyage dans tout son diocèse; mais ce n'est pas là une pénible obligation pour lui, car ses voyages ont surtout pour but d'encaisser les revenus. Et l'évêque demande des comptes sévères de tout ce qui est rentré pendant l'année, il prend tout et ne laisse à ses mandataires que le strict nécessaire. Ces voyages ont encore un autre but : ils maintiennent le prestige des évêques qui viennent donner « la confirmation » aux actes posés par leurs mandataires, qui sont partout reçus avec pompe, encensés et adorés comme les représentants de Dieu sur la terre.

Et maintenant la hiérarchie est formée, le pouvoir absolu des évêques est créé. Ce sont les évêques seuls qui font les lois de l'Église orthodoxe, de l'Église catholique, et toutes ces lois n'ont d'autre but que d'assurer la domination de cette Église dont ils sont les dignitaires et dont, par conséquent, ils ont tous les avantages.

Désormais, les évêques et « leur clergé » ne peuvent plus avoir rien de commun avec leurs humbles *ouailles*, *les brebis que le Seigneur leur a données à paître;* ils forment une classe à part, privilégiée, supérieure; une classe à qui le respect est dû, à qui on doit parler à genoux, dont on ne peut prononcer le nom qu'en faisant le signe de la croix. Les évêques et leur clergé sont les hommes de l'esprit, ce qu'ils lient sur la terre est lié dans le ciel; eux seuls décident du salut ou de la damnation éternelle, car Dieu les a nommés ses juges ici-bas!

Hosted by Google

II

Il est facile de comprendre que ces évêques et leur clergé, qui exploitaient l'Église, qui jouissaient de tous ses priviléges, aient tout fait pour assurer sa domination et sa suprématie. A cet effet, ils avaient compris qu'il fallait s'attacher à un culte unique, au culte orthodoxe, au culte catholique en un mot ; qu'il fallait lui donner une organisation formidable, une base inébranlable, qu'il fallait le déclarer une institution divine, l'œuvre de Dieu lui-même. Ils avaient tous le même intérêt à défendre les décisions prises en commun, à écarter la contradiction, à écraser l'hérésie, pour imposer à toute la chrétienté la même et unique vérité orthodoxe ou catholique.

Les évêques orthodoxes étaient donc naturellement les ennemis acharnés de tous ceux qui sortaient du cadre tracé par eux, de tous ceux qui auraient voulu faire de l'œuvre de Jésus une religion de consolation et d'espérance, de tous ceux qui s'opposaient aux inepties et aux prétentions antihumaines que l'orthodoxie voulait imposer au monde ignorant et soumis. Voilà pourquoi les évêques orthodoxes mirent tant d'acharnement à combattre ce qu'ils appelaient l'hérésie, et lorsque Arius enseignait sa doctrine qui aurait rendu impossible la domination future du catholicisme, tous les évêques orthodoxes se réunirent en concile *œcuménique* ou *universel*, pour jeter l'anathème sur le dangereux contradicteur.

Ce ne sont plus les évêques seuls de quelques provinces qui assistent à ces conciles, dits universels, ce sont les évêques métropolitains et patriarches de tout l'Orient et même d'une partie de l'Occident, qui s'y réunissent pour imposer leurs lois à tout ce monde chrétien humilié et asservi, car tous ces saints personnages « sont les organes du Saint-Esprit ; les lois qu'ils donnent à l'Église sont dictées par Dieu lui-même. »

Ce sont ces conciles qui, toujours sous l'inspiration du Saint-Esprit, ont trié les nombreux Évangiles existant aupa-

Hosted by Google

ravant, qui ont déclaré *saints*, donc au-dessus de toute discussion humaine, les quatre qu'ils ont choisis et adoptés ; qui ont proclamé la divinité de Jésus, qui ont inventé la Trinité et l'Incarnation, qui ont forgé tous les dogmes et qui ont donné au christianisme le fond et la forme que nous lui connaissons encore aujourd'hui, car la plupart des protestants aussi ont adopté les décisions des six premiers conciles œcuméniques !

En dehors des dogmes, tels que le baptême, la messe, la communion et la confession auriculaire, les conciles ont fait encore toutes les cérémonies, tous les usages, toutes les lois du catholicisme, — notamment les costumes du clergé, les lumières en plein jour, les saintes huiles, l'eau bénite, les saints et saintes innombrables du premier temps, — en un mot, ce sont les conciles qui ont fait le christianisme.

Si tous ces conciles « étaient dirigés par le Saint-Esprit », il ne faut pas croire pour cela que les discussions se fissent avec calme, avec dignité, dans l'intérêt de la religion seule. Au contraire, on discutait avec rage, on se combattait avec la haine la plus implacable, on se lançait des injures et des excommunications, on faisait jouer tous les fils de l'intrigue, on employait la corruption la plus honteuse, on avait recours aux artifices du fanatisme le plus effréné, aux jongleries de la superstition la plus éhontée ; on faisait intervenir le despotisme impérial, et la plupart des décisions furent prises sur les ordres des empereurs, par la faveur d'affreux eunuques, tels qu'Eutropius, ou de filles publiques, telles que Théodora que Justinien avait mise sur le trône du monde. Au concile d'Éphèse, on discutait à coups de trique, — il est vrai qu'on l'appelle le concile des brigands, — dans d'autres, les vénérables Pères de l'Église se cassaient, en guise d'arguments, leurs bâtons épiscopaux sur la tête, et lorsqu'on était parvenu, à force d'intrigues, de violences et de ruses, à obtenir la majorité, le parti triomphant faisait déclarer ses contradicteurs hérétiques et sacriléges, lançait contre eux l'excommunication et les faisait exterminer par le fer et par le feu.

Les huit premiers conciles, tenus tous en Orient, dont le

Hosted by Google

dernier en 869, à Constantinople, furent réunis sur les ordres et d'après l'autorisation des empereurs de Constantinople qui les ont *présidés* en personne ou par leurs délégués. Toutefois, il faut avouer que le catholicisme devait être déjà bien fort pour pouvoir ainsi imposer ses décisions à la société civile.

Les décisions prises par ces conciles furent réunies en recueil et formèrent ce que l'on appelle encore aujourd'hui le *droit canonique* ou les *Canons de l'Église*. Plus tard, on y joignit tout ce qui pouvait être utile à l'Église,— que ce fût un concile ou le premier prêtre venu qui l'eût mis en avant, — et au IXe siècle on y ajouta le faux le plus épouvantable que le monde eût vu, les *fausses décrétales d'Isidore*, sur lesquelles la papauté a fondé son pouvoir. En 1870, on y a ajouté le dogme de l'infaillibilité, de la divinité du pape!

A cette occasion, je dis en passant que la doctrine du *Bouddha* a été aussi appropriée aux besoins d'une théocratie cupide et oppressive, que le *Bouddhisme* aussi a eu ses conciles œcuméniques et que ces conciles ont également établi l'incarnation et la divinité du Bouddha et l'immaculée conception de sa mère. Ces conciles ont eu leurs cérémonies, leurs excommunications, leurs violences, et chose étrange, aujourd'hui encore les usages et les cérémonies, les costumes même ont une analogie si frappante avec le catholicisme, que les missionnaires catholiques, en visitant le Thibet, le siége du *Dalaï Lama* qui porte aussi la *tiare* à trois couronnes, n'ont pu expliquer cette ressemblance parfaite des deux religions qu'en prétendant « que cela devait être l'œuvre de Satan ».

Je ne sais si cette dernière supposition est exacte, mais je sais que le bouddhisme a existé un millier d'années avant le catholicisme. Ce n'est donc pas lui qui a volé l'autre.

Toujours est-il qu'on voit que Satan est bon à quelque chose; aussi le catholicisme s'en sert-il encore beaucoup, surtout contre ces affreux libres penseurs qui veulent faire usage de leur raison.

Et ces évêques, qui imposaient ainsi leurs volontés au monde, sur quoi basaient-ils leur prétendu droit divin? Et quelles sont les preuves qu'ils donnent à l'appui de leur sacri-

Hosted by Google

lége usurpation? Cela me serait difficile à exposer, car eux-mêmes n'ont pu le dire lorsqu'on a discuté ce fameux droit divin au concile de Trente, au XVI^e^ siècle. Ils étaient là plus de deux cents évêques qui avaient tous le même intérêt à remonter à la source de leur prétendu droit; eh bien! il n'y en a pas un seul qui ait pu produire une preuve quelconque à l'appui de leur origine divine, — sauf l'anathème contre ceux qui n'y croiraient pas, — et après dix mois de discussion, ils ont été obligés d'abandonner la question, sans cependant abandonner leurs prétentions, car aujourd'hui ils les professent encore!

III

Malgré leurs excès et leurs violences, les évêques n'ont pu faire disparaître toutes les institutions démocratiques de la primitive Église; ils ont dû respecter pendant longtemps leur élection par le peuple. Le catholicisme le sait bien; seulement il a fait disparaître, par le fanatisme et par la violence, les œuvres de ses contradicteurs; il a égaré et trompé l'histoire en faisant insinuer par le pseudo Ignace d'Antioche et par le pseudo Clément de Rome, que les élections des évêques ont cessé dès la fin du II^e^ siècle. Mais la Réforme a prouvé que ces prétendues preuves étaient des faux comme tant d'autres preuves sur lesquelles le catholicisme a basé son pouvoir.

Il est vrai qu'en Orient, où le catholicisme avait à sa disposition le despotisme et le fanatisme des empereurs de Constantinople, le peuple avait été privé de bonne heure de tous ses droits, et après le IV^e^ siècle, on ne trouve plus de preuves qu'il y ait encore participé à l'élection des évêques. Mais les rois francs, goths et autres barbares n'avaient pas, en Occident, la même complaisance pour les évêques que leur confrère couronné de Constantinople. Ils n'ont pas voulu céder ce droit dangereux et compromettant qui aurait permis aux évêques de se nommer entre eux, et nous avons des preuves innombrables que les évêques furent élus jusqu'au XI^e^ et

Hosted by Google

même au XII[e] siècle. La place me manque pour donner ces preuves, mais je les tiens à la disposition de mes contradicteurs.

On me demandera si cette élection avait encore la même valeur que celle des temps primitifs? Je dis non, par les raisons suivantes. Quand les évêques sont devenus riches et puissants; quand ils se sont arrogé le pouvoir et qu'ils sont devenus les maîtres, ils veulent être affranchis du choix du menu fretin des croyants, et alors l'élection par les fidèles ne leur convient plus. Alors l'imposition des mains ne leur suffit pas pour les préparer à leurs augustes fonctions, ils ne se contentent plus de l'acclamation de leurs égaux, il leur faut l'appareil, la pompe, le cérémonial, il leur faut l'*ordination* par leurs pairs. Alors, le jour de son inauguration, l'évêque est reçu à l'entrée de son église par les métropolitains et les évêques des églises de la province et même de plus loin; on brûle pour lui de l'encens, on allume des cierges en plein jour, il est exalté, et oint des saintes huiles, il devient « le représentant de Dieu sur la terre ».

Cela enlevait naturellement beaucoup de son prestige à l'élection, et, de plus, ce n'étaient plus les fidèles seuls qui élisaient « leur égal »; c'était le clergé qui élisait « son maître ». Le peuple comprenait cela, il sentait que son vote n'était donné que pour la forme et qu'en définitive, c'étaient les métropolitains et les évêques qui décidaient d'avance de l'élection. Aussi le peuple s'abstenait-il souvent et volontairement d'exercer la plénitude de son droit, mais Grégoire VII, le fondateur de la papauté, a été élu pape avec le concours du peuple.

Par contre, il est presque certain que les évêques nommaient presque partout à toutes les fonctions de leur diocèse, et que, de cette façon, « leurs prêtres » devenaient de plus en plus dépendants d'eux, car ils disposaient de leur sort sans contrôle, et si un malheureux prêtre leur déplaisait, ils pouvaient le dégrader, lui gratter, avec du verre, la place où les saintes huiles l'avaient touché, pour le rejeter ensuite parmi les laïques. — Alors le pauvre diable tombe plus bas

Hosted by Google

qu'un paria, il doit mourir de faim, car il ne trouvera ni pitié, ni miséricorde ; à peine est-il encore un homme, il doit cacher son nom, fuir ses anciens amis, pour trouver un morceau de pain dans les plus infimes conditions de la société.

Mais, par contre, les évêques jouissent désormais de tous les priviléges, et déjà à partir du IIIe siècle, ils se distinguent du commun des mortels par des habits splendides, surchargés d'or et de perles ; ils ont adopté, comme symbole de leur dignité, la mitre et la crosse épiscopale, et cela par une raison bien simple : c'est que la mitre était la tiare des anciens pontifes romains, et que la crosse n'était que la reproduction du bâton recourbé des augures romains en fonctions. Le catholicisme arrachait au paganisme son pouvoir, mais il usurpait le signe qui avait fait respecter le pouvoir déchu.

Maintenant les évêques n'ont plus rien qui les arrête : ils ne dépendent que de leur conscience, ils ne rendent compte de leurs actes « qu'à Dieu ! »

Napoléon III *de par la grâce de Dieu* et par la volonté du peuple français, sans parler des massacres du 2 Décembre, n'a pas eu d'autre contrôle. Il était même dans des rapports si intimes avec le même bon Dieu, qu'il le priait « d'avoir en sa sainte garde » ses sujets privilégiés. Le roi de Prusse a pris sa couronne sur l'autel de Dieu, il est empereur d'Allemagne *de par la grâce de Dieu*, et rien qu'en Allemagne il y a encore, de nos jours, une trentaine de têtes couronnées qui ont des liens de parenté plus ou moins éloignée avec ce même bon Dieu, parenté que cette lèpre du XIXe siècle, les libres penseurs, seuls, osent mettre en doute. Oh ! si les peuples voulaient se donner la peine de réfléchir, ils pourraient aisément se convaincre que le prêtre connaissait bien la bêtise humaine, comptait assez sur elle pour donner à son pouvoir une base aussi solide que la sanction de Dieu, car cette base résiste encore aujourd'hui aux protestations de la raison, et aujourd'hui encore le catholicisme veut nous arracher nos libertés et imposer sa domination au nom de ce Dieu qu'il a inventé et qu'il exploite.

En Occident, ces subdivisions de patriarche à évêque

Hosted by Google

n'existaient pas, au moins elles n'avaient pas d'importance ; les évêques étaient sans contrôle, leur pouvoir n'avait pas de limite. L'évêque de Rome s'arrogeait le titre d'*évêque des évêques* et de primat; mais ceux de Carthage, de Tolède, d'Arles, etc., en faisaient autant, et l'ambition de Rome devait s'ajourner encore.

Les empereurs romains, après leur conversion, avaient accordé aux évêques des pouvoirs politiques de plus en plus étendus. Dans la confusion qui accompagna l'invasion des barbares, ils usurpèrent le reste et bientôt ils furent tout-puissants, traitant d'égal à égal avec les rois et les chefs politiques. Toutefois, les rois barbares réclamaient et exerçaient le droit de nommer les évêques et les traitaient souvent un peu sans façon ; de plus, les conciles n'étaient convoqués que par leur ordre, et leur approbation était nécessaire pour donner force de loi aux décisions des conciles.

Aussi, pour faire plier à sa volonté ces puissants barbares, ces tyrans, l'Église était-elle souvent dans la triste nécessité de faire des miracles, de faire parler les anges, surtout d'invoquer le diable, de montrer les flammes de l'enfer dont tous, grands et petits, avaient une peur atroce, ou, comme dit encore aujourd'hui le dicton populaire, « une peur du diable ».

Les flammes de l'enfer étaient un moyen irrésistible pour soumettre les récalcitrants ; aussi ne les montrait-on que dans les occasions solennelles, quand on devait frapper le grand coup pour briser les dernières résistances. Alors les récalcitrants voyaient s'entr'ouvrir la terre sous leurs pieds — une dalle mobile qui glissait — et le peuple épouvanté pouvait voir à travers ce trou béant les flammes de l'enfer, exhalant l'odeur du soufre, grâce à un feu allumé en dessous, autour duquel dansaient des comparses habillés en diables, tandis que les prêtres, en grand appareil, poussaient des cris d'horreur et lançaient l'anathème !

Tous les saints, saint Martin, saint Rémy, etc., excellaient dans ces pieux manéges pour la gloire et la grandeur de la sainte Église catholique, et, aujourd'hui encore, la même

Hosted by Google

Église, malgré la presse et le procureur du roi, fait pleurer des madones en pierre ou en bois, fait descendre du ciel la mère de Dieu, la sainte Vierge de Lourdes, de Marpingen et autres lieux à miracles, nous montre le saint cœur de Jésus-Christ, l'époux de la sainte Marie Alacoque, nous écœure par les excentricités de Louise Lataud et de la sœur Patrocinio, l'amie de l'ex-reine d'Espagne.

Voilà les moyens du catholicisme pour établir et maintenir son origine divine, pour faire croire à la sainteté de ses prêtres, « les représentants de Dieu sur la terre ».

IV

Les communautés ont de bonne heure pourvu à la subsistance de leurs presbyteri et episcopi, surtout lorsque les fonctions de ceux-ci étaient devenues plus importantes et absorbaient tout leur temps. D'abord, chaque fidèle avait payé en nature, plus tard en argent ; déjà au IIIe siècle, on voit quelquefois qu'on fait de ces dons trois parts : une pour l'évêque, une pour les presbyteri et autres « prêtres », — car ce mot dérive de l'autre — et une pour les pauvres. Au IVe siècle, cela devient la loi, et si les dons sont encore volontaires, il est très-mal vu « de venir les mains vides » ; aussi on fixe des jours pour des dons volontaires et proportionnés à la fortune des croyants ; on demande pour les baptêmes, les mariages et les enterrements et toutes les pratiques du culte ; bientôt il y a des tarifs complets et l'extorsion commence.

Comme les prêtres mages, égyptiens et autres, les episcopi et leurs comparses avaient de bonne heure commencé à s'entourer de mystère et de prestige : ils avaient fait accroire à leur pouvoir surnaturel, ils répandaient partout le bruit de leurs miracles, ils frappaient partout l'imagination par de prétendues apparitions célestes et autres jongleries qui sont encore aujourd'hui en usage. Tout cela leur valait, dans ces temps d'ignorance et de superstition, les faveurs des grands et des puissants du jour, et quand Constantin le Grand fut con-

Hosted by Google

verti également « par une apparition céleste dans le ciel », il crut de son intérêt de témoigner sa reconnaissance aux prêtres chrétiens qui l'avaient si largement aidé contre ses ennemis payens. — Alors il fait des édits en faveur des chrétiens, il abroge les jeux et les sacrifices des payens, ce qui enlève à ceux-ci le caractère officiel de leur culte ; il donne une partie des revenus de l'État à l'Église, il lui permet de posséder et d'accepter des legs, et, dix ans après, elle possède déjà un dixième de la fortune publique, car personne ne pouvait mourir sans tester en faveur de l'Église, parce qu'elle avait inventé l'*extrême onction*, qui seule ouvrait les portes du ciel.

L'empereur Valentin dut déjà prendre des mesures pour empêcher cette immense absorption de la fortune publique ; mais l'Église tint bon, elle gagna plus en plus de pouvoir sur les empereurs déconsidérés et déchus, qui n'avaient plus même la force et le courage de se défendre contre leurs propres soldats et qui étaient les jouets des barbares envahisseurs ; enfin Honorius lui abandonna les biens des temples payens et de tous ceux qui étaient condamnés pour hérésie.

Tous ces biens appartiennent en propre à l'Église ; les évêques en ont la disposition, mais ils ne peuvent les aliéner. C'est la *mainmorte* qui commence.

Constantin avait déjà exempté le clergé de toutes les charges publiques « pour que le service de l'Église et de la religion ne fût pas gêné », ce qui donnait lieu à des plaintes nombreuses, car les riches se faisaient donner ou achetaient, à deniers comptants, de petits emplois de l'Église pour jouir de ses immunités. Mais l'Église ne s'arrête pas devant les plaintes contre son ambition et son avarice ; elle tient à ses immunités, elle ne les lâche pas, et bientôt tous ses biens sont affranchis de toutes les charges, et le pouvoir civil a perdu toute action sur les *oints du Seigneur*.

Le célibat était devenu, au IIe siècle déjà, un acte méritoire, mais rien n'y obligeait ; au milieu du IVe siècle, on essaye de le rendre obligatoire pour les trois grades élevés, les évêques, presbytres et diacres ; toutefois les prêtres des grades inférieurs peuvent se marier et rien ne les oblige à renoncer à leur

Hosted by Google

femme quand ils passeront aux grades supérieurs. Après que les moines eurent mis en avant leurs principes ascétiques et antihumains, les lois sur le célibat devinrent plus sévères, au moins pendant les premiers temps de ferveur ; mais jamais le célibat n'a été la règle générale ; au contraire, bientôt toutes ces lois faites contre le mariage des prêtres, comme aussi celles qu'on avait faites pour empêcher les évêques de manger tous les revenus et de vendre les biens de l'Église, tombèrent en désuétude, et, en Occident surtout, on vit des évêques et jusqu'à des moines se marier et disposer en souverains maîtres ou voler à l'envi des biens de l'Église.

L'Église chrétienne, faible et modeste à son origine, avait demandé la tolérance pour exister ; maintenant elle est organisée, elle est forte, elle demande à dominer, à régner seule. Elle veut absorber tout, les croyances et le pouvoir ; elle ne souffre plus à côté d'elle une autre idée que la sienne ; elle ne la discute plus, elle la poursuit par le fer et par le feu ; elle détruit les temples et les monuments, la splendeur de la Grèce et de Rome ; elle extermine toute croyance qui ne veut pas se soumettre à elle, se convertir à sa foi. Elle ne se contente pas de régner sur la conscience, elle veut le pouvoir, elle prétend à l'empire du monde. Elle se déclare une institution divine, fondée par Jésus-Christ lui-même, et elle se dit son représentant sur la terre. « La foi est une, l'Église doit être une », et le catholicisme réclame l'unité pour lui, à son profit. C'est saint Pierre qui est le rocher sur lequel Jésus a bâti l'Église, et saint Pierre a légué son pouvoir à l'Église catholique : donc à elle la suprématie. Elle est l'intermédiaire nécessaire entre l'homme et Dieu, l'homme se rattache à Dieu par l'Église. « Le Saint-Esprit, la grâce n'éclairent que ceux qui sont dans l'Église ; celui qui s'en sépare se sépare de Dieu ; hors de l'Église, pas de salut. »

« *Le sacerdoce seul est le dépositaire de la vérité divine, à lui donc le droit de servir de tuteur, de guide, de maître au genre humain.* »

Le sacerdoce n'est pas seulement supérieur dans l'ordre spirituel, il doit l'être aussi dans l'ordre temporel, et il a le

Hosted by Google

droit de réclamer l'empire sur le corps et sur l'âme. « Les rois sont bénis aussi de Dieu, mais quelle différence entre eux et Jésus-Christ, le Verbe de Dieu, consubstantiel, coéternel de Dieu ! Et c'est dans l'Église que Jésus-Christ s'est incarné ; donc les rois doivent se prosterner devant elle, reconnaître sa supériorité. » Et les prétentions des évêques d'il y a sept siècles ne sont-elles pas les mêmes que celles de nos évêques belges d'aujourd'hui? Écoutons :

« L'empereur a-t-il oublié que non-seulement il n'a aucune autorité sur les évêques, mais qu'il doit obéir à leurs décisions; qu'il mérite la mort s'il tente de détruire les décrets des conciles, s'il pousse l'orgueil jusqu'à s'élever contre Dieu? Comment serait-il le juge des évêques, lui qui leur doit obéissance? Les évêques sont les successeurs des apôtres ; sur eux repose l'Église, à eux appartient le gouvernement de la société chrétienne. En recommandant ses brebis à saint Pierre, Jésus-Christ nous les a confiées. Jésus-Christ seul a le droit de juger nos actes. »

Cette croyance en son pouvoir absolu, institué par Dieu même, doit être seule enseignée au peuple, et les écoles civiles disparaissent pour faire place aux écoles des églises et des monastères, dans lesquelles on crétinise encore aujourd'hui l'intelligence humaine. L'enseignement devient exclusivement théologique, les sciences profanes sont proscrites, la philosophie devient la théologie ; elle n'a plus le droit d'affirmer, elle doit accepter par la foi. Les ténèbres envahissent le monde pendant mille ans, et aujourd'hui la masse y est encore plongée.

Voilà ce que nous devons au catholicisme.

V

Pour donner une base inébranlable à une ambition aussi effrénée, à une domination aussi insolente, il fallait faire du clergé une caste à part et privilégiée ; il fallait annuler pour lui la loi civile, lui donner sa loi propre, son *droit canonique, les saints canons de l'Église.*

Hosted by Google

Cette loi rend le prêtre indépendant, elle le met au-dessus de la société laïque, elle lui assure le pouvoir et l'impunité, elle est la sauvegarde de toutes ses usurpations et de toutes ses violences. C'est pour la défense du droit canonique que le *Syllabus* jette aujourd'hui l'anathème à nos lois civiles, c'est pour son rétablissement que le grand prêtre de Rome fait une guerre sacrilége à la liberté et à la raison de notre siècle.

Les apôtres, comme nous l'avons vu, usaient déjà de grandes rigueurs, mais c'était pour garantir l'Église naissante contre la délation et la trahison ; c'était à la suite d'un règlement librement discuté et consenti par tous les membres qui étaient volontairement entrés dans cette Église. Du temps de Paul, mais surtout lorsque le christianisme eut à lutter, devint une protestation, une déclaration de guerre contre le paganisme, on comprend que les membres formant une Église aient pris la décision de faire juger arbitralement leurs différends par des coréligionnaires, expressément choisis à cet effet, au lieu de les soumettre aux tribunaux de leurs ennemis et persécuteurs.

Mais aussitôt que les évêques commencèrent à devenir puissants, ils réclamèrent pour eux seuls le droit de prononcer sur les contestations entre les fidèles; seulement leurs jugements, pas plus que leurs prétentions elles-mêmes, n'avaient encore de sanction légale. Peu à peu, à mesure que le pouvoir et l'influence des évêques augmentent, les princes protecteurs du christianisme leur accordent le droit de juger souverainement les différends en matière de religion. Cela ne suffit pas et les évêques réclament, avec une insistance de plus en plus hautaine, le droit exclusif, non-seulement de n'être jugés que par eux-mêmes, mais encore celui de juger tous les actes de leurs ouailles, « car c'est à eux que Dieu a donné ses brebis à paître ».

Il est incontestable que l'empereur Constantin ait donné de grands priviléges aux évêques; par contre, il n'y a aucune preuve authentique qu'il leur ait donné le droit d'une juridiction propre et spéciale. Mais lorsque Théodose eut fait

Hosted by Google

du catholicisme la seule religion de tout l'empire, et lorsque l'empereur Marcian eut confirmé les décisions du concile de Chalcédoine, en 455, d'après lesquelles tout clerc qui s'adresserait à la juridiction civile serait exclu de la corporation, les prétentions des évêques acquirent une base légale, et un siècle plus tard, l'empereur Justinien ordonna successivement que tous les procès contre des clercs devaient être renvoyés devant l'évêque, toutefois en admettant encore l'appel au tribunal suprême de l'empire.

Désormais l'Église a sa juridiction à elle; elle est affranchie du pouvoir de l'État, elle n'a plus à craindre l'intervention d'aucune autorité civile, elle est assurée de son impunité, et ses prétentions ne connaissent plus de bornes. Alors elle impose sa volonté sans crainte et sans frein. Le baptême, le mariage, l'enterrement sont réglementés, tous les actes de la vie sont contrôlés, tous les exercices religieux sont prescrits et sévèrement surveillés; l'homme n'a plus le droit de penser ou d'agir, il doit accepter aveuglément les horreurs et les absurdités que l'Église lui impose pour tuer sa raison et pour bafouer sa dignité. L'homme qui est sorti libre de la main de son créateur, est déclaré la proie du péché, l'esclave du mal: par conséquent, il est un paria sur la terre, un damné dans la vie future. Il est déchu de tous ses droits, ici-bas et là-haut, par la faute d'Adam et d'Ève, par le péché originel qui a livré son âme à Satan, son corps à la souffrance et à la misère, son esprit à la dégradation la plus humiliante. L'homme doit renoncer à tous ses rêves de bonheur, il doit renier toutes ses affections, il doit ne connaître que la pénitence et la soumission, il doit trembler constamment devant la colère de Dieu, car il a offensé Dieu en venant au monde. Donc sa vie n'a d'autre but que de souffrir pour mériter le pardon de Dieu, et ce n'est que par l'intercession d'un saint prêtre qu'il peut obtenir ce pardon; ce n'est qu'en lui qu'il peut espérer pour ne pas encourir la damnation éternelle, par conséquent, c'est devant lui qu'il doit se prosterner, c'est à lui qu'il doit faire le sacrifice de sa raison et de sa volonté, car c'est lui qui tient le salut ou la damnation de son âme!

Hosted by Google

En Orient, le catholicisme avait facilement obtenu l'obéissance à sa juridiction canonique, après des guerres et des massacres atroces, dans lesquels des populations entières avaient disparu; il préparait déjà la décadence de ces régions, quand l'islamisme arracha ces contrées à sa domination. Mais en Occident, la chose n'était pas si facile; là les rudes rois barbares trouvaient exorbitante cette immixtion dans leur autorité; ils ne voulaient pas supporter ces prétentions insolentes, ils refusaient de se soumettre à ces rigueurs excessives. C'est alors que l'Église établit l'*excommunication*, invention terrible, pour s'assurer l'obéissance, pour briser toute résistance. Cette excommunication annulait l'homme, en faisait un paria, dont le contact même était un crime. L'excommunié était mis au ban de la société; on ne pouvait ni boire ni manger avec lui, on ne pouvait lui parler, pas même le saluer; on devait s'éloigner de lui, le fuir comme un damné, « car son contact était contagieux comme la peste ».

Les cérémonies dont était entourée l'excommunication étaient lugubres, elles devaient frapper d'épouvante et de terreur le peuple fanatisé. « En vertu du pouvoir qui nous a été donné, de lier et de délier sur la terre et dans les cieux, nous séparons ce malfaiteur de la communion de Dieu et de la société de tous les chrétiens; nous l'excluons du sein de l'Église et sur la terre et dans les cieux; nous le condamnons aux feux éternels de l'enfer avec le diable et les anges déchus. Qu'il soit maudit, au nom de Dieu le Père, de Dieu le Fils et de Dieu le Saint-Esprit, au nom de tous les saints intercesseurs. Qu'il soit maudit partout où il se trouvera, à la maison ou aux champs. Qu'il soit maudit, quoi qu'il fasse, vivant et mourant, dans la veille et dans le sommeil, dans le travail et dans le repos. Qu'il soit maudit dans toutes les forces et dans tous les organes de son corps. Qu'il soit maudit du sommet de la tête jusqu'à la plante des pieds. Que le ciel, avec toutes les puissances, se soulève contre lui. »

Lorsque la foi ne suffisait pas pour faire admettre ces monstruosités, l'Église réclamait le concours de l'État; les peines civiles vinrent en aide aux peines spirituelles. Au

Hosted by Google

VI^e^ siècle déjà, le roi Childebert déclare les excommuniés privés de leurs biens, déchus de leurs droits civils; la peine du bannissement fut prononcée contre ceux qui refusaient de se soumettre aux pénitences ecclésiastiques. Contre le faible on emploie le pouvoir des forts et des puissants, et contre ceux-ci la superstition, le fanatisme du faible et de l'ignorant. Lorsque des rois, des puissants se mettaient en rébellion contre « les lois divines et humaines », l'Église lançait sur eux les foudres de l'excommunication; de plus, elle frappait d'*interdit* le territoire sur lequel s'exerçait le pouvoir du coupable. « Toute la population était privée des consolations de la sainte Église. Les autels étaient dépouillés de leurs ornements, les croix voilées comme marque de deuil et de tristesse. Les temples étaient fermés, les prêtres offraient le saint sacrifice en l'absence des fidèles. A des heures fixes, les cloches sonnaient, et tous les croyants prosternés adressaient leurs prières à Dieu pour obtenir la fin de ces tribulations. Pendant la durée de l'*interdit*, on ne conférait que les sacrements indispensables du baptême et de l'extrême onction. On ne célébrait pas de mariages, on n'accordait la sépulture qu'aux clercs, aux enfants et aux étrangers. »

Mais qu'on ne croie pas l'Église implacable, insensible au pardon; elle est si miséricordieuse, elle a tant de douceur et de mansuétude! Elle accorde le rachat des péchés, elle vendra des dispenses et des indulgences, elle a son tarif pour toutes les pénitences. « Les aumônes et les prières des saints rachèteront l'amour, obtiendront le pardon du Dieu très-miséricordieux, » et le monde chrétien, rois et peuples, est rançonné et dépouillé sans pitié ni merci.

Mais toutes ces monstruosités ne suffisent pas, et, à l'exemple des brahmanes et autres exploiteurs de la conscience humaine, les prêtres inventent l'enfer et le purgatoire.

Ce sont surtout les Pères de l'Église, Justin au II^e^ siècle, Tertullien au III^e^ siècle, — ce dernier prétend même que les volcans sont les cheminées de l'enfer, — qui ont confectionné le système chrétien sur le séjour futur des âmes. L'enfer se trouve à l'intérieur de la terre et les âmes y rôtissent pen-

Hosted by Google

dant l'éternité entière. Nos connaissances de l'intérieur de la terre ne nous permettent pas encore de vérifier la réalité de ce rôtissoire éternel, ni de sa succursale, le *Purgatoire*. Mais il n'en est pas de même du *Paradis*, qui devait se trouver sur le sommet d'une haute montagne, comme l'Olympe des Grecs, ou dans une grande île, l'une et l'autre situées au delà de la ceinture de feu qui les rendait inaccessibles aux vivants. Les découvertes de Colomb et d'autres explorateurs ont fait disparaître la ceinture de feu et ont rendu accessibles toutes les montagnes et toutes les îles de la terre, de sorte que le Paradis des Pères de l'Église ne se trouve pas sur la terre et doit être cherché dans une planète quelconque, mais où nos moyens ne nous permettent pas d'aller vérifier le fait.

VII

Le catholicisme est fait, il a à sa disposition tous les moyens pour briser la résistance, pour usurper le pouvoir, pour accaparer les fortunes. Ses évêques et ses prêtres sont devenus tout-puissants ; ils réclament le pas sur les rois et les princes ; ils leur sont supérieurs ; ils sont au-dessus de toutes les lois humaines, car ils sont d'institution divine, ils tiennent leur mission de Jésus lui-même, qui leur a dit : « Ce que vous lierez ou délierez sur la terre, sera lié et délié dans le ciel. » Donc ce sont eux qui parlent au nom de Dieu, qui disposent de sa toute-puissance, qui dirigent ses actions, lui soufflent leur ambition, leur colère, leur vengeance, en font leur instrument, et Dieu, le créateur de l'univers, l'ordonnateur et le régulateur des mondes, lui qui a créé cette céleste harmonie que nous ne pouvons regarder sans être frappé d'admiration et de respect, ce principe divin auquel nous donnons notre adoration, est devenu le Dieu terrible, atroce et implacable du catholicisme !

Et quand l'Église catholique est tombée dans la dernière dégradation, qu'elle a perdu le respect de tous, qu'elle est devenue un objet de dégoût et d'horreur, et qu'il lui faut un

Hosted by Google

maître unique pour empêcher sa dissolution complète, la papauté réclame ce rôle, et Grégoire VII fait décréter à Rome, en 1078, « que le pape tient les clefs du ciel et de la terre, qu'il a le droit d'examiner, de réformer les sentences de tous les puissants du siècle et ne peut être jugé par personne; que le pape, quel qu'il soit, devient saint par le seul fait de son ordination catholique, en vertu des mérites de l'apôtre Pierre; que tous les princes doivent le saluer en lui baisant le pied, car le pape représente l'Église, il est infaillible, et l'Église romaine n'a jamais erré et ne peut errer. » De ces énormités, l'Église a fait un dogme en 1870!

Voilà ce que le catholicisme a fait de cette doctrine splendide de Jésus, l'homme divin, que nous, libres penseurs, nous respectons comme un des penseurs les plus superbes, comme un des plus grands bienfaiteurs de l'humanité.

Voilà l'usage que le catholicisme a fait du sentiment religieux, ce besoin sublime, qui se trouve en tout homme et sans lequel la société n'existerait pas un jour! Jésus aurait voulu s'en servir pour améliorer, pour moraliser, pour rendre digne d'un meilleur sort le pauvre et le malheureux, et le catholicisme s'en est servi pour les dominer, pour les exploiter et pour les amoindrir.

La place me manque, je dois me résumer.

Au Congrès belge de 1830, les catholiques avaient demandé la séparation de l'Église et de l'État, le droit pour le pape de donner sa loi à l'Église, d'en être le seul maître, de nommer les évêques et les hauts dignitaires, sauf à ceux-ci de nommer les prêtres inférieurs sans intervention aucune de l'État.

Ils étaient devenus pressants, ils avaient fait peur à nos naïfs libéraux, en disant : « Que l'on se hâte de voter la liberté religieuse, si on ne veut pas s'exposer aux conséquences terribles que l'ajournement peut entraîner, » et la séparation de l'État et de l'Église fut votée par 111 voix contre 59.

Mais, à peine la séparation, c'est-à-dire l'impuissance de l'État obtenue, l'Église tendit la main, elle demanda à être payée, et l'article 117 décréta : « Les traitements et pensions des ministres *des* cultes sont à la charge de l'État. »

Hosted by Google

Voilà pourquoi le pape d'*outre-mont*, l'ultramontanisme gouverne l'Église belge; voilà pourquoi l'État belge doit continuer à payer les misérables que la justice belge a condamnés pour des attentats qui révoltent la pudeur publique; voilà pourquoi les évêques se disent indépendants et au-dessus de nos lois belges! Et encore, aujourd'hui nous apprenons, par les révélations de M. Frère-Orban, que les évêques belges se moquent des décisions du pape, se mettent en contradiction avec lui, méconnaissent son autorité et rompent ainsi le pacte qui est la base de leur existence et la garantie de leur *traitement* comme fonctionnaires belges.

Cette comédie a duré trop longtemps, il faut que justice soit faite des violences et des prétentions de nos prêtres, il faut qu'on réprime et punisse des excitations qui doivent nous mener à la guerre civile et qui mettent en danger les libertés et les institutions qui font le bonheur et la gloire de notre pays.

MAX. GOSSI.

Hosted by Google

LA BONNE MADAME DE KERS.

I

Bruxelles a, dans sa partie haute méridionale, un enchevêtrement de ruelles et d'impasses qu'on appelle le quartier des Marolles. A l'époque où commence le petit drame que nous allons raconter, la population de ce quartier avait encore sa physionomie, ses mœurs et son langage très-original, composé de mots flamands, wallons, espagnols et de certains vocables qui lui sont propres, très-énergiques et très-crus.

A l'heure actuelle, bien des trouées ont été faites dans le pâté de constructions qui s'étend le long de la pente entre la porte de Hal et l'église de la Chapelle, avec sa grande artère au milieu; la rue Haute, et ses ruelles affluentes qui lui arrivent des Sablons et dévalent jusqu'aux rues du Poinçon et des Tanneurs, celles-ci forment comme la frontière du quartier marollien. Si le pittoresque a souffert des amputations pratiquées, l'hygiène physique et morale en a profité. On ne craint plus, comme autrefois, de s'engager dans ces quartiers infects, vrais coupe-gorges, où, sous le nom d'estaminets, d'ignobles taudis, d'où l'on entendait sortir des rumeurs inquiétantes, vous menaçaient à chaque pas. Ces écuries d'Augias ont été assainies et le type marollien tend à s'effacer et à se fondre dans un moule banal. Il en est ainsi un peu partout, c'est l'effet du cosmopolitisme et de la civilisation qui affaiblissent le caractère individuel, mais qui,

Hosted by Google

en compensation, resserrent les liens de fraternité entre les hommes.

Le marollien a la physionomie plus intelligente que son congénère bruxellois. C'est le gascon flamand. Il est vaniteux, hardi, querelleur et aime à *faire la noce*. Vrai type de l'ouvrier de fabrique, on le voit descendre la rue Haute, le soir, le bonnet crânement posé sur l'oreille, la petite moustache en accroche-cœur, l'œil animé, le sourire provoquant. Il marche d'un air vainqueur, distribuant à droite et à gauche aux femmes qu'il coudoie quelque galanterie hasardée, non sans s'arrêter fréquemment aux débits de genièvre, trop nombreux sur sa route, et finit par atteindre, le plus tard possible, une des ruelles dont nous avons parlé, où se trouve le galetas qui lui sert de logement.

Ce n'est pas même une ruelle où nous allons conduire le lecteur, mais un cul-de-sac à peine large de deux mètres : l'impasse du Sabot.

Une voûte, sous laquelle roule un ruisseau fangeux, y donne accès. Lorsqu'on l'a franchie, une double rangée de petites maisons à un seul étage du plus misérable aspect se présente au regard. Elles n'ont d'air et de lumière que sur l'étroit boyau aux pavés gluants où s'alignent leurs façades. Encore cet air et cette lumière sont-ils en partie interceptés par de hauts bâtiments contre lesquels elles s'adossent.

Étroites, malsaines, enduites par l'humidité d'une lèpre aux tons verdâtres, ces masures n'ont que deux pièces à chaque étage et sont habitées par trois ou quatre ménages. Pas de cour, pas d'eau potable; la pompe banale de l'impasse fournit celle-ci. Un vieux tonneau ou un cuvier, placé sous le déversoir de la gouttière, sert de citerne à chaque logis.

Ces habitations sont louées à la semaine et rapportent de gros intérêts à leur propriétaire, intérêts prélevés sur les larmes, la misère et la faim. Aussi évite-t-il tout contact avec ses locataires. Une espèce d'intendant vient percevoir les loyers tous les samedis.

Deux ou trois maisons seulement sont occupées par un seul ménage. Ce sont les aristocrates de l'endroit : un ser-

Hosted by Google

rurier, un menuisier et une marchande dont le commerce est difficile à définir, tant il comporte d'objets disparates. C'est la grande fournisseuse de l'impasse. Elle débite aussi du genièvre, et c'est là que les ouvriers vont faire leur première *chapelle*. La mère Wantche a, dit-on, un magot qu'elle arrondit; mais il est difficile de croire que, vu les nombreux crédits qu'elle accorde, elle puisse épargner de quoi entrer à l'hospice dans ses vieux jours.

La famille Claes, composée de trois personnes, habitait une chambre du rez-de-chaussée d'une des bicoques les plus délabrées de cette agglomération. L'intérieur de la pièce présentait l'aspect le plus navrant. Les murs simplement crépis s'étaient marbrés de teintes fuligineuses. De grandes plaques de chaux s'en détachaient par places, laissant la brique à nu. Les châssis des fenêtres, déjetés et vermoulus, donnaient accès à toutes les bises. Quant au mobilier, un lit formé de planches de sapin non rabotées, contenant une maigre paillasse, des draps en lambeaux et un vieux tapis pour couverture, une caisse d'emballage bourrée de loques sordides, recouverte d'un châle usé, servant de couchette à la petite Claes, un coffre renfermant les hardes de la famille, une table branlante, trois chaises dépaillées, ajoutez-y quelques pots ébréchés comme batterie de cuisine, et nous aurons la représentation exacte de cet intérieur où tout trahissait une misère arrivée à sa dernière expression.

Sur le lit, une femme étendue grelottait la fièvre sous le tapis troué qui la recouvrait. Une fillette d'une dizaine d'années trottinait par la chambre, s'efforçant d'y mettre un peu d'ordre, lavant la vaisselle, la rangeant sur la cheminée et venant de temps en temps humecter les lèvres de sa mère du contenu d'une jatte d'eau fraîche. L'ordonnance du médecin des pauvres se couvrait de poussière sur la cheminée en attendant la rentrée de quelques sous pour la porter au pharmacien. Il fallait, avant tout, songer à nourrir le père, qui travaillait dans la grande fabrique de tabacs de la rue Haute.

En voyant frissonner la malade, la petite avait ajouté au tapis le vieux châle qui lui servait de couverture, puis une

Hosted by Google

jupe; mais cela ne faisait guère pour rappeler la chaleur dans un corps épuisé.

— Si j'allais emprunter une couverture à mère Wantche ? dit-elle.

— Non, non, Gritte, encore mendier!... et puis, je n'aime pas voir ici des choses qui ne nous appartiennent pas, j'ai peur...

La malade n'osa achever sa pensée, mais les yeux de la mère et de l'enfant s'étaient rencontrés, et elles s'étaient comprises. Le regard perspicace de Gritte se porta ensuite sur le mobilier. On n'aurait pu découvrir le moindre objet qui eût quelque valeur. La pensée de ces deux êtres était celle-ci : Si le père trouvait quelque chose de bon ici, il irait le vendre ou le mettre en gage pour boire!

C'était là le fléau de ce ménage qui avait vu des jours meilleurs. Antoine Claes était un incorrigible ivrogne. Paresseux et brutal avec cela. Il gagnait cependant de bonnes journées comme ouvrier cigarier, lorsqu'il voulait bien condescendre à travailler, ce qui arrivait tout au plus quatre jours par semaine. Sa femme était d'une bonne famille bourgeoise dont les parents avaient tenu un commerce d'épiceries. Elle eût pu faire un mariage plus avantageux, mais elle s'était amourachée de celui qu'on appelait le bel Antoine. Ne tenant compte des représentations de ses parents et des avertissements de quelques amis qui l'avaient prévenue qu'Antoine Claes s'adonnait à la boisson, elle passa outre, se flattant de le corriger. Claes, à vrai dire, ne prisait dans ce mariage que les quelques mille francs apportés en dot par sa femme. Ils ne tardèrent pas à être absorbés par les parties fines et les petits verres. La venue successive de sept enfants mit bientôt le ménage dans la gêne, et les vices d'Antoine, n'ayant fait que s'accentuer avec les années, les maladies greffant sur le tout, le dénuement fut alors complet.

Tant que vécurent les parents de M^me^ Claes, la situation fut supportable; elle obtenait de temps à autre quelque secours pécuniaire lorsque les besoins étaient trop grands.

Hosted by Google

Mais ils moururent, laissant leur commerce à leur fils. Celui-ci prouva facilement que sa sœur n'avait plus rien à prétendre de l'héritage paternel. Antoine cria bien fort, se disant frustré. Son beau-frère en profita pour se brouiller complétement avec le ménage Claes, se mettant ainsi à l'abri de toute demande ultérieure de secours.

Mme Claes mena alors la vie d'une martyre. La plus grande partie des gains de son mari s'écoulait au cabaret. Il lui fallut trouver d'autres ressources. Elle s'épuisa à coudre pour les magasins, besogne ingrate dont le profit ne suffisait pas à suppléer à l'exiguïté de la somme donnée en rechignant par Antoine. Les enfants, privés d'air, mal nourris, dépérirent les uns après les autres ; de sept, il ne restait plus que la petite Marguerite dont le tempérament, singulièrement vivace, avait résisté à tout. Il semblait que la nature prévoyante l'eût formée pour une existence prédestinée. Elle se passait de manger pendant vingt-quatre heures sans qu'il y parût. Tout le long du jour on la voyait trotter. Jamais elle ne s'asseyait, même pour manger. Ranger, écurer, préparer les repas, veiller les nuits, reporter l'ouvrage de sa mère, faire les commissions du voisinage pour quelque menue monnaie, recevoir les créanciers et les faire patienter, puis, comme récompense, être rouée de coups, tel était le menu de sa journée. Elle vivait ainsi sans paraître jamais triste ni fatiguée. C'était une étonnante petite fille, disait-on. Depuis deux ans, époque à laquelle la santé de Mme Claes avait commencé à décliner, Gritte était devenue la vraie mère de famille, prenant la direction de tout. Son dernier petit frère s'était éteint dans ses bras : elle l'avait cependant soigné avec un dévouement, une énergie et une intelligence bien au-dessus de son âge ; mais rien n'y fit, l'enfant finit comme les autres, la lampe s'éteignit faute d'huile. Gritte était restée après cela bien longtemps, cherchant quelque chose : elle trouvait ses bras si légers. Il lui arrivait de faire le mouvement de bercer en chantant une chanson à dormir. Alors, elle souriait à une petite ombre, visible pour elle seule. Quelquefois aussi elle pleurait, quand sa mère ne la voyait pas.

Hosted by Google

La pauvre créature avait été élevée à une rude école. Des joies de l'enfance, elle ne connaissait rien. Il ne lui était pas arrivé d'aller à la campagne deux fois dans sa vie. La promenade ! ne fallait-il pas soigner toute la nichée pendant que la mère cousait? L'un ou l'autre étant toujours malade, on envoyait les valides respirer l'air de la rue, moins malsain que celui de l'impasse. Gritte restait au logis veiller sur celui qui souffrait.

Mme Claes ayant reçu de l'éducation, voulut que sa fille fréquentât l'école communale. Toutefois, elle dut batailler sans cesse pour l'y faire rester à peine deux ans ; le père l'en retira un beau jour, disant qu'on dépensait trop pour des cahiers et des plumes et qu'elle était nécessaire à la maison. Par bonheur, Marguerite était déjà mordue ; le goût de l'étude l'avait prise ainsi qu'une grande passion de lecture. Comme il n'y avait pas de livres au logis, elle ramassait tout ce qui était imprimé : journaux, affiches, circulaires, papiers d'enveloppe, et les mettait de côté pour les dévorer à l'occasion. Lorsqu'elle avait la bonne fortune de mettre la main sur un journal entier, elle lisait tout : depuis l'article politique jusqu'à la dernière annonce. L'esprit d'ordre inné chez elle lui faisait classer tout cela dans sa petite cervelle. Sa mémoire était admirable, et bientôt rien de la vie ne lui fut étranger. Elle perdit, il est vrai, toutes les naïvetés et les ignorances de l'enfance, mais une chasteté naturelle atténua le danger de cette corruption précoce, plaie hideuse des filles du peuple.

Lorsqu'elle lisait la description des fêtes du grand monde, cela lui faisait l'effet d'un conte de fées. La splendeur des toilettes, des appartements, des équipages, tout cet étalage de luxe l'étonnait et provoquait ses réflexions. Pourquoi certaines gens jouissaient-ils de toutes les satisfactions, tandis que d'autres en étaient sevrés? Était-une punition du ciel ? Non. Elle n'avait qu'à regarder autour d'elle : combien de braves cœurs (sans compter sa mère, qui n'avait jamais fait de mal), ne voyait-elle pas subir toutes les privations, tandis que de très-méchantes gens étaient comblés de richesses? Les sermons des prêtres disaient bien que Dieu

Hosted by Google

voulait cela et qu'il fallait se résigner à attendre le bonheur d'une autre vie; mais cela ne satisfaisait pas le besoin de justice qui échauffait son petit cœur.

Son imagination était toujours en travail, cherchant la solution du problème de la vie, sans pour cela interrompre la tâche quotidienne, car les enfants de la classe ouvrière n'ont point d'enfance ni de jeunesse; les nécessités de l'existence leur font un inexorable esclavage. Le travail forcé de la mère a pour conséquence la servitude des filles. Elles font leur apprentissage de femmes et de mères à l'âge où elles n'ont pas encore la force de porter un nouveau-né.

Marguerite devait avoir des nerfs d'acier pour supporter toutes ses fatigues. Elle ne payait pas de mine cependant : maigre, brune, le front trop haut, le nez trop long, la bouche trop fendue, les yeux d'une grandeur excessive, au regard singulièrement expressif et profond, mais malicieux et trop hardis peut-être. Le fait est que Gritte n'était point timide. Elle craignait peu de monde ; son père même ne lui inspirait pas de terreur. Elle savait lui tenir tête. Tant qu'il la battait, elle restait muette; mais lorsqu'il s'en prenait à sa mère, elle osait lui reprocher l'indignité de sa conduite en termes peu mesurés, opérant ainsi une diversion et attirant sur elle la colère de l'ivrogne.

Lorsque cette brute, qui ne savait qu'injurier et frapper, rentrait gorgée de genièvre et rencontrait ce petit être frêle, qu'un souffle semblait devoir abattre, c'était l'intelligence et la bestialité qui se heurtaient, et parfois le choc était effroyable.

Antoine, la bouche empestée d'alcool, commençait par vomir une kyrielle de jurons entremêlés d'injures grossières; puis, le répertoire épuisé, comme dernier argument, les coups. Les coups reçus en silence, sans protestation, sans plainte, presque avec défi de la part de Gritte, avec un regard qui disait clairement : Je suis le courage, vous êtes la lâcheté!

Quelquefois, comprenant l'éclair, plus éloquent que des paroles, jaillissant de ces yeux noirs, Claes s'arrêtait brusquement, se sentant mal à l'aise. Ce qui lui restait de con-

Hosted by Google

science s'agitait. Vaguement il comprenait que l'enfant avait le droit de le mépriser. D'autres fois, au contraire, le calme de la petite l'exaspérait, sa fureur redoublait devant cette impassibilité. Il eût assommé Gritte dans ces moments-là, si la mère ne l'eût retirée de force de ses mains et ne l'eût fait sortir de la chambre. Souvent toutes deux se sauvaient et se réfugiaient chez une voisine, jusqu'à ce que l'accès fût passé. Cependant, depuis que la maladie de M^me^ Claes s'était aggravée, Gritte se montrait moins rétive, cherchant à éviter à sa mère des scènes qui ne pouvaient qu'empirer son état.

Elle avait fini de balayer le carreau. Tout était en place, il n'y avait plus un atome de poussière nulle part. La cruche contenait de l'eau fraîche, un morceau de pain était posé sur la table à côté d'une assiettée de fromage mou; c'était le repas du père. On l'attendait, mais le lundi est un jour terrible!

Sans se communiquer leur anxiété, la mère et la fille avaient le cœur serré. De temps à autre elles échangeaient un regard, inquiet chez M^me^ Claes, souriant chez Gritte, qui voulait se montrer brave pour la rassurer. L'heure de la rentrée était passée depuis longtemps : le mieux qu'on pouvait espérer, c'est que Antoine revînt dans un état tel, qu'il n'eût plus la force de faire une *scène*. Cela arrivait quelquefois. Alors, ramené par un camarade, on le hissait sur son lit comme une masse. L'ivrogne en avait pour ses douze heures d'horloge. C'était de la tranquillité jusqu'au lendemain.

— Tu n'as pas mangé, Gritte? dit M^me^ Claes en regardant le morceau de pain exigu qui devait servir au souper du chef de la famille.

— Si, maman, répondit la petite, la mère Wantche m'a coupé tout à l'heure une belle tartine, quand j'ai été chercher de l'eau à la pompe; elle me l'a fait même tremper dans son café et elle m'a bien recommandé de venir chercher demain du bouillon pour toi.

— La bonne âme! elle nous montre tant d'intérêt!

Hosted by Google

— Tout le monde nous en montre, maman. Si tu savais, quand je passe, c'est à qui me demandera de tes nouvelles.

— Oui, oui, et plus encore, tous ces braves gens nous ont assistés, se sont privés pour nous. Que serions-nous devenus sans eux? Depuis longtemps nous serions morts de faim! Dire qu'il faut compter sur la charité du pauvre monde!

— Ne pense pas à ça, petite mère. Quand tu seras guérie, tout ira mieux..., et puis, voilà que je grandis, je vais pouvoir travailler et gagner un peu.

— Gagner!...quoi? Qu'est-ce qu'une femme peut gagner?... tu n'as pas eu d'ailleurs le temps d'apprendre un métier.

— Je sais faire le ménage. J'entrerai en service.

— Toi, une servante!... Ma fille, une servante!

— Pourquoi pas? faire le ménage chez soi ou chez les autres, n'est-ce pas la même chose?

— Oui, murmura la mère, cela vaudrait mieux que de rester ici. Au moins elle aurait à manger tous les jours.

Elle pensait que tout serait mieux que de rester dans cet enfer! Se séparer de sa fille lui eût cependant bien coûté!... Après tout, à quoi bon s'en préoccuper? Vivrait-elle seulement jusqu'au temps où Marguerite serait d'âge à se placer? elle ne le croyait pas, se sentant frappée. Pour elle, cela ne l'effrayait pas; c'était la délivrance; mais l'enfant!... Que deviendrait l'enfant?... c'était son incessante préoccupation. A qui la confier? Comment la mettre à couvert des brutalités de son père?... Et plus tard, qui la préserverait des mille embûches tendues sous les pas des jeunes filles pauvres? Gritte serait-elle réduite à faire comme tant d'autres qu'elle avait connues; à chercher dans le vice des ressources que l'honnêteté ne procure pas?

Mais voici que des voix résonnent dans la ruelle. La mère et la fille deviennent pâles.

Ils sont deux, échangeant des phrases entrecoupées de hoquets. A mesure que le son se rapproche, une des voix devient menaçante. On dirait que subitement la colère la fait vibrer, rauque, gargouillante comme si elle passait à travers un liquide.

Hosted by Google

Pourquoi cette irritation ? Chose inquiétante, Antoine n'est pas assez ivre, sa raison n'a pas sombré tout à fait et son ivresse est plus effrayante ainsi ! Antoine sent l'approche du logis, la vue seule de la maison lui donne de ces fureurs aveugles qui ne savent à quel grief se rattacher. D'avance il serre les poings, les mains lui démangent, la bave lui monte aux lèvres. Il songe à ces deux êtres qui sont là, tremblant à l'attendre. Il apprête ses exigences, il lui faut un bon souper, il ne se demande pas si la ménagère a de quoi, c'est à elle à s'arranger, c'est son affaire.

Antoine n'avait travaillé que la moitié de la semaine. Après avoir donné quelques misérables francs à sa femme, il a bu le reste et ce n'a pas été long. Alors vient le même étonnement qui se renouvelle chaque semaine lorsque Claes tâte sa poche vide. Il ne peut croire que tout cet argent se soit déjà *liquéfié*. Il ne s'explique pas cette opération de physique ; un petit verre coûte si peu ! C'est que l'opération s'est compliquée d'une multiplication. Or, Antoine n'a pas la mémoire des chiffres ; en récapitulant le nombre des stations, au lieu de multiplier il soustrait, le compte n'y est plus. Il soupçonne M^me^ Claes d'avoir exploré ses poches ; de là son ire, de là des scènes affreuses où plus d'une fois les voisins doivent intervenir. — Pourquoi ne pas appeler la police ? disent les commères. M^me^ Claes ne le veut à aucun prix. Qu'en résulterait-il ? Quelques jours de prison pour le brutal, et après ? Après, il se vengerait et ce serait pis. A de telles situations il n'y a pas de remède. La pauvre femme doit mourir à la peine !

— Cache-toi sous le lit, Gritte, je t'en prie, laisse passer le premier feu de la colère.

Sans répliquer, l'enfant s'accroupit et se coule sous le grabat. Ce n'est pas la première fois qu'elle s'y abrite.

L'homme entre comme un ouragan, sans regarder autour de lui, il marche droit au coffre, en lève le couvercle, bouleverse les misérables loques qui s'y trouvent ; à la fin il met la main sur un petit sac de toile, le secoue, le tâte, le retourne et, ne trouvant pas ce qu'il cherche, il s'avance vers le lit :

Hosted by Google

— Et l'argent? vocifère-t-il d'une voix formidable.

Mme Claes se met péniblement sur son séant et regarde son mari avec une mine de mouton qu'on va égorger :

— Vous savez bien, Antoine, que depuis hier déjà je n'ai plus d'argent... Vous ne m'en aviez pas donné...

— Pas donné!... (Ici un blasphème.) Quel est ce mensonge?

— Pas donné beaucoup.

— Comme si vous ne saviez pas bien où en prendre, coquine! Ah! je n'ignore pas où il va, l'argent que je me tue à gagner! Madame fouille dans mes poches et prend ce qui lui convient (un juron épouvantable), ça ne peut pas durer! Si l'on s'imagine que je me laisserai dévaliser, on se trompe! Pendant que je sue à la peine, on fait la noce ici; on reçoit des commères, et quand je rentre, on fait la fainéante, la malade! on prend tous les prétextes pour paresser à l'aise.

Antoine faisait de l'ironie maintenant ; il insultait sa victime. Il enrageait de la voir alitée, étant quasi forcé de la ménager. La ménager! il niait la maladie plutôt. Cette figure hâve, aux joues creusées, aux yeux cerclés de noir, aux lèvres sèches et pelées, ce corps tout tremblottant portaient le témoignage du dépérissement arrivé à son dernier période. N'importe, il ne voulait rien voir.

Mme Claes restait silencieuse sous le déluge d'injures déversées par Antoine, dont le répertoire était intarrissable. Elle se gardait bien de l'interrompre. Opposer une digue à la tempête, c'était la rendre plus furieuse ; mieux valait attendre que le calme vînt de l'épuisement. Brusquement, Claes s'arrêta et se rapprochant du lit avec une attitude menaçante :

— Il me faut de l'argent! dit-il.

Il avait l'air implacable ; l'implorer eût été inutile, raisonner avec lui, impossible. Il fallait répondre cependant.

— Mon Dieu! Antoine, je voudrais en avoir à vous donner... Oh! je vous jure que je le voudrais!... Si je possédais quelque objet qui pût être vendu, je vous l'abandonnerais volontiers, mais...

Hosted by Google

— Mais vous ne savez rien faire!... Vous n'êtes plus bonne à rien!... Comme c'est agréable pour un homme qui travaille de voir une figure pareille! de n'avoir au logis qu'une propre à rien, une charge, quoi!

— Attendez, l'homme, ayez patience, cela ne durera plus longtemps. Quelques jours, peut-être... Oui, dans quelques jours je ne vous ennuierai plus!

— Pas de simagrées, tonnerre! en voilà assez! Je veux de l'argent!... Vous devez en avoir. J'avais quatre francs dans ma poche, ce matin. Vous devez m'en avoir pris deux, où sont-ils? Qu'on ne m'échauffe pas les oreilles, ou la trique va aller son train!

Il était tout contre le lit, d'un geste brutal il souleva la paillasse et fouilla. Rien! Il jeta le sac qui servait d'oreiller de côté, sans égard pour la pauvre tête malade, qui glissa dans la ruelle. Là rien non plus ; alors il leva le bras...

— Ah! misérable voleuse, tu as mangé l'argent!...

Le bras n'eut pas le temps de retomber. Gritte était sortie de dessous le lit et le tirait par la manche; il se retourna, elle le regardait de ses grands yeux indignés :

— Vous ne frapperez pas maman, tandis qu'elle est malade, n'est-ce pas?

— De quoi te mêles-tu, toi?... insolente! vaurienne! ta mère devrait t'apprendre à respecter ton père.

— C'est ce qu'elle fait; mais quand mon père la frappe, je ne saurais le respecter.

Un soufflet fut la réponse.

— Es-tu contente? ce n'est pas ta mère que je bats, tiens! attrape encore!... petit poison! langue de vipère! enfant du diable!

Les coups pleuvaient dru comme grêle, tandis que la mère gémissait, sans force pour intervenir.

— Je t'enverrai à la maison de correction et ta mère à l'hôpital, je serai tranquille alors! Fichue idée que j'ai eue de me marier! J'étais heureux avant cela, maintenant j'ai l'enfer chez moi!

Il disait vrai, le brutal, l'enfer était chez lui, c'était lui

Hosted by Google

qui l'y apportait. Il ne songeait pas que s'il eût été débarrassé de ces deux êtres qui n'avaient vécu que pour s'efforcer de lui rendre l'existence douce et facile, il n'aurait plus su à qui s'en prendre de la misère qu'il s'était créée. Mais pouvait-il raisonner, vivant dans un état de perpétuelle surexcitation, sauf quand il était ivre-mort? Sa rage lui venait de ne pouvoir plus boire à son gré, ni fréquenter les lieux où l'on s'amuse, surtout depuis que sa femme alitée ne rapportait plus rien, crime abominable! Antoine était obligé de se poser cet éternel dilemme : travailler pour boire, ou ne rien faire et ne pas boire. Terrible alternative. Sans sa femme il eût pu trouver encore quelque veuve ou quelque vieille fille riche qui lui fournît de quoi satisfaire ses goûts en vivant à rien faire. Il était encore le bel Antoine! La femme doit toujours avoir en réserve une tire-lire, où le mari puisse puiser; l'homme a besoin de distractions, et lorsqu'on travaille dur comme lui, c'est d'une nécessité absolue; Mme Claes n'avait jamais compris ses devoirs.

Après avoir battu Gritte, sans égard pour les supplications de sa femme, il se tourna vers le lit et apostrophant la malade :

— Voilà bien de quoi geindre! j'ai le droit de corriger ma fille, je pense. Ah! tout ça va changer! Voilà une péronnelle qui devrait travailler depuis longtemps. Ça ne gagne pas le pain que ça mange! Le patron a besoin d'apprenties pour les cigarres, elle entrera à la fabrique la semaine prochaine, et il faudra qu'elle marche droit, j'y veillerai! gare à elle si elle fait la paresseuse!

Mme Claes devint livide. Jetant sur Antoine un regard plein d'angoisse, elle étendit les bras vers lui, ouvrit la bouche pour parler, et ne put émettre qu'un gémissement en retombant sur le lit, tandis que sa fille, qui s'était secouée et avait réparé le désordre de ses vêtements, mis en triste état par la « correction » paternelle, se rapprochait d'elle pour lui murmurer quelques mots consolants et la prier de ne pas contredire son père. Tout à coup celui-ci avisa le tapis et le châle qui recouvraient le lit; les tirer à lui, les jeter sur

Hosted by Google

son bras, prendre la porte et la fermer violemment derrière lui fut l'affaire d'un instant.

— Papa! papa! criait Gritte courant après lui, vous voulez donc que maman meure de froid?

Antoine était déjà loin et ne devait rentrer ni ce jour-là ni le lendemain.

— Oh! cette fois, je vais demander la couverture de la mère Wantche, dit l'enfant. Tu ne peux pas rester ainsi, pauvre maman!

— Et si ton père revient, il la prendra encore pour la vendre ou la mettre en gage.

— Non, mère, quand j'entendrai papa, je la cacherai, laisse-moi faire.

Elle sortit vivement et Mme Claes resta seule. Seule avec ses pensées, avec une nouvelle et plus terrible angoisse! On voulait lui arracher sa fille! Ce n'est pas qu'elle s'effrayât de la voir mettre en apprentissage; mais la fabrique!

En faire une ouvrière de fabrique, c'était, à ce qu'il lui semblait, la mettre à une école de démoralisation. Elle les avait vues, ces petites apprenties de douze ans, se promener le soir avec des gamins de quinze, leur *bon ami*, comme elles disaient. Que deviendrait-elle plus tard? elle ne le savait que trop! La fabrique est une pépinière pour la débauche. C'était aussi un danger pour la santé. Vivre dans cette atmosphère malsaine, respirer pendant tout le jour la poussière du tabac, c'était respirer la phthisie. Gritte, délicate comme elle l'était, y résisterait-elle? D'ailleurs, travailler sous les yeux de son père, qui ne la ménagerait pas, c'était lui retrancher les heures de répit où elle ne subissait pas ses brutalités. Toutes ces idées augmentaient le supplice de la pauvre martyre, qui s'ingéniait à trouver un moyen de soustraire son enfant à ce sort misérable. Elle voulait bien souffrir, elle y était habituée; mais au moins la destinée lui devait une compensation. Elle avait vu s'éteindre l'un après l'autre six petits êtres aimés, n'avait-elle pas payé sa dette? N'était-ce pas assez de douleurs? Quel crime devait-elle expier? elle n'avait jamais fait tort à personne.

Hosted by Google

Ces pensées désolantes furent interrompues par l'entrée d'une voisine qui venait s'informer de sa santé. Elle avait entendu les rugissements d'Antoine, et son indignation avait besoin de s'exhaler. Chez le peuple, la compassion est un sentiment naturel. Chez les femmes surtout, qui sont violentes mais bonnes. Elles n'ont pas toujours le tact qu'il faudrait, le cœur sauve tout. La voisine avait une réelle pitié pour la situation malheureuse de Mme Claes; cependant, sous prétexte de la soulager, elle enfonçait souvent des épingles dans la plaie.

— Pauvre mère ! votre ivrogne a encore fait des siennes, n'est-ce pas? Sans-cœur ! Vaurien ! Faire tourner tous les sens à une pauvre malade ! Il veut sans doute vous envoyer dans l'autre monde pour être libre d'en prendre une autre. Le bon Dieu devrait bien vous en débarrasser une bonne fois. Mais ces chenapans-là ont la vie dure. Si c'était un brave homme, il aurait peut-être déjà rendu son âme à Dieu. Cependant je crois que vous allez en être débarrassée pour un petit temps. Le scélérat a une maîtresse, voyez-vous... Oh ! je sais que cela vous est égal ; au contraire, c'est une bonne affaire ; il vous délivrera plus souvent de sa présence. Si elle pouvait seulement le garder tout à fait ! hein? vous ne le lui réclameriez pas, bien sûr. Tout de même, faut être coquine pour attirer les hommes mariés... C'est la fille Salembion, vous savez? Elle tient un débit de liqueurs rue des Pigeons; ah ! bien sûr, il lui boira son fond, le soiffard !

Une maîtresse !... Son mari avait une maitresse !

Quelque indifférente que soit une femme, elle n'apprend jamais l'infidélité de son mari sans éprouver un sentiment de révolte et d'humiliation. Ayant toujours été une épouse irréprochable, Mme Claes ne méritait pas ce nouvel affront. Elle était loin d'éprouver le soulagement que la voisine s'imaginait ; même elle ne s'attendait pas à pareille chose ; elle ne connaissait qu'un vice à Antoine, l'ivrognerie, toutefois elle ne le savait pas libertin. Il lui fallait donc subir toutes les hontes ! Pour comble de misère, Gritte était rentrée pendant que la voisine lui apprenait l'événement. L'enfant avait tout

Hosted by Google

entendu. Elle avait pourtant assez de sujets pour mépriser son père! Qu'allait-elle devenir quand elle n'y serait plus? Antoine lui imposerait-il une marâtre? Sa fille devrait-elle se soumettre aux caprices, aux brutalités, peut-être, de cette fille tarée?

La voisine avait apporté un peu de pain blanc et quelques fruits. Étant sûre, disait-elle, que ceux-là ne seraient pas mangés par Claes. En se retirant, elle était persuadée d'avoir donné à la malade des consolations qui lui feraient passer une bonne nuit.

La nuit fut affreuse. La fièvre ne quitta point Mme Claes. Le lendemain elle était si affaiblie, que Gritte, effrayée, voulut aller quérir le docteur. Sa mère le lui défendit. Elle sentait que ce n'étaient pas les remèdes qui pouvaient la guérir. L'argent manquait, d'ailleurs, pour les acheter. Ah! si elle avait pu être tranquille sur le sort de l'enfant! Si elle avait pu la confier à quelqu'un de sa famille. Mais elle n'avait plus de famille. Tous les siens lui avaient tourné le dos quand la misère était venue. Et puis, Antoine se les était aliénés par de continuelles demandes d'argent.

Dans la matinée, la bonne Wantche apporta elle-même du bouillon. C'était un peu d'huile pour alimenter la lampe; cela donna à Mme Claes la force de réfléchir. Réfléchir! A quoi cela lui servait-il? A constater son impuissance, à se convaincre que sa terrible situation était sans issue.

Deux jours après ces événements, une grande agitation régnait dans l'impasse du Sabot. Toutes les commères étaient sur le pas de leurs portes. A l'entrée de la ruelle un riche équipage venait de s'arrêter, un domestique en livrée ouvrait la portière, abaissait le strapontin, et l'on vit descendre une dame élégamment vêtue. Elle tenait à la main un petit calepin d'ivoire qu'elle consulta en s'engageant sous la voûte sombre de l'impasse, suivie de son laquais. Elle s'arrêta juste devant le logis des Claes. Sur un signe qu'elle lui fit, le laquais la précéda dans le corridor, frappa à la porte de la chambre que nous avons fait connaître au lecteur, et s'effaça pour laisser entrer sa maîtresse, lorsque Gritte eut ouvert.

Hosted by Google

La dame s'avança dans la chambre, tandis que le laquais refermait la porte derrière elle et restait à l'attendre dans le corridor.

Que venait faire cette mondaine dans ce misérable réduit? Les femmes de l'impasse chuchotaient entre elles : C'est la riche Mme de Kers. Elle est si charitable! Enfin la mère Claes va être assistée, elle le mérite bien, la pauvre âme!

C'était en effet Mme de Kers, vice-présidente de l'œuvre des mauvais ménages, une association qui ne chômait pas!

La belle dame cependant s'était approchée du lit et faisait des questions à la malade qui, tout interdite, lui répondait en balbutiant. Gritte aurait bien voulu présenter un siége à la visiteuse, mais après avoir hésité entre les trois chaises valétudinaires qu'ils possédaient, elle préféra y renoncer, crainte d'accident.

— Bon Dieu! ma bonne femme, vous manquez de tout ici! exclama Mme de Kers, qui d'un coup d'œil avait exploré la chambre.

Elle pénétrait souvent dans des intérieurs d'indigents, mais jamais une misère pareille n'avait frappé ses regards.

— Pourquoi ne vous êtes-vous pas fait transporter à l'hôpital? ajouta-t-elle.

Mme Claes frissonna :

— A l'hôpital!... oh! non!...

— C'est un préjugé, on y est très-bien. Si vous vouliez y aller, vous seriez bien plus tranquille; d'ailleurs nous faisons surveiller les malades que nous protégeons... N'en parlons plus, je vois que cela effraye cette petite.

— Oh! madame, que deviendrait-elle, seule avec son père?

— C'est juste, le père boit, dit-elle en consultant ses notes. Voyons d'abord au plus pressé; il vous faut un lit convenable, des draps, des couvertures, du linge...

Elle inscrivait à mesure sur son carnet; puis, regardant autour d'elle :

— Où couche cette enfant? interrogea-t-elle.

Gritte, d'un geste, désigna la caisse, Mme Claes avait rougi de honte.

Hosted by Google

— Pas possible!... dit la dame; alors un lit pour la petite... Que diriez-vous si nous la mettions en pension chez les sœurs?

— Oh! madame, je vois bien que vous êtes bonne comme du pain, reprit la malade, et que vous avez l'intention de m'assister. Eh bien, je vous en prie, ne pensez pas à moi, laissez-moi mourir ici dans mon logis, avec ma petite Gritte auprès de moi, et... si vous voulez me donner un grand soulagement, me rendre réellement bien heureuse; si vous voulez que je meure tranquille, reportez votre intérêt sur l'enfant. Ah! si vous pouviez la soustraire à l'autorité de son père!... ajouta-t-elle en baissant la voix pour n'être pas entendue de Gritte qui s'était retirée au fond de la chambre. Je ne sais pas si c'est possible?... vous êtes riche, tant de choses vous sont faciles!... Voyez-vous, rien que de penser à la vie qu'elle mènerait quand je n'y serais plus, je sens déjà les affres de la mort!... c'est qu'il la maltraite, à un point que vous ne sauriez croire... et puis...

La pauvre femme hésita comme prise de honte.

— Il a une maîtresse, pensez!

— Nous savons cela, chère femme, nous savons qu'il vous bat ainsi que sa fille, nous avons relevé des témoignages, nous pouvons prouver qu'il vous laisse sans argent pendant des semaines entières... Il y a moyen d'obtenir l'enfant, soyez tranquille, nous ne la laisserons pas à son père.

— Oh! madame, vous avez eu la bonté de vous occuper de cela? Vous protégerez donc ma pauvre Gritte? Si vous faites cela, vous serez mille fois bénie! je ne mourrai pas désespérée, mon enfant sera sauvée!

— Oui, pauvre mère, Dieu qui m'a conduite ici achèvera son œuvre; mais, en revanche, il faut que vous fassiez quelque chose pour lui. Il m'est revenu que vous êtes une tiède catholique, on vous voit fort peu à l'église. Le curé de la paroisse vous a cependant visitée et vous a exhortée à remplir vos devoirs religieux; vous n'en avez tenu compte, et vous sachant en danger, vous n'avez pas réclamé les secours spirituels.

Hosted by Google

— C'est que... nous autres pauvres gens nous n'avons pas le temps de faire de longues stations dans les églises, et puis... je n'avais pas de quoi me mettre... d'ailleurs je pensais que Dieu m'avait abandonnée, tant j'étais malheureuse !

— C'est une impiété de croire cela, chère femme. Dieu ne délaisse aucune de ses créatures ; si vous l'eussiez prié avec persévérance, à coup sûr, il vous eût secourue. Vous deviez aussi avoir égard aux remontrances de votre pasteur : s'il vous eût vue fréquenter assidûment les offices, recevoir les sacrements, non-seulement il vous eût donné l'assistance spirituelle, mais il eût pourvu à vos besoins matériels.

— Il faut donc fréquenter l'église pour qu'on vous empêche de mourir de faim ? dit la malade avec une nuance d'amertume.

— Vous comprenez, ma chère, on ne peut assister tout le monde, il faut choisir parmi les plus méritants, c'est-à-dire parmi ceux qui montrent des sentiments religieux. Vous n'avez pas songé que vous deviez donner le bon exemple à cette enfant... Je n'ai pas besoin de vous en dire davantage ; à cette heure, vous reconnaissez que Dieu manifeste clairement qu'il veut vous retirer du péché. Je vous enverrai notre vénérable curé, un saint homme, il vous rendra la paix qui vous a fui si longtemps. Quant à votre petite, je me charge de son avenir, j'ai même l'intention de la prendre chez moi, je l'élèverai convenablement. Je n'ai qu'une fille, elle sera sa sœur.

La figure de Mme Claes parut soudainement transfigurée.

— Est-ce possible !... Oh ! madame, vous êtes donc un ange ?..

Elle n'avait pas la force d'en dire davantage, mais l'expression de son regard témoignait de la profondeur de sa reconnaissance. Mme de Kers répondit modestement :

— Je suis simplement une femme qui s'est vouée au soulagement de celles que l'inconduite de leur mari plonge dans la misère. J'ai le bonheur d'être riche et je consacre une grande partie de ma fortune à cette œuvre. Votre position si digne de pitié, d'après les rapports que l'on m'a faits, m'a

Hosted by Google

émue. Je serais déjà venu vous voir si les cas semblables au vôtre n'étaient pas si nombreux. Je suis obligée de calculer le temps dont je dispose, de manière à aider le plus de monde possible... Votre petite me semble intelligente? Je vois qu'elle est déjà bonne ménagère, ajouta la dame, observant Gritte qui rangeait.

— Ah! ma bonne dame, je puis dire que c'est elle qui a élevé presque tous ses frères et sœurs. Elle n'a que dix ans, mais pour l'intelligence elle en a quinze, et l'on obtient tout d'elle en lui témoignant un peu d'amitié; c'est une bonne enfant qui vous rendra bien des services et vous sera reconnaissante si vous daignez la prendre chez vous.

— Nous verrons cela; il faudra lui faire faire sa première communion, nous nous en chargeons. Maintenant tâchez de rester calme. Si votre mari revient, laissez-le crier et tempêter, on le matera. Je vais vous envoyer le docteur ; vous, petite, vous aurez soin de faire exécuter ce qu'il prescrira. Comme je ne puis revenir tous les jours, je vous enverrai ma femme de confiance qui veillera à ce que vous ne manquiez de rien. Bon courage! au revoir, petite.

La belle dame se leva, glissa une pièce de cinq francs dans la main de Gritte et se retira. Dans la ruelle, toutes les commères lui firent la révérence lorsqu'elle passa. Plus d'une parole d'admiration retentit à ses oreilles. De bouche en bouche ces mots étaient redits : C'est la bonne M^me^ de Kers!

La femme de confiance n'eut pas à revenir souvent à l'impasse du Sabot. Toutes les émotions que la pauvre M^me^ Claes avait eues à subir hâtèrent l'issue de la maladie. Deux jours après, elle expirait dans les bras de sa fille en lui faisant promettre d'être soumise en tout à sa bienfaitrice. Elle mourait consolée, ayant la conviction de laisser Gritte sous la protection d'une seconde mère.

II

Antoine Claes, en sortant de chez lui à la suite de la scène que nous avons décrite, après avoir inutilement essayé de

Hosted by Google

vendre les haillons qu'il avait enlevés, de guerre lasse, s'était installé chez Mlle Salembion. Cette fille dépravée s'était prise de caprice pour « le bel Antoine ». Il avait su lui faire accroire qu'il était malheureux en ménage, elle le consolait à sa manière, en lui versant, gratis, du genièvre et de l'amour frelatés. Ce fut là qu'il apprit par un camarade la mort de sa femme. — Bon débarras ! s'écria-t-il, ce fut toute l'oraison funèbre de celle qu'il avait tant martyrisée et qui avait rempli, et au delà, ses devoirs d'épouse. Il ne s'informa pas autrement de sa fille, s'inquiétant peu de savoir si la pauvre enfant avait de quoi manger ; son ignoble passion l'avait abruti au point de lui ôter tout sens moral. A jeun, il était comme paralysé, rien ne vibrait plus en lui. Pour recouvrer ses facultés, il lui fallait recourir aux excitants ; mais alors c'étaient les passions abjectes et brutales qui se réveillaient dans son organisme surmené.

Pendant ce temps, Mme Urbain, la femme de confiance de Mme de Kers, réglait toutes choses à la maison de l'impasse du Sabot, veillant à ce que Mme Claes eût un enterrement décent, et s'arrangeait avec une voisine pour procurer à Gritte un abri pendant quelques jours. Elle faisait ensuite constater judiciairement qu'Antoine Claes avait quitté son logis, abandonnant son enfant sans aucune ressource, et qu'il n'avait même pas assisté à l'enterrement de sa femme. Lorsqu'elle eut tout terminé, elle vint prendre l'orpheline et la conduisit tout d'abord dans un établissement de bains, où elle lui fit subir un nettoyage complet, puis la revêtit d'un costume neuf qu'elle avait apporté, laissant là ses vieilles hardes. Mme de Kers avait recommandé cette minutieuse purification avant que Gritte n'entrât à l'hôtel.

Tout cela ne fit pas sortir la petite de son mutisme. Elle était comme hébétée de douleur. Peu lui importait ce qu'on faisait d'elle, ou ce qu'elle deviendrait. Se sentant désormais seule sur la terre ; elle eût désiré mourir. Sa pensée n'était occupée que d'une chose, de cette chère morte qu'elle avait vue s'en aller pour toujours ; son regard ne voyait que le dernier regard de sa mère essayant encore de lui sourire. Le

Hosted by Google

seul son qui frappât son oreille était celui de la voix douce qui lui recommandait d'aimer et de révérer sa bienfaitrice ; l'unique sensation qu'elle éprouvât était celle de la suprême étreinte d'une main déjà froide... Après cela il n'y avait plus rien!... Il semblait que sa vie se fût brusquement arrêtée à ce moment et qu'elle fût entrée dans le rêve. Un rêve horrible qui serait long. Un cauchemar terrifiant qui l'obsédait. Elle avait vu bien des enfants orphelins, jamais elle ne s'était doutée que ce fût aussi affreux. Son père, elle n'y pensait seulement pas. Elle ne remarquait pas qu'elle n'était plus battue ; que lui importaient les coups? elle ne les eût pas sentis. Mais ne plus voir la douce figure résignée qui avait été constamment auprès d'elle pendant dix ans, voilà ce qui était lamentable. Impossible de s'y habituer.

A l'hôtel, on l'entourait de tous les soins possibles, on l'avait mise dans une bonne chambre chaude, avec un lit moelleux. Elle pouvait dormir à son aise, ne rien faire de toute une journée ; on lui servait des mets délicats, et elle portait de belles robes de fine étoffe et sans trous! Cela n'empêchait pas qu'elle grelottait sans cesse, que les aliments lui pesaient sur l'estomac, que sa couchette lui semblait pleine d'épines.

Le premier jour, quand la femme de charge l'eut amenée dans le salon de l'hôtel de Kers, et qu'elle l'eut poussée vers sa maîtresse en lui disant : « Remerciez madame de ses bontés, et montrez-vous reconnaissante de ce qu'elle veuille bien remplacer votre mère. Sans elle, à cette heure, vous traîneriez dans le ruisseau, et vous seriez maltraitée par votre père, » Gritte leva les yeux sur cette bienfaisante personne qu'elle n'avait vue qu'une fois; se souvenant que sa mère lui avait dit de l'aimer ; son cœur éclata tout d'un coup, et d'un élan irréfléchi, courant à elle et tombant à ses genoux, elle enfouit sa tête dans les plis de la robe de la belle dame et fondit en larmes.

— Que faites-vous? s'écria M^me^ Urbain en la relevant un peu brusquement ; sont-ce là des manières? petite sotte! regardez comme vous avez arrangé la robe de madame !

Hosted by Google

— Doucement, Urbain, interrompit Mme de Kers, de sa voix calme et posée, il faut de l'indulgence. Marguerite ne sait pas encore comment il faut se conduire... Allons, petite! ne pleurez pas, tenez-vous convenablement. Vous avez raison de regretter votre mère, mais il faut se résigner à la volonté de Dieu et vous dire qu'elle est plus heureuse maintenant qu'autrefois. Quant à vous, votre existence sera désormais plus agréable que celle que vous meniez. Je vous ferai instruire, vous prendrez des leçons avec ma fille. Octavie est toute disposée à vous traiter comme une sœur... Quoi, encore des pleurs!... Soyez donc raisonnable, si Octavie voyait de telles scènes, elle serait capable d'en être malade, elle a tant de sensibilité! Urbain, conduisez-la à sa chambre, elle aura le temps de se remettre d'ici au dîner.

Mme Urbain l'emmena.

Gritte s'était repliée subitement sur elle-même. Ah! si des lèvres s'étaient posées sur son front! Si la belle dame l'eût serrée sur son cœur en l'appelant : ma fille! Mais elle était vêtue d'une élégante robe de soie qu'il était défendu de chiffonner! Pauvre Gritte! tu ne sais pas que la femme du monde est l'esclave de sa toilette, que ses élans sont arrêtés par la nécessité d'être toujours correctement habillée. Néanmoins elle ne se demanda pas si le cœur était bien ardent chez celle qui a peur de friper sa robe ou de déchirer ses dentelles dans une expansion un peu vive.

Elle était incapable de réfléchir en ce moment. Elle n'éprouvait que des sensations; la plus poignante était celle d'un pauvre oiseau tombé du nid par une nuit froide. Elle avait cherché un foyer pour se réchauffer, et sa première effusion avait été repoussée. L'impression ne devait pas s'effacer : elle se fût donnée tout entière et eût adoré Mme de Kers, si celle-ci se fût montrée maternelle; elle ne fit que la respecter, par devoir et pour obéir aux dernières volontés de sa mère.

Tout absorbée dans sa douleur, son existence était celle d'une sensitive. Elle, qui avait supporté si bravement toutes les privations, toutes les duretés de son père, avait des déli-

Hosted by Google

catesses de petite-maîtresse, un rien la faisait souffrir, tout lui était importun. Les vêtements qu'on lui avait mis la gênaient, ce lui était un ennui de se laisser coiffer avec recherche et mettre des senteurs dans les cheveux. Elle était honteuse de sortir avec une toilette de deuil ornée de passementeries et de jais, de porter des fourrures! Il lui semblait qu'elle offensait la pauvre morte avec toutes ces élégances. Les pauvres gens portent rarement le deuil, et pour cause. Gritte pensait que ses haillons eussent été plus convenables que cette livrée de la richesse.

Chez les Claes on était sur pied au petit jour, mais à l'hôtel de Kers le silence régnait jusqu'à huit heures. Le premier déjeuner n'avait lieu qu'à dix heures. Gritte ne savait que faire des cinq mortelles heures qu'elle passait dans sa chambre; la mettre en ordre était vite fait. N'ayant ni un livre, ni un ouvrage de main pour s'occuper, elle apprenait à connaître une maladie, qui n'avait jamais hanté le logis des Claes, l'ennui.

Après le déjeuner, la femme de chambre venait l'habiller, car elle n'avait pas encore le maniement de ses nouveaux ajustements. Il y avait tant de jupes, des pantalons, des tuniques, des basquines, un col, des manchettes, cela n'en finissait pas, la pauvre enfant se perdait dans cette complication d'objets; cependant, grâce à son intelligence et à son adresse, elle put bientôt s'habiller seule. A vrai dire, la propreté minutieuse à laquelle on l'astreignait lui devint bientôt un besoin; plus tard, elle s'étonna d'avoir pu s'en passer.

Le moment de la journée qui pour elle constituait un véritable supplice était l'heure des visites; M^me^ de Kers la faisait appeler pour l'exhiber devant ces dames. Elles étaient là souvent une demi-douzaine qui l'examinaient sous tous ses aspects et lui faisaient subir tout un interrogatoire sur sa vie passée. On mettait cette vie en parallèle avec les délices de l'existence présente, lui faisant répéter cent fois combien elle était plus heureuse maintenant. La petite le disait machinalement, sans conviction. Elle ne sentait pas encore ce

Hosted by Google

bonheur. Mme de Kers racontait les méfaits d'Antoine Claes, les souffrances de sa femme et toutes les péripéties de ses derniers moments. Gritte se retenait de pleurer, cela n'était point convenable, *devant le monde*. Convenable! encore un mot qu'on lui apprenait à détester.

— Vous êtes arrivée là comme une providence, chère belle, disaient ces dames.

— Il n'y a rien là que de très-naturel, répondait modestement Mme de Kers. Vous auriez été saisies de pitié comme moi en pensant au sort réservé à ces infortunées. Il y avait là aussi des âmes à sauver... Je n'avais qu'une fille, j'en aurai deux.

— Espérons que la petite vous sera reconnaissante.

— Est-ce la reconnaissance que l'on a en vue en faisant le bien? Mon Dieu, non. L'on suit les penchants de son cœur.

C'était alors un concert d'exclamations : incroyable! inouï! navrant! etc., etc.

— Et jugez, cette malheureuse femme avait fini par ne plus remplir ses devoirs religieux! Elle serait peut-être morte sans confession si je n'y avais été. Voilà comme ces gens vivent!

— C'est déplorable. Ils devraient cependant prier plus que d'autres.

— Cela ne raisonne pas, ma chère, ou cela raisonne faux. Ils se disent que Dieu est injuste à leur égard, ils le boudent parce qu'il ne leur a pas donné des rentes. Est-ce que la vie n'est pas une épreuve, après tout? Tout le monde ne peut pas être riche, la résignation est un devoir.

Tels étaient les discours qui s'échangeaient journellement en présence de l'orpheline. Mme de Kers avait aussi soin de faire constater que la toilette de sa protégée était en tout semblable à celle d'Octavie, l'étoffe de sa robe était aussi fine, les détails de lingerie aussi soignés, les chaussures venaient du magasin en vogue... Pourquoi, dans ces moments-là, Gritte souffrait-elle de se voir si bien vêtue? avait-elle la nostalgie de ses haillons?

(*A continuer.*) VIOLETTE.

Hosted by Google

L'ASSASSINAT POLITIQUE.

I

C'est une politique « sans art, fort bornée et de nul raffinement », dit la Bruyère, que celle qui ne consiste qu'à répandre le sang pour supprimer violemment les obstacles !

Politique des peuples primitifs, où la force peut seule s'opposer à la force et défaire ce qu'a établi la force; politique des vieilles monarchies asiatiques et des États barbares, où la vie de l'homme est de nulle valeur, où du dernier esclave au fils du monarque, tout est la chose du maître, où l'assassinat de celui-ci dénoue toutes les crises, termine toutes les guerres, fraye le chemin du trône à toutes les ambitions, — elle fut remplacée chez le premier peuple qui sut se soustraire à la théocratie, chez les Grecs, par la politique « humaine » des Platon et des Aristote.

Le règne de la Loi et de la Justice était proclamé enfin. Mais que d'hésitations encore dans la théorie, que de contradictions de la théorie par les faits, que de brutales revendications du droit de la force ! Habitués depuis des siècles à régner en maîtres absolus, soutenus par les castes sacerdotales, les chefs de peuple prétendaient rester au-dessus de la loi ; les chefs de parti, eux, voulaient s'emparer du pouvoir et s'y maintenir en organisant la terreur. Aux usurpations et à la tyrannie, la philosophie grecque, mal dégagée encore

Hosted by Google

des traditions antiques, opposa le droit d'assassinat. Le meurtre du tyran fut admiré comme un acte d'héroïsme et d'utilité publique : le meurtrier exposait sa vie pour châtier un criminel et délivrer la patrie. De là cette gloire éclatante d'Harmodius et d'Aristogiton conspirant la mort des tyrans d'Athènes et frappant Hipparque à la fête des grandes Panathénées.

De là aussi la gloire classique du meurtrier de César, car les idées de la Grèce, c'étaient les idées du monde civilisé; et s'il n'est pas vrai, comme le croyait Napoléon, que Brutus, en immolant le dictateur, ait cédé uniquement à un préjugé d'éducation puisé dans les écoles grecques, il est certain au moins que les leçons de Caton eurent leur part d'influence dans le crime. Je dis *crime :* et pourtant Brutus était le chef d'un immense parti; Rome presque entière l'abjurait de sortir de son sommeil, et il accomplit avec une solennelle gravité l'exécution de cette espèce de jugement rendu contre César par l'ancienne république... Crime cependant, et crime inutile : il n'était plus temps de sauver la liberté romaine, et derrière César il y avait Octave.

D'Auguste à Augustule, le monde romain agonise. La royauté s'offre de nouveau dégoûtante d'impuissance, de débauches et d'atrocités. L'exécution légale se confond tout à fait avec l'assassinat; la politique mystérieuse et homicide des théocraties épouvante l'empire. Mais l'assassinat commis au nom du pouvoir est plus qu'un meurtre, c'est une invitation publique au crime : le peuple achève de se démoraliser et imite quand il le peut les vengeances de ses maîtres. Les prétoriens, qui font les empereurs, jonglent avec la tête des empereurs. Il fallut l'invasion des Barbares pour refouler dans Byzance les horreurs de la Rome impériale.

Chez les Barbares prédomine encore, il est vrai, le droit de la force; mais ils ont en eux le sentiment de la justice, de l'individualité, de la liberté, tout ce qu'il faut enfin pour bannir bientôt des mœurs l'assassinat politique. L'évolution s'accomplira sans obstacle : qui donc s'opposerait aux vainqueurs de Rome? Une religion nouvelle se présente, et ces

Hosted by Google

vainqueurs pourtant courbent la tête ! Héritier des traditions sacerdotales, des traditions grecques et des traditions césariennes, le christianisme arrête brusquement le développement normal des races germaniques.

L'Europe redevient une vaste théocratie, et chaque page de son histoire est une page hideuse. C'est le roi régnant de droit divin et n'ayant pour moyens de gouvernement que ces moyens qui se retournent contre lui : la perfidie, la trahison et l'assassinat ; c'est le vassal sans cesse armé contre son maître et la féodalité en révolte permanente contre la souveraineté; c'est la politique infernale du vieux monde acceptée par chacun, chacun essayant d'en user à son profit, — cette politique qui atteindra son apogée dans la catholique Italie du XV^e^ et du XVI^e^ siècle et qui aura pour interprète Machiavel ! L'Église, pendant ce temps, fait acte de souveraineté : elle élève et dépose les princes ; et lorsque ceux-ci, voulant bien se considérer encore comme les « instruments » de Dieu sur la terre et réclamer à ce titre l'obéissance de leurs peuples, finissent toutefois par vouloir s'affranchir de la suprématie du « représentant » de Dieu, elle prêche la guerre sainte ; elle lance l'anathème sur les rois et l'interdit sur les royaumes ; elle inscrit dans ses canons que celui-là n'est pas homicide qui, par zèle religieux, tue un excommunié ; elle trouve dans son sein des théologiens pour soutenir la doctrine du régicide, des fanatiques pour commettre le crime, des prédicateurs pour le glorifier.

Pendant cette triste époque du moyen âge, la question de la légitimité du tyrannicide préoccupa souvent les esprits, et toujours l'Église considéra comme un exécrable tyran le prince qui résistait aux ordres du pape ou ne protégeait point suffisamment la religion dans ses États. Au XIII^e^ siècle, le plus grand théologien de la chrétienté, saint Thomas d'Aquin, se déclara lui-même pour la doctrine antique dans son *de Regimine principium* : l'opinion du docteur angélique ne faisait que consacrer le fait brutal ; elle sommeilla dans son livre et ne fut point contestée. Il fallut attendre deux cents ans pour voir s'ouvrir une discussion solennelle sur la doc-

Hosted by Google

trine de l'assassinat politique. Le meurtre du duc d'Orléans, ordonné par Jean sans Peur en 1407, et l'apologie du crime présentée publiquement par le cordelier Jean Petit, en devinrent l'occasion.

La thèse du théologien n'avait point tout d'abord soulevé de protestations, mais la faction des Armagnacs l'ayant emporté à Paris en 1412, l'Université crut faire sa cour au roi en censurant sept articles extraits de cette thèse par son chancelier Gerson, dont on connaît les idées singulièrement avancées pour l'époque, et qui était d'ailleurs l'ennemi personnel de Jean Petit. Charles VI *ordonna* alors à l'évêque de Paris, à l'inquisiteur de la foi et à quelques docteurs d'examiner, à leur tour, l'apologie du meurtre de son frère. La commission y releva neuf propositions « malsonnantes », et l'apologie fut brûlée.

Le duc de Bourgogne se sentit frappé; il appela à Rome de la sentence des juges nommés par le roi de France. Jean XXIII renvoya l'examen du discours de Petit aux cardinaux des Ursins, de Florence et d'Aquilée, qui cassèrent « pour vice de forme » l'arrêt de condamnation. Charles VI, à son tour, porta l'affaire devant le concile de Constance et s'y fit représenter par deux évêques et par plusieurs docteurs, au nombre desquels se trouvait Gerson. Martin Porée, évêque d'Arras, Pierre Cauchon, plus tard si célèbre comme évêque de Beauvais et juge de Jeanne Darc, le cordelier Jean de Rocha, docteur en théologie de l'université de Toulouse, soutinrent pour le duc l'orthodoxie de la dissertation. Afin de diminuer l'influence du parti français, prépondérant au sein du concile, et d'empêcher Gerson de continuer ses éloquents discours, ils allèrent jusqu'à accuser celui-ci d'hérésie : le chancelier dut se défendre, devant les Pères, de cette accusation, passablement fondée d'ailleurs.

L'apologie du fameux cordelier avait été soumise à la *Commission de la foi*, dont faisaient partie les trois cardinaux qui avaient cassé la sentence de condamnation. Les discussions furent très-longues : il fallait tenir compte tout à la fois des influences politiques et des autorités théologiques !

Hosted by Google

Enfin, dans sa quinzième session, le concile — sans nommer ni le duc de Bourgogne ni Jean Petit — se borna à condamner en termes généraux la proposition suivante, qui n'était pas même le résumé de la pièce incriminée : « Un « vassal ou sujet quelconque peut et doit, licitement et méri- « toirement, tuer tout tyran ; il peut même se servir à cet « effet d'embûches secrètes, de caresses trompeuses ou d'adu- « lations, nonobstant tout serment ou pacte quelconque fait « avec le tyran et sans attendre la sentence ou l'ordre « d'aucun juge. »

Ainsi, l'apologie même échappait à toute condamnation ; la sentence de Paris demeurait cassée et non avenue. Restait-il permis d'assassiner dans les cas définis par le théologien, restait-il permis surtout d'assassiner sur l'ordre du pape, juge infaillible des rois ? Tout demeurait en question, — ou plutôt la réponse n'était point douteuse en présence des vieilles traditions et des règles canoniques sur la suprématie pontificale et sur les princes excommuniés ou hérétiques. Gerson le comprit et fut indigné : « Les rois, écri- « vait-il, diront qu'on a condamné les opinions de Huss, parce « qu'elles étaient contraires aux intérêts des prêtres, et qu'on « a respecté celles de Jean Petit parce qu'elles ne préjudicient « qu'aux séculiers et aux princes. » Le concile pourtant ne put être ébranlé ; l'université de Paris, maltraitée par les évêques et gagnée par Jean sans Peur, désavoua un instant son chancelier, demanda son rappel ; le roi, réconcilié avec l'assassin, ordonna de suspendre les poursuites.

Pendant les sessions du concile, il s'était produit d'ailleurs un autre fait significatif. Dans un affreux libelle adressé à tous les princes et prélats de la chrétienté, un moine dominicain, Jean de Falkenberg, avait voué à la mort le roi de Pologne, Ladislas Jagellon, coupable d'avoir blâmé les excès commis sous prétexte d'évangélisation par les chevaliers teutoniques, et d'avoir soutenu qu'on ne peut employer la force pour convertir les hommes. Le roi, disait Falkenberg, montre bien par ces déclarations insensées, qu'il est devenu hérétique ; il sera plus méritoire de le tuer que de tuer un

Hosted by Google

païen, et son assassin jouira de la gloire céleste. — Condamné par les députés des nations au concile, par des cardinaux même, le livre du dominicain fut présenté au nouveau pape Martin V avec l'apologie de Jean Petit; mais, malgré les instances de Gerson qui suppliait à genoux le pontife de censurer ces infâmes doctrines, le vicaire infaillible du Christ refusa de juger au nom de l'Église!

C'était assez clair, et les théologiens ne s'y trompèrent jamais : quant au canon du concile de Constance, il était à leurs yeux de bien mince valeur, comme la plupart des décisions de ce concile si agité qui avait osé se mettre au-dessus du pape; — et d'ailleurs on pouvait si facilement, nous l'avons dit, échapper à l'anathème par quelque habile *distinguo!* Les jésuites surtout se distinguèrent dans cette interprétation et cette conciliation des textes canoniques, et faire l'histoire de leur ordre, c'est faire en même temps l'histoire presque complète du régicide. Mais, comme le remarque très-bien le P. de Ravignan, la doctrine de l'assassinat politique n'était point particulière aux jésuites; et ce fut, par exemple, la faculté de théologie de Paris qui, en janvier 1589, donna le signal du débordement des passions tyrannicides contre Henri III, — ce prince qui, après avoir fait tuer les Guise, devait tomber lui-même sous le couteau. Grâce au zèle et aux pieuses manœuvres de Bourgoing, prieur des Frères-Prêcheurs, qui allait criant partout que chacun avait le droit et le devoir de tuer le sacrilége apostat, grâce aux exhortations des chefs de la Ligue et peut-être aux infâmes complaisances de la duchesse de Montpensier, le dominicain Jacques Clément se décida assez vite à commettre le crime. Et lorsque le misérable eut plongé « vertueusement, un cousteau fort pointu » dans le ventre du roi: « Bienheureux les flancs qui ont porté Jacques Clément! » s'écrièrent les moines dans la chaire de vérité! Bourgoing « fist sermons louant l'acte et le meurtrier, l'appelant enfant bienheureux et martyr, avec une infinité d'exclamations à sa louange ; » le jésuite Commelet le mit au rang des anges, d'autres placèrent son image sur des autels; la mère du

Hosted by Google

régicide, accourue à Paris pour recevoir le prix du crime, fut reconduite processionnellement par quarante religieux; Sixte-Quint, en plein consistoire, compara l'assassinat aux exploits bibliques de Judith et d'Eliazar, et y chercha des ressemblances avec les mystères de l'Incarnation! Enfin, dans un ouvrage célèbre imprimé à Tolède en 1599, avec approbation du P. Fr. Pedro de Oña, provincial de l'ordre de la Merci à Madrid, et permission d'Étienne Hojeda, visiteur de la Compagnie dans la province de Tolède, le jésuite Jean Mariana, l'un des hommes les plus remarquables de l'ordre, célébra et justifia le crime et affirma de nouveau la légitimité du régicide lorsque le prince n'est point roi selon le cœur du pape, lorsqu'il renverse la religion et les lois publiques sans égard pour les remontrances de la nation. Mariana était tellement sûr de l'orthodoxie de sa thèse, qu'il osa réclamer le privilége royal et dédia au roi Philippe III lui-même son livre *de Rege et regis institutione*. Au reste, dans la catholique Espagne, ce livre et d'autres semblables ne produisirent aucune émotion : l'assassinat politique y était de tradition; on y soldait des meurtriers contre les souverains de France et d'Angleterre, contre les staethouders de Hollande; et Philippe II s'était dit serviteur de Dieu pour mettre à prix la tête du Taciturne, pour lancer contre lui tous ces pieux assassins tant encouragés, tant glorifiés par l'Église, et dont M. Gachard lui-même n'a su qu'avec peine dresser la liste complète.

Ce fut la France qui brûla le livre de Mariana. On sait quelle longue suite d'attentats se succédèrent contre Henri IV. Des moines, des prêtres, des fanatiques qui, comme Châtel par exemple, « voulaient, pour expier leurs péchés, faire « acte signalé et utile à la religion catholique, apostolique « et romaine »; des malheureux, qui avaient puisé comme lui dans les écoles congréganistes, au pied de la chaire ou devant la grille du confessionnal, leur haine pour le Béarnais; qui « avoient entendu dire en plusieurs lieux qu'il « estoit loisible de tuer le roi s'il n'estoit approuvé par le « pape, et que c'estoit là maxime véritable et doctrine com-

Hosted by Google

« mune, » se ruèrent tour à tour sur « Henri de Bourbon, « soy disant roy, hérétique », et qui resta hérétique pour les prédicateurs de la Ligue, même après son absolution par le pape. Tous avaient échoué, quand un ancien frère convers chez les Feuillants apprend que le roi a menacé de faire un schisme et de déposer le pape si celui-ci osait l'excommunier. François Ravaillac part aussitôt pour Paris, sent ses hésitations suprêmes disparaître à la vue d'un *Ecce homo*, et plonge son couteau dans le cœur de Henri IV.

Après la tentative de meurtre de Jean Châtel, le père Guignard, dans les papiers de qui l'on avait trouvé des déclamations contre le roi, des exhortations au crime, avait été exécuté comme complice du régicide, et les jésuites s'étaient vus momentanément bannis de France, malgré les *apologies* de Jean Boucher et d'autres théologiens. Le Parlement, qui n'avait pu cette fois, qui n'avait osé peut-être, trouver des complices directs à Ravaillac, voulut attendre les doctrines qui lui avaient mis le poignard à la main : le livre de Mariana fut saisi et condamné au feu, non sans réclamations du nonce et de l'évêque de Paris, qui prétendirent que la cour empiétait sur la juridiction ecclésiastique. Pour calmer un peu l'émotion qu'avait soulevée le procès, le général de l'ordre, Claude Aquaviva, défendit aux pères par un décret du 6 juillet 1610, d'affirmer encore la légitimité du régicide.

Mais cette doctrine même n'était point condamnée ; elle restait au moins *probable ;* et s'ils n'écrivirent plus sur le tyrannicide, les jésuites continuèrent à se mêler aux complots contre la vie des « tyrans ». En 1598, ils avaient été chassés de Hollande comme complices d'une des pieuses tentatives d'assassinat dirigées contre Maurice de Nassau ; en 1581 déjà, les pères Campian, Skerwin et Briant avaient été exécutés pour conjuration contre Elisabeth d'Angleterre ; en 1605, après la conspiration des Poudres, les pères Oldercorn et Garnet avaient été suppliciés. La défense de Claude Aquaviva n'empêcha point, en 1710, le P. Joseph de Jouvancy de classer les assassins des rois parmi les martyrs dans son *Historia Societatis Jesu,* qui fut supprimé par

Hosted by Google

ordre du Parlement; elle n'empêcha point les pères Malagrida, Mathos et Alexandre de Sousa de se mettre à la tête des conjurés qui assassinèrent le roi de Portugal en 1758, un an après que Damiens, un ancien domestique des jésuites, eut attenté aux jours de Louis XV. L'assassinat politique restait dans les mœurs.

La royauté elle-même continuait d'ailleurs à se servir de cette arme fatale qu'on employait si souvent contre elle. Charles IX avait ordonné la Saint-Barthélemy, Louis XIII avait fait assassiner le maréchal d'Ancre, Christine avait fait assassiner Monaldeschi, Catherine « le Grand » faisait assassiner ses favoris et peut-être son époux. « Les princes peuvent faire mourir leurs sujets sans jugement, toutes les fois qu'il importe à leur considération et à leur puissance, » disait, il y a cent ans, saint Alphonse de Liguori, le théologien dans les œuvres duquel l'Église a déclaré n'avoir rien à reprendre! Et quand, au début de ce siècle, eut lieu contre Bonaparte l'un des plus effroyables attentats qui aient jamais été dirigés contre un chef d'État, l'affaire de la machine infernale, les légitimistes qui avaient été soit les inspirateurs, soit les exécuteurs du complot, furent considérés par leurs partisans comme les dignes soldats d'une sainte cause; saint Réjant fut pleuré par les émigrés; et en 1814 — six ans avant le crime de Louvel! — Louis XVIII créa comte le père de Georges Cadoudal, « en récompense des loyaux services de son noble fils ». Napoléon, à son tour, laissa par testament dix mille francs à Cantillon, qui avait tenté d'assassiner le duc de Wellington...

II

On s'étonne, on s'indigne aujourd'hui lorsqu'un misérable s'élance des rangs du peuple et imite ces funestes excès. Il faut gémir, mais non s'étonner. Vouloir qu'en attendant des réformes toujours attendues en vain, les parias de notre civilisation ne sentent point parfois se réveiller en eux les violents instincts acquis durant la longue servitude monarchique

Hosted by Google

et jésuitique ; vouloir qu'instruits si longtemps à l'exemple de leurs maîtres, ils ne ramassent jamais l'arme échappée aux mains de ceux-ci, surtout dans les monarchies despotiques, où tous les moyens légaux de revendication leur sont refusés, c'est demander qu'une cause cesse tout à coup ses effets, c'est nier la loi de l'évolution lente des idées et des mœurs. Pendant des siècles, le régicide a été reconnu comme un droit, quand c'était un roi qui frappait, quand c'était l'aristocratie, quand c'était l'armée ; pendant des siècles l'Église a excusé, commandé même le meurtre des princes qui ne l'aidaient point à réaliser la société idéale rêvée par les papes ; pendant des siècles l'instruction n'a eu d'autre source que Rome et la Grèce, terre classique du régicide, et notre époque s'éprend encore volontiers des natures sauvages et sanguinaires, des meurtriers qui meurent avec grâce : on a réhabilité Sylla, Tibère, Louis XI, Richelieu, Robespierre, et la tête d'Orsini est tombée devant une foule découverte, palpitante d'enthousiasme. Le vent des révolutions a balayé les trônes ; les princes, méprisés, insultés par les princes, ont été coudoyés dans la rue ; le prestige qui, parfois, protégeait encore la royauté a disparu : les rois ne sont plus que des hommes, et le peuple ne comprend plus la valeur d'une vie humaine, lui dont on prodigue la vie si largement et de tant de façons !

Que faut-il donc faire ? Dans les pays d'absolutisme, il faut laisser entrer la liberté. Partout, il faut opposer franchement aux traditions antiques que le peuple n'a pas su répudier encore, le droit nouveau, le droit de la démocratie. Il faut appeler l'histoire en témoignage et montrer que toujours, comme tous les crimes, l'assassinat politique a été un crime inutile.

Certes, de nos jours, le régicide a parfois encore le prétexte de la tyrannie, mais le plus souvent on tue pour divergence d'opinions, et quelque socialiste ardent s'en va, chose absurde, frapper un roi parce que ce roi n'est pas socialiste ! « Etrange façon de ramener les princes au culte d'une égalité fraternelle, disait Lerminier, que de les mettre eux-mêmes en dehors de l'humanité ! »

Hosted by Google

Un misérable, poussé par la misère, victime parfois de l'arbitraire d'un gouvernement qu'il considère dès lors comme tyrannique; un exalté dont la tête n'a pu porter les pensées; un malheureux atteint de la folie du renom ou de la monomanie homicide imitative, s'érige en Providence et s'empare de l'avenir. Il frappe. Presque jamais l'attentat n'est commis avec les circonstances dont la conscience antique elle-même exigeait la réunion pour absoudre le meurtrier : certitude acquise des crimes du tyran, danger imminent de la société tout entière, impuissance absolue de la sauver sans un meurtre, absence de tout intérêt personnel et même de tout intérêt de parti chez l'assassin. Ce n'est plus même Brutus frappant César sans réussir à sauver la patrie, c'est Ravaillac poignardant Henri IV et jetant la France dans d'inextricables difficultés.

Alors arrive la réaction. La police veut réparer par son zèle du lendemain son imprévoyance de la veille; elle voit partout des régicides, elle soupçonne partout des complots. Trop souvent l'acte isolé d'un insensé est rattaché à une vaste conspiration imaginaire; la foule s'indigne contre le *parti des assassins;* de malheureux apologistes interviennent parfois; les gouvernements prennent des mesures exceptionnelles, despotiques, et en voient la justification dans chaque nouvel attentat. Ainsi, le crime commis au nom de la liberté a toujours ce triste effet de mettre la liberté en fuite et de consolider le pouvoir absolu, ou au moins de le rendre plus vexatoire. Jamais, en frappant un tyran, on n'a fait disparaître la tyrannie.

Comment s'en étonner d'ailleurs? Tout gouvernement a de fortes racines dans le passé; tout prince est en quelque sorte le produit d'une lente évolution, le représentant d'une idée, le gérant d'une situation : son existence — le mot est de Proudhon, je pense — suppose une masse d'intérêts groupés sous son nom. Un meurtre, fût-il suivi de la proscription en masse des partisans du prince assassiné, ne suffit point pour arracher ces racines, pour bouleverser ce passé, pour faire table rase du présent.

Hosted by Google

Politiquement, le régicide est donc « une faute » ; et quand bien même il pourrait être suivi momentanément de la chute du despotisme, cette liberté acquise au prix d'un crime serait toujours trop chèrement payée. *Salus populi suprema lex esto*, disait-on naguère, et Montesquieu lui-même s'inclinait devant la loi de nécessité, et les théologiens répétaient avec Caïphe : « Il est bon qu'un homme meure pour tout un peuple. » Mais il n'y a pas de justification dans ce principe de la nécessité que Milton appelle l'excuse des tyrans; mais le salut du peuple n'est pas au-dessus de la justice, et tout n'est pas plus permis pour sauver les nations que pour sauver les individus; mais nul ne doit mourir pour le peuple, car plus haut que ses intérêts, plus haut même que le principe de sa souveraineté, le droit nouveau place le principe de l'inviolabilité de la vie humaine. La démocratie, disait M. Charles Potvin dans une brochure — *Liberté!* — publiée à Bruxelles en 1858, la démocratie nie que la société ait le droit de mort pour punir les crimes; elle nie qu'elle ait ce droit pour s'affranchir et se sauver : « L'assassinat pourrait-il être légitime quand la peine de mort ne l'est pas? »

Aussi, voyez comme les partis eux-mêmes sont forcés de répudier ceux qui ont cru les servir; voyez comme la conscience humaine, surtout dans les pays arrivés à la liberté, se sépare de celui qui fut assassin même pour une sainte cause : c'est qu'elle ne saurait juger que les moyens, eux seuls étant vertueux ou coupables, et que la justice ne peut glorifier celui qui l'insulte en prétendant établir son règne. Le Droit ne frémit point d'horreur devant les deux grands actes de souveraineté nationale de l'Angleterre et de la France : il regrette l'application de la peine de mort et c'est tout; il ne flétrit point non plus la mémoire des insurgés qui tombèrent dans des luttes fratricides où la dignité humaine, du moins, ne succombait pas; — mais il abandonne aux gémonies de l'histoire ceux qui ont frappé lâchement un esclave ou un roi, eussent-ils mis leur vie comme enjeu de la partie.

Et c'est justice. La liberté des peuples ne doit pas être

Hosted by Google

fondée sur le droit du meurtre ni la défense de la société confiée au bras d'un fanatique. La démocratie ne veut point avancer à coups de poignard ou de revolver ; elle sait, avec l'écrivain que nous citions tantôt, qu'il faut moins se venger en politique que se corriger. « Les peuples, a dit de Maistre, ont les gouvernements qu'ils méritent. » Ne plus se faire le complice du despote vaut mieux que de s'en faire le meurtrier. « Je suis fermement convaincu que la terreur n'a « jamais servi et ne peut jamais servir une bonne cause, « disait Mazzini ; qu'elle a en général la peur pour mère et « la réaction pour fille ; qu'il ne s'agit pas, pour nous, de « tuer les rois et leurs satellites, mais la royauté et la corrup- « tion ; et qu'on doit y réussir, non par le sang, mais par la « pensée, par la vertu, par le dévouement, par la vérité et « par la logique ! »

ARTHUR DUVERGER.

Hosted by Google

NÉCROLOGIE.

FRANÇOIS-JULIEN DE BONNE.

S'il est rare de parvenir sans infirmités à l'âge qu'avait atteint de Bonne, il est bien plus rare de conserver, comme lui, jusqu'au dernier moment de cette longue existence, toute sa lucidité d'esprit, tout son jugement, toute sa raison. Il n'y a qu'un peu plus d'un an il publiait encore dans la *Revue de Belgique* un article, aussi remarquable par l'érudition que par la nouveauté des aperçus, sur *la Confession dans l'Église romaine*, et, il y a quelques jours à peine, il nous entretenait de ses précieux ressouvenirs historiques, en n'oubliant aucun détail caractéristique, et, chose plus étonnante, en n'hésitant sur aucun nom propre.

On conçoit ce que devait avoir d'intéressant la conversation d'un homme qui avait tant vu et tant retenu. C'était l'histoire vivante. Parfois, pendant ces causeries émaillées de piquantes saillies, sa physionomie prenait une expression qui rappelait d'une manière frappante le masque de Voltaire; mais ses appréciations ne laissaient pas d'être toujours empreintes d'une haute impartialité, inclinant vers les sentiments les plus larges et les plus généreux.

Et que de choses il avait pu observer! Que d'hommes il avait connus durant cette longue carrière, sous les divers régimes qui s'étaient succédé dans notre pays! Sa prodigieuse mémoire le reportait même à plusieurs années avant le commencement du siècle, car ses plus lointains souvenirs

Hosted by Google

concernaient l'entrée des républicains français à Bruxelles, et il avait vu, sur la place Royale, renverser la statue de Charles de Lorraine.

D'origine piémontaise et allié à l'illustre famille des Audiffredi, François-Julien de Bonne naquit à Bruxelles le 10 mai 1789, cinq jours après l'ouverture des états généraux en France. Il ne put acquérir, pendant la période révolutionnaire, qu'une instruction fort incomplète, et un oncle, qu'il avait en Italie, voulut l'avoir auprès de lui pour lui faire achever ses études; mais sa mère, restée veuve, refusa de se séparer de son unique enfant, et une faculté de droit, sous le nom d'Académie de droit, ayant été créée à Bruxelles par l'empereur en 1806, de Bonne y entra en 1808, fut reçu bachelier le 29 novembre 1810, passa sa licence le 8 août 1811 et reçut son diplôme le 31 août suivant. Ce ne fut cependant qu'après avoir achevé son stage qu'il fut inscrit, le 4 décembre 1814, sur le tableau des avocats, en tête duquel il figure depuis la mort de Gendebien, son condisciple, son ami, et son aîné de quelques jours seulement.

Après 1815, de Bonne accueillit ouvertement les conventionnels français réfugiés à Bruxelles, et se lia particulièrement avec plusieurs d'entre eux, Merlin de Douai, Berlier, Ramel, Thibaudeau, Oudot, Chazal et Cavaignac. Merlin surtout devint son ami intime malgré la grande différence d'âge. Le « prince des jurisconsultes », qui avait alors soixante ans, était heureux d'avoir l'occasion de s'entretenir de ses études favorites avec un jeune savant, qui parfois même lui aidait à résoudre bien des questions difficiles. De Bonne possédait à fond les grands commentateurs des Pandectes, et l'éminent auteur du *Répertoire de Jurisprudence* ne dédaignait pas d'avoir recours à ses lumières.

La mère de de Bonne désirait vivement voir son fils abandonner le barreau pour devenir magistrat. Merlin fit observer à son ami combien la magistrature assise était alors mal représentée, et lui conseilla d'entrer dans la magistrature debout. De Bonne fut nommé en 1822 substitut du procureur du roi à Bruxelles; mais les fatigues auxquelles l'obli-

Hosted by Google

geaient ces fonctions nuisaient à sa santé, qui ne fut jamais robuste, et il devint juge au tribunal de première instance de Bruxelles en 1826.

L'indépendance de son caractère et la fermeté de ses convictions libérales, qui n'avaient fait que se fortifier au contact des esprits d'élite avec lesquels il se trouvait fréquemment, ne tardèrent pas à se manifester dans sa nouvelle position, bien que les juges ne fussent pas alors inamovibles. Lors du procès intenté par le gouvernement à Tielemans et à De Potter, comme le juge d'instruction et les trois juges étaient appelés à décider le renvoi devant le tribunal, de Bonne et un de ses collègues se prononcèrent pour la négative. Il suffisait d'une voix pour que le renvoi eût lieu ; mais il importait au gouvernement de dissimuler ce demi-échec, et le *Journal de la Belgique* annonça que le renvoi avait eu lieu à l'unanimité. En entendant la lecture de cette audacieuse affirmation, de Bonne ne put s'empêcher de s'écrier : « Oh ! l'impudent menteur ! » Le mot fut répété, et le procureur du roi, Schuermans, voulant détruire l'effet de cette révélation, vint engager de Bonne à faire une rétractation publique. Celui-ci s'y refusa dignement et résolut de résigner ses fonctions. Il donna sa démission en janvier 1830, mais on ne l'accepta pas et il ne put obtenir qu'un congé.

Au mois d'août de la même année, ne voulant pas assister au *Te Deum* qui devait se chanter en l'honneur du roi Guillaume, il partit pour Mons, puis se rendit à Paris, où il se trouvait encore pendant les journées de Septembre. C'est là que le gouvernement provisoire lui envoya sa nomination de juge au tribunal de première instance. La pièce était signée du *Comité central* : De Potter, Charles Rogier, comte Félix de Mérode et Sylvain Van de Weyer. Le même arrêté destituait le procureur du roi Schuermans.

De Bonne ne conserva ces fonctions que pendant trois mois, et se retira ensuite définitivement, refusant toute fonction judiciaire.

En 1837, il fut nommé membre du conseil d'administration des hospices et secours de la ville de Bruxelles. La loi

Hosted by Google

communale de 1836 venait de changer la position de ce collége, qui ne communiquait auparavant qu'avec le gouvernement et ne dépendait que de lui. C'était dorénavant une délégation de la commune. Ce nouvel état de choses paraissait souvent difficile à comprendre, il y eut plusieurs conflits, et de Bonne contribua beaucoup, par son esprit conciliant, à rétablir la bonne harmonie. Il s'occupa surtout des affaires contentieuses, qui avaient été l'étude de toute sa vie, et ses services furent hautement reconnus et appréciés. Il n'avait fait d'abord qu'achever un mandat ; en 1839, il fut élu de nouveau, et ensuite tous les cinq ans, bien que sa modestie le poussât chaque fois à décliner cet honneur. Il fut ainsi nommé huit fois, et resta en fonctions durant trente-sept années, jusqu'au 31 mars 1874, estimé et aimé de tous les collègues qu'il eut successivement, particulièrement des bourgmestres qui vinrent tour à tour présider le conseil pendant ce long espace de temps : Rouppe, Wyns de Raucour, Van Volxem, de Brouckere, Fontainas et Anspach.

C'était bien le rôle qui convenait à cette nature toute de dévouement, d'abnégation et de modestie. Le travail qu'exigeait de lui l'administration du patrimoine des pauvres était énorme, mais ne pouvait lui attirer aucune renommée, et il se complaisait précisément dans cette existence éminemment utile, sans éclat ni ostentation. Il lui fallait cette activité toute désintéressée, cette sollicitude obscure, ces immenses services rendus à l'humanité et ignorés du public. Rarement on a vu sans doute si peu de souci des honneurs et des dignités dans un cœur voué tout entier au bien général.

Lorsque le conseil d'administration de l'université de Bruxelles décida, il y a vingt-cinq ans, de s'adjoindre un représentant du conseil des hospices, ce fut sur de Bonne que tomba le choix unanime. On conçoit que l'université libre, par l'esprit qui l'a créée et qui la guide, devait avoir toutes ses sympathies. Aussi, lorsque de Bonne cessa d'appartenir aux hospices, devint-il membre permanent de ce conseil d'administration.

Hosted by Google

En 1845, malgré ses répugnances pour la vie publique, il s'était laissé élire membre de la Chambre des représentants par le corps électoral de l'arrondissement de Bruxelles. Ayant refusé un nouveau mandat en 1848, il fut porté, toujours malgré lui, au conseil provincial du Brabant comme député de la capitale, et ce fut par de véritables subterfuges que ses amis le firent maintenir dans cette position pendant douze ans. Sa réélection se faisait pour ainsi dire à son insu, alors qu'il croyait avoir donné à sa renonciation la publicité voulue.

C'est comme membre de la Chambre des représentants qu'il fut amené à soutenir l'inamovibilité des curés succursalistes, thèse qu'il défendit avec énergie dans quatre discours et dans une brochure. Il réclamait dès lors, dans une certaine mesure, le droit pour l'État de faire observer les lois canoniques, et nul mieux que lui n'était capable d'éclaircir ces questions délicates, car il était sans doute le seul laïque qui possédât d'une manière approfondie le droit canon, et c'était évidemment là une garantie d'impartialité.

Il avait touché, dans cette même discussion, au droit de fondation, et, lorsque parut, en 1856, le fameux projet de loi sur la charité, il crut de son devoir de publier les considérations que lui inspirait une longue expérience de la législation relative aux établissements de bienfaisance. Plus tard, il donna à la *Revue trimestrielle* des articles très-remarqués sur *la Question d'Orient au point de vue religieux* et sur *le Droit de sépulture*, et à la *Revue de Belgique* des études sur *la Souveraineté de l'État* concernant le clergé en Belgique et sur *la Confession*. Enfin, il résuma pour la *Patria belgica* les principales dispositions du droit canon dans ses rapports avec notre pays.

Tous ces travaux révélaient des études spéciales approfondies, une érudition irréprochable et des vues larges, éminemment libérales. En défendant le clergé inférieur contre l'épiscopat, il faisait de la véritable démocratie en même temps que de la bonne politique. En parlant des controverses sur certaines traditions relatives au culte, il rappelait ce que

Hosted by Google

le christianisme primitif avait eu de plus humain, de plus touchant, et s'élevait contre les abus qu'y avait introduits l'Église. Il est à souhaiter que ces divers opuscules soient prochainement réunis en un volume, car toutes les questions qui s'y trouvent traitées sont encore à l'ordre du jour de l'opinion publique.

Une si belle existence ne pouvait que s'achever au milieu d'amitiés sincères et toutes dévouées, au milieu de la sympathie et de la vénération générales qu'inspiraient la générosité de ses sentiments, la fermeté de son caractère et son extrême modestie. Dépouillé de toute ambition, de tout intérêt personnel, de tout amour-propre, il mettait ses plus chères satisfactions à se rendre simplement utile. Mais, si la Belgique ne le place pas au rang de ses enfants illustres, elle le comptera du moins parmi ses meilleurs et ses plus grands citoyens.

EUGÈNE VAN BEMMEL.

Hosted by Google

CHRONIQUE LITTÉRAIRE.

Étude sur la procédure pénale à Londres, par M. Adolphe Prins; brochure in-12, imprimerie du Moniteur, 1879. — *Organisation des forces nationales*, par le général baron Van der Smissen; broch. in-18, Bruxelles, Office de publicité, 1879. — *La Belgique, la Hollande et le Luxembourg devant la Prusse et l'Allemagne*, par le major Lemiel; broch. in-8°, Bruxelles, Rozez, 1879. — *L'insurrection du clergé catholique*, par P.-A.-F. Gérard; broch. in-8°, Bruxelles, Rozez, 1879. — *Loi du 1er juillet 1879 sur l'instruction primaire*, etc., par Victor Leurquin; in-8°, Bruxelles, Gobbaerts, 1879. — *Le dogme catholique et la morale de M. Tiberghien*, par le chanoine J. Jacops; broch. in-8°, Louvain, Ch. Peeters, 1879. — *Méthode intuitive d'orthographe et de lecture*, par P.-F. Gallet; in-12, Bruxelles, Office de publicité, 1879. — *Entretiens sur les animaux*, par Jules de Soignie; in-8°, Bruxelles, Callewaert, 1879. — Conférences populaires de Verviers, de Mons et du Hainaut, etc. — *Annales de la société populaire de Laeken*, in-8°, Bruxelles, Manceaux, 1879. — *Notre jubilé national : III. Les héros et les martyrs*, par Joseph Boniface; broch. in-12, Bruxelles, Office de publicité, 1879. — *Les heures de soleil*, poésies par Jules Bailly; in-12, Paris, Ghio, 1880. — *Poésies d'Homère faites en Ibérie*, théorie nouvelle par Théophile Cailleux; in-8°, Paris, Maisonneuve, 1879.

M. Adolphe Prins, professeur à l'université de Bruxelles, a été chargé par M. le ministre de la justice d'aller étudier à Londres la procédure pénale anglaise, ou plutôt le fonctionnement de cette procédure. Londres a presque la population de toute la Belgique, le nombre des personnes arrêtées y est annuellement de 80,000, et l'on conçoit que le travail, pour ne pas s'étendre à toute la Grande-Bretagne et aux colonies, n'en est pas moins fort suffisant.

Nous ne pouvons entrer dans les détails de cette longue

Hosted by Google

enquête, dont les difficultés frappent tout d'abord quand on songe aux différences radicales de la procédure anglaise et du code de 1808. L'auteur a clairement indiqué les caractères spéciaux de la législation à Londres, relativement aux diverses phases de l'accusation. Il a mis de l'ordre et de la méthode dans ce vieux droit coutumier auquel viennent s'amalgamer les actes du parlement et les décisions de la jurisprudence. Ce sera à nos législateurs maintenant à tirer parti de cet exposé lumineux qui leur épargne de pénibles recherches. M. Adolphe Prins doit être compté au nombre de nos travailleurs les plus consciencieux et les plus intelligents.

Le public est de nouveau convié à discuter la question militaire, traitée récemment dans deux brochures importantes, l'une concernant l'*Organisation des forces nationales,* par M. le général baron Van der Smissen; l'autre intitulée : *la Belgique, la Hollande et le Luxembourg devant la France et l'Allemagne,* par M. le major Lemiel. On devine que les préoccupations des deux auteurs sont identiques.

M. le général Van der Smissen donne une foule de conseils fort judicieux, relativement à l'emploi de la garde civique dans l'armée; il ne veut pas d'une réserve d'infanterie, mais d'un appoint pour l'artillerie et de la mobilisation de certains corps spéciaux. Il se prononce nettement contre le remplacement, qui est du reste condamné en principe; il limite le service personnel à trois ans, avec congés illimités, même après une année, pour les soldats qui feront preuve d'une instruction militaire suffisante. Le service obligatoire ne lui semble qu'un vœu pour un avenir lointain, et nous avouons que nous nous attendions à une discussion sérieuse de ce point-là, qui est bien, de l'avis de tous nos hommes de guerre, la question dominante. En somme, M. Van der Smissen s'occupe moins de l'*organisation* des forces nationales que de certaines améliorations de détail.

M. le major Lemiel a pour but de répondre à une brochure allemande signée du *capitaine Hoenig,* et qui malgré le pseudonyme avait plus de vinaigre que de miel à l'endroit des trois petits États voisins de l'Allemagne. Le capitaine *Hoenig* discutait ouvertement, sans la moindre gêne, l'éventualité d'une violation du territoire belge. Le major *Lemiel*, de son côté, moins mielleux encore, fait le procès à l'Allemagne, et conseille aux trois États, Luxembourg, Belgique et Hollande, de s'unir en vue de menaces trop peu déguisées. L'exposé de la situation est parfaitement bien

Hosted by Google

fait, l'historique des événements qui ont précédé la guerre franco-allemande est extrêmement clair, mais l'auteur incline trop vers la France, car c'est s'aveugler étrangement que de prétendre que la France n'a jamais fait que des guerres défensives.

Arrivons à la guerre intestine qui agite notre pays, véritable guerre religieuse qui rappellerait celles du moyen âge si les armes catholiques étaient encore aussi redoutables. Mais les excommunications font long feu et n'effrayent que les faibles d'esprit. Pour tout homme qui pense un peu, une simple réflexion se présente tout d'abord : pourquoi ceux qui exécutent la loi sont-ils excommuniés, alors que ceux qui l'ont faite ne le sont pas, à commencer par le roi, les ministres et toute la majorité des deux Chambres? Rien que cette anomalie suffirait pour révéler que les cléricaux ont le sentiment de leur impuissance.

Toutefois, cette attitude du clergé catholique, précisément à cause de sa lâcheté, indigne les esprits droits et honnêtes. On se demande s'il n'est pas possible, sous l'empire de notre constitution, de poursuivre et d'atteindre des hommes qui abusent à ce point de leur position. Un de nos plus anciens lutteurs, M. P.-A.-F. Gérard, a traité franchement la question, et, caractérisant comme il le fallait *l'insurrection catholique,* il propose d'abord supprimer du traitement des évêques ce qui dépasse la moyenne du traitement des prêtres ordinaires, puis de garantir aux membres du clergé inférieur disgraciés par leur évêque la continuation de leur traitement. Tout cela est parfaitement licite d'après la constitution, et constituerait de légitimes représailles.

La presse a discuté cette brochure de M. Gérard, et a hésité à lui donner raison. On craint de faire des martyrs, on craint des redoublements de colère, on craint beaucoup de choses, et l'on ferme les yeux sur cette anomalie d'un clergé payé par l'État pour faire la guerre à l'État.

L'interminable discussion à laquelle a donné lieu la loi du 1er juillet 1879, aux Chambres, dans la presse, dans des brochures, rendait indispensable un commentaire intelligent, appuyé sur les documents parlementaires, sur les arrêtés royaux et les circulaires ministérielles. M. Victor Luerquin, attaché au ministère de l'instruction publique, s'est chargé de ce soin et il a fait œuvre essentiellement utile. Des notes marginales et une table détaillée rendent les recherches extrêmement faciles, d'autant plus que tout est classé avec méthode et rédigé avec précision.

Un des meilleurs effets de la fameuse loi, tant maudite par le

Hosted by Google

clergé catholique, a été de donner une impulsion nouvelle aux travaux concernant l'enseignement. Jamais on ne s'est tant occupé d'instruction primaire, à tous les points de vue, et les instituteurs peuvent être sûrs désormais de la sollicitude du gouvernement ainsi que des sympathies publiques les plus vives. Aussi les écoles normales sont-elles remplies, et il suffit de citer ce fait significatif, qui montre en même temps l'inanité des efforts du clergé : les écoles normales de l'État ont en ce moment presque autant d'élèves qu'en comptaient auparavant ensemble ces écoles et celles du clergé.

Nous avons parlé dernièrement du livre de M. Tiberghien sur *la Morale universelle à l'usage des écoles laïques,* et nous avons fait ressortir surtout combien l'auteur, pur spiritualiste, respecte le sentiment religieux et lui fait même une place considérable dans la morale. M. Tiberghien s'inspirait de la loi nouvelle, qui, tout en séparant la morale de la religion, ne fait que rendre au clergé l'enseignement du dogme. La morale, en effet, devient ainsi *universelle* et *laïque,* mais non pas antireligieuse.

Or, un professeur à l'université catholique de Louvain, M. le chanoine Jacops, a découvert, avec une perspicacité étonnante, que la philosophie de M. Tiberghien n'est pas conforme à la théologie et ne s'appuie pas sur la foi. Il croit de son devoir d'en avertir « les parents et les instituteurs catholiques » dans une brochure fort bien raisonnée... à son point de vue. Naturellement les diatribes contre la franc-maçonnerie y reviennent à chaque instant. Sommes-nous naïfs de penser que *science* et *foi* sont deux termes qui s'excluent, que la morale fondée sur la crainte des châtiments n'est pas de la morale, et que le clergé catholique n'est plus aujourd'hui que l'instrument d'une société scrète bien autrement redoutable que la franc-maçonnerie, et précisément célèbre par son immoralité : on a nommé les jésuites !

L'enseignement populaire a fait l'objet de nombreux ouvrages publiés récemment. Nous devons citer d'abord la *Méthode intuitive d'orthographe et de lecture* de M. Gallet. Il fallait pour un semblable travail une expérience qu'aucune théorie *a priori* ne remplace, et l'auteur nous donne simplement, comme il nous le dit, le résultat de ses leçons à une classe d'enfants de cinq à sept ans. Ces leçons paraissent très-claires, très-simples, bien à la portée d'élèves encore au début de leur éducation, mais nous n'avons pas autorité pour juger de la méthode.

Les *Entretiens sur les animaux*, par M. Jules de Soignie, sont

Hosted by Google

peut-être trop enfantins pour le fond et trop élevés pour le style : deux défauts difficiles à éviter dans des œuvres de cette espèce et qui, malgré leur opposition, ne se compensent pas. Il y a néanmoins de fort jolies choses, des traits bien amenés et bien racontés, de bonnes réflexions morales. L'auteur est un homme instruit : il ne lui manque, en apparence du moins, que l'expérience de l'enseignement.

Ce qui fait plus de bien que les ouvrages imprimés, ce sont les conférences populaires, et nous les voyons avec bonheur se propager, se multiplier dans toute la Belgique. Il ne s'agit pas ici des conférences d'apparat, des discours étudiés, préparés, des joutes oratoires, mais du véritable enseignement oral s'adressant à un auditoire ayant déjà reçu une instruction élémentaire préalable. Le *Bulletin des soirées populaires de Verviers*, qui en est à sa neuvième année, est à cet égard un témoignage inappréciable de ce que peuvent des efforts intelligents et dévoués. Le *Bulletin des réunions populaires de Mons et du Hainaut* nous apporte depuis trois ans le compte rendu de ce qui se fait dans ce genre aux nombreux cercles locaux des environs de Mons et de Charleroi. La Société Franklin de Liége avait donné l'impulsion, et le Cercle des anciens normalistes de Bruxelles poursuit la même tâche avec un zèle digne des plus grands éloges. Voici maintenant la Société d'éducation populaire de Laeken qui publie les annales de sa première session, renfermant le résumé des conférences de MM. Frick, Scailquin, Jules Carlier, Jules Wilmart, Thys, Lemaire, Ferdinand Van Bruyssel, Schoenfeld, le docteur Yseux, E. de Roubaix et Corbisier. Le nom des orateurs suffit pour attirer l'attention et faire deviner l'intérêt des sujets qu'ils traitent.

La Belgique a fait, depuis quelques années, dans la voie de l'instruction publique, des progrès énormes. On pourra le constater sans doute au congrès que la Ligue de l'enseignement organise pour 1880. Les fêtes de notre « cinquantenaire » auront une portée morale qui s'affirmera encore par le congrès littéraire qu'organise de son côté l'Union littéraire belge. L'inspiration ne manquera pas aux poètes et aux publicistes. Joseph Boniface a déjà publié trois fascicules de l'ouvrage dont nous avons annoncé l'apparition. Il célèbre, en patriote et en homme de cœur, *les Héros et les Martyrs* de 1830. Nous avons parlé des poésies de M. Nizet. Bien d'autres auteurs sans doute ne manqueront pas de se signaler.

Un poète belge, mais qui se trouve depuis de longues années à Paris, M. Jules Bailly, vient de réunir en un charmant recueil

Hosted by Google

les poésies qu'il avait un peu éparpillées dans une foule de publications depuis 1854. Le titre est bon : *Heures de soleil*; ce sont en effet les heures où le poète peut s'abandonner à lui-même, sous la chaude et lumineuse influence de ses sentiments, de ses souvenirs, de ses mélancolies même. Plusieurs de ses plus jolies pièces reportent l'auteur à la patrie absente, qu'il n'a garde d'oublier au milieu du monde parisien, si agité cependant de mille préoccupations diverses. Voilà donc encore un vrai poète à ne pas oublier dans la série des nouveaux poètes belges qui semblent, depuis quelques mois, faire assaut d'ardeur et de talent.

Nous terminerons cette chronique en apprenant à nos lecteurs que M. Théophile Cailleux a publié le second volume de la thèse par laquelle il démontre que la civilisation, toute la civilisation est originaire des régions atlantiques. Ce second volume traite en particulier des poésies d'Homère, qui, selon M. Cailleux, ont été écrites en Ibérie : Troie était en Bretagne, Ithaque n'est autre que Xérès, et Homère n'a parlé que des monuments et de la religion des anciens Celtes. Le paradoxe est ingénieusement soutenu dans tous ses détails ; mais, pour l'auteur, c'est une vérité, un dogme, et cette conviction est sympathique.

EUGÈNE VAN BEMMEL.

Hosted by Google

TABLE DES MATIÈRES.

LIVRAISON DU 15 SEPTEMBRE 1879.

Pages

AD. PRINS. Les luttes du libre examen et du dogmatisme au moyen âge. 5

ÉM. DE LAVELEYE. Lettres d'Italie. 36

FERDINAND GRAVRAND. Un prédicateur excentrique au XVe siècle . . . 51

EMILY C. FERNAU. Souvenirs de la tyrannie de Rosas à Buenos-Ayres. — La promenade nocturne. (*Seconde partie.*) 67

EUG. VAN BEMMEL. CHRONIQUE LITTÉRAIRE. *Notre Jubilé national*, par Joseph Boniface. — *La Loi Ferry et Neuf Années de république en France*, par Alphonse Dechamps. — *Maison Escobar et Cie; le mercantilisme clérical à travers l'histoire*, par L. Lamborelle. — *Les Bilans et les Inventaires*, par Georges de Laveleye. — *Petite Histoire contemporaine de la Belgique*, par E.-J. Dardenne. — Société libre d'Émulation de Liége, *Liber memorialis*, 1779-1879, par Renier Malherbe. — *La Principauté d'Achaie et de Morée*, 1204-1430, par Ch.-A. Beving. — *Le Capitaine Vampire*, nouvelle roumaine, par Marie Nizet. — *Lady Fauvette*, par Marguerite Van de Wiele. — *Les Tristesses*, poésies, par Georges Rodenbach. — *Belgique*, par François Nizet. — *Chasses fantaisistes au pays wallon*, par Roland de Tomenlow. — *Gustave III aux eaux de Spa*, par Albin Body. — *L'homme de verre*, par Clément Lyon (Bibliothèque Gilon). 91

ESSAIS ET NOTICES :

EUG. HOUBOTTE. Les nationalités, par M. Pi y Margall 99

LIVRAISON DU 15 OCTOBRE 1879.

ERNEST VAN ELEWYCK. Ghillebert de Lannoy, voyageur, diplomate et moraliste du XVe siècle 105

C. LEMONNIER. La manie du seigneur de Jouvencières. (*Nouvelle.*) . . 135

CH. POTVIN. Charles De Coster 161

POÉSIES :

ANATOLE HARZÉ. L'Écolière 187

FRANÇOISE LE ROY. Automne 190

HIPPOLYTE LAROCHE. Quatrains 191

FRANÇOISE LE ROY. Un rayon sur la neige 194

ESSAIS ET NOTICES :

JOSEPH GÉRARD. Nos ancêtres à la fin du XIVe siècle, à propos du livre de M. Vanderkindere 195

Hosted by Google

LIVRAISON DU 15 NOVEMBRE 1879.

Pages.

E. CASTELOT. Les libres penseurs et les orthodoxes anglais au XVIIIe siècle 201

ÉMILE DE LAVELEYE. Lettres d'Italie 233

MAX SULZBERGER. L'art et l'Église. — QUENTIN METSYS 249

E. ARISTIDE ASTRUC. La réunion des époux divorcés 260

MARGUERITE VAN DE WIELE. Les métamorphoses du sire de Vauban-Ghlin. (*Légende de l'Ardenne.*) 272

J. SCLONEUX. Le socialisme dans le Borinage 287

C. LEMONNIER. La manie du seigneur de Jouvencières. (*Deuxième partie.*) 301

EUG. VAN BEMMEL. CHRONIQUE LITTÉRAIRE. *Histoire de la gravure dans l'école de Rubens*, par Henri Hymans. — Annales de l'Institut archéologique du Luxembourg. — *Causerie numismatique*, par Ch. Maus. — *Les Pittoresques*, par Georges Eekhoud. — *Les rêveries d'un stagiaire*, par Antonin Claude. — *Belgique*, par François Nizet. — *L'épopée du canon*, par Henri Nizet. — Annuaire du Caveau verviétois, première année. — *En attendant Bébé*, par J. Chalon (Bibliothèque Gilon). — *Le Pince-nez*, par Karl Grün (Bibliothèque Gilon). — *Nos luttes contre l'intolérance et le despotisme au XVIe siècle*, par J. Künziger (Bibliothèque Gilon.) — *Joseph II*, par Théodore Juste (Bibliothèque Gilon). — *A quelque chose malheur est bon*, par Emile Leclercq (Bibliothèque Gilon). — *Nouvelles du pays belge*, par Jed. — *Excursion à Gand et à Blankenberghe de la Société ouvrière de Liége*, par Violette. — *Niger et Bénué*, voyage dans l'Afrique centrale, par Adolphe Burdo. — *Paradoxe sur l'avocat*, par Edmond Picard. 327

LIVRAISON DU 15 DÉCEMBRE 1879.

GOBLET D'ALVIELLA. La politique de Léon XIII et l'échange de vues . . 333

EM. DE LAVELEYE. Lettres d'Italie 353

MAX GOSSI. Les origines du sacerdoce catholique 374

VIOLETTE. La bonne madame De Kers. (Roman.) *Première partie* 401

ARTHUR DUVERGER. L'assassinat politique 426

EUG. VAN BEMMEL. François-Julien de Bonne. 439

EUG. VAN BEMMEL. CHRONIQUE LITTÉRAIRE. *Étude sur la procédure pénale à Londres*, par M. Adolphe Prins. — *Organisation des forces nationales*, par le général baron Van der Smissen. — *La Belgique, la Hollande et le Luxembourg devant la Prusse et l'Allemagne*, par le major Lemiel. — *L'insurrection du clergé catholique*, par P.-A.-F. Gérard. — *Loi du 1er juillet 1879 sur l'instruction primaire*, etc., par Victor Leurquin. — *Le dogme catholique et la morale de M. Tiberghien*, par le chanoine J. Jacops. — *Méthode intuitive d'orthographe et de lecture*, par P. F. Gallet. — *Entretiens sur les animaux*, par Jules de Soignie. — Conférences populaires de Verviers, de Mons et du Hainaut, etc. — *Annales de la société populaire de Laeken.* — *Notre jubilé national : III. Les héros et les martyrs*, par Joseph Boniface. — *Les heures de soleil*, poésies par Jules Bailly. — *Poésies d'Homère faites en Ibérie*, théorie nouvelle par Théophile Cailleux 445

Hosted by Google

Hosted by Google

Hosted by Google

UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 07374 4875